Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revueceltique41pari

REVUE CELTIQUE

LaCelt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

CONTINUÉE PAR
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1886-1910

DIRIGÉE PAR
J. LOTH
Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut

AVEC LE CONCOURS DE

G. DOTTIN
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

E. ERNAULT
Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers

J. VENDRYES
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

ET DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ANNÉE 1924. — VOL. XLI

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN
a: 1948

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION,
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)
1924
Téléphone : Fleurus 47-98.

581495
6.4.54

LES GRAFFITES GAULOIS

DE LA

GRAUFESENQUE

INTRODUCTION

La Graufesenque est située dans une vallée à deux kilomètres à l'est de Millau (Aveyron), un peu en amont du confluent du Tarn et de la Dourbie, sur l'emplacement de la ville des Ruteni, *Condatomagus* (Table de Peutinger). La vallée est traversée par la voie romaine qui allait de *Segodunum* (Rodez) à *Luteva* (Lodève). Ces lieux sont aujourd'hui déserts. Autour d'une habitation isolée, perdue dans les terres, il n'y a aucun vestige apparent des constructions de la ville antique. Cependant sur un des murs de clôture se dresse un chenet gaulois à tête de bélier, bloc de pierre fruste d'un travail rudimentaire. Deux autres chenets semblables, mutilés mais très reconnaissables, gisent dans le gazon auprès du premier ; « seules épaves des foyers d'une population laborieuse qui moins d'un siècle après la conquête de César, réussit à conquérir elle-même, aux dépens des vainqueurs, la suprématie d'une grande industrie et à substituer, sur les principaux marchés de l'empire, ses propres produits à ceux de la vieille Etrurie [1]. »

La population des Ruteni paraît avoir été fort industrieuse ; Strabon, IV, 2, 2, mentionne des mines d'argent exploitées par eux et leurs voisins les Gabali. Pline, (XIX, 2) cite les Ruteni parmi les cinq cités fabriquant des tissus de lin.

La découverte de l'atelier de céramique de la Graufesenque est due à l'abbé Cérès, conservateur du musée de Rodez. En

1. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, Paris, 1904, I, p. 64.

1882, il y découvrit un important gisement de débris céramiques appartenant à la série des vases sigillés. Il retira du sol non seulement une grande quantité de vases, mais encore des moules assez nombreux pour révéler l'existence d'un centre important de fabrication. Malheureusement il n'existe pas de procès-verbaux détaillés de ces découvertes. Cependant il avait dressé le relevé des marques de potiers; sa liste complétée et révisée fut publiée par l'abbé Vialettes en 1894 [1].

Dès 1893, C. Jullian écrivait dans la *Revue des Études anciennes* (t. I, p. 152, n° 4, 1899) : « Cette fabrique devrait être étudiée de très près et scientifiquement. De même, celle de Banassac, un des centres possibles de l'industrie des poteries arrêtines en Gaule. Peut-être est-ce sur ces deux points que l'on trouvera le mieux la solution des problèmes qui nous préoccupent. »

En 1901, les fouilles furent reprises. Les travaux conduits avec méthode par l'abbé Hermet et M. de Carlshausen, poursuivis en 1902 et 1903, ne portèrent que sur une étendue de terrain relativement restreinte. La moisson fut cependant si abondante, que Déchelette n'hésita pas dans son ouvrage paru en 1904, à affirmer que les ateliers de Condatomagus ont été le siège principal de l'industrie des vases sigillés au 1er siècle de notre ère. C'est de là qu'antérieurement à l'ensevelissement de Pompéi, les marchés de la Campanie et de la côte d'Afrique, mais surtout ceux de la Gaule, de la Péninsule ibérique et de la Bretagne, recevaient une partie considérable de ce genre de vases [2].

La céramique de la Graufesenque, comme toute la céramique gallo-romaine, n'a rien d'indigène. C'est en vain, dit Déchelette, que l'on chercherait à y découvrir la moindre trace de l'industrie celtique, si remarquable cependant, de l'époque de l'indépendance [3]. C'est de l'Italie méridionale, que la nou-

1. Déchelette, *ibid.*, p. 65.

2. *Vases ornés*, I, p. 65.

3. Les vieux céramistes arvernes de Lezoux, derniers représentants de l'art indigène, disparurent l'un après l'autre, vers le commencement du 1er siècle. Leurs successeurs immédiats portent des noms gaulois (*Iliomarus*, *Cobnertus*, *Petrecus*, *Atepomarus*, *Danomarus*), mais ils délaissent la tech-

velle technique a gagné la Narbonnaise et l'Aquitaine. Mais pendant les deux siècles de production de vases sigillés ornés, la fabrication a subi une évolution ininterrompue. La céramique fut à cette époque une des principales industries de la Gaule : M. A. Blanchet n'en compte pas moins de cent ateliers [1].

Déchelette n'a connu des graffites de la Graufesenque que les cinq graffites publiés en 1904 par l'abbé Hermet dans la *Revue archéologique* (I, pp. 74-91) et les deux graffites publiés par Héron de Villefosse dans le *Bulletin des Antiquaires de France* en 1882 et 1884. Il les a reproduits dans son ouvrage des *Vases ornés* (pp. 87-92, planches XIII-XIV).

Ils lui ont suffi pour fixer la chronologie des vases rutènes. Je ne peux que renvoyer à sa dissertation sur ce sujet (*Vases ornés*, I, p. 92 et suiv.). Elle est aussi lumineuse qu'on peut le désirer et témoigne de l'érudition étendue et de l'impeccable sûreté de jugement qui distingue les travaux de cet admirable archéologue. Il est arrivé à ces conclusions : que le début du commerce d'exportation des vases rutènes n'est pas antérieur à l'an 14 de notre ère, et que la décadence et peut-être la disparition des ateliers rutènes se placent à une date immédiatement postérieure au second siècle. C'est le milieu du Ier siècle qui a été l'époque la plus florissante pour les céramistes de la Graufesenque. D'autres découvertes ont suivi qui permettent plus de précision et ajoutent singulièrement à l'importance de cette céramique, au point de vue linguistique.

Les découvertes de nouveaux vases originaires de la Graufesenque d'après leur estampille, trouvés à Pompéi, confirment la conclusion de Déchelette, basée sur les quelques graffites qu'il avait examinés : c'est que les ateliers rutènes exportaient avant l'an 79. Comme le montre l'abbé Hermet [2] (*Graffites*,

nique nationale. Ce sont les vases d'Arezzo qui attirent la clientèle. (Déchelette, *Vases ornés*, I, p. 5).

1. *Les ateliers céramiques de la Gaule romaine*, dans *Mélanges d'arch. gallo-romaine*, 1902, p. 887. Une première édition avait été publiée en 1899 (*Bulletin arch. du Comité des sociétés savantes*).

2. *Les graffites de la Graufesenque* près Millau (Aveyron), par l'abbé Hermet, chanoine honoraire de Rodez, curé de l'Hospitalet. Rodez, Imprimerie Carrère, 1923, 20 fr.

pp. 167-168), les découvertes faites dans le camp de Hofheim-Nassau et publiées par E. Ritterling (*Das Frührömische Lager bei Hofheim in Taunus*, Wiesbaden, 1913) donnent une base chronologique plus précise. Ce camp militaire fut fondé en l'an 40 sous Claude et ne fut occupé par les Légions romaines que pendant 20 ans, de l'an 40 à 60. Or, on y a trouvé de nombreuses poteries gallo-romaines qui proviennent presque toutes de la Graufesenque. Parmi les estampilles de vases figurent les noms de 17 potiers mentionnés sur les graffites publiés par Hermet.

Par la finesse et le bon goût du décor, ajoute Hermet, tous ces vases portent le cachet de la période de splendeur de la céramique rutène (de l'an 40 à 60). Cependant le style des produits de Germanus, Meddillus, Vitalis accuse plutôt la période de transition de 60 à 80.

L'auteur a fait en outre une constatation importante : tous ces graffites sont de la même époque à peu près. En effet les graffites de 1 à 26 inclusivement, les n°s 30 et 32, ont été trouvés au même endroit et *au même niveau* dans un espace très réduit de 3 à 4 mètres carrés. Ce sont les mêmes noms de potiers qui reviennent sur ces tablettes. Les autres graffites ont été rencontrés à quelque distance des premiers, mais doivent être de la même époque ou n'être guère postérieurs, comme le démontrent certains noms de potiers qui se trouvent à la fois sur les deux séries. La langue est également la même.

L'abbé Hermet a rendu à l'archéologie et aux études celtiques un service inappréciable par la publication de l'ouvrage qui donne le résultat de ses fouilles et l'étude détaillée qui l'accompagne.

Déchelette avait signalé [1] parmi les objets les plus curieux et les plus imprévus exhumés du sol, les graffites qu'il connaissait de la Graufesenque. Tracés sur de simples assiettes, ils constituaient de précieux documents. « Ce sont des pièces de comptabilité où nous retrouverons les noms de plusieurs ouvriers connus d'autre part par de nombreuses estampilles. »

Reprises en 1906, sous la direction de l'abbé Hermet, les

1. *Vases ornés*, I, p. 66.

fouilles ont donné une nouvelle série de graffites semblables, mais plus nombreuse et plus importante. Elle comprend 36 graffites parmi lesquels 25 sont complets ou à peu près ; à ces 25 graffites complets s'ajoutent 9 petits fragments du même genre, un petit graffite (n° 36) qui n'est pas un compte de potier, et enfin le n° 30, qui n'est pas non plus un compte de potier. Ce dernier est tracé à l'extérieur avant cuisson. Les autres sont tracés à la pointe sèche après cuisson. Les graffites sont tracés pour la plupart sur des fonds d'assiettes, dont le diamètre varie entre 12 et 14 centimètres ; 4 seulement sont écrits sur des plats de dimensions plus considérables (diamètre de 22 à 24 centimètres). Parmi les assiettes, 20 portent imprimée, avant cuisson, l'estampille du potier CASTUS, 2 celle de MARTI(alis), une celle d'ALBUS ; deux plats sont estampillés du nom de GERMANUS ; un troisième porte la marque de MODESTUS.

Les assiettes portent à l'extérieur, tracée après cuisson, une marque qui est tantôt une sorte de croix, tantôt un oiseau dessiné d'une façon sommaire.

L'abbé Hermet donne pour chaque graffite la reproduction photographique et en face la transcription. Il a distingué les graffites par des numéros d'ordre placés en tête de la transcription. Le nom entre parenthèses, à côté du numéro, est celui du potier dont le nom est estampillé sur l'assiette portant chaque graffite. Les chiffres qu'on lit à la gauche de chaque ligne ne figurent pas sur les graffites. Ils ont été ajoutés par l'auteur, en vue de faciliter les références.

Dans l'ensemble, chaque graffite présente quatre parties : la 1re donne les noms des potiers ; la 2e de gauche à droite, après chaque nom, les noms des vases fabriqués ; puis l'indication, sporadiquement, de la capacité et toujours en chiffres romains le nombre des vases fabriqués. L'abbé Hermet a en conséquence, divisé sa transcription, en quatre colonnes rectilignes, tandis que naturellement l'inscription épouse les contours des fonds de vases ou d'assiettes. Ce n'est pas sans inconvénient, car il arrive assez souvent que des mots qui se suivent immédiatement sur l'original, sont ainsi séparés. J'ai adopté l'ordonnancement de l'abbé Hermet qui a l'avantage d'être plus

clair, mais j'indique en note, la situation des mots sur la photographie, quand le sens y est intéressé.

Les graffites écrits sur fonds d'assiettes sont simples ; quelques-uns tracés sur fonds de grands vases sont doubles, comme les pages d'un livre à deux colonnes ; après une première série placée à gauche, donnant les noms des potiers et de leurs produits, il y a à droite sur la même tablette, une seconde rangée de noms de potiers et de vases : c'est le cas des graffites 27, 29.

En règle générale, l'intérieur seul de l'assiette ou du plat présente des graffites ; le graffite 38-39 fait exception : le revers du plat porte aussi quelques lignes de comptabilité (n° 39). « De même, le tout petit fragment (n° 25) porte au revers le chiffre XXXIIIIDCXXV, presque identique au chiffre de l'intérieur XXXIIIIDXXV. Le fragment est tellement petit qu'on ne peut déterminer si la partie manquante portait des notes de comptabilité différentes de celles de l'intérieur « ou bien si ce chiffre XXXIIIIDCCXXV *n'était qu'un amusement insignifiant* du scribe. »

L'écriture est une cursive d'une lecture parfois pénible. On peut distinguer plusieurs mains, trois, m'a-t-il semblé. Le seul caractère particulier est un *d minuscule*, barré. L'abbé Hermet l'a figuré par un *thêta* ou deux quand le caractère est double. Je le représente par *đ* barré qui s'en rapproche sensiblement, surtout au graffite 9. Ailleurs on pourrait presque lire θ, ce qui serait inexact. Dans la quatrième colonne paraît fréquemment un D majuscule barré, qui indique le nombre 500 ; je le figure comme l'autre. Les mots, abrégés ou non, sont régulièrement suivis d'un point.

Comme il est très désirable que les celtistes aient, le plus tôt possible, ces curieux documents sous les yeux, je reproduis les transcriptions de l'abbé Hermet, après une première et rapide comparaison avec la reproduction photographique.

En tête de la plupart des graffites complets, au-dessus des noms de potiers, on remarque *tuđos* ou *tuđđos*, suivi du nombre ordinal. L'abbé Hermet l'a pris pour un nom de potier, tandis que c'est un terme de la langue commune, qui sera dis-

cuté après la transcription. Il en a été de même des nombres ordinaux. L'erreur était excusable chez un non-celtiste.

G. Dottin qui a eu avant Vendryes et moi communication de la brochure de l'abbé Hermet, n'a pas eu de peine à reconnaître les 10 premiers nombres ordinaux gaulois ; car comme il me l'a lui-même écrit, *ils crèvent les yeux*.

L'abbé Hermet a eu l'heureuse idée de reproduire après les graffites nouveaux (nos 1 à 36), ceux qui ont été publiés en 1904 (nos 37 à 41), ainsi que les deux publiés par Héron de Villefosse et après lui par Déchelette : il a voulu donner dans un même fascicule l'ensemble des graffites de la Graufesenque.

PREMIÈRE PARTIE

Transcription des Graffites.

N° 1 (Marti).

1	tuđos svexos [1]		
2	polos [2]		S = CCC
3	castos		= = CC
4		broci [3]	XXX
5		vinari	L
6	albanos	panna	S = M
7	masvetos	pann	S = đL
8	secundos [4]		S = CL
9	ario [5]	triatali	S = CC

1. Le vase étant ovale et rétréci au sommet, *tuđos svexos* forment en tête une seule ligne.

2. Polos et castos sont suivis sur la même ligne de *S*. et du nombre des vases.

3. *broci*, *vinari* sont sous *castos*.

4. *secundos* est suivi sans intervalle de S = CL.

5. *ario* commence la ligne, mais il y a une cassure. La liste des potiers de l'abbé Cérès publiée par l'abbé Vialettes, porte Dario (Mém. Soc. Aveyron, t. XV, p. 11). Cf. moy.-irl. *Dáire*.

10	tritos. duci. deprosagi	toni felix [1]	
11		catilli	IIIId
12	cotutos	catili	MMCCL
13	cervesa	catili	dCC
14	privatos	paraxidi	MMMdCCCL
15	vinoulus	paraxidi	MCML
16	vinoulus. duci. cosoi	paraxidi	MdCL
17	masvetos	acitabli	VIII

N° 2 (of Casti).

1	tuđos naumet... [2]		
2		canastri	S = CXXX
3		mortari	S = CCC
4		mortari	= = CCC
5		canastri [3]	= = CCL
6	albanos	panna	S = MCCL
7	masvetos	panna	S = CCL
8	felix	catili	Md
9	cotutos [4]		MCCC catili
10	masvetos	catili	dCC
11	deprosagi	paraxidi	MMdL
12	tritos. duci vinoulus.	licvias	XMCM
13	masvetos	acitabli	VIId

N° 3 (of Casti).

1	tuđos [5]	
2	masvetos	can...

1. C'est le manque de place qui a empêché de donner sur la même ligne le nombre de *catili* attribué aux cinq potiers ; *catili* commence la ligne suivante (11).

2. Hermet transcrit *namet(os)*. Je remarque un petit intervalle entre *na* et *me..t.* : il y a place pour une lettre ; *tuđos na* : *met...* forment une seule ligne.

3. Les *canastri* commencent les lignes.

4. Cotutos est suivi immédiatement du chiffre suivi lui de catili.

5. *tuđos* est suivi d'un petit trait ; ensuite on aperçoit le reste d'une lettre, puis un trait, après lequel quelques lettres à moitié effacées.

3	et [1]	canas	= = C..
4 [2]		mortari	= = CC
5	masvetos.	morta...	S = CL
6		pedalis	LV
7		pannas	S = M
8		vinari.	C
9		inbratari [3]	S CXV
10	triti. privati.	licvias	VC
11	felix. scota.	catili	VCC
12	summacos.	catili	MCM
13	masvetos.	paraxidi	V
14	masveto	acita	IIX d

N° 4 (C.....).

1 [4]	.....	mortari	
2	...prosagi [5]	pedali	L...
3	deprosagi	catili	= = C
4	deprosagi	mortari	= = CC
5	masvetos	rostrati	S = CCX
6		rostrati [6]	= = CXXI
7	masvetos	vinari	CL
8		pannas	S — MdL
9		imbratari. privatos	C
10	privatos	licvias [7]	CC
11	tritos	catili	CCML
12		catili duprosopi	dC
13	terti	catili	dCL

1. *et* commence la ligne et est pour *eti*, qui est fréquent. C'est une conj. gauloise au sens de *et*, *et encore* : Cotutos, canastri C *et encore* canastri CC.

2. *mortari* commence la ligne.

3. *pedalis*, *pannas*, *vinaria*, *inbratari* commencent la ligne.

4. Le haut du vase est cassé. *mortari* commence l'inscription.

5. La cassure a enlevé *de*.

6. *rostrati* commence la ligne, de même que *pannas* (l. 8), *vinaria* (l. 9), *catili* (l. 12), *mortari* (l. 17), *duprosopi* (l. 18), *acitabli* (l. 19).

7. Hermet transcrit *licvas* ; je lis sur les photographies *licvias*.

14	scota	catili	MdC
15	privatos	licvias	S = VIICd
16	lousios	paraxidi	MdL
17		mortari.	CCC
18		duprosopi	M.
19		acitabli	IIXd

N° 5 (Casti).

1	tud . . . [1]		
2	cornutos		
3		canastri	CCC
4		pedalis	XC
5		vinari	CC
6		mortari	CXXV
7		morta	= = C
8		pannias [2]	S = dCCCL
9		atramita	CCLX
10	scota. duci. felix	catili	Vd
11	trito. duci. privatos	licuias	VIICC
12	deprosagi [3]	paraxidi	MMd
13	masvetos	paraxi	MMMdCC
14		acitabli [4]	IX

N° 6 (Casti).

1	tuddos [5] VIIII		
2		pannas	S = MCC

1. *tud* est au-dessus de *u* de Cornutos; le reste de *tudos* est enlevé par la cassure.

2. La présence de *i* n'est pas sûre, la lettre est trouble, on dirait une lettre effacée.

3. Pour *deprosagi*, on peut hésiter ici entre *c* et *g*.

4. *canastri* (3), *pedalis* (4), *vinari* (5), *mortari* (6), *morta* (7), *pannias* (8), *atramita* (9), *acitabli* (10), commencent la ligne.

5. *tuddos* est au-dessus de *pannas*; *tuddos* VIIII forment une ligne. *Pannas*, *catilus*, *pedalis*, *catilus*, *mor.*, *mor.*, *vinaria*, commencent la ligne: pour *catilus* voir Gr. 40.

3		catilus	S = CXXX
4		pedalis	LV
5		catilus	CCCXXX
6		mor.	S = CC
7		mor.	= = C
8		vinaria	LXXX
9	tecci	catili	IId
10	felix	catili	IIII CL
11	deprosagilos	parasidi	IIICCCL
12	masvetos	parasidi	VdCCC
13	privatos	licvas	VIICCCCL
14	masvetos	acitabli	VIIId
15	summa	vxs.	XXXIIId
			OI [1]

N° 7 (casti) [2].

1	tudos [3] decametos		
2		canas.	S = CCCXXX
3		canastri.	= = CCLX
4		morta.	= = XXX
5		canas-pedali	CXX
6		mortari	S = CXXX
7		vinari	= CX
8		pannis [4]	S = M
9		inbratari	S = L
10		atramitari	CL
11		licvias	= = CCC
12	felix. scota	catili	IVd
13	summacos	catili	MMdL
14		catili	CXX

1. *Oi* : on pourrait à l'envers lire *to* ?

2. Avertissement : les noms de vases commencent les lignes quand ils ne sont pas précédés sur la même ligne de noms de portiers.

3. *tudos decametos* forment la première ligne ; *tudos* est au-dessus de *canas*, et *decametos* au-dessus de S = CCCXXX.

4. Hermet lit *pannis* mais *i* parait improbable : la lettre douteuse ressemble à *e* (*n*) : il peut y avoir faute du graveur.

15	masveta	paraxi.	Vd
16	privatos. trito.	licv.	VCM
17		acitab.	$\overline{\text{IX}}$
18		mortari-vxedi.	CCC

N° 8 (ɟo itsaↃ).

1	tuḋos [1] pinpetos		
2		canastri	S = CCC cotv.
3	masvetos		S = CXL
4	Cotutos		= = CCCL
5	eti. [2]	morta	= = CCCXL
6		mortari.	S = CCCXXV
7	Albano-moretoclatos.	secv. pan.	S...
8		pedali.	XXC
9		vinari.	CXX
10		catili. summaco.	MMḋCC
11	masveta.	paraxidi.	MM
12	tritos.	paraxidi.	MMMCM
13		acitabli	$\overline{\text{IX}}$
14	masclos.	paraxidi	ḋ
15		catili	CC

N° 9 (Casti).

1	tuddos [3] petvar...		
2		can.	S = CCCL
3		can. ped.	XC
4		mor.	S = CCC
5		pan.	S = M

1. *tuḋos* est au-dessus du premier *a* de *canastri* et *pinpetos* au-dessus de S = et les chiffres : ils forment une ligne.

2. *eti* est près du bord de l'assiette à gauche ; de même graffite 11 où il figure deux fois. *Eti* est suivi immédiatement toujours des noms de vases.

3. Hermet lit *petun*. La lettre qui suit est coupée par la cassure du vase. *Tuddos* est au-dessus de S =.

6		mor.	= CCC
7		cana.	= = C
8		vin. ped.	CC
9	felix	cat.	MI))đCCC (4.800)
10	summacos	cat.	MđCL [2]
11	tritus	licuias.	I))M (6.000)
12	masvetus	par.	MMM
13	tritus	par.	MMCCC
14		atramentari	CC
15		acet.	I))MMMMđ [3] (9.500)

16 summa XXXC

N° 10 (Casti of).

1	Legitum [4]. . .		
2	tvos oxtumetos [5]		
3	vitalí	canast. .	S = CCXC
4	eti [6]	canastri	= = CCXX
5	cotutos.	morta	S = CCXX
6	eti	morta	= = CXC
7		pedale mos.	LX
8		vinari	. . . . .
9		atram.	. . . . .
10		inbrat [7].	. . . . .
11		panas	S = đCCCL
12	trito-privato	licvia	CCCXX
13		mortaria. vxedi.	CCCXX
14	tritos-privatos.	licvi	VIIC

1. Hermet met le chiffre 16 au-dessus de *summa* : ce serait la ligne 16. Le bord du vase est cassé après *a* de *summa*.

2. Les chiffres de la ligne 9 et de la ligne 10 ne me paraissent pas sûrs.

3. La lecture de ces chiffres n'est pas sûre. Hermet a remarqué que l'écriture de ce graffite diffère des autres surtout par la forme des *a* et des *đ* barrés.

4. *Legitum*. . . est en dehors, séparé de *tvos* par une des rainures du vase.

5. Hermet lit avec hésitation, *oxtuannito* ou *oxtunnito* : *oxtumetos* me paraît certain. *Tvos* doit être pour *tudos*.

6. *eti* n'est pas un mot fragmenté : lignes 4 et 6 *eti* commence la ligne, suivi du nom du vase.

7. Il y a une lacune à droite après *vinari* (l. 8), *atram.* (9), *inbrat* (10).

15	masvetos	paraxi.	IIIIdC
16	summaco. feli s(cot)a. cati.		VICC
17	sumaco.	catili vx.	CCXL
18		acitabli	VIIId

N° 11 (.....)

1	Tuđo. tr. [1]		.....
2	Casidani.tri.	mort.	.....
3	Agedilio. mater.		C
4	masvetos	canas.	S = CCC
5	eti [2]	canast.	= CCC
6	regenos	pe.	XXXV
7	eti	mortari. pe.	XIIX
8		atramitari	CCCLXX
9		mortari	S = CL
10	eti	mort.	= CL
11	masvetos	panias	S = dCCLXX
12	tritos-privatos	licvias.	VIII
13	masvetos	paraxidi	MM
14	tritos-priva.	parax.	MCd
15	deprosagi. felix	paraxi.	MCCC [3]
16	catili.feli.depra.		IIIICM
17	terti	catili	M
18		acetabli	IIII

N° 12 (casti).

1	Tudos cintuxo [4]		
2	luxtodos.	cassidanalone	le...tus [5]

1. La cassure a enlevé le reste : probablement *tritos* ou *tritios*. *Tudos* est au-dessus de *n* de casidani.

2. *eti* lignes 5, 7 et 10 commence la ligne et est immédiatement suivi des noms de vases.

3. Le chiffre n'est pas apparent sur le cliché mais clair sur l'original (Hermet).

4. *Tudos cintuxo* forment une ligne ; *o* de *cintuxo* est atteint par la cassure.

5. Hermet propose *Lentus* : la lecture est très douteuse. *Cassidanalone* contient *Cassidano* et *Alone*.

3	cornuto	cana.	S = CC
4	eti [1]	triatali	= = CC
5	eti	pedalis	LX
6	Albanus.	panna.	ML
7	Icola-felix-sumaco.	catili	XCCC
8	privatos. tritos.	licvias	$\overline{\text{I}}$XdCCC
9		paraxidi	CCCC
10		acitabli	$\overline{\text{I}}$X

N° 13 (of Casti).

1	Tuddos. vi- [2]		
2		catinos	S = CCCCLX
3		catinos	= = CC
4		catinos pedales	C
5		vinaria	C
6		pannas	S=MCMXXX
7	. . . stos	catili	MdCL
8		catili	MMMCC
9		 li	MCCCL
10		. . . tili	CL
11	. . . s	parasidi	$\overline{\text{III}}$dCCCL
12	. . . os	parasidi	MCCCC
13	...	parasidi	MMMCC
14	. . . s	acitabli	Xd

N° 14 (Casti).

1	mas [3] . . .		
2	albanos	pann.	. . .

1. Ici aussi *eti* commence la ligne et est suivi du nom de vase.
2. L'assiette est fragmentée. *vi* arrive à l'extrémité ; le trait est marqué après *vi-*.
3. Le haut du vase a disparu ; *mas* est même atteint.

3	masvetos	pann.	. .
4	eti masvetos	vinari	...
5	statilos	mortari	S = CCX
6	masvetos	mortari	S = LXX
7	stamulos	mortari	= = CC
8	. . . mulo	julianas	C
9	. . . x. ducî. scota	catili	VCCCCL
10	. . . si	par...	MCCdL
11	cotutos	parax.	MM
12	tritos	licvias	VICM
13	eti. [1] tritos	parasidi	M
14	masveto	acitabli	VIII
15	masveta	mortari-vxedi.	CC

N° 15 (Casti).

1	tudos sextametos [2]		
2	cassidanno [3] montanos.		
3a]	gedilli [4]	canastri	S = CCCXX
4		canastri	= = CCL
5		pannas	S = dC
6		vinari	XXC
7		pedalis	LX
8		licvia	S = LXX
9		mortari	S = CL
10		mortari	= CC
11	felix	catilli	LIII
12	masvetos	catilli	dCL
13	. . . itos	LXXXII licv	. . . . .
14	. . . gios [5]	par...	. . . . .
15	. . . . . s	acita	

1. Ici encore *eti* commence la ligne.
2. *Tudos sextametos* forme la première ligne.
3. Cassidano montanos atteint l'extrémité du vase qui est brisé à droite.
4. Hermet rétablit *agedilli* : le vase est coupé avant *g*.
5. Ce qui précède *gios* est effacé ; de même pour *s*, ligne 15.

N° 16 (Casti).

1	s. alos lv. tos [1]		
2	łegitumu.		
3		a	S = CCLXX
4		ali.	LX
5		morta.	S = CCXX
6		morta.	= CL
7		vinari,	CL
8		canastri.	CC
9	. . . rus	panni	M
10	. . . atos.	licvias.	VIII
11	. . . tos.	paraxidi.	VCL
12		. . . bli	X
13	. . . macos felix	catili	

N° 17 (Casti).

1		allos [2] = casidano	
2	. . . ontano.	agedilios	
3	us	canastri	S = CCC
4	tos	pedali	LV
5		pedali	S = XX
6		. . . ortari pe.	L
7	s	to	CC
8		mor	CL
9			CL

1. Une partie notable du vase est enlevée. La première lettre qu'on rencontre paraît être *s*. Comme *alos* paraît être le nombre ordinal, on peut avec vraisemblance, voir dans la première *-s*, le reste de *tulos*. *Lu: tos* est *luxtos* qui se trouve graffite 23 après le nombre ordinal.

2. La ligne commence à *allos*; il y a cassure des deux côtés du vase. Il est très probable qu'ici comme dans le graffite précédent, *tulos* précédait le nombre ordinal. Deux traits séparent *allos* de *casidano*. Ce dernier mot est à l'extrémité de la ligne et *o* est même entamé. Toute la partie gauche du vase est entamée. Il y a une partie manquante (effacée) entre *s to*, CC, CL, CL, et *enari*.

10	vinari [1]	C
11	atramit.	CCCXXV
12 to	licvia.	VdCCCC
13		MMd
14 osagi.	catili	VICC
15 xidi exan [2]		.....
16		IId

N° 18 (of. Casti).

1	catinos [3]	S = CCCC
2	pedales	LX
3	catinos	= = CLXXV
4	pannas	S = CCC
5	mortaria	S = C
6	pannas	S = CCV
7	vinaria	LXXV
8	mortaria	= = = C
9	catilus	IIII
10	..atilus	.....
11	...tilu	.....

N° 19 (of. Casti).

1 os. p...		
2	catilus	S = CCXX
3 irtilos [4]		= = CCCXXX

1. *Vinari* me paraît plus probable que (*l*)*enari* entre lesquels Hermet hésite.

2. *Exan* rappelle *exandecotti*.

3. L'inscription commence avec les noms de vases, en raison de la disparition de la partie du vase qui devait donner les noms des potiers. Cependant il restait suffisamment de place pour qu'on en retrouvât quelques lettres : il n'y en a pas trace. Pour *catilus*, voir Gr. 40 ; l. 10, je lirais *catil ux*.

4. Le vase est fragmenté à gauche. Il est facile de retrouver dans le

4	recundos	mor.	S=CCCLXXXV
5	recundos	mor	= CCCC
6	asvetos	vinareus. (v. Gr. 19).	CCCXXV
7	recundos	pedalis	CLXV
8	lciv	licvas	= = CXXX
9	lciv	licvas	S = CC
10	svetos	pannas	S = dCCCLXV
11	lix	catili	VIdC
12	lciv	catili	MdC
13	svetos	catili	C
14	vetos	parasidi	VIIdCCC
15	prosagilos	parasidi	dCC
16	asvetos	mor. vxs.	CCC
17	masvetos	acitabli	V
18	summa [1] vxs.		XXXCCL

N° 20 (of Casti).

1	tuḋos petvar. [2]		
2	erecus	canas.	S = CCXXX
3	rtari vere.		S = CCL
4	lis vere.		CV
5	ano.panis		S = MCL
6	riantalis [3]. vere.		= = CCXXX
7	mortari		= CC
8	asati. mortari	martalos	XC
9	tritos.	licvias	= CC
10	masvetos.	pultari	dCC
11		duprosopi	ML
12	felix	catili	MMMCCC

nom des potiers : *verecundos*, *malciu*, *masvetos*, *deprosagilos* : ce qui pouvait être au-dessus de *os. p.* est effacé.

1. *vxs.* suit immédiatement *summa*.

2. Hermet lit *petuan* : *petuar* me paraît sûr ; on voit après *r* un reste de lettre.

3. La photographie est floue pour *r*. Nul doute qu'il ne faille lire *triantalis*.

13	tritos	catili	MCCL
14		mortari. vx.	CCC
15	tritos	licvias. vx.	MMCdL
16	primos	licvias. vx.	MMdL
17	macer	licvias. vx.	CCC
18	masvetos	licvias. vx.	MMCC
19	lovsios	paraxidi	MMd
20	primo	paraxidi	CCC
21	masvetos	paraxidi	MCd
22	masvetos		IX
23	verecun.	licvias	= .....

N° 21 (Casti 10).

1	tuddos. VI [1]		
2		catinos	S = CC
3		catinos	= = CC
4	cotutos	mortari	= = ...
5	masvetos	pedalis	LV
6	masvetos	mor. pedalis	LXXX
7	albanos	pannas	S = CCCC
8	masvetos	pannas	S = CCL
9	masvetos	inbrataria	S = CCL
10	privatos	licvias	= = CCC
11	cotutos	mor.	S = CC
12	lix	catili	IIIdCL
13	vmmacos	catili	MdCCCCL
14	masvetos	catili	CC
15	tritos	parasidi	VIId
16	masvetos	parasidi	IIId
17	masvetos	acitabli	IX
18	vxs [2]		XXVIIId

1. *tuddos. vi-*. Le trait est net après *vi-* ; ils forment la première ligne.
2. Il y a une cassure avant *vxs*. Le chiffre suit immédiatement.

N° 22 (Marti).

1 [1] tu	os				
2 malso . . .					
3 cornutos		S = MCCC			CCC
4 albanos	p.	. . . . .			
5 masvetos	p . . . a	S = CCCC			
6	triata : is canastri	= — CCC		albanos	extratud.
7 deprosagi.	licvias	CL			
8 secundus	mortari	S = CCL			
9 eti	triatalis mortari	CCXL			
10 albinus	vinari	C			
11 cervesa	catili	MCC	20 [2] sioxti		21 panna.
12 cotutos	catili	MLXXX			
13 castos	catili	MCL			
14 tritos.duci.felix	catili	MMCM			
15 deprosagi	paraxidi	MMdL			
16 vinovlus.duca.	privato-paraxi.	MMMCCC			
17 eti	licvias	MdL			
18 cotu.	licvias	DC			
19	acitabli	VIII			

N° 23 (Casti) [3].

1 autagis cintux [4]		XXC
2	tudos decametos luxtos	
3 verecundos	canastri	S = đ
4 eti	pedalis	CX

1. Hermet lit *tu . . . os*. *Os* est clair mais à une bonne distance du début de la ligne. La photographie est très floue là où Hermet lit *tu* : il y a une forte cassure intérieure après. En revanche, à gauche du *t*, il semble qu'il y ait *oc*.

2. Ces deux lignes commencent à la hauteur du chiffre MMCM et se prolongent au-dessus jusqu'à MCCC.

3. Ce graffite appartenait à M. Rey.

4. Une note de Hermet nous apprend que *aetagis* est très net sur l'original, quoique illisible sur le cliché par suite d'un reflet de lumière : *cintux XXC* pourrait aussi se lire *cintu XXXC*. *Autagis cintux* est séparé de ce qui suit par une ligne circulaire.

5	eti	canastri	= = đ
6	albanos.	panias	MXX(v/x) [1]
7	albanos.	vinari	d
8	summacos.	catili	MMCdLX
9	felix. scota	catili	V̄CC
10	tritos. privatos	paraxi	V̄dL
11	deprosagi.	paraxidi	MMdC
12	masvetos.	acitabli	IX̄ đ

N° 24 (Casti) [2]

1	tudos c. . . . [3]		
2	ucanus		
3	dalis verecundos		
4		mortari [4]	S = CCXXC
5	ecundo	= = mor.	CCC
6	erecundo	= = canas.	CCX
7	. . . . .	ari peda.	CCXV
8	anos	panias	S = M
9	civ	licvias	= = CC
10	ix scota	catili	IIĪCM
11	acos	catili	MMđL
12	etos	paraxidi	MMC
13	. . . . .	. . . axidi	MCC
14	etos [5]	acitabli	V̄IIĪ
15	privatos		IX̄đ

N° 25

1 summa XXXIIIIđXXV
2 vxedia [6]
à l'extérieur, on lit XXXIIIIđCXXV

1. J'aperçois après X quelque chose qui ressemble à *v* ou *x* mais cette lettre est suivie d'un — ; puis après on aperçoit une lettre très effacée.
2. Graffite Artières.
3. *C*. .dont la suite est coupée suit immédiatement tudos.
4. *mortari* commence la ligne.
5. On peut aussi lire *itos*. A gauche, depuis *ucanus* le vase est cassé jusqu'à *privatos*.
6. Il y a une majuscule initiale ; le mot commence sous *m* de *summa*.

N° 26 [1]

1 . . . = buxe [2]
2 . . . S
3 . . . = = C
4 . . . S = LX
5 . . . s C
6 . . . elados [3]
7 . . . panias CCL
8 . . . albanos
9 . . . panias

N° 27

sur fond de plat signé *of germa*
(Graffite à deux colonnes).

1 ac.
2 circos a . . .
3 tos
4 ili MMMCCL
5 lenari [4] CCC
6 acitabli. strogia d
7 panias dXL
8 coros paroxe MMdCCL
11 ca [5]
12 alba
13 panias
14 silvinos
15 pan
16 mort.

1. Note de l'abbé Hermet : « Graffite ayant été égaré n'a pu être reproduit photographiquement. Sur le cliché on a oublié les points indiquant la cassure comme aussi sur la transcription. »

2. La première lettre pourrait être *a* ou r.

3. Hermet suppose *celados*, nom de potier : on trouve son estampille sur des poteries : *celadi m.*

4. *l* est une majuscule. Il y a une cassure partant à gauche de *circos* et s'arrêtant au-dessus de *Lenari.*

5. *Ca* est à la hauteur de *ili* ; *alba* est en face de *coros*. La ligne 15 est en face de la dernière ligne de la 1re colonne.

9 malciv
10 catili CdXLV
17 licv.
18 pan.

N° 28 (fragment de plat)

1 carilos
2 paroxed. prina. buxi [1]
3 juliani dCXL
4 cvipalini CdX
5 carilos. prini...
6 paroxe. dCC
7 paroxe.
8 paroxe

N° 29 (fragment de plat)

1 catili
2 froncv [2]
3 mortari S = C
4 mortari = = CCC
5 pedali L
6 civ [3]
7 abli MMMdc
8 carilo
9 paroxe
10 parox.

N° 30 [Al]bus fe)

1 tuddos. IX. [4]
2 tili
S = CCC

1. La photographie est trop obscure pour que l'on puisse lire *buxi*. Hermet dit en note que lignes 2 et 5 on pourrait lire *brina* et *brin*, mais le graffiste 40 ligne 23 porte nettement *prinas* : ce qui est décisif.

2. La première lettre de ce nom est douteuse, on pourrait penser à *frontu*, mais le *c* est net.

3. Hermet suppose *malciv* ; à la ligne suivante, évidemment *abli* est le reste de *acitabli*.

4. Plus de la moitié du fond du plat est enlevée à gauche. Les chiffres commencent la ligne à partir de la ligne 4.

3	lis	CL
4	...	S = CCXXX
5	...	= CCCLXXX
6	...	= = CCCCC
7	...	S = dCL
8	...	CCL
9	...	...CCCC
10	...	...CC

N° 31

1 danvs [1]
2 lli bipros [2] M
3 ni = = CCCL

N° 32

1 tv [3]...
2 com
3 eti [4]
4 eti
5 ma
6 ma
7 ma
8 m.

N° 33

1 v. [5]
2 rtari [6] CCC
3 IIIdLXX [7]

1. Hermet lit *donus* et rétablit *caldonus* d'après la liste Cérès ?
2. On peut lire *bitros* ? ; le *b* n'est pas sûr.
3. *Tu* se trouve à la fin devant la cassure, au-dessus du *m* de *com*.
4. Les deux *eti* commencent la ligne ; la cassure a enlevé ce qui suivait *ma... m...*
5. On distingue vaguement, mais il y a des deux côtés des signes illisibles.
6. Douteux.
7. Le chiffre III ne paraît pas sur le cliché mais il est sûr (Hermet).

N° 34 [1]

1 acc ou occ
2 MCC ca
3 tinos fr
4 nari CCC pa.

N° 35

1 trit [2]
2 sennilo
3 tvIII ?

N° 36

aricani luritus
ris tecuan.boebo
tidrus trianis

N° 37 [3].

1 fuscus
2 malcio.
3 eti can.
4 felix.
5 momo ca.
6 eti vinar.
7 eti acet .
8 cosoius par c.
9 lousius par. . d
10 cornutus par.
11 vacaca par. . . . .

1. Comme le constate Hermet, le cliché est très flou, mais d'après lui, la transcription des deux dernières lignes est certaine. Sous *ca*, Hermet place M ?

2. Le cliché, en exceptant *trit*, est illisible.

3. Ce cliché a été agrandi d'un tiers. La moitié du plat à droite est enlevée ainsi que le sommet au-dessus de *fuscus*.

N° 38.

1	augustas	
2	s.	CXX
3	vsus.	CCC
4		S = CC
5		CCL
6	asidi	$\overline{\text{III}}$CCL
7	parasidi	$\overline{\text{V}}$C
8	parasidi	dC
9	catili	MCCCC
10	catili	$\overline{\text{IIII}}$
11	tios catili	CCCC
12	lios catili	MCC
13	magiv catili...	.....
14	Qutos cat...	.....
15	primigen.	$\overline{\text{VIIII}}$
16	mommo pa [1].	
17	svxsed [2]	

N° 39 [3].

1 atticos ca
2 agio cat.
3 corn[v]tos cati.
4 illios catili

N° 40 of G(ermani).

	X	
1		XIIII
2		S = CCCCL

1. Il y a cassure depuis ligne 1 jusqu'à *magiu* ; après *augustas*, comme après tous les noms de vases, il devait y avoir un chiffre, mais rien de clair n'apparaît.

2. Le photographe ne permet pas de décider si *s* est séparé par des points ou un autre signe de *vxsed*.

3. Ce graffite est placé au revers du tesson qui porte le graffite 38.

3		= dCXXX
4	os pannas	S = M
5	s pannas	S = CCL
6	vetos pannas	S = CCC
7	pannas	S = CCCC
8	cos mortar vs	S = L = = CC
9	ra catili. vs	CC
10	(g)enialis. catili. us	dL
11	panos. catili. us	CCCL
12	vs catili. us	CCC
13	scus. catili. bol.	IIIIđ
14	ca. . . . bol	CL
15	bol	CL
16	. . .	đL catilli
17	bol.	CCC moes
18	bol.	dL
19	bol.	dCCCd
20	. . .	dC
21	r	
22	l	

au revers

prinas sibu ?
tu tuddus

Déchelette et Hermet ont lu : l. 8 *mortarus*. Comme le fait remarquer avec raison O. Bohn (*Eine Töpferrechnung aus Blickweiler in der Westpfalz* p. 67. Korrespondenzblatt der Römisch-German. Kommission des Deutsch. Arch. Inst. 1923, Heft 2, p. 64-67), dont mon collègue C. Jullian, me communique l'article, le scribe connaissait *mortaria* ; *mortarus* doit être lu *mortar(ia) us*. Bohn, avec hésitation développerait *us* en *usuales* : voir : DEUXIÈME PARTIE. p. 39 : UXSEDIA, UXEDIA. VI l. 9, 10, 11, 12 est clairement une mauvaise lecture pour *us*. *Bol*. que Déchelette avait lu *dol* mais Hermet *bol*, est à développer en *boletaria* (Mart. XIX, 101 : terrines pour légumes frais).

1. La photographie est en partie confuse. Le revers n'est pas photographié.

Pour le revers, mon collègue Vendryes propose, ce qui me parait sûr, de rattacher *sibu* à *tu* et de lire :
sibutu tuddus.

N° 41 (of modesti).

Duca parasidi
m]eđđilos parasidi MCCC
[a]lbus morr. vxs. CL

N° 42.

1 ...nis tuđ
2 ...s catinos
3 ...s rostrat
4 sti senar
5 [primig] enius
...en

Ce graffite et le suivant ont été publiés dans le *Bulletin Arch.* 1904 (t. I, p. 74) par M. l'abbé Hermet ; par M. Héron de Villefosse dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1882, 1884 ; par Déchelette, *Vases ornés*, t. I, p. 86, fig. 61, 62. Je donne ici la lecture de Déchelette. Il n'a pas donné le *đ* de *tuđ* que rétablit l'abbé Hermet.

N° 43.

1 ...rus incepit nanos
2 ...os Sz CCCL zz đCC
3 pannas Sz III
IIII CC
...es CCC
...S đ
...i đ
S CCC sext. CCL bissexti L
....tem acetabula [1].

1. Ce graffite est le seul latinisé, comme en témoigne *incepit* et *acetabula*.

Les sigles ⁊⁊, *s*⁊ du graffite 43 indiquent la contenance des vases. Dans les autres graffites, on n'a que deux signes : S qui vaut 8 onces ou les deux tiers du conge ou 2 litres 18 ; et = = qui vaut 4 onces ou le tiers du conge, c'est-à-dire 1 litre 09. D'après Déchelette ⁊⁊ représenterait 2 conges, et *s*⁊, un demi-conge, parce que ⁊ est le sigle le plus usité du conge. Pour Hermet ⁊⁊ est l'équivalent du sigle ÷ = (4 onces ou 1/3 de conge), et *s*⁊ l'équivalent du signe S = 2/3 de conge. Il s'appuie : 1° sur l'*Épigraphie latine* de Cagnat, (p. 33), d'après laquelle, 2 onces sont representées par = ou ⁊ : 4 onces pouvaient donc être représentées par ⁊⁊ et 8 onces par *s*⁊ ; 2° sur l'analogie des 24 premiers graffites sur lesquels la contenance des vases et en particulier des *pannas* est toujours = = et *S* = un tiers ou 2 tiers du conge ; un dernier argument lui paraît décisif. Si ⁊⁊ signifiait 2 conges, on aurait là des vases de la contenance de 6 litres 56. Or Hermet n'a jamais rencontré à la Graufesenque de vase sigillé d'une aussi grande capacité. Les sigles indiquant la contenance sont placés après les noms de vases. Il y a deux exceptions, n° 24, lignes 5 et 6 [1].

DEUXIÈME PARTIE

Le celtique des graffites.

I

TUDOS, TUDDOS et LES NOMBRES ORDINAUX. — LUXTOS — UXSEDIA — ETI — EXAN — FRAGMENT GAULOIS.

1. — Tudos, tuddos.

Sur tous les graffites représentant des comptes de potiers, lorsqu'il n'y a pas de cassure au sommet ou que l'inscription n'est pas effacée, *tudos* ou *tuddos* précède le nombre ordinal

Déchelette a négligé la barre sur les *d* : je l'ai rétablie d'après la fig. 62. Il a lu à la dernière ligne *(i)tem*, avec raison ; mais il a eu le tort de voir dans *eti* le latin *etiam* pour *item* dans le graffite qui porte le n° 27 dans la brochure de l'abbé Hermet.

1. Sur l'interprétation des sigles en question, voir O. Bohn, p. 67 :

(graffit. 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 20, 21, 23, 24, 30, 42 (*tuđ*). Sur le graffite 16, *alos*, sur le graffite 17, *allos*, nombres ordinaux, eussent été sans doute précédés de ce mot sans la cassure. Graffite 10 *-os pe-* sont les restes peut-être de *tudos* et de *petuar*. Graffite 40 *tu tuddus*[1] n'a pas été photographié ; Graffite 10 *tuos* suivi de *oxtumetos* est sans doute pour *tudos* ; il y a là une faute du graveur. *Legitum*, nom de potier, qui précède, en est séparé par un rebord du vase ; il en est de même, graffite 23, pour *Autagis cintuxo* suivi d'un nom de nombre[2] XX.

On peut affirmer qu'après *tudos* et le nombre ordinal, il n'y avait ni noms de vases, ni nombres. Il n'y avait non plus, en général, aucun mot à suivre le nombre ordinal[3]. Graffite 17 *allos* (second) est suivi du nom de potier *Cassidano*, mais il en est séparé par deux traits. Cependant graffite 16 *alos* qui a sans doute été précédé de *tudos* dont il reste *s*, est suivi immédiatement de *lu*[*x*]*tos* : aucun point ne les sépare. Il en est de même graffite 23 : *tudos decametos luxtos* : voir p. 38 *luxtos*.

On peut se demander pourquoi on ne rencontre après *tudos* qu'un des dix premiers nombres ordinaux. Si nous avions un plus grand nombre de graffites intacts, il me parait probable qu'on en rencontrerait d'autres[4]. On peut supposer que *vi* après *tudos*, graffites 13 et 21 est le commencement de *vicantios* ou d'une forme gauloise de 20. Il y a un trait prononcé après *vi*[3] ; cependant on peut y voir 6 en chiffres romains : graffite 6, neuvième est exprimé par VIIII ; graffite 30, par IX ; ces noms de nombres sont suivis d'un simple point. Le graffite 24 ne peut permettre aucune interprétation semblable. *Tuios* est immé-

= -= représente le *sextans* et SS, binæ sextulæ. Déchelette lisant VI, l'avait interprété par *sextans*.

1. Le *d* barré est remplacé par un *d* ordinaire (Hermet, p. 78), à lire *sibutu tuddus* : voir plus bas.

2. *Autagis* peut être un nom commun et non un nom de potier ou de vase. *Cintux* qui le suit semble bien l'indiquer. C'est d'autant plus remarquable que la ligne après, mais séparé par un rebord ou rainure, on lit *tudos decametos luxtos* ; on peut rapprocher peut-être d'*autagis* : *Pro-tagus*, roi des Iceni ; *Ito-tagi* (CIL. IV. 2451).

3. De plus, le rebord empêchait d'écrire le nombre ordinal *in extenso*.

4. Il est possible cependant que les états aient été établis par série de 10, chaque état portant sur un nombre très élevé de vases.

diatement suivi de *c* dont une cassure a enlevé le reste. *Tuđos* étant toujours suivi d'un nombre ordinal, *c* ne peut être que la première lettre de ce nombre, qui peut être *cantios*, centième, mais aussi *cintuxos*.

Comme chaque graffite constitue un compte donnant les noms des potiers avec le nom et le nombre des vases fabriqués par chacun d'eux, vases dont la contenance est assez souvent indiquée, il est logique de conclure que *tuđos*, *tuđđos* a le sens général de *compte collectif*, sommaire du nombre des vases fabriqués par chaque potier. Il ne peut évidemment être question ici de jours, ni même de mois. Comme Déchelette en a fait la remarque (*Vases ornés*, p. 92), les chiffres indiquant le nombre de vases fabriqués sont souvent très élevés. Il est évident que les états ont été établis pour une période assez longue. D'ailleurs les mots celtiques pour jour et mois sont connus.

D'après ce que nous savons de la valeur de *đ* barré, ce signe représente habituellement *st* (*st* indo-europ. et indo-europ. *t't*), susceptible de devenir *ts* (*Epotsorovidus*, *Sirona*, *Dirona*, (**Stirona*), *Meddillus*, Μεθθίλλος, *Medsillus* [1].

Dans les inscriptions en caractères grecs, il est représenté par deux *thêta*. Il paraît se résoudre généralement en deux *ss* : *Addedomaros*, *Assedomaros* ; *Caraddouna*, *Carassounus* ; *Teddignius*, *Tessignius* ; *Meddulus*, *Messulus* ; *Veliocaθi*, *Veliocasses* ; *Redsomarus*, *Ressimarus* etc. En néo-brittonique, en gallois, cornique et breton, il semble que les scribes aient toujours eu quelque difficulté à représenter le son *t-s* : *t* suivi en vieux-celtique d'une voyelle et *s* = *ss* vieux-celtique et *s* latin (J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, pp. 24-27).

Sur le sens exact de *tuđos*, on ne peut que hasarder des hypothèses. *Tuđos* peut remonter à **tustos*, *tutso-s* = **tus--tos* ou **tu-stos*. Pour *tus-* j'aipensé au gotique *þûsundi*, vieux-norr. *þûsund*, f. ags. *þûsend* (thousand), vha. *thûsunt* (tausend). Les formes du v. norr. *þûshund*, *þûshundrad* paraissent bien indiquer un composé avec le mot qui désigne *cent* [2], (sur les dif-

1. Cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 532-533.

2. Mon collègue, Vendryes, a eu de son côté, sans avoir connu mon hypothèse, l'idée du même rapprochement.

férentes étymologies de ces mots, voir Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *tusen*, et notes additionnelles, p. 1569). On donne à *tus* une force intensive. *Tudos*, *tustos* me semble avoir indiqué une *collection*, un *groupement*, plutôt qu'une masse : voir *luxtos*. Falk-Torp renvoient pour la même racine au dérivé *tost*, plante (*origanum vulgare*) qui a l'aspect d'une touffe. Le norvégien dialectal *tusta* a le sens de *touffe*, petit faisceau. Quoi qu'il en soit de la racine qui paraît être *tu-* enfler, (skr. *tūla-*, touffe), *tus-* dans *tudos* a dû avoir le sens collectif, comme il paraît l'avoir aussi dans *þúsundi* (collection de centaines, masse de cents). Le seul mot dans les langues néo-celtiques qui puisse s'y rapporter, est le gallois *tusw*. *tusw*, petit faisceau, poignée, touffe. *Tus* dans *tusw* suppose **tousto-* [1].

EXTRATUđ paraît Graff. 22, ligne 21, en marge :

sioxti. albanos
panna. extratuđ CCC.

Sioxti rappelle le nom d'une ville de Dacie (Dacia ripensis) : Not. Dign. Or. : *Tribunus cohortis secundorum reducum* SIOSTA. *Sioxti*, peut-être pour *Sioxtis* indiquerait le nom d'origine d'Albanos. On trouve d'après l'abbé Hermet, sur les poteries de Hofheim, dont un bon nombre vient de la Graufesenque, le nom de potier Sext. Albanus ; le nom a pu être latinisé, mais c'est plutôt le nom d'un autre potier, car Albanus est assez commun. Le sens général du morceau paraît être, d'après l'analogie de la construction des autres graffites : *Sioxti Albanos* (des)*panna*. (en) *compte en dehors* (extra-compte) : *trois cents*. Il y a eu oubli du graveur et comme il n'y avait plus de place sur le registre, comme on peut le constater sur la photographie, il a dû mettre en marge le compte supplémentaire d'Albanos. Celui-ci y figure d'ailleurs, ligne 4, pour un nombre de *p*(*anna*) qu'une cassure a enlevé.

Il est certain que *extratuđ* ne forme qu'un seul mot d'après les habitudes du scribe : il n'y a pas de point après *extra*. Il ne me paraît pas sûr qu'il y ait dans *extra-* une influence

1. Cf. breton *tossen*, butte, monticule ; *toss-* = *tūstā* ?

latine. L'irlandais *echtar* en dehors, gallois *eithr* s'expliquent par un vieux-celtique **ekstro*. D'après l'exemple gaulois il aurait existé une forme vraisemblablement adverbiale à l'origine, entrant en composition avec des noms. V.-irl. *echtar-geinde*, né d'ailleurs, *alienigena* [1].

2. — Les nombres ordinaux.

Les noms de nombre sont au nominatif masc. sing. et s'accordent avec *tudos*.

a) **cintuxo** (tudos), gr. 12 ; autagis **cintux** XXC, graffite 23. Dans le second cas *cintux* est abrégé. Comme il est suivi immédiatement de XXC, on peut se demander s'il faut lire, *cintu XXXC*. *Cintus* est, en effet, un nom de potier (Schuerm. 1400 : Cintus fecit, ap. Holder, *Altcelt. Spr.*). Ce qui semble bien indiquer dans le nom du graffite 23, un nom de potier, c'est qu'il est suivi du chiffre indiquant le nombre de vases faits ; *autagis* me parait inconnu. Dans le graffite 12, il faut lire *cintuxos* : *s* est enlevé par la cassure. Si on attribuait une valeur étymologique à *x*, il faudrait supposer une métathèse de *-sco* : *cintuxos* pour *cintu-sco-s* ; indo-eur. *centu-sco-s* (irl. mod. *céad*, *céud*) ; mais il parait très probable ou plutôt certain que *x* représente deux *ss*, comme dans *Alixie* (inscription gauloise), *Alesia* (César) ; de même *Buxsus* et *Bussus*. Ce qui d'ailleurs le confirme, ce sont les noms gavlois *Cintussa* (C. I. L. XIII, 6002 ; *Cintussi*, au génitif (C. I. L. XIII, 12014). *Cintuxos* remonte à un vieux gaulois et vieux-brittonique ; *cintu-sto-s*, cf. irl. moy. *tres*, troisième = *tri-sto-*. L'irl. moyen *cétus* [2], d'abord, tout d'abord, vraiment, remonterait à **centussū* = *centustō*. *Cintussos* (*centu-stos*) était une sorte de superlatif. Sa valeur dans ce sens n'étant plus sentie lors de l'affaiblissement des finales, les Brittons ont fait sur *cint-* un superlatif; le gallois *cyntaf* = **cent-isamo* (de *cent-is-mmo*) : *cintamo*, eût donné en

1. Pour la formation d'*extrā*, cf. skr. *anya-tra*, ailleurs.

2. On ne trouve que *cetus* sans signe de longueur sur *e*, mais *cétus* a dû exister ; pour *centu-*, cf. irl. *cét-*, premier, mod. *céad*, *céud* ; gall. *cynt*, bret. *kent*, avant.

moyen-gallois *cynhaf* (breton *kenta*, moyen-bret. *quentaff*, cornique *kynsa*).

Le changement de *e* bref en *i* devant nasale + consonne qu'on remarque en gallois, existe déjà en gaulois (*cintusos*, *pinpetos*). Si on a *e* en breton, c'est que *i* venant de *e* a suivi le sort de *ĭ* bref vieux-celtique et indo-européen [1].

b) **Alos, allos**, deuxième : Graffite 16 : *s alos lu[x]tos* ; graffite 17 : *allos* = *casiddano*

alos et *allos* ont été sûrement précédés de *indos*, dont il reste *s* final, graffite 16. Il faut lire *alios* et *allios*. Je ne crois pas qu'il y ait là une omission du potier : *l*, *ll* étant sans doute déjà mouillées, le graveur les prononçait ainsi et en conscience s'est cru en règle en n'écrivant pas une lettre qui pour lui était superflue. Le gallois *eil*, *ail*, (irl. *aile*, moderne *eile*, autre [2]) peut s'accommoder d'*alios*, mais non le breton *eil* (*l* mouillé), cornique *eyll*, *yll*, *neyl*, *nyll* (gallois *llaill*), comme je l'ai montré dans la *Revue Celtique* : *alios* et *allios* ont pu coexister (pour *ll* cf. irl. moy. *aill*... *aill*).

Alios se lit sur un vase trouvé à Civiglio, près de Come, sur l'emplacement d'une ancienne nécropole appelée Visigna. En 1878, l'inspecteur des monuments antiques, Vincenzo Barelli y découvrit une tombe à environ 1 m. 20 au-dessous du niveau du sol, renfermant six vases d'argile, façonnés au tour et parmi eux une coupe ou gobelet de forme conique renversé. Il était fait d'une terre noire, à vernis noir transparent, portant sous la base une croix, deux cerfs, et aussi une inscription en caractères nord-étrusques : ALIOS. Les trouvailles sont au Musée Civique à Come. John Rhys signale cette découverte dans ses : *Celtic Inscriptions of Cisalpine Gaul* p. 42 (*Proceedings of the British Academy*, vol. VI). L'en rapproche le gallois *eil*, *ail* [3] second, qui l'embarrasse parce que *alios*, croit-il, devrait donner *allos*, erreur aujourd'hui reconnue.

1. L'équivalent de *cintussos* se trouve, comme nom de potier, sur le graffite 20 : *Primos*, *Primo*.

2. En vieil irl. *aile* avec un substantif a aussi parfois le sens de second.

3. Il est remarquable que *eil* en moyen gallois signifie *fils* : *Dylan eil*

Il cite, avec raison, en revanche, à ce propos, *Secundus* qui paraît comme estampille de potier (CIL. VII. 1336, 50; 1336; 1007-1016). *Secundos*, *Secundus* paraît aussi sur les graffites de la Graufesenque (n° 1. 22).

c) **Trit** :

Tritos apparaît fréquemment comme nom de potier; graffite 3 (*triti. Privat*) 4; 6 (Trito-duci); 5; 9 (Tritus); 10 Trito-Privatos; 11 (Tritos-Privatos); 12 (Privatos-Tritos); 14 (Tritos); 20 (Tritos); 21 (Tritos); 22 (Tritos); 23 (Tritos-Privatos [1]); 35 (Trit...).

Comme nom de nombre ordinal, on ne le trouve que commencé : *tudo tr*... : il y a une cassure à *r*; on ne peut avec une absolue certitude reconstituer *tritos*. Il me paraît même possible qu'il faille supposer *tritios*. En effet, graffite 35, un nom de potier dont une partie est enlevée par la cassure se termine en ... *tios*. Or aucun nom de potier de la Graufesenque n'a cette terminaison (*Scotius* se trouve sur la liste de l'abbé Vialettes). Une présomption grave en faveur de *tritios*, c'est la parfaite concordance des noms de nombre gaulois avec le brittonique. Or le gallois, comme le breton et et le cornique supposent *tritios*. Il est possible d'ailleurs qu'on ait eu deux formes : *tritos* et *tritios*. Tertius, équivalent latin, existe comme nom de potier (graffite 4, 11 *terti*... [2]).

d) **Petuar[ios]** : **tuddos petuar**... (gr. 9); *tudos petuar*... (gr. 20). Il y a une cassure enlevant ce qui suit *r* dont la lecture me paraît certaine. Je n'hésite pas à reconstituer *petuarios* plutôt que *petuaros*; cf. *Petuaria* (Ptol. 2. 3. 10); Not. Dign. Imp. Occ. 40, 31 : praefectus numeri supervenientium *Petueriensium*, Derventione.

Tonn. L'irl. des Lois *aile* dans le sens de 2 jours peut s'expliquer comme le cornique *neyll* : le second dans le sens alternatif.

1. Les potiers sont souvent associés : *triti-*.

2. Le vieil irl. a le plus souvent *tris*(*s*) et aussi : *tres*. Il n'est pas fléchi devant un substantif. Le dat. sg. *triuss* montre un thème en *-o*. Le plus probable est que *tris* a subi l'influence de *tri* (cf. Thurneysen, *Gr.*, p. 236-237).

Pour *tritios*, cf. chez les Varduli, τρίτιον τουβορίκον (Ptol. 2, 6. 65) *Trittia*, déesse locale (à Trets, arrond. d'Aix), CIL. XII. 255.

Le gallois *pedweryd*. breton *pevare* (pour *pedevare*), cornique *pesvere* = vieux-brittonique et gaulois *petuario-*. L'irlandais *cethramad*, irl. moderne *ceathramhadh* a emprunté le suffixe *-ameto-s*.

Le gaulois, en composition, employait *petru-* : *petrudecameto*, quatorzième.

e) **Pinpetos : tudos pinpetos :**

Vieux-gallois *pimphet*, moyen-gall. *pimhet*, auj. *pummed* ; breton *pempet* ; cornique *pympes* ; v.-irl. *cóiced*, irl. mod. *cuigeadh*. Toutes ces formes néo-celtiques remontent à **qᵘenqᵘeto-s* pour indo-europ. *penqᵘeto-s* ; vieux-britt. et gaulois *pinpetos* (**penpetos*) ; naturellement en néo-britt. *n* devant *p* est devenu *m*.

f) **Svexos : tudos svexos.**

Les langues néo-celtiques ont innové et adopté le suffixe *-eto-s* : v. irl. *seised*, irl. mod. *seiseadh* ; gallois *chweched* = **svexeto-s*. Le cornique moyen *wheffes*, breton *c'houec'hvet* ont adopté le suffixe *ameto-s* : *wheffes* = *whechves*.

g) **Sextametos : tudos sextametos** (gr. 15).

Le vieil-irl. *sechtmad* ; gallois, *seithved*, *seithved* ; breton *seizvet* ; cornique moyen *seythves* = vieux-celtique *sextameto-s* ; ce nombre est tiré de *sextam-* avec le suffixe *-eto-s*. **sextam* = indo-europ. *septm* ; à l'état indépendant *septm* a donné en brittonique *sextan* (cf. *Sextanmandui* sur un autel de Rennes). De même *decametos* repose sur *decam-* = de *dekm*, devenu comme mot indépendant en brittonique **decan*. Le gallois moyen *dec mu*, dix vaches pour *dec mbu*, montre l'influence de *n* final. L'irlandais *deich n* = vieux-gaélique **decen*. Dans *sechtmad* et *dechmad*, on a une formation directe sur *sextam-eto-s*, *decametos*, donnant en irl. comme en brittonique *-am* devant une voyelle.

h) **Oxtumeto(s) : tuos** (sans doute pour *tudos*) **oxtumeto.**

L'abbé Hermet a lu : *oxtuanito* et *oxtunnito*. Les lettres après *u* sont peu lisibles ; *u* est certain. L'usage courant de *octū* (*octo*), huit, aura empêché d'abord l'intrusion de *ametos* ; cf. vieil-irl. *ochtmad* : irl. mod. *ochtmhadh* ; gallois *wythved* ; breton *ézvet*[1].

1. On ne trouve pas en cornique moyen le nombre huitième. Lhwyd donne une forme moderne *eathas* : *ethas* : *-as* = *et*.

Ces mots peuvent remonter à *oxtumetos* ou *oxtametos*. Le nombre cardinal était *octu* (*octo*), ce qui explique la forme bretonne *eiz*, vannetais *e'h* : *u* long final sorti de *o* long exerce, en effet, le même effet que *i* long final, c'est-à-dire peut amener *o* à *e*. Nul doute, si le gaulois avait vécu, que *-ametos* n'eût prévalu et qu'on eût eu : *oχtametos*.

i) **Naumet(os), tudos naumetos** (gr. 2).

La cassure a enlevé ce qui suit *t*. L'abbé Hermet a lu *nametos*. Or *a* n'est pas ouvert par le bas, ce qui est la règle, mais fermé : il y a là une lettre conjuguée, et, de plus il existe un petit intervalle entre *a* et *m* sur la reproduction photographique. Je n'hésite pas à lire *naumetos* ; *naumetos* serait pour **nau(a)metos* : cf. *sextametos decametos*. Le vieil et moyen irl. *nomad*, moderne *naomhadh* ; gallois *nawved*, breton *naovet* remontent à *naumetos*, goidélique *noumetos*. Le vieil irl. *nói-n-*, moderne *naoi* = vieux goidélique *nouen* ; irl. *m̥*, *n̥*, évoluent en vieux-goidélique en *-em*, *-en*, puis en vieil irl., atones, en *-im*, *-in*. Le gallois, breton *naw*, *nao* = *nau̯an*, mais *nómad*, *nawved* = *nou(a)m-etos*, *nau̯(a)m-etos* : voir *sextametos* [1].

j) **Decametos : tudos decametos** (gr. 7) ; *tuos* (pour *tudos decametos luxtos* (gr. 23).

C'est le prototype du vieil irl. *dechmad*, moderne *deachmhadh*, gallois *degved*, breton *dekved*, corn. *degves*. *Decametos* était déjà connu par le gaulois *petrudecameto*, quatorzième, de l'inscription de Gelignieux (J. Loth, *Comptes rendus de l'Ac. des Inscr.* 1909, p. 22-28). Comme dans *sextametos*, dans *decametos*, la présence de *-ametos* est régulière ; au contraire, il y a intrusion de *m* dans *oxtumetos*. Il y a intrusion de *-ametos* dans irlandais *cethramad*, *ochtmad* (cf. *óinmad*, irl. mod. *aonmhadh*, un).

3. — **Luxtos.**

Ce mot se trouve deux fois après le nombre ordinal suivant *tudos*. Dans le premier exemple [2] (gr. 16) on peut supposer,

1. Le gallois moyen montre des traces de *-n* final, comme l'irlandais, en composition syntaxique : *naz mu*, neuf vaches, pour *nawn bu* (par assimilation *nawm bu*). *n-* existe encore dans le breton *naon-dec*, 19.

2. *x* n'est pas lisible sur la photographie.

à la rigueur qu'il pouvait être suivi d'autre chose, par exemple, d'un chiffre indiquant un nombre de vases, ce qui indiquerait un nom de potier (cf. *Luxtodos*). Graffite 23, on lit, ligne 2 : *tudos decametos luxtos*. Il n'y a pas de trait entre *decametos* et *luxtos*. Il n'y a même pas de point dans cet exemple ni dans le graff. 16. Il semble donc que *luxtos* soit lié à *tudos* suivi du nombre ordinal. Phonétiquement on peut penser à l'irl. *lucht*, tribu, gens, groupe de gens, équipe : irl. mod. *lucht oibre*, ouvriers (groupe de travail) ; ou à *lucht*, quantité, charge. Ce serait un adjectif en *-o* tandis que le substantif *lucht* = *luctu-*. Le gallois *llwyth* a les deux sens. Il faut sans doute expliquer *luxtos* par le second sens. *Luxtos* doit signifier : *chargé* ou *apte à être chargé, à faire un chargement*. L'abbé Hermet, p. 181, a remarqué que les graffites, 6, 9, 19, 21, 25 se terminent d'une manière presque identique. Ce sont des totaux généraux (*summa. vxs.*), très voisins les uns des autres :

Gr. 6 : $\overline{\text{XXXIIIV}}$ (33500)

Gr. 19 : $\overline{\text{XXX}}$CCL (33250)

Gr. 9 : $\overline{\text{XX}}$C (29790)

Gr. 25 : $\overline{\text{XXXIII}}$dXXV (34525) ; à l'extérieur on a $\overline{\text{XXXIIII}}$dCXXV(34625),

Le graffite 21 ne porte que $\overline{\text{XXVIII}}$d (28500). Mais il y a un nombre de vases effacé sur la photographie, ligne 4 ; aussi est-on en droit de supposer que le total dans ce graffite devait être très voisin des autres. Ces totaux ne concordant pas très exactement avec l'addition des nombres de vases figurant pour chaque potier sur les graffites, me paraissent indiquer les quantités constituant un chargement pour expédition ; chaque chargement devait contenir un nombre approximatif qui ne devait pas être dépassé (voir à *uxedia*). Le nombre pouvait varier suivant les variétés de vases qui étaient loin d'avoir la même capacité ou le même poids. Il ne faut pas oublier que l'atelier de la Graufesenque expédiait partout dans l'Empire romain : c'était, au milieu du Ier siècle de notre ère, le plus important de l'Empire.

4. — **Uxsedia, uxedia.**

uxedia accompagne *summa* dans trois graffites. Graff. 25 :

summa $\overline{\text{XXXIIII}}$đXXV

uxedia

A l'extérieur on lit $\overline{\text{XXXIII}}$ đ CXX.

Graff. 6 : *summa vxs*, $\overline{\text{XXXIII}}$ đ (33500) à la fin du compte totalisant, semble-t-il, les nombres de vases fabriqués par chaque potier. Si on fait l'addition de ces vases, le total est de 33.865).
(Hermet donne 33.845).

Graff. 9 : *summa* seul (en marge) $\overline{\text{XXXC}}$ (33.100). L'addition des différents vases donne 29.790.

Graff. 19 : *summa vxs.* XXXCCd (33.250). L'addition des vases donne 34.951. Mais dans un des totaux, l. 17, il manque certainement des chiffres : il y a une cassure qui atteint même le seul chiffre lisible $\overline{\text{V}}$. . . .

Graff. 21 : vxs. $\overline{\text{XXVIII}}$đ (28.500) : Il y a une cassure avant *vxs*. L'addition des vases donne 27.635. Mais, l. 3, le nombre des vases fabriqués par Cotutos manque : il est effacé. Il est fort possible que l'addition eût été conforme sensiblement à *l'uxs(edia)*.

Le mot se trouve plus ou moins abrégé à plusieurs reprises après le nom des vases et devant le chiffre donnant le total des vases fabriqués par chaque potier

— *mortari. vxedi* CCC (graff. 7, ligne 18)

— *mort. vxs.* CCC (graff. 19). Le cas est des plus instructifs, car après l'énumération des vases faits par chaque potier, on a le total général : *summa vxs.* $\overline{\text{XXX}}$CCL.

Masveta (potier) *mortari vxedi* CC (graff. 14, l. 15).

— *mortari. vx.* CCC (graff. 20,l. 14).

— *Licuias. vx.* MMCđL (l. 15).

— *Licuias. vx.* MMđL (l. 16).

— *Licuias. vx.* CCC (l. 17).

— *Licuias. vx.* MMCC (l. 18).

— *mor(taria), vxs.* CL (graff. 41)[1].

J'avais d'abord pensé à traduire *uxsedia* par total en le rat-

1. En résumé, on trouve une fois *uxedia* (15) ; 2 fois *uxedi.* (67,); 4 fois *uxs.* (6, 19, 26, 41) ; 8 fois *ux.* (10, 19, 20 : le 14, 15, 16, 17) ; une fois (Gr. 38, l. 17) : *suxsed.*

tachant à la racine vieille-celtique **ouks-*, irl. *uasal*, gall. *uchel*- **oukselo-* (cf. *Uxello-dunum*). Le graffite de Blickweiler, que j'ai cité plus haut, permet une interprétation plus précise. Sur la colonne A, on lit :

... *at* LXX vass *at* CCXXX ;
A la ligne suivante : (pa)nnias *at* DCCC vass. *at* MDC.
Colonne B : paruspi. aequat(i) *at*.....
catilli carnuat(i) *at*.....
paruşpi. gollati *at it* ....

Dans ces trois derniers cas, *at* était très certainement suivi du nombre des vases, comme sur la colonne A : à la Graufesenque, les noms de vases, avec ou sans *uxs*. *ux*. sont toujours suivis du nombre. *At* est pour *ad* (Dessau III, p. 833); c'est une formule que traduit Bohn par : *jusqu'à* (un nombre déterminé : *bis zu* einer bestimmten Zahl). Tel est le sens de *uxsedia* ; le mot a le sens d'*extrême, exact* (qui va en haut, mais pas plus loin). Et en effet, sur un graffite de Montans, (CIL. XIII, 10017, 46), on lit : *acitabli* CCCCL *p*(*lus*) *m*(*inus*) (450 vases plus ou moins, approximativement). Ainsi s'explique le fait que *uxedia* n'apparaît qu'un certain nombre de fois. Il y avait probablement dans le nombre des vases fabriqués par chaque potier des déchets ; peut-être aussi la commande exigeait-elle un nombre précis à ne pas dépasser. Ainsi s'explique aussi le fait que le total général indiqué par *summa uxedia* n'est pas exactement conforme au total que donne l'addition des différentes variétés de vases sur chaque graffite.

Uxedia est vraisemblablement un adjectif en *-edios*, *-edia*, *-edion*, dérivé de *ouks-*. L'irlandais a des adjectifs en *-de*, suffixe qui suppose un vieux-celtique *-dios*, *-diā*, *-dion* ; la voyelle précédant *-de* était vraisemblablement *a* ou *o* ; le gallois y répond par *-eid*, *-aid*, qui aussi, remonte à *-adios*, *-adia*, *-adion* ; cf. κρυπτάδιος-. *Uxedia* montre qu'il existait aussi des dérivés en *-edios*. Graffite 18, au bas du graffite, après l'énumération du nombre des vases, au-dessous, à une certaine distance on lit *suxsed*. Il est probable qu'il faut lire *s*(*umma*) *uxsed*. On ne peut songer à voir dans *s*, *s* marquant en irlandais, le mouvement vers (*s-is*, *s-uas*). *Us* qui paraît immédiatement après des

noms de vases (Graff. 6 : *catilus* ; Gr. 18, id. Gr. 19 ; *vinare*-(vinari) *us* ; Gr. 40 ; l. 8 mortar*us* ; l. 9, 10, 1, 121 : cati-l*us*) pourrait être une graphie négligée pour *ux*. Mais il est possible que ce soit l'indication d'un commencement d'évolution de la prononciation *ks* en *ss* en passant par *χs*, en Gaule. Certaines graphies, comme me le fait remarquer Vendryes, semblent l'indiquer.

— **Eti.**

Eti figure un bon nombre de fois, et son sens n'est pas douteux.

— Graff. 8, l. 4-5 Cotutos = CCCL
eti morta(ria). CCCL

Cotutos (a fait) = = CCCL (mor*ta*ri) et (encore) 340 mortiers.

— Graff, 10, ligne 3, 4 ; 5, 6 :
Vitali. canast. S = CCXC
ETI. canastri = = CCXX
Cotutos morta (ria). S = CCXX
ETI. morta(ria) = CXC

— Graff. 11, l. 4, 5 ; 6, 7 ; 9, 10 :
l. 4, 5 : *Masvetos. canas(tri)* S = CCC.
ETI. canast. CCC
l. 6, 7 : Regenos, ped(alis). XXXV
ETI. mortari. pe(dalis). XIIX
l. 9, 10 mortari. S = CL
ETI. mort. = CL

— Graff. 12 :
l. 3, 4, 5 : Cornuto. cana(stri).S — CC
ETI. triatali. = = CC
ETI. pedali. LX

— Graff. 14 :
l. 12, 13 : Tritos, licuias. $\overline{\text{V}}$ICM
ETI. Tritos. parasidi. M

— Graff. 22 :
l. 8, 9 ; 16, 17 : Secundus. mortari. S = CCL
ETI. triatalis. mortari CCXL
— vinoulus. duca. privato. paraxi MMMCCC
ETI. licuias. MdL.

— Graff. 24, l. 3, 4, 5 ;
verecundo. canastri. S = d
ETI. pedalis. CX
ETI. canastri. d
— Graff. 32, l. 2, 3, 4 :
1. tv....
2. com...
3. ETI....
4. ETI....
— Graff. 37, l. 2, 3 ; 5, 6, 7
Malcio.....
ETI. can....
Momo. can...
ETI. vinar...
ETI. acet.

Dans un seul graffite, on trouve *et-* avec un trait. indiquant une abréviation (graff. 3). Le sens de *eti* n'est pas douteux.

On trouve la conjonction élargie dans *etic*, et (Inscription d'Alise-Sainte-Reine, CIL, XIII, 2880). *Eti* existe comme préfixe verbal en brittonique avec le sens du latin *re-*, sans qu'on puisse y voir comme dans certains exemples, *et-* = *ate* par infection vocalique comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises. *Eti*, est identique au grec ἔτι.

5. — Exan.

Le mot est abrégé, semble-t-il. Il est suivi d'un point, et le vase est fragmenté. Il y a une cassure à côté et au-dessous.

Graff. 17, l. 15 :

(*para*)*xidi. exan.* La ligne commence à *xidi* ; la cassure a enlevé tout le côté gauche du vase à partir de la 2e ligne (*m*)*ontano*). On reconnaît la préposition *ex-* et c'est tout ce qu'on peut en dire ; *Exan* n'est entamé par aucune cassure, et est suivi d'un point. Le chiffre est enlevé.

6. — Fragment gaulois.

Cette fois on n'a pas affaire à un compte de potier. Le graf-

fite a été écrit avant cuisson sur un plat du potier Germanus. L'écriture est très lisible. La photographie porte :

aricani luritus
riis tecuan.boebo
tidrus trianis

Il n'y a de point qu'après *tecuan*. C. Jullian, qui ne connaissait pas la plupart des graffites, partant de l'idée que c'était du mauvais latin, en a tenté une interprétation dans la *Revue des Études anciennes* 1922, p. 250 :

Moi Luritus, je voue ou vouerai (*boebo* pour *vovebo*) à la déesse *aricani* une armoire (*riscum*, armoire, meuble rituel), un coffret (*teccum* pour *thecam*), et une aiguière (*e*)*t* (*h*)*ydru*(*m*) : (*hydrum* pour *hydrium*), à trois anses (*trianis*, ce qui est la règle pour les aiguières servant au culte).

Il va sans dire que Jullian donnait sa version comme un essai et qu'aujourd'hui il y a complètement renoncé ; je ne l'aurais pas reproduite, si l'abbé Hermet ne l'avait fait. La langue est celle des potiers de la Graufesenque, c'est-à-dire du gaulois sans nul doute. On y reconnaît un verbe *luritus* (cf. *carnitus*, *carnitu*), un sujet au nominatif pluriel *aricani*, un accusatif sing. *tecuan*, un datif pluriel en *bo* (cf. *matrebo*) vraisemblablement; *boebo* peut être pour *bouebo*, *u* interne celtique disparaissant assez souvent ou n'étant pas écrit en gaulois. *Tidrus trianis* peuvent être des nominatifs singuliers de thèmes en *ŭ*- et en *ĭ* ou des acc. pluriels. Je ne me hasarderai pas à en essayer l'interprétation, d'autant plus que la photographie semble avoir été retouchée; les lettres se détachent en blanc sur un fond noir qu'on dirait verni d'hier. On distingue un seul point après *tecuan*. Il n'y a aucune incertitude au sujet de la lecture ; cependant on pourrait hésiter pour *u* de *tidrus* qui pourrait être lu *e*. Le fragment de vase est rectangulaire. L'abbé Hermet ne nous renseigne pas sur les circonstances de la trouvaille. J'avais songé à *iuritus* au lieu de *luritus*. Mon collègue, M. Chatelain, aux lumières duquel j'ai eu recours pour certaines lectures douteuses, est d'avis qu'on peut lire *iuritus*, qui serait à comparer à *ieuru*

(**ie-iur-* ?)[1]. *Karnitu* est sûrement au prétérit d'après l'inscription bilingue de Todi, à la 3e pers. du sg. ; la 3e du plur. est *Karnitus* (inscr. de Briona, près Novare). *Bo* [*u*]*ebo* indiquerait peut-être une divinité locale.

TROISIÈME PARTIE

Les noms des vases. — Les noms des potiers.

I

Les noms des vases.

La plupart des noms de vases sont latins, ce qui ne saurait étonner, la céramique de le Graufesenque étant d'origine italique. Les noms sont souvent abrégés, et sont fréquemment endommagés par des cassures.

Les pluriels neutres latins en *-ia*, se terminent souvent en *-i* sans qu'on puisse rien en conclure : *mortari*, mortiers, mais deux fois *mortaria* (graff. 18) ; *inbratari*, mais graff. 21 *inbrataria* ; *acetabula* (vinaigriers) est écrit *acitabli* (graff. 43 : *acetabli* ; graff. 9, 15, 33 : *Aceti*... *Atramentaria* (encriers) est écrit *atramitari*, une seule fois *atramentari* (graff. 9).

Vinaria (graff. 6, 13, 18) est *vinareus*, graff. 12[1] ce qui paraîtrait indiquer chez le graveur une connaissance rudimentaire du latin, si *us* n'était pour *ux*. On trouve *pedales* et *pedalis* (vases à pied). graff. 18. 23. 3 ; 5. 6. 12).

Catilli, *catili* qui paraissent des diminutifs de *catini* sont écrits trois fois *catilus* (graff. 6, 18, 19), peut-être au nominatif singulier, mais c'est peu probable : voir *uxedia*. *Catinos* paraît bien être un gallicisme pour *catinus*. (Graff. 13, 18, 21, 34, 42 ; accompagné de *pedales*, graff. 13).

1. Cf. *iūr-* dans *Jura* : primitivement *iur-* aurait eu le sens d'*élever*, au sens français d'*elever* un monument ; en breton *sevell* lever, s'emploie couramment dans ce sens ; il a même le sens de *compo er* : composer une chanson.

Canastri (gr. 2. 5. 7. 8 15. 16. 19. 22. 24) est souvent abrégé en *canas*. *canasti*. D'après les langues romanes, on doit supposer : *canistrum*, *canastrum*, *canastra*. La forme *canastrum* ou *canastra*, paraît être plus particulièrement gauloise. Le sens est *corbeille*. Les formes bretonnes apparentées sont venues au breton par le français vraisemblablement (J. Loth, *Mots latins*, p. 173). Le haut-vannetais connait *canasti*, panier d'osier (Le Goff, *Suppl.*). Le gallois *canastyr* a une forme plus ancienne *cantastyr* qui a une tout autre origine [1].

Cuipalini ne paraît qu'une fois (graff. 28) et est peut-être une faute de graveur pour **cupalini*, dérivé de *cupa* ?

Je dois l'explication de **inbrataria** (graff. 21, graff. 3, 4, 7, *inbratari*) à mon savant confrère M. E. Pottier. Il le rapproche du latin *inbrattiare* qui s'applique à l'orfèvre chargé de dorer ou argenter les bijoux. « Nous appelons encore aujourd'hui m'écrit-il, *bractées* de minces plaquettes d'or qu'on découpait pour les appliquer à des objets ou vêtements. L'emploi de la dorure sur les vases de terre cuite est connu dans l'antiquité. J'en ai vu récemment de beaux spécimens provenant de Rhodes. S. Reinach en a publié un dans les *Mémoires* Piot, X, 1603, p. 6 et 7. Sur cette pratique, voir le *Dict. des Antiquités* de Saglio, article *vasa*, p. 660. — Pour la *bractea*, voir ibid, s. v. *Brattea*, p. 767 ».

Parasidi, *paraxidi* est fréquent (*parasidi* 1, 13, 14, 19, 21, 38, 41 ; *paraxidi* 1, 2, 3, 4, 5, 8, 11, 12, 16, 20, 22, 23, 24; *paraxi* 7, 10, 11, 22, 23).

L'origine du mot nous est donnée par : *paroxed*. graff. 28 ; *parox*... graff 27, 28, 29 ; *parox*... graff. 29. Le mot vient du grec παροξίς, plur. παροξίδες. *Paropsis* existe aussi, du grec παροψίς, plur. παροψίδες [2]. L'assimilation dans *para* est peut-être due au celtique.

1. Le breton *canastr*, tuyau de chanvre, *kanastr*, *kalastr*, menus brins de la tige du lin, rappelle le latin *canna*, comme le dit Ernault (*Gloss.*). Mais le gallois collectif *cawn*, roseaux = *cānā* qui sûrement n'a pas été emprunté à *canna* dont l'origine d'ailleurs n'est pas certaine (cf. Walde, *Lat. Et. W.*).

2. Cf. *parusp.* du Graffite de Blickweiler. O. Bohn, p. 65, voit dans *parusp.* : *paropsides* ou *parapsides*. *Paroxes* ; *paraxidi*. pourrait à la rigueur,

Augustas, qui est, ou bien un nominatif pluriel celtique en *-as* ou un accusatif pluriel celtique ou latin, est un dérivé du nom d'Auguste (graff. 38 : ce qui précède est enlevé par une cassure). C'est une variété rare, mais représentée aussi parmi les poteries de Lezoux. Je cite le passage qui lui est consacré par Déchelette dans : *Les vases ornés de la Gaule romaine*, I, p. 180-181. « Parmi les motifs présentant des particularités exceptionnelles, on peut encore citer le fragment que reproduit la figure 108. En haut de la zone intérieure un petit médaillon ayant le module et l'apparence d'une pièce de monnaie est répété sur tout le pourtour du vase. Il porte un aigle éployé, vu de face, inscrit dans une couronne, et ne correspond exactement à aucun type monétaire. C'est une imitation libre de la monnaie figurée sur un vase d'Arezzo, dont nous avons reproduit un spécimen trouvé à Roanne (fig. 7). L'artiste a répété le même aigle éployé, à droite, en ajoutant une couronne, comme encadrement. Le prototype italique paraît être une monnaie d'Auguste à l'aigle éployé, tourné à gauche (Cohen 29 et 30), hypothèse d'autant plus vraisemblable que nous connaissons d'autre part un vase de *Rodo*, esclave de P. Cornelius, vase trouvé, à Cincelli, orné de la reproduction d'une monnaie d'Auguste, à l'effigie de cet empereur, avec la légende, AVGVSTVS ».

L'abbé Hermet ne pouvant expliquer *augustas* par *kalendas augustas*, ni par une *adresse* (nom ou partie de nom d'une ville à laquelle aurait été faite une expédition de poterie) [1], s'est demandé si ce ne serait pas un nom de vase (p. 178-179). Il a hésité, *augustas* n'étant pas suivi d'un chiffre indiquant le nombre de vases fabriqués, ce qui en effet est de règle. S'il avait connu le passage des *Vases ornés* que je viens de citer, il n'eût pas été arrêté par cette anomalie. On a d'ailleurs une appellation du même genre dans *julianas*.

indiquer un celticisme : *ks* pour *ps*. Suivant Bohn, la forme de ces vases n'est pas encore sûre. Chez Pétrone 34, 2 il semble que ce soit un vase fragile en argent ; d'après Martial XI, 27, 5, ce serait une terrine en argile pour court-bouillon ; chez Suétone, *Galba* 12, un vase pour fruits à noyaux.

1. Il y avait une *Augusta* en Germanie, auj. *Augsbourg*.

Graff. 14, l. 8, **julinas** C.

Graff. 28, l. 3, *juliani* dCXL.

Julianas est une variété de vases qui ne figure nulle part ailleurs, à ma connaissance ; *Julianas* est dérivé du nom de l'impérarice Julia. Les *augustas* et *julianas* paraissent avoir disparu de bonne heure.

Graff. 27 paraît un nom de vase également inconnu : **lenari**. CCC ?

Graff. 17, l. 10, on peut aussi bien supposer *vinari*. que *lenari*. : ce qui précède *u* ou *i* (avec reste de *l*) est effacé.

Buxi (graff. 28); *buxe* (graff. 26) peut être un mot inachevé **buxida*, d'où **buscida*, boite; provençal *bostia*, *boissa* ; français *boiste* ; ital. *busta* (cf. Körting, *Lat.-rom. Wört*). *Buxida*, est évolué de *pyxida* emprunté au grec πυξίς, πυξίδος, sous l'influence de *buxus*, buis. Graff. 28, l. 2, on lit : *paroxed*, *prina*, *buxi*...

ibid. l. 5 : *Carilos*. **prin**... (le reste a disparu).

Graff. 40, l. 23, au revers, Hermet lit : *prinas. sibv.*, avec hésitation. Ces deux lignes du revers n'ont pas été photographiées, ce qui est fort regrettable. *Prinni* du calendrier de Coligny peut s'expliquer pour *prenni*, bois (bois à sorts, sorts), *e* ayant pu être assimilé à *i* final, mais ici cette évolution ne s'expliquerait pas. Il faudrait d'ailleurs en tout cas *prinnas*, ce qui aurait eu le sens de *boîte en bois*.

Graff. 42, l. 4 **senar** (...*sti senar*...) doit être lu *senar*(*ios*) qui, comme *sext*(*arios*), *bissext*(*iales*) indiquerait un vase de capacité déterminée, d'après M. Héron de Villefosse, dont Déchelette paraît accepter l'explication (*Vases ornés*, 1, p. 86).

strogia n'apparait qu'une fois en compagnie d'un autre vase (graff. 27).

acitabli strogia d.

Il est possible qu'il faille lire *stro*(*n*)*gia* (voir plus loin *triantalis*).

Le mot pourrait désigner un vase arrondi ou plutôt à col étroit. La racine *streng-* est représentée en irlandais par *srengim*, je tire, je serre[1] ; irl. mod. *sreangaim*, *sreang*, corde : une forme *strong* en vieux celtique n'a rien d'improbable (cf. στρογ-

1. Le mot pourrait cependant être emprunté au scandinave.

γυλός pour στραγγυλός, rond ; στραγγός, tordu, qui s'exprime goutte à goutte).

Asati (asati mortaria gr. 20) est peut-être pour *ansati*, à anses.

Restent quelques noms de vases vraisemblablement celtiques *broci, duprosopi, licuias, pannas, triantalis.*

I. Broci (graff. 1, l. 4) : *broci* XXX. Hermet avait lu *croci*, qu'il a corrigé en *broci* : cette lecture est certaine.

Broci est pour *brocci*. C'est à comparer à l'irl. *brocc*, gall. breton *broch*, blaireau, ainsi nommé à cause de son museau pointu. Cette racine celtique est largement représentée dans les langues romanes; français *broc* ; ital. *brocca* , broc ainsi nommé à cause de son bec en pointe (cf. Körting, *Lat. rom. W.*). Pour l'anologie de la métaphore, comparer l'anglais *hog*, porc et *hogshead*, muid.

II. Duprosopi. On peut rétablir *dubrosopi*. Holder, *Altcelt. Spr.*, donne *dupri-* en renvoyant à *dubron*. D'ailleurs une variation dans le groupe *-br-* n'a rien de bien anormal. Ce serait une *hydria*. Pour le second terme, j'avais pensé au gallois *hob*, mesure pour les grains, mais ce mot, quoique remontant à un vieux brittonique **sopo-* me paraît avoir à l'origine, un sens qui ne s'accommoderait pas avec *dubro*. (voir dans un prochain numéro de la *Revue Celt.*, *Notes étym. et ling.*). Notre secrétaire, mon collègue Vendryes a pensé à *soiku*, racine indo-europ. *seiku*, verser. Comme je l'ai indiqué dans mon compte rendu de *La langue gauloise* de G. Dottin dans la *Revue archéologique*, il n'y a aucun exemple sûr ni même probable de *oi* indo-eur. et vieux celtique en gaulois. *Oi* parait être de bonne heure devenu *ō* long fermé puis *ü* : **uroico-* bruyère, est devenu en Gaule *brūc-*; français *bruyère* (*brūgaria*). En gallois et en breton, la même évolution a eu lieu ; irl. moy. *fráech*, mod. *fraoch*; gallois *grug* (*gʷruk*) v. celt. *uroiko-*. Le breton *brug*, vient du roman-français. *Dupro-sōpī* serait pour *dubro-soipi*, vases à verser de l'eau. Pour *soip*, cf. norv. *sæa*, baquet, cuvier (v. norr. *sár*, grand cuvier). La forme germanique fondamentale paraît être **saiha-*, répondant au lit. *saìkas* mesure pour farine ou blé.

Duprosopi ne parait que deux fois, graff. 4, l. 18; *duprosopi* M.; graff. 20, l. 11 : *duprosopi* ML.

III. LICUIAS : très fréquent (2, 3, 4, 5, 9, 11, 12, 14, 16, 20, 21, 22, 24; *licuia* 10, 15, 17; *licuas* 18, l. 8, 9; *licu* 7, 15, 27. C'est un des vases les plus nombreux; leur nombre atteint près de 100. 000. Rien, à ma connaissance, en celtique insulaire, ne s'en rapproche. Le latin ne fournit non plus rien de pareil. Seul le grec λήκυθος pourrait fournir un rapprochement : *Licuias* peut être un thème en *u* long féminin : *licu*, indo-eur. *LĒCŪ, passant aux autres cas à la déclinaison en *a* long; *licuas* est peut-être la forme la plus ancienne (nom sg. *licū*, nom. accus. plur. **licuās*). Ces vases ont été très nombreux et de capacités diverses, d'après les graffites et sans doute d'usage variés. Ce devaient être des sortes de fioles, burettes, comme le λήκυθος grec.

IV. PANNAS : très usité, graff. 3, 4, 6, 12, 15, 18, 19, 21, 40, 43; *panna*, graff. 1, 2, 12; *panas* 10; *pannias*, graff. 5; *panias*, graff. 11, 23, 24, 26, 27; *pannis*, graff. 7; *panni*, graff. 7; *pann*, graff. 1, 14; *pan.*, graff. 8, 9; *pan...*, graff. 27. On a affaire très probablement à des accusatifs pluriels qui montrent la confusion entre les thèmes en *i* long et les thèmes en *-ia* dans *pannis*, *pannias* et *pannas* (sur cette confusion en vieil irl., cf. Thurneysen, *Gramm.* p. 178-181).

Le total des *pannas* fabriquées monte à 23.280.

Panna représente le gallois moyen *pann*, coupe, vase à boire. On le trouve dans les textes les plus anciens, tout d'abord dans le Gododin, poème épico-lyrique dont le noyau primitif peut remonter au VIIe siècle de notre ère. Skene : *Four anc. Books of Wales* 89, 17 : *bu gwrgweled od uch med mygyr o bann*, « il y eut un grand festin au-dessus de l'hydromel admirable sortant de la coupe ». Plus haut, vers 15 : *gwin o bann*, vin versé de la coupe.

Ibid. Livre de Taliesin, 169, 17 :

Ef am rodes med a gwin o wydrin bann « lui, il me donna hydromel et vin hors de la coupe de verre ». Dans ce dernier texte il semble qu'il soit question d'un vase en verre, une sorte de cratère, de grande coupe d'où on versait à chacun. La

capacité des *pannas* était de 8 onces (2 litres 18) ; cf. Hermet, *Graffites*, p. 105-106).

L'irlandais moyen a *cann* (Livre d'Armagh, 100, index par Hogan ; ibid., diminutif *kannán*, urceolus). Il figure aussi dans le Gloss. de Cormac 18 (Kuno Meyer, *Contr. to irish lexicography*). Jusqu'ici le mot a été regardé comme emprunté au latin *canna* (Vendryes, *De hibern. vocab. quae a lat. linguis orig. duxerunt*).

Le gallois *pann*, le gaulois *panna* semblent infirmer cette opinion. *Panna*, *pann*, *cann* peuvent remonter à un vieux celtique **quannā*. A quoi, il est vrai, le rattacher dans le groupe indo-européen ? Dans Mart. 14, on trouve *panaca*, vase à boire.

v. Triantalis. La forme habituelle est *triatalis* (graff. 1. 12), mais graff. 20, on lit [*t*]*riantalis*, le *t* est enlevé par la cassure ; c'est évidemment la bonne lecture. L'absence de la nasale devant une consonne, en particulier devant *s* est fréquente (*cesor*, *mesis*) ; *Masuetus*, graff. 9, est pour *Mansuetus* ; on trouve :

Graff. 22 : l. 5-6 *Masvetos P...a* [1] S = CCC
triatalis canastri. CCC
Ibid. l. 89 : *Secundus mortari*. S = CCL
eti[2] *triatali mortari*. CCXL.

Triatalis étant un mot indépendant désignant une espèce particulière de vase, ne peut être un adjectif qualifiant *canastri* ni surtout *mortari* qui est *mortaria*. On trouve de temps en temps des vases différents formant un même total : *catines pedales* (graff. 13), *mortari pedales* (graff. 13), *catili duprosopi* (graff. 4). *Triantalis* doit être un nominatif ou accusatif pluriel en *i* : vieil irl. nom. acc. plur. *sú(i)li* : thème *suli-* cell.

C'est un mot composé sans doute avec *tri*, trois. Quant à *antalis*, peut-être est-ce un derivé de *ant-* qu'on trouve dans le vieil irl. *étan*, mod. *éadan* [3], front, face (cf. lat. *antiae*, v. norr. *enni*, front (prépos. indo-eur. *anti*). Il s'agit peut-être dans *triantalis* d'un vase à *trois zones* (trois fronts) ?

1. *Panna* : *-ann-* est effacé.
2. Voir *eti*.
3. *Antano-* fait songer plutôt au skr. *anta-*, limite, bord.

II

Les noms des potiers.

L'industrie céramique étant une importation d'Italie, on ne s'étonnera pas de trouver parmi les noms des potiers, des noms latins :

Albanos, *Albanus* ; *Albinus* ; (*A*)*lbus* ; *Atticos* ; *Cornutos* 3 fois ; une fois *Cornutus* ; *Felix* ; *Fuscus* ; (*G*)*enialis* ; *Legitumu*(*s*) ; *Lucanos*, *Lucanus* ; *Macer* ; *Masvetus* ; *Montanos* ; *Primigen.* ; (*Primig*)*enius* ; *Privatos* ; *Secundos*, *Secundus* ; *Silvinos* ; *Terti*(*us*) ; *Verecundos* ; *Vinoulus* ; *Vitali*(*s*).

Il y a un nom grec qui revient 7 fois : *Summacos* (une fois *Summacus*. (*M*)*irtilos* en est vraisemblablement un autre. Il y en a qui peuvent être une traduction du gaulois, comme *Secundos* (All(i)os) ? ; *Tert*[*ius*] (*Tritos*).

On remarquera que les noms latins même ont le nominatif singulier masculin en *-os*. Sur l'ensemble des graffites, on compte 186 nominatifs en *-os*, et 25 en *-us*. L'abbé Hermet qui a fait cette statistique, fait la remarque que si sur les graffites, les noms de potiers sont presque toujours en *-os*, les noms estampillés sur vases se présentent, quand ils sont au nominatif, *toujours*, avec la terminaison *-us*. Seuls, *Sasmonos* et *Celeros* font exception à la règle (*Graffites*, p. 172-173).

Quelques noms ont le nominatif singulier gaulois en *a* (cf. *Belga* ; J. Loth, *Les noms masculins gaulois en -a*, *Mémoires de la soc. ling.* 1924) : *Cervesa* : *Duca* et *Duci* (5 fois) ; *Masveta* (une fois) ; Scota ; dans son Index des noms de potiers, Hermet supplée *-tios* par *Scotios*, ce qui est impossible : *Scota* se trouve 9 fois sans la moindre abréviation (Gr. 3, 4, 5, 7, 9, 10, 12, 14, 23, 24) ; *Vacaca*.

Outre le latin *Genialis* il y a peut-être un nom en *i-* : *Sioxti*(*s*) ? (voir à *tudos*). *Autagis* (gr. 23) n'est pas, très vraisemblablement, un nom de potier.

Voici les noms de potiers, inconnus à ma connaissance, tout au moins fort rares :

ALONE (gr. 12) : confondu à tort par Hermet sous *Casidano(s)* : *Casidanalone*[1].

BIPROS (gr. 31) : lecture douteuse[2].

CASSIDANNO(S) (gr. 15) ; CASIDANO (17).

CASIDANI (11).

(C)ELADOS (26).

CERVESA (1, 22).

COROS (27).

COTUTOS (1, 2, 8, 10, 14, 21, 22, (*Cot*)*utos* (24) ; COTU (8, 32).

DARIO (1).

DEPROSAGILOS (6) ; [*De*]*prosagilos* (19).

DEPROSAGI (1, 2, 4, 5, 11, 22, 23) ;... PROSAGI(4) ; ... *osagi* (4) ;

Depra (11, ligne 16).

FRONCU (29).

MARTALOS (20).

MASCLOS (8).

MORETOCLATOS (8).

POLOS (1).

SCOTA (voir plus haut).

SIOXTI (24).

STAMULOS (14) ; [*Sta*]*mulo(s)* (14 l.).

STATILOS (14).

TONI (78).

VACACA (37).

VINOULUS.

Sur le graffite 31, Hermet lit... *donus* dans lequel il voit le *Caldonus* de la liste Cérès. Pour moi, je lis plutôt... *danus*.

Une étude approfondie de ces noms exigerait de longues recherches. Mon but étant surtout de fournir aux celtistes par cette publication, de nouveaux matériaux d'étude, je me contenterai de quelques remarques. D'ailleurs quand le celtique insulaire ne fournit pas d'équivalent, mieux vaut se contenter de rapprochements, quand c'est possible, et s'abstenir d'étymo-

1. Les noms de potiers sont assez souvent associés.
2. Hermet hésite entre *Bipros* et *Bitros* : *Bipros* paraît probable.

logie. Le répertoire si précieux et si méritoire de Holder n'est pas, à ce point de vue, à imiter. L'étymologie y est trop souvent, un jeu plus ou moins savant, analogue au *rébus*.

Alone : cf. *Alo(n)*, Bretagne, Itin. Ant. 481 3 : probablement avec o long : cf. *Alaunos*, *Alounos*, rivière, gallois *Alun*. Si *o* est bref, cf. *Alone*, Allonnes, Eure-et-Loire (monnaie mér., monn. Combrouse, pl. 2, 17).

Bipros : pour *Bibros* ? Dans ce cas, cf. *Bibracte*, *Bibroci*.

Cassidanos : Il serait assurément tentant de traduire : *l'homme au talent remarquable*, en donnant à *cassi-* le sens de *remarquable* (**cad-ti-*) ce qui est loin d'être sûr, et à *dānos*, le sens de *talent*, mais il faut se défendre du prurit étymologique. Tout d'abord, nous ne connaissons pas la quantité de l'*a* de *-danos*. En second lieu, il y a la variante *Cassidanno* (gr. 15), or *danno* se trouve dans *Danno-talos* et surtout dans *platio-danni*, sortes de fonctionnaires chargés de l'administration d'un *vicus novus*, à Mayence ; l'inscription figure sur un autel (cf. Holder, *Alt-celt. Spr.* à *platiodanni* : cf. mon article sur *Arcantodan*).

Celados : Pour la dérivation, on peut comparer le suffixe irl. *-de*, gallois *-eid*, *-aid* = **adios*, *-adiā* (Pedersen, *Vergl. Gr.* II, p. 28). Cf. *Celadus*, fleuve d'Espagne ? (Pomp. Mela 3, 10) ; cf. *Celas*, *Celatus* (Holder, *Alt. Spr.*). *Cel* a en irlandais et en brittonique divers sens.

Cervesa : est-ce un surnom humoristique ou simplement *cervesa*, la cervoise, indiquant le contenu de vases (gr. 1 *cervesa. catili*, dCC ; gr. 22 : *cervesa. catili*, MCC). *Cervesa reple* se trouve assez souvent sur les vases de Banassac (Déchelette, *Vases ornés*, 1 p. 125 et suiv.). D'après l'usage des graffites, *Cervesa* doit être un nom propre. La forme classique, ce qui ne veut pas dire la meilleure, est *cervesia* et *cervisia*. *Cerevisia* serait jusqu'à un certain point justifié, si on prenait au sérieux, *cerea* de Pline, bière faite de grains en Espagne. On peut pour *cervesa*, supposer un vieux celtique *cerueisā* (*cereueisā* [1] ?).

Circos ? Le gallois *cyrch*, circuit, attaque, paraît emprunté au latin.

1. Les noms plaisants ou facétieux indiquent des noms d'esclaves : c'est le seul critérium jusqu'ici pour les noms gaulois.

Coros : Ce thème, ainsi que la racine, est largement représenté en irlandais et en gallois et n'est pas inconnu en breton (cf. Pedersen, *Vergl. Gr.* II, p. 498-502). *Coro-s*, qui place ou lance ? Holder donne *Coro-lamus* nom d'un roi des Boïs, d'après Tite-Live, 33, 30, 4 (Val. Antias, fr. 34, 1252) ; mais la quantité qu'il donne à *-lamus* est arbitraire ; il y a vu évidemment *lāmos* (*lâmā*, main).

Cottos : très probablement identique à *Contoutos* (monnaie gauloise, *Muret-Chab.* 4316, pl. XII ; 4321-4324) : *Cori-toutos*, qui est du même pays, compatriote ?

Dario : vieil et moyen irl. *Dáire* ; (*a* est toujours long dans ce nom important et fort répandu (cf. Marstrander, *Ir. Dict.*). Stokes, *Urk. Spr.*, l'a rapporté à *da*, donner, et comparé à δῶρον. Cette dérivation pour *da* ne se trouve nulle part en celtique. Peut-être serait-il plus *irlandais* de le rapprocher de *dáir*, rut, génitif *dára* : **dari-* ; *dáraid*, *daraid maith*, taureau vigoureux, d'après P. O'Clery (les exemples cependant manquent). *Dar-* avec *a* bref, ce qui est la règle pour l'irl. moyen *dairim*, est représenté en gallois et en breton : bret. moyen *dirigaez*, gallois moyen *rhyderic*. Ce qui semble apporter quelque appui à cette interprétation, c'est que le propriétaire du fameux taureau le Donn de Cúalnge (le Brun de Cooley), s'appelle *Dáire*.

Deprosagilos : d'après tous les graffites où figure ce nom, il est certain que c'est un nom composé, et non deux noms de potiers associés, comme c'est le cas pour *casidan-alone* et d'autres. Le seul thème qui rappelle *Depro-* est le vieux bre-breton *diprim* gl. essum : il y a eu assimilation de *e* à *i* de la syllabe finale, mais hors du cas d'infection, c'est *depr-* qui parait en cornique aussi bien qu'en breton. Le prefixe est *de-*, *de-* (ou peut-être *do*). *Sagilos* est un dérivé de *sag-*, bien représenté en irlandais et brittonique, rechercher, atteindre, (cf. Pedersen, *Vergl. Gr.* II, p. 606 à *saigim*). Pour *sagilos*, cf. *Sagillia*, nom de femme (CIL. III, 11788 ; *Sagil...*, nom d'homme, CIL, XIII, 5564)[1].

1. *Deprosagilos* serait un nom d'esclave : *avide de manger*, qui ne cherche qu'à manger ? Voici que je tombe, moi aussi, dans le *vides*.

Duca et Duci. *Duca* rappelle *Ducarius*, chef gaulois (Liv. 22, 613).

Froncu : Il y a peut-être une erreur de graveur pour *Frontu* qui est bien connu. *Fron*. *Fronti* et *Frontini* figurent sur la liste de Cérès-Vialettes. *Fronto* est une marque relevée aussi par Déchelette (*Vases ornés*, I, p. 81). Hermet suppose *Fron(i)cus*, *Graf*. p. 89, sans en donner d'exemple. Froncu n'est pas impossible.

Luxtodos : le second terme *-dos*, doit être inachevé ou tout au moins privé de sa désinence, Cf. *Dosetam* ? Monn. mérov. Belfort, 1813. *Dosovico*, qu'on croit être Dieuze. Mon. mér. Belfort, 1814.

Martalos : peut-être dérivé de *mart-*, irl. *mart*, bœuf, vache, porc etc., tout animal qui vient d'être abattu et nettoyé pour être mangé, en un mot tout animal de boucherie (Dinneen). *Mart*, ayant aussi le sens de *mort*, *marto-s* signifie proprement : qui est à être tué, à être mis à mort. La racine *mar-*, avec ce sens, se trouve dans l'irl. *marbh*, gall. corn. breton : *marw* = *mar-ṷo-*. cf. *Marto* : Castor près de Peterborough, Northamptonshire (*Ephem. Epigr.* 3, p. 116, n° 56) ?

Masclos : s'il n'est pas emprunté au latin, cf. *Masca* vicus, monn. mérov. Belfort, 6240 ; *Maskarus*, cogn. (Narbonne), CIL, XII, 4985 ; cf. *Másc*, en irl. : *Dun Maisc* (*Rennes Dindsh.*, n° 153. *Rev. Celt.* 1895, p. 269).

Moretoclatos : *Moreto-* est probablement le *Moretum* latin : nom humoristique d'esclave : *Moreto-clatos* pour *Moreto-c(a)-lathos* ?

Polos ? Cependant, cf. *Teponia Poloita* (*Mém. Soc. Ant. de France*, 6e sér. t. 4, (t. 54, p. 119, d'après Holder).

Qutos a été transformé en *Qu(in)tos*, ce qui est arbitraire, cf. *Qutios*, *Cutios*, Calendrier de Coligny.

Scota [1] à rapprocher de l'irl. *scothaim*, je coupe, émonde; cependant on trouve aussi *Scotta* : *Scotta fecit* (CIL, XII, 4150).

1. Cf. Acta Austregisili (Acta SS. 30 mai, V, p. 231, F ; accepto ancipiti ferro quod vulgus *scottam* vocat ? *Scoth Noe* dans le Livre d'Armagh (Thes. pal. 11, p. 270) est un nom de femme = **Scota*, irl. *scoth*, fleur, jeune rejeton, tige.

La liste Cérès-Vialettes donne, outre *Scota* : *Scotii*, *Scotius*.

Scotta dans l'Hymne de Fiacc, commentaire (*Thes. pal.* 11, p. 316) est donnée comme fille d'un roi d'Égypte et la souche des Scots (*Scotto-s*, *Scotti*).

SIOXTI, pour *sioxti(s)* ? Cf. *Siosta*, ville de Dacie.

STAMULOS : Cf. *stam-* devenu *sam-* : gall. *sefyll*, breton *seel*, se tenir debout, se lever (**stamilu̯o-*), irl. moy. *samaigim*, je place.

STATILOS : si ce n'est pas le nom propre latin *Statilius*, il faut le rapprocher du gallois *-stadl* dans *cy-stadyl* (*y* de résonnance), qui est égal à, aussi bon que, primitivement de même état : **con-sta-tlo-s* (cf. german. **sta-þla* : Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *Staal*, 11).

TONI paraît inachevé. *Tonius* apparaît dans une inscription d'Espagne, CIL, 11, 2929. *Tonnius* est plus fréquent, mais peut-être tout différent (*Tonnia*, CIL, XIII, 4011).

VACACA : La racine rappelle l'irl. *fachain*, écossais *fachail*, lutter, quereller. Cf. *Vacaccia* CIL, II, 5896 (nom de femme) ; *Vacalus*, le Waal (Caesar, *de bell. Gall.* 4, 10, 1) ; *Vacasatus* CIL, XIII, 10005, 25, Nimègue).

VINOULUS : si *ou* teprésente *ŭ* serait un nom d'esclave : adonné au vin ?

Hermet (*Graffites*, p. 83, 112) signale avec *Cosius* (à lire, d'après lui, *Cosoius*), *vra*, *vrap*, *vrapus* : *Vrappus* ou *Urappus* apparaît aussi avec *Cosius* (Cosius Vrappus) dans CIL. XII, 5686, 269. Il est seul *ibid.* 5686, 958 : *Urappus fecit.* Ce n'est pas un nom rare. On peut lui comparer l'irlandais *frac*, main (**u̯rakk- u̯raqu̯qu̯* ?) : Lecan Glossary, 95 (*Bezzenb. Beitr.*, XIX, 79).

Voici les autres noms de potiers figurant sur les graffites de la Graufesenque. Tous sont connus et ont été relevés par Holder.

AGEDILLOS.
AGIO (cf. *Agius*, *Agiustus* chez Holder).
ALBANOS.
ALBINOS (*Alibanos*, une fois).
ALBUS.
ATTICOS.
CARILLOS, CARILO.
CASTOS.
CORNUTOS.
COSOIUS, COSIUS.
FELIX.

Fuscus.
Legitumu(s).
Le(n)tus.
Lousios.
Lucanos.
Macer.
Malcio, Malciu.
Malso.
Meddilos.
[M]irtilos.
Masvetos[1].
Masveta.
Mater ou Matur.
Mommo, Momo
Montanos.
Primigen (ius).
Primos.
Privatos.
Regenos (fréquent sous la forme *Regenus*).
Secundos.
Sennilo.
Silvinos.
Summacos.
Tecci.
Terti(us).
Tritos.
Verecundos.
Vitali(s).

Conclusions.

Au point de vue de la linguistique celtique, la moisson de Le Graufesenque[2] n'est pas abondante, mais elle est de qualité supérieure.

On ne connaissait jusqu'ici que deux noms de nombres ordinaux gaulois conservés dans la très importante inscription latine de Gélignieux, non loin de Coligny (Ain) où fut trouvé le Calendrier (J. Loth, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1909, p. 16 et suiv.) : *petrudecameto* quatorzième, *tricontis*, datif latin de *tricontos*, trentième. Les graffites nous donnent les dix premiers nombres. Il est probable que d'autres suivront quand les fouilles seront reprises.

C'est une addition heureuse à ce que nous possédons de gaulois et, ce qui est encore plus important, c'est une écla-

1. On trouve aussi *Masvetus* qui paraît bien être *Mansuetus* (nom d'un évêque de Grande Bretagne, qui signa au concile de Tours en 461), mais il n'est nullement certain qu'il n'y ait pas eu confusion avec un nom brittonique ; le gallois présente *masw*, tendre, mou ; *maswed*, tendresse, mollesse ; *masw* = *massuos* et n'est sûrement pas emprunté au latin.

2. *Graufesenque* est pour *Gaufresenque* et remonte à *Galfredinca* ou *Galsfredinca*, propriété de *Galfredus* ou *Galsfredus* (communication de M. A. Thomas qui la tient de M. Couderc).

tante démonstration de la sûreté avec laquelle, à l'aide des langues celtiques insulaires dont les textes les plus anciens ne remontent guère qu'au VIII-IXe siècle, on peut aujourd'hui reconstituer les formes du vieux celtique.

Les nombres ordinaux gaulois ne nous causent aucune surprise et n'ajoutent rien, ce qui pourra surprendre mais est rigoureusement vrai, aux résultats auxquels on était parvenu. L'appoint du gaulois serait assurément d'un puissant secours pour la connaissance de la langue commune des Celtes, mais on peut affirmer que, si par un heureux hasard nous retrouvions d'abondants documents en gaulois, les résultats dès maintenant acquis n'en seraient pas sérieusement infirmés.

Le celtique de La Graufesenque confirme aussi la doctrine universellement admise sur le degré de parenté des différentes langues celtiques : le gaulois et le brittonique forment un groupe intime vis-à-vis du goidélique. L'histoire nous avait bien appris que les Gaulois Belges avaient occupé deux siècles avant notre ère, le sud-est et une partie notable de l'est de l'île de Bretagne ; mais on aurait pu supposer que les Brittons, possesseurs du sol avant eux, pouvaient parler une langue sensiblement différente. Or, ce sont les nombres ordinaux des Brittons de l'extrême Ouest et de l'extrême Sud-Ouest, qui reproduisent, avec une étonnante fidélité, les nombres gaulois de La Graufesenque.

Le celtique de La Graufesenque jette une éclatante lumière sur un point capital. John Rhys, dans diverses publications, en particulier dans ses *Celtae and Galli* [1] a soutenu que les Celtes de la Celtica de César parlaient une langue qui se distinguait de celle des conquérants gaulois par deux traits caractéristiques : elle conservait le *p* initial et intervocalique indo-européen, ce qui la séparait du gaulois et du celtique insulaire ; elle conservait la gutturale sourde labio-vélaire *qu*, ce qui la rapprochait du góidélique mais l'éloignait du gaulois et du brittonique. C'est cette langue aussi qui aurait été parlée en Irlande avant l'arrivée des Góidels. Ce serait la langue des Proto-Celtes. Il fondait principalement sa théorie

1. *Proceedings of the British Academy*, CL (1905), p. 55 et suiv.

sur le Calendrier de Coligny, sur les deux inscriptions de Rom (Deux-Sèvres), sur les formules de Marcellus, sur des inscriptions d'Alise-Sainte-Reine, d'Evreux et du Vieil Evreux. Aucun de ses arguments ne résiste à l'examen. Sentant la faiblesse de son argumentation au point de vue historique, il admet que la langue des Galli conquérants différait de celle des Celtes, mais que celle-ci continuait à vivre et même que grâce à l'influence et à l'enseignement des druides, elle était la plus cultivée : c'était la langue des lettrés, ce qui expliquerait qu'elle ait été employée dans la rédaction de documents officiels et religieux comme le calendrier de Coligny. Il appelait cette langue *celticau*. Or, la langue des potiers de la Graufesenque est du pur gaulois, et je ne pense pas qu'ils se soient recrutés spécialement dans les classes élevées et lettrées, chez les Druides.

Le ligure qui, pour diverses raisons, avait fait une fortune extraordinaire au point de vue linguistique même (je laisse de côté pour le moment le point de vue historique), avait fortement empiété sur plusieurs points du domaine gaulois. Il se créa même en France une sorte de patriotisme archaïque ligure : il s'en est fallu de peu que Vercingetorix lui-même ne fût enrôlé dans le groupe ligure. Désormais le ligure, je l'espère, se fera plus modeste et se résignera, même après une vie accidentée et des conquêtes qui ont laissé des traces, à descendre au royaume des ombres, avec d'autres illustres compétiteurs.

En réalité, au premier siècle de notre ère, du nord au midi, la langue nationale, c'est du gaulois, c'est-à-dire une langue étroitement apparentée au celtique insulaire, surtout au groupe brittonique.

Une objection, il est vrai, se présente immédiatement à l'esprit : comment se fait-il, dans ce cas, que certaines inscriptions gauloises, le fragment de La Graufesenque par exemple, qui n'est pas un compte de potier, ne puissent s'expliquer par le celtique insulaire? Tout d'abord, quelque riche qu'il soit, ce celtique a malheureusement perdu au cours des siècles certaines parties de son vocabulaire qui se trouvaient précisément en usage chez les Gaulois, et en a conservé et même développé

d'autres qui pouvaient manquer à la langue des Celtes continentaux. Il ne faut pas oublier non plus que la Gaule était séparée de la Bretagne par un détroit, et de l'Irlande par deux. Certains termes disparaissent inévitablement avec les mœurs, les coutumes, les traditions qu'ils représentent. La civilisation matérielle se modifie fatalement. Les vases de la Graufesenque portent pour la plupart des noms latins, parce que la céramique gauloise avait été évincée par la céramique venant d'Italie. En Bretagne, en Irlande tout au moins, à la même époque, les vases analogues eussent été connus sous des noms celtiques.

Comment s'étonner d'ailleurs que des textes du Ier siècle de notre ère présentent parfois d'impénétrables obscurités à des linguistes qui n'ont à leur disposition pour les interpréter que les ressources d'une langue de la même famille assurément, mais dont les documents sont postérieurs de huit siècles, alors que du temps de Cicéron on ne comprenait guère le latin du temps des guerres puniques ? Bien des passages de poèmes irlandais anciens, et même de poèmes gallois simplement du XIIe siècle, ont résisté jusqu'ici aux efforts des critiques les plus compétents.

Les différences qui devaient exister déjà à l'époque de la conquête romaine entre le vocabulaire gaulois et le vocabulaire insulaire, fussent allées sans doute s'accentuant sous la domination romaine ; et si nous possédions des textes gaulois du IIIe ou du IVe siècle de notre ère, ils mettraient à l'épreuve la science et la patience des celtistes et ne se laisseraient pénétrer vraisemblablement qu'après de laborieuses investigations. De langue nationale et littéraire, le gaulois fût descendu au rang de langue purement populaire. Or il suffit d'assez peu de temps pour que le divorce en pareil cas, entre la langue littéraire de moins en moins influente et la langue populaire livrée à elle-même, devienne très prononcé. Le pays de Galles ayant perdu son indépendance au cours du XIIIe siècle, sa langue n'étant plus officielle ni cultivée par une classe de lettrés, les lexicographes gallois du XVIe siècle se sont parfois grossièrement trompés sur le sens de bon nombre de mots employés à l'époque de l'indépendance ; et cependant au XVe siècle encore et même

au XVIe le gallois a produit des œuvres poétiques de premier ordre ; la tradition littéraire n'avait jamais été complètement interrompue. Dans cet ordre d'idées, l'exemple le plus saisissant nous est offert par le cornique. Dès le Xe siècle, la langue nationale n'avait plus de caractère officiel, mais une certaine tradition littéraire subsistait encore au moyen âge grâce aux mystères qui passionnaient le peuple et maintenaient la langue dans un état relatif (très relatif) de pureté, mais cette langue semi-littéraire qui ne se manifestait pour le public que dans de rares fêtes, ne contrariait guère la langue populaire qui continuait son évolution. Le résultat, c'est que les lettrés du Cornwall du début du XVIIIe siècle étaient incapables de traduire, même d'éditer correctement un texte cornique du XVIe, voire du commencement du XVIIe siècle.

Si la disparition à peu près complète du gaulois est regrettable, nous avons dans le celtique de La Graufesenque un puissant motif de consolation. On peut avoir une vision étendue du gaulois et se le représenter dans ses traits essentiels, si on veut le demander au celtique insulaire. J'irai plus loin : si on veut pénétrer dans le passé des Celtes continentaux aussi bien à l'époque préhistorique qu'à l'époque proto-historique, c'est à lui qu'il est, sinon nécessaire, au moins prudent d'avoir recours. Les textes des écrivains de l'antiquité, par dessus tout le *De bello gallico* jettent souvent une lumière éclatante mais parfois vacillante sur la civilisation des Gaulois à l'époque pleinement historique. Mon collègue C. Jullian, dans sa monumentale *Histoire de la Gaule*, en a tiré un remarquable parti et est arrivé à des résultats qui ne sauraient être mis en doute ; ils sont confirmés par les recherches ayant pour objet la civilisation des Irlandais et des Brittons. Mais la Gaule du temps de César était parvenue à un stade de civilisation supérieur à celuiq ue nous révèle la littérature des Celtes insulaires. Les Lois et les épopées irlandaises, les Lois galloises, malgré quelques traces d'influence romaine, les poèmes et romans gallois nous reportent incontestablement à une étape plus reculée. C'est à ces documents contrôlés par l'archéologie qu'il faut demander la véritable physionomie des Celtes à l'époque de leur unité.

On a eu longtemps, et on a encore trop souvent, des Celtes

l'idée que c'était un peuples uniquement occupé de conquêtes, ne rêvant que guerres et expéditions aventureuses. Personne n'a fait plus nettement justice de cette conception que C. Jullian ; mieux que tout autre, il a mis en relief les hautes qualités morales qui ressortent des coutumes et des institutions des Gaulois. Qu'ils aient eu à un haut degré le goût de la culture intellectuelle, à défaut d'autre preuve, l'institution d'une classe de lettrés suffirait à l'établir. Mais nous ne savons rien en revanche, des œuvres que cette culture a pu ou eût pu produire ; nous pouvons nous en faire une idée par les productions littéraires trop peu connues de l'Irlande et du pays de Galles[1]. Il n'est pas exagéré de dire que si l'Irlande avait eu un Homère, sa littérature épique n'aurait eu rien à envier à celle de la Grèce. Rien n'est comparable en Europe, au XIIe-XIIIe siècle, à la poésie lyrique galloise. Au XIVe siècle même aucun poète contemporain ne peut rivaliser avec Davydd ab Gwilym pour la fantaisie créatrice, la richesse et l'éclat des images. Les deux littératures témoignent d'une sève créatrice puissante, d'une imagination hardie et libre de toute contrainte, souvent même, morale. L'amour foudroyant, plus fort que toutes les lois divines et humaines, n'est pas chez eux un accident heureux comme celui qui nous a valu Tristan : il se manifeste maintes fois dans les épopées irlandaises, dans les romans gallois. Un des traits les plus frappants chez les poètes irlandais et gallois, c'est un sentiment profond, un véritable amour de la nature ; il respire même dans tous les poèmes des bardes guerriers gallois de l'époque de l'indépendance ; nulle part, à l'époque moderne même, ce sentiment n'a été plus universel et plus spontané.

Si les Irlandais et les Gallois avaient gardé leur indépendance, ils auraient sans doute grandement enrichi la littérature de l'Europe ; on peut sans crainte en dire autant des Gaulois.

Il ne faudrait pas croire que la littérature savante n'eût pas été leur fait. L'allemand Ferdinand Walter, un des maîtres dans la science du droit romain, n'a pas hésité, après une

1. Cf. cependant, Jullian, *De la littérature poétique des Gaulois*, p. 17 (tirage à part de la *Rev. arch.*, 1902, p. 304).

étude approfondie des Lois galloises, à affirmer que les Gallois ont été les meilleurs juristes du moyen âge : il n'y en a pas eu assurément de plus subtils.

Il y a aussi dans le celtique insulaire une source particulièrement féconde d'informations sur le passé des Celtes tant insulaires que continentaux : c'est son vocabulaire même. Il y a en effet une véritable paléontologie du langage. Fustel de Coulanges en avait perçu l'extrême importance, quand il dit, page 3 de l'introduction de *La cité antique* : « Le sens intime d'un radical peut quelquefois révéler une ancienne opinion ou un ancien usage. : les idées se sont transformées et les souvenirs se sont évanouis, mais les mots sont restés, immuables témoins des croyances qui ont disparu ». Des témoins de ce genre, il n'en manque ni en irlandais ni en brittonique ; il ne suffit pas de les découvrir, il faut savoir les interroger : comme ils ne sont guère loquaces dans beaucoup de cas, ce n'est pas un mince mérite que d'interpréter leur témoignage. Il y a beaucoup à faire dans cette voie. Le vocabulaire néo-celtique est loin d'être entièrement connu et surtout élucidé. On peut prévoir que le jour, encore lointain, où on y sera parvenu, il en résultera de sérieux progrès dans la connaissance de la pré- et proto-histoire des Celtes, et par contre-coup, de l'histoire d'une partie notable de l'Europe à cette lointaine époque.

J. Loth.

THE OLDEST TEXT

OF

MEILYR, GWALCHMEI, KYNTELW, PRYDYT Y MOCH, & OTHERS

IN CONTINUATION OF

THE POETRY OF THE RED BOOK OF HERGEST.

PART II.

CANUON PRYDYT Y MOCH

Y Rodri vab Ywein.

ANTYRRON daear antyrron. 1
ampryfleu donyeu dynyadon.
Amryw uyd ke beynt urodorion.
vu Cain ac Afael wirion. 4
Ny bu bryd eissyeu Absalon.
Nac Alexander na Iason.
Bu kedeyrn or tri trinheion.
Treul Efrei afyrdwl groegyon. 8
Ercwlf a Samswn seirf galon.
Ac Echdor gadarn gad wyllon.
Doeth vu or trioeth treit canon
Teir colofyn y keluytodyon. 12
Marcwlff a Chadw gadyr swyson.
A Selyf benn sywedytyon.
Rannws duw dews donyon ; angkymwys
angkymhes y veibyon. 16
Rann y bawb o bobyl yadon.
Rei yn drud ereill yn doethyon.
Rei tra llwfyr tra llafar eu son.

Ac ereill taerglew termudyon 20
Rei digart yn hart yn haelon.
Mwy no rwy o rei kybytyon.
ym om dawn om daw kyflawdon.
am olud termud teyrnon. 24
vyn tafawd yn urawd ar urython.
O uor ut hyd uor Iwerton.
Mi ym detyf wyf diamrysson. 27
Or prif ueirt ym prif gyueillyon.
neum roted gweled golygon.
Tro orid trwy wyr a gweissyon.
Gweleis uyrt o ueirt yn osson.
Yn moli Rodri rwyf dragon. 32
wynt kenynt nas kehynt pa hon.
y keblynt or kwbyl an defon.
Ef yn uawr yn llawr yn llyryon angert ;
yn amgut y rotyon. 36
Ef yn wyl yn olud anuon.
Ef diwyl diwyll gwleidyaton.
Ef oreu rieu nyd ron y gynna ;
Ef kynnif tud uoryon. 40
Ef bu ryt or rwyt gorchorton.
O amgant llys dygant uab Don.
Ef a uo gan vot egylyon.
Yn naw grat yn dewret gwiryon. 44
Ef ym myd ym mawruryd ym Mon.
Yg Kemeis yg kymaws deon.
Hil Ywein prydein praf wron.
Hil Rodri yn helw rodolyon. 48
Yn eryr prifwyr priodoryon clod.
Yn cludaw anoethyon.
Yn eurdud terrwyndrud tirion.
yn eurdwr yn eurdorchogyon. 52
yn eurdoryf kyntoryf kynreinon ;
yn eurgoryf yn toryf antyrron.

II.

ARDWYREAF hael o hwyl aches kyrt ;
nyd cartwawd aykyfres.
Yrdang nad plygyad plymnwyd bres.
Ardwyad gorwlad a gormes. 4

Aryfle ysgwyd eur yn armes. kynnygyn.
yn kynnif ry dodes.
Ar ysgwyt didramgwyt didres.
Aryal hy ny fy ny foes. 8

Ny chwsc y gywlad. ny chysgoges glew ;
glyw prydein rwy proues.
Nyd kynna itaw eidol nes.
Noc Arthur eirth dragon walhes 12

Nyd kynnwys y lu ; nyd kynnhes y lid ;
y lochi nyd afles.
Nyd ef rif kynnif kyuynnes.
Ny wtant cwt ant rwy cotes. 16
Yn dyrlid molyant mal yt es.
Yn moli milwr uaranres.
Ef yn atteb ny dywaes nac
nac uchel na hanes. 20
Ef uilwr ar uilwyr didres.
ae uilyoet kyhoet kyuaeres.

Ker Aber Congwy kynnognes dwy dreic ;
deu dragon yn yngres. 24
Deu dremud am dud ae dodes.
Dwy uytin orllin orllawes.

Deu deyrn derrwyn didorres yn llid ;
llu daear ae hoffes. 28
Un ar dir ar doruoet ny dres.
Yn aruon yn arwar trachwres.

Ac arall mynawc y mynwes mawruor ;
ym mawr uar agkymhes. 32
yn esguraw hawl hawt adnes.
yn esgar y bawb am beues.

Yn yscwthyr trydar yn ysgwn darpar ;
yn llachar nyn lloches. 36
Ar draethell ny draethwyd neges.
Mor orulwg gyulwg gyuaeres.

Ar honn Rodri mon mwyn claearwres heul ;
hael dauyt ae rotes. 40

Duc eil ruthyr troch aruthyr trachwres.
Tir lleyn yr llithyaw branhes.

Tu goror halluor holles ysgwytawr
ar ysgwydeu gwyngnes. 44
Dy gyuarth pob parth ef porthes.
Dec am un ef dygyuoryes.

Deu cann waew terrwyn torres bar dygrwn ;
pan ysgwn esgores. 48
kynn ysgar llew llachar lluchwres.
ae alon ae al angkymhes.

Kynnifyeid bleinyeid ; bleidyeu armes cad ;
bleityeu coed ae llewes. 52
Kynna hwnn neus gwnn nas gweles.
Dyn ymyw or meint ry ganhes.

Cart arnaw ut fraw frawt oddiwes clod ;
bei clywed oet eres. 56
Mor wrawl y hawl pan holes.
Mor gadarn yd geidw hyd reges.

Mab Ywein prydein priodes gwendud ;
gwyndeyrn eryres. 60
Mad gogant molyant rwy moles.
Mal Mertin ym marteir kyffes.

Milueirt mawrurydic ryd anuones duw ;
dyn ym myd an gwares. 64
Rodri mawr rwym llawr rym lloues.
A ryt but y bawb y gymhes.

Cafaf cor mawrnaf mawrnerth aches llydw
andid lled uym muches.
Cafant uyrt o ueirtyon eu lles.
O voli Rodri ryodres. 70

III.

ARDWYREAF naf ut neirthyeid prydein ;
prif deyrn kynnifyeid.

Aertoryf goryf gwrt derwyn y neid :
Y gynnif ar gynnygyn trechyeid. 4

Ardwy cad argrad eurgreid teyrneit ;
teyrngert ordyfneid.
llew trylew trylef y geinyeid.
llwrw beirt byd esbyd esborthyeid. 8

Llaw Rodri gwrt ri gwrth amygeid gwlad ;
a gwr gwlyt wrth eirchyeid.
llary ysbar ysbenyt y neid.
llew wrth aer a llwfyr wrth eirchyeid. 12

Llaw didawl gwrawl gwr ny dyweid nac ;
uy neges yw synnhyeid.
yn eryr ar llawr wyr lleityeid
yn adon metwon met kynteid. 16

Yn ardwy beirt dwfyn ; dyfneid y alaf ;
y elyf ueirch canneid.
yn erchlyfyn yn erchliw gleissyeid.
yn eruawr froenuawr friw eureid. 20

Ym pob lliw keinwiw can ryuygeid dyn ;
yn uelyn yn uoleid.
Ef ae ryt yn rwyt eruynnyeid.
ef rywr ryweryd digreid. 24
Ef gogel gogan gymhwyllyeid.
ef gogawn glyw camawn keimhyeid.

Ef gogwyt galon geleurutyeid aer ;
y oruod y ysbeid. 28
ef dreissyc ny blyc y blygneid.
ef dreissyad ac wynteu dreissyeid.

Ef gyrchyad ragor wy gyrchyeid rac kwys ;
wy lo(e)grwys lofrutyeid. 32
ef ysgydw am ysgor y deid.
ysgwydawr llethriduawr llathreid.

Ef eryr prydein priawd wy gwrthau gwrthrychyeid.
Pan oruc keili keluytyeid daear ; 36
dynyadon edeifnyeid.

Ef goreu un gwron ym pleid.
Kymry uawr kymrwy gynnyrcheid.
Ef mwyhaf y met adrotyeid. 40
Ef haelaf ef teccaf teleid.
Et medrws modur henuryeid.
mal medru modrydaf ar heid.
Yn wyaf balchaf bwlch liueid ; lafynawr ;
yn wryawr orddyfneid. 45
yn gymynher ner nerth pob reid.
yn gymhen yn gymhan ygneid.
y gwnaeth duw deifnyawc ar honneid.
Rodri hael ae hafal ny gwneid.
O dwfyr ac awyr ac eneid a phrit ;
a frawtus tan ny pheid. 51

IV.

HAEL Rodri ryodres edneint. 1
haw! gretuawl tra gwawl tra gwyneint.
Hanbych well o duw diechwreint deyrn ;
Teyrnet westiuyeint. 4
O wynet yn het yn hartureint.
O Bowys o beues dyfneint.
O ynys brydein briawd ureint.
Ae their rac ynys rec hofeint.
Teyrnas yth law lid gereint nyd chwith ;
yr chwydad esgereint.
nyd bath llath yn llaw ysgereint.
ny byt byth bydawl y gymeint. 12
Athrugar kertgar cad wytheint.
Ath roto creawdyr kyrreiuyeint.
Ath lwyto mawruro a mawrureint.
Athro ked bych kydurawd a seint. 16

Bygwth Gruffut vab Kynan vab O. G.

ARDALY nef ardunya uyn dlid. 1
Arglwyt duw yn dyn yth enid.
Erglyw ui am vuner ossid.

Yg canhyad oth rad oth rydid. 4
Na dos hael yn helw dy dwydid.
Y wrthif na mi y wrthid.
Am parabyl oth dawn ym perid.

Parhawd o nebawd y nid y hael glew 8
y gloduawr hu bid.
y gybyt y gabyl ae ouid.
Rac beieu rieu yny rennid.
but dy rybut ruffut a rybuchid[1] 12
A thitheu aryf cadeu kydlid.
Athrugar kertgar kyuerdelid.
Ytt heu uyg cert nac ef uid.
Mal heu rac moch meryerid. 16
Ac ystyr brif unben mor brid.
Eur auya os ef ny erchid.

Ny ystyr llythwyr uy llethrid ym kert ;
gyrr di yr cart y wrthid. 20
Ac onys gyrry di gyrraf wrid.
yth deurut yth dewrwarth ganlid.
A glywo dy wyr wy erlid.
Ath orwyr ym llamwyr ym llid. 24
A hwde dewis or rydid.
cabyl neu glod om dyuod dybid.
Dym dotyw edliw ac edlid.
Am haelon haelder kynhenid. 28

Llas ioruerth aernerth eur newid a char ;
och yrdaw nyd odid.
Mab Madawc llaw deawc lleudid.
y uawr uyw y uawrueirt pob hid. 32
Marw Einyawn mawr anaw dibrid ;
Myrt ry wneith yn gyureith gymid

Mab Tegwared hael hawl dremid galon.
gal ac ef ny borthid. 36
Nys llat bleit uch blaenwel gwituid.
nys dwc lleidyr uy llawrgert o did.

Neud llei dy ouod neud dy ouid ked ;
Cadwgawn ry delid. 40

1. Sic in bottom margin in hl. like that dated 1426.

mab Llywarch dihauarch dyndid.
mab Duw nef boed nerth wy rydid.

Ny mag nac neges amollid. 43
Ny myc rot yn rann edewid.
A minheu magator om dilid.
Bot y Duw a bod yg gleindid. 46

Awdyl y Ruffut ap Kynan ap O. G.

Rac rwy Dygannwy dygynwyre glyw ;
o Von hyt Vyniw llyw llu agde.
Dy ryd y doryf dy re orwydawr ;
Hyt y llewych llawr gwawr gwymp vore. 4
Dychymysc airffysc yn aryfle aesdur.
ay gledyf flamdur ay glot dy re.
Mab medel utkyrn heyyrn dy he
Gruffut tyyrnud tut Elisse. 8
Mab cor dor dewred ef dwyre prifgat.
megys y hendat oy rat rodre.
Molawt yw y gnif mal ym danure.
Edeinueirch a seirch serygyl kynnwe.
Moladwy y ryd rod y bore. 13
Moidyd essillyd ny syll eurde.
Moleis y rwyf kemeis kamre ysgaylan ;
yn amwyn garthan gyrch y dandde
Moli haelder ner nyt aghyfle 17
Aghyflym vuner veirch fer fyryfne.
Pan divwng trawsulwng tros ure
y dreissyon ; ysgyluyon ysgylue. 20
Rac colouyn lliaws maws mab nwyfre.
Rac gelyn Brineich branes dychre.
Ny byd arodryd ar odre Prydein ;
prydydyon arwyre. 24
Ef yw fenn fynnyant dibelre.
Ef ae dwc oy dec werydre
Ef kymer hyder hyt uuddugre lys ;
Ef dengys emys amyl eu gorne. 28
Ef yn freu tereu tarole saysson ;
mur eryglon mon mynestyr greude.

Poet ef y orffen orffowysle. 31
Arfedawc eirchyeit arch dy vnlle.
Ygkyuaruot klot kludueird dyle.
Ygkyfrwys gynnwys gan wawr y le. 34

Canu y Dauyt m. Ywein.

KYUARCHAF Duw naf neuawl dad keli ;
keluytyd heb afrad.
y uilwr arwr arwein nad.
y voli ked westi wastad. 4

Y uilwyr eryr aryf gwennwlad a gwaed
a gwytgwn ysborthyad.
y dauyt lawryt lawr gyrchyad.
y deuawd eirthyaw detyf neirthyad. 8

Priodawr pennwaet pan gaffad ut ner ;
o nerth duw ae cread.
Prif deyrn kedyrn kydwet rad ;
Preityei bawb y bob digarad. 12

Penndeuic fraw aber frawt cad.
Prydein hydyr hudoet ymdiuad. 14

Heb reith heb gyfreith heb gyfrad a gwân
na gweini keleurad.
heb ysgor hygor hygarad.
heb ysgar ysgwyd ac aghad. 18

Heb ysgarant blant yd blygyad Kymry ;
oet kymrwyn y delwad. 20
Pan doues peir trachwres trochyad.
Par trwy var trwy uyrt ysgwytyad.
Por eissor aessawr weiniuyad.
pant racdaw bu faw bu fysgyad. 24

Penn brynn keredic nyd caryad ae duc ;
yn deyrn pymthegwlad.
Namyn gwaew yn gwan oe aghad.

a llafyn coch yn llaw gynnifyad. 28
a brwyscav a briwaw bragad.
A brwysclet a breisclat trwm yad.

A bytinawr gwrt gortyfnyad kynygyn
yn kynnif ar ysdrad. 32
Kedwitt Duw an kedwis heb wad.
Cadyr hetwch hytyn am winllad.
Cad wyllyon dauyt da gyrchyad.
ked wallaw Cadwallawn amhad. 36

Kerd orllwyt arglwyt argleidrad Kymru
kymreisclod dyrchauad.
y anaw a daw a dyfnad.
y anant y eni bu mad. 40
y eur rut yn rot oe geinyad.
Ae emys ae amryw dillad.
Y bali porffor parth nad a wyrthya ;
ae werthuawr ysgarlad. 44
Ef oreu rieu ry gread.
ut edmyc traws ryuyc treissyad.
Ef yn wyl yn olud rotyad.
Ef yn daer yn aer yn anllad. 48
Ef ulawt kyfrieu ; ef uleityad yn dygyn ;
Ef kynnygyn kymynad.
Ef ysgrud ef drud ef drussyad.
Ef ddoethaf ef doethuawr ygnad. 52
Ef goreu a vu o uab tad.
a mab gwreic gwrygwys y pwyllad.

PWYLLAF a ganaf a genwch ueirtyon
y uawrdawn a geffwch. 56
kert dauyd kein rebyt kenwch
Cor eissor kyfor kyuetwch.
cart wahart a wahan volwch.
Ar dreicyeu dragon amdistrwch. 60
Cabyl arnaw ut fraw a frouwch nyd oes ;
nyd assw y gwelwch.
Ef digawn dyhet a hetwch.
Ef dwyre dewrueirt uireinwch. 64
Ef dyrran dyt calan cadrwch.

ked eirchyon yr kedawl erchwch
Ef dyryt heityt a heitwch anaw
Ef anant kyuolwch. 68
Ef gorev aereu arafwch.
Ef gorfu goruawr y clywch.
Ef goruc am gerryc mor llwch.
Am vuarth caduan cad arrwch. 72
Ef gwnaeth tu penntraeth penn trwch
calanet ; gal ac ef na cherwch.
Gwyr yn digyn yn nigffedwch dygyrydwch
Gwerin ner yn aer dawelwch. 76
Gwar Hywel hoewal kyuetwch.
Gwrt yn llat a llafyn deu avwch.

Gwyr hoetylwydyr gwr hydyr yn y hwch.
ae uar kynn noe uawr attregwch. 80
Teyrnet prydein pryderwch.
Rac teyrn gwynet yd gwynwch
Teyrnllaw uy rwyf ryddygwch.
Teyrnllv teyrnllid gennwch. 84

Teyrnged heb rif hebrygwch oe lys
ywch lessaf os gwnewch.
Rac talu y agheu telwch.
Rac talarw cadeu cwt uytwch. 88
Rac diuei deyrn diuennwch.
Rac dauyt awch kilyt kilywch.
Ef uawrllyw mawrllit mallolwch.
Chwi uawr wyr y uawr wr gwystlwch. 92
Ef a daw y dwyn yr einwch.
Ef ae dwc ac nyw diolwch.

Chwi racdaw y gyd ny gedwch. na rwyt
na rydewr ynyalwch. 96
Ef y uaes y uaws gadarnwch.
Chwi y goed y gad nwy beitwch.
Ef y urynn y ureinyawc kyfrwch.
Chwi y bant diuant dyurydwch. 100

Ef aer dyrch awch kyrch nys kyrchwch.
hyd urawd ; chwi oe fawd yd fowch.
Gnawd oe law lawrueirt gyuradwch.

Gwan oe aer a gwin oe eur ulwch. 104
Gwaew a llafyn. yn llat yn deutrwch.
Gwae ae cawt nyw kyhut dadolwch.

DADOLWCH teyrn tarw catuc pryduawr
Gwyr prydein rwy goruc.
O uro echeifyeint uchelgruc.
hyd wynnuryn llundein lle clodluc.
O Pennwaet Dyfneint dim nyd fuc.
hyd pentir gafran yd gyfyrduc. 112

Alaeth y pennaeth ar bob engiryawl ;
o hir wawl hir aduc.
Ef wrawl oe orofyn rwy duc.
hyn nyd feith yn faeth pob sarruc. 116
Gwr goruawr gorflwg pan amuc.
Gwyr gystwy gwrt gastell y ruc.
Ef gwnaeth yn erthyst byst bochgluc.
A glyw briw branes dyorlluc. 120
Ef ae gwna nym gwnel gorchyfluc.
y wytgwn eu bod or wytgruc.

Ef goreu rieu hyd y ryduc heul ;
hewyl diruawr disseithuc. 124
Meith y ryt yr hynn nym aduc.
meirch breischir uch brasgeirch hafluc.
Mwth myggann hir llam haerlluc. 127
Na bwynt gynt na rywynt uch ryd nuc.
Mab ywein gyfwyrein gaduc.
Mad ganed mawr uam ae hymduc.
Dauyt hael y haual nyd fuc. 131
Dyn nys gwyr a duwr nys goruc.

MAM wyr ae colles kyllestricyawl wisc
ae osgeth gorforawl.
o chwanta eua efnys hawl. 135
Y assen bu assw kythrawl o urys
amryuys amryuawl.
An hendad handym agheuawl.
Dybu yr gwared gwr detuawl 139
crist yg knawd an brawd bu breinhyawl.

Mab an tad an tud rwyf hollawl.
ac an teid ac an tad dvvywawl.

Y gwr a oruc wrawl deyrnllin.
Breyenhin bron gedawl. 144
Breisc dauyt o defawd yth yawl.
Brenhinet urt uonhet urtawl.
Bre ganre geinrad ganhwynawl.
Bro gynnyt ar gynnygyn breuawl. 148
Meith oth rad heb reid eu heiryawl.
Mythyon ueirch fwyr tyweirch fortawl.
Mur gwerin goreu bedytyawl. 153
Milueirt hynt mwyn maurwynt meiryawl.

Meu ofyneic dreic dragonawl prydein
prif deyrn canhwynawl. 154
vrth uyn duw na uyn uy nitawl.
ac wrthyd orthywys greidyawl.
vy reen am rotes heb dawl 157
rwyf myrtoet mawrdawn ysbrydawl.

Nam dod ut mantoet ym mantawl ac eur ;
ac emys hyganawl.
Ti deyrn derrwyn butugawl. 161
Mi brydyt brydest annyanawl.
Ti wron oreu eneidyawl.
Mi digart dy uawr uart ath uawl.
Ti aerwr arwr arwynyawl fossawd ;
mi ath wawd ath watawl. 166
Ti eryr ongyr angertawl.
Teu yth lys lestri eurinyawl.
Teu vyg kert angert engiryawl. 169
Meu dud ior ath cor ath ganmawl.

Boed teu be*nn* rieu bot nefawl douyt
balch dauyt da uydawl. 172
Boed agored pyrth pedyr a phawl.
yth erbyn arbennic dynyawl.
Bych gwr het yn hawturyd ar sawl.
a geif tud an tad ysbrydawl. 176

Bygwth dauyt mab O. G.

KALAN hyturef tymp dyt yn edwi ;
calaf gan lloer uann llwrw uenegi.
kyntwryf yn ebyr llyr yn llenwi.
kyngyd gaeafawr hwyluawr heli. 4
Keluytodeu reen rannwyd a mi.
megys na rannwyd am rieni.
kychwetyl am dothyw am dwythualch ri.
kywythyawn am dawn om dielwi. 8

A gwrt uyt adwyn agwedi uyg kert;
agarw y angert engyr ahi.
Anmynetus vum vur kadeithi.
Enwawc orthywys om gorthewi. 12
Nyd adawaf hael o hil beli.
na bwyf bwyll sarruc o bell sorri.
Gwnn yny gwanwyf gwenwynic ui.
Gwyth wastawd tauawd nas tyf eli. 16
Gwythlawn yw uyn dawn yn dyuysgi.
Gwaethyluann yg gyman yg kymelri.
Gollycha dy uar ueirtyon westi.
Gollachar y uar o uartoni. 20
Gwyl dauyt lawryt lawr orthorri cad ;
kedawl ar ogel uy ysperi.
Gwyllon teyrnon tud am noti.
Golluthon dragon dreic eryri. 24
Gollewin deyrn gwellaa ui.
Gwellygyaw uyg kert yw uyg coti.
Gwell ytt wyf hael rwyf no rivedi meirch ;
marchogwyr hyd bell ar dy deithi. 28
Gwell wytt un edmyc treissyc nor tri.
Mordaf nut ryderch yn detyf roti.
Gwellynyawc deyrn gedeyrn gosbi.
Gwallaw ym anaw enw dy uoli. 32
Gwallouyad eur rad rodri essillyt.
a syll dy uy mod y ym cuelli
nam gyrr y wrthyd nam gwrthod ui.
nam gad ar gychuyn dytyn dewi. 36
Guyn deyrn prydein prawf uy llochi.
Ath eur rut ath vut ath uynogi.

Gwynnycawd dy glod hynod honni.
O angert am kert am kymelri. 40
Gweleis ueirt yn gryc nyd ergrygi.
Gal ulawt yn adrawt dy wrhydri.
Keneis dy volyant mal nas ry ganant ;
Milwr pedrydant pedrydawc ri. 44
Gogwyr doethyon dwfyn nad ofyn tlodi.
Doethgert lawr werthuawr yt wyf wrthi.
Gogwnn duw pryffwn y proffwydi.
Nad advc oe dawn y daeoni. 48
Gogwybyt dauyt detyf elifri.
Na byt ryweilyt ny rwyoli.
O chygein hael ut hwyl ym ynni.
A chygor angor ym agori. 52
Ny byt keladwy uod caledi.
y men ym chwrwer yr chwant cronni.
Teyrnuab ywein teyrnet aergrein ;
teyrnas uirein uaran bennlli. 56
Na gwna eryr gwyr gorddiogi.
am dadyl ut trwyhatyl yn detyf troi.
na orsag dy lenn dy les wyf i.
na orssaf ar naf yr neb ynni. 60

Nam arwerth yr eur y arglwyti ereill ;
nym arwar arall yr uym perchi.
Dym gweta urtas dym gwadawl hi.
megys y dewrwr y dywedi. 64
Dydotyw y dyt dauyt dyuynfri.
Detyf hael ym caffael neu ym colli.
Dydel kyn ryuel y rott a mi. 67
Engyl tagneuet tanc heb drengi.
Am bo vt kedawl kyduod a thi.
Ath uo hwyr hatlet a hir hoetli. 70

Kyuarch gvell Dauyt

HANBYCH well Dauyt handid o deuawd.
gogyfarch teyrn gogwyr teyrnuart.
gogyfurt torment gogyfyaw toruoet.

Gogawn teyrnueirt gogwyt teyrnuro 4
termud torment terrwyn deyrn.
Eryres ormes eryron dyrrua.
Eryr teyrnon yr yn deyrngein. 7
Eryr dreic ormant ardunyant prif ueirt.
Eur dwrn prydytyon, arwynyawl
pryduawr ar wyneb prydein. 10
Hud wytt yth edryt. hud wyf yth eduryd
Hydyrueirt oth edrych hud ynt yth adrawt.
Eiryoed dy ang car aerawd dyt angkeu
Eurawc dy aghad. eiryt ym angheu. 14
Teyrnllv teyrnet teyrnllaw teyrnllin
Teyrnllyw teyrnas teruysc torment
teruyn tir gadw terrwyn teyrn.
Ar gedyrn eur gedawl. Dauyt 18
o deuawd angertawl.
Rwym kynnygyn kynnogyn ditawl.
Rwyf prydein prydyt ath uawl. 21

Marwnad maredut. m. Kynan. d. 1212.

MAREDUT llofrut lloegyrwys diarchar.
diorchrawn orthywys.
ym er nef nota ut glwys.
ym parawd ym paradwys. 4

Parawd ysbytawd y esbyd Prydein ;
ut pryduawr y wrhyd.
Maredut marw yw heuyd.
mal modur Arthur arthgryd 8

Greidyawl arwynyawl arwynebet glyw ;
gloew eryr teyrnet.
Clwyf dygyn Deheu a Goglet
Clywed y uyned y uet. 12

Betrawd an daerawd pob deurut prydus ;
pryderwn yn achlut.
Daear un kyuar an kut.
Deon derw maredu Maredut. 16

Maredut Gruffut grym aduan teyrn ;
teyrnet ar gwynuan.
Meibyon dewr derynt ych lan.
Mur greid kynniuyeid Kynan. 20

Dwyn meibyon Kynan kyn bu llwyd yr un ;
arwynawl ym plymnwyd.
Engyrt gyrt gwrthlys annwyd.
Angheu agkyuartal wytt. 24

Angheu an goreu gormeil kenetloet
can edlid yn adueil.
nyd hawt ny nawt neb ynyeil
nyd hyn hoes dyn noc oes deil. 28

Deilyadon dyfrynt am defry hiraeth ;
o hiruod dreic Kymry.
yth weryd hydyr wrhyd hy.
yth achles wales wely. 32

Gwelytyn teyrn tud gȳuan ae keidw ;
ae kedwis pob calan.
Bro heirt y veirt y ueirch cann.
Bronn gedawl uch bro gaduan. 36

Caduan ner ener anaw kertoryon
kertassant ar eityaw.
Arwar trydar trin ognaw.
Eryr gwyr frawt dymhyr fraw 40

Fraw gyrchyad cant cad kyn bu llawr y dy ;
ae deyrn uytinawr.
Ny elwid rwyd ysgwydawr.
ry gelwir rann uarw rann uawr. 44

Mawr deyrn kedeyrn kyd gyurannu eur ;
ac aryant ym pob tu.
milwr milwyr gynytu.
Maredut maur adwyn vu. 48

(*y Ellylw verch Varedut.*)

Llyw gwrawl breinyawl brenhineitaf
llywyawdyr gwenndref nef nerth a archaf
Llwydyant pob carant caraf dy uoli
llewychuawr geli ri rywoccaf 4
llwyr ym kyfyd bryd brys ny gelaf
llauur veith a weith aweinydaf

Llyryeid uawl trethawl traethaf o naw uan
llwydran ellylw gan a genydaf 8
llawen eidun vun uyd diorssaf
lleueir ry gwbyl eir ny ry gablaf

Lletyf dihol dethol doethaf or gwraged
llaryed gluduawred a gloduoraf 12
llawr mawr Mebwynyawn dawn diwarthaf
llewychdud meinhir ywr tir teccaf

Llu diurawd hyffawd hoffaf ker Meuryc
lliw gwynnblyc gwenyc gwen y hadaf 16
lleuuer eiry didreul neu heul yn haf
lliaws ae canmawl or mawl mwyaf

Llin gwinuaeth pennaeth pennaf o Gymry
llun hy ae dyly ieith atalaf 20
llwrw gwir nyw cenir ual y canaf
llauar car kerdrod o uod uydaf

Lloer hynot ar glot yr gloewaf deurud
llaesuerch uaredud a brud brydaf 24
lleduryd yw gouyn dyn diweiraf
llit cant o volyant gwarant gwiraf

Llawer geir neir a wnaf ker Aeron
llif dragon vanon vonhediccaf 28
llevliw ardal gwiw gwydyrblas yd af
lle nym llwyd eilwyd arwyd araf

Lles uymoet eres euraf am tavawt
llathreit wawt hyd urawt hut nawt hoet naf 32

. . . . . .
. . . . . [1]

Lliw cer enwysc riw rin dawl om tafawd
neut diuethl anueidrawl
llin arglwyd llary hylwyd hawl
llun diweiruun dy wiruawl 36

Mawl ran ellylw gan gynyd gwyd hydec
y gwawd hydyr ny deruyd
milyoed dreul ne heul hafdyd
molyant pwyll uedyant pell uyd 40

Ny byd amdlawd gwawd gwawr hynod ellylw
allwed dawn a gwybod
Nawd yw rac ran o dannod
Nwyf rieu glwyf rwy o glod 44

Cloduawr dwn kyrchwn kyrch dilud ueinuarch
ar fwynuerch Varedud
Claer orne dwyre deurud
Clwyf cant uyrd uedyant veird uud 48

Buduawr yawn hydawn hediw hawl dylyn
yw heul dolyd llevliw
Bod rod rin diurawd wawd wiw
Bun laes wanllun lwys wynlliw 52

Marwnad Hywel uab Gruffut .m. Kynan. m. O. G., d. 1216

HYWEL ddiogel diogan deyrn.
Duw ar nef nyth wyl han.
Ae senet laryet lydan.
Ae seint gloew ardonyeint glan. 4

Gloewdid a rydid. gan y rad boed teu ;
a bid duw yn ganhyad.

1 " edrych ai r vn awdl ydyw o hyn allan " J. D.

Hywel hoewal pob eirchyad.
Hil Kynan hwyl kynwan cad. 8

Kedawl arwynawl ar wyneb Prydein.
prydytyon dioheb.
Ny uagei uygwl atteb.
Ne uaeth negyuaeth y neb. 12

Naf eryr teyrn rac tympestyl kedeyrn :
cadwei dud y dâ destyl.
Ner trymder tromgad diwestyl.
neun gwneir uegys Gweir vab Gwestyl. 16

Gwystlid rac llethrid llathreidrut lafynawr
o loflen mab Gruffut.
Treis gymryd lewgryd lofrut.
Tros Gymry traws gymreisc ut. 20

Vt adyen hywen Hywel neud adneu ;
nyd adwna Duw a wnel.
Gwr hydyr yn hoedran a del.
Gwawr echen gwrhyd Echel. 24

Echig ynof cof neum cafas edlid
am edlig teyrnas.
Hydyr ut cletyfrut cloduras.
Huysgur gur yn oed gwas. 28

Gwastad yg can cad ygkyngwyt galon ;
gal ouit yn rodwyt.
Gosseb rotyad eur rad rwyt.
Gwys eissyeu aergleu arglwyt. 32

Ar deheu rieu rwyf goruchel nef ;
yn adawd Mihangel.
Arbennic aerbynnac gwnel.
Arglwyt boed hywyt Hywel. 36

Y Gruffut ab Hywel ab O. G.

Duw douyt dym ryt reitun awen ber
ual o beir kyrriduen

Arwar ut gwetuar gorten
Eryr Gwychyr gweith ueigen. 4

Meu gynnelw yr elwyr alaf gan dreic
o dragon modrydaf.
heb pant molyant milyoet naf
heb pannu gan y pennaf. 8

Pennaf ut gruffut greid eryr prydein
priodawr tud allmyr
hydyr yt a clod rod rywyr
hyd yt aeth hwyl heul a ssyr. 12

Rif ser yn haelder yn helw kertoryon
yn kerted oth artelw.
Rwng dwnn y gwelwn a a gwelw
Rwyf byd rwyt gennyd gynnelw. 16

Kynheilwad Prydein wyd priodawr clod.
ac wyd clo byddinawr
wyd ysgryd gryd greid gwryawr
ac wyd ysgwyd rwyd rwyf llawr. 20

Llawr deyrn kedyrn kedwis mawrryt ner
nerth Kymry ae gwrhyd
Pan dellid rac lloegyr lluc uryd
Dellis dreic Bowys bwys byd. 24

Pan ddoeth byd y gyd goed engir Keiryawc
kyrch Gruffut ry honnir
heynt loegyr liwed enwir
heyrn am deyrn am dir. 28

Tir uy naf traethaf treth Wynet dy doeth
o deithi teyrnet.
Athreth gaer gennyn ar het
a dwy o dir yr helet. 32

Hawl adwn ysgwn ysgwyd yn lleis dreic
o dragon rud elnreis
o pob tir treth ath weleis
ac o bei ameth treth treis. 39

Treissyeu ardaleu ardwy trin ry duc
ry digywys y gwerin
y racwys o Loegyrwys lin
y rac bronn y breenhin. 40

Breenhin Powys pobyl dost yn engir
yn ongyr gorfuost
Twr kenrein twr Brydein bost
Tad ced cadoet ry wneuthost. 44

Gwneuthost gestyll twnn tud gynnadyl kynnygyn
kynyteist ny bu hadyl
ny wneuthost di nam y neb dadyl
ny oruc duw dy gystadyl. 48

Castell Mathraual mwyth werin wythawc
du peithyawc poeth ethrin
oth gynnygyn gynnogyn bydin
Nyd uch wyneb neb noe lin. 52

Glyned duw trined ym trugardawn ui
o uawr nen meruynyawn.
Aryf myrt aradyr kyrt kan yawn
Eryr gwyr llewyr lleissyawn. 56

Lleissyawn berchen benn ban fu ystwng dreic
a dragon yn echwng
Hydyr wneuthost wr ar wyr ulwng
Dyt trawd trallawd or Trallwng. 60

Trallwng Llewelyn llen brid yw berchen
ae barthwyr yg gofid
Och ar ny llas yn llid
yth garchar dolur deliid. 64

Deliis Gruffut mawr a maon Prydein
nyd pryduerth yw alon.
Lle tec teyrnweith ut mon.
Lles yr lles y ueddygon.

Metwynt llyw am uyw am ualch wythurynn twr
bu tyno wrth an gwynn.
Pan ddoeth oes aessawr yg grynn
Pan dyfu penn llu Penllyn. 72

Penn llyssoet kyhoet keiryawc amgant glaer
a glywir dra lliant
hud aeth eu naf yn diuant
hud el rac Gruffut kut cant 76

Can ked ryt peunyt prif eurglaer yn rwyt
am roteist ut didaer
Can cad tec torreist dreic aer
A gwedy cancad cancaer. 80

Carws duw dy uod uyd o hen Gymro
ar Gymry yt wyd nenn
Ar bob dreic dragon berchen.
Ar pob hydyr hud wyd yn benn. 84

Pan ym gwnaeth vulet nath uolwn uy rwyf
nyd ryuet na thawn
Peryf nef pyr ddywettwn
Parabyl prif hyfryd hyd hwnn. 88

Hwnn a duc ragor ragoch wyr Kymry
kymriwei dur uochuoch
Pan vu lew Loegrwys uoloch
Pan oet llif Keiriawc lliw coch. 92

Cochurynn keredic kyrcheist rysset gwrt
yn gorddwy teyrnet
Ongyr gwyr gwyrynt yg gwet
Onn ger bronn breenhinet. 96

Breenhin mawr llin ma6 gwlad a gwyr
wyf gorwac am danad
ath garaf wyf digarad
ath garho dewr duw dy dad. 100

Marwnat Gruffut ab Howel ab O. G.

Chwefrawr mis chweiris chweddyl diargel mawr
marw gruffut uap Howel
nym aele gne gnaws echel
nym eilyw dilyw kyn del. 4

Dotyw ynn dilyw am dilen preitwalch prid
uyt pawb or gorffen.
Gwander coll aerner eurnen.
Gwendud barch gwyndyd berchen. 8

Perchen uo Grufut parch westi ar nef
ar neillaw Grist keli
Am lyw mawr gwawr gwrhydri
Am luchuar gwanar gwae ui. 12

Gwae ui uod llawryt llawen ut gwendoryf
gwyndeyrn hep datcut.
lloegyr ormes rotes eur rut
Rotyad gra dillad Gruffut. 16

Gruffut grym euruut adwyn llew
yn lle bei gyuamwyn
Unbyn detyf un boen oe ddwyn
Enbyd ym ergydy mawrgwyn. 20

Kwynaf uleit gwryaf ulawt gwryawr kyfnod
kyfnewid glas waewawr
Einyoes drang llew gyfrang llawr
Anyan chwefrin dan chwefrawr 24

Y Vadawc ap Gruffut Maelawr.

Am vnic treissic y traws iolaf Duw.
a ddigawn yach o glaf ;
milwr milwyr uodrydaf.
Madawc law ddeawc lary naf. 4

Naf ner rac trymder trist gythrud dolur.
dilis ym y eur rud ;
Mab Duw nef noda uy vd
mab Gredeuawl greidyawl gruffut. 8

Greit eryr milwyr maylawr a archaf.
y erchwyn nef a llawr ;
Vd dinac dinas gwryawr.
Vn dinam vn mab mam mawr. 12

Vn mab Duw ehun oy heneint na lud.
gwr ny lwyd beird oe heint ;
Rwym galon nyt gelyn seint.
Rwyf Powys peues hoffeynt. 16

Powyssed angheu Powyssuc ay gwyr.
or goreu y hamwc ;
A edeu ryeu ryddrwc.
Ac avo da ef ay dwc.

Duc Ywein wynuein ny wnn han ay hoet
neut y hoedyl am erwan ;
Hil gruffut taer rybud tan.
Teu angheu anghyflauan. 24

Kyflauan vuan vu ar dreigyeu byt.
a bedyd kyn bwyn teu ; 26
Kadyr Grist rac catwen angheu ;
Kadw uadawc uynawc yn ueu.

Meu bryder llawer llwrw klwyf ym deuryd ; 30
yn dewred nyt ydwyf ;
am. . . . . .
. . . . . .

Marwnad Joruerth ab Rotpert.

Fyscyolin byddin bud achref kerddeu.
kerddwys hael yn tangnef.
Carno vro vreinyawl addef.
A gwedy carno caer nef. 4

Nef yr gwr arwr eur ossep kerddeu
ny dduc card e wynep.
Ny wn o wawt e wohep.
Ny wybu nakau nep. 8

Nep ny wyr yn llwyr vy lletvryt am lary
am lury mil oespyt
Trydar wasgar wisc ermyt.
Trydyd hael beird auael byt. 12

Bydoed ygkyhoed ygkwyn a ethyw
oe athau yn amwyn.
Post kadeu kedawldut vrwyn.
Powys dir peues derwyn 16

Derwyn yn amwyn am nerth teyrned
teyrnas oed e werth.
Ysgwyt eurglut balchdrut berth
ysgemyd tewdor Jorwerth. 20

Joruerth gat gannerth gyt gynnor kynran
kynreul eur a phorphor.
Ef oet lew llew llu agkor
Dyhed teyrned tut yor. 24

Yor drydar aerllary oerllawr aegortho
ny wrthit yn dyd gawr.
mab Rotpert rwyf byddinawr
wyr aryfrud Maredud mawr 28

Mawr a gwyn kymrwyn yr dwyn kymrawt dreic
drwy ganyat y drindawt.
Car anwar llachar llawch gwawt
Llary llawfer fyryfder fossawt. 32

Canu y Lewelyn m. Jorwerth.

Treisuawr Lewelyn trossof nys rotei
ef rotes wylld a dof.
Y winllynn dengynn da gof
oe wennllaw heibyaw hebof 4

Hebof nyd anghof anghad glydwr llew
Llewelyn huysgwr
Hebawc teyrn uarchawc twr.
Heb ameu ef goreu gwr. 8

Gwr gwr(t)hod gwarthrut gwrt yn gwrthrynn
Lloegyr Llywelyn ar gychwynn.
ym blaen caen cawad unbyn.
ym bliant gwyrt ac un gwynn. 12

Arwynn yw gennyf arwein y veddwl
ae ueddyant hyd Lundein.
Aerwalch balch bolch y laslein.
Eryr araf prif wyr Prydein. 16

Prydein anghyngein am gyngas galon ;
ef golofyn teyrnas.
Anaw Pedyr ae nawt pa dras
y gallwn val y gallas. 20

Gallas arglwyt was aer gleis Lywelyn
lewenyt dwfyn a beis
Gwendud amryw dud Emreis.
Gwynet adrysset y dreis. 24

II.

Duw ren dym ryt kymwynas. 1
Detyf dyfyndawn kyuyawn kyweithas.

Deduryd dyt gwynuryd gwyn wanas dragon ;
dreic prydein ae hurtas. 4
Detyf uy rwyf rynn wrhyd o lias
Dewr egin dwyreawd yn das.

Llywelyn llary dyn llwyr dias galon ;
gwyl hydwf ual pallas. 8
Buost mab arab arueu dras
Drud cadeu dreic keneu kynlas.
A gwedy hynny buost gwas.
Clet eurin clo bytin cloduras. 12

Neud wytt wr aerdwr ardwy euras cad.
kedernyd Enëas.
Dy gywlad nyd lledrad y llas.
Dy gynnogyn ny gynheil y tywas. 16

Dy gludawr waewawr goch leas kynnygyn ;
yn kynnwyn galanas.
Dy glud ueirt ynt heirt y*th hartglas.
Dy gletyf dy glod ryseas. 20

Dy arueu angheu angkywas* galon ;
gal ouyt rwy dyfnas.
Dy orwyt dy oruawr adas.
Dywedi teithi teyrnas. 24

Ac ynys Brydein briodas yn hir ;
yn herwyt bod achas.
Dy ystwng kedeyrn kadarn dras.
Detyf gwystlaw yth law heb lutyas. 28

Dygymer pob ner pob nwythwas. teyrn.
Duw o nef ryth swynas.
wytt priawd tir prydein ae chlas.
wytt prifwyr eryr arddyrnuras. 32

Wytt chwyrn wytt teyrn wytt eiryas cadeu.
wytt cadarn ual dinas.
wytt goreu vn gwron or uas.
A wnaeth* Duw y dyt yn creas. 36

Llym anyan tra than trwy gras a choed ;
a cheyrn oreuras.
Llyw bydoet lled byd dwfyn a bas.
Llywelyn, Llywarch ryth gauas. 40

III.

ATH uendiccwy duw deyrn werlin hael ;
hil uletynt uab kynuyn.
Aryf gwyr eryr llewyr llewyn.
Aer gymid kyndlid kynuelyn. 4

Aryal gortywal gwrdiuyn pennawr ;
penn Prydein ogyrthyn.
yth ysgwyd tebygwyd toryf wyn.
ysgwyd ball guall Guhelyn. 8

Geir uyg eir or peir y*n* perthyn ar bawb ;
o bobloet dyfestin.
Meu eur rut ym rotyon glyn ;
mi Lywarch titheu Lywelyn. 12

Mechdeyrn kedeyrn cad o mynn aryfrut ;
eur dilut aer dylyn.
Amhyl yth gylch galchdoed gymyn.
Am dymyr gwaed gwyr gorewyn. 16

Peithyawc dy alon dy elyn gwae ef ;
gwaet a gwlad neuth ganlyn.
Peth oth oed ath wyd wy deruyn. 19
Pymthengweith pymthengmlwyt bych hyn ;

Mabddysc ytt treulyaw treth enuyn y ueirt ;
yn yrtyoet yth gylchyn [1].
Dy law hir neu chredir na chryn.
Yn roti eur rut a melyn. 24

Dewr yth wnaeth un duw yn un dyn haelaf ;
hyd aeth heul oe gylchyn.
Detyf dy dad daeoni ath glyn.
Dadeni haeloni Heilyn. 28

Wyr Ywein Prydein praf dechryn galon ;
gal ouyt hil Meruyn.
Wyr Madawc vreinhyawc enwawc hyn.
Mab Jor*w*erth mad ganed urtyn. 32

Ath ogyuarchaf naf ny eduyn beirt
megys bart ar dremhyn.
Hawl gretuawl kedawl cad edwyn.
Hael hywlyt lawryt Lywelyn. 36
Hanbwyf well o honawd wawd obryn.
Hanbych well o Duw ac o dyn. 38

IV.

Neum bu dyt ker eluyt Elwy 1
Eilywn wawd a deuawd a dwy
Neum bu aralldyt ym rydid rwy
ker moreb kein wyneb Konwy 4

1. 7 ' line below follows here is erased.

Neum bu tremynu tramwy rwn(g) lleyyn
llewychedic eur ar uy kyfrwy.
Ac eurawc aruon ac Ardudwy
Ardal dwfyn hoewal am dal deuwy 8
kereis a seleis ker dinsilwy
Eissytyn gwylein riein yn rwy
Kalcheid y kaeroet kylchwy Maelgynig
milgieit eu gwyr ym pob tramwy. 12
Nyd treid tra dilyn pell ofyn pwy
Py geidw yr gorddwfyr rac pob gorddwy
Llewelyn ae keidw llew yn adwy
Llyw Gwynet ae met hyd y mawddwy. 16
llaw orthrech wrth rwyfan mordwy
Lloegyr wrthryn, tra llynn llwmynnwy
wyr Madawc ermidet uwyfwy
wyr Ywein uirein y auarwy 20
pryffwn y digreit praff y ddirwy
Ger eluyt mechyt a machawy
O lydaw o draw o drwy mor Hafren
hyfriw y peleidyr ym Porthaethwy.
O ddy neint o neint o Nan heudwy 25
Or tir a uernir wrth efyrnwy
Gwychyrualch Lewelyn erlyn arlwy
Nyd kywiw a llwfyr dwfyr Dyfyrdonwy
Kereist oth uebyd gwryd garwy
Karu bun weteit lunyeit lywy 30
Eur didawl meidrawl y modrwy ae phall
Ny phell tynn riein rac a garwy.
Yn gan mlwyt yn rwyt yn rwy ar Gymry
ath gymryd yn uwyfwy 34
Doeth attep Duw ath attwy
Teir oes byd a heuyd yn hwy. 36

Y Ruffut m. Llywelyn

Graessaw anaw angut ym prydein
ym pryduawr dadanhut
Engiryawl arwynyawl ut
Angertawl gretuawl gruffut

Gruffut gryd lofrut o lawurydet dygyn
y dugost bobyl wynet
Bar gwanar y gwin ar met
Ae gwyr goruych or diwet

Diwet wyr eryr ar gymry hu bych
hu byt bawb ae dyly
wrth duw yt ychaf hynny
wertheuin vreyenhin vry

Breisc deyrn kedeyrn cad ognaw llawhir
Gan llewenyt wrthaw
Metwl pawb parth uyt itaw
Metyant y grissyant graessaw

II.

ARDWYREAF dreic dragon nenn prydein
llawer bart pryduawr yny ohen.
Ardwyad cancad kyn ked oe benn.
Ys kynt no rywynt uch rut wybrenn.
yr kertgar ysgar ysgarlad lenn. 5
Ys gwyr uwrw yr uicrien.
Ys gwybuam gam am gan hunben.
Gwrth herw dyt osswyt oes o yaen.
Dillyngws keli ual cwlwm dolen. 9
Eu carchar anwar amhar am penn.
Ny bu haws udut ual trablut trenn.
Noc anhawt gwahawt gwynt yg gwten.
Neu wtam nad cam kymryd yn benn.
mab Llywelyn hael hylwyt berchen.
Ar wyneb prydein prif eluyten. 15
Eryr huysgwr hyd ysgoen.
Aer orun ual run rut y onnenn.
Eryr teyrnet y wynet wenn. 18

Nyd yr da y hwfa hen
Namyn yr maws ym y hun
Y molafy Vletyn vleit trin
Haelwas hwywys yg garthan.

AWDYLEU HYWEL VAB OWEIN GWYNET

I

KARAFY gaer wennglaer o du gwennylan
Mynyd gar gwyldec gweled gwylan.
Yd garwny vyned kenym cared yn rwy
ry eitun ouwy y ar veingann.
Y edrych uy chwaer chwerthin egwan.
Y adrawt caru can doeth ym rann.
Y edryt uy lledurydy ae llet ourwy
y edryt llywy lliw tonn dylann.
Llifyant oe chyuoeth a doeth atann.
lliw eyry llathyr oeruel ar vchel uann.
Rac ual ym cotid y yn llys Ogyruann,
Chweris oe hadaw hi adoed kynrann.
Ethyw am eneid y athwyf yn wann.
Neud athwyf o nwyf yn eil garwy hir.
y wenn am llutir yn llys Ogyruann.

II

Carafy gaer ualchweith or gyuyllchi 1
yny bylcha balchlun vy hun yndi.
Enwawc drafferthawc a dreit iddi.
Anwar donn lauar leuawr wrthi 4
Dewissle lywy loew gyd teithi.
Glaer gloew y dwyre o du gweilgi.
Ar wreic a lewych ar eleni 7
ulwyddyn yn ynyal aruon yn eryri.
Ny dirper pebyll ny ffyll pali 9
Nep a rwy garwy yn uwy no hi.
Pei chwaerei y but yr barddoni. 11
nebawd nossweith y byddwn nessaf iddi.

III

Asswsiswny heddiw uarch gloywliw glas 1
A threiddyaw arnat geinwlat gynlas.
e hayddu daddyl ueith kyn lleith lleas
gan hwn arlluddyaw hoen arlludyas 4
Ac ym bei arwyd yr yn was etmyc.
e lliw oed debyc gwenyc gwynlas.
Hiraythawc vyg kof yg kyweithas
Hoet yrddi ami genti yn gas. 8
Kyt gwnelwyf ar ddyn vrddas o volyant.
nym gwna poen rwydyant bodyant ba dras.
Tonn y gallonn honn hoet a gauas
yr twf mein riein rwdeur wanas 12
nyt ydiw heddiw nyt huatas vym porth.
yn ymyn yd oed vym perthynas
Oya un mab Duw o deyrnas nef. 15
kyn addef goddef gway ui nam llas.

IV

Pan vei lawen vrein pan vrysyei waed.
pan wyar waryei
Pan ryuel pan rudit e thei.
Pan rudlan pan rudlys losgei 4

Pan rudam rudflam flemychei hyt nef
yn addef ny noddei
Hawd gwelet goleulosc arnei.
O gaer wenn geir emyl Menei 8

Treghissyant trydy dyd o uei trychanllog
yn llyghes vordei.
A deckant kynran ae kilyei.
kyuaryf heb vn varyf ar Venei. 12

V

Pann vcher vchet pann achupet freinc
pann ffaraon foet
Pann vu yryf am gyryf am galet
Pann vei aryf am varyf a wyryet. 4

Yng goet gorvynwy yng gordibet Lloegyr
a llygru y threfet.
llaw ar groes llu a drygrysset
. . . . . .

A llad a lliwet a gwaedlet y lauyn
a gwaetliw ar giwet
A gwaetlenn am benn a bannet
a gwaetlan a grann yn greulet. 8

VI

KArafy amsser haf amssathyr gorwyt. 1
Gorawenus glyw rac glew Arglwyt.
Gorewynawc tonn tynhegyl ebrwyt.
Gorwisgwys auall arall arwyt. 4
Gorwenn uy ysgwyd ar uy ysgwyt y dreis.
kereis ny gefeis gefei awyt.
Kerid(w)en hirwenn hwyrwann ogwyt.
Kyfeiliw gwenn wawr yn awr echwyt. 8
Klaer wanllun wennlletyf wynnlliw kywyt.
wrth gamu brwynen breit na dygwyt.
Bechanigen wenn wann y gogwyt.
Bychan y mae hyn no dyn degmlwyt. 12
Mabineit lunyeit lawn gweteitrwyt
Mabdysc oet idi roti yn rwyt.
Mabwreic mwy yd feic fenedicrwyt ar wenn
no pharabyl oe phenn agymhennrwyt 16
Petestric iolyt am byt y eilwyt.
Pa hyd yth yolaf saf rac dy swyt.
Adwyfy yn anuedret o ynvydrwyt caru
nym ceryt iessu y cyfarwyt. 20

Gorhoffet Hywel ap Ywein.

TONN wenn orewyn a orwlych bet. 1
Gwytua ruuawn bebyr ben teyrnet.
Caraf trachas Lloegyr lleudir Goglet hetiw.
ac yn amgant y lliw lliaws callet.
Caraf am rotes rybuched met. 5
Myn y dyhaet myr meith gywrysset.

Caraf y theilu ae thew anhet yndi.
ac wrth uot y ri rwyfaw dyhet.
Caraf y morua ae mynytet. 9
Ae chaer ger y choed ae chein diret.
ae dolyt y dwfyr ae dyfrynnet.
Ae gwylein gwynnyon ae gwymp wraget.
Caraf y milwyr ae meirch hywet.
Ae choed ae chedyrn ae chyuannet. 14
Caraf y meysyt ae man veillyon arnaw.
Myn yd gauas faw fyryf oruolet.
Caraf y brooet breint hywret. 17
Ae difeith mawrueith ae marannet.
Wy a un mab Duw mawr a ryuet.
Mor yw eilon mygyr meint y reuet.
Gwneithum a gwth gwaew gweith ar dderchet.
y rwg glyw Powys a glwys Wynet. 22
Ac y ar welw gann gynnif rysset.
Gorpwyf ellygdawd o alltudet.
Ny dalyaf diheu yny del ympleit
breutwyd ae dyweid a Duw ae met. 26
Tonn wenn orewyn a orwlych bet.
Tonn wenn orewyn wychyr wrth dreuyt
gyfliw ac aryen awr yd gynnyt.
Caraf y morua y Meiryonnyt. 30
Men ym bu vreich wenn yn obennyt.
Caraf yr eaws ar wyryaws wyt.
yg Kymer deu dyfyr dyffrynt iolyt.
Arglwyt nef a llawr gwawr gwyndodyt.
Mor bell o Geri gaer Lliwelyt. 35
Esgynneis ar uelyn o uaelyenyt.
hyd ynhir Reged rwg nos ymy a dyt.

Gorpwyfy kyn bwyf bet butei newyt.
Tir Tegygyl teccaf yn y eluyt.
ked bwyfy karyadawc kerted ouyt. 40
Gobwylled uy nuwy uy nihenyt.
Tonn wenn orewyn wychyr wrth dreuyt.
Cyuarchaf yr dewin gwertheuin
Gwerthuawr wrth y uod yn urenhin.
Kyssylltu canu kysseuin 45
kert uolyant ual y cant Mertin.
Yr gwraget ae met uy martrin mor hir
hwyr wetawc ynt am rin.
Pennhaf oll yny gollewin.
O byrth caer hyd borth Ysgewin. 50
Vn ywr vun a uyt kysseuin uolyant
Gwenlliant lliw hafin.
Eil ywr llall or pall pell uy min y wrthi
y am orthorch eurin. 54
Gweiruyl dec uy rec uy rin ny geueis
ny gauas neb om llin.
Yr uy llat y a llafneu deuuin 57
rym gwalaethy gwreic brawduaeth brenhin.

A Gwladus wetus wyl uebin uab wreic
gouyneic y gwerin. 60
Achenaf ucheneid gyfrin.
Mi ae mawl a melyn eithin.

Moch gwelwyf am nwyf yn etein y wrthaw
ac ym llaw uy llain.
Lleucu glaer uy chwaer yn chwerthin
Ac ny chwart y gwr hi rac gortin.

Gortin mawr am dawr am daerhawd.
A hiraeth yssywaeth yssy nawd. 68
Am Nest dec am debic afallulawd.
Am berweur beruet uymhechawd.
Am Enerys wyry ny warawd ymhoen
ny orpo hi diweirdawd.
Am Hunyt ddefnyt hyd dytbrawd.
Am Hawis uy newis deuawd. 74
Keueisy vun duun diwyrnawd.
Keueisy dwy handid mwy eu molawd.

Keueisy deir a phedeir a ffawd. 77
Keueis bymp o rei gwymp eu gwyngnawd.
Keueisy chwech heb odech pechawd
Gwenglaer uch gwengaer yt ym daerhawd.
Keueisy sseith ac ef gweith gordygnawd.
Keueisy wyth yn hal pwyth peth or wawd
yr geint ys da deint rac tauawd. 83

Marwnad Ywein Gwynet. d. 1170.

Ochafy duw o dyuod y leith
llyw Gwynet ae gwyndyd obeith
Ochaf duw na daw ef eilweith
ymyd ymydawl ossymdeith 4

Diouryd Ewein dygyn a weith
y vnbyn Gwynet ae metueith
Nyd oet wr dwy awr dwy areith
wrth neb ny thorrid y gyfreith 8
Gwr a wnaei ar Lloegyr llwyr anreith
A dwyn y dynyon yn geith

A chwytaw racddaw rif seith riallu
ny ellid y oleith 12
Oet gwr hael rac gwael rac gwynyeith
Oet kymreisc oet Kymry dyleith

Oet ysgwnn oet twnn taleith y daryan
oet cadarn kyuarweith 16
Drwg y lliw y llaw oet benreith y luoet
kyhoet kanhymddeith
Nym arwar na char na chyweith nym arha
aros agkyuyeith 20
Am retyf angor dyuynuor diffeith
yd lysc vy ghallon yg cof meith
Mal y llysc gwynnawn gan oteith
Ny thawn pei bytwn keluyt
O uoli mab duw diwenyt 25

Kyn yn dwyn yn herw yn herwyt daear
yn herwr ar douyt

Moch gwnelwyf mal y gwna dedwyt
My a duw diheu gerennhyt 29

A welei Ewein yn lluyt yn Lloegyr
yn llosci y threfyt
Gwelei doryf ar doryf y gilyt
Gwelei daryf ar dyrrua osswyt 33

Ny weled o gred a bedyt etwa
y gynna gystetlyt
Ny wnaeth duw neb dyn dwywawl fyt
Ny maeth mam mab y Heuelyt 37

Mi nyd wyf lawen o lewenyt bryd
am bryder yr vndyt
Am Ewein am dwyrein dyrllyt
Am deyrn am gedyrn gyduyt 41

Am rotes meirch re rewyt a danaf
neud nad ef ae dyryt
Mi nim dawr ken del dros eluyt
Llanw o vor a llif o uynyt 45

A mi bei gallwn ymgeryt a duw
yt oet ym y ddefnyt
Dwyn uy rwyf a dwyn uy rihyt
Dwyn uy ner uy nenn kyweithyt 49

Yny uwyf hynwyf hyneuyt galar
yn auar yn ouyt
Cof Ewein ym callon yd uyt
Diuuner vcher ac echwyt 53

Danyel ab llosgwrn mew

Canu yr Arglwyt Rys

VYN duw vyn neirthyad uad rad rannu
vyn nerth am cannherth ym kynytu
kynneir om cadeir cadarn ganu Rys
Kymry wrys ysbys ysbyd wetu

Kynwan coryf rac toryf twryf elyflu 5
Kynrabad kyncad wlad wletychu
Kymhendraws kyghaws kygretyf morgymlawt ;
Kymhentawt canclawt uar ulawt ulaenu
Kymhenddreic penn eic yn pennaethu
Kymhenaf pennaeth yr wnaeth Yessu 10
Kymhenddoeth a choeth a chaeth yr molyanu ;
pebyrddor pedrydant pebror gylchu
Kymhenrwyt gyfrwyt gyfrwys tra haetu
Kymhenreith gyfreith gobeith pob tu 14
Kymhenvrwydyr am vinwydyr pan eurgrwydyr
wasgar seri gyuarpar sathar sathru
Seith wyr ser gyfnifer am ner a vu
Seith cad a seith cant seith riallu 18
Wyth cad ac wyth cant ac wyth teulu taer
cannhaer am cancaer kyn hetychu
Naw cad a nawcant gormant gorfu
Dec cad a dec cant deccaf a fu 22
Yscafyn niuer Rys yn llys Dinefwr fyrt
myrt gyrth glydwr glod chwennychu
fort wosgordd ddiwosgort ddiwasgaru
fort aergun odorun wadwryf teulu 26
fyrt kerteu a thretheu a thraethu molawd
milyoet wawr wasgawd wennwawd wetu
fwyr dra fwyr dra llwyr dra Lloegyr vethlu
frawt dra frawt dra chawt dra chynhennu 30
frwst dra frwst dra thrwst tretheu o Lundein
traethadur Prydein wyf yn prydu 32
treis tra threis tra thraws tra Threnn gyrchu
twryf tra thwryf tra thoryf tra tharyf racddu
tew tra thew dra thro o dra thrychu trin
a gwaedlin am deulin yn yn gwanecu 36
taer tra thaer am drom aer drwm gymynu
Am deruysc am deruyn am deruynu
Am biw Deifyr dewr escor yt ysgymu hael
ac am dreth Dinmael trauael tri llu 40
Am deyrn am gedeyrn heyrn heu
Am Degeigyl am dir Eingyl yn ymdyrru
Am gydurawd medrawd Myrddin darogan
am orwyr Kynan kert echlyssu 44
Am Ddyfyrdwy am Orddwy wrt ddisgynnu
Am Hafren am orten am wrt luestu

Am hyfryd kymryd Kymry ben baladyr
Am Aber Taradyr yn tremynu 48
Am byrth Ysgewin yn goresgynnu
Am Borth Wygyr y Mon yn menestru

Gwynnuart Brycheinyawc.

Dadolwch Dauyt vab Ywein

Dauyt uab Ywein bwyf vn uryd a thi
yth dewruawr anwylyd
Cas cart kertoryon venwyd
On trydar trydyt hael byd

Dy vyd wrth dy vryd vranhes o borthyant
wyd berthdud oddiwes
Dawn kyflawn kywlad ormes
Dauyt duw ytty ae rotes

Rotes Duw dri dawn y drin wychyd naf
nerth Ercwlff yw r trydyt
Doethineb sselyf yssyt
A phryd Adaf ar Dauyt

Nyd gnawd yt Dauyt nad ei bryd am vut
yn votlawn y gennhyd
Gnawd ytt dreic dragon wynnuyd
Dygant rutaw am gant ryd.

Ryuet eithyr Gwynet gwenwyngawt kywlad.
kyn kyflechwyf rynnawt
uym myw am uy llyw nym llawt
uymryd nyd hyuryd nyd hawt

Hawt y bawb a thi yth wyneb am vut
ymueityaw am attep
yth aruod ossod ossep
yth arueu nyth arueit nep

Neb ny oruc Duw wrhyd Benlli gawr
bannllef beirt yth uoli
Trin elyn tranc arglwyti
Treul metgyrn teyrn val ti

Tidi o mynny ym einyoes Arglwyt
Erglyw vi yth gynnoes
Hebawc bryn brenhin eiryoes
Hebu ym hebod nid oes

Nyd oes ym Dauyt dawn oruod ar bawb
arbennigawl hebod
cadyr rwyf cadarn glwyf glybod 92
can llonyt byw vn dyt bod

Can uod yn wiryon wrhyd hywlyt hir
y archaf ytt Dauyt
Dygen vt llawen llawryt
Dygant dreic dy gerennhyt

Kerennhyt herwyt or ua heteis val
ar vreyenhin Kemeis
y harchaf llary naf lledneis
llyw gwryaf trin eithaf treis

Treis dwyn glyw asswyn Glewessyng oual
ofyneic Maelgynig
Mab Ywein coeluein Coeling
Mawrad gwallouyad gwellyg

Gwell gennhyf arnaf ernyw elyn Lloegyr
wallofyad eur melyn
Noth uar uawret gar ganlyn
Bar y ssy ar y daear o dyn

Dyn wyt galon rwyd goleu y deruyn
nyd arueit nep y teu
Duw ath wnaeth or pennaetheu
Yn orofyn pawb yn oreu

Goreu vn goreu gerennyt y dyn
yr honn Duw tragywyt
A goreu eil gerennyt
wedyn ronn Duw ronn Dauyt

e Dauyt, deon archauael Bangor

HANPYCH well Dauyt dawn gaffael
fal turn teyrnged or Israel
O duw deon archauael
Ac o dyn hawl erwyn hael 4

Hael ut cletyfrut clod ueith nam gwrthod
mawr wrthyd vyg gobeith
Anaw dreullyaw drin wosbeith
Enw bell hanpych gwell gannhweith 8

Cannhweith mal un weith enw bell o honawd
heneuyt bro hiryell
Hanbwylleis Gemeis gymell
Hanbwyll o hanaf hanbych gwell 12

Gwilym Ryuel

J. GWENOGVRYN EVANS.

PLACE-NAMES OF PICTLAND

(*suite*)[1]

III

-M, -MACH, etc.

79. An *-m* suffix[2] lies in *dadum*, anything, from *dad* ; *deatam*, anxiety ; *sgeilm, sgeilim*, boasting, prattling ; *cionaraman, ḳ'iəraman*, a song, with diminutive *-an*, (n. e. P. and A.), from *cionar*, music ; *calum*, hardness, callosity, from stem *cal* in *caladh*, hard[3] ; *ciorram*, hurt, cp. M. Ir. cirr-im, I damage. The function of the suffix is to form abstracts, which as usual can pass over to concretes. It plays a large part in the toponomy also, sometimes alone but more commonly as the first element in a suffix group.

Both-chruaidhm, Buchromb (B., Craigellachie) ; *both*, bothie, house, and *cruaidhm*, hard place, from *cruaidh*. *Inbhir-allam, i.- aLəm*, Inverallan (E., Grantown), c. 1200 Inbhiraldem ; *Allam*, rocky stream, from *all*, rock.

80. The commonest combination is *-mach*. The exact meaning is doubtful ; possibly the addition of *-ach* was to turn the abstract into a concrete. In some of the instances it seems to have a collective force. It rarely occurs in place names consisting of a single word ; Clashmach (A., Huntly), **Claismeach*, from *clais*, a hollow, is the only clear instance I have. The typical usage is in the first member of phrase-compounds, the second member being always unlenited.

1. Voir *R. Celt.*, t. XXXIX, p. 125.
2. Cf. Pedersen, *V. G.*, I, 169.
3. Not from Lat. *callum*, as in Macbain, *Dict.* Neither is the *a* in *calum* a svarabhakti as Pedersen (I, 326) gives it : *calum* = *ḳaləm*, *calm* = *ḳaləm* (§ 33, note 2).

Binnmach-duibh, *ḃiN'maχ̣dui*, Benmacdui (A), the well-known mountain; 'black peak'. Popular etymologies have led to the appearance on maps of Beinn na muic duibh, B. muic dhui and others. The Gaelic name is in current speech always what I have written. The popular-etymology that comes nearest the sound is Beinn mac Duibh, 'Mac Duff's hill'. This was current at least as early as the 17th. century; but decisive against this explanation are the objections (1) that Beinn mac Duibh is only heard when this etymology is being offered, (2) that this form would be heard, if not always, at least often, as Beinn 'ac Duibh [1], and (3) that Duibh would be Dhuibh. The stem is *binn*, local form of *beinn*, used as nom. of *beann*, peak. There is no well-defined peak on the mountain, but rather two or three over 4,000 ft., and the reference in-*mach* may be to this fact, that is, it may have a collective meaning.

Dùnmach-glais, *ḍunmaχ̣-ġLaſ* and *ḍũmaχ̣-ġ.*, Dunmaglass (I., Strathnairn); *dùn*, fort, and *glas*, grey. *Blàrmach-faoildeach*, *ḃLarmaχ̣-fχ̣ltſaχ̣*, Blairmafoldach (I., Fort William); *blàr*, flat, plain; the second part is obscure. *Bailmeach-duidhe*, *ḃalmaχ̣-ḍui*, Belmaduthy (R., p. Knockbain); from *bail*, farmstead; this is a case where the suffix seems to have a collective or plural signification. **Peitmcach-glastar*, now *Bailmeach-glastar*, Balmaglaster (I., head of L. Lochy); from *peit*, portion, farm, and *glastar*, a compound of *glas*, grey, green, and *tar*. *Tomach-gearraidh*, Dalmagarry (I., Loch Moy); *tomach* of to-day is to be explained as for older *dalmach* or *dolmach*. With loss of *l* before *m* the initial consonant becomes *t*, cp. Dalmarnock, § 81. *Gearraidh*, 'bare place', from *gearr*, cut, shave. *Ardmach-doinidh* or *duinidh*, Ardmach Donie (I., p. Kirkhill); *àrd*, high; *doinidh*, though very common topographically, is now obsolete, it usually appears in English as -dinny, Craigendinny, Blairindinny, Donibristle, Donibrysell, etc.; meaning unknown.

These -*mach* formations, which are found all over Scotland, are usually taken for *mac*, son, and so explained. *Bailmeach-*

1. *Mac* as part of a personal name becomes '*ac* in this position in the Benmacdui district and as far north as Nairn.

duibhe is sometimes written Baile mac Duibh [1], which is not heard according to my observation, and the local clergyman agrees. So Balmacarra (R., Lochalsh) is *Bailmeach Ara*, or *Arra*, not Baile mac Arra. Words really involving *mac* appear with *'ac* or *'ic*, thus *Loinn 'ac Griogair*, Lynmaegregor, Duthil (I.), *Bail 'ic Dhuibh*, Pitmaduthy (R.), *Bad 'ic Néill*, Balmacneill (P., Logierait).

81. The combination *-madh* is also common. *Cùlmadh-sgiach*, *ḳulmə-ski:aχ*, Culnaskiach (I., Kiltarlity) ; *cùl* back. *Lochmadh-stac*, *Lɔχmə-staχk*, O.S.M. Loch an staca (I., Glenmoriston) ; ' pinnacle loch '. *Tom-earrnag*, *ṭom-iaR:nak*, Dalmarnock (P., Dunkeld). The present-day G. is for *Dalm-(adh)-earrnag* or *Dail-* ; -adh dropped in the dialect and *t* for *d* as in *Tomach-gearraidh* above ; *earrnag* a diminutive derivative of *earr*, tail, cp. *Clais-earrnag*, O.S.M. Clais na fearna ! (A., Glen Lui) a deep gash (*clais*) running off at right angles to the main valley.

The group *-madh*, *mə*, sometimes becomes *-math*, phonetically *-ma*, as in § 78 above. *Innismath-grèillchean*, *isma-gre* : *Lɔχan*, Inchmagrannachan (P., Dunkeld) : from *innis*, haugh; *grèillchean* from stem *gràinn* with *-chan* suffix ; the liquid has changed in the modern form. *Gràinn*, a little grain, something pulverised, and that is the idea here. For the vowel after *r* cp. § 12. *Tulachmath-carraig*, *ṭulaχma-ḳaRïk*, Tullochmacarrick (A., Glen Gairn) ; *tulach*, knoll, and *carraig*, rock [2]. *Bailmeath-craochaidh*, Balmacreuchie (P., Strath Ardle) ; the stem of the second appears in *Craoich* (Sutherland), Criech in Fife.

82. These formations characterise the toponomy in all parts. They are equally common in the Lowlands where Gaelic has been extinct for seven hundred years or more, which fact serves to date them, if it were needed. But indeed these peculiar phrase-compounds obviously belong to a very ancient stratum in the nomenclature. I have failed to trace place-names of this type in Irish sources.

1. Watson, *P.N. of Ross*, p. 137.

2. The statement in Macdonald, *P.N. of West Aberdeen*, that " the Gaelic natives say Tullochmacharrick " is erroneous.

-G

83. A borrowed Cymric suffix, *g*, from *-k-*, appears in *Gàidhlig*, ' the Gaelic language', M. Ir. *Gaedilg* [1], and in *carraig*, rock. It is seen also in the noun *eilirig*, from *eilir*, a deer-walk (Macbain, Dict.), now practically obsolete but widespread in the place-names. It is Englished as Elrick. *Eilirig* was a place, natural or artificial or both, into which deer and game could be driven and killed. It passed as a common noun into English and appears also applied to some contrivance or weir for catching salmon [2]. Macbain explains the word as a locative of **eileireag*, diminutive in *-ag*, from *eilir*, which would give phonetically *el'ïraik* not *el'ïrïk*. The true origin of the ending is seen from the Book of Deer form, *elerc* (c = gg), now Elrick. This *eilirig* is apparently unknown in Irish, either language or toponomy [3].

In *Gàidhtig*, etc., a svarabhakti has naturally developed after the liquid ; after *-s* it does not appear. From *cros* (now *crois*), 'cross', from Latin *crux*, we have *crasg*, *crosg*, 'a crossing', which is also a word peculiar to Scotland. Derivatives are *Crasgaidh*, *Crasgag*, *Crasgan* and *Crasgach*. *Gasg*, 'a tail', not in Irish, may be explained as *gas*, twig, shoot, something that projects, with this *-g* suffix. A common place-name.

-D

84. The noun *allt*, phonetically *auL:t* and *aL:t* according to dialect, is usually so spelt in the dictionaries, but the correct historical form is *alld*, the *t* spelling arising from the fact

1. Pedersen, *V.G.*, I, 23, II, 31.

2. 'To uphauld an eleark and to delyuer the fish to us' (Reg. of Cupar, II, xviii).

3. Prof. Watson (Rosg Gàidhlig, p. 282) finds it in Irish by identifying it with O.I. *erelca* and *erelcaib* (Milan gl. 30 a and 28 c). But these are the acc. and dat. pl. of *er-elca*, from *elc*, wicked (*Thes. Palaeohib.* II, 415, 'great evils') and have no connection with the Pictish (Scottish Gaelic) *elerc*, *eilirig*.

that in this position *t* and *d* are indistinguishable in the modern language. They must, however, have been different phonetically in Old Gaelic. The word exists in a multitude of Anglicised phrase-compounds dating from as early as the 12th. century, and in these the spelling is, practically without exception, ald, and the consonant is *d* in English now [1]. This is also true of the common Kinaldie, Coraldie, Balaldie, etc.

The dictionaries and books on place-names often give the meaning as 'mountain stream' and (thinking of *alt*, cliff) as 'stream with precipitous banks'. It is true that many an *alld* in the Highlands can be so described, but the word will be found in the Lowlands applied to streams that have no such character. The meaning is simply 'burn, brook', with this specific difference that the word is applicable only to small rivers, whatever the nature of their course or banks; larger rivers are *uisg* and *abhainn*. Semantically *alt* and *alld* have no point in common.

Equally unacceptable is the usual etymology. Macbain writes under *allt*, 'Ir. *alt*, height, glen-side, O. Ir. *alt*, cliff, O. Welsh *allt*, cliff [developed from British *alt*], Corn. *als*, Breton *aot*, shore; all allied to Latin *altus*'. But *alld* belongs elsewhere; in Scottish Gaelic *alt*, height, also exists, and these forms should have been quoted under it, not under *allt*. The following place-names show it. *Alteri* [2], Book of Deer, occurs elsewhere as *Altraidh*, *aLtri* (§ 70), from *alt*, cliff, bank, and *eri*, 'river'. *Alt-rollaidh*, Alturlie point (near Inverness), where *alt* is cliff. *Fiodh n-altaidh*, *fən-aLti*, Finalty hill (F., Glen Isla); the first term being unaccented, may be doubtful, but the second is *alt*, 'height' with *-aidh* suffix. So also *altrum*, nourishing, *aLtrəm*, where *alt-* is etymologically the same as *alt*, height. In all these the *l* is short; in *alld* it is long.

In the Book of Deer we have the dat. *aldin* in the name *Aldin Alenn*, 'burn of Alenn', now A(l)den. At the top of

1. *Recent* English forms of names within the Highlands from *alld* show *t*, because the consonant now sounds in Gaelic like English *t*.

2. In § 70 this word is wrongly divided; it is *Alt-eri*, see § 96: but the discussion of the ending is correct.

this burn is Kinaldie from *cinn*, loc. of. *ceann*, 'burn-end'. The history of modern *alld* then is this. In Old Gaelic it was a lenited *n*-stem, declining nom. *aldi*, gen. dat. and acc. *aldin* (cp. § 70). The nom. in *-i* remained into the English period, for many of the early English forms contain it. Ultimately it fell and the original declension also; as *ld* was long, a new genitive *nilld*, was formed on the analogy of a word like *ball*, gen. *buill*. The fall of the original final vowel has to be remarked, because it has been lost everywhere, even in dialects where final *-e*, *-a* are kept. There are however certain words in S. Gaelic which everywhere show this loss, where Irish preserves the ending : *eitean*, *tròcair*, *tuil*, *lit*, which was originally an *n*- stem, and others [1]. Like *alld* is the place-name *Leargaidh*, Largie (Ar.). In the 17th. cent. the nom. was *An Learg*, gen. *na Leargan*, showing the *n*- declension, Old Gael. nom. **Lergi*. In the case of *alld* the new nom. in *-aidh* is confined to the place-name compounds like *Cinn-alldaidh*, where the second term is nom. for older *aldi* (§§ 49, 70).

The reconstruction then of *alld*, Old. G. **aldi*, gen. etc. *aldin*, is **al-adio*, gen. **al-adionos*, with stem *al*, from root **pal* ; cp. Latin *palus*, marsh, Lith. *pèlkė*, marsh, Gr. παλάσσω, bespatter. The original notion in *alld* is probably 'marshy burn'. The same stem is seen in the river name Allan, of which there are several in Scotland.

Alld is native Pictish, not being found in Ireland or elsewhere. Dineen's *allt*, " cliff, brook chiefly in Scotland " is really a writing of *alt*, under which entry Dineen includes both ' height' and 'joint'. In modern Irish *l* before *t* is pronounced *ll*. Joyce's Irish Names of Places and Hogan (Onomasticon) give only *alt*, height.

Other words showing the same formative are present both in the language and its place-names. *Bodhd*, swampy ground, probably from the stem seen in *Bodotria* (§ 98). *Brabhd*, a rash (so in Braemar) from *bradh*, *brodh*, point, spot [2], etc.

1. Pedersen, *V.G.*, I, p. 253.
2. Meyer, *Contrib.*, brod.

Ràthd, Eng. Rait, Rot, Roth, Rothiea nd Rothyn, (which last two show the original declension), very common in the east, is from *ràth*, fort; **rāt-adio*, gen. **rat-adionos* [1]. *Màld*, Mauld (I., Strath Glass), from *màl*, **maglo-*, 'high'. This *màld* is the original Gaelic in a crowd of names in now English-speaking parts, such as Blairmaud, Knock Maud, Craig Mauld, Tillymauld, Inglismaldie, i. e. O. G. **Eaglais-màldi* or later *màldaidh*.

This compound suffix **-adion-* is, so far as I can discover, only found in Scotland. In the foregoing examples it is a noun-forming element.

85. *Cars*, Eng. carse. With the *-d* suffix to guide, a satisfactory explanation of certain words in *-s*, of which this is one, is now possible. The Gaelic is *cars* [2], English (Scots) carse, kerse, the former being the more 'genteel', e.g., Carse of Gowrie. It is plentiful both in present Gaelic names and in the lowlands, Carsie, Carsegownie, Balcarse, Carsebreck, Carslogie, etc.

Carsaidh is found in the place-names as well as *Cars*, and old spellings (Eng.) give Carsyn, from which the old declension is seen to have been, nom. *carsi*, oblique cases *carsin*, as in *aldi*, *aldin*. The word is thus originally **kar-astio*, gen. **kar-astionos*.

The etymology of *car* is doubtful, as the meaning of the stem is conjectural. The derivative *cars* is a fertile expanse suitable for corn-growing, and the ground idea may be 'hard', 'dry', as distinguished from marshy flats; if so, the root may be **kar*, firm, dry, Sansk. *karkara-h*, hard, Goth. *hardus*, O.H.G. *hart*, Eng. *hard*; cp. Gr. κρατύς, strong [3], the suffix **-astio* forming a noun from the adjective.

1. Macbain takes the *d* of *ràthd* from for the **-ut-*, but does not account absence of vowel between stem and *d* (Trans. Gael. Soc. of Invss. XVI, 190).

2. It is omitted from Macbain, *Dict.*, and the H.S.D., probably under the idea that *cars* is only the English carse, whereas the borrowing is the other way. The other dictionaries give it, with fem. gender; I have heard only masc. *an cars*. The *New Eng. Dict.* leaves 'carse' unexplained, from not knowing the presence of the word in the old Gaelic place-names.

3. Boisacq, *Dict. de la langue grecque*, p. 414, 510, 511.

For *car* as adj. cp. Carmond (Kincardine), **Carmhoin* ; dry hill (§ 90).

Cars has not been noted except in Pictland. Welsh *cors*, reed, bog, cp. Gael *curcais*, is not connected [1] though, on the strength of the resemblance 'carse' appears in Chalmers's *Caledonia* (I. 216) in 1810 in what he supposed to be the " British " stratum in the toponomy and is still found so figuring in recent works.

86. Various Suffixes and Suffix groups. — The great class of suffix-formed place-names has led further and occupied more space than was originally intended, and the list of them is still far from complete. I cannot deal with the remainder further than to indicate their presence in the toponomy. Most, if not all, of the following are common to Ireland and Scotland, though of course the stems of the words are often peculiar to Scotland.

-ach, alone, and in the combinations *-bhach*, *-nach*, *-sach*, *-rach*, *-tach*, *-tanach*, *-arnach*, forming both adjectives and nouns.

-an, Irish *án*, a rather common ending, sometimes diminutive in meaning, but often its exact force is not obvious. The group *-chan*, *-achan* is commoner than the simple form, and the meaning here is generally 'place of', 'abounding in', or the like. Other combinations are *-nan*, *-tan*, *-gan*, all diminutives usually.

-ag, Ir. *óg*, diminutive, is very common, and occurs also in the combinations *-nag*, *-tag*, *-sag*.

-achd, abstract noun ending, and then concrete and particular.

II. — Compounds

87. We now pass on to a different type of name, the large and important class of compounds. But before discussing them it will be convenient to call attention to a point in the

1. Cp. Pedersen, *V.G.*, I, 485.

relation between the modern Gaelic forms of names and their early English equivalents that sometimes helps in their elucidation. As has already been remarked, the place-names are today stereotyped in one case [1] and thus the declension is often not ascertainable. When however the same word appears in different phrases, different cases are sometimes used, and thus the declension is shown. For example, the river of Strathdearn (N.) is *Uisg Éire*, *Éir*, but the strath *Srath Éireann*. *Mèinnidh*, river (R.) and *Gleann Mèinnidh*, but *Lethdach Mèinn*, showing that *Mèinnidh* is a t- stem (§ 91) Consonantal stems in *-g* from **-nk-*, of which the only example in O. Irish seems to be *lic*, stone, gen. *liac*, still exist in our area. In Strathdearn there are *Bruachag*, Brough, a stream, *Braigh Bhruach*, Brae of Brough and *Inbhir-bruach*, giving nom. *Bruach(a)* < **broukanks*, gen. Bruachag < **brouk-ankos*, the stem probably identical with *bruach*, bank. *Inbhir-call*, Invercauld (A., Braemar), shows the nom., the name of the well in which the stream rises, *Tobar Challag*, the genitive. *Brèanag*, a stream (I., tributary of Foyers), but *Gleann Brèan*. The early Eng. spellings of Arbroath (F.,) are Aberbroth and Aberbrothock, the difference in ending representing different cases in the declension. For the nominative in the foregoing phrases see § 49.

Examples like these are of course rare and can occur only in phrase-compounds, but the Eng. forms, taken along with the modern Gaelic, sometimes throw the same light on the declension. When English entered the country in the 11th. and 12th. centuries the place-names must have been regularly declined, and thus it happens that sometimes the anglicised form represents a different case from that of the present Gaelic. Often the English shows the original nominative, while current Gaelic has settled into some oblique case, usually dat.-locative. For example, Dunkeld (P.) is in Gaelic *Dunchailleann* and *D.-chaillinn*, Book of Deer *Dunicallenn*, *Duncallden* (*duni* gen.), where *chailleann* is the gen. of. an *nn-*

1. Bergin remarks on the same tendency in modern Irish (*Sgéalaigheacht Chéitinn*, p. 115).

stem. The early Eng. is Dunkeld and Dunkelden, the first of these arising from the nom. *caill(e). It is not necessary to suppose that in the Gaelic of the period **Dun-chaill(e)* was heard (though it may have been), but the nom. might be heard in other connections and so pass into the English [1]. See also *Cearain-Mhoir*, Kirriemuir, and *Bogain-ghaoith*, Bog o' Gicht in § 71 (1).

88. A good instance of the working of this rule is the name of the big tributary which joins the Forth near Stirling, the river Teith, a difficult and interesting word which probably could not be explained but for the English form. The Gaelic names run : *Téidhaich* and *Uisg Théidhaich*, the river Teith, *Srath Théidhaich*, the lower part of the valley including Monteith, which is not known by a separate name in Gaelic, and *Braigh Théidhaich*, Braes of Teith, the district west of Callander as far as the head of Loch Katrine. The Gaelic is phonetically *tʃɛ:uiç*, i.e. trisyllabic, where *u* must represent a lenited non-palatal consonant vocalised [2]. By the help of the English, which dates from a time when the consonant was not yet vocalised, we can write *dh* here [3]. The relation of early and modern Eng. Ted, Tet, Teth, Teith to *Téidhaich* is clear. The former represents the old nom., now obsolete, **Téidh*, the latter is dat.-loc. case, and the word is thus a *c*-stem. The reconstruction is :

nom. **Tuēsidacs* > *Téidh*, Eng. Ted, Teith.
gen. **Tuēsidacos* > *Téidhach*
dat. **Tuēsidaci* > *Téidhaich*, present Gaelic.

The compound divides **Tuēsi-dacs*. The first part is from the

1. Rhys and others suppose that *Chailleann* is gen. plur. of O.C. *Caledones* and so 'fort of the Caledonians' ; but if the nom. is **Caill(e)* as above and the word thus singular, this falls to the ground. There are other objections to the identification too.

2. Cp. *tàmhach*, *ta:uaχ*, drowsy ; *feabhas*, *feus*, improvement ; *feadhainn*, *feuiN'*, people ; *sreothart*, *stra:uart*, sneeze ; *freumhan*, *fre:uan*, roots. These, like *tʃɛ:uiç* itself, are in eastern dialects. The spelling *Téidhaich*, though conventionally incorrect, is given because the word is really a compound and divides *Téi-dhaich*.

3. For Eng. *th* against Gael. *dh* here, see § 92, note

I. E. root **tueis-*, shake ; Sansk. *tvēsá-h*, impetuous ; Gr. τείω, shake ; Lith. *tvisketi*, shake (of a flame) (Boisacq, p. 857). The second is from the root **dac-* seen in Sansk. *dáçati*, bite ; Gr. δακεῖν, bite ; Goth. *tahjan*, mangle [1]. Another example of **dacs* in Celtic is seen in the genitive IVODACCA [2] in the ogam at Grange, Waterford, for older *IVODACCAS. The meaning of the whole is thus something like 'powerful destroyer', the ground-idea being 'causing injury' from its floods. The word dates from the days of river-worship when the characteristics of a stream were personified and divinised.

89. These instances of an oblique case usurping the original nominative in modern speech are equallycommon in the language generally, particularly with consonantal stems ; e.g. *caraid*, friend, *filidh*, poet, *darach*, oak, *bràghad*, neck, *gualainn*, shoulder, for *cara*, *file*, *dair*, *bràgha*, *guala*. Further examples in the place-names occur below.

90. In dealing with the compounds, we shall omit those whose etymology is obvious, such as *Ceannchnoc*, end-hill, *Dubhailean*, dark meadow, *Glascholl*, grey wood, *Lethbhinn*, half hill, selecting for discussion rather those whose etymologies are less simple, and in particular those which serve to exhibit the Goidelic material of Scotland which is unrepresented in Ireland.

monadh, hill, moor :

The modern declension is nom. *manadh*, gen. *monaidh*, *munaidh* [3]. Old forms are available as follows. St. Andrews in Fife is in present-day Gaelic *Cill-rìghmhìn*, *C.-rìghmhinn* [4],

1. Fick, *Wörterb.*, I, 451.

2. Macalister, *Irish Epigraphy*, III, 180. *Ivo-dacca*, man's name, is one of the many involving names of trees, which arose from the prevalence of tree-worship. Cp. *Ivo-rix*, yew king, *Iva-cattos*, yew warrior, etc. *Ivodacca* means something like the last, 'yew-destroyer' (powerful as yew).

3. For discussions of this word see Macbain, Dict., Stokes in Bezzenberger's Beiträge, vol. 18, pp. 105, 109, and Pedersen, *V.G.*, I, 33.

4. The tendency to substitute palatal *nn* (*N*) in medial and final position for original *n'* is a feature of the modern language. Where both pronun-

kiL'-ri:vïn, -ri:viN', the second being the usual form. As the place was important in Pictish history, it happens to be mentioned in various Irish sources : — *Cill righmanadh*, Félire of Gorman, Martyrology of Donegal, *Cill righmonaig* (*g* for *d*), Félire of Oengus, p. 156; *Cinn righmonai* [1], Ann. of Ulster 746; *Cind righmonaigh*, Tigernach 747.

The word is a proper compound — 'king's hill' and the whole phrase is (at) 'King's hill end'. What is the relation of the above forms to modern *monadh* and to the Welsh *mynydd*, mountain?

Early forms of *monadh* alone are : — gen. *Monith carno* and *Monid croib* [2], *citra Monoth*, Ann. of. Ulster 728, 727, 781; dat. *an mhoir Mhonaidh*, Skene, Chron. of. Picts & Scots, p. 96 [3].

The modern *Cill-righmhin, -righmhinn* is a phrase-compound with the second term in the nom. case (§ 49), and from it and the other forms it is apparent that *monadh* is originally a *t*- stem, declining nom. **monets*, gen. **monetos*, dat. **moneti*, whence *moin*, *monadh*, *monaidh*. The non-lenition of *c* in *Carno* and *Croib* shows that the genitive *monith*, *monid* had a consonantal ending originally. The original nom. *moin* is obsolete in the later language, but remains in certain place-names such as *Cill-rìghmhinn*. The genitive *Monith croib* of the Ann. of Ulster is Moncrieff, near Perth, which is the anglicised old nom. **Moin-croib*. The two well-known hills, Lomond in Fife and Ben Lomond in Stirling, contain it. The Gaelic of the latter is in its immediate neighbourhood *Loimin* and *Luimin*, *Loimïn*, *Luimïn* ; elsewhere *Loiminn* seems to occur. The first part is the palatal stem of *lom*, bare, and the meaning

ciations are to be heard, the second is the original. The same feature is noted for Ireland in Quiggin, *Dial. of Donegal*, § 249.

1. In the numerous class of phrase-compounds beginning with *cinn*, loc. of *ceann*, and *cill*, church, English Kin-, Kil-, confusion between the two is not uncommon.

2. The palatal vowel *i* between non-palatal consonants still remains ; cp. O'Máille, Lang. of Ann. of Ulster, p. 47.

3. Moneth quoted by Stokes, p. 105, and Kel-rimonth, p. 109, with Balrymonth, should have been kept apart. They are English.

'bare hill.' [1] *Moin-rois*, *mɔn-rof*, Montrose (F.) 'moor' or 'hill of the wood', or 'point'. The earliest Eng. spellings are Munros, Monros; afterwards the dental of the stem appears in Montrose. In Meall fuarvounie (I., Loch Ness) the Gaelic hesitates between nom. and gen. for the second term; *Meall fuarmain* and *fuarmanaidh* are both heard; there is hesitation also between *m* and *mh*; 'cold-hill lump'. *Breacmhonaidh*, Brightmony, (N.), but older Eng. Brechtmond shows the nom. case. *Meall dàilmin*, *ḍa:lmɔn*, O.S.M. Meall Dail-min (P., Glen Tilt), a neuter proper compound, as *-min* is unlenited (§ 37); the meaning of *dàil* is doubtful. *Bail-admuinn*, Baledmund (P., Pitlochry), from *ad* [2], 'swelling', and *moin*, neut. compound.

From districts now English-speaking and the Gaelic irrecoverable; — Brimmond (cp. Ir. *brí*, high), Mormond, **Mórmhoin*, Carmond (§ 85), Dickman hill (cp. *Dig*, Dyke, parish in E.), Crimond, Fidilmont, Esslemont, Formond, Fourman, **Fuarmhoin*, Kinn-ethmont, Kinn-inmonth, Mon-treathmont, Tilly-garmond.

Monadh is thus a native word, and has nothing to do with Welsh *mynydd*, mountain, from **moniio-*, further than that both contain the same I. E. root **men-*, **mon-*. It does not occur in Irish, and the *Monedorigi* of the Llanaber inscription is different [3]. In its modern form it is one of the class of nouns where an oblique case, here the genitive, has extruded the true nominative (§ 89).

91. Other words involving this **-ets*, **-etos* noun-forming suffix can be detected in the toponomy either when the English shows a different case from the Gaelic or when the Gaelic itself hesitates between the nom. and an oblique case.

1. The large loch beside Ben Lomond is now called Loch Lomond, a modern and transferred name. It was of old Leven, in Gaelic *Leamhna*. *The Gazetteer of Scotland*, 1843, takes *Loimin* from "British *Llumon*, a beacon". This, though worthless, is still current. It deserves notice, however, as an example of the supposed British names in the toponomy, most of which are simply Goidelic words not understood and the rest loanwords.

2. Meyer, *Contrib.*, att.; Stokes *Urk. Spr.* 24.

3. Holder, s.v.; Rhys, *Welsh Phil.*, 376.

Tulaich-glainidh, Tillyglens, s = Eng. plural, (E., p. Edinkillie); *tulaich*, loc. of *tulach*, hillock, and *glainidh*, from stem *glan*, bright, white, 'white hillock', the declension being nom. *glain* from **glan-ets*, whence the Eng. Tillyglen (§ 87), dat.-loc. *glainidh* from **glan-eti*. *Cill-annaidh*, Killen (R., p. Avoch), *cill*, church; *ann*, stone, cp. O. Ir. *onn*; Eng. Killen from the nom., 'church of the stoney place'. For *Mèinn*, dat.-loc. *Mèinnidh* from *mèinn*, iron-ore, see § 87.

This suffix combines frequently with *-n-*. *Artain*, and with change of liquid *Artair*, *arstən* and *aurstən*; from *art*, bear, or *art*, stone, declining here **arto-nets*, whence *Artain*, dat.-loc. **arto-neti* whence **Artnaidh*, Eng. Artney. Similarly *Srathgartain*, Strathgartney, along the north shore of Loch Katrine (P.), from *gart*, cornfield; the Eng. is from the oblique case. Inverchaggarnie, Strathfillan (P.) is heard in different parts as *Inbhir-chagarn* and *I.-chagarnaidh*, from *cagar*, murmur.

fùr, wet, damp :

92. Stokes, following Macbain [1], gives as a Pictish word *por*, *pûr*, pasture, Welsh *pawr*, depastio, Breton *peûr*. Since then this pûr has passed into currency and figures in most studies of Scottish place-names [2]. Nevertheless it is nothing but a 'ghost-word'; the true form is *fùr*.

Doch-fùr, Dochfour (near Inverness), *doch*, *dabhach*, a measure of land, 'wet daugh'. *Ruigh-fùr* (I., Caiplich), *ruigh*, shealing ground. *Trian-fùr*, *ṭrən-fu:r*, Trinafour (P. Glen Erochy), 'wet third', perhaps 'third' of a daugh. *Bail-fùraidh*, Pitfourie (P. Moulin) with suffix. *Dail-fùr* and *Dailidh-fùr*, Dalfour (I., Badenoch; E., Strathspey; A., Ballater) 'wet haugh'. *Innis-fùr*, Inchfuir (R., p. Kilmuir E.) 'wet meadow'. *Pead-jhùr* [3], Pitfour (R., p. Avoch). *Bail-fùr* Balfour (A., Birse).

1. Macbain in *Trans. Gael. Soc. of Inverness*, vol. 16, p. 188; Stokes in Bezzenberger's Beiträge, vol. 18, p. 109.

2. Used, I regret to say, in § 21 above, which was written some years ago and before I had fully realised the danger of accepting any alleged British word without verification, on whatever authority.

3. Watson, *P.N. of Ross*, p. 135.

Furene, Book of Deer (A.), the first part of which appears in modern Pitfour, is a compound of *fùr* and *ene*, not as explained in § 21. In Argyle *Tir-fùr*, Tirefour, Lismore; *Peighinn-fùr*, Pennyfuir, Oban, 'wet penny-land', *Achadh-fùr*, Cowal.

The word is *fùr*, not *pùr*, for the following reasons. (1) *Doch*, daugh, does not lenite the following term. Near *Doch-fùr* above, there is *Doch-garrach*, Dochgarroch, and in Ross *Doch-gartaidh*. Were the word **pùr*, we should have **Doch-pùr* (2). In *Pead-fhùr*, Pitfour, the *f* is obvious. (3) So also in Book of Deer *Furene*. Besides these instances in Gaelic-speaking parts, the word is abundant elsewhere in anglicised forms, Balfour, Tillyfour, Badinfour, etc. If the original were *pùr*, we should have most of these, if early, Balpour, Pitpour, etc. Thus *Srath-pheabhair* is Strath *P*effer, and there is Inver*p*effer elsewhere; *Bail-pheitidh*, Eng. Led*p*ettie (P., p. Dunkeld); whereas -*p*our is never found [1].

1. The anglicised forms of the original Gaelic nomenclature show irregularity, as might be expected, but the following generalisations are possible as regards consonants, especially in words that have not been recently formed in English.

(1) Lenition (aspiration) is usually disregarded and the primary consonant restored, at the beginning of a stressed syllable. *A'Mhaoirne*, the *M*earns, *Dun-Chailleann*, Dun*k*eld : much less frequently after the stress, but still often there, *Teimhil*, Tu*mm*el; least frequently of all when final in an unstressed syllable, *Fànamh*, Fendo*m*, *Druim-diarfhiodh*, Drumderfi*t*, *Deimhbhidh*, Davio*t* ; but -*ch* final gives Eng,-ch, not -c.

(2) At the beginning of a stressed syllable the Gaelic unlenited stops are represented by the corresponding English ; where there is a difference, e. g. *Tuilnean*, *D*ulnan, *Tomach-gearraidh*, *D*almagarry, *Plàtan*, *B*leaton, some special reason lies behind it.

(3) The Gael. consonant at the *end* of a syllable, whether stop or spirant, is often changed, as follows :

(a) *d*, *dh* may become Eng. t, th : *Bod*, Bu*t*e, *Ruaidhfhinn*, Ru*th*ven, *Bealadhdar*, Ballaer, *Tèidh*, Tei*th*. At the end of polysyllabic words this is practically universal : *Libheid*, Live*t*; Drumderfi*t* above.

(b) *b*, *bh* may become p, f : *Gilb*, Gil*p*, *Càbaig*, Ca*p*uth, *Screabainn*, Scre*p*in, *Dubh*, Du*ff* (man's name), *Bidbin* (Old Gael., Book of Deer), *dhbh v*, Bi*ff*ie, Loch *Ceimhbh*, Kem*p*.

(c) *g* may become c. This is rare except at the end of polysyllabic words. The -*ag* and -*g* suffixes regularly become -c (ck), *Eilirig*, Elrick.

In these *fùr* phrase-compounds it will be noticed that except *Peal-fhùr* none of them show lenition. This is due to the tendency of initial *f* to resist it. Thus in phrase-compounds, *allt*, *uisg*, *both*, etc. regularly lenite the second member, but not if it begins with *f*, which is usually preserved. The *Grammar of the Christian Brothers* notes the same tendency with *f* in modern Irish (p. 12).

Fùr is from **vugro-*, cp. Gr. ὑγρός, Icelandic *vökr*, wet, Gael. *fual*, urine, from **vug-lo-* (Boisacq, Dict., pp. 997-8). It is now obsolete, but was a living word as late as the period of English borrowing, as *Peighinn-fùr* above shows. I cannot trace it in Irish or in Irish toponomy.

Some names mentioned by Machain and others in connection with the supposed *pùr*, belong elsewhere : Pouran in Fife and *Pòrainn* (R.); Powrie near Dunnee, is from **Pollairidh*, as the English pronunciation shows, cp. *poll* and Eng. pow, *coll*, hazel, in English often cow (in place-names).

liath, (gen.), rock :

93. There is a big class of names in *-lath* and *-laidh*, especially the latter, where the ending without doubt does not have in all cases the same history. It may be merely suffixal, or the words may be compounds. With the help of the Book of Deer and some Irish references it is possible, I think, to establish a word *liath* (gen.) rock, as the second member of certain words in *-lath*, including the wellknown names Stirling and Paisley.

In the Book of Deer, v. 22, is *ingortlie mor*, acc. case, where *in* is the article, 'the big Gortlie [1]. Let us assume provisionally that *-lie* is the acc. sing. of a noun declining nom. *lie*, gen. *liath*, dat. *líith*, acc. *líith* and in the shorter form *lie*, for which compare, for example, Old Ir. acc. *traig* as well as *traigid* and

1. The editors print *gort lie*, but *gort* is close to the margin and there is no room for *lie* in the line. Macbain, however, rightly suggests that what he prints *gort lie* is a proper compound, and compares the name Gortlick. Stokes makes *lie* gen. plur. of *lie*, stone, and translates 'the great rock-field'. But the gen. plur. of *lie* is *liac*, *lec*.

see Thurneysen, Handbuch, p. 193, § 314. This is a *t*- stem, from nom. **lēv-ets*, gen. **lēv-etos*, etc., **lēv-* being identical with the stem in *líe*, stone, gen. *líac*. Provisionally then *Gortlie* is 'field-rock' or 'stone'.

The common-noun *cachaileith*, gate, not found in Irish, is variously spelt *cachliadh*, *cachaleith*, *cachle*, *cachlaidh*, *cachliath*. These variations are due to two causes. (1) The awkward and indefensible convention by which clear *a* in a final unaccented syllable is sometimes written *ei*; and (2) to the fact that in this word the rule of *caol ri caol* is awkward and really unworkable. The pronunciations are *ḳaχl'a* and *ḳaχəl'a*, i.e. the *ch* is broad, the *l* is palatal, and the second *a*, not *ə*, indicates a broad final lenited consonant. The best spelling in conventional orthography would be *cachaileath*; the second vowel sound not being organic but introduced to ease the passage from the broad to the palatal consonant. This juxtaposition of consonants of different quality shows that the words is a compound, dividing *cach-leath* [1]. The meaning and etymology of the first part *cach* are doubtful; there are several possibilities. It can be explained from **kagh*, enclosure, pen, whence Germ. *hag*, fence, enclosure, O.E. *haga*, Eng. *hedge*; cp. Latin *caulae*, enclosure, diminutive from **cavā* out of *kagʷhā* [2]. In *cach*, originally *cagh* or *cogh*, for modern Gaelic frequently shows *a* where Old Gaelic had *o* [3], *gh* has become unvoiced as in *teach*, house, *buarach*, cow-fetter, *droch*, bad, etc. In composition the rule seems to be that the voiced consonant reappears, e. g. *teaghlach*, household; and this is against the suggestion that *cach* is for *cagh*. But the objection is not, I think, fatal; *droch*, bad, remains in composition, and *A'Mhachraidh*, a flat at Culcabock near Inverness, most probably contains *mach* from *magh*, plain; compare also lùchairt, palace, from longphort. *Cachaileath* thus means, in this view, 'enclosure stone', then 'gate'. The final *a* in *ḳaχl'a* arises from the

1. See Thurneysen, *Handbuch*, § 156(a).
2. Walde, *Wörterb.*, s.v. *caulae*.
3. *Clach*, stone, *gart*, cornfield, *cas*, foot, etc.; cp. Pedersen, *V.G.*, I, 34, and Macbain, *Dict.*, XIII.

original long *e* [1]. *Cachaileath* is thus really a genitive used as a nom. (§ 89); the spelling *cachlaidh* of some of the dictionaries suggests a pronunciation *kaχl'i* in some parts, and if this form *cachailith* exists it is a dative used as a nom [2].

94. Stirling. This town is situated at the foot and partly on the slope of a striking rock-mass that rises precipitously out of the flat plain of Forth. The Gaelic is *Sruibhleath*, *sruil'a* and *struil'a*. In the Annals of Loch Ce the battle of Bannockburn, 1314, near Stirling, is *cath ag sruibh leith* and in the Annals of Clonmacnoise *S(c)rubleith*. In the Book of the Dean of Lismore, *Strwlee*.

The first part of *Sruibhleath* is from the obsolete *srubh*, nose, snout, Old Ir. *srub*, the meaning of the whole thing being 'nose-rock'; cp. the common *srón*, nose, in place-names. Struie, a hill, in Ross, and Achstruie in Inverness contain the word. The form *Strwlee* above (16th. century) indicates *Sruibhliith*, that is the dative case.

The English Stirling is modern, and affected in the final syllable by the English -ing ending; the vernacular pronunciation is Stirlin. The early spelling, if minor differences are neglected, is Strivelin. The explanation of the *-n* is that the English form happens to start from the accusative like Duncan, § 70, note. There are also Stirling hill near Buchan Ness and another in Skene, both in Aberdeenshire.

95. Paisley. From vulgar-Latin **passus*, way, road through, comes Scottish Gaelic *pas*, of the same meaning [3]. The word is barely obsolete, but is omitted from the dictionaries under the idea that it is the English word 'pass'. In the place-names it is common. *Pas Lànaidh*, Pass of Leny (P., Callan-

1. Phonetic *a* in final unstressed syllables arises from original long *a*, *e*, *o*, and from the vowel spelt *ao*.

2. The etymologies in Macbain, *Dict.*, divide the word at the wrong place or fail to account for the quality of the consonants. Besides, "co + cliath" would give cogleath or the like.

3. Or from the verb **passare*, whence Ital. passare, Span. pasar, etc. When we bear in mind the long period during which the Picts were in close contact with the Empire we need not be surprised to find that Scottish Gaelic contains many Latin loan-words. They will be referred to as a group later.

der). *Am pas* (I., Stratherrick). *Cam-pas*, Compass (I., ditto). *Pas cadha nam Fionn* (A., Braemar). Dunipace, **Duni-pas* (Stirlingsh.), ' fort of the passage ', through the river Carron.

Paisley contains this word. Early spellings, abundant from the 12th. century, are Passeleth, Passelet, Pasleth, and the like ; also, representing the original nominative case, Passelay. The meaning is ' passage ' or ' ford rock ', and the reference is doubtless to a crossing on the river Cart at the place. There is a second occurrence of the name in Inverness-shire. The old name of the land on the east side of the Beauly river at the ferry near Beauly, now Ferrybrae, was Paisley, still in Gaelic *Paslaidh*.

Watson gives the present-day Gaelic of the first of these two as *Paislig*, heard in Argyle [1]. Along with this has to be taken *cachliag*, *ka·χl'ək*, one of the current forms of *cachaileath*, § 93. These two forms owe their existence to confusion between *líe*, gen. *líath*, ' rock ' and *líe*, gen. *líac*, ' stone ', and serve to confirm the explanation offered for *cachaileath* and the others. For the prevalence of *t-* stems in Scottish Gaelic, cp. *monadh* above and § 91.

Cruaidhleath, *kruiːl'a*. Croyla (I., Badenoch), a hill, ' hard rock '.

Some of the many names in *-lidh* can be best explained, on semantic grounds, as datives of *líe*, *líath*. *Binnilith*, Bingally, (I., S. Glass ; and elsewhere), ' peak rock '. The original meaning of ' rock ' can pass over simply to ' hill ', as with *creag*, which is often applied to hills without rocky surface. *Farlaidh*, Farley hill, near Beauly (I.), ' high hill ', from *for*, *far*, over. *Màrlaidh*, Marlee (P., Blairgowrie), possibly ' big rock. '

eiridh, river : *Bodotria* (Tacitus) :

96. In Old Gaelic (Book of Deer) the form is *eri*, gen. *erin*, an unlenited *n-* stem. In the modern language this has become as usual *eiridh*, nom. and for all cases, but some sur-

1. *Zeitsch. f. celt. Phil.*, V, 184.

vivals of the original declension occur (§§ 70, 84). The following river-names, a few out of many, will serve to exemplify the word.

Iarairidh (I., p. Urquhart and Glenmoriston), ' west stream ', from *iar*, west. *Caolairidh*, Kilry (F. Glen Isla), ' small stream ', from *caol*, narrow, thin. *Conairidh*, Conrie (A., Strathdon), from *con-*, high. *Deisiridh*, Dessary (I., Loch Arkaig), from *deas*, *deis*, ' right-hand '. *Uairidh*, *u:ri*, Ury (A. ; P., Strathardle and Glen Tilt ; and others elsewhere). The Aberdeen one is in Scots ju:ri, which is against the division of the original Gaelic into *uair-idh* ; the diphthong *ua* would rather give in Scots *oy* (*oi*) or *o*. The stem *ù* (which probably occurs also in *Loch Usaidh*, Ross) may be from **ūvo*, from root **pu*, purify [1]. *Uairidh* is thus ' clear river '. The Register of Paisley, p. 13, has ' usque ad torrentem qui dicitur *Cloghari* ', and elsewhere in the Register *Clochari* ; ' stony stream ', from *cloch*, later *clach*, stone. *Fionnairidh*, Fiunary, ' clear stream ', from *fionn*. *Feargraidh*, Fergrie (A., Glen Gairn), ' angry burn ', from *fearg*, wrath. The stem of the river *Feisidh* (I., Badenoch) occurs in the Aberdeenshire stream Fisherie, **Feisiridh*.

**Alteri* nom., *Alterin*, acc., now Altrie (A.), shows the modern *eiridh* in its Old Gaelic form in the Book of Deer. In § 70 this word was taken as a place-name and wrongly divided *Alter-i* ; but it is probably a river-name and a compound of *alt*, cliff, high bank (§ 84) and *eri*. In the lower part of its course where the lands of Altrie are, the stream is fringed with steep-faced river terraces from which it takes its name [2].

The old declension is still preserved in some phrase-compounds. *Loch Ceitirin*, *l.-k'etʃəran*, also *k'etʃəraṇ*, Loch Katrine (P.) ; the first pronunciation shows secondary development of *a* in final syllable, the second is the original. The stem *ceit* is seen also in *Allt Ceitilean* (Ar., Loch Etive.). *Inbhir-fheadran*,

1. Fick, *Wörterb.*, I, 483.

2. The second syllable of *Alteri* and the others is preserved from syncope by the fact that the second member of the compound begins in a vowel, the reconstruction being **alto-erio* ; cp., for example, O. Ir. *Lugedon* from **Lugu-aidonas*, but *Luccreth* from *Lugu-qrit*.

Inveredrie, older Inverveddrie (F.) from *fead*, tube, pipe, which is often found applied to small streams with a narrow channel ; literally, ' tube river '.

97. A common river-name involving this *eri*, *eiridh* is Peffrie, of which the English forms are Peffer, Peffrie, Paphrie, Paphoryn (oblique case) and the like. There are at least eight streams so named, all of them small burns. There are two in Haddington, one near Edinburgh, two in Forfar, one in Perth near Crieff, one in Ross, one in Kincardine in 1247, rivolum de Paforyn, now obsolete. Only in the Ross example is the original Gaelic available. Strathpeffer is in Gaelic *stra-fio'ər*, and the mouth of the stream *inir-fio'ərən*, the original declension being evidently that of *Alteri* above. The final *a*, not *ə*, is secondary. What is the lenited silent consonant in *Pea'air*, old genitive *Pea'airin* ? Phonetically it might be *t*, *d*, *g*, *b*, *f*, but the English, which dates from the time when the consonant was still sounded, shows that it is either *b* or *f*. Recent books write Peo*fh*air as if this were the ascertained historical spelling, which is not so. As has been pointed out in § 92, note, Gaelic *bh* can appear as *f* in English at the end of a syllable, so that Eng. Peffer no more necessitates Gaelic Peo*fh*air than Crieff does Craoi*fh*, or Duffus Du*fh*ais. etc. The Gaelic of these is *Craoibh*, *Dubhais*. On phonetic grounds alone *Peabhair* [1] has as much authority as *Peafhair*, and on other grounds *peabh* is preferable to *peafh*. From Peffrie, the English name of the Ross stream, taken along with *Srath-pheabhair* and *Inbhirpheabhairean* (§ 87) it can be seen that the word was in Old Gael. nom. **Pebheri*, gen. **Pebherin*, a compound of *pebh* and *eri*.

Peabh I take to be a Latin loanword, from *bivium*, place where roads meet, boundary. Other words where Latin *b* initial gives Gaelic *p* are *béist*. *biast*, but also *péist*, *piast*, Ir. *péist*, from *bestia* ; *piobull* and *biobull*, from *biblia*, the Bible ; *praiseach*, broth, from *brassica* ; *piorraid* and *biorraid*, cap,

1. For the *o* (phonetic) in *Peabhair*, cp. *seabhag*, hawk, *sleambhainn*, slippery, *leabhar*, book, *seagal*, rye, and some others, which dialectically have *o* (Celtic Review III, 239).

from *birretum* ; Ir. *putraic* from *butterícus* ; Ir. *pleo* from *blavium* [1]. For the vowel *e*, *ea* from *i* see Vendryes, De Hib. vocabulis, § 21. Latin intervocalic *v* disappears in the loan-words ; but its preservation here may be paralleled in *cabhuil* from *cavellum*.

The *b* form of *peabh*, like *béist* along with *péist* etc., occurs in *Carn* and *Allt Bheabhfhair*, *viəu'ər* and *viəuhər*, O. S. M. Bheur, a hill, on the watershed between Nethy and Caiplich, on the track between these valleys (I., Abernethy). This is a compound of *beabh* and *fair*, hill, common in hill-name compounds ; ' boundary hill ', ' hill where roads meet '.

Peabhairidh is thus ' boundary burn ' or ' burn where roads meet '. Its signification is closely allied to that of the common *Allt Chrìoch*, *Allt na crìoch* of later times [2]. As the name does not seem to be found in Ireland, it has been assigned to British since Chalmers and perhaps before. Its non-Irish provenance and the resemblance of *English* Peffer to Welsh *pefr*, radiant, are sufficient to secure that ; and this is the usual derivation.

98. The stem of Old Gaelic *eri*, perhaps the word itself, appears in the well-known *Bodotria*, nom., *Bodotriam*, acc., the name in Tacitus, *Agricola*, of the river Forth. Ptolemy's form is different, *Boderia*. What is the relation between the two ? Both must be held to be well attested, for Tacitus presumably drew on trustworthy material for his father-in-law's Scottish campaigns, and as for Ptolemy, so many of his names can be shown to correspond with their modern Gaelic equivalents that *Boderia* cannot be lightly set aside. Both forms may be correct. If the words are compounds and the first part **bodos*, gen. **bodotos*, a *t*- stem, then *Bodotria* can be explained as for **Bodot(o)-eria*, while *Boderia* divides **Bod(o)-eria* ; that is, the full stem is used in the one, the nominative stem in the other. In composition the regular rule is that when the

1. Vendryes, *De hibern. vocabulis*.

2. *Peabh* is also found in *Peabhann*, pɛ'əN, the river Pean (west I.), a compound, with *ann*, ' river ', as the second member. The English form, being recent, does not show the silent consonant : if it had been old, we should have expected *Peffan.

first word belongs to the consonantal declension the full stem is used, but there are examples of the shorter stem also : Ir. *dair-mag*, oakplain, *anam-chara*, soul-friend, *traig-lethan*, broad-footed [1]. This, I think, will account for *Boderia* alongside of *Bodotria*. The syncope of Celtic **Bodot(o)-eria* to Latinised *Bodotria* seems to present no difficulty.

**Bodos*, **bodotos*, is from the I. E. root **bhudh-*, bottom ; from the extended base **bhudhno or *bhudhmno-* come Sansk. *budhna-h*, ground, bottom, Gr. πυθμήν, bottom, Lat. *fundus*, Gael. *bonn*, bottom, sole of foot ; Eng. *bottom* [2]. The meaning is ' bottom river ' [3]. This name is thus rather a descriptive term than a river-name proper as rivers were usually named in Old Celtic ; and in this fact seems to lie the explanation of how it came to be that what is now the river and firth of Forth had two names in Old Celtic. The name Forth comes from Old Gaelic *Foirchu*, *Foircu*, *Foirciu*. It is now obsolete, but must have been the usual name when English entered the country. It is an *nn-* stem, the genitive appearing in the English Forthin [4]. *Foirchiu* can be from O. C. **Vericio* where *Ver-* is the intensive prefix. This is more like the usual nomenclature for rivers, and it is not impossible that we have the word in the name of a tribe mentioned by Ptolemy as seated somewhere in the neighbourhood of the Forth. The readings are *Venicones* and *Vernicones*. Is the true reading **Vericones* ? However this may be, it would appear that *Bodotria*, *Boderia* was the name of only a part of the river, the lower portion where the plain is markedly flat, though everywhere the mountains from which the river and its tributaries issue are visible.

With *Bodotria* goes etymologically *Bodencos*, *Bodincos*, the Ligurian name of the river Po in Italy (Holder, s. v.). The

1. Cp. Pedersen, *V. G.*, II, 2, and Thurneysen, *Handbuch* §§ 321, 328.
2. Walde, *Wörterb.*, pp. 325-6 ; Boisacq, *Dict.*, p. 825.
3. Zeuss, *Gramm. Celt.*, p. 22, suggests with a query that *Bodotria* may be for *Bodortia* and compares O. Ir. *buadarthe*. Macbain, *Trans. Gael. Soc. of Invss.*, vol. 18, p. 279, supposes that Tacitus and Ptolemy are both wrong, and, combining the two forms, writes Bodertia for the name.
4. Hogan, *Onomasticon* ; Skene, Chron. of Picts and Scots, p. 10.

explanation recorded in Pliny, *Nat. Hist.*, 3, 122, " quod significet fundo carentem ", is partly right ; but as *-incos* is merely suffixal the meaning is not ' bottomless ' but ' bottom river '. The same physical features are present as with the Forth — a flat river-plain overlooked by mountains.

Though *Bodotria*, *Boderia* is obsolete as a name of the Forth, the word is extant elsewhere in Scotland. In Forfarshire we have Aberbothrie, where Bothrie is as usual the name of the river. The Eng. *th* is for Gaelic *dh* (§ 92, note).

The second part of *Bodot-ria*, *Bod-eria* is *eriā*. There were thus two formations, a *-iā* and a *-ion-* stem, or possibly the original *-ia* ending went over in later times to the *-n-* declension. In any case the stem *er-* is the same as in **erio*. This is to be referred to the I. E. root **per*, go forward ; Gr. πείρω, pierce, πόρος, passage, Lat. *peritus*, experienced, Goth. *faran*, go, Eng. *fare*; further, Old Sax. *farma*, rapid stream [1].

This Old Gael. *eri*, now *eiridh*, is extant only as the second part of proper-compounds. It must however have been a living word at the time of borrowings from Latin as *Peabhairidh* shows. Is it found in the Irish toponomy ?

gu, go, height, hill ; Glasgow :

99. This word, like the preceding, is rather common as the second member of proper-compounds. The root in *gu*, *go*, from **gu-vo-*, is I. E. **gu*, to bend, arch, with *-vo-* formative. Other extensions are seen in Gr. γύαλον, convexity, γυρός, round, γαυλός, round vessel, Sansk. *gōlaḥ*, sphère, O.H.G. *kiol*, vessel, Norweg. *kjuka*, Lith. *gùžas*, knob [2]. The stem *gu* + dim. *gau* is present in *guaigean*.

The best known instance of *gu*, *go* occurs in the name Glasgow. The Gaelic is *Glascho*, *Glaschu*, *Glascha*, a compound of *glas* and *gu* or *go*, ' green ' or ' grey hill '. When in composition the voiceless *s* and the voiced *gh* come together, the latter loses its voice and becomes *ch*, hence *Glascho*, etc. [3].

1. Fick, *Wörterb.*, III, 229.
2. Fick, *Wörterb.*, III, 45.
3. Cp. Thurneysen, *Handbuch* § 121.1.

This is the reason too why in early English spellings, 12th. century onwards, we find hesitation between *c* and *g* : Glascu, Glasgu, Glasco, etc. In present-day English two pronunciations are heard. (1) Under the influence of the original spelling, and Glasgu is much the commoner form in early documents, the *g* is kept and the *s* perforce voiced, glazgo ; or (2) the *s* is kept and the *g* is unvoiced, glasco, glasco, glesco [1]. The first is the more formal and ' polite ', the second the more vernacular pronunciation. The site of the original Glasgow was the neighbourhood of the present cathedral, and the name arises from one of the heights there [2].

In Aberdeenshire the same name is found twice, Glasgow in the parish of Kinellar where the same two English pronunciations are heard, and again in a district where the Gaelic of it is available. The hill between the head of Glen Isla (F.) and Glen Callater (A.), on the map Cairn na Glasha, is in Gaelic *Carn glaiseach*, where the palatal form of *glas* is used in the compound, as is common in compounds of adjective + noun. In these eastern dialects, in which the final obscure vowel is lost, original *Glaischa* would become *Glaiseach* [3], cp. *dorach*, dark, from *dorcha*, *Donnach*, man's name, from

1. I have seen the vowel *e* in Glesca commented on as showing Cymric influence. But this is quite to misunderstand the vocalism of Northern English (Scots) in the place-names. Gaelic *a*, short and long, may go into English as *e*, ɛ (phonetic) : *carn*, cairn ; *fàl*, fail ; *Narrunn*, Nairn ; *cars*, kerse ; *Cinn-chardainn*, Kincáirn ; *Dàisgidh*, Deskie ; *bail*, bel ; *Blalag*, Blalack, Blelack. In these, and in countless others, the English (Scots) vowel is *e*, open or close, short or long, as the case may be, whatever the orthography. Gaelic Glascho > Eng. Glesca is perfectly normal.

2. Popular etymology was at work on *Glaschu* at an early date. Kentigern, the founder of the church there, is credited with having been called *Inglas chú*, the grey hound ; hence the name of the place (Rhys, *Celtic Britain*, p. 199). There are other worthless explanations of the same nature, involving Cymric. They proceed on the supposition that the consonant of the second part is originally *c*, whereas it is *g*, and the word to be explained is *gu* not *cu*.

3. Chalmers, *Caledonia* III, 608, speaking of the Glasgow on the Clyde, says : " It is often called by the Gaelic Highlanders *Glasach* ". From this it is pretty clear that a hundred years ago he must have heard the true modern form as it would be spoken in the eastern Highlands, like *Carn Glaiseach*, as against *Glaschu* of the west and north.

Donnchadh, etc. In the Register of Cupar this hill is given as Carn Glascha (between 1443 and 1538). Final *-a* had not fallen in the Gaelic when that form originated.

Besides *glas*, various other words are found compounded with *-gu*, *-go*. Linlithgow, near Edinburgh, contains the compound -lithgow [1]. Bathgo, (cp. for the first part Bathgate, in Linlithgowshire) is mentioned as a hill in what is now the town of Paisley in Groome's Gazetteer. In Indégo (A., Tarland), where In- is a shortening of Edin-, as usual, from *aodann*, face, cp. Edindiack and Indiack, etc., Dego is a proper-compound, of which the first part, in the absence of the Gaelic, is doubtful ; possibly *dàgho*, ' two heights '.

A widespread compound is *àgho*, where *à* is ' high ', cp. O. Ir. *à*, ' height ', Meyer, *Contributions*, s. v. ; ' high hill '. *Moin-àgh*, which is for older *M.-àgha* (§ 3 (*a*)) as the Eng. Monega shows (F., head or Glen isla). Adamnan, *Vita Columbæ* II. 46, mentions an island " quae Scotice vocitatur *Airthrago* ". From the context, its situation was evidently not far from Iona, but it has not been identified. The word is a compound of *airthir*, east, and *ago*, ' eastern height '. Two good instances occur in anglicised forms, the original Gaelic of which can be postulated with practical certainty. **Liosmach-àgho*, Lesmahagow, pronounced lesma-he:gə (Lanarkshire) [2]. This belongs to the group illustrated in § 80, with the *-mach*

1. The modern Gaelic for Linlithgow is given in *Ztsch. f. celt. Phil.*, IV, 267, and in J. F. Campbell's *Witchcraft*, p. 279, as *Gleann Iucha* and *G. Iuch*. There is some corruption here, but the second part of *Iucha* shows the same phonetics as *Glascha*. The original may have been **Liuthcho*, where the voiceless *th* causes change of *gh* to *ch*.

2. This Lesmahagow and Glasgow on the Clyde are south of the Forth, and so outside the area proposed for treatment in these papers (§ 1), the reason for the exclusion being that south of that river Gaelic is extinct and that the living forms of the anglicised place-names are not available, except for a handful of names still recoverable in the Highlands. It is not implied by this, however, that the Celtic toponomy of south Scotland is of a different character from that of our area. On the contrary, the nomenclature of both divisions is Goidelic, and much of the material that distinguishes the Goidelic of the north and marks it as native is found also in the south, indicating a substantial identity of language at the dawn of history and earlier. But this is to anticipate.

suffix ; from *lios*, fort ; ' high-hill fort '. **Braon-àgho*, Barnégo (Stirlingshire) ; *braon* in the sense of small river is fairly common in phrase-compounds, the English Barn- showing metathesis, cp. Burns, the poet's name, from the place-name **Braonais*. **Braon-àgho* is ' high-hill stream '.

It would be interesting to ascertain whether this *gu, go* is present in Ireland. I have not noticed it.

béith, road, way :

100. One of the grants of land to the monastery of Deer runs thus (Book of Deer, II) : *Cainnech acus Cathal doratsatar alterin alla uethe na cam... ne gonice in béith edar da alterin*. The word written *cam... ne* is damaged, but otherwise everything is clear. The lands of Altrie, which had been extensive, are now called Mill of Bruxie, two miles north-west of the monastery. Stokes translates, " Cainneach and Cathal gave Alterin alla bhethe (birch cliff) na Camone as far as the birch tree between the two Alterins " ; Macbain the same, omitting ' birch cliff '. The translation on the face of it is unsatisfactory. A single birch-tree, which might be gone to-morrow, is hardly probable as a boundary mark in an important land-grant, and a place called Alterin-alla-uethe-na-Camone is not credible.

Béith [1] is not ' birch ', but ' road ', and in *uethe* we have it in the gen., with *u* = *bh* ; *alla* is an adverb of place, seen in O. Ir. *alla anair*, in the east, *alla astig*, within. The translation is : " Cainneach and Cathal gave (that part of) Alteri from the Camone (?) road as far as the road between the two Alteris ". That is, only a part of the Alteri lands are granted ; the extent of the donation being defined in the phrase *alla uethe* etc.

Béith, gen. *bethe*, is an *ī*- stem, from **beitī* ; I. E. *beit*-, go. Cp. Lat. *baetere*, go, Germ. *Pfad*, path, Eng. path [2]. The

1. The accent marks in this text are quite irregular (§ 22), but as *béith* is doubly accented, length is indicated here.

2. Fick-Torp, *Wörterb.*, III, 217.

word is now obsolete, though prominent in the place-names.

Da-bhëith, *ḍa-vɛ:*, Dalvey (E., Strathspey) ; the first part is doubtful. *Tallath-bhëith*, *ṭaLa-vɛ:*, Talla bheith (P, Loch Rannoch). Bethélnie (A.) and possibly Beath (Fife) and Beith (Ayr) contain the word.

101. In proper-compounds the long *e* followed by palatal consonant gives *i* (phonetic) ; if followed by broad consonant it would give *a*. Examples of *bëith* in proper-names are numerous. *Miogbhaidh*, *mikvi* and *mikvi*, Migvie (A., Cromar ; Sutherland ; and three or four times elsewhere). The Aberdeen Migvie is in the 12th. to 14th. centuries Miggeueth, Mygweth, Mygvethe. *Miog* is obsolete except in place-names, where it is common, and the meaning is not quite certain. Probably the stem is O. Gaelic **midh*, middle, with the *g* suffix added (§ 83) ; better spelling *miodhg* [1]. *Miogbhaidh* is thus ' middle road '. *Camas-àthbhaidh*, Camusavie (Suth., L. Fleet), *àthbhaidh*, ' ford-path. *Tarbhaidh*, *ṭarvi* [2], Tarvie (P., p. Moulin). Tervit in Fife, older Tarueth, is the same. *Deimhbhidh ḍfɛ̃ivi*, Davi(o)t (I., Strath Nairn), Deveth 13-16 cent., cp. Davi(o)t (A.) ; *deimh-* from **dem-* seem in *deimhinn*, sure, firm ; ' hard road '. Tervi*t* and Davio*t* show hardening of the final lenited consonant in the English forms (§ 92, note). *Cùlbhaidh*, Coulavie (I., Loch Affric) ; ' back road. ' *Multbhaidh*, *muLtvi*, Multovie ; *mult*, wedder, wedder-path '. *Gealbhaidh*, *ǵiaLvi*, Gallovie (I., Duthil), ' white road '. *Mucbhaidh*, *muχkvi*, Muckovie (near Inverness), ' pig track '.

1. Cp. O. Ir. *med-nocht*, midnight, *mid-chuairt*, mid court. etc. Besides *Miogbhaidh* may be mentioned *Miogdhail*, Meigle (P.), ' mid flat ' ; *Miogain*, now Migdale (Suth.), where *-ain* is probably the element seen in *Furene* (§ 92) ; *Dail-mhiogachaidh*. Dalmigavie (I., Strathdearn), ' midale-field flat ' ; **Miogsbrath*, Migstrath, Midstrath (A., Birse), ' middle strath ' ; **Miog-mhàrr*, Midmár, Migmár (A.), ' middle of Mar ', Mar being a district name. This *miog*, *miodhg* has been explained as Welsh (*Celtic Review*, VII, 366) and the meaning ' bog ' assigned to it. But a native source must first be sought ; and besides, ' bog ' is quite inapplicable in Midmar, Midstrath, the Aberdeen Migvie and others.

2. *Tarɑ:vi* is to be expected in accordance with the phonetic rule given in § 33, note 2 ; but in compounds the liquid svarabhakti is not always heard, especially I think in eastern districts ; cp. *Gealbhaidh*.

Names of this type are found all over our area. I have not noticed them in Irish, nor the noun *béith* itself.

102. These proper-compounds in *-bh(a)idh*, which are geographically Pictish and linguistically Goidelic, have been explained as "Gaelicised Pictish [i. e. Cymric] names involving *magos*, plain, which in the short form *-ma*, mutated into *-fa*, meaning place, spot, is a favourite Cymric ending [1]". Apart from the gratuitous introduction of Cymric to explain words whose history, as seen above, is purely Goidelic, this explanation fails to notice that **magos* is quite well-known in the toponomy as the second member of proper-compounds. So far from giving *-bh(a)idh*, it appears in the old language as *-mhagh* and in the modern as *-mhaich*.

A' Mhormhaich, *ə-voro:iç*, Morrich, Morvich (I., Beauly ; R., Tain ; and elsewhere ; see Macbain, Dict. *morbhach*) ; from **morimago-*, 'the sea-flat'. *A' Chonmhaich*, *ə-χono:iç*, Conventh, but formerly Conway (I., Kiltarlity), from *con-* 'high' and *magh*, 'high flat'. For *Taranmhaich*, 'cross plain', Darnaway, and *Euganmhaich*, Aikenway. 1224 Agynway, see § 71. The stem *eug-* is from **anko-*, bend, curve, Lat. *ancus* ("qui aduncum brachium habet"), Sansk. *ankú-ḥ*, hook, Gr. ἀγκύλη, bend, loop, O. Eng. *angel*, hook ; *'Aganmhaich* = 'curved plain'. The lands are almost enclosed in a great bend of the Spey. This stem gives also *Eugdhail*, *ε:kəl*, Edzell, but in ordinary vernacular Egil (F.), 'curved haugh'. *An Fhearnmhaich*, Farnaway, Fernaway, now included in Kirkhill parish (I.), from *fearn* and *magh*, 'the alder flat'. *Tigh na lonmhaich Lono:iç*, map Tigh na leac (I., near Kilmorack) ; *lon-* is obscure, but the second part is *magh* ; 'house of the *lon*-flat'.

Names like Irish *Dairmhagh*, *Fearnmhagh* do not exist in Scotland today ; *-magh* has in all cases become *-mhaich*. This change, however, is later than the 12th. century at least, for the -way of Darnaway, Farnaway, Conway, etc. is a phonetic representation of *-mhagh* ; cp. Fóssoway in Kinross, Fife, an early spelling of which is Fossedmege.

1. *Celtic Review*, VII, 367 ; *Zeitsch. f. celt. Phil.*, V, 580.

It has to be noticed that when the compound consists of a monosyllabic noun or adjective plus *magh*, the article is always present, *A' Mhormhaich*, etc. ; but not when the first member contains a suffix. It may have been remarked that none of the proper-compounds dealt with in §§ 90–101 contain the article, and I know of none of the primitive type that do. Its use in *-magh* compounds is almost certainly recent, because it does not appear in the English forms, Conway, Farnaway, etc. Its development is doubtless connected with the fact that almost all the names with the *-aich* suffix, phonetically identical with (*mh*)*aich*, have the article.

pean, *Peanfahel* (Bede) :

103. Referring to the Roman wall between Forth and Clyde, Bede (Hist. eccles. I, 12) writes " Incipit autem duorum ferme milium spatio a monasterio Aebbercurnig ad occidentem in loco qui sermone Pictorum Peanfahel, lingua autem Anglorum Penneltun appellatur ; et tendens contra occidentem terminatur iuxta urbem Alcluith ".

The names *Peanfahel* and Penneltun are both obsolete, and thus the exact situation of the place cannot be directly determined. The point will be discussed later.

A second reference to Penneltun [1] occurs in a note to Nennius, *Hist. Britt.* (see § 109). It is of much later date and had better be kept separate from the words supplied by Bede as current in the early 8th. century.

104. I. The first point to be noticed is that Bede does not say or in any way imply that *Peanfahel* means ' the end ' or ' beginning of the Wall ', though some scholars have quoted him as authorty for this [2]. His statement merely is, " the wall begins about two miles west of the monastery of Aber-

1. Writing, as always in these papers, anglicised forms in ordinary type, Celtic in italic.

2. For example Macbain, " the meaning of Bede's Pictish word *Peanfahel* is practically explained by himself as Wall's head " (Chambers's Encyclop., 1891, VIII, 169).

corn at a place which is called in Pictish *Peanfahel*, in English Penneltun ". We could substitute here any proper name we pleased and the sense of the statement would remain unaffected ; Bede has nothing to say as to the meaning of *Peanfahel*.

Except Rhys and Nicholson, all scholars find in this word O. Welsh *penn*, head, end, and *fahel*, gen. of O. Gaelic *'fal*, modern Gaelic *fàil*, nom. *fàl*, turf, dyke, and translate ' head of the wall [1] '. I venture to think that neither of these words is present here.

II. *Peanfahel and pean in the place-names.* — *Peanfahel* obviously consists of two words, but what is their relation ? Is the word *Pean-fahel*, a phrase-compound, accented on the second, or *Peanfahel*, a proper-compound, accented on the first ? The second possibility has never been taken into account, and yet this is just as likely to be the true structure of the words as the first. All the evidence goes to show that as a matter of fact *Peanfahel* was accented on the first syllable and is a proper-compound. Here the English form comes in to help. The one thing that the English renderings of the original Celtic place-names preserve is the position of the accent. Vowels and consonants may be changed or modified, but the stressed syllable of the original remains the stressed syllable of the new adaptation. If -tun, which is O. Eng. tun, village, town, is removed, Pennel is *Peanfahel* in English mouths, and its accentuation was almost certainly Pénnel. In phrase-compounds, as has been already pointed out, the initial consonant of the second member is regularly unlenited in English, and the older the English names are the more likely is this to be so (§ 92 note). Thus in the same sentence of Bede we have Aebbercurnig, where Eng. *c* is for Gaelic *ch*, since *aber*, ' river-mouth ', lenites. *An dail fhad*, Dalfad (A.,

1. D'Arbois de Jubainville, *Rev. Celt.*, III, 283, *Les druides*, 1906, p. 34 ; Stokes in Bezzenberger's Beiträge, v. 18, p. 108 ; Macbain, *u. s.* ; Rhys, *Rev. Celt.* VI, 398, *Celt. Britain*, 4th ed., 153-4 ; Windisch, *Kelt. Britt.*, 31 ; Nicholson, *Kelt. Researches*, 21 ff. ; Holder, *Alt-celt. Sprachschatz*, s. v. ; Watson, *P. N. of Ross*, XLIX ; Mc Clure, *British P. N.*, 72, 85 ; Pedersen, *V. G.* I, 17 ; Förster in *Hoops Eng. Studien*, 56, 2, pp. 231 ff. ; Macdonald, *The Roman Wall in Scotland*, 147.

Glen Gairn) ; *Pit-fhùr*, Pitfour (R.) ; *Duinfoithir*, i. e. *Duinfoithir*, Ann. of Ulster, 681. Eng. Dunfoeder (Simeon of Durham, Hist. reg. II. 93, 124) though now Dunóttar (Kincardine) ; *Cill-fhìonan*, Kilfinnan. If *Peau-fahel* had been the accentuation, as previous writers assume so as to suit the 'end of the wall' explanation, we should have expected something like Penfél in English, at any rate *f*.

On the other hand Pénnel is what the proper-compound *Peanfahel*, i. e. *Peanfhahel*, with lenited *f* though not written, would regularly give. For example, in the river names whose second element is *-fhuil*, water, river, the *f* does not appear in the Eng. in unaccented position ; *Ardfhuil*, high stream, Ardle, *Teimhfhil*, dark stream, Tummel, *Caisfhil*, rapid stream, Cashel, etc. ; *Colfhosa*, *kolo:sə*, Colonsay [1].

105. In support of this view of the morphology of *Peanfahel* other examples of the word can be adduced. They exist to-day only in anglicised form.

(1) In the parish of Blackford (P.) there are farms called Mains, Middleton, and Milton of Panholes. This is an artificial and recent spelling under the influence of etymological theories, as if the word contained 'hole' ; in current speech the pronunciation is The Pánels. The plural *-s* arises from there being more than one farm. We have thus The Pánel, panl, as the name. In a 1240 spelling it is Panan, where the final *n* may be explained as an example of interchange of liquid, a not uncommon feature ; in 1716 Panols. There is nothing, I think, in the difference of vowel in Bede's P*e*nnel and this P*a*nel to prevent the equating of the two words as identical [2].

(2) In the parish of Kilbarchan, Renfrew, there is a farm

1. Adamnan's *Coloso*. Even in the original Celtic, *fh* in this position is sometimes not written ; cp. Thurneysen, *Hdb.*, p. 140.

2. Celtic *e* appears in English both as *e* and *a* (phonetic). The seven streams Peffrie in § 97 are some of them P*a*frie in English. The common noun *seanbhail*, old town, is Englished as Shanvil and Shenvil. So *ceann-*, head, is in English Can-, Cand-, Ken-, Kend- ; eg. Canmore, Kenmore. *Beannchar* gives Banchor, Benchor ; *fearn-*, alder, Eng. Farn-, Fern- ; and so on.

The Pinnel, phonetically pĭnl, penl. Early spellings, 12th. century onwards, are Penuld, Penneld, Pinnel, Pannel. The unhistorical final *d* sometimes appearing in the spellings is not uncommon in such a position after *l* or *n*.

(3) Near Ancrum, Roxburghshire, is a prominent hill called Péniel Heugh, where ' heugh ' is Northern English (Scots) ' hill '. The map spelling is awkward and does not represent the pronunciation, which is peinl. In older documents Pennel is found.

These three names cannot, I think, be separated from Penneltun, and the ' end of the wall ' explanation proves unworkable, on this ground alone, to say nothing of other objections that follow.

Any explanation of the *pean* in *Peanfahel* must also take account of other place-names in which it occurs. (1) Panmúre (F.), and not far off Panbride. Bride is for Gael. *Brighid*, Bridget, and the phrase means that in early Christian times a church was built and dedicated to her at a place called simply Pan, or rather its Gaelic original. (2) Pennan on the north coast of Aberdeenshire probably contains the diminutive suffix *-an*. (3) Penicúik (Midlothian), 13th. century Penicoke. (4) Cockpén (Midlothian). (5) Pananaich (A., Ballater).

106. III. *Etymology of pean, Peanfahel.* — Stokes simply writes " *pean* is for *penn*, Old Welsh ' head ' " ; so Windisch and nearly all the others. But this can hardly be accepted in this summary fashion. Bede is expressly giving the Pictish, and the vowels and consonants of his spelling cannot be disposed of by writing *pean* = Cymric *penn*. In the late Pictish inscriptions, not far off in date from Bede's time, there is no such orthography as *ea* wrItten for *e* ; and as *n* is not *nn*, I prefer to accept *pean* as deliberately meant and to seek an etymology that will account for it as written and at the same time for the other names involving it given above.

The vowels in *pean* are best explained by regarding *ea* as a diphthong, where *a* arises from the loss of *g* in the group *-gn* ; that is, *pean* is for older **pegn-* or **pign-*. In Ireland the combination of *g* and a liquid, of the Old Celtic period, is

still preserved in the older ogams, but in the later the *g* has fallen ; cp. early ogam *-agni* with late *-an*, *-ann* [1]. The preceding vowel was lengthened, as the later language shows, though the length is not shown in the ogam orthography. Thus in the Irish inscriptions the *g* simply disappears, the preceding vowel showing no change. In Scotland however the full process can be made out from the inscriptions In the change from original short vowel before *g* and a liquid to long vowel, with disappearance of *g*, there was an intermediate stage where the *g* was vocalised. (1) In the Aboyne and Burrian inscriptions (in ogam) and in the Saint Vigeans (in roman) we have the adjective *uor*, 'new', prefixed to proper names [2]. In later Gaelic this appears as *ùr* [3]. *Uor* is from **ugro-*, green, fresh, from I.E. root *ug*^{u}-, cp. Latin *uvidus*, wet. (2) One of the names in the Bressay inscription reads *Meqqddrroann*, where both words are in the genitive case. After the second *n* the surface is worn and it is possible there may have been another letter, possibly a vowel ; but if we take the word as it stands, *Ddrroann*, or, neglecting the duplication of consonants as usual, *Droan*, cannot be separated as to stem from *Drogno*, gen., of the Ballyandreen, Kerry, inscription, in later Irish *Dróna* [4]. Pictish (Scottish Gaelic) thus shows a diphthong in the development *Drogn-* > *Drón-*. Besides these two examples the inscriptions have also *Eddarrnonn* twice, nom. case, (Scoonie and Brodie), where *-onn* is from **-ogno-* and shows no diphthong. But this is an unstressed syllable.

With *uor* and *Droan*, native Pictish spellings, goes Bede's Pictish *pean*, which in this view will stand for older **pegn-* or **pign-* [5]. This analysis of *Peanfahel* is established by a significant reading of one of the Bede MSS. Instead of Penneltun it reads Pegneltuun, which form points to the true

1. MacNeill, *Ir. ogham inscript.*, p. 352 ff.
2. Diack, *The Newton Stone*, pp. 13, 27, 35, 58-9.
3. Skene, *Chron. of Picts and Scots*, p. 5.
4. Macalister, *Ir. Epigraphy*, II, 23.
5. The view that the stressed syllable of *Peanfahel* is the first is further supported by this.

origin of *pean* and doubtless owes its existence to the fact that when English first reached the district, in the 6th. century, the *-gn* was still preserved in the Celtic.

107. The explanation of **pegn-*, **pign-* is doubtful. Perhaps some low-Latin word is the most probable source. The Spanish *peña*, rock, hill, which is usually taken from Lat. *pinna*, seems to be the same word. In a document of 832 modern *Peñaranda* is written *Pegna de Aranda*, and the diminutive *pegnella* occurs. (Du Cange, *Glossarium*, s. v.). Phonologically Sp. *peña* can represent either Lat. *pinna* or *pigna*, *pegna*. From a consideration of *pean*, later **pen-*, in the placenames, the meaning, though primarily 'rock', is extended to 'hill' simply, exactly like *creag* semantically [1].

The second member of the compound, *-fahel*, is usually explained as the gen. sing. of nom. **fāl* = Irish and Scott. Gael *fàl*, wall, the O. Welsh cognate being *gwaul*. But if *Peanfahel* is, as argued, a proper-compound, *fahel* is in the nom. case and cannot be the gen. of **fāl*. The word is to be explained as the modern *fail*, ring, circle, something round, in the Scottish Gaelic of the 7th. or early 8th. century. In this part of his *Peanfahel* Bede again shows accurate knowledge of the Pictish orthography of his time. The *h* is used to divide a broad vowel from a palatal glide following it. In the late ogam from Lunnasting the Old Celt. prefix *ate-* is written *ahehhtt-*, where *h*(*h*) indicates lenition of *t*(*t*), while the first *h* divides *a* from the palatal glide *e*. In later Gaelic the word is *aith-*. In the same ogam *-cuhett-* (second member of a proper-name) represents later *-cuith-*. Cp. also *Catohic*, gen., a Pictish personal-name in the Ann. of Ulster, 749, nom. **Catoc*.

To sum up then, *Peanfahel* is 'round rock'. The reference is to one or other of the rocky promontories on the Firth at or near the east extremity of the Wall, either that at Bridgeness or the one further east at Blackness ; I think probably the latter, for reasons to be presently mentioned. There is no great distance between them ; about two miles or a little more.

1. Latin pigna, rock, could be derived from root **pig*, *pik*, to stick fast, as in *pignus*, pledge ; see Walde, *Etym. Wörterb.*, pignus.

108. At the Pínnel in Renfrew there is, I am informed, a rocky hill, and at the Pánnel in Perth " there is a succession of hollows and peaks alternating". The Péniel in Roxburgh is a hill-name.

The vowel of the stressed syllable in these words and all the others mentioned in § 105 is short. Now most, if not all, of them originated as English words at a time when *pean* had no longer the diphthong, but had become *pēn* with long *e* (§ 106). The explanation of the short vowel of the English is simply that this is according to usual rule : even in stressed syllables, long vowels of the Gaelic are very generally shortened (often with change of vowel) in the corresponding anglicisations. The Roxburgh Peniel, peinl, has a diphthong. This may date back to the diphthongal period of the Gaelic, but not necessarily so ; e. g. the river *Spé*, Spey, is in northern vernacular (Scots) usually spei.

Panmure (§ 105) is from **Pēn-mór*, or *-mhór*, great rock ; there is a precipice here with an old castle on the top. Pennan refers to a rocky headland at the place ; *Pēnan*. Penicu'ik (Midlothian), 13th. cent. Penicoke, from **Pēni-cheòg*, where *pēn* has the *-io* suffix so frequently exemplified already. The original Gaelic of -cuik, -coke can be ascertained from Balliecock (P., Strath-tay), which is in Gaelic *Bail-ceòg*, *ḳ'i̯ɔ:k* ; *ceòg* of unknown meaning. Cockpén (Midlothian), **Ceòg-phēn* or *pēn*.

Besides these anglicised forms and others that could be added, there is one known to me in a Gaelic-speaking district. Benanach (I., Carrbridge) is in Gaelic *A' Bhiananaich*, which is a compound of *bian* with the *-io*, *-ion-* suffix and *magh*, plain (§ 102), 'rock flat', where *bian* is for *pian*, showing alternation of *b* and *p* as in other *p* loans from Latin (§ 97). In this dialect long *e* arising from compensatory lengthening is not usually diphthongised ; hence we should expect *A' Bheunanaich* (*eu* = *ē*), but *seun* from Latin *signum*, is *sian* in the dialect — an exact parallel. Pananaich (A., Ballater) is doubtless the same word, with *p*.

109. IV. *Peanfahel in popular-etymology.* — So far we have followed the evidence of Bede and of the existing place-names

that illustrate it. There is another reference to Penneltun which remains to be discussed.

The Welshmann Nennius, speaking of Severus's campaign in Britain has the statement, "ubi . . . murum et aggerem a mari usque ad mare per latitudinem Brittanniae, id est per CXXXII milia passuum deduxit, et vocatur Brittanico sermone Guaul" (Hist. Britt., p. 165, Mommen's ed. in Mon. Germ. Hist.) This tells nothing of *Peanfahel*; indeed it is quite doubtful whether the writer is referring (or thinks he is referring) to the wall between the Forth and Clyde, and not to that between the Solway and the Tyne, the length given is so entirely wrong. All that we learn is that the Cymric name for a Roman wall is *guaul*. The Goidelic corresponding to *guaul* is *fàl*, and thus, if *Peanfahel* contains *fàl*, as commonly supposed, it is Goidelic that we have here. If *fàl* is not present, as I have argued above, then the Nennius passage contains nothing that is relevant to the problem of *Peanfahel*.

In two of the MSS., however, there is a late annotation which does concern us. It is from this note that the whole theory of *Peanfahel* = 'end of the wall' descends, and as it is desirable to test the calibre of the originator of it as far as possible, the note had better be given in full. Correcting the "per CXXXII milia passuum" of Nennius, he writes "per CXXX uero miliaria passuum", and goes on :

"id est a Penguaul, quae villa Scottice Cenail, Anglice vero Peneltun, dicitur, usque ad ostium fluminis Cluth et Cair Pentaloch, quo murus ille finitur rustico opere. Severus ille praedictus construxit, sed nihil profuit. Carutius postea imperator reedificavit et VII castellis munivit inter utraque ostia domumque rotundam politis lapidibus super ripam fluminis Carun, quod a suo nomine nomen accepit, fornicem in victoriae memoriam erigens construxit".

"That is from Penguaul, which town is called in Gaelic Cenail and in English Peneltun, to the mouth of the river Clyde and Cair Pentaloch, where the wall ends in a rough work. The foresaid Severus built it, but it did not serve its purpose. Later the emperor Carutius rebuilt it and fortified it with seven *castella* along its length. He built a round house of polished stones on the bank of the river Carun, which took its name from him, and set up a triumphal arch in memory of his victory".

110. First, as to matters of fact the writer of this is badly informed. The length of the wall is less than a third of the 130 Roman miles he gives for it. At the east end it does not begin at the Cenail which he mentions but some miles further east. The expression "to the mouth of the river Clyde and Cair Pentaloch (i. e. Kirkintilloch) where the wall ends" is worse than awkward ; it shows complete ignorance of the geography. Kirkintilloch is 12 miles east of the western end of the wall. It is as if one said, 'the Caledonian railway extends from Aberdeen to Carlisle and Glasgow where it ends'.

The annotator was evidently writing from documents but not from first-hand knowledge. The statement of 130 Roman miles as the distance between Forth and Clyde cannot have come from one who knew the district, for the narrow waist of land at this point is, and must always have been, of common knowledge [1].

Secondly, the etymologies in the passage are no better than the facts. (a) The river *Carun*, now known as Carron, entering the Firth of Fort at Grangemouth, is without doubt a Celtic name. There are many rivers so named in Pictland. The Ross-shire one is in Gaelic *Carrann*, from the stem *carr-*, rough, and the element *ann*, river. Some of the Carrons may also contain *car*, twist, turn ; but in any case these are all Celtic words. In the annotator's absurd explanation that this *Carun* near the wall derives its name from an emperor Carutius we have a measure of his qualifications in the etymological field.

(b) The passage "a Penguaul quae villa Scottice Cenail, Anglice vero Peneltun, dicitur" recalls Bede's "in loco qui sermone Pictorum" etc. (§ 103), and it is probable that the writer had it before him. At any rate his *Penguaul* is clearly meant for the same place as Bede calls *Peanfahel*. He does not say who use that Cymric name, but as he contrasts it with Gaelic ("Scottice") Cenail he implies that it belonged to a

1. The mistaken length of wall is already in Orosius and Eusebius apud Jerome (Skene's, *Celtic Scot.*, I, 90), who give it as 132 roman miles.

Cymric-speaking people. Which is the true name, Bede's *Peanfahel* or this *Penguaul ?* The latter is obviously meant for O. W. *penn*, end, and *guaul*, wall, 'end of the wall'. The Gaelic equivalent of this phrase would be **Cenn-fhail*, which name the annotator writes *Cenail*, and informs us that that is the name *Pen-guaul* with Gaelic speakers. Now there is a place west of Bo'ness on the firth called to-day Kinnéil which must be the name in question. This Kinnéil can be equated with *Peanfahel* or *Penguaul* neither geographically nor philologically. *Peanfahel*, as shown already, is accented on the first and does not mean 'end of the wall', whereas Kinnéil is accented on the second and is a phrase-compound. But even granting *Peanfahel* to be *Pean-fahel*, a phrase-compound, and to mean 'head of the wall', the equation would not hold.

For (1), Kinneil belongs to the class of place-names beginning with *cinn*, locative of *ceann*, head, end, which occurs in numberless examples in the toponomy. *Cinn* lenites the following consonant, but in the English forms the lenition is taken off : Kin*c*ardiue, Kin*b*uck, Kin*n*gillie, Kin*m*uck, etc. A Gaelic **Cinn-fhàil* ought to have given in English *Kinnfál or Kinnfél.

(2) In Kinneil the second vowel is as in Eng. 'eel', phonetically kin-i:l. This vowel cannot have come from an original Gaelic *fàl*, as long *ā* gives *a* or *e* (phonetic) in English. There is besides direct proof here that Kinneil does not contain *fàl*. This word was borrowed into English (Scots). As there is no standard spelling in Scots, it is found as fail, fael, fale, feal, feil, fell [1], but the vowel, whatever the spelling, is pronounced ɛ or *e* (phonetic). Hence kin-i:l has some other origin.

(3) The proper account of the word does not, I think, present any difficulty. Eng. Kinneil represents Gaelic **Cinn-il*, 'head of the bog', or 'wet-place', *il* being an otherwise known word. Between Strathardle and Spital of Glenshee (P.,) is the *Làirig-il*, which is locally translated as the 'wet pass'. On Dulnan water (I.) is *An il*, Eile, gen. *Na h-il*. Probably the

1. *New English Dict.* ; Wright, *Dialect Dict.* ; s. v. fail.

same word lies in the river-names *Ìleadh* (F.), § 59, and *Ìlidh*, Eala, (P.,) Killin.

(4) Just as, philologically, Kinneil, the glossator's *Cenail*, and Bede's *Peanfahel* have no connection, so topographically they are quite different places. *Peanfahel* in my opinion is the modern Blackness, which is more than 5 miles east of Kinneil. Others place it at Bridgeness which is nearer, but still between two and three miles distant from Kinneil. To meet this objection, Dr. George Macdonald argues that, as Kinneil was once the name of a parish and so covered an extent of ground, "the precise spot to which the name of Kinneil was originally attached is quite unknown to us [1]". This however is in error. The rule is that parish-names that are not saints' names belong originally to the site of the first parish church. Now the original church of Kinneil was a little distance west of Kinneil House, so that the exact position of the original Kinneil is known, and it is nearly 3 miles west of Bridgeness. Its physical situation agrees with the meaning of the word given above.

These considerations show that the annotator's statements are only etymological theorisings on names that he does not understand. His *Penguaul* is a fabricated word, due no doubt to a theory that the Picts spoke Cymric. Supposing *Peanfahel* to mean 'head of the wall', he turns the Goidelic *fahel* into in the air as Cymric *guaul* (which leaves English Pennel-tun in the air ; it cannot be explained from a **Penguaul*). He does not under-stand **Cinn-ìl*, Kinneil, bute quating it with *Penguaul*, where *pen* is 'head', he tampers with *Cinn*, and makes *Cen* of it, to get a closer resemblance ; *ìl* he turns into *-ail*, i. e. (*fh*)*ail* [2].

111. The contrast between the contents of this late gloss [3] and Bede's accurate, unpretentious, and straightforward statements is striking enough (§ 103). His spelling of the place-

1. The Roman Wall in Scotland, 1911, p. 147.

2. Similarly his *Cair Pentaloch* is an artificial construction as regards *Pen-*. The place is now Kirkintilloch, from original **Cair cinn-tulaich*, the second part being 'hillock-end'.

3. On other than philological grounds Macdonald remarks on " the worthlessness of the whole extract" (p. 36).

name *Peanfahel*, attested by him as a Pictish word of his time, is verified, as has been shown, by the Pictish inscriptions, and the name is further corroborated by other examples of it in the country. The only point where his accuracy may at first sight seem questionable concerns the position which he assigns to *Peanfahel*, Penneltun. He places it about two miles west of Abercorn, and says that the Roman wall begins there. Dr. Macdonald in his valuable work on the Wall, already referred to, where the results of the latest archæological investigation will be found, comes to the conclusion that it began at Bridgeness, which is further up the Firth and four miles west of Abercorn. It is admitted, however, from scattered references in the 17th. and 18th. centuries that what seemed to be Roman remains were then to be seen east of Bridgeness. These may not have been, probably were not from Dr. Macdonald's discoveries, part of the Antonine Wall, but may have been roads or other structures. Thus Bede may have been mistaken in calling what was to be seen at *Peanfahel* the Roman Wall, but when he fixes the *Peanfahel*, Penneltun, of his time as being two miles west of Abercorn I see no reason for not accepting his statement.

The point however does not materially concern the present discussion. The correctness of the etymology of *Peanfahel* offered above and the total rejection of Welsh *penn*, and 'the head of the wall' explanation, do not turn on topographical considerations but on philological, and must be tested by them [1].

112. It is impossible not to be struck with the readiness with which most scholars have equated Pictish *Pean-* with Welsh *penn* without considering how this equation looks in the light of the place-names of Pictland as a whole or how its likelihood is affected by such indispensable evidence. It is very doubtful procedure, I think, to etymologise such a name as *Peanfahel* without the help of the other place-names of the

1. It may be remarked too that the objections to the 'head of the wall' explanation would remain though the etymology which I have offered were not accepted.

country, for one thing, and still more to proceed, as so many have done, to categorical conclusions on the language and ethnology of the Picts on the strength af it [1]. The toponomy of Pictland is Goidelic through and through and to the furthest extent that that of Ireland is, though its most characteristic features are its own and sharply distinguish it from the Irish, as I have already given evidence in these papers to prove. Its word for 'head', 'end' is of course *ceann*, locative *cinn*, in a thousand examples, and it would be as incredible to find a place-name there involving Welsh *penn*, head, as it would be in Ireland.

Aberdeen.

(*To be continued*) F. C. Diack.

1. E. g. D'Arbois de Jubainville, *Les druides*, chap. VI.

LA LÉGENDE

DE LA

PRISE DE TROIE EN IRLANDE

Miss Eleanor Hull, dans le livre plein de faits et d'idées qu'elle a consacré à la littérature irlandaise [1], a remarqué la liberté avec laquelle les Irlandais ont traduit les œuvres de la littérature classique ; tout en retenant le fond du texte original, ils en ont souvent changé les détails, la composition et le style, de manière à en faire des romans gaéliques conformes au goût de leur époque. Ainsi, l'entrée d'Énée dans le Tibre [2] et la personne de Pallas, fils d'Évandre [3], sont décrits avec les détails que l'on retrouve dans l'épopée gaélique ; la harangue d'Énée à ses troupes et le récit du combat qui suit sont pleins de ces séries d'adjectifs allitérés, si recherchées dans la prose d'art irlandaise [4]. Les dieux païens n'apparaissent guère dans les adaptations gaéliques de Virgile et de Lucain ; à peine, çà et là, sont-ils désignés sous le terme général « d'idoles des Grecs ».

Les additions ne sont pas rares. C'est ainsi que, dans le *Cath catharda*, le conteur débute par une liste des six monarchies du monde (cf. *Daniel*, 12, 19, 37), décrit la mort de Crassus d'après Florus (1, 46) et développe à l'aide de Bède (*Histoire ecclésiastique*, 1, 2) le récit de la conquête de la Grande Bretagne par César [5].

1. *A text book of Irish literature*, II, p. 78-83.
2. G. Calder, *Imtheachta Aeniasa*, l. 1465-1473. Virgile, *Énéide*, VII, 25-34. Cf. St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, II, p. 389, l. 9 et suiv.
3. G. Calder, *ibid.*, l. 1924-1937. Virgile, *Énéide*, VIII, 587-591.
4. G. Calder, *ibid.*, l. 2449-2465.
5. Wh. Stokes, *Irische Texte*, IV, 2, p. v-vi.

Cette méthode de libre adaptation, que le philologue ou l'historien peut juger avec quelque sévérité, est singulièrement intéressante pour le critique littéraire. Celui-ci, qui, dans l'état actuel de nos connaissances, a grand peine à caractériser chronologiquement la composition et le style des conteurs irlandais, parmi le chaos des rédactions et des remaniements, se trouve à l'aise dans un texte dont la source est connue. Les additions, les suppressions, les développements, les résumés, les simples changements, tous, à des degrés divers, révèlent la personnalité des adaptateurs et permettent d'étudier de près les procédés de leur art. Quelque paradoxal que cela semble à première vue, c'est avec les ouvrages d'emprunt que l'on pourra le mieux déterminer l'originalité de la littérature irlandaise et résoudre les problèmes complexes que posent les sagas gaéliques, de même que c'est la langue des traités traduits du latin qui a fourni les jalons nécessaires pour délimiter les diverses périodes du développement linguistique du gaélique d'Irlande [1]. Même lorsque l'emprunt porte sur quelque détail transcrit sans modification, le choix de ce détail, parmi tant d'autres qui pouvaient être aussi bien empruntés, témoigne d'un goût particulier.

Un des contes les plus intéressants de ce point de vue est la « Prise de Troie » (*Togail Troi*) [2]. Il a eu un grand succès en Irlande et est conservé dans plusieurs manuscrits. Nous en connaissons la source. C'est le sec et incorrect récit, décoré du nom de Cornelius Nepos, et présenté comme une

1. Cette idée féconde a été émise pour la première fois par R. Atkinson dans l'Introduction à *The Passions and the homilies from Leabhar Breac*, Dublin, 1887. Cf. *Tri bior-ghaoithe an bhais*, p. III.

2. D'après la rédaction du manuscrit H. 2. 17, du collège de la Trinité de Dublin. La rédaction du livre de Leinster (p. 217-244) s'éloigne beaucoup plus du *De excidio Trojae* attribué à Darès de Phrygie. La seconde a été publiée par Whitley Stokes, Calcutta, 1881 et la première par le même dans les *Irische Texte*, II, Leipzig, 1884. Le livre de Leinster contient encore (p. 397-402 ; 403, l. 1-18 ; 403, l. 19-408) trois fragments de la rédaction de H. 2. 17, avec des variantes insignifiantes. Sur les manuscrits de la *Togail Troi*, voir H. d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. 245-246 et *Revue celtique*, XXXIII, p. 38.

traduction latine d'un ouvrage grec composé, au temps de la Guerre de Troie, par Darès de Phrygie. Il n'est pas besoin de remarquer que c'est là un exemple de ces attributions fantaisistes, familières aux écrivains crédules du moyen âge. Notre Darès, inconnu des Byzantins, n'est cité incontestablement qu'à partir du XIIe siècle [1].

Le lecteur du Pseudo-Darès, outre qu'il est frappé des défauts de composition de l'auteur, a souvent l'impression qu'il est en face du maigre résumé d'un livre plus étendu et plus vivant [2]. Gaston Paris, en étudiant l'abrégé de Darès qui, chez le second continuateur de Frédégaire, précède la fable de l'origine troyenne des Francs [3], a cru déterminer, malgré la maigreur et la sécheresse du texte, quelques traits de cette rédaction primitive. La question est d'importance pour nous, car nous devons nous garder d'attribuer au traducteur irlandais des détails qu'il aurait tout simplement pris dans la rédaction plus complète.

Une comparaison attentive de la *Togail Troi* avec le Darès du Pseudo-Frédégaire montre qu'il n'en est rien.

Qu'il s'agisse de l'histoire d'Hercule et de Laomédon, du voyage de Ménélas à Pylos, des confusions de noms des

1. Par Benoît de Sainte-Maure et par Joseph Iscanus. Le Darès dont parle Élien (*Histoire variée*, XI, 2) au IIe siècle, ne peut être celui que nous connaissons, car celui-ci connaît le *Raptus Helenae* de Dracontius (fin du Ve siècle). D'après la langue on peut dater notre Darès du milieu ou de la fin du VIe siècle. Le plus ancien manuscrit de la *Togail Troi* est du XIVe siècle. Les plus anciens manuscrits du *De excidio Trojae* sont du Xe siècle, sauf peut-être l'un d'eux qui remonterait au IXe siècle. On trouvera traitées les questions relatives au Pseudo-Darès chez Collilieux, *Étude sur Dictys de Crète et sur Darès de Phrygie*, Grenoble, 1886. Pour la bibliographie relative à la question, voir *Le roman de Troie* par Benoît de Sainte-Maure, publié par L. Constans, t. VI, 1912, p. 192-193.

2. Dans le ch. XLIV, il semble que l'auteur avoue qu'il résume Darès. La citation qu'il fait des *acta diurna* (ch. 44) ne peut provenir que d'un Latin : ainsi que le *Jovi Statori* du chapitre 4, conservé dans le manuscrit G (les autres manuscrits portent seulement *Jovi*). L'existence d'un Darès latin développé semble à peu près prouvée à L. Constans (*Le roman de Troie*, VI, p. 233).

3. *Romania*, III, 1874, p. 129-144. Cf. *Historia Daretis Frigii de origine Francorum*, chez Krusch, *Scriptores rerum Merovingicarum*, II, p. 194-200.

héros, le texte irlandais s'accorde avec le *De excidio Trojae* plutôt qu'avec le *De origine Francorum*. Il y a toutefois un usage commun à la *Togail Troi* et au résumé du Pseudo-Frédégaire, c'est que l'un et l'autre emploient le discours direct, au lieu du discours indirect, qui est de règle dans le *De excidio Trojae*. Mais un procédé aussi simple, commun à toutes les littératures populaires, ne peut constituer une caractéristique exclusive. Quant aux détails précis, ils contredisent, en général, ceux qui voudraient apparenter les deux rédactions. Toutefois il y a doute pour l'un des plus curieux, l'épisode qui chez le Pseudo-Darès et le continuateur de Frédégaire conserve une allusion au cheval de bois. Dans le *De excidio Trojae*, c'est une tête de cheval sculptée à l'extérieur de la porte Scée [1] ; dans le *De origine Francorum*, c'est un signal en forme de tête de cheval, que le traître Énée fait paraître au-dessus du mur [2]. Or, dans la *Togail Troi*, il s'agit d'un signe ou d'un signal, la tête d'un cheval blanc dans l'ornement au-dessus de la porte, et le sens reste ambigu. Mais, d'autre part, les nombres des morts de chaque parti, qui sont indiqués avec précision dans le *De origine Francorum*, manquent à la fois dans le *De excidio Trojae* et la *Togail Troi*. Au contraire, l'histoire d'Hercule et de Laomédon, qui figure dans ceux-là, manque dans celui-ci.

On est tenté de croire que le texte de Darès que connaissait le traducteur irlandais [3] était moins complet que celui qui

1. Suadet Polydamas noctu exercitum ad portam Scaeam adducant, ubi extrinsecus caput equi sculptum est (40). Cf. Servius, *ad Aen.* II, 15 : ut alii (dicunt) porta quam eis Antenor aperuit equum pictum habuisse memoratur... nonnulli signum equi datum ut internoscerent Graeci suos, vel hostes.

2. Nocte media, fraude facto, Olexe et Aeneae signum inauditum et excogitatum in similitudine capitis aequi super murum apparuit (*S. R. M.*, III, p. 199, l. 1-2).

3. Comme il arrive souvent dans les traités traduits du latin, le texte irlandais de la *Togail Troi* comprend parfois des citations latines ; par exemple, l. 915 : *is totum exercitum evertit*, et l. 924 ; *nox praelium dirimit* ; l. 354 : *hoc est donum pulcerrimae deae*. Les deux premières sont tirées du Pseudo-Darès, ch. 19 : *Is totum exercitum in fugam vertit*... ch. 21 : *nox proelium dirimit*. La troisième, de Servius, *in Aen.* I, 27. Voir encore l. 1284 : *servus troianus* ; D. ch. 27 : *Phrygio servo*. Au lieu de *regiam* (D. 4) il y a *arc* (lisez *arx*) l. 206.

nous est parvenu. Il ne comprenait pas, en tout cas, les étranges chapitres (12-13 de l'édition F. Meister), où les qualités physiques et morales des héros et des héroïnes de la guerre de Troie sont décrites en de longues séries d'adjectifs [1]. Ainsi, Hector est bègue, blanc, frisé, louche, agile de ses membres, vénérable de figure, barbu, gracieux, belliqueux, magnanime, clément envers les citoyens, digne d'être aimé. Achille a la poitrine large, le visage agréable, les membres forts et grands, une chevelure ondoyante, il est clément, ardent sous les armes, gai, large, magnifique, brun de cheveux. Hélène est belle, d'esprit simple, caressante, elle a de belles jambes, une marque entre les deux sourcils et la bouche petite [2]. L'absence de ces chapitres dans la rédaction irlandaise est d'autant plus étonnante qu'il s'agit de détails dus, dit l'auteur, à l'observation personnelle de Darès, qui combattit jusqu'à la prise de Troie et recueillit les uns pendant les trèves, les autres pendant les combats. En outre, rien n'est plus conforme au style irlandais du XIIe siècle que ces énumérations d'adjectifs, compliquées ou non d'allitérations [3], et on ne pourrait comprendre pourquoi, si l'adaptateur les avait trouvées chez le Pseudo-Darès, il les eût supprimées.

Dans l'ensemble, la *Togail Troi* suit, chapitre par chapitre, le *De excidio Trojae.*

L'étendue de la *Togail Troi* est plus que double de son modèle. Aussi est-il rare qu'elle n'en contienne pas tous les détails. Toutefois, on trouve quelques cas où le texte irlandais est plus concis et plus obscur que le texte latin. Quand Priam répond à Hécube qu'il n'accordera pas sa fille à un étranger et à un ennemi, il ajoute, dans le texte latin, que si

1. Ces chapitres manquent, de même, dans la première rédaction du Livre de Leinster.

2. Peut-être est-ce chez les *Physiognomici Graeci*, qui ont rassemblé les traits physiques des héros de la guerre de Troie, que l'on a pris l'idée de ce genre de développement.

3. Sur ces séries allitérantes, voir O'Donovan, *The banquet of Dun na n-gedh*, p. IX-XV. On trouve même dans le livre de généalogies de Duald mac Firbis des vers, ainsi composés, sur les caractères physiques des races de l'Irlande et les qualités des divers peuples (O'Curry, *Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history*, p. 224, 580).

Achille veut obtenir Polyxène en mariage il n'a qu'à retirer l'armée, faire un traité d'alliance et établir une paix perpétuelle [1]. Le discours de Nestor proposant aux chefs grecs de mettre Agamemnon à leur tête est résumé en quelques mots dans la *Togail* [2]. Le personnage de Sinon, mentionné chez Darès, n'apparait pas dans le texte irlandais [3]. Il en est de même de Dolon [4]. Les dénombrements d'armées offrent des lacunes qui sont dues sans doute à des scribes peu soigneux, et n'ont point de signification particulière [5]. Il n'y a point non plus à supposer que le conteur irlandais puise à une source autre que le livre du Pseudo-Darès quand les noms propres du texte latin sont remplacés par d'autres.

Ainsi, dans le *De excidio Trojae*, c'est Agamemnon qui donne l'ordre de mettre à la voile, Philoctète servant de guide, tandis que dans la *Togail Troi*, c'est Calchas qui donne l'ordre et Ascalaphus et Ménélas qui servent de guides [6]. Pélias (Pélée) est roi de Phthie chez Darès, prince et empereur de Mésie dans la *Togail Troi* [7]. Dans le texte latin, c'est Achille qui revient à Ténédos; dans le texte irlandais, c'est Télèphe [8]. Plusieurs de ces substitutions sont dues au scribe, qui ici omet un sujet [9] et là estropie un nom propre [10].

Les nombres sont, de même, souvent inexactement transcrits du Pseudo-Darès, sans qu'on puisse distinguer ce qui est le fait du rédacteur et ce qui est le fait du scribe. Pour n'en citer qu'un exemple, le dénombrement des vaisseaux grecs présente les différences suivantes :

1. Darès, 27. Cf. *Togail Troi*, 1292.
2. Darès, 29. *Togail Troi*, 1338.
3. Darès, 40. *Togail Troi*, 1812.
4. Darès, 22. *Togail Troi*, 1054-1055.
5. Darès, 14, 18. *Togail Troi*, 654 et suiv. ; 785 et suiv.
6. Darès, 15. *Togail Troi*, 703-707.
7. Darès, 3. *Togail Troi*, 96. La Mésie revient souvent sous la plume de l'auteur irlandais (T. T.234 ; *Magnesiam* D. 5).
8. Darès, 16; *Togail Troi*, 741.
9. C'est sans doute le cas dans *T. T.*, 741, où il semble avoir passé le mot *Achil*.
10. Par exemple, *T. T*, 210 : *Ebusee* pour *Scaea* (D. 4). Ailleurs le copiste a mis *Eüfronn* Euphorbe, *Seufremus* Euphemus, etc.

Peuples	Iliade	Darès	Togail Troi H. 2. 17	Togail Troi Livre de Leinster
Locride	40	37	30	40
Elide	40	40	50	40
Tricca	30	32	39	50
Argos	80	80	40	80
Sparte	60	60	60	40

Les noms propres sont transcrits tant bien que mal et sont souvent défigurés. L'étymologie populaire, qui y cherchait des thèmes ou des termes de composition familiers aux Irlandais, a donné : *Nemtolim* Néoptolème, *Lamedon* Laomédon, *Hechtoir* Hector, *Ulcáin* Vulcain. L'étymologie savante a fourni : *Ypomelchi* Hippomolges, *Filemenes* Pylémène. Comme l'a remarqué K. Meyer [1], il y avait deux prononciations du grec, l'une conforme à l'orthographe irlandaise, l'autre identique à la prononciation grecque du temps : d'une part, *Antinoir* Anténor, *Cliophinor* Elephenor, *Diomides* Diomède, *Palamides* Palamède ; d'autre part *Agapénor* Agapénor, *Telepolemus* Tlépolème ; d'une part *Polipites* Polypœtès, *Polidamas* Polydamas ; d'autre part *Cutheria* Cythère, *Porcus* Phorcys. Le φ est transcrit tantôt *ph* : *Amphimachus* Amphimaque, *Diophoeb* Déiphobe ; — tantôt *f* : *Frigia* Phrygie, *Amfimachus* Amphimaque ; — tantôt *p* : *Epistropus* Epistrophos, *Piloctines* Philoctète, *Téleip* Telephos.

Les exemples de prononciation grecque sont d'autant plus intéressants qu'ils représentent un usage en contradiction avec les formes latinisées du Pseudo-Darès. Tous ne sont pas également sûrs, car l'irlandais moyen confond *e* et *i* en syllabe atone et certaines formes résultent de fautes de copie et non de particularités de prononciation.

Quant à la géographie, elle est assez fantaisiste et mélange souvent les quatre points cardinaux : « Même », dit Pélias (Peleus) « si j'avais à moi les hommes de la terre au midi, depuis le pays d'Ethiopie au nord jusqu'à l'Inde, et depuis les

1. Cf. J. Vendryes, *Rev. Celt.*, t. XXXIV, p. 221.

pierres de victoire d'Hercule et depuis le lever du soleil jusqu'à la pointe orientale et au sud de l'Europe qui touche à l'embouchure de la mer Tyrrhénienne et jusqu'au coucher du soleil, je les enverrais tous [1] ».

Les contre-sens sont rares. Un des plus curieux est celui qu'a fait le traducteur irlandais dans la phrase latine pourtant simple : *plurimi in curatione moriuntur*. Il est question des morts et des blessés après la bataille. Le traducteur a compris qu'il s'agissait d'un chant de victoire : *rob imda ilach im chend curad and* « abundant was the paean round a hero's head there », écrit Whitley Stokes [2]. Si l'on avait affaire à un texte grec, on pourrait penser que le traducteur a confondu παιάν « chant de victoire », avec παιάν, surnom d'Apollon guérisseur.

On ne peut douter que le conteur irlandais, pour certains épisodes de *Togail Troi*, n'ait mis à profit d'autres livres que le *De excidio Trojae*. A l'histoire de Jason (D. 2-3), il a ajouté l'histoire de Médée (T. 8), dont le nom n'est même pas prononcé chez le Pseudo-Darès, et il n'est pas douteux, à en juger par les seuls fragments qui nous sont parvenus dans le manuscrit H. 2. 17 que toute l'expédition des Argonautes avait été racontée avec plus de détails en irlandais qu'en latin [3]. Dans le récit de l'expédition d'Hercule contre Laomédon (D. 3), est intercalée l'énumération des Travaux d'Hercule [4] (T. 38). Cette énumération est d'ailleurs assez fantai-

1. *Togail Troi*, 105-109. Darès, 3 : pollicitusque est ei Peleus se iturum. Voir aussi ci-après l'énumération des alliés des Grecs dans le discours d'Hector.

2. Darès, 23 ; *Togail Troi*, 1121; cf. Livre de Leinster, 405 b 15 : *robo imdha ilach im cend curud and*. La première rédaction du Livre de Leinster porte : *combátar in-othrus cachóen ná-erbailt dib jochetóir* qui semble une traduction exacte du texte latin.

3. Le premier fragment du Livre de Leinster comble, d'ailleurs, pour ce récit, les lacunes de H. 2. 17, et développe l'histoire de l'enlèvement de la Toison d'or, la construction du navire Argo, l'épisode d'Hercule et de Hylas, les aventures de Jason en Colchide, les crimes et la mort de Médée.

4. Les colonnes d'Hercule y sont appelées *brathleggaib* « pierres de jugement » (L. L. 224 a 16), *buaidleccaib* « pierres de victoire » (H. 2. 17, l. 107), singulières expressions qui, si l'on pouvait en déterminer l'ancienneté, pour-

siste et incomplète et on y attribue à Hercule la conquête de la Toison d'Or ; dans le combat contre les Amazones, le nom de celles-ci est expliqué par l'étymologie populaire d'après laquelle elles auraient eu la coutume de se brûler le sein droit pour tirer plus facilement de l'arc [1]. Sans qu'il y ait rien dans le texte latin qui appelle cette comparaison, le texte irlandais porte que Troïlus, s'il avait atteint son compte d'années, aurait surpassé même Hercule pour la force et la bravoure [2]. Le Jugement de Paris amène dans le texte irlandais le récit des noces de Thétis et de Pélée [3].

Parmi les plus importantes additions ou développements du texte de Darès par le conteur irlandais du manuscrit H. 2. 17, il faut citer le discours d'Hercule à Pélias (Pélée) et la réponse de celui-ci (95-113), le discours d'Hercule à Nestor (114-128), les exploits des Troyens (214-231), la description de la personne de Paris (492-501), la prédiction de Cassandre (535-545), la préparation de l'expédition et la description de l'armée grecque (584-651), le dialogue de Priam et de Diomède et Ulysse (744-767), le récit du messager (836-920), la bataille où Hector et Énée luttent contre Achille et Diomède (925-959), les armes d'Achille (997-1013), la description de la personne d'Hector (1075-1102), ses funérailles (1205-1219), les exploits de Troïlus (1471-1506), ses funérailles (1571-1589), l'éloge de Paris (1658-1678), la trahison d'Énée et d'Anténor (1831-1889).

L'auteur de la première rédaction du Livre de Leinster ajoute divers épisodes que l'on ne trouve pas chez le Pseudo-Darès : le discours de Laomédon (L. L. 225 a 20), la description de Troie (227 a 13), la mort d'Hercule (227 a 38), la

raient suggérer aux préhistoriens une explication des menhirs. Le Livre de Ballymote (417 b 40) porte *in mbuadhlia*.

1. *Togail Troi*, 56-57. Cette tradition est rapportée pour la première fois par Justin, II, 4, 11. Dans la *Razzia de Cualngé* (l. 1478), c'est à Cúchulainn que dans un poème est attribuée la victoire d'Hercule sur les Amazones (*Cichloiste*).

2. Darès, 32. *Togail Troi*, 1503.

3. Il n'en est pas question chez Darès, et Dictys (VI, 7) n'y fait qu'une courte allusion.

découverte par Hector de l' « insigne » de Saturne (230 a 15), l'approche de la flotte grecque (235 a 46), la capture des chevaux de Rhésus (242 a 44) et les deux récits de la mort d'Hector (244 à 2) [1]. De ces additions, seules l'approche de la flotte grecque, avec le récit de l'éclaireur qui renseigne le roi Priam, et la mort d'Hector figurent dans H. 2. 17.

La plus singulière est la découverte de l' « insigne » de Saturne. Hector se rend dans un endroit où l' « insigne » (ou l'attribut) de Saturne était gardé par un noble, depuis les temps les plus anciens, et il demande : « Quelle est cette précieuse lance là-bas ? » — « C'est l' « insigne » de ton ancêtre le paillard Saturne, avec lequel il gagnait les vieilles batailles bien avant ton temps. » Cet insigne est décrit comme une lance au fer large, épaisse, longue et haute que les héros ne pouvaient remuer, et qu'entouraient sept peaux tannées ; elle se portait sur le dos comme le mât d'un grand navire [2].

Il ne semble pas que la *Togail Troi* ait subi l'influence de l'*Ephemeris belli Trojani* du Pseudo-Dictys de Crète. Dans un des épisodes les plus importants de son récit, la mort d'Hector, Dictys suit d'assez près l'*Iliade* et raconte comment après avoir dépouillé le fils de Priam, Achille lui lia les pieds pour l'attacher à son char et le traîner derrière lui : *genus poenae novum miserandumque* [3]. D'après Dictys, Achille coupe les mains à un fils de Priam. Dans la *Togail Troi*, Troïlus coupe les mains des Myrmidons. Cette sauvage coutume était en usage chez plusieurs peuples anciens [4]. Les héros de Darès ne semblent pas faire usage du char de guerre. Troïlus est à cheval ; c'est à cheval qu'Hector apparaît dans un songe [5]. Chez le Pseudo-

1. Voir Whitley Stokes, *Togail Troi*, Calcutta, 1881, préface.

2. On pense au *gae bulga*, l'arme merveilleuse de Cûchulainn, où *bolg* semble bien désigner aussi un sac de cuir. Quant au *sighen* de Saturne, il doit provenir d'un souvenir de la faux du dieu gréco-italique, et témoignerait d'un emprunt légèrement défiguré au germanique (*sichel*) ou au latin (*secula*) confondu avec *signum*.

3. *Ephemeridos belli Trojani libri sex*, III, 15.

4. Dictys, III, 15. *Togail Troi*, 1514, cf. *De bello Gallico*, VIII, 44 : omnibus qui arma tulerant manum praecidit. On connaît Nuadu à la main d'argent dont la main fut coupée à la première bataille de Moytura.

5. Darès, 23. *Togail Troi*, 1130, 1544.

Dictys on trouve la mention des chars de guerre. Est-ce d'après lui que le conteur irlandais a introduit les chars de guerre dans la *Togail Troi*? [1] C'est peu probable, car le char de guerre, qui figure dans l'ancienne épopée, était bien connu des Irlandais [2].

Il est intéressant de rechercher si, parmi les livres utilisés directement ou indirectement par l'auteur de la *Togail Troi* pour compléter ou développer le texte du *De excidio Trojae*, figurait l'*Iliade* [3]. Les rapprochements de détail qu'a proposés Wh. Stokes sont les suivants.

Les dieux émettent une sorte de sifflement [4] (*fétgaire*) comme les âmes des morts (*Iliade*, XXIII, 101; *Odyssée*, XXIV, 5, 9). Mais, comme le remarque Stokes lui-même, un détail analogue se trouve chez Virgile (*Énéide*, VI, 492), chez Claudien (*Contre Rufin*, I, 126).

Troïlus se jette sur les Grecs comme un loup au milieu des brebis [5]; c'est la comparaison célèbre de l'Iliade (XVI, 352-357) appliquée aux chefs grecs. Le même Troïlus presse les Grecs comme un faucon force des petits oiseaux [6]. Patrocle marche au premier rang, semblable à un épervier rapide qui a mis en fuite des geais et des étourneaux (*Iliade*, XVI, 582-583). Une comparaison plus développée, dans le genre homérique, et d'un ordre à peu près inconnu des sagas irlandaises, décèle vraisemblablement un emprunt : « De même que vient un torrent du sein de la montagne, en sorte qu'il renverse devant lui les arbres et les bois, qu'il les répand sur les pentes et sur le penchant des collines, ainsi Achille battait les troupes troyennes », dit le narrateur irlandais [7]. « Comme lorsqu'un fleuve grossi par les orages descend dans la plaine du haut des

1. Dictys, I, 18. *Togail Troi*, 1488. *Livre de Leinster*, 242 b 6.
2. H. d'Arbois de Jubainville, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*, p. 332.
3. Sur les emprunts à la légende grecque voir *Revue des Études grecques*, XXV, p. 391-407.
4. *Livre de Leinster*, 230 a 34.
5. *Togail Troi*, 1433.
6. *Togail Troi*, 1355. *Livre de Leinster*, 408 a 36. *Iliade*, XVII, 757; cf. XVI, 582-583.
7. *Livre de Leinster*, 243 b 13.

montagnes, pressé par la pluie de Zeus, entraîne avec lui beaucoup de chênes desséchés et beaucoup de pins et jette à la mer beaucoup de limon, ainsi le brillant Ajax s'élance alors dans la plaine, poussant tout devant lui » (*Iliade*, XI, 492-495). Une comparaison analogue se trouve chez Virgile (*Énéide*, II, 305), mais elle n'est pas appliquée à l'élan d'un guerrier en pleine bataille et elle n'offre pas les détails de la comparaison homérique [1].

Les autres rapprochements ont trait au personnage d'Anténor, à une expression proverbiale et à divers usages. Ils sont moins frappants que les précédents. Qu'Anténor soit, dans la *Togail Troi* comme dans l'*Iliade* (III, 148-150), un homme sage et éloquent [2], la caractéristique est trop générale pour qu'on puisse conclure à un emprunt ; d'ailleurs dans l'*Iliade*, Anténor est associé à Ucalégon qui n'apparaît pas dans ce passage de la *Togail Troi*. On ne peut guère faire état, non plus, de l'expression proverbiale : « Si j'avais dix langues et dix bouches » (*Iliade*, II, 489), d'abord parce qu'elle n'est pas exactement reproduite en irlandais : « s'il y avait sept langues dans la tête de chacun de nous [3] », puis parce qu'elle n'est pas tellement singulière qu'elle n'ait pu venir indépendamment à l'esprit du poète grec et du conteur irlandais ; d'ailleurs le vers d'Homère a été traduit par Virgile [4], et si l'on tenait à ce que l'auteur de la *Togail Troi* eût, malgré tout, un modèle, il serait plus vraisemblable que ce modèle fût Virgile.

Quant aux usages ou aux objets que l'on trouve à la fois dans la *Togail Troi* et dans l'*Iliade*, le rapport des deux civilisations est trop exact et trop étendu pour qu'on puisse les considérer comme probants. Rien n'a été plus répandu que la coutume homérique et celtique de couper la tête à l'ennemi mort [5], ou de donner à quelqu'un l'équivalent de son poids

1. Il s'agit d'Énée qui monte en hâte au sommet du palais : *In segetem veluti cum flamma furentibus Austris Incidit, aut rapidus montano flumine torrens Sternit agros, sternit sata laeta boumque labores, Praecipitesque trahit silvas.*

2. *Livre de Leinster*, 227 b 11.

3. *Livre de Leinster*, 234 b 5.

4. *Énéide*, VI, 625.

5. *Iliade*, XVII, 39 ; XVIII, 335. *Livre de Leinster*, 240 a 39. Voir

en or ou en métaux précieux [1]. Le javelot à cinq pointes d'Hector ne rappelle que de loin la grande fourchette à cinq dents des jeunes Grecs [2].

En somme, et quelque difficulté que l'on puisse rencontrer en essayant d'éliminer toute réminiscence de l'*Iliade*, il est sûr que le conteur irlandais de la Prise de Troie n'avait pas sous les yeux un texte ou une traduction du poème homérique. On en peut donner une preuve. Tandis que le Pseudo-Darès ne dit mot des armes fabriquées par Vulcain pour Achille, la *Togail Troi* [3] offre une description de ces armes. Mais la description, si représentative de la civilisation homérique, que l'on trouve au chant XVIII de l'Iliade, ne semble pas avoir inspiré directement le conteur irlandais. Celui-ci place, sur les bords, des dragons affreux, les bêtes et les monstres étonnants du monde et les monstres multiformes de la terre, et, au centre (le texte dit : l'inscription) du bouclier, la figure du ciel, de de la terre et de l'enfer, de la mer, de l'air et de l'éther, du soleil, de la lune et, en outre, des constellations qui parcourent l'éther. La taille du bouclier était telle qu'il aurait pu contenir un sanglier de trois ans ou un couple au lit [4]. L'armement est complété par un casque à crête sur lequel les javelots et les épées pouvaient rebondir, par un haubert à triple tresse, à triple agrafe solide qui protégeait le guerrier de l'oreille au jarret ; par une épée à laquelle hauberts et casques ne pouvaient résister à cause de la finesse et de l'acuité de son tranchant.

On peut penser que, si l'auteur gaélique avait connu la splendide description du bouclier homérique, il en aurait tiré autre chose que la décoration du centre du bouclier. Cette décoration, bien qu'elle comprenne les principaux éléments

H. d'Arbois de Jubainville, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*, p. 374-377.

1. *Iliade*, XXII, 351. *Livre de Leinster*, 217 b 4.
2. *Iliade*, I, 463. Livre de Leinster, 237 b 40.
3. *Togail Troi*, 997-1007.
4. Cf. la cuillère de Dagdé, où un homme et une femme auraient tenu comme dans un lit (H. d'Arbois de Jubainville, *L'épopée celtique en Irlande*, p. 426-427).

de la description homérique, « la terre, le ciel, la mer, le soleil infatigable, la pleine lune, tous les signes qui entourent le ciel d'une couronne », n'a pu être inspirée qu'indirectement par l'*Iliade* ; l'auteur irlandais, d'ailleurs, y a ajouté l'enfer, l'air et l'éther. D'autre part, Homère ne fait mention que des armes défensives ; l'auteur irlandais y joint l'épée parce qu'il est d'usage dans les sagas gaéliques de décrire surtout les épées et les javelots, le casque et la cuirasse n'apparaissant guère qu'à l'époque des invasions scandinaves. Les expressions pour décrire le haubert semblent d'ailleurs stéréotypées ; telles elles sont dans la *Togail Troi*, telles on les retrouve dans l'*Imteachta Aeniasa* (l'Énéide gaélique) et la Bataille de Ros-na-righ [1].

Là où le *De excidio Trojae* est en contradiction avec l'*Iliade*, comme lorsqu'il raconte que le rassemblement de la flotte grecque se fit à Athènes et non à Aulis, la *Togail Troi* est d'accord avec le *De excidio Trojae* [2].

On peut donc conclure que l'Iliade, même indirectement, n'a guère eu d'influence sur le roman irlandais de la « Prise de Troie ». Quelque goût d'ailleurs qu'eussent les Irlandais pour les récits concis où les événements s'accumulent, il est probable, tout de même, qu'ils n'auraient pas hésité à préférer Homère à Darès, s'ils avaient connu directement l'Iliade.

L'influence de Virgile sur le récit irlandais du sac de Troie est évidente [3]. La *Togail Troi* met en scène des personnages que le Pseudo-Darès ne connaît pas et qui sont cités par Virgile : Choroebus (l. 1852), Panthus (l. 1850). Elle résume d'après l'*Énéide* la défense désespérée de la citadelle par les Troyens (l. 1863-1870). Elle conserve quelques détails virgiliens de la mort de Priam : le fils tué sous les yeux de son père, le *telum imbelle sine ictu* que le vieux roi lance contre Pyrrhus (l. 1886-1887). Mais aucune des comparaisons ni des tableaux dramatiques du poète latin n'a pénétré dans le texte irlandais, qui reste, en somme, tributaire du Pseudo-Darès.

1. *Togail Troi*, 999. *Imtheachta Aeniasa*, 1957, 2460 etc. *Cath Rois na Riogh*, 27.

2. *Togail Troi*, 635, 684. Darès, 14-15.

3. Nous avons vu plus haut que le conteur irlandais connaît le commentaire de Servius.

Dans l'ensemble, les sources des additions au texte du Pseudo-Darès sont difficiles à trouver. Il est probable que pour les légendes d'Hercule et de Jason le conteur irlandais a utilisé Ovide et Hygin. Mais si l'on a des gloses irlandaises à un fragment des *Métamorphoses* d'Ovide conservé dans un manuscrit de Berne [1], on n'a pas encore découvert de traduction d'Ovide ni d'Hygin en irlandais et nous ignorons par l'intermédiaire de quels manuels la mythologie classique avait pénétré dans l'Europe occidentale [2].

Miss Eleanor Hull a émis l'idée que les Irlandais ont connu le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (vers 1160) ou l'*Historia Trojana* de Guido de Columna (1287) [3]. La question de date doit être, d'abord, posée. La plus ancienne rédaction de la *Togail Troi* sous la forme où elle nous est parvenue paraît dater du milieu du XIIe siècle. Il est donc impossible qu'elle ait subi l'influence de Guido et peu probable qu'elle soit inspirée du *Roman de Troie.*

On ne trouve d'ailleurs pas dans la *Togail Troi* les descriptions qui appartiennent en propre à Benoît de Sainte-Maure, comme le costume de Diomède et d'Ulysse se rendant chez Priam, la Chambre de beauté, le palais de Priam, les murs de Troie. Le long récit de la conquête de la Toison d'Or et des amours de Jason et de Médée que l'on trouve chez Benoît et dans le Livre de Leinster ne peut être de l'invention de Benoît et provient soit d'un roman latin des Argonautes, soit d'un Darès plus développé que celui qui nous est parvenu. Le Jugement de Paris, chez Benoît, se passe dans un songe ; pour Darès comme pour le conteur irlandais, c'est une réalité. Les portraits des héros qui forment une digression importante chez Darès et chez Benoît sont, comme nous l'avons vu, absents de la *Togail Troi*. Le catalogue des vaisseaux dans la *Togail Troi* s'accorde plus souvent avec les nombres donnés par Darès

1. H. d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, p. CVIII.

2. Sur l'étrange culture classique de l'Irlande du VIe au XIe siècle, voir *Revue des Études anciennes*, XXV (1923), p. 144-150.

3. Nous acceptons les dates proposées par L. Constans, *Le roman de Troie*, t. VI, p. 188-191, 318.

qu'avec ceux donnés par Benoît. L'ambassade d'Ulysse et de Diomède, ainsi que l'expédition d'Achille en Mysie, sont racontées dans la *Togail Troi* conformément à Darès et non à Benoît. Aucun des emprunts faits par Benoît à Dictys de Crète ne se trouve dans le texte irlandais.

Rien ne rappelle, d'autre part, dans la *Togail Troi* les prosopopées, les réflexions morales, les descriptions poétiques et les digressions savantes ou pseudo-savantes que L. Constans regarde comme caractéristiques de Guido de Columna [1].

Lorsque le texte irlandais ne reproduit pas servilement le détail du texte latin, c'est, d'ordinaire, qu'il substitue à la sécheresse du Pseudo-Darès l'abondance en honneur chez les conteurs gaéliques du XIIe siècle. Ainsi, dans le récit des préparatifs de l'expédition, le discours d'Agamemnon est résumé, comme il arrive fréquemment chez le Pseudo-Darès en une suite de verbes : *deinde exercitum ad concionem convocat, conlaudat, imperat, hortatur, monet diligenter ut dicto obaudientes sint* ; dans la *Togail Troi*, le discours d'Agamemnon est rapporté en style indirect, et l'énumération porte sur des noms et des adjectifs, à la manière irlandaise : « Il se mit à encourager les héros et les valeureux champions et les briseurs de remparts [2] à livrer un combat aiguisé, sanglant, colère, vraiment rude contre les guerriers de la terrible Asie ». L'énumération est souvent groupée en triades, et même en triple triade : *Ro-chóinset trá na Gréic inní Palámid in n-aidchisin .i. ar fhaebas a chrotha 7 a dénma 7 a delba, ar mét a ecna 7 a éolais 7 a fhessa, ar met a gharta 7 a gníma 7 a gáiscid* [3] « pour la perfection de sa figure, de sa forme et de sa beauté, pour la grandeur de ses connaissances, de sa science et de son savoir ; pour la grandeur de son esprit chevaleresque, de ses hauts faits et de sa bravoure », tandis que le texte du *De excidio Trojae* porte seulement : *Argivi in castris Palamedis scientiam, aequitatem, clementiam, bonitatem lamentantur*.

Les additions de minime étendue ne sont pas les moins

1. *Le roman de Troie*, VI, p. 321.

2. Tous ces mots sont allitérés en irlandais. *Togail Troi*, 820-822. Cf. Darès, 19. Voir aussi *Togail Troi*, 1362-1363. Darès, 29.

3. *Togail Troi*, 1334-1336. Darès, 28. Il s'agit de Palamède.

intéressantes. Quand Achille, six jours après avoir été blessé, retourne au combat, il exhorte les Myrmidons à attaquer Troïlus. Au milieu du jour, Troïlus s'avance joyeux, à cheval. Le conteur irlandais a traduit *postquam major pars diei transiit* par : « Comme le soleil montait dans les hauteurs du ciel et brillait sur les vallées et sur le penchant des collines », en remplaçant la sèche formule de Darès par une phrase charmante imitée de la « Razzia de Cualngé » [1]. Au lieu de *populus auctoritatem Panthi contempsit*, le texte irlandais porte : « quand le peuple entendit l'opinion de Panthus, il se mit à crier, à se moquer de lui et à le tourner en ridicule » [2]. Énée répond à Amphimaque en termes doux et bienveillants, nous dit le Pseudo-Darès ; à cette indication générale le conteur irlandais substitue un proverbe populaire : « Mon fils, mieux vaut paix et bonne volonté que violence et dispute » [3].

Parmi les additions, la plupart sans doute sont inspirées de sagas célèbres.

Comme dans la *Táin bó Cualngé*, la bataille est accompagnée des mugissements de Badb et des cris des démons de l'air [4].

Les « performances » sportives des héros troyens sont à peu près celles que l'on prête à Cûchulainn : vitesse et saut, natation et jeu de balle, jeux d'échecs et de balle, supériorité en beauté et en vêtement [5]. De même que Mac Roth et Fergus décrivent à Ailill l'aspect de l'armée d'Irlande, de même l'éclaireur envoyé par Priam rapporte à celui-ci ce qu'il a vu et entendu : le grand nuage qui remplissait le vide entre le ciel et la terre, et qui était produit par l'haleine des guerriers ; le bruit de tonnerre que rendait le choc des lances et des épées, des casques et des cuirasses [6].

1. *Togail Troi*, 1540-1541. Darès, 33. Cf. *Táin bó Cualngé*, éd. Windisch, l. 5820. Ce genre de description est rare dans les sagas irlandaises.

2. *Togail Troi*, 421-422. Darès, 8.

3. *Togail Troi*, 1762. Darès, 37. Cf. *Togail Troi*, 1454 : « Mieux vaut paix que guerre heureuse ».

4. *Togail Troi*, 1898. *Táin bó Cualngé*, p. 141.

5. *Togail Troi*, 216-220. *Táin bó Cualngé*, p. 55, 62.

6. *Togail Troi*, 847-850, 857-858, 866-870. *Táin bó Cualngé*, p. 215-216. Cf. *Loinges Mac n-Duil nDermait*, 275 et suiv. (*L'épopée celtique en Irlande*, p. 155).

Le fameux serment de Conchobhar : « si le ciel ne vient pas avec sa pluie d'étoiles sur la face de la terre, si la terre en tremblant ne se brise pas, si l'Océan ne vient pas sur le front chevelu du monde », a fourni les détails d'une comparaison dans le récit de l'éclaireur « il me semblait que c'était le ciel qui tombait ou la mer qui se retirait ou la terre qui se fendait en éclats, ou comme si des pluies d'étoiles tombaient sur la face de la terre [1]. »

Le portrait de Troïlus dans la mêlée est imité de celui de Cûchulainn en plein accès de fureur guerrière : « de son front sortait la lumière du héros, en sorte qu'elle fut aussi longue que le nez, et ses deux yeux sortirent de sa tête jusqu'à ce qu'ils fussent à six pouces de sa tête. Ses cheveux devinrent semblables à des rameaux d'aubépine. Il attaqua les armées comme un lion actif, plein de fureur qui court sus à une bande de sangliers [2]. »

La grande bataille des Grecs et des Troyens est racontée presque avec les mêmes mots que la bataille de Mag Mucrimée [3].

Paris apparaît aux Grecques à peu près tel que Cûchulainn aux femmes d'Irlande. Comme Cûchulainn il porte des bijoux d'or rouge, des pierres précieuses et sur la peau une tunique de soie bordée d'or [4]. Les jeunes filles demandent aux hommes d'Irlande de les élever sur les boucliers posés sur les épaules des guerriers afin qu'elles puissent voir comment était fait Cûchulainn. Des troupes de dames et de jeunes filles du monde viennent de leurs pays pour contempler Hector et les fils des rois et des nobles de Grèce vont à Troie pour voir Hector sur les épaules des hommes [5].

Les Troyens sont vêtus et armés comme les Irlandais. Leurs

1. *Togail Troi*, 853-855. *Táin bó Cualngé*, p. 210.

2. *Togail Troi*, 1473-1477. *Táin bó Cualngé*, p. 142. Le lion apparaît souvent dans les comparaisons de l'Iliade; dans le chant XVI, 823-826, c'est le combat d'un lion et d'un sanglier auprès d'une source. Voir *Annales de Bretagne*, IX, p. 491.

3. *Togail Troi*, 933-940. *Revue Celtique*, XIII, p. 456, § 52. Voir aussi *Tochmarc Ferbe*, 233.

4. *Togail Troi*, 492-497. *Táin bó Cuanlgé*, p. 145 (W. l. 2706).

5. *Togail Troi*, 1090-1095. *Táin bó Cuanlgé*, p. 146. (W. l. 2744).

manteaux sont attachés avec des fibules ; leurs boucliers sont couverts de plaques d'or et d'argent ; leurs glaives ont des poignées formées de dents ; ils ont des javelots verts et portent des colliers [1] ; certains boucliers sont blanchis à la chaux [2].

Médée, pour retenir le navire Argo, y jette un peloton de fil magique qu'un homme du navire, Pallair, saisit : d'un coup d'épée Hercule tranche la main de Pallair. C'est l'épisode, bien connu, du Voyage de Bran que l'on retrouve d'ailleurs dans le Voyage de Maëlduine [3].

On sait que les traducteurs irlandais ne se faisaient pas faute de modifier les détails et même les dénoûments qui leur déplaisaient. Aussi nous est-il possible de deviner quel était le goût de leurs lecteurs, auxquels sans doute ils cherchaient à plaire. Leur sensibilité ne supportait pas que leurs personnages favoris éprouvassent de trop grandes disgrâces. Chez le Pseudo-Darès, Priam, pour ne pas entendre les fâcheuses prédictions de Cassandre, la fait emmener et enfermer ; dans la *Togail Troi*, il se contente de lui mettre la main devant la bouche [4]. Tandis que, dans l'*Iliade*, Hector est tué par Achille en combat singulier, et que, dans le *De excidio Trojae*, Achille poursuit Hector jusqu'à ce qu'il l'ait tué, dans la *Togail Troi* on raconte longuement comment Hector fut tué par traîtrise [5].

Le christianisme de l'auteur se manifeste parfois lorsqu'il est question des dieux et du culte païen chez le Pseudo-Darès. Dans le Jugement de Paris, le mot de « déesses » n'est pas employé, mais celui de femmes, *mnáib* [6]. Les Grecs rendent grâce à leurs dieux et à leurs idoles, *dia n-arrachtaib* : le texte

1. *Togail Troi*, 889-899. *Táin bó Cualngé* (W. l. 5270-5275). Cf. *Togail bruidne Dá Derga*, 76 etc.

2. *Livre de Leinster*, 243 b 40. *Acallamh na Senoraib*, 7588. *Fled Bricrend*, 15. Cf. *Cath Catharda*, 5875.

3. *Immram Brain*, 62. *Immram curaig Mailduin*, 28.

4. Darès, 11. *Togail Troi*, 547-548.

5. *Iliade*, XXII, 248-360. Darès, 24. *Togail Troi*, 1178-1197 (*comairle mbrécaig n-intledaig* H. 2. 17 ; *tria cheilg* L. L. (d'après Virgile, dit le texte irlandais).

6. Darès, 7. *Togail Troi*, 379.

latin dit seulement *diis* [1]. Achille et Antiloque se rendent à la maison des idoles, *ídaltighe* ; chez Darès, *fanum* [2]. Vulcain est appelé le forgeron de l'enfer [3]. Castor et Pollux ont été métamorphosés en astres (les Gémeaux) au dire des gentils, *na geintlide* [4]. Le sacrifice offert par Agamemnon à Diane pour l'apaiser est passé sous silence [5] ; mais il est fait mention de l'offrande d'Hélène à Diane et à Apollon, (car c'était la coutume des païens aux fêtes de leurs dieux et des images de ceux-ci [6]) et de l'autel de Minerve [7]. En général, les Irlandais chrétiens semblent avoir été moins choqués par le paganisme des Grecs et des Romains que par le paganisme celtique. C'est d'ailleurs sans doute parce que chez le Pseudo-Darès les dieux et les déesses ne jouent aucun rôle dans les événements que le *De excidio Trojae* eut au moyen âge un si grand succès. Les lecteurs ne remarquèrent pas que cette absence de toute action divine rendait très invraisemblable l'attribution de l'ouvrage à un prêtre de Héphaistos.

Le Pseudo-Darès spécifie que personne ne considérait comme étant de race royale les enfants que les fils de Priam avaient eus de leurs concubines. Cette idée, qui ne semble point d'un païen, a été développée avec complaisance par le moraliste chrétien qui parle sans ménagement des « fils engendrés dans l'illégalité et dans l'adultère » [8].

Essayons maintenant d'étudier l'art de l'auteur. Les dialogues, qui sont parfois très animés dans les sagas gaéliques, sont rares et courts dans la *Togail Troi* [9], où il y a le plus souvent non pas conversation, mais succession de discours. Les descriptions de paysages, à peu près inconnues de l'ancienne

1. Darès, 42. *Togail Troi*, 1909.
2. Darès, 34 ; cf. 10. *Togail Troi*, 1605. Cf. 483, 507.
3. Darès, 11. *Togail Troi*, 577-578.
4. *Togail Troi*, 1009.
5. Darès, 15. *Togail Troi*, 702.
6. *Togail Troi*, 485. Cf. 694, l'offrande d'Achille à l'oracle d'Apollon.
7. *Togail Troi*, 1895.
8. Darès, 4. *Togail Troi*, 194.
9. Sauf le dialogue entre Priam et l'éclaireur. Mais ce dialogue est imité de celui de la « Razzia de Cualngé ».

épopée irlandaise [1] sont encore exceptionnelles dans la *Togail*.

Les portraits de personnages ne s'appliquent guère qu'à l'aspect physique, aux vêtements et aux armes ; l'analyse psychologique n'y tient aucune place ; imités en général des peintures archéologiques de la *Táin*, ils semblent n'être plus qu'une survivance.

Il reste que les narrations et les discours sont caractéristiques de l'art gaélique à l'époque où fut composée la *Togail Troi*. Les narrations sont des développements du long et monotone récit du Pseudo-Darès. Les discours tiennent la place des résumés au style indirect du texte latin. Le procédé le plus fréquemment employé est, dans la composition, l'accumulation des détails ; dans l'expression, l'accumulation des épithètes.

Comment l'auteur gaélique a-t-il traité les deux épisodes que l'on s'accorde à regarder comme les plus littéraires du *De excidio Trojae*, l'entrevue d'Hector et d'Andromaque, la mort d'Achille ? Du second il a conservé tous les détails en ajoutant çà et là quelque réflexion : « le temps lui semble long jusqu'au matin » [2], dit-il d'Achille attendant l'heure du rendez-vous, qui était aussi celle du guet-apens, et il décrit, avec les procédés ordinaires à l'épopée gaélique, la lutte qui s'engage entre Achille et Antiloque d'une part, Paris de l'autre [3]. Dans le premier épisode, il fait preuve de plus

1. Dans la « Razzia de Cualngé », la notation des paysages se fait par énumération et toujours avec la plus grande concision. La plus longue description est la tombée de la neige : « Il tomba quantité de neige cette nuit. Il y en eut assez pour atteindre les épaules des hommes, les cuisses des chevaux, les essieux des chars : la neige rendit plates et unies toutes les provinces d'Irlande » (trad. H. d'Arbois de Jubainville, p. 54). Quant à l'illusion produite par la marche de l'armée irlandaise (p. 214-217), c'est, semble-t-il, un thème ordinaire de l'épopée celtique : on la trouve dans le Mabinogi de Branwen (trad. Loth, I, p. 137-138). Voir ci-dessus, p. 165.

2. Chez le Pseudo-Darès (34) : Achilles laetus Polyxenam amans postero die ad fanum se venturum constituit.

3. Achilles multos occidit (Darès, 34) « Achille entra en fureur et exerça sur la troupe sa rage et sa colère et les attaqua furieusement et virilement et plusieurs milliers d'hommes tombèrent par lui, en sorte que tout ce qui tomba par lui ce jour-là sous les coups de la courte épée qu'il

d'originalité ; s'il n'a pas renouvelé le sujet en remontant à la source même, aux vers immortels du vieil Homère, il a du moins tâché d'animer le récit incolore, desséché et inerte du Pseudo-Darès. Le songe d'Andromaque, que le texte latin résume en quelques mots abstraits, « *in somnis vidit Hectorem non debere in pugnam procedere* », est décrit avec précision : « Hector avait une statue équestre dans un portique de la ville et Andromaque vit en rêve cette image ; soudain, la tête d'Hector se détacha de la statue ». Le discours direct est, comme d'ordinaire, substitué au discours indirect : « Je ne sacrifierai pas ma bravoure et mon adresse à un conseil de femme » [1], dit Hector. La modification d'un détail du récit donne au personnage d'Hector un caractère plus humain et plus conforme à l'idée que nous en laisse l'*Iliade*. Tandis que chez le Pseudo-Darès Andromaque essaie en vain de retenir Hector en étendant son fils aux pieds de son père, le conteur irlandais s'exprime ainsi : « C'est alors qu'on apporta son petit enfant en face du guerrier en sorte que cela le fixa sur place » [2].

Le portrait physique et moral des héros et héroïnes grecs et troyens (D. 12-13) est remplacé dans la *Togail Troi* par un tableau pittoresque des préparatifs des Grecs en vue de l'expédition, tableau où se révèle le talent du narrateur en même temps que son érudition :

« Quand la nouvelle se répandit en Grèce qu'Hélène avait été enlevée, l'Europe entière fut soulevée, de la terre Méotide à l'embouchure du Rhin. Ce fut comme un bouillonnement parmi tous les Grecs : chaque tribu, chaque famille sentait l'affront comme s'il leur avait été fait à elles-mêmes. Il y eut dans chaque tribu de fréquentes assemblées et des avis circulaient de l'un à l'autre sur le moment le plus convenable pour se mettre en route ; ils faisaient leurs préparatifs pour

avait à la main est parmi les choses de la *Togail* dont on ne peut faire le compte » (*Togail Troi*, 1609-1612).

1. Hector muliebria verba abicit (Darès, 24). Cf. *Togail Troi*, 1136.

2. Maesta Andromacha, summissis capillis, Astyanactem filium protendens ante pedes Hectoris, eum revocare non potuit (Darès, 24). Cf. *Togail Troi*, 1142-1143.

l'expédition, tant en navires, voiles et cordages qu'en nourriture, vêtement et bétail. Les Thessaliens harnachaient leurs chevaux et leurs coursiers pour les mener au rivage de la mer. Les Myrmidons nettoyaient leurs cuirasses et leurs casques de la rouille et de la saleté qui les couvraient; ils arrangeaient leurs javelots et les aiguisaient pour piller les ennemis et les étrangers ; leurs glaives étaient affilés et leurs boucliers étaient apprêtés pour le départ. Les costumes, équipements et vêtements des Athéniens étaient mis en état. Il n'y eut qu'une clameur sur la surface de la Grèce parce qu'ils s'étaient partagé le travail. Une partie d'entre eux étaient dans les forêts à abattre du bois, en sorte qu'aucun n'entendait la voix de l'autre à cause de la multitude d'ouvriers et de manœuvres coupant, taillant, rognant les arbres. Une partie d'entre eux étaient dans les forges à faire des armes et des ferrures, à faire des épées, des cuirasses et des boucliers, à aiguiser et à battre leurs armes. Il n'y avait en Grèce personne qui ne s'occupât ainsi. Il y avait des troupes et des camps depuis la frontière orientale de la Rétie à l'ouest de la terre de Thrace sur la Propontide. » (*Togail Troi*, 584-605).

Suit une énumération des peuples de la Grèce et de l'Europe comprenant les Galates, les Étrusques, les Dalmates, les Istres, les Pannoniens, les Rètes, les Alains, les Sauromates, les Mélanchlaines, les Hippémolges, les Grunes (?), les Neures et les Agathyrses [1].

Les récits des nombreuses batailles qui remplissent le *De excidio Trojae* n'offrent guère de variété. A l'exception des combats singuliers qui mettent aux prises des héros grecs et troyens et où le Pseudo-Darès donne quelques détails, la plupart se résument en quelques verbes : *persequitur, sternit, fugat ; caedit, prosternit : multos occidit, plurimos sauciat.*

Le texte irlandais est plus descriptif, en général. Prenons

1. Ces noms de peuples proviennent d'Hérodote, IV, 100 ; 104-107, sans doute par l'intermédiaire d'un auteur latin, Pomponius Mela (II, 2) ou un manuel dérivé de sa *Chorographia*. Mais *Grunes* pour *Grypes*, par ɔ, (χρυσοφύλακας Γρῦπας, Hérodote, IV, 13) témoigne d'une transcription du grec. Tous ces noms sont encore moins reconnaissables dans le Livre de Leinster, 232 b 10.

pour exemple un des combats livrés par Agamemnon : « Au matin s'engage des deux côtés un combat sanglant, furieux, mortel, empoisonné, plaintif. Un grand massacre est fait des deux armées. Là furent brisés les champions de l'Europe et de l'Asie. Une bataille cruelle, violente, meurtrière commença. Maints ruisseaux de sang coulèrent sur la peau délicate des jeunes guerriers qui allaient au danger, de tout leur pouvoir. Maints héros étaient à terre taillés en pièces par les ennemis. Maints boucliers furent fendus d'un bord à l'autre. Maintes épées furent usées jusqu'à la garde à force de frapper. Maintes lances et maints javelots se brisèrent sur la surface du champ de bataille. » (*Togail Troi*, 1360-1371).

Tandis que le Pseudo-Darès est très sobre de détails sur les nombreuses funérailles qui suivent les batailles, et se contente d'ordinaire de la simple formule : *magnifico funere effert* [1], l'auteur de la *Togail Troi* semble se complaire à décrire la douleur publique et les lamentations funèbres.

Il développe à souhait le *Troiani Hectorem lamentantur* de Darès [2] : « Lamentables en vérité furent les pleurs et les cris qu'il y eut à Troie cette nuit-là. Il y eut beaucoup de chagrin, de tristesse, de peine, de battements de mains, parce qu'il leur manquait leur bon et preux capitaine, le noyau de leur cœur, leur buisson protecteur, leur barrière de combat, leur bouclier de panique, leur poteau de frontière contre leurs ennemis. Cité sans rempart était leur cité après lui. Ce qui charme autour d'un roi était ce qui charmait autour de lui ; se rassembler autour d'un champion était se rassembler autour de lui. Il se distinguait des héros du monde entier en éclat, en dextérité, en sagesse et en valeur, en dignité et en abondance. Il était instruit en toute science ; il se distinguait des braves héros du monde au maniement du javelot et de l'épée ; il se distinguait des hommes de la terre au gain de la bataille et de la partie.

1. *De excidio Trojae*, 33 (Troïlus), 29 (Palamède).

2. Darès, 24. *Togail Troi*, 1205-1219. La description du deuil après la mort de Troïlus contient quelques détails précis : « tous, hommes et femmes, garçons et filles, vieux et jeunes battant des mains et se lamentant au même moment ; ils versèrent des torrents de larmes brûlantes ; ils coupèrent leurs cheveux et rougirent leurs visages » (*Togail Troi*, 1575-1579).

Il se distinguait pour l'éclat et pour la dextérité, pour la vitesse et le saut, des jeunes gens de la terre. Une grande multitude de Grecs le pleura pour le récit de ses hauts faits. Les jeunes gens et les enfants le pleurèrent, qui étaient venus des frontières voisines pour le contempler ».

Nous savons que les discours de la *Togail Troi* diffèrent de ceux du Pseudo-Darès d'abord en ce que les premiers sont en style direct et les seconds en style indirect. Mais de plus, comme dans les récits, le conteur irlandais est plus abondant que l'auteur latin.

Comme exemple de discours, nous citerons le conseil tenu par Priam et ses fils, en donnant successivement pour chaque discours la traduction du *De excidio Trojae* et la traduction de la *Togail Troi*.

« Quand ils furent assemblés, Priam leur dit qu'il avait envoyé en Grèce comme ambassadeur Anténor pour demander satisfaction au sujet de la mort de son père et réclamer qu'on lui rendit Hésione ; qne les Grecs avaient traité honteusement Anténor et qu'Anténor n'avait rien obtenu d'eux. Mais puisqu'ils n'avaient pas voulu faire sa volonté, il lui semblait bon d'envoyer une armée en Grèce pour les punir, et de ne pas laisser les Grecs se moquer des barbares. » (*De excidio Trojae*, 6).

« J'ai envoyé », dit Priam, « Anténor en ambassade dans le pays des Grecs pour leur présenter une requête, après les tourments qu'ils m'ont causés. Je l'ai envoyé spécialement pour ceci, pour savoir si ma sœur serait tirée de l'esclavage. Or non seulement elle n'a pas été tirée de l'esclavage, mais ils se sont moqués de moi-même et de tous les Troyens. Voici donc ce que je désire : que des armées et des troupes aillent en Grèce reprendre Hésione de force, puisqu'on n'a pu l'obtenir de bon gré ou par amitié. Peut-être nous feront-ils la faveur de nous la rendre en échange du butin qu'on pourrait enlever de Grèce, en sorte que les troupes des Troyens ne soient pas exposées plus longtemps aux moqueries des Grecs. » (*Togail Troi*, 299-309).

Si l'on compare les deux textes, on remarque aussitôt l'aisance et la naïveté du texte irlandais en regard de l'apparence

compassée du texte latin. Priam apparaît sous les traits d'un monarque débonnaire et conciliant : il est loin d'avoir le ton cassant que lui prête le Pseudo-Darès.

« Hector se mit à dire qu'il exécuterait la volonté de son père, qu'il vengerait le meurtre de son aïeul Laomédon et toutes les injures que les Grecs avaient faites aux Troyens, pour que ceux-là ne fussent pas impunis, mais qu'il craignait qu'ils ne pussent pas accomplir ce qu'ils s'étaient proposé : la Grèce aurait beaucoup d'aide ; il y avait en Europe des hommes belliqueux ; l'Asie avait toujours passé sa vie dans l'oisiveté et pour cette raison n'avait pas de flotte (*De excidio Trojae*, 6). »

« Pour moi », dit-il, « je suis un des Troyens qui désireraient le plus venger mon grand-père et faire ce que désire Priam, quand même je devrais tomber moi-même. Cependant je crains de commencer cette entreprise, si elle n'est pas menée à sa fin et si elle n'est pas achevée et conduite à bon port ; ce serait une honte plus grande pour vous de la commencer et de ne pas la finir. Car les Grecs sont plus nombreux que vous ; innombrables sont leurs armées, leurs peuples et leurs troupes de chaque côté à travers toute l'Europe. Et même s'il n'y avait qu'une nation et qu'une race de Grecs, vous n'avez pas le nombre ni la valeur pour leur résister, sans compter les multitudes de la Grèce entière. Car si les Grecs le voulaient, les hommes d'Europe se lèveraient avec eux depuis la mer de Silal au sud de l'Italie jusqu'au nord du pays des Agandes, au bord extérieur de l'Europe qui touche au grand Océan septentrional. Et viendront et se lèveront avec eux, s'ils le désirent, les hommes des îles de la mer Tyrrhénienne, depuis la pointe de Pithir en Sicile jusqu'à Pacên et Posfoir à l'embouchure de la mer Pontique. Je ne tiens pas, par conséquent, à provoquer ce peuple parce qu'il n'y a point de guerriers dans le monde dont la bravoure est égale à la leur. Car ils ne vivent que dans les combats, les rencontres, les guerres ; chaque tribu tue et pille l'autre, en sorte qu'ils sont les plus habiles à manier le javelot, le bouclier et le glaive. Le peuple d'Asie Mineure n'est pas de même ; on ne leur a pas appris à être au combat et à la guerre mais dans la paix, la concorde et le repos continuellement. Nous n'avons donc pas d'armée de cette sorte ;

aussi n'ai-je aucune envie de provoquer ces héros qui n'ont point leurs égaux parmi les héros du monde. Mais je ne vous empêche pas, pour que vous ne disiez pas que je refuse. Ce ne serait pas mon rôle de m'opposer à vous. » (*Tegail Troi*, 314-338).

Dans les deux textes Hector n'est pas le héros sensible de l'*Iliade* ; c'est un homme de guerre à l'esprit réfléchi, qui calcule le pour et le contre et montre autant de prudence qu'Ulysse lui-même. Mais l'auteur irlandais lui a donné une éloquence romantique qui contraste singulièrement avec la concision que lui prête le Pseudo-Darès.

« Alexandre commença à exhorter à préparer une flotte et à l'envoyer en Grèce ; il se mettrait à la tête de l'expédition si son père y consentait ; il avait confiance en la bienveillance des dieux et comptait après avoir vaincu les ennemis et acquis de la gloire revenir de Grèce dans sa patrie. Car dans la forêt de l'Ida où il était parti à la chasse, Mercure lui avait amené pendant son sommeil Junon, Vénus et Minerve, pour juger entre elles de la beauté ; et qu'alors Vénus lui avait promis que, s'il la jugeait la plus belle de figure, elle lui donnerait une épouse qui, en Grèce, paraitrait la plus belle des femmes ; quand il l'eut entendu il jugea que c'était Vénus qui avait la plus belle figure ; d'où Priam devait espérer que Vénus aiderait Alexandre ». (*De excidio Trojae*, 7).

Alexandre encouragea à la guerre contre les Grecs et dit : « Que je sois le chef de l'expédition, et vous verrez que j'accomplirai la volonté de Priam et remporterai victoire et triomphe sur la Grèce plus que tout autre. Je briserai mes ennemis. Je rapporterai joyaux et trésors, et je reviendrai sain et sauf chez moi. Voici pourquoi je le pense. C'est qu'un jour que je chassais sur le mont Ida, je vis venir à moi Mercure, fils de Jupiter, et trois femmes très belles à sa suite : Junon, Vénus et Minerve. Ils me racontèrent l'histoire aussitôt : « Il y a eu, dirent-ils, une grande fête pour tous les dieux et les déesses chez Pélée fils d'Éaque ; et à cette noce avaient été invités tous les dieux, tant hommes que femmes, autour de Jupiter fils de Saturne, d'Apollon fils de Jupiter, de Dardanos fils de Jupiter, de Mercure fils de Jupiter, de Neptune, de Vénus

de Minerve, de Junon. La Discorde n'y fut pas amenée du tout. Aussi, quand il y eut grande réjouissance dans la salle à boire, la Discorde alla au jardin des Hespérides, y prit une pomme d'or sur laquelle elle écrivit : *hoc est donum pulcerrimae deae* et la jeta, par la fenêtre de la maison, au milieu de tous. L'assemblée s'en émerveilla, et on lut devant les assistants ce qu'il y avait sur la pomme. Il s'éleva une grande contestation à la suite de cette histoire entre les trois déesses les plus belles qu'il y eût au monde : Junon, Minerve et Vénus. Il semblait à Junon qu'on ne pouvait rivaliser avec elle, car elle était fille de roi (de Saturne) ; elle était sœur et était femme d'un autre roi, Jupiter fils de Saturne. Elle était belle cette fille, tant de chevelure, d'œil et de dent, que de taille, de dignité et de manières : des cheveux fins comme des fils [1] ; deux sourcils noirs sombres qui mettaient de l'ombre sur chacune de ses joues. Elle n'avait pas idée qu'une des femmes du monde la surpassât en beauté. Quant à Minerve, elle ne croyait pas que personne pût l'égaler pour la perfection de sa figure et de ses formes, de sa race et de son savoir, car toute science pratiquée dans le monde a été inventée par elle. Alors Vénus fit ressortir sa figure et ses formes et son charme, car c'est d'elle que vient toute union et toute intrigue amoureuse qu'il y a dans le monde ; il n'y a pas dans le monde une femme qui lui ressemble, au point qu'à ce moment-là, les yeux humains ne pouvaient la regarder à cause de sa beauté parfaite. Ils allèrent donc faire juger par Jupiter leur débat : Je ne vous rendrai point de jugement, dit celui-ci ; mais allez trouver Alexandre, fils de Priam, qui est sur le mont Ida ; Mercure vous précèdera, et ce sera Alexandre qui vous jugera.

Ils vinrent donc tous les quatre, Vénus, Junon, Minerve et Mercure à leur tête me trouver, dit Alexandre, et je portai mon jugement sur elles après que chacune d'elle m'eut promis une récompense. Junon m'offrit le royaume de la grande Asie si je la distinguais des autres. Minerve m'offrit la science de tout ce que font les mains des hommes. Vénus m'offrit la femme

1. Sur le sens de *fathmannach*, voir Windisch, *Táin bó Cualngé*, l. 2717 note.

la plus belle qui fût en Grèce, si c'était elle qui était distinguée des autres. Mon jugement fut que c'était Vénus la plus belle. Vénus me donnera donc la plus jolie femme qu'il y aura en Grèce, comme elle l'a promis » (*Togail Troi*, 340-384).

Il est assez piquant que Paris, qui, dans l'*Iliade*, n'apparaît point comme un foudre de guerre, soit ici le champion de la lutte à outrance ; il est vrai que, non sans suffisance, il compte surtout sur l'aide de Vénus. Le conteur irlandais, qui a sans doute senti l'invraisemblance qu'il y a à représenter un Hector pusillanime et un Paris intrépide, s'est étendu avec complaisance sur les souvenirs que Paris évoque du temps où sur l'Ida il fut l'arbitre de la beauté et termine par l'argument qui devait être dans l'esprit de Paris le plus entraînant, c'est que cette guerre lui procurerait la plus belle des Grecques. Il y a donc dans ce discours comme dans les précédents une tentative pour peindre le caractère des interlocuteurs, à peine esquissé chez le Pseudo-Darès [1].

L'effort du conteur irlandais pour communiquer au récit de la Prise de Troie un peu du mouvement et de l'action qui animent les sagas nationales [2] a donc été particulièrement heureux lorsqu'il a tâché de tirer des phrases brèves et incolores du Pseudo-Darès les éléments de discours sinon toujours éloquents, du moins suffisamment inspirés des circonstances et des caractères. Le seul changement du style indirect en discours direct transformait déjà le *De excidio Trojae* au point de le rendre méconnaissable.

Quant aux discours de Déiphobe, d'Hélénus et de Troïlus, ils sont rapportés en irlandais à peu près tels qu'ils sont en latin, sauf que les orateurs s'expriment à la première personne. La conclusion du débat par Priam est analysée et non rapportée : « Quand Priam connut la décision et le désir de cha-

1. De même, dans le récit de l'ambassade infructueuse d'Anténor chez Pélée, Télamon, Castor et Pollux, Nestor, l'auteur irlandais s'est efforcé de varier les réponses des Grecs, à peu près uniformes chez Darès (ch. 5). Il y a moins de diversité dans les réponses faites à Hercule (*Togail Troi*, 65-128 ; Darès 3).

2. Dans son *Essai sur l'histoire du théâtre celtique* (p. 9-18), M. Anatole Le Braz a, sans effort, transformé en drame l' « Histoire du cochon de Mac Datho ».

cun et s'aperçut qu'ils trouvaient agréable de faire cette expédition, il envoya en Péonie Alexandre et Déiphobe pour choisir et rassembler des soldats, des mercenaires et des guerriers afin de partir en guerre » (*Togail Troi*, 397-400). Le Pseudo Darè n'en dit guère moins : « ob quod omnibus placuit classem comparare et in Graeciam proficisci Priamus Alexandrum et Deiphobum in Paeoniam misit ut milites legerent » (*De excidio Trojae*, 7-8).

Le style du Pseudo-Darès est caractérisé surtout par le groupement des verbes en séries parfois longues et formées de synonymes. L'accumulation, qui est, aussi, caractéristique de la prose irlandaise des XIIIe-XIVe siècles, n'était pas, dans la prose latine, un procédé nouveau ; fréquente chez les anciens tragiques et les comiques latins, elle est habituelle à la langue des inscriptions funéraires et des formules magiques et tablettes d'exécration, on la trouve à toute époque dans le langage populaire [1]. Chose curieuse, l'accumulation des synonymes n'a pas en général été imitée par le traducteur irlandais là où on la rencontre dans le texte latin [2] ; si elle se rencontre par hasard dans la même phrase, elle ne porte pas sur les mêmes détails [3]. D'autre part, chez le Pseudo-Darès, l'expression est réduite au minimum : un verbe suivi de son complément, parfois une courte proposition, relative ou complétive ; les propositions sont juxtaposées sans particules autres que les adverbes de temps [4]. Quelque sèche que soit la phrase irlandaise, elle l'emporte pourtant en abondance sur le modèle latin.

1. Je dois ces renseignements à mon collègue M. Galletier. Voir par exemple : Ennius, *Ann.* 107 (Vahlen) ; Afranius, fr. v. 61 ; Plaute, *Mil. gl.* 546 ; *Pseud.* 659 ; *Pœn.*, I, 2 ; 19 : *Aul.* 510 ; Térence, *Hecyr.* 540 ; *Anthologia latina* (Bücheler), 237, 1192, 959 A ; *Bulletin archéologique*, 1902, p. 417.

2. Par exemple : *adprobat, conlaudat* (D. 16) traduit par *buidech side* (T. T. 742) ; *arcessit, orat, hortatur* (D. 34) traduit par *rotocured* (T. T. 1594) ; *persequitur, sternit, fugat* (D. 32) est remplacé par un développement.

3. Par exemple : *convocat, conlaudat, imperat, hortatur, monet* (D. 19) est traduit par *rofhuacair... ocus rogab ic nertad* (T. T. 818, 820), mais on a ensuite : *cofhertais gléo faobrach fuilech férgach, féramnus* qui constitue une série allitérante.

4. On ne trouve *igitur* que 3 fois ; *sed* 3 fois ; *nam* 2 fois ; *autem, enim, vero* 1 fois.

La comparaison, caractéristique de l'art d'Homère et de Virgile, est rare dans la *Togail Troi*. Nous avons déjà cité une comparaison qui semble inspirée de l'Iliade et que l'on trouve dans la première rédaction du Livre de Leinster. Mais le manuscrit H. 2. 17 en contient d'autres qui semblent bien avoir été directement ou indirectement influencées par la poésie classique, bien que je n'aie pas réussi à en trouver la source [1]. Il s'agit des exploits d'Hector : « Pas plus nombreux sont les gerbes d'avoine en automne après une grande troupe de moissonneurs ou les grêlons sous les pieds des troupeaux royaux dans un gué entre deux territoires, que les têtes, les pieds, les corps, les troncs tranchés par le tranchant de son glaive, la pointe de son javelot ou coupés par les poignards et les javelots fixés à son haubert et aux hauberts de ses chevaux » [2]. Dans la seconde, il s'agit des exploits de Penthésilée et des Amazones : « Presque aussi mouillés que les gouttes à un porche en temps humide étaient les farouches guerriers qui tombaient à terre épouvantés de combattre » [3].

Ainsi le conteur irlandais s'est efforcé — et il n'a pas eu grand peine à le faire — de rendre son texte plus vivant et plus coloré que celui de son modèle. S'il a souvent tiré des lieux communs de l'épopée gaélique des développements faciles — et le nombre de ces emprunts s'accroîtra à mesure que l'on connaîtra mieux la littérature épique de l'Irlande, — il a

1. Cf. dans la Mort de Cûchulainn (*Revue Celtique*, III, 177) : « en sorte que le nombre des grains de sable de la mer, des astres du ciel, des gouttes de rosée du 1er Mai, des flocons de neige, *des grêlons*, des feuilles de la forêt, des brins d'herbe *sous les pieds des troupeaux* un jour d'été était celui des moitiés de têtes, de crânes, de mains, de pieds, d'os rouges répandus épars dans la plaine de Murthemne ». De même dans la Razzia de Cualngé (combat de Gárech et Ilgarech) Fergus jure que, s'il avait son épée, les débris humains dont il parsèmerait le champ de bataille seraient aussi nombreux que les glaçons brisés en hiver entre deux champs par une course des chevaux du roi (H. d'Arbois de Jubainville, *Táin bó Cualngé*, p. 238).

2. *Togail Troi*, 1161-1167.

3. *Togail Troi*, 1694-1696. Stokes hésite à traduire *rescidir* par « numerous » : il est probable en effet que *rescidir* est apparenté à *riasc* (*in tobair*) marais (de la source), le sol humide qui l'entoure (*Irische Texte*, III, p. 421).

souvent aussi tiré des situations et des personnages qu'il mettait en scène les éléments sérieux ou comiques qui animent son récit.

Cet art, si différent des modèles classiques, n'en a pas moins une valeur propre soit en sa farouche et sèche simplicité, soit en l'abondance de ses épithètes sonores. Mais, à l'époque où fut traduit en gaélique le *De excidio Trojae*, on ne parsemait plus les secs romans en prose de couplets savamment versifiés où le lyrisme irlandais évoquait tour à tour des paysages d'Eldorado ou des exploits fabuleux. En sorte que, quel que soit le talent de l'auteur anonyme qui essaya de vivifier le soi-disant carnet de guerre du prêtre d'Héphaistos, la *Togail Troi* ne peut être mise en parallèle ni avec le *Serglige Conculaind* ni même avec le *Cath Maige Tured*.

G. Dottin.

NOTE SUR UN ÉPISODE

DE

L'*HISTORIA BRITONUM* DE NENNIUS

Dans son *Historia Britonum*, chapitres 40-42 [1], Nennius raconte l'épisode suivant. Sur le conseil de ses douze mages le roi Guorthigirnus projette de faire construire une forteresse dans le pays de Galles pour se mettre à l'abri des Saxons. Il fait apporter les matériaux ; mais à sa grande surprise tout a disparu le lendemain matin. Le roi n'abandonne pas son entreprise ; pourtant le miracle se répète une deuxième et une troisième fois. Ayant consulté ses mages sur la cause de cet obstacle inattendu, il apprend qu'il faut sacrifier sur l'emplacement même un enfant né sans père, c'est-à-dire miraculeusement. Après quoi le monarque envoie des messagers par toute la contrée pour trouver un tel enfant. A la fin, après de longues recherches, les messagers rencontrent, dans un village de Nord-Galles, un groupe d'enfants au jeu. Deux d'entre eux se querellent, et l'un appelle l'autre « garçon sans père ». Les serviteurs du roi se mettent à interroger la mère de l'enfant qui leur apprend que son fils était en effet né sans père. Tout contents d'avoir si bien réussi dans leurs recherches, les messagers emportent le garçon et le présentent à leur maître.

Le lendemain on décide de faire mourir l'innocent en la

1. *Historia Britonum cum Additamentis Nennii*, ed. Theodor Mommsen, dans *Chronica Minora saec. IV, V, VI, VII* ; t. III, *Mon. Germ. Hist. Auct. antiqu.* ; t. XIII, Berlin, 1898, pp. 181-6 ; voy. aussi F. Lot, *Romania*, XXVIII, 1899, pp. 337-42, et R. H. Fletcher, *The Arthurian Material in the Chronicles*, dans *Studies and Notes in Philology and Literature*, X, 1906, pp. 12 sqq.

présence du roi. Ayant appris le tout, l'enfant prie le monarque de faire venir les mages, ce qui est fait. Puis il leur demande ce qu'il y a de caché sous terre au même endroit. Ils confessent leur ignorance. Alors il leur dit que c'est une flaque d'eau. On creuse la terre, et l'on vérifie l'affirmation du garçon. Il demande ce qu'il y a dans l'eau. Les mages l'ignorent. Il déclare qu'il y a deux vases, qui ne tardent pas à être trouvés. L'enfant continue à leur faire des questions, et chaque fois qu'ils se voient obligés d'admettre qu'ils n'en savent rien, il fait quelque révélation. C'est ainsi qu'on trouve une tente avec deux serpents dedans, l'un blanc, l'autre rouge, qui luttent l'un contre l'autre jusqu'à ce que le rouge prenne le dessus et chasse le blanc. Alors le garçon interprète cet augure, déclarant que le serpent rouge représente les Celtes, le blanc les Saxons. Il ajoute qu'il ne sera jamais permis au roi de construire une forteresse en cet endroit. Sur la demande de Guorthigirnus il l'informe qu'il s'appelle Ambrose. Le roi lui cède la ville et les provinces occidentales de la Grande-Bretagne ; lui-même part pour l'Est.

L'*Historia* de Nennius a sans doute servi de base à Geoffroi de Monmouth qui écrivit son *Historia Britonum* quelque temps après 1125 [1]. Geoffroi raconte le même épisode avec quelques variantes. Chez lui les matériaux de la forteresse sont engloutis par la terre. L'enfant porte deux noms, Merlin et Ambrose ; son adversaire s'appelle Dabutius. Le nom du roi est Vortegirnus. Le monarque fait venir le garçon avec sa mère et s'enquiert du père de Merlin. Elle lui conte à la longue l'histoire de la naissance surnaturelle de son fils. Au fond de l'étang il y a deux serpents qui dorment sous deux pierres creuses ; leur lutte est décrite avec plus d'exagération et de bombaste. Cette description est suivie de la fameuse prophétie de Merlin.

L'*Historia* de Geoffroi fut traduite à plusieurs reprises [2]. Le

1. Galfredi Monmutensis *Historia Britonum* nunc primum in Anglia, novem codd. mestis collatis edidit J. A. Giles, Londini apud D. Nutt, 1844, lib. VI, cap. 17-19 ; voy. aussi Fletcher, pp. 47, 62 et 92.

2. *Le Roman de Brut* par Wace, p. p. Le Roux de Lincy, Rouen, 1836, vss. 7491-7736, t. I, pp. 349-61. *Le Brut de Munich*, p. p. Hoffmann et

récit de la *Tour de Vortigern*, comme on peut appeler cet épisode, passait aussi dans le *Roman des Sept Sages* [1] et dans le *Roman de Merlin* [2].

Quelle est donc l'origine de cet épisode curieux ? Le passage de Nennius a été discuté par Mlle Lucy A. Paton qui apporte plusieurs autres versions toutes recueillies en pays de langue celtique [3]. Il serait pourtant erroné de croire ce conte particulièrement celtique de caractère ou d'origine. Il en existe au moins une version germanique, voire allemande, et qu'on n'a pas relevée jusqu'ici. Elle se trouve dans le recueil de Kuhn et Schwartz [4] ; en voici le texte :

Als der Merseburger Dom gebaut wurde, fiel allemal über Nacht wieder ein, was bei Tage gebaut war, so dass man zuletzt meinte, das sei der Teufel, der den Bau der Kirche nicht leiden wolle. Allein man untersuchte doch alles erst genau noch einmal und siehe da ! man fand unten im Fundament zwei ungeheure Schildkröten ; diese nahm man heraus und der Bau wurde nun glücklich vollendet. Die Schalen dieser Tiere hing man aber zum ewigen Angedenken im Dome auf und da hangen sie noch.

Or la ville de Mersebourg est située en territoire slave colonisé par les Allemands au xe siècle. Il n'a jamais été, en temps historiques, en la possession de peuplades celtiques. Il faut donc conclure que le conte qui est d'une ressemblance frappante avec l'épisode des deux chroniqueurs gallois, n'est pas d'origine celtique mais appartient aussi au folk-lore d'autres groupes ethnographiques et qu'il faut en chercher les racines dans les croyances de l'homme primitif.

Vollmoeller, Halle, 1877, est incomplet et ne contient pas l'épisode. Voy. aussi Ulbrich, *Ueber das Verhältnis von Wace's Roman de Brut zu seiner Quelle, der Historia regum Britanniae des Gottfried von Monmouth*, Diss. Leipzig, 1908, p. 38. Sur les versions postérieures à Geoffroi, voy. I. Sanesi, *La Storia di Merlino*, Bergamo, 1898, p. xix, et K. Campbell, *Mod. Lang. Notes*, XXIII, 1908, p. 203.

1. Campbell, pp. 202-4.

2. G. Paris et J. Ulrich, *Merlin, roman en prose du XIIIe siècle*, Paris, 1886, pp. 39 sqq.

3. Lucy A. Paton, *The Story of Vortigern's Tower*, an Analysis, dans *Radcliffe College Monographs, no 15, Studies in English and Comparative Literature*, Boston, 1910, pp. 13-23.

4. A. Kuhn und W. Schwartz, *Norddeutsche Sagen, Märchen und Gebräuche*, Leipzig, 1848, p. 206 : *Der Merseburger Dom*.

Il est évident que dans le conte allemand ce sont les deux tortues qui empêchent la construction de la cathédrale. Dans l'épisode de la *Tour de Vortigern* il peut y avoir des doutes que ce soient les serpents qui ne tolèrent pas l'exécution des projets du roi. Cependant, si l'on fait abstraction des additions de Nennius et de Geoffroi, c'est-à-dire de la légende de Merlin, le rôle joué par l'enfant mystérieux, on s'aperçoit que dans la version populaire du récit qui est sans doute à la base de l'épisode et où Merlin n'a probablement rien que faire, l'œuvre du roi doit être désagréable, pour une raison ou une autre, aux serpents qui habitent les profondeurs de la terre. D'un autre côté, on comprend que les serpents ou les tortues ne puissent être de simples animaux ; ce sont sans doute des démons assez forts pour empêcher effectivement la construction de la forteresse ou de la cathédrale. Cette considération nous porte à examiner de plus près quelques aspects du rôle joué par le serpent dans les anciennes mythologies.

En Crète, le serpent est l'attribut permanent de la grande déesse qu'on a appelée pour cette raison la Déesse au Serpent. C'est apparemment une forme de Gaia, la Terre [1]. Python est l'enfant de la Terre [2]. Déméter, la déesse de la Terre, est toujours accompagnée d'un serpent. Pausanias raconte que dans la caverne de Phigalia il y avait une ancienne figurine de bois, représentant Déméter la Noire, assise sur une roche, à la tête de cheval entourée de serpents [3]. A Eleusis, un serpent se trouvait derrière la statue de la déesse [4]. L'association de Déméter et de son fils Ploutos, le symbole des fruits de la terre et de la richesse, au serpent e voit clairement dans un relief des temps romains [5]. Démé-

1. René Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*, Paris, 1914. p. 389 ; Donald A. Mackenzie, *Myths of Crete and Pre-Hellenic Europe*, London, s. d., p. 174. Comp. aussi R. H. Klausen, *Aeneas und die Penaten*, Hamburg et Gotha, 1839-40, pp. 132 et 853.

2. Euripide, *Iph. Aul.* 1271-2 ; comp. aussi Artémidore, *Oneirocr.* II. 13.

3. *Descr. Gr.* VIII. 42.

4. J. E. Harrison, *Themis*, Cambridge, 1912, p. 287.

5. *Ibid.*, p. 286.

ter n'est sans doute qu'une forme nouvelle de Gaia, la Terre [1], dont le serpent est la personnification [2]. Les serpents attelés au char de Triptolème appartiennent au même ordre d'idées [3], ainsi que le rôle joué par le reptile aux Thesmophories [4]. Mais il serait erroné de supposer que Déméter est la seule divinité de la Grèce classique dont l'origine doive être cherchée dans les cultes primitifs de Gaia. Nous avons lieu de croire qu'Athéné n'est qu'une forme différente de la même déesse maternelle. Ce qui est certain c'est qu'elle aussi est accompagnée du serpent de la Terre [5]. Cécrops, roi d'Athènes, moitié homme moitié serpent, est appelé fils de la Terre par Hygin [6]. Quand les Héraclides, après avoir distribué les pays du Péloponèse, font un sacrifice aux dieux, ils trouvent sur les autels un crapaud, un serpent et un renard, tous les trois animaux de la terre, en signe de confirmation, car l'explication symbolique qu'en donne Apollodore [7] n'est qu'une glose d'érudit et sans fondement traditionnel [8].

Le même rôle du serpent s'observe en Égypte et dans les pays de l'Asie Occidentale. La déesse Isis, la Terre-mère de l'Égypte, avait forme de serpent [9]. Le reptile était presque certainement le compagnon de la Terre-mère phrygienne [10], et il occupe une place éminente dans les monuments figurés de Mithra [11].

1. Mackenzie, p. 175.
2. L. R. Farnell, *The Cults of the Greek States*, t. III, Oxford, 1907, p. 10.
3. Voy. Apollodorus, *The Library* ed. Sir J. G. Frazer, London, 1921, I, 38.
4. Farnell, III, 91.
5. Mackenzie, p. 182 ; J. Maehly, *Die Schlange im Mythus und Cultus der classischen Völker*, Bâle, 1867, p. 25.
6. *Fab.* 48.
7. *Bibl.* II. 8. 5.
8. Sur le caractère chthonique du serpent en Grèce, voy. O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, München, 1906, pp. 807 ; 1444 ; E. Küster, *Die Schlange in der griechischen Kunst und Religion*, 1913, surtout p. 58.
9. Mackenzie, p. 183.
10. Klausen, p. 853.
11. F. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Bruxelles, 1896-99, I, 80 ; 102 ; 192. Comp. aussi Déchelette, *Mém. Soc. antiqu. de France*, VIII, 1, 1911, pp. 1 sqq.

En Italie le culte de la déesse maternelle s'est maintenu jusqu'à la fin de l'empire. On l'appelait *Bona Dea* ; elle aussi était associée au serpent [1]. Dans son sanctuaire à Rome se trouvait une multitude de ces reptiles apprivoisés. A Lanuvium, on célébrait, chaque printemps, une cérémonie des plus curieuses. Les paysans des environs se rendaient avec leurs filles près d'une caverne souterraine, l'habitation des serpents consacrés à la Junon de Lanuvium, déesse agraire. Là les jeunes filles entraient dans la grotte pour offrir des gâteaux aux reptiles de la déesse. S'ils en mangeaient c'était un bon augure pour les récoltes de l'année et une preuve infaillible de la vertu des jeunes filles [2]. Il est assez certain que cette Junon *Sospita* est une forme italienne de la vieille Terre-mère [3].

Il ne serait pourtant pas permis de conclure de ces exemples que le serpent personnifie toujours la déesse maternelle de la Terre et le principe de la fertilité. Souvent le reptile n'est que la forme que prend le génie d'une localité particulière [4]. Le sacrifice fait par Énée aux mânes de son père est reçu par un serpent, et le poète ne nous dit pas si c'était l'âme d'Anchise ou bien le génie de l'emplacement [5]. Isidore de Séville mentionne la croyance que le *genius loci* se montre sous la forme du serpent [6].

Ces exemples suffiront pour démontrer que dans toutes les vieilles civilisations méditerranéennes le serpent était le symbole de la Terre, soit de la déesse-mère, soit du génie d'une localité quelconque. C'était un démon puissant et terrible qu'il fallait rendre propice. Il est hors de doute qu'il ne pouvait être indifférent aux constructions érigées par les mortels et que ces derniers devaient lui en demander la permission.

1. Klausen, pp. 132 et 853.
2. Maehly, p. 13.
3. Voy. aussi l'étude de Miss Douglas, *Journ. Rom. Stud.*, III, 1913, pp. 70 sq. G. Wissowa, *Religion und Kultus der Romer*, München, 1912, p. 185.
4. Serv. *V. A.*, V. 95 ; cp. *V. G.*, I. 302 ; Klausen, p. 1014.
5. Virg. *Aen.* V. 95 ; incertus. geniumne loci famulumne parentis Esse putat.
6. *Orig.* XII, 4. 1.

Cette autorisation il faut l'acheter, sans doute, car on n'obtient rien pour rien des anciennes divinités, et le lecteur n'aura pas de peine à deviner le prix qu'il faut payer ; du moins, l'épisode de Nennius qui a formé notre point de départ ne laisse point de doute à ce sujet. C'est du sang humain qu'exige la Terre, et du sang lui a été offert à tous les temps et dans tous les pays. La littérature qui existe sur ce côté de la folie humaine est presque inépuisable [1]. C'est donc cette croyance, qu'il faut rendre la Terre propice, qui est à la base du sacrifice humain fait sur l'emplacement d'une construction quelconque. Que d'autres croyances, d'autres superstitions, telles que la protection accordée au nouvel édifice par le génie de la victime, y soient pour quelque chose, je le concède. Mais nous n'ignorons pas avec quelle facilité de nouvelles théories, de nouveaux dogmes s'appliquent à de vieilles coutumes dont on a oublié la signification primitive.

Nous avons vu que dans le conte allemand il ne s'agit pas de serpents, mais de tortues. Cette différence n'est guère d'importance pour cette étude. Il est dans les vieilles superstitions certains animaux de signification chthonique, à savoir, le serpent, le lézard, la tortue, le crapaud et quelques autres [2]. On en devine la raison. Ces reptiles et amphibies, vivant

1. Je me borne à en indiquer les plus importants : F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*, Heilbrönn, 1879, pp. 194 ; 216 ; 284 ; J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, Berlin, 1875-8, II, 956 sqq. ; 985 ; III, 330 ; *Deutsche Sagen*, Berlin, 1891, pp. 180 ; 183 ; 352 ; *Kl. Schr.*, Berlin, 1864-5, II, 73 ; E. B. Tylor, *Primitive Culture*, New-York, 1883, I, 104 ; T. Rice Holmes, *Caesar's Conquest of Gaul*, Oxford, 1911, p. 34 ; Chantepie de la Saussaye, *The Religion of the Teutons*, tr. B. J. Vos, 1902, p. 393 ; Sir J. G. Frazer, *Taboo and the Perils of the Soul*, London, 1914, p. 89 ; *Folk-Lore in the Old Testament*, London, 1918, I, 421.

2. Voy. Angelo de Gubernatis, *Zoological Mythology*, New-York, 1872, II, 368 ; S. Wide, *Lakonische Kulte*, Leipzig, 1893, pp. 119 et 130, note 1. Dans le culte d'Asclépios la tortue prend la place du serpent ; voy. à ce sujet Maehly, p. 9 ; l'œuvre de E. Kagarow Klinger intitulée *Les animaux dans les superstitions anciennes et modernes* et publiée à Kiev, en 1911, n'a pas été à ma portée. Mais je conclus du résumé qu'en donne M. Gruppe dans le *Jahresbericht über die Fortschritte d. kl. Altertumswissensch.*, t. CLXXXV, Leipzig, 1921, p. 129, que l'auteur considère le serpent, le lézard et la grenouille comme animaux chthoniques par excellence.

dans les crevasses de la terre et ne se montrant à l'œil qu'à intervalles, se prêtent à merveille à de telles croyances. Aussi conçoit-on que chez les chroniqueurs celtiques il s'agisse de deux serpents, dans le conte de Mersebourg de deux tortues.

Flat River, Mo. U.S.A.

Alexander Haggerty Krappe.

GRAMMATICAL NOTES

ON

SCOTTISH GAELIC

III

The preservation of early hiatus after short vowels

We can distinguish three kinds of Hiatus due respectively

(1) To the disappearance of intervocalic *s*, *j*, *v*, before the historical period ;

(2) The dissappearance before the early Middle Irish period of intervocalic voiced spirants ;

(3) The more recent disappearance in some dialects of intervocalic voiced guttural and labial spirants. The two latter types of hiatus cannot, of course, always be distinguished.

In Irish hiatus has been eliminated by contraction : *fōs* O. Ir. *bēus* ; ri : n (Donegal) < *righin*, Quiggin, 121. The process of contraction, with lengthening, begins, in the case of the first kind of hiatus, in the Old Irish period as is shown by such forms as *mó* side by side with *moo*, *moa* ; and, in the case of the second kind, at least as early as the beginning of the Middle Irish period, cf. *arís* (LU) < *doridisi*. In the Scottish dialects, on the other hand, hiatus vowels, when the first is accented, are still separated. Whether the lost spirant was *s*, *j*, *v*, *dh*, *bh*, *mh*, or *gh*, the result is the same ; the intervocalic sound, at the present day, is a glide which can be described as standing in the same relation to *h* as the voiced guttural spirant γ to the unvoiced guttural spirant x. It is a

voiced *h*, and will be marked here by '. In writing, this glide is usually indicated by *th*, less often by *gh* and *dh*. The use of *th* to indicate this sound is particularly objectionable for lenated *t*, after an accented vowel, is in the northern dialects, h'. It is true that in some of the southern dialects this h has become ', eg. a'ər < *athair*, and even in the northern dialects there are isolated cases of the same change. Thus k'u'i representi *cuithe*, a snowdrift; and in the phrase k'ur əs k'a'uk, in reference to a violent snowstorm, k'a'uk seems to be the verbal noun of *caithidh* (with the suffix uk contaminated from ək < *-eadh* and u < *-eamh*) [1]. On the other hand *caithidh* is represented by k'ahi, and the confusion of intervocalic *th* with the voiced spirants must be regarded as exceptional.

Examples of voiced h arising from intervocalic labial, dental and guttural spirants following a short vowel within the historical period are : ri'iʃtʃ (written *arithist*), Ir. *arís*; ka'əl *gabhail*, t'rɔ'ək *treabhadh*, pu'i *buidhe*, (Donegal bwi :), su'i *suidhe*, o'i *aghaidh* (also, ʌγi), t'ʌ'ək *tagadh*, rɔ'i *roimhe*, Rã'ur *reamhar*. The same sound is also found after a long vowel which has been shortened in hiatus : La'ən *lámhan*, La'ək *lámhadh*. A long vowel arises from the contraction of the short vowels originally separated by labial, dental or guttural spirant, only when a monosyllabic formative element beginning with a vowel comes immediately after the vowel following the voiced h : pui : ak (pwi : ak) *buidheag*, but pu'ikan *buidheagan*, su'ixan *suidheachan*.

The substitution of a voiced h for an intervocalic labial or dental spirant is a process that is still going on, and has progressed much farther in some dialects (as in the central northern) than in others (Lewis). It is interesting as an illustration of the persistence in a linguistic area of a phonetic tendency, for the change of v, γ to voived h is due to the same peculiarity of articulation as made *b*, *m*, *g*, into v, γ.

1. Dinneen's *cáitheadh* " snowing " would in the Scottish dialects be normally ka : ək, cf. mã : ər < *máthair*. Mrã'ən, written *mnathan* for *mná-an* with shortening of the long vowel in hiatus, naturally does not belong here.

It is more surprising that traces of the very early hiatus (already partly eliminated in Old Irish) produced by the disappearance of *s*, *j*, *v* should still remain. Examples are :

a'ər *athar*, O. Ir. *aër*, with the usual shortening of the long vowel.

fa'əst, ha'əst *fathast*, Ir. *fōs*, earlier *bēüs*. In Scotland the form *fōs* is due to literary influence. Both forms occur side by side in verse. Thus in the Fernaig Ms. foist = *fōst* rhymes with *moid*, *Rel. celt.* II, 94, while fajist = *fathast* rhymes with *cathair*, ib. 100.

xa'i *chaidh*, O. Ir. *chuaïd*.

tʃə'i *diaidh*. The word may, however, represent *deghaidh*.

fi'ax *fithach*, " raven ", O. Ir. *fiäch*. The northern pronunciation of *féuch* " look ", fiäx, shows very clearly, by contrast, how far the old hiatus vowels are from forming a diphthong.

la'ə *latha*, O. Ir. *lae*, *laa*.

li'iç *lighiche*, O. Ir. *liaig*.

mu'ə *modha* (comparative of *mór*), O. Ir. *moo*, *moa*, *mó*.

nɔ'ə *nuadha*, O. Ir. *nue*, *nua*. The modern Sc. Gaelic spelling *nuadha* is simply an attempt to represent the disyllabic pronunciation.

ɔ'ə *ogha*, " grandson ", O. Ir. aue.

p'ju'ər *piuthar*, " sister " O. Ir. *siur*.

rɔ'ək *reothadh* " frost ". Cf. Thurneysen, *ZCP*, II, 533.

ski'ax *sgitheach* " hawthorn ", O. Ir. *sciach*.

lɔ'ə *leotha* (comparative of *leathan* " broad ") is conceivably an old formation, but is more probably due to the analogy of

t'ʃɔ'ə *tectha* (comparative of *te* " hot ") < *tepes-jos-*, or something of the kind.

The disyllabic pronunciation has been preserved in the forms of the prepositions *la* and *ri* " conjugated " with the pronouns of the 3 sg. f. and the 3 pl. : l ɛ'ə, ri'i ; lɔ'ə ru'ə, where the intervocalic consonant may have been finally *s*. It also remains in forms made from the prepositions *fo* and *ó* : fɔ'em, fɔ'ət etc., vo'i *uaidh*.

Of the forms of the substantive verb the independent future and the imperfect (conditional) are dissyllabic : pi'i (but xa vi: ; ə bi : O. Ir. *-bi*) ; vi'*iN*, vi'ək *bhithinn*, *bhitheadh*. But here as in the case of the imperfect (conditional) of *chí*, it is possible that we have new formations, dissyllabic tense forms çi'ək, vi'ək having been made to çi :, vi : on the analogy of ver : verək, *bheir* : *bheireadh*.

J. Fraser.

LES
NOMS ET LES VARIÉTÉS DU FROMENT
CHEZ LES CELTES INSULAIRES

Whitley Stokes, *Urk. Spr.* p. 194, range sous *nigo*, à la fois l'irlandais *nigim*, mod. *nighim*, je lave, nettoie; *necht*, moderne *neacht*, propre, nettoyé (skr. *niktá-*), ainsi que le gallois *nithio*, breton *niza*, vanner. Il renvoie à ce sujet aussi à l'irl. *cruithnecht*, froment. Or c'est sous *Cruithne*, pays des Pictes [1] qu'on trouve *cruithnecht* ; il déclare que *Cruithne* et *cruithnecht* sont de même origine, sans s'expliquer davantage à ce sujet. *Cruithnecht* serait donc dans sa pensée quelque chose comme *blé picte*, un blé indigène que les Gaëls arrivant dans l'île auraient caractérisé par le nom du pays. *Cruithnecht* serait donc un nom dérivé et non composé, à moins qu'il ne songe à un composé hybride provenant d'une fausse étymologie, où serait entré *-necht* ?

Zupitza (*Bezz. Beitr.* XXV, 47) s'inscrit en faux contre l'étymologie donnée par Stokes, du gallois *nithio*, breton *niza*, vanner et les rattache non à l'indo-européen *nig^*, irl. *nigim*, νίζω, mais à **nik-*, **neik* : grec νείκλον λικμον, νικᾷ λικμᾷ, il vanne, lit. *nëkóti*, nettoyer le blé en le secouant, c'est-à-dire vanner [2]; *nith* = **nikto-* pourrait bien, d'après lui, se dissimuler dans le gallois *gwenith*, froment, breton *gwiniz* [3].

1. *Cruithne* = brittonique *Prīteniā*, vieux-celt. *Qʷriteniā*.

2. Zupitza renvoie à Johannes Schmidt : *Kritik der Sonant.*, p. 108, *Arm.* II.

3. Bas-vannetais *gwinic'h*, haut-vannet. *gwoch* : *gwi-* pour *gwo-* a donné régulièrement *ü* : *gurlas*, lézard, gallois *gwyrillus* : nom propre *Gahur*, vieux breton *Withur* ; *gulc*, lit, etc. : *-ic'h* pour *-ic'h* est propre au haut-vannetais.

En revanche, il s'élève contre le rapprochement que l'on fait couramment entre *gwenith* et l'allemand *weizen*, *weissen*, froment, au sens propre, *blé blanc*, en admettant comme démontré que *gwen-* représente *gwenn*, masculin *gwynn*, blanc. Il le repousse pour deux raisons : 1° il n'y a qu'une *n* dans *gwen-* de *gwenith*, tandis qu'il y en a deux étymologiques dans *gwynn* = *vindo-s*, *gwenn* = *vindā*, irl. *find* ;

2° on devrait avoir au lieu de *gwen-*, *gwynn* (*y* = *ī* bref), *gwenith* étant masculin : même en supposant une forme primitive avec *e*, *e* eût dû être assimilé à l'*i* long de la syllabe suivante et devenir *i* bref : on aurait dû avoir *gwynith* [1].

La présence de *n* simple au lieu de *nn* double entre deux voyelles dans l'intérieur du mot, loin d'être une anomalie est chose courante en moyen-gallois : L. Noir (*F. a. B.* 17, 6. 14 : *guinion*, *guin*) ; L. Rouge (*ibid.* 268, 11 : *penawc*, dérivé de *penn*, tête). La présence de *nn* étymologique dans l'intérieur du mot ne se trahit, en général, que par la brièveté de la voyelle précédente. On pourrait objecter qu'il y a parfois flottement tandis que *n* simple est constant dans *gwenith*. Cela tient à ce que la conscience de la composition dans ce mot n'existait plus, *-nith* ayant depuis longtemps disparu comme mot indépendant. Dans le cas de flottement pour *nn* interne, il s'agit de mots existant à l'état indépendant et d'une valeur connue, courante. Et cependant même dans ce cas, le plus souvent, en moyen-gallois, le premier terme ne double pas *n* : *onwydd*, lances, composé de *onn*, frêne (L. Tal, *F. a. B.* II, 201, 31) ; *penrwy*, licol (*ibid.* 182, 13), de *penn*, tête, et *rwy*, lien (on trouve aussi *pen* : des graphies comme *pen*, *gwan*, faible, au lieu de *penn*, *gwann*, sont courantes en moyen-gallois). C'est, on peut le dire, la règle quand *nn* est prétonique. Or il est sûr que, suivant la loi des composés, l'accent a été longtemps dans *gwenith* sur le second terme.

Quant à la présence de *e* au lieu de *ī* bref (*y*) dans *gwenith* non seulement elle peut s'expliquer mais elle est même régulière comme je l'établirai plus loin.

1. Le cornique *gwaneth*, froment, que l'on rencontre seulement dans les textes du début du XVIIe siècle (*Gweans an bys*), est pour un plus ancien *gwenith* : *a* se prononçait *e* ; *-eth* est dû à l'accent très fort sur la 1re syllabe.

Pedersen (*Vergl. Gr.* I, 124) se demande de son côté si *cruithnecht* ne doit pas être rattaché à *gwenith* pour son second terme (*-necht*, *-nith*), le premier terme restant à expliquer. Il ne peut y avoir de doute sur ce point : *-necht* vient régulièrement de **nikta-* ; *-nith* pourrait venir de **nikto-*, mais comme nous le verrons il faut supposer un féminin *nikta* : *nith* a passé par *niχth* ; cf. *brith*, irl. *brecht* = vieux-celt. **mrikto-*. Quant au premier terme, irl. *cruith-*, gallois *gwen-*, ils sont loin d'être inexplicables et ont de plus le mérite de nous faire connaître deux variétés de froment cultivées anciennement à une époque qu'on peut qualifier de préhistorique, chez les Celtes des Iles Britanniques. *Gwenith* renferme bien le féminin *gwenn* = *vendā*, et doit être rapproché pour le sens de l'allemand *Weizen*, *Weissen* [1]. Ce terme pour froment paraît particulier au brittonique et au germanique. Il a communément été expliqué par la couleur blanche de la farine de froment ; Hirt (*Die Indogermanen* I, 279), partant aussi de l'idée que c'est une opposition de couleur dans la farine qui a amené les peuples du Nord à caractériser le froment par un terme équivalent à *blé blanc*, voit dans le *blé foncé*, l'orge qui était cultivée chez les Indo-européens à l'époque de leur unité. Il n'est pas sûr que la culture du froment ait été chez eux aussi générale, bien qu'elle remonte à une époque aussi ancienne [2]. Hirt tout en ayant en vue, comme la plupart de ceux qui s'en sont occupés, la différence de couleur entre la farine de froment et la farine d'orge, reconnaît (p. 278) qu'il y a eu dans des temps antiques bon nombre de variétés de froment, que les écrivains de l'antiquité n'ont pas suffisamment caractérisées si bien que les textes ne permettent pas de les différencier nettement. Aussi depuis plusieurs siècles les critiques ne s'accordent-ils pas sur les identifications de céréales mentionnées par les auteurs de l'antiquité [3].

1. Vha. *weizzi* ; v. norr. *hveiti*, norv. actuel *hveite*, ags. *hwaete* (wheat) : Falk-Torp, *Norw.-dän. Et.W.* à *hvede*.

2. De Candolle, *Origine des plantes cultivées*, 1883, p. 284-291. Cf. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen im German. Altert.*, p. 344-357, 374.

3. Le travail le plus étendu sur cette difficile question est celui de Hoops

Le froment de couleur rousse ou rouge est bien connu. D'après J. et C. Cotte [1], il existe chez nos agriculteurs deux variétés de froment barbu, différenciées par la couleur : la *touzelle blanche* barbue, et la *touzelle rouge* [2] barbue. Il y a des épeautres barbus *blancs* et *rouges* (dits aussi *noirs*). Dans les baux du XVI-XVIIe siècle, dans la région de Guémené-sur-Scorff (Morbihan), il est souvent question de redevance en *froment roux*, espèce aujourd'hui très rare en Bretagne, mais qui ne paraît pas en avoir complètement disparu. Columelle (*de Re Rustica*, II, 6, 3) mentionne parmi les espèces de *far adoreum* qui sont en général des épeautres : *far* quod vocatur vennuculum, *rutilum* atque alterum *candidum*. Différencier les blés par la couleur est si naturel qu'on caractérise aujourd'hui, en Bretagne, le sarrazin par le terme de *gwinizdu*, à cause de sa couleur à l'époque de la maturité.

Le premier terme *cruith-*, dans l'irlandais *cruithnecht*, a sûrement le sens de *rouge*. Dans le *Lecan Glossary* [3] 91 (ms. M), publié par Stokes dans l'*Archiv für Celt. Lex.*, *cruth* est expliqué par *corcra*, pourpre. Le *Glossaire de Cormac*, dont le noyau est du IX-Xe siècle, explique *cruth* de façon analogue : *cruth cach cróda 7 cruth cach derg* « *cruth* tout ce qui est couleur de sang et tout ce qui est rouge » [4]. *Cruithnecht*, d'après le Glossaire, est composé de *cruith*, identique (comme sens et origine) à *cruth* et de *necht*, propre. Joyce (*A social history of Ireland*, II, p. 272) est bien près d'adopter cette étymologie ; *necht* cependant l'embarrasse ; « Je crains fort, dit-il, que les philologues modernes ne voient plutôt dans *necht* une terminaison ». En revanche, il apporte une contribution des plus importantes, décisive même à la question : « Cette étymologie, ajoute-t-il, établit suffisamment le fait que le *froment cultivé à*

cité dans la note précédente, pp. 332-453. En France, on peut signaler un travail plus récent fort judicieux de J. et Ch. Cotte, *Étude sur les blés dans l'antiquité*. Il résulte de la préface que ce travail a été entrepris sur les instances de C. Jullian.

1. *Étude*, p. 46.

2. *Touzelle*, à l'origine devait désigner un *blé tondu*, *nu*.

3. Le *Yellow Book of Lecan* est du XVIe siècle.

4. *cruth* = **crūtu-*, est dérivé de la même racine que *cró*, gall. *creu*, sang = *croṷos-* ; cf. latin *cruor*.

l'époque du vénérable roi-évêque, il y a 1000 ans, était exactement le même que le froment irlandais de l'époque actuelle, car tous les fermiers savent que le vieux froment irlandais, qui disparaît rapidement maintenant, *se distingue par sa couleur rouge* ».

Cruithnecht f. remonte donc à un vieux-celtique **cruti-nikta, niktā* désignant le grain dégagé de son enveloppe et vanné. De bonne heure, le sens de *cruith* s'oblitéra, si bien qu'en moyen-irl. pour désigner le froment rouge, on fit précéder *cruithnecht* de *derg*, adjectif usité à toute époque dans le sens de rouge. Dans une note au 21 mai du *Félire Oengusso* (*The Martyrology of Oengus the Culdee*, éd. de 1905, p. 124) les deux fils de Blathmec, Dunchad et Cathal sont qualifiés métaphoriquement de : *in derg cruithnecht*, le rouge froment.

Une autre variété de froment, dont il va être question, désignée par le terme de *tuirenn* est également rouge : in *derg-thuirind* (*Félire Oengusso* note, p. 134). Le froment rouge ne doit pas être confondu avec un autre blé appelé *rúadán*, en dépit du Glossaire d'O'Davoren qui l'interprète par *cruithnecht rúadh* i. *maol cruithnecht* (froment chauve). On a vu dans ce froment chauve et rouge le seigle, ce qui est totalement impossible, *rúadán* étant évidemment dérivé de *rúad*, rouge. Kuno Meyer suppose avec raison que *rúadán* désigne le sarrazin, en s'appuyant sur *The vision of Mac Conglinne* (99, 5). Huit espèces de céréales y sont mentionnées. En tête figure *secal* le seigle ; la quatrième céréale est *rúadán* suivi de *cruithnecht*. *Rúadán* paraît donc aussi distinct du seigle que du froment. Ce qui assure cette identification, c'est que l'épi du sarrazin est *mael*, sans barbe. Le *derg cruithnecht*, ou le *derg-thuirind* dans le *Felire Oengusso* étaient des blés très estimés ; il en est de même du froment *maol*, comme il appert des *Anc. Laws* et des Lois galloises. *Rúadán* a qualifié un blé nouvellement implanté, et on l'a désigné par sa couleur à la maturité ; sa couleur rouge foncée a amené les Bretons à le qualifier de *froment noir*.

On ne trouve seul à aucune époque le second terme de *cruithnecht*, c'est-à-dire *necht* dans le sens de grain vanné pas plus que *-nith* de *gwenith*, mais nous avons une preuve indi-

recte de son existence à l'état isolé dans *gwenith*. *Gwen(n)* est le féminin de l'adjectif vieux-celtique *vindo-s*, *vindā*, *vindo-n*, et a passé par *venda* avant d'arriver à *gwenn*. Or, que l'on suppose *vindo-nikto-* ou *vindo-niktu* (*-nikta* étant exclu pour des raisons exposées plus loin) ou même, *venda-niktū*, le résultat serait le même : *e* fût devenu *i* bref sous l'influence de *i* long de la syllabe suivante ; on eût donc eu dans tous les cas *gwynith*.

Si, au contraire, on suppose les deux termes indépendants, l'adjectif, s'accordant avec le substantif *-niktu*, qui était féminin, devenait *venda*, plus tard *gwenn*, *ā* long final changeant *i* bref précédent en *e*. La fusion entre les deux termes continuellement employés pour caractériser le froment a pu ne se faire qu'à une époque tardive et, même dans ce cas, leur valeur propre a pu être sentie, sans doute jusque vers l'époque de la chute des voyelles finales (au cours du VIIe siècle). Considéré comme un mot simple, *gwenith* prenait l'accent sur la première syllabe, par conséquent sur *e* qui, accentué, ne pouvait se modifier. Le sentiment que le mot renferme bien le terme *blanc* persiste encore en Galles comme en Bretagne, et, naturellement, c'est *gwenn* que l'on a en vue. *Gwenith* est devenu un collectif, sans genre défini, qui suivant l'usage a été traité comme masculin.

Il y a cependant encore en gallois, un indice de sa valeur féminine : on a fait sur *gwenith* un singulatif en *-en*, terminaison féminine qui ne s'applique régulièrement qu'à des collectifs originairement féminins : le singulatif masculin est en *-yn*.

Le gallois *-nith* ne peut remonter ni à *nikto-*, ni à *nikta* ; *nikto* eût bien donné *nith*, mais c'eût été un masculin et dans ce cas on eût eu *gwyn(n) -nith*.

**Nikta* eût donné *neith* en passant par *neχtā*. C'est ainsi que le féminin d'un vieux-celtique *mrikto-s*, puis *briχto-s* est *breith* moderne *braith* = *breχta*, tandis que le masculin *brith* = *briχto-s* (*mrikto-s*) : l'élément palatal spirant s'est fondu avec *i* précédent et a donné *ī* long. *Nith* peut s'expliquer seulement par *niktī* ou *niktū* (*ū* long final produit les mêmes effets que *i* long). *Cruithnecht*, féminin en irl. moderne comme en

irl. moyen, suppose **cruti-nikta*, mais son génitif est constamment *cruithnechta*, au lieu de *cruithnechtae*, *cruithnechte*. Ce n'est pas un phénomène rare assurément en irl. moyen après *-cht*, mais le gallois *nith* pouvant s'expliquer par un thème *niktū*, on peut supposer que le thème primitif commun aux deux groupes *niktu* a été évincé en irlandais par *nikta*. La déclinaison féminine en *u* long, génitif *-uas*, s'est de bonne heure confondue avec la déclinaison en *a* long [1]. Il serait surprenant qu'un mot de cette importance qui remonte à l'unité celtique, n'ait pas eu la même dérivation.

Les Celtes insulaires distinguaient aussi deux espèces de froment d'après la forme de l'épi : le froment sans barbe et le froment barbu. Dans les *Ancient Laws of Ireland* V, 222, 23, il est question d'un froment qualifié de *maol*, chauve. Atkinson dans le *Glossaire des Lois* n'a pas compris le sens de ce qualificatif et traduit *cruithnecht maol* par *wild wheat*. C'est exactement le contraire : il s'agit d'une espèce de froment sans barbe et vraisemblablement particulièrement tendre, de la catégorie des blés dits *nus*. Il y a en effet un proverbe gallois très formel à ce sujet : *goreu o'r gwenith y moeiav*, « le meilleur des froments, c'est le plus chauve (*Myv. arch. of Wales*, p. 778, col. 1) [2]. Kuno Meyer s'est également mépris sur le sens de *máelán*, dérivé de *máel*, chauve, qui caractérise une espèce de blé dans : *The vision of Mac Conglinne*, p. 99. Il le traduit d'abord par *beare*, mais dans l'*Index* il l'explique par *a kind of coarse barley*, ce qui est un contresens évident, l'orge étant un blé, *particulièrement barbu*, et *máolan* désignant un froment nu.

C'est probablement un froment barbu que caractérise le mot *tuirenn* employé fréquemment comme équivalent de *cruithnecht* et encore connu dans les dictionnaires gaéliques d'Irlande et d'Écosse. Il était également de *couleur rouge* d'après le terme déjà cité de *derg-thuirind*. *Tuirind* paraît être ici au nominatif et pourrait s'expliquer par **to-rindu* pour un vieux-

1. Cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 87-88.

2. Il s'agit vraisemblablement du *grand épeautre*, qui est le plus souvent sans barbe. Ce sont ses qualités qui, au point de vue de l'alimentation, l'auront fait grandement apprécier des Gallois.

celtique *to-rendu* ; *to-* serait le préfixe bien connu, et *rind* = *rendu* a le sens de pointe [1]. Le dérivé irlandais moderne *rinneach* a le sens de pointu, *barbelé* (Dinneen). *Rinneach* est équivalent à *colgach*, barbu, pointu ; or *colg*, en moyen-irlandais, a non seulement le sens de pointe d'épée, mais aussi de *barbe d'épi* (Kuno Meyer, *Contr.*). D'après Dinneen, le mot s'appliquerait à la barbe de l'orge. Le gallois tout justement a un mot identique à *colgach* pour désigner le froment barbu : *gwenith coliog* : *coliog* = **colgaco-s*. *Coly*, en une syllabe, est devenu *cŏl* = *colg*.

Le terme de *tuirenn*, s'il a réellement le sens de froment à pointe, conviendrait parfaitement à une variété très distincte, constituant une espèce à part : l'engrain ou petit épeautre, blé dur aux grains très adhérents à la balle, dont l'épillet n'a qu'un seul grain très pointu aux deux extrémités. Il y en a une variété à deux grains dont l'extrémité est triangulaire (*triticum monococcum*, *triticum dicoccum*). Ces deux variétés d'engrain étaient bien connues des écrivains de l'antiquité.

Il est très vraisemblable que les blés cultivés chez les Celtes insulaires étaient d'abord, non des *blés nus* mais des *blés vêtus*. Les blés nus sont caractérisés par une tige ferme, dont les grains à la maturité se dégagent d'eux-mêmes de leur enveloppe ; les *blés vêtus* ont la tige cassante ; leurs grains à la maturité sont étroitement emprisonnés dans leur enveloppe, et il faut même après le battage, qu'ils subissent, pour s'en dégager, une préparation spéciale [2] : c'est sans doute la prédominance des *blés vêtus* qui a amené les Celtes à caractériser leur froment par le terme de *niktu* (*niktū*), c'est-à-dire de blé à grains dégagés de leur enveloppe par le battage et *vannés*. Le mot gallois pour le *van* est *nithlenn*, couverture, *tissu à vanner* (en secouant) [3]. *Niktū*, c'est le grain prêt à être réduit en pain.

1. En irl. moderne, c'est *tuireanu*. Cf. *Fél. Oeng* ; mai 21 ; nov. 24, dat. *tuirinn* ; 18 août, dat. *tuirind* ; L. Breac 106, *tuirnd*. En irl. mod. *rinn* a pour génitif *rinne* et *renna*. Stokes *Urk. Spr.* = 133 *tuirenn toriaṁ*.

2. De Candolle, *Origine des plantes cultivées*, p. 299.

3. Le cornique emploie *noth-lenn*. Le mot se trouve au pluriel dans *Passio Domini*, 881 : Satan est décidé à nous secouer comme le blé dans les couvertures à vanner (*nothlennow*) ; *nothlenn* est pour *noethlenn* : *noeth*

Il en a été de même chez les Hébreux. Chez eux, le mot *bar*, blé, s'applique particulièrement au blé battu et peut-être vanné, car la racine sémitique désignant le froment est *brr*, qui, d'après Gesenius, aurait le sens de nettoyer.

On s'est souvent demandé quel était le blé dont la culture avait prédominé chez les Indo-européens à l'époque de leur unité. La discussion ne pouvait guère porter que sur l'orge et le froment. D'antériorité dans leur culture, il ne pouvait être question, car les trouvailles de l'époque préhistorique prouvent qu'ils ont été aussi anciennement et aussi communément connus l'un que l'autre. Dans tous les pays du nord, du centre et du sud de l'Europe où des trouvailles de blé ont été faites, on trouve l'orge et le froment, assez souvent aussi associés avec le mil, dès les temps les plus reculés de l'époque néolithique. Le danois Sarauw a trouvé dans des poteries des collections du Danemark et des pays scandinaves des dépôts de petits grains, à l'époque de la pierre polie (*Congrès intern. d'anthr. et d'arch.*, Paris, 1900, p. 406-408). Pour l'epoque paléolithique, on n'a fait aucune trouvaille sûre, ni de grains de blé, ni d'empreintes de grains de blé (voir cependant dans l'*Anthropologie* 1905, p. 11, une note du Dr Capitan); Piette avait signalé à une époque de transition du paléolithique au néolithique, parmi les galets coloriés du mas d'Azil, de petits tas de grains de froment; mais l'abbé Breuil a découvert qu'ils y avaient été apportés par des rats. On a cru reconnaitre des grains de blé sur des gravures sur bois de renne de la grotte des Espelungues et de Bruniquel (époque magdalénienne), mais quoi qu'en dise Hoops (*Wald. u. Kulturpfl.*, p. 277), ces gravures peuvent être interprétées autrement. En Égypte, orge et froment étaient cultivés dès le 4e millénaire avant notre ère. Hoops se prononce ponr la prédominance de l'orge à l'époque de l'unité indo-européenne, et il en donne des raisons fort plausibles, une entre autres, des plus ingénieuses : c'est que chez la plupart des peuples

n'est connu que dans le sens de *nu* : *nokhenn*, c'est le tissu qui achève de rendre le grain *nu* et propre en le secouant. A la rigueur *nekh* pourrait remonter à *neikto-*.

indo-européens, la plus petite unité de poids et mesures a été le grain d'orge. Il y a quelques exceptions faciles à comprendre ; chez les Romains, le froment ayant évincé l'orge au point de vue de l'alimentation, c'est le grain de froment qui, à une certaine époque, devint la plus petite unité de longueur. Il en a été de même chez les Irlandais pour des raisons analogues, tandis que les Gallois conservaient le grain d'orge [1]. Nul doute que les Gallois n'aient ici conservé les traditions de l'époque de l'unité celtique. Le nom pour le pain chez tous les Brittons *bara* = **barago-*; irl. moy. *bairgen*, moderne *bairghean*, pain, gâteau remonte à une racine *bar-* (*bhar-*, *bher-*) qu'on retrouve dans les différentes langues indo-européennes sous des formes et des dérivations variées, qui primitivement paraît avoir signifié *pointe*, *aiguille*, *barbe d'épi* [2] et s'est appliqué spécialement à l'orge en raison de sa barbelure. C'est cette racine qui a donné le gotique *bariz-eins*, d'orge ; le vieux-norrois a *barr* ags. *bere*, orge (cf. latin *far* pour *farr* [3]). Avec le temps *bara* chez les Brittons a désigné toute espèce de pain. Déjà dans l'ancienne Irlande, le pain d'orge était le pain des pauvres ou celui des saints qui le préféraient par esprit de pénitence. Le froment paraît avoir été moins cultivé chez les Gallois ou avoir été moins productif. D'après un passage des *Anc. Laws of Wales* II, p. 524, il est défendu d'exporter le froment sans une autorisation de l'État et du seigneur. En Irlande, en revanche, comme en Galles, la bière, comme le *courmi* gaulois, se faisait principalement avec de l'orge. Cependant elle se faisait aussi exceptionnellement avec du froment et même avec de l'avoine. Faute de l'avoir su, Stokes n'a pas compris un terme désignant la bière dans : *The Martyrology of Oengus the Culdee*, p. 134. Le poète s'adressant au moulin de Maelodran, lui représente que ce qu'il a moulu pour les fils de Cerball,

1. C'est aussi le grain d'orge qui paraît avoir été la plus petite unité de poids et mesures chez les Assyriens (communication du Père Scheil) ; cf. C. M. Soutzo, *Revue de numismatique* p. 441 et suiv. ; cf. Thureau-Dangin, *ibid.* p. 8 (1910).

2. Cf. irl. gallois *barr*, sommet, pointe = **bharso*.

3. Cf. Hoops, *loc. cit.* p. 360 et suiv., et p. 593 ; cf. Walde, *Lat. Et. W.* à *far*.

ce n'est pas en vue du *serb-lenn* ; que ce n'est pas non plus de l'avoine, mais du froment rouge : *serblenn* est composé de *serb*, amère, et de *lenn*, boisson : *boisson amère* (cf. *bitter ale*). D'ailleurs, en irlandais moderne, si le composé a disparu, il existe un dérivé de *serb*, *searbhán* qui a le sens d'avoine, sans doute particulièrement amère [1].

L'avoine, jusqu'à ces derniers temps, a joué un rôle important dans l'alimentation des Gaëls, des Gallois et des Bretons.

En somme, la seule différence importante que l'on puisse relever dans la culture des céréales, en particulier du froment, aussi loin que l'on puisse remonter chez les Celtes insulaires, c'est que chez les Gaëls le froment rouge a dominé jusqu'à ces derniers temps et peut-être même a été exclusivement cultivé, tandis que chez les Brittons, à l'époque de leur unité, c'était le froment blanc qui avait les préférences. Il en a été de même chez les Germains à l'époque de l'unité germanique. Peut-être, ce qui est à d'autres points de vue vraisemblable, les Brittons ont-ils quitté après les Gaëls une région voisine du domaine propre des Germains. On pourrait être plus affirmatif, si on connaissait le domaine propre, à l'origine, de ces deux variétés de froment ; mais après tout, la couleur n'est qu'un caractère superficiel ; elle diffère dans des espèces dont les caractères botaniques essentiels démontrent la parfaite unité.

D'ailleurs le besoin qu'ont éprouvé Celtes et Germains de caractériser le blé qu'ils cultivaient de préférence par la couleur, indique qu'ils en connaissaient, à ce point de vue même, d'autres variétés.

J. Loth.

1. *A mhuilium comeilt mór di thuirinn*
ni ba coimelt for serblinn romeilt for uib Cerbuill
In grán meilis in muilind ni corca acht derg-thuirind.

« ô moulin, toi qui as moulu beaucoup de froment, ce n'était pas une mouture pour *serblenn* que tu as moulu pour les petits-fils de Cerball : le grain que moud le moulin, ce n'est pas de l'avoine, mais du froment rouge ». *Serblinn* est au datif. Le nominatif vieil irlandais pour *linn* est *lend* gl. *liquamen* (Thes. pal. II, 42, 21). Le moyen-irl. a le génitif *lindi* : *lend* neutre = nomin. vieux-celt. **lendos*.

NOTES

ÉTYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES

(*Suite*[1]).

---

271. Vieux-breton -MOEđ, -WOEđ, (URMOEđ) ; moyen-breton UR-GOEZ ; vieux-breton -MOET ; v. irl. MÓIDIM, FÁED.

J'ai identifié le nom propre actuel *Urvoas*, vannetais *Urvoy* (prononcez *Ur-voę*) avec le nom vieux-breton *Ur-moeđ* (Cart. Red., p. 41, an 839, an 850, an 861). Dans une charte de 1071 (ibid. p. 283), ce nom se trouve sous la forme *Urvoidus* ; on trouve aussi les variantes : *Urvodius*, *Hurvodius*. Au XIIe s. on a *Urvoeđ* (Cart. Quimperlé [2], ap. J. Loth, *Chrest.* p. 236) ; au XIIIe (1263) : *Urvoez*. A côté de ce nom qui suppose un vieux-breton *Urb-moeđ* (cf. *Urien*, v. bret. *Urbien*, *Urbmgen*), le moyen-breton nous présente, en 1380, *Ur-goez*, en 1426 *Rest-Urgoez*. Je dois ces noms à l'obligeance de M. D. Bernard, qui a fouillé avec fruit les archives de la Chambre des Comptes de Bretagne, à Nantes. M. Bernard, en ce moment, attaché au service des Câbles à Bizerte, m'a communiqué une liste importante de noms de lieux et d'hommes du XIVe et XVe siècle, extraits de ces archives et de celles de Quimper, que je publierai incessamment en collaboration avec lui.

J'avais été d'abord tenté de supposer que *Ur-goez* pouvait remonter à une forme *Ur-woez*, évoluée de *Ur-voeđ*, *Ur-moeđ* ; mais l'existence d'un thème *woeđ* est certaine : IXe siècle *Woednou* (vie de Paul Aurélien), devenu *Goueznou*, Finistère ; *To-woedocus*, aujourd'hui Saint-Touézec (ibid.) ; *Woedmonus*

1. Voir *Revue Celtique*, t. XL, p. 342.
2. Cart. Quimperlé, éd. Maître et Berthou, p. 240, 203, 239, 173, 144.

(vie de Winwaloe), *Guoedmonus* (Cart. Landév.) ; *Uuezin*, auj. *Gouezec* (Cart. Landév. 17) ; *Uuoedadoeu* ; *Uuoedanuc* ; *Uuoetunal Goeduual* ; *Uuoetboiarn Guodboiarn* (IXe siècle) : Cart. Redon)[1].

Dans les Litanies des saints du Xe-XIe siècle on trouve les deux formes : *Guidguale* et *Guoidwale* ; il peut y avoir eu confusion entre *wid-* et *woid-* ; mais la forme la plus sincère est celle que l'on trouve dans la vie latine de Saint Vodoalus : *Woitwal* pour *Woidwal* comme le montre l'évolution du nom dans *Locoal* (Morbihan : *Stus Gudwalus* en 1387). *Woeð* se trouve en second terme : *Saint Alwoez* (1440). *Algouez* (1461) (aujourd'hui *saint Aloué* en Lignol, Morbihan). Il y a une forme *saint Elwoez* de 1433 : cf. *Llan-Elwedd* en Radnorshire[2]. Ce dernier nom est identique au gallois *El-guoid* du Cart. de Llandav, p. 225 ; *Elgoid*, p. 196 ; *Elwoid*, p. 158. *Woed-* se retrouve aussi dans le même cartulaire, comme premier terme : *Guoidhearn*, p. 202 ; *Guoidnerth*, p. 209 : on trouve aussi *Guidnerth*, p. 280, mais c'est une faute évidente, car le nom du même personnage est écrit *Guaidnerth* : *-ai*, *-ae* est pour *oi* précédé de *w-*, cf. *Guaidan*, p. 247, 156, plus tard *Gwaeddan* (pour le désarrondissement de *o* après *w-*, cf. ibid. *Guabeith*, moy. gall. *Gobeith*). L'existence d'un vieux-breton *Woeð* ; v. gall. *Woiò*, *Woeò*, puis *Waeò* est donc assurée.

En vieux-breton, à côté de *-moeò*, il y a indubitablement : *-moet* : inscription de Plumergat du IXe s. : *Ri-moete* ; Cart. Red. : *Moet-gen*, *Moet-nou*, *Uor-moet*, *Uur-moet*, *Fau moet-car* (895) ; moyen-bret. *terra Gurmoet* (cart. Quimperlé) . Cf. Cart. de Llandav, p. 150 : *Con-voet* ; pour le Cornwall : *Argant-moet* (*Manumissions on the Bodomin Gospel*, Revue Celt., 7, 332).

moeò parait devoir être identifié avec le vieux-breton *muoed* : *a muoed* gl. *fastu* (CCI. Stokes a lu : *muoet*). Il semblerait aussi qu'on dût le rapprocher du vieil-irl. *miad* gl. honor, Wb. 13b ; cf., à un autre degré vocalique le vieil-irl. *mūidim*,

1. Pour ces noms, cf. J. Loth, *Chrest.*, p. 97, 177.
2. Cf. J. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 10.
3. J. Loth, *Chrest.*, p. 84, 154, 211.

nom-móidim, gl. glorior, laudo me, ibid. 14c ; irl.-mod. *maóidhim*, je vante, célèbre etc. Il semblerait même que le scribe ait hésité et commencé à écrire : *mued*. La graphie persistante *-oe-*, *-oa-* n'est pas sans difficulté ; cependant il y a quelques exemples de *-oa* pour *oe-* v. breton *ui*, v. celt. *-ei-* (*moan*, vannet. *moen*, gall. *mwyn* ; *coar*, cire, van. *coer* ; gall. *cwyr*). Il faudrait cependant séparer le breton de *miad* = *meido-* si *moeð*, était identique aux noms de lieu gallois cités par O. Pughe : *Moeddog*, colline en Caereirion ; *Moeddyn*, colline en Cardiganshire. Pour le sens *muoed* est plus rapproché de *móidim* que *miad*. On pourrait supposer que *móidim* est pour *máidim* par arrondissement de *a* en *o* sous l'influence de *m* précédent, mais dans ce cas il faudrait le séparer de *miad*, ce qui semble difficile.

woið-, *woeð*, devenu, comme nous l'avons vu, *Gwaið*, et *Gwaeð*, en gallois, paraît identique au gallois *gwaeð* ; cri : irl. moy., *fáed*, *foid*, cri ; irl. mod. *faoidh*, génit. *faoidhe*, f., cri, voix. Le mot est employé dans le sens de *son agréable* : *Finn Faidhech*, qui résonne agréablement, nom de la cloche de Saint Patrice (Wind. Wört.). Dans les Lois et coutumes galloises *gwaeð*, surtout *diaspad*, cri perçant, a joué un rôle important (cf. J. Loth, Mab.², I, p. 253, note 1). Il semble qu'il y ait eu quelque chose d'analogue chez les Irlandais [1].

Le mot irl. est féminin, mais a été un thème en *-s* : **vaidos*.

Pour *moet*, l'accord du gallois, cornique et breton en ce qui concerne *-oe*, impose un thème **mait-* qui, à ma connaissance, n'existe pas en irlandais. En brittonique même, le sens ne peut en être précisé, ce mot ne se trouvant que dans des noms propres. Le haut-vannetais *amoëtt*, *amuaitt* (Cillart), étourdi, niais, suppose un composé avec *maito-* : *oe*, en haut-vannetais représentant *ai* vieux-celt. et non *ei*. Pour *am*, ce peut être soit le négatif *an-* soit *am* = *ambi-*.

Certaines formes en vieux-breton peuvent faire supposer

1. L'hymne de Patrick porte le nom de *fáeth* (pour *fáed*) *fiada*, le cri du daim (*Thes. palaeoh.* II, 354 ; cf. XL). Elle est destinée à préserver des embûches.

que dans *moet*, on peut avoir affaire aussi à un vieux-celtique **mogeto-* ; Cart. de Redon, p. 370 (855) : *Mormohet* ; le nom du même personnage, qui signe après le roi Erispoe, se trouve aussi sous la forme *Mormoet* (p. 367). Comme on trouve parfois en vieux-breton et en vieux-gallois *h* entre les deux voyelles d'une véritable diphtongue, on serait porté à n'en pas tenir compte, si on ne trouvait en 895 dans le même cartulaire : *Moietgeu*, à côté de *Moetien*, *Moetgen*. Pour le sens même *Mormohet* rappelle de singulière façon, le gaulois *Mogetimarus* dans *Dino-mogetimarus*, *Mogitmarus* : *Mormohet* -**maro-mogeto-s* ? Pour le sens de *mogetos*, cf. irl. moy. *mogh* : O' Davoren' Gl. 1260 : *mogh*. i. *mór*. Il y aurait donc dans *moet*, deux mots différents confondus déjà en vieux-breton : **moit* (cf. gallois *Con-voet* et corn. *Argandmoet*), et *mogetos*.

272. Gallois NER.

Ner a le sens de *chef*, *maître*.

Dans le L. Rouge (F.A.B. II, 226, 1), Myrdin est qualifié de :

allwed bydin [1], *bud ner*

« chef de l'armée, maître du butin ».

Ibid., 282, 6 :

Stavell Gyndylan nyt esmwyth heno...
Heb ner, heb niver, heb amwyth

« Le *hall* de Cynddylan n'est pas confortable ce soir... sans chef, sans troupe, sans défense [2] ».

Cf. L. Tal., 141, 32.

En moyen-gallois les exemples de *ner* ne sont pas rares.

ner- vieux-celt. **nero-* présente le même thème que l'osque *nerum*, virorum ; acc. plur. *nerf*, proceres, principes ; *nerosus*, resistens, fortis (*Corp. Gl. Lat.* IV, 124, 22 ; V, 408, 2) ; *Nerio*, déesse associée à Mars dans son culte ; cf. v. ind. *nár-*,

1. Dans ce sens, *clo* est plus employé, *clo l'allu*, serrure (sécurité) de l'armée.

2. Je suppose un substantif verbal *amwyth* = **ambi-)-akta-* au sens de *amwyn*.

ἀνήρ. La racine est vraisemblablement la même que dans l'irl. *nert*, gall. *nerth*, breton *ner* (vannet. *nerh*) ; cf. v. ind. *nṛtú-ḥ*, héros.

Il est probable que le vannetais *nerein*, prospérer, pulluler, est un dérivé de *ner*.

273. Irl. FUIL, gall. GWELI ; bret. GOULI ; corn. GOLY.

Whitley Stokes (*Urk. Spr.*, p. 285) suppose *gweli* blessure ; bret. *gouli*, corn. *goly*, isolé en celtique, et le rapproche du latin *volnus*, *vulnus* ; il suppose pour ces mots une forme vieille-celtique **voles-* qui n'explique pas l'*ī* long final. Pedersen (*Vergl. Gr.*, I, 139, 362 ; II, 18) a rapproché les mots brittoniques de l'irl. *fuil*, gén. *fola*, sang. Il cite à l'appui le pluriel *fuili*, *fuli*, qui a, en effet, dans la *Táin B. C.*, particulièrement, le sens de *blessures sanglantes* (éd. Windisch, 4279, 4298, 4349, etc.). Ce qui assure l'identité d'origine, c'est que *gweli* « *sang* » est attesté dans le composé *rhyd-weli*, *rhed-weli*, qui a le sens bien établi en gallois-moyen et moderne d' « artère, courant de sang, sang qui circule ».

Fuil est féminin et suppose **ǫoli-*. Le gallois *gweli*, seul, et dans *rhyd-weli*, est féminin, et remonterait à *ǫolīā*.

Le breton *gouli* est masculin. Williams donne aussi le corn. moyen *goly*, plur. *golyow* comme masc., mais sans preuve.

274. Gallois GWANAS, GWANAR.

Au point de vue métaphorique, le sens de *gwanas* est clair : il signifie *soutien*, *support*. Les exemples en sont nombreux :

M. Arch. 249.2 (en parlant de saint Cadfan) : *gwanas gweli*, soutien de la prière.

M. A. 217.1 : *gwanas deyrnas*, soutien du royaume.

Ibid. 299.2 *gwanas Gwynedd*

Ibid. 347.2 *gwanas pob urddas*

Ibid. 144.2 *dreig*

dragon wanas, dragon soutien des dragons (guerriers, chefs).

Ibid. 184.2 *gwisgeis glwyf am glod wanas* « J'ai pris une blessure à cause du soutien de la gloire ».

Au point de vue matériel, qui est évidemment le sens primitif, *gwanas* est embarrassant. Les lexicographes lui donnent

des sens fort différents : Owen Pughe les a réunis : *jut, prop, shank, clasp, book, tong of buckle*. John Walter, *Engl.-welsh dict.* à *brace*, traduit *gwanas* par : *bondage or that keeps the parts of a thing together*. Ce dernier sens parait vraisemblable d'après certains textes moyen-gallois. Dans un triplet du Livre Rouge, *gwanas* paraît répondre à *cadwyn*, chaine :

Le poète s'adresse à son bâton, pris sur un bouleau (*F. A. B.* II, 250, 19) :

marchwyeil bedw briclas
a dynn vyntroet o wanas

« rejeton aux vertes extrémités du bouleau, qui tire mon pied de... ».

Le triplet suivant porte :

marchwyeil derw mywn llwyn
a dynn vynntroet o gadwyn

Le troisième donne un sens analogue :

marchwyeil derw deilyar
a dynn vyntroet o garchar (prison)

Cf. L. Noir, 57.6 : Ugnach invite Taliessin à venir à la cité et lui fait diverses promesses :

Dabre genhiw ir dinas
athuit met ara phellas
ac eur coeth ar dy wanas

« viens avec moi à la cité, et tu auras de l'hydromel qui... et de l'or pur sur ton ceinturon ? (ou fibule ?)

En revanche, dans le même Livre, 18, 19, il est dit du pommier :

puwaur y chageu hy ae chein wanas

puwaur est douteux comme lecture, et *gwanas* n'est pas clair.

Dans les Lois (Anc. Laws I. 440 ; II, 198), il est question de :

tri gwanas iguayw kyvreithawl ;
i teir gwanas gwystyl

Le sens paraît être : *arrêt, prohibition, lien* ?

Dans le mabinogi de Bran (L. Rouge), le sens paraît être *support*, mais peut-être avec lien :

a'r ty a adeilwyd ar gant golofen ac ystryw a wnaeth y gwyddyl dodi gwanas o bop parth i bob colofn a dodi boly croen ar bob gwanas a gwr arfog yndo

« la maison fut bâtie sur cent colonnes et les Gwyddyl usèrent de ce stratagème, de mettre un support de chaque côté de chaque colonne et de mettre un sac de peau sur chaque support et un homme armé dedans ». Il semble bien que le *gwonas* dut être fixé à la colonne, ou cloué.

Gwanar a incontestablement le sens de *maître, chef* !

L. Tal. 169. 4 :

clod wasgar a gwanar

« qui répand et est maître de la gloire ».

L. Anacr. 64. 7.

Gwyr a aeth Ododin chwerthin wanar

M. Arch. 168.1 :

gwr gwanar yn yg

« guerrier maître dans l'angoisse ».

Ibid. 181.1 (en parlant de Dieu) :

arglwyd uffern wern wanar

« Seigneur, maître du marais de l'enfer ».

Ibid. 184.2 (en parlant d'un chef) :

hwyl gwanar
yny redei rut wyar

« maître (directeur) de l'élan, là ou coulait le sang rouge ».

Cf. Ibid. 148.1 ; 227.1 ; 262.2 ; 282.2. On ne trouve en

somme, *gwanar*, qu'au sens métaphorique. Il semble bien que *gwanar* appartienne à la même racine que *gwanas*, avec cette différence que c'est un nom d'agent.

L'étymologie des deux mots reste douteuse ; l'irlandais, à ma connaissance, n'a rien qui s'y rapporte. Le sens de *saillie, support* ne permet pas de les rapprocher de *gwanu*, percer. Le sens de *lien, entourage* ferait plutôt penser à l'irl. *-fe-n-* dans *imbe*, qui parait avoir le sens de *lier* (Pedersen, *Vergl. Gr.* II, 517. Que l'on soit parti de l'une ou de l'autre des deux racines, du sens de support ou de lien [1], on arrivait au même sens métaphorique. *Gwanu*, en gallois, a le sens *de se frayer un passage, se faufiler au milieu de, Dywanu* a même celui de *se diriger rapidement vers, de tomber juste sur...*

275. Gallois GOFAL ; DIOFAL ; DYFAL.

Gofal est usité à toute époque dans le sens de *souci, inquiétude* ; *gofalu*, se soucier, réfléchir à. Ce dernier sens est clair dans ce passage des Mab. du Livre Blanc, col. 413 : Enid aperçoit un nuage de poussière derrière elle s'approchant rapidement : *a govalu a oruc hi am hynny a thebygu bot yn dyvot ynyhol y iarll ayllu* « elle réfléchit à cela et conjecture que le comte et sa troupe les poursuivait » ; cf. L. Rouge (F. a. B. 11. 206, 8) :

Gnawt ar eidil ovalon

« c'est chose habituelle que des soucis sur un faible ». Cf. L. Tal. 178, 16 ; 206, 6.

Diofal est aussi fort usité dans le sens de : sans souci, tranquille et aussi dialectalement dans le sens de *négligent*.

Dyfal, à toute époque, a le sens de : diligent, attentif, assidu, dialectalement en Gwent (S. Evans, *Welsh Dict.*) celui de *fatigant*. Cf. L. Noir 56. 1 (*diwal* = *dyfal*).

Le thème *mal-* parait isolé dans les langues celtiques. Il me paraît à rapprocher du grec μέλει μοί, μέλομαι. Cf. norv. dan. *maal*, mesure, dessein — germ. **māla-* ; grec μῆτις (Falk u. Torp, *Norw.-dan. Et. W.* à *maal*).

1. Pour *clod gwanas*, cf. *clo clod*, fermeture, c'est-à-dire *sauvegarde* de la gloire (cf. Silv. Ev. *Welsh. Dict.* à *clo*).

On pourrait en rapprocher l'irl. moyen *melaid*, si Strachan a raison de le traduire par *ruminate, ponder over* (*Z. f. c. Ph*, 1, 374). Mais Stokes (BB. XXV, 257, 38) suppose que *melaid* (*melati*) est comme *meld*, aimable, grec ἁμαλός, un dérivé de *mela*, moudre.

Mal, en cornique, est traduit par William par *désir* ; et ce sens est parfois plausible ; mais l'expression *mall yw genef* est évidemment identique au breton *mall eo ganen*, il est temps pour moi : voir MALL.

276. Gallois METHL.

Le gallois *methl* est donné dans les Dictionnaires avec le sens d'*embarras, perplexité*.

Methlir apparaît dans les *Anc. Laws* (cité par O. Pughe) :

ac or methlir yr yngnad llys difarnedig fydd ei air « et si le juge de la cour s'embarrasse, sa parole (décision) n'a pas de valeur.

On trouve le verbe également dans le L. Rouge (F. a. B. II. 307, 14.

Llawer mawreir a vethler

« beaucoup de grands mots (vantardise) mettent dans l'embarras ». Ici, il est vrai, on peut entendre : n'*aboutisssnt pas* ; ce qui fait penser à *methu*, échouer.

Divethel existe dans la poésie du XIIe-XIIIe siècle (M. A. 209. 2).

. . . . . *rindawl om tafawd*
neud divethl anveidrawl

« la part de *talent* (?) qui vient de ma langue est assurément sans entrave, immense ». Le poète vante la poésie dont il récompense les dons de son chef.

Methl paraît apparenté à *meth* mais ne saurait en être un dérivé direct. On peut supposer un vieux-brittonique : **mentlo-* : l'assimilation de *n* à *t* suivant dans le groupe *-nt-* est fréquente surtout devant *l* ou *r* : *cathl*, v. gall. *ithr*, entre (**entr-*) etc. Pour *men-* : cf. latin *mentior* dérivé de **mṇ-ti-s*, et surtout le v. bulgare *męta*, je mêle, j'embrouille (cf. Walde, à *mendax*).

On explique l'irl. moyen *méala*, opprobre; *méalacht*, honte, par *mebl-*, ce qui est possible, semble-t-il, dans l'intérieur du mot. On pourrait le rapprocher du gallois *methl* et partir de **men-tl-*. Pour le sens *mebhul* est plus rapproché. Mais de *embarras*, *insuccès*, on peut arriver aussi au sens de *honte* : cf. *meth*, en gallois, insuccès; *mez*, vannet. *mec'h*, honte. En irl. moderne *méala* a le sens de *chagrin*, *grande perte*.

277. Vieil-irl. NÁME; gall. moy. KYFNOFANT.

Le vieil-irl. *náme*, *námae*, nom. plur. *námait*, ennemi, adversaire; irl. mod. *námha* f. et *námhaid*, gén. *námhad*; nom. plur. *náimhde*, a été rattaché par Whitley Stoke's, *Urk. Spr.* p. 192, à la racine *nem*, prendre, v. h. a. *neman*, et identifié comme degré vocalique au grec νωμάω, je partage. En partant de cette origine et de ce dernier sens, on est amené à identifier le gallois-moyen *-nofant* dans *kyfnofant* avec l'irlandais qui suppose soit un thème *námānt-*, soit *nament-*, l'absence de mouillement régulier ici ne permettant pas de se prononcer.

Le sens de *kyfnofant* est douteux, les exemples du mot n'étant pas nombreux et le contexte n'étant pas suffisamment clair. Mais il est assuré par un mot évidemment de même origine, avec un suffixe différent : *kyfnofut* qui apparaît dans les *Privilèges* de l'Église de Llandav et a le sens clair de *commerce* (échange) :

kyfnofut a bathoryaith ynn Llantaf

(commerce et privilège de battre monnaie, à Llandav). *Kynnovant* me paraît avoir un sens analogue dans le *Gorchan kynnelyn* (L. An. *F. a. B.* 11. 96, 32). Le poète qui consacre ce poème à la gloire de Kynnelyn est Aneurin. On y lit en effet que sur 363 guerriers qui prirent part à la bataille Catraeth, il n'en revint que trois, Kynon, Cadreith et Catlew, et en outre lui-même. Or, dans le Godoḍin, p. 69, 27, le poète nous dit aussi que sur 363 guerriers qui allèrent à Catraeth, trois seulement échappèrent par leur vaillance, deux chiens de combat Aeron et Kenon, et lui aussi en plus : *gwerth ỉy gwennwawt*, pour prix de mon brillant poème. C'est la

pensée qu'il exprime à la fin du *Gorchan Kynvelyn* ; ce serait pour prix, par échange de ce poème qu'il aurait été épargné :

Gwarchan Kyrd Kynvelyn Kyvnovant

Dans le L. de Taliesin (F. a. B. 11. 170, 14) on lit :

Duw merchyr gweleys wyr ygkyfnofant
Dyfieu bu gwartheu a amugant

« mercredi j'ai vu des guerriers en train de marchander ; jeudi ce fut leurs hontes qu'ils sauvèrent ». Il est clair que le poète blâme la conduite des guerriers le mercredi. Il y a un fragment du même poème dans le L. Noir, p. 16. Le texte est quelque peu différent et paraît altéré : v. 26 :

Dyv merchir gueleisse guir yg cvinowant
Dyvieu bu ir guarth it adcorsant

« Le mercredi je vis des guerriers se lamentant ; le jeudi ce fut pour leur honte (la racheter) qu'ils revinrent ».

Il me paraît probable que le scribe a mal lu et que le texte portait *civnowant*. Pour d'autres exemples de *kyfnofant*, v. Silv. Evans, *Welsh Dict.*

kyvnovant = **com-nāmant-*.

278. Vannetais NEGEIN ; gall. NEGIO ; bret. NECH ; gall. NYCH ; irl. NESS.

Le Goff, *Suppl.*, entre autres mots inconnus, donne *negein*, écraser, tuer. La comparaison avec *neco* paraît s'imposer. Le gallois *negio*, réduire à l'impuissance, mettre hors d'état de, rappelle le latin *e-nectus*, épuisé. Ce qui confirme ces rapprochements, c'est le breton *nec'h*, chagrin, surtout le gallois *nych*, *nychdod*, consomption, phtisie : cf. skr. *naçati*, disparaître, dépérir. *Nych*, *nec'h*, = **nekso*. L'irl. moy. *ness*, blessure, doit avoir la même origine. Il est très remarquable que le thème verbal *ness-* a un sens, avec certains préfixes, identique à celui de *negein*, écraser ; vieil irl. *com-ness-* (fouler aux pieds, métaphoriquement mépriser (*Co-t-nessiu(b)-sa*, je le foulerai aux pieds, Ml. 126. 17) ; irl.-moy. *to-ness-*, broyer, *conculcare*

(*tuinsem*, Atk. L. Br. p. 942, ap. Pedersen, *Vergl. Gr.* II. 584). Pour l'indo-europ. : **nk-*, cf. *éc*, *eug* ; *angheu*, *ankou*.

Il y a en haut-vannetais un autre *negein*, chatouiller, qui est pour *nigein*, vannet. *ober en ik*, *en ikek* chatouiller (faire le chatouillement) ; à Groix : *gober nik*.

279. Gall. RHYSWR, RHYSED ; irl. RESSE ?

Rhyswr dans la Vie de Gruffuď ab Cynan. (M. A. 725, 2) s'applique à Arthur et a le sens de guerrier, *rhyswr honneit*, guerrier renommé.

Rhysed a également le sens de combat, lutte, querelle ; on trouve aussi *rhyse* (M. A. 146-2) :

Gnawd gwedy ryserch ryse [1]

« c'est chose habituelle que, après trop grand amour, querelle ».

Il y a un autre *rhysed* de sens et d'origine différente [2] *kyfryseď* a le sens de conflit, querelle (voir *gwrys*).

Rīs- paraît isolé dans la famille celtique. Cependant en partant de l'idée de *querelle*, on peut se demander si l'irlandais *resse*, acc. plur., ne lui est pas apparenté. Il apparaît dans le *Táin Bó* C. ligne 6124. En apercevant la belle terre inconnue, le Dond de Cúalnge : *rabert a thri resse gémmend bar aird*, poussa en l'air ses trois *paroles* ? de mugissement. Page 902, on trouve : *do leig in Donn chúailngee a thri priombgheimenna gotha*, et, en note cette variante : *a thri priombresa gemend*. Comme le suppose Windisch, il semble qu'on ait affaire à l'acc. pl. de *ris*, *riss*, récit (Cormac *resse -i- scéla*). Mais d'après les passages du T. B. C. cités, le sens paraît être *parole*, *expression*, peut-être *cri*. Le sens de *querelle* en gallois a pu venir de la composition avec *com-* : *dialogue*, *conflit de paroles*. *Ris*, *rhys* = **ressi-* : *rhyseď* = *rĕsíi̯ā* [3].

1. Cf. du même poète, Gwalchmai, M. A. 144. 2 :
gnawd wedi ryserch ryseiliaw cas

2. Elucid. 99 : *rysed* traduit *abundantia*. Cf. Llew. Gl. Cothi 12 : *pop gwledd a rhysedd*.

3. Dans le *Miroir de la Mort*, p. 322, vers 958, *resez* paraît bien avoir le même sens que *rhysed*.

Pour l'évolution de sens de *cri* à bataille, cf. gall. *gawr* qui a les deux sens :

amryssed paraît bien avoir le sens de *rhyssed* [1] et est important pour l'origine de *amrysson*.

280. Irl. moy. : gén. RENNA ; gall. RHYNN.

Dans *Cath Catharda* 266.9 (Ir. T.) on trouve le mot très rare *renna*, au génitif sg. : *coin renna*, chiens de course. Whitley Stokes, *Urk. Spr.* 232, cite le moy.-irl. *rend.* : *coss*, pied, jambe (LL 208ᵃ26). C'est une expression évidemment métaphorique.

Rhynn est commun à toute époque, surtout en moyen-gallois, dans le sens de : agité, qui s'agite, rapide. *Rhynnu*, *grelotter*, *trembler de froid*.

L. Noir 43-23 (en parlant d'un coursier) :

redec hiraethauce raun rin

« qui a hâte de courir, aux crins qui s'agitent ».

Ibid. 51. 5

Oet rinn vy gveisson
in amuin eu detvon

« Ils étaient impétueux (agités) mes serviteurs en défendant leurs lois ».

Cf. Daf. ab Gwil. 42, éd. Liverpool :

a dwfn yw tonau Dyfi
Dwfr rhyn yn ei herbyn

« et profonds sont les flots de Dyfi, eau rapide à l'encontre d'elle ».

Cf. L. Tal. 170. 13 ; 205, 28.

1. M. A. 177, 2 :

Peris nêr ôr niver nadred
Praff uiber uibiat amryssed

« le Seigneur a créé parmi le nombre des serpents la forte vipère, querelle vagabonde ». Il est possible que *praff*, épais, solide, porte sur *amryssed*, avec un sens métaphorique.

M. A. 221.2 :

ys gorwyn ewyn rhyn yn rhedeg

« Elle est très blanche l'écume qui s'agite en courant ».

Le cornique moyen dans un seul passage a *rynny* (R. D. 2343) :

pocvan pup ur a rynny

« souffrance poignante à toute heure et tremblement ».

Rhynn suppose **rinni*.

Rynawt a le sens très clair d'impétuosité, agitation impétueuse dans plusieurs passages de Taliesin et d'Aneurin :

L. Tal. 140. 12.

rac rynawt tan dychyfrwy [1] *mwc*

« Devant l'impétuosité du feu, la fumée s'agite »

Gorchan Maeld (L. Aneur. 104, 30) ».

mal taran nem tarhei scuytaaur
rac rynnawd Eithinyn

« comme le tonnerre du ciel éclataient les boucliers devant l'attaque impétueuse d'Eithinyn [2] ».

Reynawt, *rynnawt* = *rinnātu-* (*rynnawd* existe aussi).

Rhynnu a un sens très particulier dans ce passage d'un mabinogi du Livre Rouge, p. 147 ; il est opposé à *tynnu* (il s'agit d'un cheval) : *a plan rynnei y march, y anadyl ywrthaw, y pellaei y gwyr y wrthaw a phan y tynnei attaw y nessaynt wynteu attaw*

« et lorsqu'il renvoyait son haleine hors de lui, les hommes s'éloignaient de lui, et lorsqu'il la tirait à lui, ils s'approchaient de lui ». En parlant des sept sens, Taliesin dit (215. 2) :

1. Le sens de *dychyfrwy* n'est pas sûr ; on trouve *cyffrwy* 169. 27 ; on ne peut avec sûreté y voir *cyffrau*, *cyffro*. Peut-être *s'entrelace*, *tourbillonne* (*to-com-reig-*).

2. *Eithinyn* est un guerrier célèbre (Gododin, 74, 21, 26).

un yw a rynnyaf [1]
a deu a tynaf

« l'un, c'est que je respire ; l'autre, que j'aspire ».

Tynnu a souvent le sens de *tirer à soi* et même de se retirer : L. Tal 119. 2 (en parlant des signes du jugement dernier) :

Ef tynho aches
rac y varoures

« l'eau (de la mer) se retirera devant sa troupe » (la troupe de Dieu) [2].

Rinn entre en composition avec deux particules : *gwrth-rynn* opposition, lutte (L. Tal. 166. 2) ; *ymwrth-ryn*, se battre (ibid. 125. 14) ; *diwrthryn*, sans opposition (moderne) ; *dygwrth-ryn*, repousse : L. Rouge 306. 29 :

Dyvrys gwanec dygwrthryn
Gro

« La vague se hâte, elle se heurte à la grève ».

281. Gall. RHE ; RYRE ; DYRE ; v. irl. REGAID, irl. REG- aller ; *reg*, *ess-reg-* étendre, s'élever.

Le gallois a *rhe* seul : Prov. : *eiddil hen hwyr yd rhe*, vieillard débile, court lentement. *Dyre* est usité actuellement à l'impératif, comme *dyred*, *tyred*, viens ; on le trouve en composition avec *ol*, trace : *olrheaf* je suis à la trace ; *olrhead*, chien de chasse ; *obrhein*, poursuivre, chercher ; *canrein*, suivre [3] ;

1. Le sens est moins clair dans cet autre passage (148. 22) :

ki y tynnu
march y rynnyaw

2. Cf. M. A. 250. 2 (Sur les signes avant-coureurs du jugement) :

mawr uthredd gweled gweilgi
Pryd pan eler yw sylli
Nad ym men yd fu yd fi

« Grande merveille, voir l'océan quand on ira le contempler, qu'il ne sera plus là où il était ».

3. M. A. 146. 2 :

Dragonawl feidriawl fadiain yn elfyd
alaf geinryd elw dy ganrain

« âme de dragon, habile heureusement né dans ce monde, gentil dona-

dyganre ; breton-moy. *cantren*, poursuivre (*Mirouer de la Mort* l. 2609) ; *cantreal*; vagabonder ; haut vannet. *kandrén*, conduire l'attelage d'une charrue (Le Goff. *Suppl.*). Pour d'autres composés, cf. *arwyre*, *arwyrein* ; *dwyrain* ; *dyrreith*, il vint, retourna etc.).

Le moyen-gall. a *ryre-*, s'élancer, courir (avec sens intensif) :

L. Noir 38, 7, 10 :

oet rereireint dau vortuid Gereint

« il y avait des cavales qui s'élançaient (galopaient, chargeaient) sous les cuisses de Gereint ».

Ibid. 55. 23, 26 :

mi a wum lle llas Llacheu
mab Arthur uthir ig kerteu
Ban ryreint brein ar creu

« j'ai été où a été tué Llacheu, fils d'Arthur, étonnant dans les arts, quand les corbeaux s'élançaient sur le sang ».

Au lieu de *ryreint* (3 syllabes), on a dans le même poème, *ryerhint* et *ryerint* :

ban ryerhint brein ar creu

Le sens est le même mais la composition différente : *ex-reg-* cf. irl. *éirge*, action de s'élever (mod. *éirghe*; gall.-moy. *eir*[*e*]*ant* ascendent (*Rev. Celt.* VI, 27).

On a rapproché le v. irl. *regaid*, 3e pers. sg. du fut. ira, de ἔρχομαι. Les deux racines sont confondues en gallois ; *rhe*, *ryre* a été confondu avec *redec* : dans les versions du Livre Rouge de l'élégie de Géreint, on a *redeint* au lieu de *rereint*.

C'est encore *re* qu'on trouve probablement dans *camre*, pas.

On trouve aussi *reat*, course : M. A. 253, 2 :

maredud rud e reat

« Maredud dont la course est rouge (de sang).

teur de richesses, il y a profit à te suivre ». M. A. 207. 1 *liu dyganre*, pareil signifie : qui suit l'armée.

1. *Cathrain* exciter, aiguillonner (*cathrai* aiguillon) peut remonter à *cant-reg-no-* ; mais a été peut-être influencé par *cethr*.

282. Gall. RE dans OLRE.

Olre a le sens collectif de *tous, toutes* : L. Noir 37.8 *yr olre seïnt*, tous les saints.

Elucid. 166 *hollre genedyl anifeileit ysyd ydan nef*, il y a toute espèce de races d'animaux sous le ciel.

Heng-mss. 11. 328 : *yn holre oludoed vry*, dans toutes les espèces de richesses ; ibid. 334 *nebyn yr hollre tir*. J. Morris Jones suppose *gre* mais le sens gallois de *gre* n'est pas en faveur de cette hypothèse. Le sens d'espèce paraît marqué nettement dans quelques exemples et rappelle *rhyw* et *rhai*.

283. Addit. à RĬG- lier.

1. Irl. moy. *árach*, lien, chaîne [1] (*Táin B. C.* p. 123 ; *conarach*, 1003, 1008).

Au point de vue métaphorique, garantie. En irl. mod. c'est le sens métaphorique qui a prévalu. Gall. *aerwy*, masc. lien, collier. Silvan Evans lui donne le sens de *torques*. Or, dans le passage de Taliésin qu'il cite (F. à B. 182. 14), il s'agit d'un *bœuf* :

ny wdant wy yr ych brych bras y penrwy
seith ugeint kygwng yny aerwy

A l'époque moderne, il est en de même : *aerwy buwch* ; *arwy cyn buwch*, le licol avant la vache (M. A. (838. 2) — bret. *ere*, msc., lien, attache ; *árach, ere* (pour **aere, *aire*) = *ad-rigo-* (*aerwy* = *ad-reigo-* (*ad-r-* traité comme *agr-*). Pour *rĭg- reig-*, voir *penrhe* et *penrhwy*; *amaerwy*, frange, bordure, est composé de *ambi-ad-reigo-*.

2. Irl. *indrach*, irl. mod. *ionnrach*, tampon pour toutes les blessures ouvertes ; — v. bret. : *anre*, gl. collyria, (Stokes, *Kz.* XL, 249).

Indrach, anre = **endi-rĭgo, andi-rĭgo* = *ṇdi-rigo*.

Irl. moy. *buarach* n. entrave pour attacher les jambes de derrière d'une vache (irl. mod. f.) — gall. *buruy* msc. entrave pour attacher les jambes des vaches quand on les trait (*Anc. Laws* I, 298).

1. *Arach* a aussi le sens de *garantie* (*Táin B. C.* l. 3044.

La forme la plus ancienne de *buarach* est *buorach* gl. *bona*. Cod. Salmant, L. 16 (Pour le sens métaphorique, cf. K. M. *Contr.*).

Buarach = **bou-rĭgo-* ;

burzwy = **bou-reigo-* (pour *bu*, *bou*, *bau-*, v. Pedersen, *Gr.* II.93).

3. Irl. moy. *cobrach* ; CUIMRECH, *cuibrech* ; lien, chaîne ; irl. mod. CUIBREACH, ms. — breton *Kevre*, ms. — Gallois : *cyf-rwy*, selle ; et *cyf-re* d'après le pluriel moy.-gall. *cyfreion* (M. A. 850. 1) : *mal cwn gan gyvreion* « comme des chiens avec des laisses ». Il y a aussi le pluriel *cyvreieu* (XIIe s. ap. Silv., Ev., *Welsh Dict.*)

4. Irl. CENDRECH, serre-tête ; licol ; partie d'un moulin, gall. *penrhe* et *penrhwy*, bandelette, bandeau.

5. Irl. moy. *sciathrach*, courroie de bouclier (*Cath Cath.* 4654, 4788 etc.), gall. *ysgwytrwy* (L. Tal. 144-5) : *eur vy ysgwytrwy* « d'or est ma lanière de bouclier ».

Cf. gall. *breich-rwy*, bracelet ; *mod-rwy*, anneau (voc. corn. *moderwy*, armilla).

On a, en gallois, deux racines : *rĭg-* et *reig-*.

284. Gallois SAETH, SEITHUC.

Seithuc est connu dans le sens de *inutile*, *infructueux*, *vain*. J. Morris Jones, *Grammar* p. 176 en a tenté l'étymologie sans s'être demandé s'il n'existait pas une forme non dérivée et l'a tiré d'une forme impossible **sek-touk-* (*sek-* *seq^u* et *touk-* de *teu-q-*, accroissement). Or *saethugyaw* existe, et même *saeth* : M. A. p. 594, note 554 : *a chymeint oed ymdiret arthur yn y neythoedd ae natybygei vot yn reit idaw saethugyaw y lu yr yriw aghygvil hwnnw o gawr* « et si grande était la confiance d'Arthur en ses forces qu'il ne supposait pas qu'il lui fût nécessaire d'endommager (ou engager) inutilement son armée pour un pareil monstre de géant ».

Saeth signifie manquement, déception, insuccès :

M. A. 835 b 12 : *nithelir saeth i ebawl* « on ne paie pas un manquement (dommage) pour un poulain ». *Saeth ebawl* est le poulain qui suit sa mère et pour lequel aucune compensation n'est due, et l'expression parait signifier : manquement, faute de poulain .

Kyfreith a dyweit na dylyir talu saeth ebawl... ny dylyr ydifwyn y kwgyr ynyſvo] dwy vlwyd, canys hyt hynny y byd ebawl « la loi dit qu'on n'est pas obligé de payer faute de poulain [1]... on n'est pas obligé de compenser son dommage jusqu'à ce qu'il ait deux ans, car jusque là c'est un poulain ». Pour *saeth*, cf. M. A., 167.1 ; 216.2 (le texte de 181.1 est fautif). Dans un texte des H. Mss. II. 271, 30, *seith* paraît avoir le sens d'*avortement*.

Seithuc donné comme adjectif est aussi substantif : L. Rouge *F. a B.* II, 253, 19 :

gnawt seithuc ar lwfyr

« c'est chose habituelle que l'insuccès chez un lâche. »

saeth, *seithuc* paraissent isolés en celtique. Peut-être pourrait-on le rapprocher de l'irl. moy. *tanga* .i. *feall*, déception ; *tangnacht* .i. *meabhell nó feall* (Lecan Gl. 233-422). Dans ce cas *saeth* = *stag-to-* (**sta(n)k-tó-* pour *stang-to-*) ; *tanga* supposerait **tang-* pour *stang-*.

En dehors du celtique, c'est le lit. qui fournit le rapprochement le plus plausible : *stokėju*, *stokóti*, fehlen, mangeln ; *stokà*, mangeln. Falk u. Torp, à *stokaamdet* comparent le norvégien dialectal *stakast*, être en retard pour la croissance. On aurait deux racines *stak-* et *stag-*.

Le suffixe *-uc* est assez rare (cf. *caddug*, brouillard, obscurité) : on peut supposer *-eu-ko-* : cf. *-eu-to-* ou *eu-ti-* dans *molud* (ide. *-eu-ti-*).

285. Irl. SÁR, SÁRUIGHIM ; gallois SARHAED, moy. gall. *saraed*, SARHAED ; SAYRHAED.

Ces termes qui jouent dans la législation celtique insulaire un rôle si important ont été l'objet de controverses dans lesquelles beaucoup d'ingéniosité et encore plus d'imagination ont été dépensées. Zimmer dont on connaît le goût très prononcé pour le paradoxe a soutenu (*Sitzungsber. der kön. pr. Ak.* 1909, 111.72) que le gallois *sǎr-* irl. *sár* étaient empruntés au vieil angl. *sár*, douleur. La voyelle longue se serait

1. On a introduit *kwgyr* entre *saeth* et *ebawl*. Il me paraît probable que le texte primitif ne portait pas le mot qui a dû avoir pour équivalent *saeth*.

abrégée en gallois devant l'ancien accent brittonique. Pedersen, *Vergl. Gr.* I, 536-7, n'a pas de peine à réfuter cette invraisemblable théorie. Il fait d'abord la remarque que l'*a* long du vieil anglais n'eût pas passé en celtique avec ce timbre, comme l'indique le vieil irl. *rót*, gall. *rhaed* du vieil angl. *rád*. De plus il est contraire à toute vraisemblance qu'un terme à caractère juridique représentant une conception très ancienne du droit celtique ait été abandonné pour un mot étranger dépourvu de tout caractère légal ; j'ajouterai que la conception juridique que précise le terme en question est étrangère au droit germanique. Il ressort très nettement des Lois galloises, qu'à la compensation pour le dommage s'en ajoutait une autre due pour l'insulte, l'atteinte à l'honneur : ce que le gallois désigne par *sarhaed*. La restriction de ce terme à l'irlandais et au gallois, comme le fait remarquer Pedersen, n'est nullement un motif pour suspecter sa celticité : le breton n'a pas de texte de lois ancien et a pu parfaitement le perdre : cf. v. irl. *umae*, gall. *efydd*, cuivre, qu'on chercherait vainement en breton. Pedersen fait remonter à une alternance indo-européenne la différence de quantité de l'*a*, ce qui peut être admis.

Or, ce qui montre une fois de plus que l'étude attentive des textes est la base de l'étymologie, il existe en gallois moyen, une forme qui suffit à elle seule à détruire la théorie de Zimmer et à expliquer très simplement la différence de quantité. Les *Leges Wallicae* publiées par Aneurin Owen (*Ancient Laws* II, pp. 750-814) reposent sur un manuscrit qui serait d'après lui du début du XIIIe siècle (I, XXXII). Gwenogvryn Evans (*Reports on the manuscripts in the Welsh Language* I Part II, p. 359, ms. 28 = Heng. 7) le place dans le dernier quart du XIIe siècle et le considère comme le plus ancien ms. des Lois connus. Il porte indiscutablement des traits d'une rédaction archaïque. Parmi les variantes qu'il présente, il y en a une d'une importance capitale : c'est *sayrhaed* qui est la seule leçon du texte, et il apparaît fréquemment : lib. I, cap. II *sayrhaed* (de precio regis et eius *sayrhaed* ; ibid. I : cap III, I (2 fois) ; cap. V, 5 ; cap. VIII, 6 ; cap. XXVI, 2 ; XXVII, 8 ; lib. II, cap. VIII, 41 ; cap. XV, 11, 23, 29 (2 fois) ; cap. XVIII, 6 (2 fois) ; cap. XX, 16, 27 (4 fois). Le texte est en latin mais avec

les termes juridiques en gallois. Le sens du mot est très clair, par exemple, lib. I, cap. VIII : en tête : dicemus ergo quid pro singulorum iniuria reddi debeat et quantum est *saỳrhaed* uniuscuiusque officialium. Ibid. 55.6 : si quis hominem occiderit, primo iniuriam eius debet reddere, deinde *pretium* eius, quia nemo occiditur sine *saỳrhaed*.

Il est évident que pour l'irl. *sár*, gall. *sayr-* il faut supposer **sagra-*. *Sayrhaed* suppose un vieux brittonique *sagragīta* ou *sagragieta* : le mot est féminin (on trouve les formes *saraet*, *sarahet*, *sarhaet* dans les autres mss. des Lois). Il est clair que *saỳrhaed* a été précédé par *saỳrahed*. La disparition de la voyelle représentant le premier *g* s'explique vraisemblablement par l'atonie et la présence dans la syllabe suivante d'un second *g* aspirant. Il y a même un autre exemple de la disparition complète du *g* dans le mot *branar*, fallow land, à côté de *braenar*, *breinar* (Glamorgan : *brȳnar*) : Anc. Laws I, 180 : *brynar* ; *branar* M. A. 1.298, d'après S. Evans (XIIIe s.) ; cf. irl. moy. et mod. *branar*, peut-être emprunté. Il est vrai que dans ce mot, il peut y avoir influence d'un autre mot.

Le gallois possède aussi le verbe *sarhau* et *sarhaad*, offenser, insulter : *Black B. of Chirk*, 78.13 *sarhaa*, 3e pers. sg. ind. prés.

C'est une formation analogique à celle de l'irl. moy. *sáraigim*, mod. *sáruighim*, j'outrage, je fais violence, je transgresse ; je l'emporte sur (Keating, *Tri bior aighe anbháis* 56.21 ; 150.5 ; 175.12) ; cf. irl. moy. *sárugud* ; mod. *sárughadh*. Pour le sens, cf. *Táin Bó Cualnge* 5998 : *rot sáraig*, qui a blessé ton honneur. *Sárugud* = *sagragietu-*.

Il y a à côté de *sár*, une variante avec *t-* : *tár*, *táire* et *táir*, *táire*, mépris, outrage que Windisch a expliquée par *to-sár-* (sur ce point, cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, p. 305, §§ 207 ; 536-7) *Tár-* comme *sár* existe comme préfixe avec un sens intensif : *tár-nocht*, entièrement nu (Keating, *Tri bior aighe anbháis*, 83.2 ; 104.24).

Pour la formation, cf. gallois *haeru*, *taeru*, affirmer avec obstination, violence (breton moy. *taer*). Cf. John MacNeill, *Proc. of R. I. A.* XXVII, sect. C, n° 15, p. 352, à *Netta sagru*, d'après lui, *champion des forts*.

Il semble bien qu'il faille renoncer à voir dans [illegible] vieux celtique (cf. cependant Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 79).

286. Gallois TANC ; TANGNEF ; TANGNEFEDD, TANGNOFEDD ; TANGNODDEF ; TANGDDEF ; TANGDDE.

Ce mot important est isolé dans les langues néo-celtiques. *Tanc* f. suppose *tanka* (ide. *tnka*) ; cf. *Tancorix*, *Tancomus*, *Tancinus* (Inser. Brit.-lat).

Les formes germaniques qui sembleraient apparentées supposent un ide, **teng-* : v. norr. *þokk*, reconnaissance, satisfaction ; ags. *þanc*, contentement, agrement ; all. *dank*.

Ce qui surtout ferait pencher pour une commune origine, c'est d'un côté le gallois *tangnef*, *tangnefedd* et le vieux danois *taknem*, reconnaissant, aimable, agréable ; vieux norr. tardif *þakknaemer*, même sens. *Tangnef* a le sens de *paix*, *repos*, ainsi que *tangnefedd* :

L. Tal 180.10 *tagnef* ;

Iolo Goch, ap. O. Pughe :

aed lle mae r eang dangnef

« qu'il aille où la tranquillité est grande » cf. Heng. Mss. 11 et 90.

Pour *tangnefedd*, cf. L. Noir 7.10 :

Gorpo gwrguled druy tagnevet het o ketiv

« qu'il obtienne le grand festin (céleste), en tranquillité, paix dès aujourd'hui ».

Il y a une variante *tangnofedd-* :

L. Noir, 12.5 *tagnovet*, avec mutation *dagnovet*).

Le danois *tak-nem* a pour second terme *nem* = **nimi-* et est rapporté à *nemme*, allemand *nehmen-* ; on le rapproche de νέμω, νομός ; irl. ancien et moy. *nem* ; vieil irl. *nemed* ; v. celt. *nemeto-n*. C'est une formation analogique que suppose *tangnef*, quoique le sens précis de *-nef* ici ne puisse être établi. Ce qui le confirme, c'est le doublet *tangnofedd* : cf. à côté de *nem*, le vieux gall. *nom*, gl. templa : *tangnofedd- tanko-nomiia*.

Tangnef a dû signifier d'abord : *action d'accorder la paix*, *accord de paix* ; *tangnefedd* a indiqué l'*état de paix*.

On aurait pu pour *tangnoddef* songer à une métathèse pour **tangnofedd* : cf. *clefyden* (*Mabin.* L. Rouge 282); cf. *clefytawd* pour *cletywaud* (F. a. B. 18.13 ; éd. Gwen. Evans 48.10) éd. ibid. *cletywrut* (F. a. B. 11.10.3 ; Gwen. Ev. 27.10, à l'épée rouge). Mais le sens de ce mot dans les *Anc. Laws* 11.418, indique un composé de *tanc* et d'un dérivé de *nawd*, protection : *barn a thygnodef y dyfod yr llyr* « jugement, et sécurité (sauf-conduit) pour venir à la cour. » *Tangnoddef* doit être pour *tangnoddedd*.

Tangddef est composé de *tanc* et de *def* qui se trouve avec le sens de *defawd*, coutume établie, droit. Il apparaît dans le Gorchan Maelderw : *tangdef*, L. An. 94.15 ; cf. L. Noir 30.19 :

caraw voli Pedyr a vedir tagtew

« j'aime louer Pierre qui est le maître de la paix ».

Tangdde montre le suffixe *-de*, probablement ancien substantif à sens oblitéré, qui forme des subst. ou adj. Dans le L. Noir 9.13, *tagde* est un substantif et a un sens analogue à *tangddef*. Pour les formes germaniques, cf. Falk u. Torp. *Norv.-dän. Et. W.* à *tak* et *taenke*).

287. Gall. -TRUđ.

Pour la racine (*treu*, v. celt. *trou-*), on peut comparer le latin *trudo* et les formes germaniques et correspondantes : got. *us-þriutan*, importuner ; vha. *driozan*, opprimer ; v. isl. *þrot*, *þravet*, tourment.

Le gallois suppose **trou-d-*.

On a considéré le gallois *cythrudd* comme un emprunt : *contrūdo*, ce qui est phonétiquement possible. Mais outre que le sens paraît assez différent, il y a d'autres composés avec le thème *-trūđ* : *digythrud*, *dygythrud*, *gorthruđ*, *godrud*.

Cythruđ a incontestablement le sens de *tourmenter*, au sens matériel et moral : un poète de la seconde moitié du XIIIe siècle, Gruffyd ap yr Ynad Coch (M. A. 269.2) dit en parlant de la passion du Christ :

Bei meddyliai ddyn ei feddyliaw
a fu o ddolur ar ei ddwylaw

gen gethri parawd yn cythruddaw enawd
Ef ni wnai bechawd

« si l'homme se mettait à méditer ce qu'il y eut de souffrance sur ses deux mains (au Christ) avec les clous préparés tourmentant sa chair, il ne ferait pas de péché. »

Cf. en parlant d'un chef (M. A. 189.2) :

Pryder Lloeger ai cythrudd

« le souci des Loegriens et leur tourment. »

(Cf. ibid. 254.1 ; 182.3 etc.).

Digythrud a le sens contraire : M. A. 262.1 *Gwr val llew digythrut* (*t- d*) « guerrier comme un lion sans trouble (ou contrainte). »

Dygythrud, qui est rare, a un sens voisin de *cythrud* (M. A. 266.1) : *to-con-trondo-*. *Gorthrud* = **uor-trondo-* a naturellement un sens plus intensif :

M. A. 182.2 le poète demande à être protégé :

rac gorthrud kythrud kythreulyeit

« contre l'oppression, les tourments des démons ».

On trouve aussi *gwrthrud* dans un passage : M. A. 261.1

Gwrthrut varedut vurgryt.

« il est possible qu'il faille lire *gorthrut*.

Godrud paraît avoir le sens de : qui s'agite, rapide, menaçant. L. Noir 39.6 :

godrut y var, gurt in trydar, gvae rycothuy

« menaçant (ou rapide) sa colère, violent dans la mêlée : malheur à qui l'aura irrité. »

L. An. 99.31 : *trychan, meirch godrud*
a gryssyws ganthud

« trois cents chevaux fringants s'élancèrent avec eux. » En parlant d'Ywein Kyfeiliawc, Cynddelw (M. A. 161.2) dit :

Par eirut « la lance menaçante (ou qui s'agite : ou qui perce ?)

Gwalchmai (ibid. 147.1) dit de son épée :

gwaedreid jy ngleddyf a godrud

« mon épée a la pointe sanglante et elle est rapide (ou *acerbe*, *percante*). Pour les sens divers des derivés du terme *treu-*, *treu-d-*, cf. Walde, *Lat.-Etym. Wört.* à *trudo*. Le sens de rapide vient probablement du sens de : *perçant* ; cf. *gwanu*, percer et aussi se *frayer un chemin*, *pénétrer*. C'est peut-être le sens de *percer* qu'il faudrait préférer dans l'expression *cythrudaw cnawd*, percer la chair (en parlant des clous). Le sens de *percer*, *couper* a été relevé par Walde dans différents dérivés de *treu-*.

288. Gall. moyen TLAWđ.

Ce mot n'apparaît à ma connaissance que dans un seul passage d'un poète du XIIe s. (M. A. 251.2) :

Duw dy nawđ rac tlawđ tan llachar uffern

« Dieu ta protection contre... du feu éclatant de l'enfer. »

La lecture du mot est assurée par la rime et l'allitération. D'après le contexte, *tlawd* signifie-t-il *douleur*, ou *impétuosité* ? On pourrait songer à la racine de l'irl. *tláith*, gall. *tlawd* (latin *latus* = **tlato-*. Peut-être faut-il le rapprocher de τλητός, *tolo* (irl. *tol*, volonté). *Tlawđ* suppose **tlād-*.

289. Gallois moyen TUD ; TUđ, TUDDET, TUDDEDYN.

Tut ne se trouve à ma connaissance, dans le sens de *couvrir*, *envelopper* que dans ce vers du *Livre de Taliessin* (F. a. B. II 197, 6) :

Ercwlf mur fossawt
as ȝamdut tywawt
as rodwy Trindawt
Trugared dyd brawt

« Hercule le rempart du combat que le sable (du tombeau)

enveloppe [1], que la Trinité lui donne merci le jour du jugement. »

Habituellement on a *tuđ* :

Tuddad, couverture, vêtement, était d'abord un pluriel :

L. Tal. 172.14 *Kant gorwyd Kyfret*
aryant eu tudet

« cent coursiers également rapides, d'argent leurs couvertures. »

Cled. 181.26 *dwyn eu tudet*,

enlever leurs vêtements ? »

Cf. L. Noir 5.8 *tuted* (*t* = *d*).

L. Rouge (*F. a. B.* II 279.10 :

Gwigwys coet kein dudet haf

« le bois a revêtu la belle parure d'été. »

Cf. M. A. 250.1 : *dacar duted*, l'enveloppe de la terre (la tombe).

Le singulatif était *tudedyn* : *try tudedyn* tria indumenta (Anc. Laws II, 772).

Tuđ existait comme verbe. L. Noir 38.5.8 :

Pieu y bet
ae tuđ mor a goror nant

« à qui est la tombe que protège (ou enveloppe) la mer et la bordure du vallon. »

Tuđ suppose **tou-d-* ; cf. lat. *tueor*.

L'irl. moy. *cum-tuth*, préservation (*cum-ud-tuth*), Sg. 31 b 8, rappelle le latin *tūtus*.

Pour *tut*, irl. *túath*, voir J. Loth, *Revue Celtique*, tome XXXIII, p. 255 ; cf. breton *tus*, à gauche.

290. Gallois BLINGO.

Le gall. moderne *blingo*, gall. moy. *blingiaw*, *blingaw* a le sens précis d'*écorcher* (S. Evans, *Welsh Dict.*). Il suppose un vieux celt. **bling-* ide. *bling-* ou *blōng-*. Il est fort séduisant

1. Peut-être faut-il lire *amdyt*, de *am-do*, *am-dō*.

de le rapprocher des formes germaniques de même sens mais supposant un indo-européen **plek*; norv. *flaa*, écorcher; ags. *flēan*, angl. *flay* ; germ. *flah-*, *flag-*. Norv. *flaenge*, suédois *fläinga*, écorcher, est une forme nasalisée de **flah*. Il faudrait supposer qu'il y a deux formes indo-europ. **bleg*, *bleng-* et *plēk*, *plenk* ; *plag-*, *plang-* ; *plak-*, *plank-* : cf. lat. *plango*, *plaga* (Walde ; pour le germ. cf. Falk u. Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *flaa*, *flaenge*).

291. Vannetais BLINGAL, BLINGEIN, cligner de l'œil, bigler, lorgner ; BLINGADEL, clin d'œil, clignement ; BLING, louche. Le rapprochement s'impose avec l'allemand *blinken*, cligner de l'œil et aussi resplendir ; v. danois *blinge*, cligner de l'œil, frissonner ; danois dial. *blingre*, cligner de l'œil, clignoter ; norvég. dial. *blengja*, loucher (cf. Falk u. Torp, *Norw.-dän. Et. W.* *blingse*, *blinke*, *bleg*, *blik*), Le vannetais *bling* = v. celt. *blingo-*.

292. Gallois BLWNG ; breton BLOUHI. Stokes (*Urk. Spr.*, p. 188) donne gall. *blwng*, indignabundus. *Blwng* est adjectif et substantif. Comme adjectif, il a le sens de *colère*, *furieux*. S. Evans lui donne aussi le sens de *irritable*, *désagréable* ; ce dernier sens ne paraît pas exact au moins en ce qui concerne le moyen âge gallois, notamment les poètes du XII-XIIIe s. L'exemple du *Brut Gr. ab Arth.* qui semblerait le justifier s'explique facilement dans le premier sens :

Kanys blwng ac antheilwng oed kanthunt bod llywodraeth ynys Prydyn wrthvedyant gwreic « car c'était un *sujet de colère* et une indignité pour eux que le gouvernement de l'Ile de Bretagne fût aux mains d'une femme ». L. Noir 6.5 : *greid bleit blyghawd* « fureur d'un loup ardent » : (toi qui as la fureur d'un loup ardent), cf. M. A. 295.2 (XIII 1) :

a chammawn yn llawn llid a blyngder

« et combat avec pleine colère et fureur ». Cependant dans le *Brut Gr. ab Arthur*, *blyghaw* est associé à *sorri* f. :

blyghaw a sorri a oruc (S. Ev., *Welsh D.*)

Blwng, comme substantif a le sens *d'affront* (sujet de colère) : *Mabin.* du L. Blanc, c. 605 : *dial ymlwng arnaw* « venger mon affront sur lui ».

Ernault (Gloss.) en a rapproché le breton *bloubi*, blâmer, reprocher : *bloubi un den eüs e woet* blâmer un homme de ce qu'il mange, lui reprocher sa nourriture (Pelletier). Phonétiquement, le rapprochement est très plausible : *cf. ymlwng*, baisser, se baisser : gall. *ystwng* ; *toui* : gall. *twng*, *tyngu*, jurer.

Le breton prouverait que *blwng* a bien un *ŭ* : v. celt. **blŭngo-*. Stokes l'a rapproché du v. slave *blazna*, erro, scandalum ; polonais *błaznić*, vexer, tromper, mais il ajoute avec raison que le rapprochement est très douteux (Le rapprochement est de Bezzenberger).

293. Gallois BLIF, catapulte.

Ce mot paraît dans un certain nombre de textes du moyen âge. Le plus ancien en poésie est celui de Iolo Goch (XIVe s.) : *blif*, le poète s'adressant à Édouard III dit :

curaist a blif, ddylif ddelw
cerrig caer Ferwig

« tu as battu avec une catapulte comme un torrent [1], les murs de Berwick » cf. chez Tudur Aled (XVe s.) :

Ili adaflai o'i du flaen
Ergyd blif ar goed o'iflaen

« Elle lançait de ses deux avants un coup de *catapulte* sur le bois devant elle ».

Le pluriel était *blivieu* (*Amlyn ac Amig ; Yst. de Car. magno*, ap. S. Evans, *Welsh Dict.*); l'adjectif *blifaidd* a le sens de très rapide chez Iolo Goch. En Gwent, actuellement, *bynt blifaidd* a le sens de *voyage pressé* (s. Evans, *Welsh Dict.* ; Stokes (*Urk Spr.* p. 187) l'a rapproché du latin *fligo*, sans en préciser le sens : les exemples impliquent le sens de : *projectile rapide* ; v. celt.

1. Cf. *dylif cad* torrent de bataille : *maen-blif* était le boulet de pierre lancé par la catapulte (Iolo Goch, éd. Ashton, p. 116).

blabo- : ide. **bhligwo-* cf. grec φλίβω j'écrase ; Walde compare *fligo* au lett. *blaiſit*, frapper, écraser. Le sens de *blit* est assez éloigné de ces divers sens.

294. Gallois BOTH.

Le gallois *both* f., dans le sens de « bouteille », parait au pluriel dans le Mabinogi de Kulhwch et Olwen : *nyt arllaeth kaffel lleeirth nes kaffel botheu Rinnon Rin Baruawt ; ny surha ayth llyn yndunt* « il est inutile d'avoir du lait doux si (jusqu'à ce que) on se procure pas les bouteilles de Rinnon Rin Baruawt ; la boisson n'y deviendra jamais aigre ».

Le mot est identique au germanique **putta* qui a donné en vieux norr. *puttr* « écuelle en terre », norvég.-danois *pot*, *potte*, vase en terre et en français par le germanique *pot*. *Both-* **budna*.

Le gallois *pot* est emprunté à l'anglo-français. *Both* a aussi le sens de *moyeu de roue* et d'*umbo* de bouclier (pour *moyeu*, cf. *Vita de Carolo magno*, col. 401 (S. Evans, *Welsh Dict.*).

295. Irl. moy. CLÍATH DRAIGEN ; gall. moy. DRAENGLWYD.

En irl. moyen *cliath draigen* a le sens de *herse* (LL. 156 b32, ap. K. M. *Contrib*). En gallois moyen *draenglwyd* apparaît dans un proverbe et parait avoir embarrassé les lexicographes (M. A. 895. 1) :

Tra rheto yr òg, rheted y ddraenglwyd

« Tant que courra la herse, que coure... ? » Silv. Evans, avec un point d'interrogation, hasarde *bush-harrow*, ce qui vise les deux termes du composé : *claie*, *ronces*. Il est cependant évident que *draenglwyd* a un sens différent de *og*, *oged*, herse. Il s'agit, dans le proverbe, de deux instruments différents et de deux opérations différentes. L'explication nous est fournie par le haut vannetais maritime : *kluida* a le sens d'*émotter le fumier avec une herse garnie de branchages* (et sans doute de ronces) ; *kluid* est une forme régulière en haut vannetais pour *kloued*, ainsi que *klud* (bas vannet. : *kleud* : *klōd*) : v. Le Goff, *Suppl.* au *Dict. breton de Vannes de M. Ernault*.

Dans les autres dialectes, *kloued* a aussi le sens de *herse*, à côté de celui de barrière, claire-voie.

On voit qu'en réalité, il s'agit ou s'est agi d'une herse différente de *l'oged* et ayant une autre destination. Le proverbe gallois immédiatement précédent est :

Tra rheto yr og, rheted y fraean

« Tant que courre la herse que courre la broie. » D. Pughe a vu dans *braean* (*brauan*) un moulin, Silvan Evans, d'après Th. Richards, lui donne un second sens, celui de *brisoir, broie* pour chanvre ou lin. Il est clair qu'il s'agit d'un instrument à briser, probablement le fumier, comme la *draenglwyd*.

296. Gallois CHWARREN.

Chwarren a le sens bien établi de *glande, concrétion dans la chair, ulcère, pustule* (*Medd. Myddf.* ap. S. Evans, *Welsh Dict.*). Silvan Evans, *Llyth. Gymr*, traduit *chwarren* par *mesen gig*, gland de chair.

La parenté de *chwarren* avec l'allemand *schwär, schwäre*, abcès, ulcère, furoncle, est certaine (sur les formes germaniques, cf. Falk u. Torp, *Norw.-dän. W.* à *svor* I).

Chwarren, singulatif, suppose v. celt. **su̯arr-*.

297. Gallois CHWERFAN,

Silvan Evans (*Welsh. Dict.*) traduit *chwerfan* par : *fusée* ; a whirl for a spindle or for a pulley : *Gwerthyd* (fuseau) *et chwerfan* sont des parties d'un rouet. Il donne aussi *chwertu*, tourner rapidement.

Chwerfan = *su̯erbanā*.

La parenté avec le norvégien *svarve*, tourner ; v. norr *svarfa*, tournoyer, est certaine.

Les formes germaniques remontent à **sverban* (Falk u. Torp, *Norw.-dän. Et. W.* à *svarve*; cf. p. 1559 ; la comparaison avec le gallois est due à Much, *Zf. d. A.* 32, 169).

298. Gallois DOGN, DOGNI.

Le gallois moy. *dogyn*, mod. *dogn*, comme subst. a le sens de : *ce qui suffit, proportion ou part suffisante*. En médecine, *dogn* est la dose. Comme adjectif précédant un substantif, *dogn* a parfois un sens intensif : *dogn gur, dogn gawdd*, grande dou-

leur, colère (S. Evans, *Welsh Dict.*) : cf. français *bien assez*. *Dogynder*, *dogned* a un sens analogue à *dogn*, subst.

Docni, *dogni* a le sens d'attribuer ce qui est dû et fournir suffisamment.

L. Tal. (F.a. B. II 116, 167 :

mal docni dillat y noeth

« comme fournir des habits à celui qui est nu. »

Comme *-cn -gn* précédés d'une voyelle ne peuvent exister dans aucune des langues brittoniques (cf. *dwyn*, *cywain*), il est certain que *dogn* remonte à **dong-n-* ou *donk-no-* : cf. *sugno* pour *sungno*, v. gall. *dissuncgnetic*, tracta, exhausta.

Peut-être est-ce un composé de *do-* (*di*) et de **ong* : *cyfoeth* = *com-okto*, richesses, domaine, *domination* ; irl. *cumachte*. Thurneysen, *Gramm*, suppose pour *cumachte*, *cumang*, pouvoir, *ong* d'après le gallois, mais ajoute avec raison que *o* dans *cyfoeth* (et *oeth*) peut représenter *ā* long. Cette hypothèse est combattue par Marstrander (Kleine Beitr. *Festskrift til Alf Torp*, p. 250). Il suppose dans *cumaing* le même vocalisme que dans *conic* : on a, en effet, *di-ing*, difficile, équivalent à *decmaing* de *di-ecmaing*, même sens avec passage régulier à la déclinaison en *i-*.

Dogn, *dong* peut aussi bien avoir *a* long que *cyfoeth*.

Le vocalisme de *cyfoeth* montre en tout cas un degré différent de l'irlandais.

299. Breton OZAC'H ; gall. UD.

Le breton OZAC'H a le sens de chef de maison, mari. Le pluriel est *ezec'h*. La forme du haut vannetais est *ohah*, *oheh* ; plur. *eheh* et pluriel récent refait sur *oheh* : *oheheu*. Le bas vannetais a : *oac'h*, *oec'h* et même *oc'h*, maître de maison, chef de famille. Le Goello connaît aussi *oc'h*. Le haut cornouaillais, si je ne me trompe, a aussi *oac'h*. Il semble bien qu'il faille reconstituer une forme brittonique avec *d* intervocalique : **odakko-s*, *ŭdakko-s*, ou **odikko-s*, *ŭdikkos* (moins probable). L'étymologie proposée par Whitley Stokes (*Urk. Spr.*, p. 49) : **(p)otikko-s* est impossible.

Peut-on lui comparer le gallois *ud* qui paraît dans un grand

nombre de textes poétiques du moyen gallois avec le sens de *chef, maître?* Dans le L. Noir. 39.2, Hywel ab Goronwy est qualifié de *ut gweithvutic*, souverain victorieux. Cf. *ibid.* L. 5. 14. L. Taliesin 116.30; 169.3; 191.7,8; 199.10; 194.12; 169.22; 180.30; Uryen (189,24) est appelé *ud yr ebwyd*, maître, souverain de l'occident.

Cf. L. Aneurin 79.2,

ny chemyd hael ud a gordin

« un chef guerrier ne s'accorde pas avec l'oppression. » (Le texte porte à tort *head.*)

Cf. M. A. 141.2 : *Gruffyt gloyw ut* (*t* = *d*).

En irlandais, on ne trouve aucun terme qu'on puisse en rapprocher.

Toute étymologie, en pareil cas, est hasardeuse; *ud* suppose **oudo-* plutôt que *oidi*, si on le rapproche de *ozac'h*.

Peut-être pourrait-on rapprocher ces mots du v. saxon *ôd*, possession; vha. *al-ôd*, possession entière et libre; agr. *ôud*, richesse; v. norv. *audr*, même sens. La racine germ. est **aud-* : ide. *audh-*. Le sens de *ozac'h* (**ŭdakko-*) serait celui de *possesseur, propriétaire*, ainsi que celui de *ud* (*oudo-* ou *oudi-*). Pour le germ., cf. Falk u. Torp. *Norw.-dän. Et. W.* à *kleinodie*.

300. Le prétendu gallois UCH.

Uch dans le sens de *fille* se trouve dans une *Généalogie des saints de l'Ile de Bretagne* (*Bonedd y saint neu achau saint ynys Brydain*) donnée dans la *Myv. Arch.*, p. 417. Ce recueil est dû à Lewis Morris (en 1700) qui avait puisé à différents manuscrits *fort anciens*, dit la préface. Un des *mss.* était l'œuvre de Thomas Wyn ab Edmwnd et aurait été écrit vers 1577.

Page 417.2 :	*Arianwen vch Brychan.*
P. 418.1	*Deced vch Degit*
	Tegvedd vch Degid
	Tegweddi vch Tegit
Ibid. 2 :	*Tebri vch Lewdwn.*

Comme d'autres, ce qui m'a fait prendre cette graphie au

sérieux, c'est le *much* « filia » du *Vocabulaire cornique* : *uch* pour *ouch* était fort plausible. En étudiant l'an dernier cette graphie dans la Généalogie en question, je remarquai que dans d'autres passages, au lieu de *vch*, il y avait simplement après le nom de la femme *'ch* :

p. 420-1 *Madrun 'ch Gwerthevyr.*

Je soupçonnai qu'il s'agissait d'une abréviation mal lue. J'en eus la confirmation en feuilletant les *Reports on mss. in the Welsh language,* de Gwenogvyn Evans.

On trouve *v'ch* pour *verch* dans le ms. 114 de Mostyn (Report p. 54-55), écrit vers 1592 ; p. 55 : a *Thé(c)fed v'ch Degitvoel* ; ibid. : *Denydd v'ch Leydyn.*

Dans des *mss.* du XIVe-XVIe s. *vz* pour *verch* est une abréviation fréquente (Reports I : *Peniarth*, p. 339, 971, 972 etc.). On trouve même *Ryddz, Rydderch* (p. 972).

v'ch pour *verch* avec un signe d'abréviation sur *v* n'a rien de surprenant.

La seule forme proclitique régulière pour *verch* est *ech* bien connue, au moyen âge, dans les Généalogies : *ech* a perdu *r* en proclise, comme le cornique *-ówth* (et *ow*), breton *ouz*, vannetais *o'ch.* pour *orth* (worth), *urth. Ech* a évolué, au moins sporadiquement, en *ach*, à l'époque moderne (Ellis o'r Nant, *Nawns ach Rhobert,* Dolyddelen, 1880).

Much, filia, dans le *Voc.-Corn.*, est probablement une mauvaise lecture du scribe copiant un ms. du commencement du XIIe siècle. Ce ne peut être une abréviation conventionnelle du genre de *vch.* Si on trouvait dans le vocabulaire *merch*, on pourrait supposer que *much* est un doublet proclitique **vuch*, **uch* : mais *merch* n'y paraît pas. De plus, en supposant contre la vraisemblance une forme proclitique, on n'aurait pu avoir *vuch.* La forme *myrgh, myrh* du moyen cornique, qui se présente deux fois, je crois, ne doit pas faire illusion : *y* représente *ö* bref, et n'est bien à sa place qu'au pluriel *myrghes, myrhes* (pron. *mörches*). Dans les deux exemples cités par Williams, l'accent est sur le mot suivant qui forme avec *myrgh* un composé : *myrgh hyben, myrh gal.* Beunans Mer. a *mergh* (vers 177) ; de

même Gwreans (vers 294). Le cornique moderne donne *meth* pour *mer* (Command. de Dieu 6.2 ; 7.1).

Le signe ȝ pour *ch*, se rencontre dans un document du XIVe siècle. Landozwe, aujourd'hui *Llandough* (Book of Llandav, p. 325). Il est employé aussi dans des documents français en Angleterre du XIIIe-XIVe s. pour *ts* : *nomeȝ*, *fiȝ* (ibid.).

(*A suivre.*) J. Loth.

UNE LOCUTION COMMUNE
AU
CELTIQUE ET AU SCANDINAVE

A la mémoire de mon ami
André Courmont
agrégé de l'Université,
consul de France à Reykjawik,
1891-1923.

La pièce d'Ibsen que nos traducteurs français appellent « les Prétendants à la couronne » ou les Allemands « die Kronprätendenten » porte dans l'original le titre de *Kongsemnerne*. Ce titre est doublement intraduisible : outre qu'il renferme une forme archaïque, employée à dessein par l'auteur, il présente un idiotisme, qui est lui-même fort ancien dans la langue. En vieil-islandais les exemples abondent où le mot *efni*, proprement « matière » ou « étoffe », sert à indiquer la personne qui par ses qualités propres ou par le choix d'autrui est appelée à occuper une certaine place, à jouer un certain rôle : *konungsefni* « prince héritier », *biskupsefni* « évêque désigné », *mannsefni* « futur époux », *mágsefni* « futur gendre », etc. Le danois, sous la forme *evne*, conserve aujourd'hui le même mot ; et aussi le suédois sous la forme *ämne* (*prest-ämne* « futur prêtre », *talgre-ämne* « orateur en herbe » etc.).

Or le même idiotisme existe dans les langues celtiques, en brittonique comme en gaélique. D'un primitif **damnyo-*, l'irlandais a tiré un mot *damnae*, auquel répond en gallois *defnydd* (et aussi *denfydd* par métathèse), en breton *danvez* (vann. *dañné*). Ce mot signifie « matière, matériel » : *dachuaid dabein damna cruiti* « il vint couper les matériaux d'une harpe » (*R. Celt.* II, 197, 20), *damna creasa* « matière de ceinture, capable de servir de ceinture » (*Buile Suibhne*, éd. O'Keeffe,

p. 30, l. 20), bret. *danvez-rāz* « pierre calcaire » m. à m. « matière de chaux », vann. *dañné remèdeu* « de quoi faire des remèdes » (Ernault, *Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes*, p. 40), etc. Mais il s'emploie aussi au figuré : irl. *dambna eccdoine* « sujet de lamentation » (*Buile Suibhne*, p. 124 dern. ligne), *dambna da nert do-noadh* « motif d'accroître leur force » Leb. Gab. éd. Macalister-MacNeil, p. 96, l. 19 (var. *adbar da nert d'oirrdercughadh* « moyen de faire voir leur force », cf. O'Dav. Gloss. n°s 1287 et 1336, dans l'*Arch. f. Celt. Lexic.*, t. II, p. 424 et 433) ; gall. *deunyd tristit* « motif de tristesse » (R. B. I, 189, l. 5), *defnyd llewenyd* « motif de joie » (R.B. II, 57, l. 26).

Et enfin, il sert à former des locutions toutes semblables à celles du scandinave : irl. *rígdomna* « prince royal, futur roi » (Windisch, *Ir. Text.*, I, p. 741), *áliss pátricc dubthach im damnæ n-epscuip* « Patrice demanda à Dubthach une matière d'évêque, quelqu'un qui eût l'etoffe d'un évêque » (Notes in the Book of Armagh, *Thes. Pal.* II, 241, 7) ; gall. *drycheuzch y fyrch y dan uyn deu amraut hyt pan welzyf defnyt uyn daze* « élevez les fourches sous mes sourcils jusqu'à ce que je voie mon futur gendre » (W. B. col. 477, l. 16 = R. B. I, 118, l. 21) ; trécor. *danze me mab kaer* « mon futut beau-fils » (cité par J. Loth, *les Mabinogion*, 2e éd. t. I, p. 416).

Le mot *damnae* a des synonymes en irlandais, notamment *adbur* et *dlug* (*ni bái dúin dluig a sena* « nous n'avions pas de motif de repousser cela » *R. Celt.* VII, 302, v. 206 ; *fail dlug molta forro* « ils ont sujet d'être loués » L. L. 57 a 9 = T. B. C. l. 416 éd. Wind., var. *fuil damna a molta forra* St.). Or, le mot *adbur* sert à former des locutions identiques aux précédentes : *adbur ardríg Erend* « futur roi suprême d'Irlande » (*Ir. Gl.* 161), *la badbur an ardflatha* « avec leur futur souverain » (L. L. 210 a 31, Gwynn, *Metr. Dindshench.* IV, 134, 24), *is adbar ríg ar deilb* « il a l'aspect d'un futur roi » (Sc. M., 14, in *Ir. Text.*, I, 103). La locution subsiste en Irlande comme en Écosse : irl. mod. *bhi fios ag an bhfear dall gur adhbhar maith ceóltóra bhí san ógánach* « l'aveugle savait que le jeune homme avait l'étoffe d'un bon musicien » (P. O'Conaire, *Seacht mbuaidhean Eirghe-amach*, p. 11) ; écoss. *ta adhbhur duine*

math ann « il a l'étoffe d'un bon homme » (cité par Henderson, éd. de la *Fled Bricrend*. p. 145).

La comparaison du celtique et du scandinave est frappante, et il est naturel de penser que l'une des langues a agi sur l'autre. Il ne saurait toutefois être question d'un emprunt de mot : le vieil-islandais *efni*, sur lequel on consultera le dictionnaire étymologique de Falk-Torp (s. uu. *avle, emne, evne* et *øve*), est un mot proprement germanique, qui se rencontre dans tous les dialectes et dont on peut suivre le développement sémantique (cf. E. Lidén, *Ark. for nord. Fil.*, t. XXVII, p. 270 et ss. ; A. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, t. XV, p. 257). On ne peut davantage imaginer que les mots celtiques soient tirés du scandinave. Il faut donc admettre que la métaphore a été traduite, calquée d'une langue sur l'autre. Des calques de ce genre, qui sont à demi savants ou livresques, sont particulièrement fréquents quand ils portent sur des termes ou formules techniques, désignant des fonctions ou des qualités ; aussi la locution « matière de roi » (isl. *konungsefni*, irl. *rígdomna*) qui paraît fort ancienne pourrait-elle bien avoir servi de modèle. Mais il est difficile de dire dans quel sens l'extension s'est faite. Étant donné qu'on trouve la locution à la fois en breton, en gallois et en irlandais, on pourrait croire que c'est le scandinave qui s'est inspiré du celtique. Mais la preuve de cette hypothèse resterait à fournir et c'est aux scandinavistes qu'il appartiendrait de la contrôler. Aussi bien l'extension de locutions comme celle-ci peut-elle se faire en divers sens au cours même de l'histoire ; il n'est même pas exclu que le celtique et le scandinave l'aient tous deux empruntée d'une troisième langue, qui resterait à déterminer.

J. Vendryes.

IMBOLC

Les quatre grandes fêtes saisonnières de l'année celtique n'ont pas laissé dans la tradition irlandaise des traces d'égale importance. Les deux plus célèbres sont Beltene et Samuin, dont le nom demeure vivant aujourd'hui pour désigner le 1er mai (*bealtaine*) et le 1er novembre (*samhain*). Le nom de la fête du 1er août, Lugnasad, survit aussi : l'expression *oidhche Lughna* pour l'anglais « Lammas », *mí na lughna* pour le « mois d'août », se conserve dans le comté de Cork (cf. Dinneen, *Irish-English Diction.*, s. u.); Finck et Quiggin enregistrent le mot comme usité aux îles d'Arran (*lūnas, lā lūnəs*, die Araner Mundart, p. 182) et en Donegal (*lūnəsnə*, a dialect of Donegal, §§ 50, 132, 234, 237). Ces trois fêtes sont restées mêlées à la légende de personnages illustres ; elles sont connues dans l'histoire par des assemblées, des cérémonies rituelles, localisées en des endroits précis et sur lesquelles les renseignements ne manquent pas (v. notamment d'Arbois de Jubainville, *les Assemblées publiques de l'Irlande* dans les *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, nouvelle série, t. XIV, 1880, 2e semestre, p. 600-618). Le christianisme ne les a pas abolies ; il s'est contenté d'y adapter ses propres mythes et de les faire entrer dans les cadres de ses fêtes (v. Czarnowski, *Le culte des héros et ses conditions sociales*, p. 106 et ss. ; cf. *R. Celt.*, t. XXXVIII, p. 336).

Au contraire la fête païenne du 1er février a été complètement absorbée dans la fête chrétienne de sainte Brigitte, *féil Brighde*, et l'ancien nom en est depuis longtemps sorti de l'usage. Il se présente sous deux formes, *imbolc* et *oimelc*, pour désigner le début du printemps. Il est évident que *imbolc* est la

forme ancienne, et que la graphie *oimelc* ne sert qu'à justifier une étymologie fantaisiste déjà mentionnée par Cormac (oimelc .i. *ói-meilg* .i. *isí aimser andsin tic as cáirach* « lait de brebis, parce que c'est l'époque où le lait vient aux brebis », *San. Corm.* éd. K. Meyer, n° 1000). C'est *oimelc* que cite O'Donovan dans le passage de son Introduction au Book of Rights, où il étudie les noms des saisons (*Leabhar na gCeart*, p. lij-liij); cf. Joyce, *a Social History of Ireland*, t. II, p. 388. Mais on lit *imbolc* dans plusieurs passages de l'ancienne littérature : *cossin cetáin iar n-imbulc* « jusqu'au mercredi après le 1er février » L. L. 76 a 48 (= T. B. C. l. 2473, éd. Windisch ; le ms. Stowe porte *ier bfel Brigde*), *co tate imbuilg* L. L. 82 a 15 (ibid. l. 3186 ; le ms. Stowe porte *co taitte n-carraigh* « jusqu'au début du printemps »), *co taite n-imbuilc* L. L. 80 a 31 (ibid. l. 2900) et 92 a 49 (ibid. l. 4593). De même dans l'*Acallamh na Senórach*, l. 2109 : *ó luan taite tsamhna co tait[e] n-imbuilg* « du lundi début de Samain jusqu'au début d'Imbolc » (cf. *co luan taite n-imbuilc* Lism. 173 a 2, cité par Wh. Stokes, *Acall. na Sen.*, p. 291).

Il est bien fâcheux que la tradition ne nous renseigne pas sur *imbolc* comme elle fait sur les autres fêtes. Ce n'est pas à dire toutefois que les informations manquent complètement. Il en est une au moins qu'on ne doit pas négliger, car elle permet d'expliquer le mot lui-même et d'y entrevoir un rite qui a des analogues ailleurs. Elle se trouve dans le quatrain consacré à *imbolc*, parmi les « quatrains des fêtes » qu'a édités K. Meyer (*Hibernica Minora*, p. 49), d'après les manuscrits Rawlinson B 512, p. 98 b 2 et Harleian 5280, f° 35 b 2. On y lit ce qui suit :

fromad cach bíd iar n-urd
issed dlegair i n-imbulc
díunnach laime is coissi is cinn
is amlaid sin atberim

« essai de chaque nourriture d'après l'ordre,
voilà ce qui est dû au 1er février ;
lavement des mains, des pieds, de la tête ;
c'est ainsi que je le déclare ».

Ces quatrains, encombrés de centons et de chevilles, contiennent quelques faits précis. Ainsi le feu de Beltene y est mentionné ; on y jetait divers échantillons de boisson et de nourriture. De son côté Cormac rapporte, s. u. *belltaine*, qu'à cette fête on faisait deux feux entre lesquels passait le bétail pour être préservé des maladies (cf. les fêtes romaines des *Palilia*, le 21 avril, où bêtes et gens sautaient à travers les flammes, *per flammas saluisse pecus, saluisse colonos*, Ovide *Fast.* IV, 805). Les quatrains des fêtes indiquent surtout les « redevances », les « présents consacrés » (*ada*) qu'imposait chaque fête. Il est instructif de noter qu'à la fête d'*imbolc* on faisait l'epreuve (*fromad*) dans un ordre rituel (*iar n-urd*) de tous les genres d'aliments. Mais ce qui est plus caractéristique encore de la fête, c'est l'ablution purificatoire. Ce devait en être le rite essentiel, car la fête en tire visiblement son nom : *imbolc* se laisse interpréter en effet comme un composé du préfixe *imb-* et du mot *folc*, d'où le verbe *folcaim* « je lave » est tiré. La racine est commune à tout le celtique, puisque le gallois dit *golchi* « laver, baigner, nettoyer » et le breton *gwalc'hi* « même sens ». En irlandais, *folc* (plus tard *falc*) signifie aussi « ondée, averse » (Hogan, *Cath Ruis na Rig*, index) et « flot » (*Merug. Uilix*, 1) ; l'adjectif *folcmar*, qui en est tiré, s'applique à des larmes qui inondent : *ciis déra folcmara . . . cor bo fliuch blac 7 bruinni dó* (L. L. 171 a 19 = Cath Ruis na Rig, éd. Hogan, § 3), *rochaiestar déra folcmara firtruagha gur bhó fliuch blái 7 bruinne dhó* (Acall. na Sen., ll. 1520 et 1951), à du sang qui coule (*do bebarnatar fuili folcmara fair*, L. L. 116 a 23), à des torrents qui se déversent (*dognitis marbhucht tairismech dona buinnibh folcmara*, Cath Cath. 3928), etc. Mais le verbe *folcaim* (plus tard *falcaim*) ne signifie que « mouiller, laver », depuis le vieil-irlandais (gl. humecto, Sg. 145 a). Avec le temps *folcad* semble s'être spécialisé au sens de « laver le visage », tandis que pour « laver les mains » on disait *tonach* ou *innmat* et pour « baigner le corps », *fothracad* (cf. *Ir. Text.*, III, 241 et 271). Mais la spécialisation est en tout cas d'origine secondaire : le sens ancien du mot se rapporte au lavage en général.

Or, c'est un fait bien connu qu'à Rome février était le mois

des purifications. Le nom même qu'il a reçu, d'origine dialectale, suivant Varron (L. L. VI, 13 ; cf. Ernout, *Élém. dial.* 162), en porterait témoignage : *februa Rōmānī dixēre piāmina patres* (Ovide, *Fast.* II, 19), et le verbe *februare* équivaut à *lustrare* (Paul. Fest. p. 60 Th.). La cérémonie purificatoire s'est fixée dans la fête des Lupercales à la date du 15 février (Pauly-Wissowa, t. VI, 2, col. 2096 et Warde Fowler, *Roman Festivals*, p. 298). Ce jour était le « diēs februātus » le καθαρμὸς τῶν κωμητῶν πάτριος (Dion. Hal., *Antiqu.* I, 80) ; *tum februābātur populus*, dit Varron L. L. VI, 34. Cette purification, qui apparaît dès les premiers âges de Rome, a été compliquée de rites variés qui ne lui étaient sans doute pas essentiels (voir Ovide, *loc. cit.* ; Plut. *Rom.* 21 et *Num.* 19) ; elle a pris un nom nouveau sur le sol italique et la date s'en est peut-être déplacée quelque peu. Mais elle remonte certainement à une tradition italo-celtique ; le nom d'*imbolc* en irlandais suffit à le prouver.

Quant au préfixe *imb-* qui précède le mot *folc* dans la composition de ce nom, il pourrait y avoir sa valeur concrète, qui du sens de « autour » a passé parfois à celui de « complètement, tout à fait » ; mais une explication plus précise est permise. Le préfixe *imb-* s'est particulièrement développé dans les langues celtiques pour exprimer la réciprocité. Or l'idée d'un « concours », d'une « émulation » conviendrait assez bien au nom de la fête printanière qui semble avoir eu de toute antiquité un caractère agonistique (v. Dumézil, *le Festin d'immortalité*, p. 275 et ss.). On pourrait traduire *imbolc* par « purification rivale ou concurrente ».

J. Vendryes.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. George CALDER, A Gaelic Grammar. — II. Malcolm MAC FARLANE, The Fernaig Manuscript. — III. G. LE ROUX, Le Roman de Pérédur. — IV. G. SAINT-MLEUX, Glossaire du parler malouin. — V. Tanguy MALEMANCHE, Gurvan ar marc'hek estranjour. — VI. Sketla Segobrani, gant X³. — VII. The Lindisfarne Gospels. — VIII. R. MORTON NANCE, Celtic Words in Cornish Dialect : A glossary of Celtic Words in Cornish Dialect ; John Davey of Boswednack and his Cornish Rhyme.

I

George CALDER, B.D., D. Litt., Lecturer in Celtic, University of Glasgow. *A Gaelic Grammar, containing the Parts of Speech and the General Principles of Phonology and Etymology with a Chapter on Proper and Place Names.* Glasgow. Alex. Mac Laren and Sons. [1923]. Pp. XIV+352. 7 sh. 6.

Grammarians of Scottish Gaelic, from Stewart downwards, have simplified their task by dealing with the artificial literary dialect used in the translation of the Bible and (in a somewhat modified form) by such writers as Norman Macleod. Successive editions of the Gaelic Bible show a gradual adaptation of the language of the Dublin N.T. of 1602 to Scottish usage ; first, peculiarly Irish words and forms are glossed in the margin and, later, the glosses, one by one, are admitted into the text. But the process has not been completed, and the language of the Bible remains something which is neither Irish nor genuine Scottish Gaelic. Even the uneducated peasant is conscious of a difference between the language he uses on week-days and the language he hears from the pulpit on Sunday ; the latter, unfortunately, is that which he uses in conversation with strangers who are clearly not native speakers of Gaelic. The student of Gaelic who conducts his

investigations on the spot must bear always in mind that though the first answer to, let us say, a question intended to elicit the gen. Sg. of *súil*, will almost invariably give *súla* or *súlach*, the witness will readily admit, if pressed, that he normally uses the form *súil*. The highly artificial language of the Bible and other devotional works does not fairly represent any language ever spoken in Scotland, and its influence on the normal language of conversation is comparatively small; the grammarian, however, must watch for it. In prose literature, on the other hand, particularly in the recent attempts at fiction, conscious archaism, or pseudo-archaism, is common. The attitude of one school of Gaelic writers towards this tendency may be judged from the fact that they annotate their own texts.

There are two varieties, then, of Scottish Gaelic, a literary dialect based on the literary dialect of Ireland and more or less modified by accommodation to the spoken language; and the spoken language, modified slightly by the written language, which varies locally, to a considerable extent in matters of phonology, to a much less extent in morphology, and not at all in syntax. A Grammar of Scottish Gaelic must deal in the first place with the latter; the former is, strictly speaking, not a language at all.

Dr. Calder's work is open to the general criticism that it deals mainly with the literary language. The usefulness of the vast mass of illustrative quotations he gives is seriously diminished by the fact that the reader, unless he is a native speaker, is unable to say whether a usage illustrated from e. g. the *Metrical Psalms* is current in modern Scottish Gaelic, or obsolete, or was always foreign to Scottish, as distinguished from Irish, Gaelic. Occasionally Dr. Calder, relying on the translation of the Bible, credits Scottish Gaelic with usages which are neither Scottish nor Irish. The strangest example of this sort of thing is *mu'n robh Abraham ann, tha mise*, p. 225, quoted as an example of *thá* used alone to express existence. In modern Gaelic, at any rate, *tha* is never used in such a sense except in answer to a question: 'Does such a place exist?' 'Yes', *A bheil a leitheid a dh'áit ann? Tha.* But apart from the use made of it here, the sentence, a literal translation of an absurd English translation of a Semitic idiom, is not Gaelic of any kind. It is unfortunate that Dr. Calder did not make more use of the simple and authentic Gaelic of the eighteenth century poets or of the excellent translation of the Arabian Nights (Inverness, 1906), and similar works.

It seems open to question whether the author should have

attempted to weigh down a Grammar of one Gaelic dialect with so much matter of purely comparative interest. For one class of readers the chapter on *Verbal stems compounded with Prepositions* will be superfluous, and to the other it will not be very illuminating without a detailed commentary. One feels that a student who is not prepared to become a comparative philologist is not likely to be interested in the antics of a stem *ben-*, and would be more profitably employed in studying, for example, the construction of the Copula. For the same reason, etymologies involving comparison with such languages as Greek and Sanskrit are entirely out of place in a work of this kind, even when they are sound. Some of Dr. Calder's etymologies are more than doubtful e. g. *múr* 'a countless number' : *smúrach* 'dust', *tuar* 'food' : Eng. *store*, *miog* 'smile' : gk. (σ)μειδάω, § 34 ; *Éiriu* 'Ireland' : gk. Πιέριος (*sic*), § 49 ; *e*, *se* 'he' : gk. εἷς, ἅμα, § 121 ; *leug* 'a precious stone' : gk. λέπας, lat. *lapis* ; *easga* 'moon' < **eid-skijo-* lat. *idus* § 125 ; *gràin* 'abhorrence' : gk. γόργος, and many others.

Some points of detail which call for comment follow : § 1. It would save explanation to add to the list of letters in the Gaelic alphabet the digraphs *bh*, *ch*, *dh*, *gh*, *mh*, *ph*, *sh*, *th*. The author's remarks on the letter *h* seem to suggest confusion between "letter" and "sound".

§ 2. The classification of the vowel sounds is faulty and inadequate. There is nothing to show that there are, for example, high-middle vowels which cannot be called either 'front' or 'back' vowels. In the diagram of consonants, it should have been pointed out that *d* and *g* do not, except when in eclipsis or preceded by a nasal, indicate voiced sounds. *Dh* indicates a guttural, not a dental, spirant; *th* is not a dental spirant, and aspirated *m* (= *v*) is not a liquid.

§ 4, II, 2. *Do* before the verbal noun is always *a* (ə). The prepositions *de* and *do* are not generally distinguished.

§ 6, 1. *Fear* < **viros* not **veros*. The regular voc. pl. is *a fheraibh* [ə eru]. The form *fheara* is purely artificial and cannot represent the old acc. pl. *firu*.

§ 6, 2. In *súla* the *a* of the gen. sg. does not 'infect' a previous slender vowel. The stem vowel is *ū*.

§ 7, I, 2. *Co* 'who' has a short vowel.

§ 7, II. The use of the term 'accent' for 'mark of length' is misleading. In Sc. Gaelic only an accented vowel can be long and therefore the mark of length often coincides with the word

stress. On the other hand, as the mark of length, when used at all, marks etymological length, it is often written over vowels which, owing to the influence of the sentence stress, are unaccented and short.

§ 7, II, 3. The terminations *-ag*, *-an* are never stressed.

§ 7, IV. In cpds. of this kind the accent is regularly on the second element. The quantity of the vowel of the first element could have no influence on the position of the accent.

§ 8, 1. *Fh* is not an aspirate (i. e. spirant). In *fhathast*, *fhuair*, *fhéin* it = *h*, elsewhere, null.

Cha(n) does not eclipse *t*. In some dialects it lenates *t*, *cha thill* ; elsewhere *t* remains unchanged after *cha* except in the verbs *tabhair*, *tug*, *teid*, *tig* which are treated after *cha*, *na*, *nach*, *mur* and other non-eclipsing conjunctions as if they began with *d*. After eclipsing particles the treatment of the initial *t* in these words is quite different.

Nic in patronymics, corresponding to *mac*, seems to be simply *ni* with *-c* borrowed from *mac*.

§ 9, 1. *Ceirtle* : *ceirsle*, *curta* : Eng. *curst* are to be explained by the development of an *s-* sound in the group *rt*.

§ 10. There is no reduplication in *motha*, comparative of *mór*. The *th* is an orthographic device to show that the word is disyllabic = O. Ir. *moo*, *moa*.

§ 12. The section on Eclipsis is unsatisfactory. The extraordinary statement that we have ' nasalisation ' in ' *is tu* = *is du* ', *gur tu* and *dh'fhaodadh tu* is difficult to account for. The personal pronoun of the 2 sg. has the form *tu* (i. e. [tu], not [tᵘu] and therefore liable to be written ' phonetically ' *du*) regularly after the forms of the copula and relative verbal forms in *-s*. The sound [t] is one that cannot be due to nasalisation. The case of *dh*, *fhaodadh tu* is different. After finite verbal forms ending in *-dh*, the initial consonant of the normal nom. sg. of the pronoun, *thu*, combines with the preceding spirant to make [t], a sound which is regularly written *d*. The spelling *tu* is due to the mistaken idea that the old nominative is preserved here.

§ 17. The section on *Denasalisation* is somewhat confusing. Dr. Calder includes under the same heading 1) instances of the alleged loss of a nasal in prehistoric times (e. g. *cothrom*), 2) cases of consonant accomodation in early Irish (e. g. *blas* < *mlas*), 3) cases of modern eclipsis (e. g. *a(n)duine* where the disappearance of the *-n* of the article is regular and in no sense ' denasalisation '), with cases where medial *n* disappears before a consonant or a conso-

nant group (e. g. *annsa*, *caindlean*). There, too, there is no denasalisation for the vowel is strongly nasalised. *Rù Rà* in the phrase *Rù rà Ridire* is explained as *rùn ràn* 'very splendid secret', but is simply the very common (?onomatopoetic) phrase meaning "hurly-burly", "confusion". There has been no loss of a final nasal.

§ 19. The explanation of 'aspiration' is inadequate. The fact that a word now ends in a vowel is immaterial, in so far as its power to produce 'aspiration' is in question.

§ 20. Side by side with the demonstrative particles *seo* (*so*), *sin*, are forms with initial *h* : *sheo*, *shin*.

§ 20, 5, (3). *M* is regularly lenated after *gun* : *gun mheas* etc.

§ 23, 2, (1). The personal pronoun of the 2 sg. has the form *tu* when it follows verbal forms ending in *-s*, and also after all forms of the copula.

§ 32, 2. *Feum*, *leum* are not examples of depalatalisation. Like *ceum*, *beum* they are misspellings for *céim* etc., modelled on *sgeul*, *beul*. The latter in the Northern dialects have the diphthong *ia*, *ceum*, *beum* have the vowel *ē*. The misspelling is explained by the fact that the distinction between 'broad' and 'slender' quality in final labials has been lost.

The section on depalatalisation fails to distinguish between early examples like *sneehte* > *sneachta* (which should not be referred to in a Grammar of Sc. Gaelic) and cases like *lonach*, O. Ir. *loingthech* where the apparent change in the quality of the consonant is due simply to orthographic convention.

§ 34. *Sleuchd* : It is unnecessary to appeal to *plecto*, for short accented Latin vowels are elsewhere lengthened, cf. *leugh* 'read' < *lego*.

§ 36 ff. The discussion of the vowel sounds is unsatisfactory. Thus, *i* in *min* which Dr. Calder describes as 'open' is what phoneticians call 'close' ('tense'); *i* in *tigh* (better *taigh*), which Dr. Calder calls 'close', is a diphthong varying from *ai* to *oi* ; *i* before *ll*, *nn* is, in most dialects, identical with *i* in *min* : in others it is diphthongised e. g. t/əi:L´ (Lewis) = *till*.

§ 42. The section dealing with the diphthongs requires thorough revision. A distinction should be made between 1) long diphthongs (which again fall into two classes according to the position of the long element) and short diphthongs ; 2) old diphthongs like *grian* and those of recent and dialectal origin like *feur* : *fiar*. The statement, too, that a diphthong is "a vowel group caused by infection or by the loss of a consonant" is entirely misleading. The

commonest of all Gaelic diphthongs, *ia*, *ua*, are due to neither cause; and the loss of a consonant, in itself, does not, as a rule, give rise to a diphthong. It is also inaccurate to say that "of the two vowels forming a diphthong one is sonantal, the other consonantal. In the diphthongs in *fuar*, *grian*, *fiar* there is no consonantal element whatever; and on the other hand, the vowel sound in *deoch* [tʃɔx] is not a diphthong at all. The distinction of 'rising' and 'falling' diphthongs is applicable only in the case of those due to 'infection', and then only under special conditions. *Buidheag* is pui:ak or pwi:ak, but in *buidhe* the disyllabic character of the vowel sounds is so marked that the term diphthong is out of place.

Throughout this section and the following one on triphthongs there is constant and inextricable confusion due to the use of the terms 'diphthong', 'triphthong' in reference at one time to sounds, at another to symbols.

§ 76. The treatment of the flection of Substantive and Adjective is based on the traditional written language and gives a very inadequate idea of the form of modern Gaelic. The classification of substantives as *o*, *a*, *i*, *u* stems and the like is of doubtful usefulness for a language that makes the g. sg. of *uair*, *suil*, *cathair* (chair) *uarach*, *súlach*, *cathrach*, and the n. pl. of *teine*, *teineachan*. The old g. sg. and n. pl. of the *o* stems have been very generally retained and have been assumed by a number of substantives which originally belonged to other classes; and some conservative dialects preserve to a limited extent g. sg. and d. sg. endings of other stems, but even they sometimes use the n. sg. *bean* for all cases of the sg. (a usage which is over two hundred years old). Otherwise, it is strictly accurate to say that over the greater part of the Gaelic speaking area, substantives have only two forms, one for the singular and one for the plural.

§ 100. The classification of cpd. substantives into 'perfect' and 'imperfect' cpds. is based on a simple distinction. In a perfect cpd. the first component bears the word accent and is invariable in form, the secoud has its initial consonant lenated. Any flexional changes affect only the second component. In an imperfect compound the chief accent falls on the second element the initial consonant of which is lenated in those cases where lenation is syntactically regular (e. g. in the n. sg. where the first element is a fem. substantive). Flexional changes affect the first element only (when the second is a genitive, e. g. *cearc-fhraoich*) or may affect both (as in *coileach-dubh*). As a Gaelic word begins

with the accent, it follows that a perfect cpd. is a single word while an imperfect cpd. is a phrase. In the case of the latter a hyphen is used to connect the two components simply to indicate that e. g. in *coileach-dubh* the accent on *dubh* is, relatively to that on *coileach*, stronger than in *coileach dubh*. The classification is based on the form of the cpd., not on the meaning, though it is true that in perfect cpds. the first element, in imperfect cpds. the second element, is the defining one. Whether the defining element is a substantive or an adjective is a matter of indifference. Dr. Calder's classification is a different one. For him *trocair(e)*, *samhuinn* are perfect cpds., while *gorm-phreas*, *glas-bheinn*, *ban-righ* (which are accented on the first element and have the initial consonant of the second lenated) and *anart-bais*, *gobhlan-dubh* (which are accented on the second element the initial consonant of which remains unlenated) are alike imperfect compounds. Is it possible that Dr. Calder's classification is based on the presence or absence of a hyphen?

§ 114, 5 and 6. The use of the n. sg. of the verbal noun in the passages quoted is not due to the presence of a possessive pronoun (which in 6(1) is impossible) but to the very general practice of not declining the verbal noun at all.

§ 116. The relative particle *a* has several origins and occurs long before the date of the Red Book of Clanranald (the evidence of which, as a document written in Irish, is not pertinent). The form *a dh* is used only with verbal forms beginning with a vowel.

§ 118. *Co air bith*, *ciod air bith* are Interrogative, not Indefinite, Pronouns.

§ 144, 1. There is no reason whatever for supposing that the interrogative particle *an* has been 'fused with *-ne*'. In *o na chaidil thu* there is, of course, no interrogative particle; *n* is the relative particle.

3. In *cha ghille*... it should have been pointed out that *cha* is the negative of the copula.

4. The examples of *ni*, *nior* are due to Irish influence. Both particles are entirely foreign to Sc. Gaelic.

§ 155, 1. It seems to be implied that the noun subject of the relative form of a verb may precede it. That is not so.

The phrases in the paradigm *mi a bhuaileas* etc., are incomplete; a form of the copula must precede.

In *gur mi dheanadh sólas* the 3rd. person is apparently regarded as an exceptional substitute for the 1st. *dheininn*. The latter of course can never be used in such a construction.

§ 157. The author appears to regard *chunncas*, *facas*, *cualas*, *fuaras* as the relative forms corresponding to *chunncadh*, *cualadh* etc. This is an astonishing blunder. In the above verbs the *-adh* pass. preterites are scarcely ever heard. The *-s* forms seem to be occasionally misunderstood and used as in an active sense as if they were *-s* preterites.

§ 158, 3. As examples of *urrainn*, a noun used as a verb, are given : *mas urrainn thu* ' if you can ', *mas urrainn tuilleadh a bhi ann* ' if there can be any more ' ; but in both cases *urrainn* is a substantive and predicate to the copula *mas*. The ' passive ' forms quoted by Dr. Calder, *cha b'urrainnear* doubtless began with *cha n-urrainn mi*, *thu* etc. where the copula is not obvious. Here followed the proportion *cha n-urrain mi* : *cha n-urrainnear* : : *cha b'urrainn mi* : *cha b'urrainnear*.

§ 167, 1. The auther seems to confuse ' habitual ' with ' progressive ' action. *Sgeul a b'aite nuair a thigeadh* means not ' a pleasant tale when it was coming ' but ' a tale that gave pleasure whenever it came '. The periphrastic tense used to express progressive action (*bha e a tighinn* = ' he was coming ') cannot be substituted for the ipf. (*thigeadh e* = he used to come).

§ 168. The past (not ipf.) subjunctive and the past fut. (conditional) are always formally identical with the ipf. ind. There is therefore no possibility of one tense being confused with the other by the speaker though he is, of course, aware that *bhuaileadh e* can mean, 1) ' he used to strike ', 2) ' (if) he should strike ', or 3) ' he would strike '. The problem of choosing, in a given case, ths appropriate form does not arise (unless a speaker wishes to express his ideas in Early Irish).

§ 177. The substantive verb cannot be used without the adverb *ann* to express existence. The treatment of *tha*, and above all that of the copula (§ 180 ff.), could be very much improved on.

J. Fraser.

II

Malcolm Mac Farlane. *The Fernaig Manuscript. A Handful of Lays* written by Duncan MacRae, 1688... Revealed here according to Duncan's own spelling and the standard spelling of the present day. Dundee : Malcolm C. MacLeod. 1923, XIV + 345. 30 sh.

The Fernaig Ms. is a collection of fifty nine poems transcribed

between the years 1688 and 1693 by Duncan Macrae, a native of Kintail. It is probably the dullest collection of verse ever made. From a purely literary point of view it has no value whatever, but it has some historical, and a great deal of linguistic, interest. The poems included in it, with the exception of two stanzas on "the situation of Inverness", belong to two classes. In the first place there are poems of a didactic or meditative character and a few elegies. Some of these are the work of Macrae himself, others are by elder contemporaries such as Fear na Pairce, while still others, like O'Heoghusa's *Crosanacht* and the pieces attributed to Carswell, belong to a much earlier date. Apart from the elegies, these poems are tedious variations on such themes as the shortness of human life, the certainly of death, the Day of Judgment. In execution and in matter they are neither inferior nor superior to other poems of the kind which have been curiously popular in the Highlands of Scotland for some two or three centuries. The remaining poems in the Ms., all of them, apparently, by Macrae himself, deal with the political and ecclesiastical situation at the time. They express in violent language the writer's detestation of the Revolution and of Presbyterianism, and his hope of the conversion of his fellow-country men to saner views on both politics and religion. They can be described not unfairly as a rather superior kind of doggerel.

By a lucky chance Macrae used in his transcription a phonetic notation, apparently of his own invention. This notation is rough and inadequate but we learn from it much that the employment of the traditional Irish orthography would have concealed. The language of the poems varies with the subject (as well, of course, as with the date). Macrae's own political pieces are composed in the conversational language of his own day and dialect ; and the phonetic notation shows clearly that the sounds and forms used by Macrae were roughly identical with those of the Northern dialects of the present day. He occasionally retains a form from the literary dialect, and for the plural of other than *o* stems he often uses the older forms without final *-n* ; but otherwise his language is that of the twentieth century. The poems on the more serious subjects, on the other hand, are in a more archaic form of the language. Disregarding O'Heoghusa *Crosanacht* and, possibly, the poems attributed to Carswell, we can say that the non-political poems are composed in a mixture of the Scottish vernacular and the literary dialect. The professionally trained literary class had disappeared in Scotland by Macrae's time. The MacVurich's who continued into the eighteenth century to use the literary language

in both prose and verse, are an isolated exception ; and it is clear that Macrae and the authors of most of the pieces in his collection were, in a technical sense and in varying degrees, illiterate. They had some acquaintance with the literary dialect, but the occurrence of such forms as *bhaim* IV, 10 'I have been', *támar* V, 5, 'we are', *bhiomar*, VIII, 4, 'we shall be', shows that it had become practically a foreign language to them.

As with the language so with the metres. The political poems and two or three others are in the 'free' accentual metres ; in the rest the old syllabic metres are employed, again in varying degrees of correctness. Of the poems by Scottish writers a number (e. g. III, XX, XXVIII, XXXII) may possibly owe their metrical irregularities to the transcriber. The majority of them, however, were certainly composed in a highly modified form of the syllabic metres. Particles, conjunctions and enclitics need have no metrical value ; final vowels can be disregarded and medial vowels separated by the spirants *th*, *bh*, *gh*, *mh* can count as one. Thus *croidhe*, *guidhe*, *saoghal* may be either monosyllabic or disyllabic. Alliteration and consonance are neglected, while internal vowel rhyme becomes more frequent. The accent makes its influence felt and, often, as in VIII, the metre can scarcely be described as syllabic at all. For the interpretation of Macrae's phonetic transcript the metrical structure of the verse is not always an infallible guide. The presence of e. g. an excessive, or apparently excessive, syllabic is not sufficient evidence that a verse is corrupt, unless the general character of the poem shows that the author knew and observed the rules.

The text of the Fernaig Ms., with transliteration of a few verses by the late Professor Mackinnon, was first published in Cameron's *Reliquiae Celticae*, II, 1 ff. (Inverness, 1894). Since then transliterations of a number of poems have been published by Professor Watson (in *Bardachd Ghaidhlig* and elsewhere), by Professor MacNeill and Mr. Joseph Lloyd (*G. J.* No. 144), and by the the present editor. A copy of the original of I from a Brussels Ms. was published by Stern (ZCP, II, 583 ff.) with an analysis of Macrae's representation of the vowels and some useful remarks on the language of the collection. Mr. Macfarlane now presents us with a new edition of the text, a complete transliteration into modern Gaelic orthography, notes on the text and on the language, and reprints of several poems bearing on the text. There are also photographic reproductions of several pages of the Ms. and of portraits of persons referred to in the poems.

Mr. Macfarlane's text has been carefully prepared and is an immense improvement on that of the *Rel. Celt.* The latter literally swarms with errors, many of them trifling but, nevertheless, inexcusable, for the Ms. is, almost throughout, perfectly legible. The following deviations from the ms. in Mr. Macfarlane's edition should be noted : P. 32, l. 18 *leuimb* ms. *leoumb* ; 40, 2 from foot, ms. *dehe ir* ; 46, 5 ms. *ewhir* ; 48, 18 ms. *ghasa* (with a tail to the *a*) = *dhá-sa* with the usual *-sa* for *-san* ; 56, 7 *qurijn* ; 76, 19 ms. *kohijn* ; 86, 10 ms. *vribi* ; 90, 5 from foot, *nejst* ; 110, 1 *lessighe* corr. ex *meidich* (which seems the better reading) ; 132, 1 *mi* is not repeated ; 132, 4 ms. *zhyn* (with a tail to *n*) ; 136, 12 *salchir* ; 144, 7 ms. *fon* (not *oon*) ; 148, 14 ms. ? *feibims* ; 164, 13 ms. *vreigigh* ; 208, 23 ms. *dar* ; 214, 2 ms. *nard* ; 218, 15 ms. *lughk*. Students of Scottish Gaelic have now an edition of a linguistically interesting collection of texts on which they can rely with confidence.

There are no lacunae in Mr. Macfarlane's transliteration, and no indications in the text, and very few in the notes, that he is conscious of any difficulties. As is suggested on the title-page, we are presented with a revelation. The revelation is, however, not always convincing. It does not require very long study of Macrae's text to see that, while the sense of most of it is almost immediately plain, difficulties are numerous. It is sometimes uncertain how we are to transliterate because, as frequently in the political poems, we do not know exactly what Macrae's wishes to say. At other times we may suspect that there has been a *lapsus calami*. From one cause or another, there are hundreds of passages in the ms. where a cautions transliterator would hesitate, and a very large number where nothing but pure conjecture is possible. Given the unsatisfactory character of Macrae's notation, this is only natural. There are three tests which can be applied to any particular transliteration : 1) Does it explain Macrae's text ? 2) Is it metrically admissible ? 3) Does it make sense ? The first two tests are not conclusive for Macrae's notation is full of inconsistencies ; and his originals were not always careful about the metre. But the third text is conclusive to this extent that a transliteration which does not make sense cannot be correct. Mr. Macfarlane has succeeded in making his transliteration complete by failing to apply this test ; and much of his transliteration is unintelligible or absurd. Three examples of his method will suffice. Macrae's transcript of O'Heoghusa's *Crosanacht* was made from a text practically identical with the Brussels copy. Here Mr. Macfarlane's task was easy ; all he had to do was to reprint the Brussels text with one

or two modifications. Instead, he neglects it altogether and produces (with the help of O'Reilly) a transliteration which in every stanza outrages either rhyme or reason, and very often both. His treatment of stanzas 11 and 12 is typical. Apart from the slip *chrain* for *chairn*, Macrae's reproduces his original (as represented by the Brussels copy) accurately enough. Mr. Macfarlane's transliteration has next to nothing in common with the original, and is not intelligible.

He has, similarly, in his transliteration of Macrae's version of *Breisleach Dhonnchaidh Mhòir* p. 76 ff., neglected to make use of the copy in conventional spelling (which he prints in an appendix) with disastrous results. The transliteration in stanzas 1 and 2 of *nir* (= (*i*)*nar* 'in which there was') by the nonsensical *nior* shows that Mr. Macfarlane' completely misunderstood his text.

In no. XVI the writer meditates on the inexhaustible resources of nature which God has placed at man's disposal ; the more they are used the greater is the supply. Stanza 6 reads :

Leir ruis er tallu i vois
Behigh kehir choissigh er toor
Sloinnor no choor i vain
Ga zhumih laiph herr i tij

The transliteration is :

Is léir dhuibh-s' air talamh a bhos
Beathaich ceithir-chosach air tir ;
'S lionmhor na caoraich a mhàin
Gidh iomadh làmh a th'air an ti.

Which we are, presumably, expected, to translate : "You can see here on earth four-footed animals on land ; sheep alone are numerous though pursued by many a hand". This is too fatuous even for a writer of Macrae's calibre. What Macrae meant to say (and what he did write) is :

An léir dhuibh-se air talamh abhos
beathach ceithear-chossach air tir
as lionmhoire na a' chaora bhán
gidh iomadh làmh a tha air a ti ?

i. e. 'Do you know on earth any land quadruped that exists in larger numbers than the white-coated sheep, in spite of frequent slaughter?'. There is little inspiration in the verses but they are intelligible and to the point, such as it is.

Apart from actual blunders, there are many peculiarities of Mr. Macfarlane's transliteration which, at least, irritate the reader. Particles and conjunctions which have no warrant in Macrae's text, and sometimes destroy the sense of the passage, are constantly introduced ; the *-n* plural is used where Macrae preserves the older forms ; *-ta*, *-te* of the passive participle replace Macrae's *-tha*, and the barbarous *-teadh* (for *-te*) appears regularly in the 3 sg. pass. of the Ipf-.Cond. The use throughout of modern Sc. Gaelic is a mistake, and would, in itself, make an adequate transliteration of much of Macrae's text difficult or impossible. The best that can be said of Mr Macfarlane's transliteration is that it is a paraphrase, often a misleading paraphrase, of his original.

The following suggestions, many of them purely tentative, do not, naturally, profess to solve all the difficulties which Macrae's text still presents.

I 1 ff. *Kea* is used throughout the Ms. to represent *ca*, *caidhe* ' where ' (as well as *cé* ' who '). 143 *di lijs* corresponding to *fan ttaob* of the Brussels copy represents *do shlios*.

III seems to have been, metrically, fairly regular, but Macrae's text does not make certain restoration possible. Read 13 *daille ch.* ; 14 *san ursainn* ; 22 *bi, a ch.* ; 24 *a th. dait ni dleaghar* ; 34 *moille ai th' im.'s ar th'eis.* ; 43 *chionn* ; 44 *thimchioll* ; 71 *radhare tim* ; 72 *pian na h-anmna* ; 74 *ort-sa*.

V 24 *a ndóigh nach tuig*, of believing without understanding.

IX 12 *orom* ; 72 *chóirich* ; 81 *bhréig* ; 91 *a stigh*, ' the body in which I dwell' ; 111 *riar na colna* as the context demands ; 121 *a Shlannighear* (in spite of the editor's curious note); 15e *mheallaidh* (Macrae as a rule distinguishes the nom. sg. *-ig* from the g. sg. *-i*).

X 13 ? *a Choimdhe* ; 23 *Dhúilimh* ; *'nad fhiabhruis* ; 31 *bhaoithe* ; 82 *dhealbhaidh* ; 122 ? *teangadh* ; 131 *bréige* ; 133 *le f'fhuil chiataigh* ; 15 ; *triúr*.

XI 11 *Choimhdheadh* ; 41 *caidhe* (? *ce*) *na filidhe fuarais* (!) ; 32 Full stop after *eólas* : " great was the miracle but little their understanding of it " ; 44 *mhaitheas* ; 81 *nimhe is talmhan*.

XII. 24 *bunaidh* ; 31 ? *gidh cródha sibh-se ag tionol toice* ; 51 *dh'iarradh* ; 53 del. semi-colon. The sense is : " Those who choose humanity etc. for wealth will win Heaven in return for their liberality ". 73 ? *buar bréige* " illusory wealth " ; 101 *ni an dithis* ; 104 *rogha*.

XIII 12 ? *suillse* ; 13 *mheallaidh* ; 24 *duine* : 43 *a maigh* ; 53 *mura dall* ' unless we be blind ' ; 92 *foill*.

XV 1; *dúiseadh*; 31 ? *na bí mar ráidhbeas do mhéin*; 61 *modhmhar*; 83 *uirashbuidh*; 94 *biodh*; 134 *na ob i*; 134 *a laoich mheanmnaich.*

XVII 74 *foghantach anns gach cás mo ri.*

XIX 21 *nimhe na neul*; 32 *smaoin*; 43 *do Dhé.*

XXI 293 *leithe-sa*, "by her"; 294 ? *téaruinn thall uaidhe*; 382 the form *athrach* should be retained.

XXVIII 13 *ni bhuil*; 24 *géige*. So in 23, 32 the disyllabic forms are necessary; 31 ? *an óbhainn*, 'like dew before a furnace'; 52 *cuirm*; 63 ? *ga dtilleadh*; 74 ? *dona an uaigh g. l.*

XXIX 14 *gach dúin*; 21 *dh' fhóireann anns g. c.*; 23 ? *luchd craois* with *ri m' aois* in the next line; 33 *nar córunn, a Rí*; 74 ? *na meas.*

XXX 12 ? *tuillse* (= *tuisle*); 23 *curtha*; 42 ? *chon uidhe.*

XXXII 11 *an ghliocais*; 13 *m'aighear-sa*; 22 *flatha*; 43 *tuith*; 54 *le braon*; 63 *áilgheas*; 64 *fágar*; 82 *fágar.*; a *leigfear.*

XXXIV 13 *órdha*; 21 *slóigh, toidbeachd, mhaigh*; 31 *órdha*; 42 ? *na colna an siud*; 73 *an fhir*; 121 ? *aithrighe n. h-o. bu deas*; 124 *a b'éibhinn.*

XXXV Mr. Macfarlane would have profited by considering Professor Watson's version *Deó Gréine*, July 1921 p. 152 f.

XXXIX 24 *fóir*; 33 *ge*; 64 *an t-ór*; 102 del. semicolon; 103 *cumha*; 124 *slat*; 161 *osnadh*; 202 *tuigse.*

XL 13 *dearbhtha*; 24 *glasta*; 44 *uile shith*; 72 *ge b'*; 74 *fuinn*; 84 *tásg*; 154 *a ri na righean, an chreach.*

XLII 12 *mheadhair bhréige* (? *bhreugaich*); 13 del. *an*; 14 ? *gol falamh*; 22 *talmhan*; 33 *buan*; 42 *gidh ionmhuin*; 43 *subhachas*; 54 *ge bu dall an dioghailt*; 62 *sluaghraidheachd*; 64 ? *baoithe dhe'n.*

XLIV 21 *riain*; 24 *aic(e)*, 31 *g'ambarc*; 32 *aighear*; 33 *glacmaid*; 42 *mé*; 54 ? *timbheart.*

XLV 28 *chlár ardhaoin(e)* ('no men remained on earth who...'); 27 *buain-*; 411 *flatha*; 512 *gáireadh*; 63 *ce é*; 70 *an gheug rioghdha*; 811 *t'oide altruim*; 91 ? *nan féithe chléibh*; 112 *dealbhaiche*; 1210 *gun luach air son t'fheidhm.*

XLIX 91 *mura dall*; 112 ? *odhar leinn*; 142 *leanfar*; *na moir-r.*

L. 16 *seud*; 22 *sinne*; 26 *dith fir*; 27 *dairiribh*; 28 *gigh ghoimh*; 42 *dhe dhbhaigh*; 69 *fa dhó*; 911 *thosach*; 912 *teannta*; 104 ? *gidh leamh*; 113 *dhéidh-sa*; 119 *thar liom-sa*; 126 ? *gnáth*; 133 *taic* 'support'; 136 *choidhche g'a luadh*; 157 *a t'eucoir*; 202 *a charrachd-sa*; 204 *chleamhnais.*

LI 23 *tur* "stern"; 31 *am beachdaidh*; 32 *dha'n d'éirich mi-ágh*; 34 *ge b'*; 37 *ath-sgeul*; 43 ? *ni an fhirinn an ceangal, ge strith gach ni mealladh, théid a fhalach fo smál*; 47 *gumh'a(n)*; 55 *an ceart-chlár*;

5₇ ? *eisean* cf. 9₃ ; 6₂ *muir* (masc. in n. sg.) ; 9₃ *a chothrom* ; 10₁ *deamnha* ; 10₃ *malluighthe* (? *mealltach*) ; 10₆ *sniighe* ; 10⁷ *chuinigh'e* ; 10₈ *deó-ghaoithe* ; ?? *mar ochan an bhaidhb(e)* ' like the cry of the drowned ' ; 11₁ *a sior-bhuaidh* ; 14₇ *an triúr*.

LII 10₇ *b'éiric e(de')Ch.* ; 14₇ ? *dibh* ; 19₃ *ni a dhearbh* ; 20₃ *ainsribh* ; 21₈ *crábhaidh*.

LIII 1₃ *an naidbeachd* ; 4₅ *foa bhratach* ; 5₃ ? *geb Shim* ' Simon ' (with a play on *thim* ' soft ').

LIV 5₇ *bhinn* ; 6₇ ? leg. *báirligeadh* ' lesson, warning ' cf. XXIV. 11₃ ; 8₁ *a Dhé, do rianaich oirun mar fhiachan umhla thriath* ; 8₃ *onor dhionghmhalt ann an fiamhan* ; 9₁ *ce é* ; 9₃ *mas i é* ; 12₃ *cha le'n* ; 14₁ ? *dachaidhean* ' homes ' ; 20₃ ? *dh'éignicheadh* ; 22₃ *ghnionhra* ; 23₅ *bhith'm ch*.

LV 1₈ *chuir t. am chom a chiúrr mi* ; 2₁ *chualar* ; 2₃ *d'an* ; 4₁ *ionndran* ; 5₁ *s ge* ; 6₁ *leig an* ; 6₈ ? *ni táire* ; 11₁ *mas aithrigle* ; 7₃ ? *éitheach* ; 8₄ *an fhir fhir* ; 10₁ ? *na dh'éireas* ; 10₂ *gu h-tiseil* " usually " ; 10₃ *folbh* (i. e. fɔLɔ:) ; 10₇ *a luchd-p.* ; 11₃ *caidhe arcisd am bi an p* ; ' where, then, will be . . . ' ; 11₆ *thar leam sa* ; 11₈ *meann* (mionn) *mar umhla* ; 12₄ *a dhúthchas* ; 14₈ *a reinn* ' if I were allowed to apportion as I desired '.

LVI 2₇ ? *gun chéimgiorraig* ' without any hesitation ' ; 5₂ *fhaen* ; 9₄ *choin* ; 9₁₀ *thig*.

LVIII 1₄ *g'a breith* ; 1₅ *mheall i, a r.* ; 1₈ *na dhéidh* ; 15₅ *gad thug eashbuidh comhnaidh orra* ; 16₄ *an calaidh-sa* ; 17₅ *ó'n ghlac e'n chumhaist* (*c.* is fem. in many dialects) ; 17₁ *fircanach*.

LIX 1₅ *gad thubhairt* ; 13₇ *'s gad thug* ; 21₁ *dh'fhógradh* ; 21₅ rhyme and sense suggest *mhéala* ; 22₅ *b'fhear* ; 24₆ *'na thaigh-se* ; 25₇ *do sheól-sa*.

The Appendix on Macrae's alphabet will be of service, but it would have been very much more useful if references had been given. Verification is impossible, and it is quite certain that a considerable number of the identifications are doubtful or erroneous.

The Appendix on Macrae's dialect is often misleading. Mr. Macfarlane overestimates the influence of Irish on Macrae's speech. Irish forms there are in plenty but there is little reason to suppose that forms peculiarly Irish had for Macrae any but a paper existence. His misuse of deponent forms proves that. There is just as little reason to believe that Macrae's representation of the sounds of his dialect was affected by Irish pronunciation. Mr. Macfarlane seems, indeed, to be imperfectly acquainted with the Northern dialects ; otherwise it is scarcely possible that he would speak

(p. 292) of the vowel in *lagh* etc. as the short corresponding to the long in *laogh*. His knowledge of Irish, too, appears to be defective for *fuaras*, *ainneas* (p. 294) are not examples of the 3 sg. of the past tense. Throughout this section 'Irish' as a description of a phonetic peculiarity can be safely replaced by 'Northern Scottish'.

The Notes on the Text consist largely of references to O'Reilly for words like *dion*, *aithrighe* and the like which are familiar to all who know any Gaelic at all, or for words which do not exist. Of the latter an interesting specimen is *tis* 'a man' (Note on LVII 2) which Macfarlane compares with 'Greek tis'. There is also a good deal of erroneous information on points of grammar.

In spite of its shortcomings, this work will be useful to such as can use it with caution.

J. Fraser.

III

G. Le Roux (professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Rennes). *Le roman de Pérédur* texte gallois traduit en breton, avec une traduction française d'après J. Loth. Rennes, Plihon et Hommais, 1923 [1].

M. Le Roux, un de nos plus savants mathématiciens sans contredit, s'intéresse, à ses moments perdus, à sa langue maternelle et vient d'en donner une preuve dont tous les amis de la langue bretonne lui seront reconnaissants. Il s'est proposé un double but : 1° réformer l'orthographe de façon à préparer l'unification de la langue écrite ; 2° mettre en évidence les affinités et les correspondances régulières entre le breton et le gallois.

L'idéal, nous dit-il (p. 9), est d'être compris du plus grand nombre, en permettant à chaque lecteur de lire les mots suivant la prononciation ordinaire de son dialecte. Partant de ce principe, il a imaginé un système d'*orthographe synthétique*. Il écrit *newez*, nouveau, laissant le Léonard prononcer *nevez*, le Trégorrois *newé* ; le Vannetais *newé*.

Cette orthographe, d'après lui, nous dépeint les aspects divers de la langue bretonne tout entière. L'auteur ne se dissimule pas complètement les difficultés d'une pareille tâche, mais il semble les

1. Tiré à part des *Annales de Bretagne* : cf. *Rev. Celt.*, t. XL, p. 473.

considérer comme d'importance secondaire. Je crains qu'il ne se fasse illusion à ce sujet. Assurément, quand pour le même mot, on possède toutes les formes dialectales, on peut se hasarder à le soumettre à une orthographe synthétique, mais on se heurte assez souvent à des problèmes qui relèvent de l'étymologie et sont d'une solution difficile. Je trouve la preuve claire de ce danger dans les correspondances même établies par l'auteur (p. 15, 16) entre l'orthographe de Le Gonidec, son orthographe synthétique et celle du gallois : Le Gonidec *beus*, buis ; orth. synth. *beus* ; gallois *bocs*. Or *bocs* n'a rien à faire avec *beus* emprunté au français : *bocs* vient de l'anglais.

L'orthographe phonétique *gwis*, truie, est défectueuse, en raison du moyen-breton *gues*, vannetais *gäẽs* (irl. *feis*) : *gwis* est dû au pluriel *gwizi* (le cornique *guis* a *i* bref) ; *Breiz*, Bretagne (écrit *Breiz*, *Brezz*, *zz* étant le symbole pour l'ancien *th*) est rapproché d'un gallois *bryth*, Breton, qui n'existe pas. *Brethyn*, drap, étoffe, ne correspond pas à *brozz*, vannet, *broh*. *Lluarth* contient *-garth* et non *-gorth* : v. cornique *luworth* (v. irl. *lub-gort*) ; *orz*, massue, vannet. *orh* est identifié avec le gallois *byrdd*, choc. Or, le gallois a conservé *ord* sous la forme *g-ordd* : *g* est un fait d'analogie, amené par les mutations syntactiques. Pour *bwrdd*, choc, attaque, cf. voc. corn. *borth*, aries : cf. breton *tourz*, bélier (sur cette forme, cf. Ernault, *Gloss.*).

En supposant une pareille orthographe possible, comment la faire adopter ? Il faudrait réunir une sorte de concile œcuménique breton, et je suppose que Le Roux ne doit pas se faire d'illusion sur les résultats d'une pareille réunion. Je suis convaincu qu'elle ne ferait qu'accroître la confusion.

P. 20, Le Roux reproduit une erreur assez répandue : *ow* serait devenu *eu* en vannetais comme en gallois. Le *au* gallois (dans le Nord) et *eu* se prononcent *a* et *ę* ; dans la prononciation savante, on entend *ay* et *ęy*. Le haut-vannetais *eu* (*ęẽ*, *öẽ*) remonte bien à *ow* mais en passant par *aw*, qui est la prononciation actuelle du bas-vannetais et d'une partie du haut-cornouaillais, puis par *ęw*, *ęẽ*, et enfin *eẽ* : Groix et le Bourg-de-Batz sont restés à l'étape *ęw* (*ęẽ*).

P. 22, on observe, d'après l'auteur, une forte tendance dans le dialecte de Vannes à changer *a* en *è* : c'est une erreur : *grès* pour *gras* (grâce) est sûrement dû à une prononciation française. Au contraire, en haut-vannetais, *a* allongé se rapproche de *o* : *bras*, grand, est à peu près *brǫs*. En bas-vannetais, sporadiquement (Guéméné-sur-Scorff) en polysyllabes ou en construction, *a* devient *e* dans le voisinage de *r*, *l* : *ęll*, *ęrę̀l*, autre ; *petrę*, quelle chose ;

mais *en dra*, une chose ; *dall*, aveugle. Si on peut différer d'avis au sujet du système orthographique de Le Roux, il n'y aura qu'une voix sur la traduction du texte gallois en breton. C'est une très utile contribution à l'étude des deux langues. La construction de la phrase bretonne suit sans effort celle de la phrase galloise. L'auteur n'a pas abusé des néologismes.

J. Loth.

IV

Georges Saint-Mleux. *Glossaire du parler malouin.* Imprimerie Haize ; Saint-Servan, 1923.

M. Georges Saint-Mleux, qui vient de mourir, avait commencé sa carrière dans l'enseignement. Agrégé de l'Université, chercheur infatigable, esprit critique, nul doute qu'il n'y fût arrivé à une situation en vue. Il renonça à ses études et à la carrière de son choix par pur dévouement familial : il prit courageusement la direction de l'importante maison de commerce que la veuve d'un de ses frères ne pouvait songer seule à gérer et ne cessa pendant de longues années d'en assurer la prospérité. En me remettant, en octobre dernier, un exemplaire de son Glossaire, il se réjouissait à la pensée de pouvoir enfin prochainement se livrer, sans contrainte, aux études qui l'attiraient. Sa perte inattendue sera vivement ressentie à Saint-Malo où il jouissait de l'estime universelle ; elle excitera aussi les regrets de tous ceux qui connaissent ses trop rares publications et en particulier par les lecteurs de son dernier ouvrage.

Le Glossaire porte partout le marque de son esprit méthodique et précis. Il en a écarté avec raison les termes de marine qui se trouvent dans des lexiques spéciaux, les mots d'argot qui par suite du service militaire obligatoire et la fréquentation estivale des plages malouines envahissent de plus en plus la langue ; enfin tous les mots français classiques qui se trouvent dans Littré, à moins qu'ils ne méritassent d'être signalés par suite d'un changement de sens ou d'une déformation phonétique spéciale. Il a poussé le scrupule jusqu'à n'y introduire que les mots qu'il a entendus de ses propres oreilles, sans se dissimuler que de ce fait, il a dû faire bien des omissions. Tout en adoptant pour la rédaction du glossaire l'orthographe conventionnelle, il a fait suivre chaque mot d'une notation rigoureusement exacte, conformément au système

graphique inspiré de celui de l'abbé Rousselot, mais modifié par suite des difficultés typographiques (p. 11).

Ce travail est donc une contribution d'une réelle valeur scientifique à l'étude des patois français de la Haute-Bretagne.

Les mots d'origine bretonne y sont rares. *Coc'hek*, zut, représente le breton *koc'h*; comme on devait s'y attendre, la spirante est remplacée par une gutturale sourde.

Jacdale (*jákdál*), imbécile, est connu en Basse-Bretagne, sporadiquement ; à tort ou à raison, on a vu dans *dal*, le breton *dall*, aveugle.

Margate, seiche, est le breton *morgat*, avec un degré vocalique différent : Saint-Mleux n'en parle pas.

Saint-Mleux (p. 79) rattache *nache*, corde avec laquelle on attache les vaches à l'étable, au breton *nask* (mal écrit *nak*).

Dans l'Introduction, l'auteur définit ce qu'il entend par *Parler Malouin* : c'est le parler du *Poulet* (*pagus Aleti*), entouré par la mer et la Rance de trois côtés, et séparé du pays de Dol par une ligne qui va de Saint-Benoit-des-Ondes à Châteauneuf-de-la-Noë, en passant par la mare Saint-Colman. Au point de vue linguistique, il en sépare une région importante : Cancale avec une partie de Saint-Coulomb et de Saint-Méloir-des-Ondes, *habité par une race différente*.

C'est là une grave assertion appuyée sur des raisons vraiment fragiles et qui ne me parait même pas justifiée par des différences linguistiques profondes. Ce qui est plus surprenant, c'est que, d'après l'auteur, le Poulet n'aurait pas été touché par l'émigration bretonne insulaire : ce serait un ilot roman pur, puis français. *A priori*, c'est parfaitement invraisemblable quand on sait que l'émigration s'est étendue jusqu'au Couesnon. J'ai d'ailleurs montré, dans la *Revue Celtique*, combien la thèse de G. Saint-Mleux était exagérée. Un fait capital suffirait à la réduire à néant : c'est l'établissement d'un évêché insulaire à Saint-Malo : le fondateur, saint Malo, était gallois.

Quand un évêché ou un monastère-évêché est fondé en Armorique par un émigré breton, on peut être sûr qu'il s'appuie sur un fort groupement de compatriotes.

Beaucoup de nos saints sont passés en Armorique pour apporter à leurs compatriotes les secours de la religion et organiser le culte d'après les traditions insulaires. La vie de saint Paul Aurélien, qui est du IXe siècle et offre tant de caractères d'ancienneté, nous en apporte une preuve frappante. Il trouve, en débarquant, des compatriotes établis déjà dans le pays de Léon, entre autres, le comte

du pays, son cousin Withur. Ce qu'on peut admettre, c'est que l'élément de langue romane dans le Poulet ait été particulièrement résistant. Il est même possible que ce soient des démêlés de saint Malo avec ses ouailles de langue romane qui aient, en réalité, provoqué l'exil du saint. Toute la péninsule a été bilingue. C'est pour des raisons historiques assez claires que le breton a étouffé le roman dans l'ouest, tandis que dans l'est, en particulier dans la région qui va du Couesnon à Saint-Brieuc et au delà, c'est le roman qui a évincé le breton de la fin du IXe au XI-XIIe siècle (cf. J. Loth, *Les langues romane et bretonne en Armorique*).

J. Loth.

V

Tanguy Malemanche. *Gurvan ar marc'hek estranjour*. Mister ennan tri dervez hag ar beurbadelez. Quimper, IV-144, p. in-12. Le Goaziou, 1923.

L'auteur, que j'ai connu comme étudiant, s'est souvenu de son maître et a bien voulu lui dédier un exemplaire spécial, en sur-nombre :

Al leor-man a zo bet moulet
ispicial ha dreist niver
evit
Joseph Loth.

Pliget gantan e zigemeret a-barz an oberour, Tanguy Malemanche (signature de l'auteur, de sa main).

Mar e goll d'ezan Kant malloz
Mar e vir, d'ezan Kant bannoz
Ha mar e lenn... ar Baradoz ;
Ce livre a été imprimé spécialement et
en sur-nombre pour Joseph Loth ;
qu'il veuille bien l'accepter de la
part de l'auteur, Tanguy Malemanche.
S'il le perd, à lui mille malédictions,
S'il le conserve, à lui mille bénédictions,
Et s'il le lit..... le Paradis.

Je suis donc sûr du Paradis, car j'ai lu le livre d'un bout à l'autre, et je n'ai eu à cela aucun mérite : je défie bien qui que ce soit de s'arrêter avant la fin, s'il en a lu le premier vers. C'est un véritable régal à tout point de vue, pour un Breton. La langue est simple,

de bon aloi ; le style est alerte, débarrassé des chevilles qui trop souvent embarrassent la poésie bretonne ; au point de vue métrique, de la souplesse et de la variété des mètres, l'œuvre de T. Malemanche est sans égale. Les vers des 4, 5, 6, 7, 8 pieds s'y entrelacent harmonieusement avec ceux des 9, 10, 12 pieds (ces derniers sont plutôt rares). Le dialogue est d'une variété, d'une précision et d'une rapidité incomparables.

Le drame a les allures d'un mystère, comme l'a voulu l'auteur. La scène se passe à l'époque des luttes décisives des Bretons contre les Francs, au IXe siècle. Je regrette que l'auteur se soit conformé à une sorte d'orthographe officielle en ce qui concerne le nom du héros. Gurvan est un vrai barbarisme, consacré par le nom d'une rue de Rennes (rue Gurvand). Il est fâcheux que les édiles de la ville s'obstinent à conserver cette forme barbare. Le nom du héros, comte breton de Rennes, dans la seconde moitié du IXe siècle, était *Wrzwant*, qu'on peut écrire aujourd'hui *Gourzwant*, ou *Gwarhouant*. Cette dernière forme existe même, je crois. *Varek* ne peut être non plus breton sous cette forme.

M. Tanguy Malemanche est maître de forge. Je souhaite qu'il trouve encore assez de loisirs pour enrichir d'une nouvelle œuvre en vers les annales de sa langue maternelle : il ne peut s'arrêter en si beau chemin.

J. Loth.

VI

Sketla Segobrani, gant X[illegible].

Kenta kevrenn : Dis atir — Teutatis. Saint-Brieuc Prudhomme. 1923.

L'anonymat des trois auteurs est assez transparent, mais puisqu'ils paraissent y tenir, je le respecterai. Le trio se compose d'un archéologue, d'un grammairien et d'un linguiste. Ils se sont proposé un double but : doter la Bretagne d'une préhistoire en breton ; élever le breton à la dignité de langue littéraire et même scientifique.

L'archéologue a lu tout ce qui a été publié, en France, sur le sujet ; ses autorités ne sont pas toutes de même valeur, mais on ne saurait lui refuser une connaissance fort étendue et approfondie de son sujet.

La préhistoire commence à la création du monde. Nous assis-

tons à la naissance l'Adam et Ève *celtiques*, désignés par les noms celtiques de Manos et Bena ; à leurs amours et à leur mariage. Au bout d'une période assez longue, viennent les différentes migrations. En voici un aperçu : *Ermaeziadenn bagad an alc'houeder* (Emigration de la troupe de l'alouette).

Ermaeziadenn strollad ar Marc'h, bag aloubadenn Baltia gant Momoros, Argadenn ouz enez-Vreig (Emigration (sortie) de la troupe du Cheval et conquête de Baltia par Momoros ; attaque contre l'île de Bretagne).

— *Ermaeziadeg bagad ar Charan he kemeridigez gant Nemetos eus ar rann-dir etre an Albis hag ar Visuris* (Emigration de la troupe de la Grue et prise de possession par Nemetos de la contrée entre Albis et Visuris).

— *Ermaeziadeg bagad ar Vran ha dalc'hidigez glannad an Albis gant Dorutos* (Emigration de la troupe du Corbeau et occupation de la rive de l'Albis par Drutos).

— *Ermaeziadeg bagad ann Taro. Dumnos a gemer glannad an Albis-uhela* (Emigration du Taureau. Dumnos s'empare de la rive de l'Albis supérieure).

— *Ermaeziadeg bagad an Tourc'h-gouez. Sagroviros gounezour da c'hlannou ar Visuris hag ar Vimina* (Emigration de la troupe du Sanglier. Sagroviros conquérant des rives de Visuris et de Vimina : la Wümme en Hanovre).

— *Ermaeziadeg bagad ar Bleiz. Perc'henna gant Atekingos eus ar c'hornad-bro etre ar Visuris hag an Amisios* (Emigration de la troupe du Loup. Prise de possession par Atekingos de la région entre le Visuris et l'Amisios).

On voit que l'imagination joue un rôle puissant, prépondérant même dans cette préhistoire : c'est un roman préhistorique.

Les auteurs ont voulu d'ailleurs délibérément lui donner ce caractère. Les *sketla* seraient l'œuvre d'un aventurier Lingon Segobranos, qui, après avoir parcouru une bonne partie de l'Europe, une partie de l'Asie, l'Egypte, aurait poussé jusqu'aux Canaries, serait revenu par l'Espagne au bout de neuf ans, et aurait consacré ses loisirs à mettre par écrit, en caractères grecs, le récit de ses pérégrinations. Quant à sa préhistoire-histoire, il la tient du druide Esumopas. Plus tard, sous Tibère, Caius Iulius Iantumarus de Branodunum, aurait transcrit les *sketla* en caractères latins. Enfin, vers le III-IVe siècle de notre ère, Valerius Keltus, constatant que la plus grande partie de ses compatriotes ne comprenait plus le gaulois, les aurait traduits en latin. C'est cette version, je suppose, qu'un Breton, pendant la guerre, au Tarzec, à la suite d'aventures qu'on

ne connait pas, aurait découverte au fond de la tombe d'un Pharaon, dans le Fayoum, *où il y a eu autrefois des Celtes*. Au Tarzec a disparu et avec lui ses secrets. Comment cette version des *skilla* est parvenue aux trois X, ils ne nous le disent pas. S'ils ont traduit le texte en breton moderne, ils ont reproduit les noms propres sous leur forme vieille-celtique, ce qui a permis au linguiste de faire appel à toute sa science et son ingéniosité pour nous les expliquer.

Ce récit des émigrations est suivi d'une table chronologique qui commence à 4000-3000 ans avant J.-C. pour finir à l'an 200-100 avant notre ère. Elle est accompagnée de notes copieuses. Il y a aussi une mappemonde à termes celtiques du monde ancien.

Comme on devait s'y attendre, la syntaxe est d'une correction irréprochable. Elle m'a paru toutefois manquer de souplesse et de variété.

Mais ce qui rend la lecture de l'ouvrage des plus pénibles, c'est le nombre vraiment exagéré de néologismes ou mots à expliquer. La liste des *mots difficiles* (*Roll ar geriou diaes*) va de la page 154 à la page 195. Un nombre assez important, il est vrai, consiste en mots usuels composés avec un préfixe encore vivant (*adveva*, revivre. mais même pour ceux-là, le sens est parfois forcé et ne sert pas de la composition. *Advuhez* a le sens de *vie future* ; en réalité, le mot n'a par lui-même que le sens de *revivre*, nouvelle vie. Il est facile en épurant le vocabulaire d'une langue populaire et en l'enrichissant de mots nouveaux ou passés d'usage de produire l'illusion d'une langue savante. En général, on a puisé dans ce cas dans les textes des époques précédentes. Les trois X ne veulent ni des mots du moyen-breton ni du vieux-breton même rajeunis, passés d'usage : ils ne sont pas assez *transparents* ; ils les remplacent par des composés. Ces tentatives ne peuvent réussir que si le mouvement littéraire est soutenu par un mouvement national puissant, si la langue populaire devient langue officielle. Malgré tout son génie, Mistral a échoué, en réalité, en Provence. Le nombre des mots étrangers dans une langue importe peu si la langue conserve ses moyens d'expression et manifeste sa vigueur par de continuelles et importantes productions. Malgré le nombre considérable de ses emprunts, l'anglais est une très belle langue et sa littérature est une des premières du monde.

Plusieurs des composés sont à divers points de vue fort discutables : *bazveoa*, subjuguer, aurait eu besoin d'explication. *Anaeudegez-prenet* (connaissance achetée), expérience (des choses de la vie), me parait peu heureux. Pourquoi forger *lezraeneg*, bibliothèque, lorsque *leor-di* est à peu près accepté ?

Il y a quelques emprunts hardis au vieux celtique, par exemple *nevet*, sanctuaire. Le bois de *Nevet*, en Plogonnec, qui est assurément un ancien *Nemeton*, se prononce *Nĕvet*.

Je dois reconnaître que les auteurs ont mis une réelle discrétion dans la création des mots entièrement nouveaux. On n'y trouve pas les extraordinaires néologismes qui émaillent le *Dictionnaire français-breton*, par ailleurs si méritoire, de Vallée.

Cet ouvrage collectif présente une somme considérable de science tant archéologique que linguistique, et je ne puis que souhaiter qu'elle produise les effets que les auteurs peuvent légitimement en attendre.

J. Loth.

VII

The Lindisfarne Gospels. Three plates in colour and thirty-six in monochrome from Cotton Ms. Nero D. IV in the British Museum with pages from two related manuscripts with Introduction by Eric George Millar, F. S. A. assistant in the department of manuscripts, British Museum. Printed by order of the trustees of the British Museum. Sold at the British Museum, 1923.

Une préface de J. P. Gilson nous met au courant de l'historique de cette magnifique publication. Les planches des Lindisfarne Gospels, à une exception près, avaient été exécutées avant la guerre. Sir George Warner sous l'autorité duquel comme Keeper du Département s'était fait ce travail se proposait de faire une Introduction à la publication, mais il dut y renoncer en raison des retards causés par la guerre et d'autres engagements. Des planches en couleurs, les deux premières sont l'œuvre de MM. McLagan et Cumming, la troisième (déjà utilisée dans *Schools of Illuminations*, pt. i) est l'œuvre de l'Oxford University Press, qui a exécuté aussi tous les collotypes. Des remerciements sont dus au Prof. Biagi, conservateur de la Laurentian Library à Florence, pour l'autorisation qu'il a accordée d'y joindre, à titre de comparaison, la planche du Codex Amiatinus et au Directeur du Victoria and Albert Museum, South Kensington, pour la permission d'utiliser les photographies des St Chad Gospels, à Lichfield. Les petites photographies sur lesquelles est basée la fig. 1 ont été faites au British Museum, le keeper of British and Mediaeval Antiquities, ayant offert à cet effet les services de Mr. J. B. Weller. L'Introduction

dans laquelle les dessins ornementaux sont analysés plus complètement que dans aucune des nombreuses notices jusqu'aujourd'hui parues consacrées à ce chef-d'œuvre, est l'œuvre de Mr. Eric G. Millar, assistant au Département des manuscrits.

Cet hommage rendu au travail d'Eric G. Millar est on ne peut plus mérité. On ne saurait imaginer une étude plus consciencieuse, plus fouillée et, à quelque point de vue qu'on se place, plus documentée. L'auteur a eu à aborder plusieurs problèmes d'une solution difficile, nécessitant des recherches délicates : il a fait preuve, en général, d'esprit critique et de jugement.

Tout d'abord, on peut se demander où, à quelle date et par qui l'évangéliaire de Lindisfarne a été composé. Il est étrange qu'on ne trouve dans le manuscrit aucune indication contemporaine sur ces points capitaux. On répond que les indications ont pu disparaître avec la reliure, mais cette reliure elle-même contemporaine du manuscrit est problématique. Notre science en somme, sur les origines de l'Evangéliaire, repose sur une note du glossateur Aldred postérieure de quelque 250 ans à sa composition. Voici la teneur de cette note en anglo-saxon, d'une langue difficile [1] : « Eadfrith, évêque de Lindisfarne, a écrit ce livre d'abord en l'honneur de Dieu et de saint Cuthbert et de tous les saints qui sont dans cette île et Aethelward, évêque de Lindisfarne, le relia (?) à l'extérieur et le couvrit (?) comme il était capable de le faire (*de son mieux* ?). Et Billfrith, l'anachorète grava les ornements sur l'extérieur et l'orna (d'un) métal sans alliage, doré (rehaussé ?) d'or, de pierres précieuses et d'argent (?). Et Aldred, un indigne et très misérable prêtre, avec l'aide de Dieu et de saint Cuthbert, écrivit au-dessus un commentaire (gloses interlinéaires) en anglais et obtint pour lui une demeure [2] avec trois parties ; (il glosa) une partie de Mathieu pour Dieu et saint Cuthbert, une partie de Mark pour l'évêque et une de Luc pour la communauté, payant en plus huit *ores* d'argent pour son admission et (il glosa) une part de saint Jean pour lui-même, pour le bien de son âme, et il offrit à Dieu et à saint Cuthbert quatre *ores* d'argent en outre, pour qu'il pût avoir admission au ciel par la miséricorde de Dieu et avoir sur terre progrès et honneur, sagesse et prudence, par les mérites de saint Cuthbert. Eadfrith, Aethelwald, Billfrith, Aldred ont fait orner cet évangéliaire pour Dieu et saint Cuthbert.

1. Je suis la traduction donnée par Eric G. Millar, qui est celle de miss F. E. Harmer, *Select English Historical Documents of the ninth and tenth century*, 1914, nº XXII, p. 66.

2. On suppose qu'il s'agit d'un logement dans le monastère.

Fol. 89, le glossateur appelle la bénédiction de Dieu sur ces quatre personnages : « Dieu vivant, souviens-toi d'Eadfrith, Aethelwald, Billfrith et Aldred, un pécheur : tous les quatre, avec l'aide de Dieu, ils ont été occupés à ce livre ». Si on ajoute foi aux dires d'Aldred, le manuscrit aurait été exécuté vers 700. Eadfrith devint en effet évêque de Lindifarne en 698 et mourut en 721. Aethelward occupa le siège épiscopal de 724 à 740. On a généralement admis l'exactitude des assertions d'Aldred, quoiqu'elles ne soient pas claires. On a fait remarquer que le manuscrit était d'une telle importance qu'on ne pouvait avoir oublié à Lindisfarne ses origines. C'est incontestable, mais on peut aussi supposer que le manuscrit vient d'ailleurs, ce qui expliquerait le silence des moines de Lindisfarne jusqu'à Aldred[1] ; aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris que récemment Aldred ait été traité d'imposteur. Le prof. R. A. S. Macalister, en 1913, dans les *Essays and Studies* offerts à sir William Ridgeway (p. 299), soutient qu'Aldred n'a même pas vu le manuscrit ; que c'est une œuvre du IXe siècle composée en Irlande ou à Iona ; qu'elle tomba avec d'autres mss. irlandais, par des moyens frauduleux entre des mains anglo-saxonnes ; qu'après avoir volé le manuscrit et y avoir griffonné, les Saxons affirmèrent que c'était leur œuvre. La théorie de Macalister a été combattue par le prof. G. Baldwin Brown (*The Arts in Early England* V, 1921, pp. 337-41). Le principe argument de Macalister, c'est qu'il n'a existé aucune œuvre d'art de semblable qualité en Angleterre, à la même époque.

Personne ne conteste que l'ornementation de l'Evangéliaire ne soit du type celtique caractérisé, ce qui n'a rien de surprenant. L'établissement du monastère de Lindisfarne est dû à l'Irlandais Aidan en 635. Le régime scotique y subsiste jusqu'au concile de Whitby en 664 qui se prononça pour l'union avec Rome. Les moines irlandais et une trentaine de moines northumbriens quittèrent l'île; un certain nombre de moines cependant restèrent, et on suppose qu'ils y conservèrent les traditions de l'art celtique.

Le côté faible de la thèse de Macalister, empreinte d'ailleurs d'exagération à ce qu'il me semble, c'est que si l'ornementation du manuscrit est celtique, il y a des preuves évidentes de l'influence d'un art continental, s'exerçant sous l'influence de Rome, ce qui est impossible au VIIIe siècle, dans les pays celtiques des Iles Britanniques. Le prof. Baldwin Brown est d'avis que les 16 pages de

1. Il ne faut pas oublier que le monastère de Lindisfarne a été complètement détruit au cours des invasions danoises du IXe et Xe siècle.

tables du canon, ornementées cependant dans le style celtique pur, doivent leur encadrement (*framing*) à un type venu d'Italie ou de l'Est hellénisé (*Introd.*, p. 21). Les quatre miniatures des évangélistes, en exceptant certains détails, sont dans un style généralement caractérisé par le terme de *byzantin* ou plus exactement *East Christian* (*Introd.*, p. 247-26) [1].

L'Introduction se termine par une analyse, complète et minutieuse, de tous les motifs d'ornementation des différentes planches. Quant à la reproduction elle-même du manuscrit, elle fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont entreprise et menée à bonne fin.

J. Loth.

VIII

I. R. Morton Nance. I. *Celtic Words in Cornish Dialect* (a paper read before Cornwall Polytechnic Society at the summer Meeting, july 30th, 1918).

II. *Celtic Words in Cornish Dialect* (a paper read before the Royal Cornwall Polytechnic Society, 6th july, 1921).

III. *A Glossary of Celtic Words in Cornish Dialect*. Falmouth : « Cornish Echo » Co. printers. Price two shillings. Obtainable from Mr E. W. Newton, secretary Pendarver Road, Camborne, or J. A. Bridger, Bookseller, Penzance (La publication a été faite sous les auspices de la *Royal Cornwall Polytechnic Society*).

IV. *John Davey, of Boscwednack, and his Cornish Rhyme* (Journal of the Royal Institution of Cornwall, vol. XXI, Part 2-1923. Journal n° 70, p. 148 et suiv.).

Ces divers travaux de R. Morton Nance ne sont venus à ma connaissance que l'an dernier, et je suis vraiment confus de les présenter si tardivement à nos lecteurs, car ils sont loin d'être dépourvus d'intérêt. L'auteur qui est du Cornwall, comme l'indiquerait son nom (*Nance*, *Nans*, *Nant*), s'occupe particulièrement des restes de la langue indigène dans l'anglais actuel. C'est un esprit judicieux. Le jugement qu'il porte sur Ed. Lhwyd, au point

1. Un des effets immédiats du concile de Whitby, ce furent des rapports continuels avec Rome et le continent. L'évêque Benedict, fondateur de monastères de Wearmouth et de Jarrow, a été un grand voyageur et a rapporté de ses voyages en Italie de nombreux ouvrages. En 68[illegible], il y fit son cinquième et dernier voyage : son successeur Ceolfrid augmenta considérablement les bibliothèques des deux monastères.

de vue cornique (II, p. 2) concorde avec le mien (*Rev. Celt.* 1914, p. 144-145). Il exprime le regret que Keigwin, Pryce, Borlase et d'autres, au XVIIIe siècle, n'aient pas songé à s'adresser surtout aux gens du peuple, aux illettrés ; ils auraient eu chance, à cette époque, de recueillir tout ce qui existait de cornique populaire. Morton Nance (*ibid.*, p. 3) s'étonne que Le Gonidec qui s'était enfui en 1793 en Cornwall pour sauver sa tête et avait passé une année à Penzance, n'ait pas songé à s'intéresser à un langage si semblable au sien, qui était en train de s'éteindre à côté de lui, à sa portée (notamment à Paul). Le Gonidec était un assez médiocre philologue. On peut en avoir une idée en compulsant l'édition qu'il a donnée de la vie de Sainte Nonne, avec l'abbé Sionnet : les fautes de lecture et les contre-sens y abondent. Parmi les mots en usage dans l'anglais du Cornwall, quelques-uns sont partout en usage dans le pays, mais le plus grand nombre est usité sporadiquement.

Le *Glossary* de Morton Nance comprend 487 mots. Il donne l'indication de la source où il a puisé pour l'*English Dial. Dict.* de Wright, pour le Gloss. de Polwhele : les autres mots auraient été recueillis par lui ou d'autres personnes qui ont voulu garder l'anonymat. Il donne l'endroit où ils ont été recueillis.

Or la plus grande partie de ces mots qu'il a recueillis a déjà été publiée. On peut s'en assurer en compulsant le *Glossaire* de Uncle Jan Trenoodle ; l'*English-Corn. Dictionary* de Iago, ainsi que son *Glossary of the cornish Dialect*. L'espace aurait manqué à Morton Nance, pour indiquer les sources autres que les siennes ou celles de ses correspondants. Ce qui me parait particulièrement regrettable, c'est qu'il ne mentionne même pas le *Glossaire* de miss A. Courtney pour West-Cornwall, ni celui de Thomas Q. Couch pour East-Cornwall. Celui de miss Courtney contient au moins 200 des 487 mots du *Glossaire* de Morton Nance. Quand il ne s'agit pas de termes déjà publiés, Miss Courtney donne le nom des personnes qui les lui ont fournis. M. Nance n'a pas eu à sa disposition la *Revue Celtique*, ce qui est infiniment regrettable. Il ignore encore, par exemple, que j'ai publié dans l'*Archiv für Celtische Lexicography* la lettre de William Bodener qu'il donne (II, p. 11). Bon nombre de textes en cornique moderne lui sont inconnus.

Ce qui est plus regrettable et rend son travail si méritoire en partie inutilisable, c'est qu'il ne figure pas la prononciation des mots en usage. Il eût trouvé dans les études sur le cornique moderne, où j'ai établi le rapport entre l'orthographe si mobile des termes et mots corniques, et la prononciation, grâce à l'étude de la

prononciation *actuelle* des noms de lieux et de terres surtout du sud du Cornwall, et aussi des mots courants que j'ai moi-même entendus de personnes sûres, un grand secours pour l'élucidation des mots de son Glossaire. Ce travail, qui ne peut prétendre au mérite de la nouveauté, eût acquis ainsi une réelle valeur.

Par suite de l'ignorance où nous laisse l'auteur de la valeur de son orthographe, nous sommes à chaque instant dans l'embarras. Que vaut, par exemple, de *ch* de *cauch*, a mess, qu'il donne comme équivalent de *cack*, excrément ? Ce mot est donné aussi par miss Courtney et Th. Q. Couch, mais ils se bornent à en indiquer le sens. Il est évident que le mot n'a rien à faire avec le *cacch* de Lhwyd (breton *caoc'h*, *coc'h*) et qu'il faut le rapprocher du cornique moyen *caugeon*, *caugyon*, où *g* à *dj*, qui n'est autre chose que le français *cauchon*, *cochon* : *ch* = *ts* : Williams s'est également mépris sur l'origine de ce mot. De même *fleechy* est rapproché du gallois *fflychio*, et plus bas *flookan* de *fflochen*.

Gleet serait *glûth*, dew, gall. *gwlith*. Il est clair que si *glûth* peut se rapprocher légitimement de *gwlith*, *gleet* est à écarter.

Les rapprochements avec les autres langues celtiques témoignent d'une connaissance insuffisante de ces langues. *Bal*, mine, ne vient pas de *pal*, bêche. C'est un terme des plus intéressants à rapprocher du gallo-romain *balma*, de l'irl. *baile*, etc. *Bulorn*, a common snail, est rapproché de l'irl. *ballán* : or nous ne connaissons la valeur ni de *u* ni de *l* du cornique. De plus *-orn* est à considérer, et en effet, Miss Courtney donne *bulborn*. *Bussa*, *bussa* serait pour *bûs-seath*, a large preserving-pot composé de *bûr*, nourriture, et *seath* : *seith* : c'est *seit* qu'il fallait citer, gl. *olla*, dans le Voc. Corn. : *seit*, il est vrai, paraît être pour *seith*. Quant au gallois *saith*, dans le même sens, je ne le trouve jusqu'ici que dans le *Lexicon* de Williams. Zeuss le fait suivre d'un point d'interrogation.

A propos de *cabolen*, l'auteur cite le gallois *cybol*, grasping, holding : ce sens ne repose que sur l'autorité d'O. Pughe. Le sens réel de *cyboli* en Nord-Galles *caboli*, est mêler tout, brouiller, parler sans réflexion. Pour *cabol-faen*, pierre à aiguiser, le rapprochement au point de vue du son, est hasardé, le cornique désignant une pierre *percée*, attachée à une corde servant à pousser pilchards ou maquereaux, à l'ouverture de la seine.

Calcar, *calken*, the lesser-weever, faller-lesher [1], sting-fish, sont rapprochés de l'irl. *calg*. Or la forme galloise correspondante est

1. *Calken* ferait songer au breton *kalken-ejen* nerf de bœuf, bret.-mor. *calquennet*, frappé de nerf de bœuf (de *calch* et *ken*, peau).

caly, *coly*, ce qui donnerait en cornique *caleh*, *coleh* (en moyen-corn. **calgh*, **colgh*, devenus, d'après Williams, *cal* (penis) et *col* en cornique (cela parait certain pour *col*).

Cand, *cam*, fluor spar, sont rapprochés du gallois et bret. *cann* : il est clair que *cam*, au moins, doit être mis à part.

Care, the mountain-ash, est rapproché de *kerdhen*, gallois *cerdin* ; *kerdhen* est donné par Williams d'après Lhwyd et se trouver dans la toponomastique actuelle de Cornwall. *Parc an gerthen* en Ludgvan. Comme c'est Polwhele qui donne ce mot, je doute de sa forme : on attendrait *kerhen* ou *kerren*. *Care* ne peut répondre au gallois *cair*, berries : on eût eu *ker*.

Casteeg, to flog, n'a rien à faire avec le gallois *cysteg*, affliction *Chea chaunter*, stop your chalter ; *chea* représenterait *taw*, tais-toi, c'est de tout point impossible. *Chea* peut-être pour *ti*, toi ; et *chaunter*, anglais *chanter*. L'auteur propose, en second lieu, cette interprétation seule raisonnable.

Chawdy, entrailles de poissons pour appât, est rapproché du gallois *coluddion*, ce qui est inexplicable. *Coluddion* peut tout au plus être rapproché de *culurionein* du Voc. Corn.

Towan, dune, est identifié avec le gallois *twyn* et le breton *tûn*, ainsi qu'avec *tewenn*. *Tûn* n'a rien à faire ici ; ce n'est pas à *twyn* qu'il fallait songer mais à *tewyn*, *towyn*. *Clutt*, a gap in a hedge, est identifié avec *cluit*, du Voc. corn. et le gallois *clwyd*. Il est évident qu'on aurait, dans ce cas, en cornique, *clus*, *clos*. *Clut* est l'anglais *clout*, cité par Lhwyd.

A côté de rapprochements intéressants comme *burgan*, avec *bergam*, bandy-legged (*ber* + *cam*); *stank*, piétiner, avec le breton *sanka*, gall. *sangu*), il y en a beaucoup de hasardés et même d'erronés. Il est clair que l'auteur ne connait pas suffisamment l'histoire des sons du cornique. C'est regrettable et aussi excusable ; Morton Nance a vécu isolé sans avoir à sa disposition des moyens d'étude suffisants.

On peut encore glaner quelques mots intéressants dans l'anglais de Cornwall, mais comme l'a vu l'auteur, la véritable mine à exploiter, ce sont les noms de lieux et de terres. Les *Apportionments of the Rent-Charge in lieu of tithes*, dans les différentes paroisses du Cornwall, constituent un véritable cadastre, rédigé vers 1843. J'en ai fait un large usage ; j'en ai copié un grand nombre et me suis assuré, chaque fois que je l'ai pu (c'est le cas le plus fréquent) de la prononciation auprès de gens du peuple, qui ne se réglaient pas sur l'orthographe officielle. (Cf. J. Loth, *Le cornique moderne*, *R.C.* 1914, p. 146 et suiv.) Les noms de bon nombre de rochers, d'anfractuosités et d'accidents du rivage, sont encore inconnus.

L'article intitulé : John Davey of Boswednack, *and his cornish Rhyme*, a d'abord le mérite de nous permettre de juger de la valeur des informations de Hobson Mathews, dans le chapitre : *the cornish Language at Saint-Yves*, dans son *History of Saint-Just*, parue en 1892.

Ce qui concerne le cornique chez Hobson Mathews se borne à deux citations de mots corniques connus dans la paroisse voisine de Zennor.

Par la première, nous apprenons que Andrew Stevens, de Trevegia, avait l'habitude de dire à son fils : « come you, you little *kennack*, and says : *Hunnan, deau, tri, pedar, pemp*, etc., lui apprenant à compter, et qu'il avait un faible pour l'exclamation *scawel an gow* (escabeau de mensonge), conversation bruyante, querelle (donné par Pryce). *Kennack*, vers (*Kennack Sands*, célèbre pour les vers pour la pêche) est encore usité comme terme de tendresse, de compassion (*poor worm*, *tender worm*). Quant aux nombres, Morton Nance, en a recueilli quatre versions indépendantes jusqu'à vingt, en 1922.

En second lieu, Hobson Mathews prétend que John Davey, de Boswednack en Zennor, qui vivait encore en 1890, non seulement connaissait la signification des noms de lieux aux alentours, mais encore pouvait tenir une conversation dans l'ancienne langue sur des sujets simples. Il tient évidemment cette information de seconde main et n'a jamais conversé avec Davey, car dans ce cas, Mathews ayant quelque connaissance du cornique, nous en aurait appris un peu plus long. D'ailleurs G. Westlake qui a fourni à l'*Eng. Dial. Dict.* des mots qu'il tenait de *Davy*, *Zennor*, a sans doute épuisé le répertoire cornique de Davey.

Morton Nance est d'avis d'après ce qu'il appris à Saint-Just et à Zennor, notamment de membres de la même famille, que John Davey, sans être infaillible au sujet des noms de lieux, et sans être même capable de converser en cornique sur un sujet banal, possédait un répertoire cornique assez étendu, qu'il tenait de son père, mathématicien renommé et sans doute encore plus compétent en la matière. L'*Archaeologia* de Pryce que son père lui avait léguée entre autres volumes, a disparu, mais on a conservé la version de Pryce du Pater, écrite de la main de son père. On est amené ainsi à soupçonner que le répertoire de Davey pouvait bien être emprunté à Pryce ; mais il y avait aussi dans leur répertoire des morceaux reçus par tradition, comme en fait foi une sorte de bout-rimé que John Davey doit tenir de son père :

A grankan, a grankan,
A mean o gowaz o vean ;

Ondez parc an venton
Dor trelowza vean.
For Penzans a Maragow,
Gilhack Mackwee.
A gilhack macrow,
A mac trelowza varrack

Hobson Mathews considère le tout comme « *a mere jumble of place-names* ». Morton Nance n'est pas de cet avis et a entrepris de reconstituer le texte primitif. Voici ce qu'il propose :

A Grankan, a Grankan
Em mên a-gawes saw bian
Hùnj es Parc an venton
A dëf try lous a vên
For Pensans ha Marghaj-Yow
Yu ithek moy crî hag ithek moy crow
Ha mâk try lous a varghak

En anglais :

O Crankan, o Crankan
On the rock thou hast but little
Further than the well-field
That will grow three sprouts to each stone.
The Penzance and Market Jew road
Is vastly more green and vastly more fresh
And will nowurish three sprouts for each horseman.

Crankan est un village où, dit-on, on trouve plus de pierres que d'herbes. Selon l'auteur, *Crankan* serait pour *car anken*, Castle of Misery. C'est bien audacieux. Il y a d'autres invraisemblances, on ne voit pas comment *a gowaz o vean* peut avoir été : *a gowes saw bian*. *Ondez* serait *hun des*, plus loin que, qui serait justifié par *hunt the canz bloath*, au delà de cent ans (de Nicholas Boson) ; *hunt* pour *huns*, à cause de *tho*, peut se justifier ; *es* serait la conjonction (*es*, *ages*), mais ici sa présence qui implique comparaison n'est pas justifiée. *A dëf* ne peut se tirer de *dor* ; *lous* serait le gallois *llawd*, shoot ; *a* long celtique donne bien *aw* gallois, mais non *ou* cornique. *Crow* pour *croyw*, *croew*, ne se trouve pas ; *moy crî* est trop loin de *mackwee* ; *ha mâk* devrait être *a vag*. C'était une entreprise impossible que de chercher à reconstituer un texte transmis oralement par deux ou trois générations de gens qui en réalité ne savaient plus le cornique et ne comprenaient même plus vraisemblablement ce qu'ils récitaient.

J. Loth.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. MM. R. I. Best et Ch. Plummer docteurs honoris causa de Trinity College. — II. Un Gallois dans le cabinet Ramsay MacDonald. — III. M. Butler Yeats lauréat du prix Nobel. — IV. Publication du Schuchardt-Brevier. — V. M. Glotz et la civilisation égéenne. — VI. Un article de M. B. Terracini. — VII. Publications récentes de M. J. Soyer. — VIII. Le prétendu monument celtique de Bonn. — IX. Un nouvel exemple de *Tannoialum*. — X. Les sépultures des Martres de Veyre. — XI. Un article de toponomastique de M. Hubschmied. — — XII. Découverte de documents en rhétique. — XIII. La théorie japhétique de M. Marr. — XIV. L'Introduction au basque de M. Schuchardt. — XV. L'édition de Gerbert de Mary Williams. — XVI. Un Supplément du Manchester Guardian sur l'Irlande. — XVII. Publications irlandaises de M. Craig. — XVIII. Une édition des Mabinogion par M. Ifor Williams. — XIX. Le renouveau de la langue cornique. — XX. Quatrième édition de la Légende de la mort de M. Le Braz. — XXI. Livres nouveaux.

I

Le samedi 23 juin 1923, dans le Théâtre de Trinity College, le titre de « Docteur honoris causa » de l'Université de Dublin a été solennellement conféré à MM. R. I. Best, bibliothécaire en chef de la National Library de Dublin et Charles Plummer, Fellow de Corpus Christi College à Oxford. Ce n'est pas à nos lecteurs qu'il faut rappeler les titres de ces deux savants éminents qui ont chacun si bien mérité des études celtiques. Les découvertes paléographiques de M. Best, ses éditions de textes irlandais, son précieux Catalogue de la littérature irlandaise (v. *Rev. Celt.*, t. XXXV, p. 225) l'ont fait connaitre de tous les hibernisants. Parmi les folk-loristes et les hagiographes M. Charles Plummer n'est pas moins connu, grâce à ses nombreuses publications, parmi les-

quelles quatre volumes de Vies de Saints irlandais (cf. *R. Celt.*, t. XXXII, p. 104 et XL, p. 233).

Le « Public Orator » de la fête, Sir Robert Tate, en présentant les deux nouveaux docteurs, a donné lecture de deux « adresses » en latin, dont nous empruntons la traduction anglaise à l'*Irish Times* du 25 juin. Voici celle qui concerne M. R. I. Best :

I present to you a well-known friend who is amongst the most distinguished ornaments of the Royal Irish Academy, Richard Irvine Best, Secretary of the School of Irish Learning. His notable attainments in Irish philology have won for him the degree of Doctor of Letters from our sister University in Dublin, the highest honours from the Royal Prussian Academy, and give him many claims upon our own Academic crown. He has excellently translated the Irish Mythological Cycle of the French scholar, D'Arbois de Jubainville, which appeared some forty years ago. He has proved with consummated critical skill that the manuscript known as *Leabhar na hUidhre* is the work of more than one hand, and he is at present engaged on the preparation of an exact printed reproduction of that manuscript. He has published both in home and foreign journals a long series of articles full of minute investigations into Middle Irish texts. Lastly, he has compiled a most accurate and exhaustive catalogue of the printed Irish literature to be found even in the most widely distant libraries of the world—a task of immense magnitude, the successful completion of which has cost him infinite toil, ungrudgingly given to help his brother-scholars. It is but right that we should admit to our membership a man so exact and so learned. Receive him then with the happy omen, not of holy silence, but of your vociferous applause.

L'adresse concernant le Rev. Ch. Plummer était ainsi conçue :

There stands before you an illustrious son of our sister Oxford, the Reverend Charles Plummer, Fellow of Corpus Christi College, upon whom the University of Durham has already conferred the degree of Doctor of Divinity. To say nothing of his minor works, Dr. Plummer is for three reasons to be held in special honour. First, because he has published with a learned introduction and notes of admirable clearness a carefully revised edition of Two of the Saxon Chronicles Parallel, based upon the work of his colleague, Professor Earle. Secondly, because he has edited with no less erudition the historical works of the Venerable Bede, with a full historical commentary and critical notes finally establishing the text upon a firm foundation. But his chief title to fame consists in the fact that he has devoted four priceless volumes to the Latin and Irish Lives of the Saints of this country. In this task we rejoice to reflect that this College has given him substantial help ; for he has carefully examined and laboriously collated the two great Dublin manuscripts of the Latin Lives, one of which

is preserved in our own library. These volumes contain elaborate introductions, not only on the lives themselves, but also upon heathen folklore. The translations of the Irish Lives show a knowledge of Irish which is, indeed, uncommon. The indices of places, tribes and families are compiled in a masterly fashion. This accomplished scholar, to whom Ireland owes so great a debt, we are surely bound to salute with our loudest and most enthusiastic plaudits.

II

On nous signale que le ministère travailliste de M. Ramsay MacDonald compte parmi ses membres un gallois « galloisant », M. Robert Richards, sous-secrétaire d'État pour l'Inde. M. Robert Richards, né en 1884 dans le comté de Montgomery, appartient à l'Université de Bangor, où il enseignait jusqu'ici l'économie politique avec le titre de « lecturer » ; il est membre du Central Agricultural Wages Board et dirige depuis 1922 la revue *Y Tyddynwr* [le Fermier].

III

L'Irlande est à la gloire dans les travaux de l'esprit. Les journaux du 15 novembre 1923 ont annoncé que le prix Nobel de littérature était cette année décerné à M. W. B. Yeats ; or, le mérite éminent de M. Yeats est d'avoir su exprimer en prose et en vers ce qu'il y a d'original dans l'âme irlandaise[1]. A ses débuts, M. Yeats, né à Dublin en 1865, avait cherché des motifs d'inspiration dans l'antiquité ou le moyen âge (*Mosada* dans *The Dublin University Review*, 1886 June) ; mais son premier recueil de vers (*The Wanderings of Oisin*, 1889) marque la direction qu'il compte suivre, sur les traces de sir Samuel Ferguson et de Standish O'Grady. Peu à peu, il se débarrasse, comme il dit, de la « lumière italienne » qu'il devait à l'influence de Shelley ; sa couleur s'atténue en nuances de plus en plus tendres et subtiles ; son intellectualité s'évapore en un symbolisme mystique, qui atteint sa plus parfaite expression dans les vers de *The Wind Among the Reeds* (1899). Entre temps, en prose, ou au théâtre, il donnait des œuvres

1. Voir the Collected Works of William Butler Yeats, en huit volumes, Shakespeare Head Press, Stratford on Avon. Le volume VI, paru en 1908, contient p. 197-287 une bibliographie de M. Yeats par Allan Wade.

imprégnées d'esprit celtique, *The Celtic Twilight* (1893), *The Countess Cathleen*, *Cathleen Ni Hoolihan*, sans parler de farces comme *the Pot of Broth* ou *The Green Helmet*, qui rappellent le Festin de Bricriu. Enfin en 1907 il donnait une *Deirdre*, en même temps que A. E. et trois ans avant Synge. Deirdre est pour les poètes irlandais du XIXe siècle ce qu'est Vénus pour les sculpteurs de l'école classique, comme dit Taupin dans *Diane de Lys*.

M. Yeats n'a jamais écrit en irlandais ; des patriotes seront tentés d'en faire le reproche au sénateur de l'État-libre, en un temps où le relèvement de la langue paraît lié à l'indépendance nationale. Mais s'il avait écrit en irlandais, M. Yeats n'aurait pas connu la gloire mondiale que vient de consacrer le prix Nobel. Il faut que les fervents de l'irlandais se résignent aux lois de l'histoire, dont la première est de ne pas brusquer les transitions ni brûler les étapes. Quand l'irlandais sera devenu — ce que souhaitent ses partisans les plus ardents — une grande langue de civilisation, entendue et goûtée sur la surface du globe, il faut espérer qu'elle trouvera un Yeats pour mettre le comble à sa fortune. A notre époque, M. Yeats a mieux servi les intérêts de son pays en écrivant en anglais. Il a fait entendre dans le chœur des poètes anglais une note personnelle dont l'écho n'est pas près de s'éteindre. L'Irlandais Yeats a sa place à part dans la littérature anglaise comme le Flamand Maeterlinck dans la littérature française. Ce sont deux places qui honorent grandement leurs deux pays.

IV

Pour fêter le 80e anniversaire de l'illustre linguiste Hugo Schuchardt (né le 4 février 1842), plusieurs de ses élèves et amis ont eu l'heureuse idée de publier un recueil d'extraits de ses œuvres, choisis de façon à donner une idée aussi complète que possible de sa doctrine. L'ouvrage, orné d'un portrait du maître, a paru à Halle chez l'éditeur Niemeyer sous le titre : *Hugo Schuchardt-Brevier, ein Vademekum der allgemeinen Sprachwissenschaft* (375 p. in-16). Les promoteurs de l'entreprise avaient demandé aux linguistes vivant ou enseignant en Suisse de les aider à la mener à bonne fin.

Il n'est pas d'œuvre de linguiste plus variée que celle de M. Schuchardt. Dans sa féconde carrière, il s'est dispersé sur tous les domaines et sur tous les sujets ; sa curiosité l'a porté tour à tour ou simultanément vers l'indo-européen et le finno-ougrien ; bien

que son domaine propre ait été l'ensemble des langues romanes sans en excepter une seule, il a touché au basque et au géorgien, au berbère et aux langues africaines et aux parlers créoles ; et les langues celtiques lui doivent aussi quelques bons travaux. C'est un des linguistes les plus complets que les pays germaniques aient produits. Or, dans quelque direction qu'il ait travaillé, si menu que soit en apparence le sujet qu'il ait traité, on y trouve toujours de riches enseignements à prendre, car M. Schuchardt sait élever tous les problèmes qu'il touche à la hauteur d'idées générales largement humaines. Il est tout le contraire d'un linguiste de cabinet : il a toujours pris plaisir à garder le contact de la réalité et il donne l'exemple d'une réunion presque incroyable, que certains jugent même irréalisable, du linguiste et du polyglotte. Aussi a-t-il été attiré de préférence par les questions les plus complexes de la linguistique, celles notamment de l'action des langues les unes sur les autres, de la formation de langues mixtes parlées aux confins de deux domaines ou au point de rencontre de deux civilisations ; il a donné sur les parlers créoles des études d'une pénétration, d'une perspicacité qui n'ont jamais été égalées. Toujours personnel, il s'est méfié des systèmes, surtout de ceux que l'on bâtit a priori, et s'inspirant de l'expérience des faits, il a eu soin de ne jamais consentir à accepter comme vrai que ce qu'il avait personnellement reconnu être tel. Son indépendance, la liberté de sa critique, la sûreté de son jugement ont fait de lui un polémiste d'autant plus redoutable qu'il manie la plume avec une aisance et une élégance dignes d'un maître du journalisme.

C'est ainsi que sur la question des lois phonétiques, il avait pris nettement position en face des Junggrammatiker, dont il blâmait le rigorisme dogmatique et l'esprit de système. L'expérience des trente dernières années a montré combien certaines des réserves qu'il proclamait étaient justifiées (*Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker*. Berlin, Oppenheim 1885). Sur la langue universelle, sur l'origine du langage, sur la parenté des langues, il a exprimé des vues originales. Il n'est en somme aucune question intéressant le langage à laquelle ce linguiste n'ait touché.

Ce n'est pas aux celtistes qu'il faut rappeler le grand ouvrage, qui a classé M. Schuchardt, à peine âgé de vingt-cinq ans, comme un maître des études romanes, ce *Vokalismus des Vulgärlateins* publié en 3 gros volumes de 1866 à 1868, qui reste encore une mine de faits presque inépuisable. La Bibliographie réunie en tête du *Brevier* montre tout ce qu'il a fait sur le domaine celtique. C'est d'abord une série de comptes rendus souvent pleins de vues neuves :

J. Rhys, *Lectures of Welsh Philology* (Literar. Zentralbl. 1877, col. 1250-1255) ;

E. Windisch, *Kurzgefasste Irische Grammatik* (Z. f. roman. Philol., 1880, t. IV, p. 124-155) ;

E. Windisch, *Irische Texte*, t. I (Litt. Zentralbl., 1881, col. 58-62), avec une note d' « explication » à Zimmer (ibid., col. 1595-1596) ;

B. Guterbock, *Ueber die lateinischen Lehnwörter im Irischen* (Rev. Celt., 1881, t. V, p. 489-495) ;

Ystên Sionêd (Literaturblatt für german. und roman. Philologie, 1883, t. IV, p. 153-156) ;

L.L. Bonaparte, *Initial mutations in the living Celtic, Basque, Sardinian and Italian dialects* (ibid., 1884, t. V, p. 273-277) ;

R. Thurneysen, *Keltoromanisches* (ibid. 1886, t. VI, p. 110-114) ;

J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques* (ibid., 1893, t. XIV, p. 91-105) ;

J. Rhys, *Lectures in Archaeology, The Inscriptions and Language of the Northern Picts* (ibid., 1894, t. XV, p. 125-128).

Ce sont enfin, comme travaux originaux :

Ymwelîad a Chymru [« Visite en Galles »], deux lettres dans *Yr Herald Cymraeg* de Carnarfon (20 août et 3 septembre 1875) ;

Keltische Briefe dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* d'Augsburg-München (nos 1-2 en 1876, 3-5 en 1878) ;

Romanisches und Keltisches, Berlin Oppenheim, 1886 ;

Keltoroman. frog-, frogn- ; *Lautsymbolik* dans la *Zeitschrift für roman. Philologie*, t. XXI, p. 199-205 (1898) ;

Keltobaskisches, ibid., t. XXXI, p. 34 (1907) ;

Kymr. efr « *Taumellolch* », ibid., t. XXXII, p. 477 (1908) ;

Bret. eskop *Lat.* scyphus etc., ibid., t. XXXIII, p. 641-658 (1909) ;

Altrom. bessu « *Gewohnheit* », *der Grammatiker Virgilius Maro*, ibid., t. XXXVII, p. 177-185 (1913) ;

Mitteilung zu Altir. esarn « *Firnwein* » *bei K. Meyer, Zur Keltischen Wortkunde*, dans les *Sitzber. d. Berl. Akad.*, 1912, p. 1150 ;

Zu ir. airdircléoc « *Kiebitz* », dans la *Zeitsch. f. Celt. Phil.*, t. IX, p. 299.

V

Même dans une revue consacrée aux peuples les plus occidentaux de l'Europe, il n'est pas possible de passer sous silence l'ouvrage que M. Glotz vient de consacrer à *la Civilisation égéenne* (Paris, La Renaissance du livre, 1923). Tout se tient dans le monde antique ; les révolutions qui s'y produisent sur un point déterminé sont de nature à provoquer des contre-coups dans l'ensemble ; elles sont elles-mêmes souvent provoquées par des mouvements antérieurs ou voisins. Or c'est une série de grandes

révolutions dont M. Glotz décrit à larges traits les principales phases. Et c'est une révolution qu'il accomplit lui-même dans nos conceptions de l'histoire.

De la civilisation égéenne, après le livre de M. Dussaud, signalé ici-même, et les articles de notre regretté collaborateur Adolphe Reinach, un Français cultivé savait assurément l'intérêt. Mais il fallait une étude personnelle pour en comprendre toute l'importance. M. Glotz nous apporte ici une résurrection d'ensemble. La forme du livre est autant que le fond un ravissement pour l'esprit. M. Glotz anime les pierres, les documents, les œuvres d'art. Il nous montre jusque dans le détail de la vie quotidienne l'activité de cette race supérieure, qui avait su créer antérieurement aux Grecs une civilisation d'un raffinement si achevé qu'elle nous paraît toute voisine de la nôtre, et qu'à beaucoup d'égards les siècles qui suivirent, même aux beaux temps de la civilisation classique, n'ont été qu'une régression.

Il nous manque un élément de connaissance, et non le moindre : c'est la connaissance de la langue. Le jour où les textes des tablettes, les légendes des gemmes et des cachets seront déchiffrés, notre connaissance de l'Orient préhéllénique sera transformée dans une mesure que nous ne pouvons soupçonner. Des perspectives infinies s'ouvriront aux yeux émerveillés de nos descendants. Une belle gloire attend ceux qui auront la chance d'arracher leur secret à ces écritures muettes.

Une chose est certaine, et M. Glotz ne la dissimule pas. C'est que dès aujourd'hui l'originalité des Grecs, l'essence même de leur génie, apparaît singulièrement diminuée. On pouvait avec raison s'étonner que les Doriens, derniers venus des Grecs en Grèce, fussent demeurés si grossiers, si fermés aux arts, alors que leurs devanciers, les Ioniens, les Eoliens, nous laissaient d'impérissables monuments, dont la contemplation réjouit encore et charme nos âmes après tant de siècles. C'est que les Doriens n'ont connu la civilisation égéenne que pour la détruire et l'étouffer. Les Grecs précédents avaient été conquis par elle et initiés par elle au culte du beau. Dans le bassin oriental de la Méditerranée, les Indo-Européens auraient donc trouvé leurs maîtres ! comme en Italie, comme en Iran, comme ailleurs encore ; et leur principal mérite se résume dans la promptitude à comprendre et la souplesse à assimiler. Les Latins sont connus pour avoir poussé jusqu'au génie l'art de l'imitation, de la contrefaçon ; mais voici que les Grecs semblent avoir fait de même.

Nous considérions volontiers les Grecs comme un petit troupeau

séparé auquel un dieu bienfaisant avait réservé ses faveurs ; c'était comme la fleur du genre humain merveilleusement éclose au milieu de nations barbares. Or c'est de la civilisation égéenne que les Grecs ont reçu leur alphabet (par l'intermédiaire des Phéniciens) et leurs mythes les plus poétiques, la culture de la vigne, celle de l'olive et les travaux des muses, « source de joie pour les hommes ». Il faut que les admirateurs de l'Iliade et de l'Odyssée se résignent : voilà le divin Homère rabaissé au niveau d'un Virgile, et peut-être d'un Ennius. M. Meillet ne vient-il pas d'insinuer que son vers si harmonieux, si parfait, est une importation étrangère !

Cet exemple est bien fait pour inspirer des réflexions mélancoliques. Il nous rappelle combien précaires et fugitives sont les conquêtes de la civilisation. Le monde antique que l'effort de longues générations avait réussi à organiser a été laissé à l'abandon par ceux qui en jouissaient et livré aux barbares. Il a fallu dix siècles pour relever les ruines et retrouver, d'une façon encore bien imparfaite, un état que les Égéens avaient atteint trois mille ans auparavant. Ce que notre vanité appelle le flambeau de la civilisation ne jette donc que quelques lueurs isolées au milieu d'une nuit profonde. On ne peut que plaindre vraiment cette humanité imbécile qui prend plaisir à détruire d'un coup ce qu'elle a construit à si grands frais, et qui, depuis quelques milliers d'années qu'elle végète sur cette terre, n'a pas su trouver encore le moyen de se la rendre habitable. Incapables de jouir en paix de ce qu'ils ont acquis, les hommes n'ont-ils donc que le choix, comme dit Vigny après Voltaire, entre les convulsions de l'inquiétude et la léthargie de l'ennui ? Que de hontes, que de souffrances auraient été épargnées, si l'histoire de l'humanité s'était arrêtée au monde égéen !

VI

Il y a d'excellentes choses dans l'article « Gallico e Latino » que M. B. Terracini a donné à la *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, t. XLIX (ottobre 1921), p. 401-430. Cet article, provoqué par le livre de M. G. Dottin sur *la Langue gauloise* est plus et mieux qu'un compte rendu, d'ailleurs très flatteur, de cet ouvrage. C'est un résumé d'ensemble des données que nous possédons sur le gaulois, dans ses rapports notamment avec le latin et avec le français. M. Terracini joint à une érudition solide un sens critique aiguisé. On appréciera particulièrement dans son article le relevé

qu'il donne p. 427 et suiv. de mots gaulois qui manquent au recueil de M. Dottin.

VII

M. Jacques Soyer, archiviste du département du Loiret, se consacre depuis de longues années à des recherches de toponomastique sur la région orléanaise. Dans le *Bulletin de la Société de géographie* de 1920, il a publié une étude sur « le temple du dieu gaulois Rudiobus à Cassiciate, et l'identification de cette localité » (16 p. 8°). Le trésor découvert en 1861 sur le territoire de Neuvy-en-Sullias renfermait comme pièce principale la statue de cheval en bronze bien connue que conserve le Musée historique d'Orléans. Cette statue porte une inscription qui mentionne le nom du dieu Rudiobus (*Aug. Rudiobo sacrum*) et contient en outre les deux mots *cur cassiciate*, dont l'explication est malaisée. M. Soyer les interprète par *Curia* ou *Curator Cassiciate* et suppose que ce dernier mot est le nom du vicus où l'offrande fut consacrée. Or, il existe aujourd'hui sur le territoire de Neuvy un lieu dit *Chassis*, qui parait remonter à *Cassiacus*. M. Soyer suppose que ce *Cassiacus* résulte d'une haplologie de *Cassiciacus*, lequel *Cassiciacus* se serait substitué à la forme plus ancienne *Cassiciate* attestée sur l'inscription. Cette série d'hypothèses n'est pas invraisemblable ; elle aurait seulement besoin d'être appuyée de quelques faits précis. L'identification qu'établit M. Soyer entre le suffixe *-acus* et le suffixe *-ate* prête à discussion. On ne peut poser en principe que les deux suffixes sont interchangeables. Il n'y a pas identité entre *Condate* et *Condacus*. Dans *Condate* figure un suffixe *-*ti-* substitué au suffixe *-*to-* de l'indo-européen (*Mém. Soc. Ling.* XIII, p. 394). C'est ce même suffixe qui figure dans *Briuate* « endroit ponté, pourvu de pont ». D'autre part le suffixe *-acus* a servi souvent de substitut à des seconds termes de composé ; ainsi *Bri(g)acus*, *Eburacus* (*Eboracus*), *Turnacus* sont la simplification de plus anciens *Brigo-durum* ou *Brigo-ialum*, *Eburo-dunum* ou *Eburo-magus*, *Turno-durum* ou *Turno-magus* etc. ; *Condacum* peut passer pour représenter un composé de type ancien comme *Condatomagus*. En plus du prétendu doublet *Condate : Condacus*, M. Soyer cite *Belenate : Belenacus*, *Mariate : Mariacus*, *Luciate : Luciacus*, *Arnate : Arnacus*, *Albenate : Albenacus*, etc. Il y aurait lieu de revoir de près chacun d'eux. Le recueil de Holder ne fournit d'exemple ni de *Mariate*, ni de *Luciate*, ni de *Arnate*. Du radical *Beleno-* est attesté seulement le dérivé *Belenatu-*

sis mons dans Grégoire de Tours ; dans quel rapport est cet adjectif avec le dérivé *Beleniacus* ou *Belinicus* d'où sortent les nombreux *Bligny*, *Béligny*, *Béligna*t ? Il est difficile de le dire. Quant à *Albenate*, attesté en 950, ce peut être une corruption tardive (et graphique) de *Albenacus*. La base sur laquelle M. Soyer fait reposer son hypothèse paraît assez fragile.

On peut également discuter les conclusions de l'étude qu'a donnée M. Soyer au *Bulletin archéologique* de 1921 (p. 39-51) sur « l'identification de *Vellaunodunum*, oppidum Senonum ». César allant d'*Agedincum* (Sens) à *Cenabum* (Orléans) rencontre sur sa route *Vellaunodunum*, place forte des Sénons ; il en fit le blocus et s'en empara au bout de trois jours (*B. G.*, VII, 11-14). L'emplacement de *Vellaunodunum* a fait l'objet de maintes discussions ; on a proposé tour à tour de le fixer dans une dizaine de localités. M. Soyer n'a pas de peine à montrer que la plupart d'entre elles doivent rester hors de cause. César n'a mis qu'une journée pleine et une fraction pour atteindre Vellaunodunum, tandis qu'il a fait deux journées de marche pour aller de Vellaunodunum à Cenabum. Ces indications de distance sont essentielles ; or elles s'appliqueraient fort bien à Château-Landon, qui domine la vallée du Fusain que suivait justement à cet endroit la voie romaine d'Agedincum à Cenabum : Château-Landon est à 44 kilomètres de Sens et à 64 d'Orléans. Mais le nom de Château-Landon (*Castrum Nantonis* ou *Nantonense*) n'a pas de rapport avec *Vellaunodunum*. Il faudrait donc supposer une substitution de nom, comme d'ailleurs il n'en manque pas d'exemples. Avant que de recourir à cette supposition M. Soyer a cherché sur la carte un nom qui pût sortir de l'ancien Vellaunodunum ; et il a eu la bonne fortune de découvrir à quelques kilomètres au Sud de Château-Landon deux lieux-dits, le Petit-Villon et le Grand-Villon, où il propose de localiser Vellaunodunum. L'identification est plausible, encore qu'au point de vue linguistique le passage de Vellaunodunum à Villon soulève quelques difficultés, en l'absence surtout de formes intermédiaires. Mais on peut faire à M. Soyer une objection d'ordre topographique et s'en tenir à l'emplacement de Château-Landon pour y fixer l'antique Vellaunodunum. La configuration du terrain appelait à cet endroit une place forte au-dessus de la voie directe d'Agedincum à Cenabum. Si les Sénons voulaient avoir dans ces parages une position avancée, c'est là, sur le cours du Fusain, qu'ils devaient l'établir, et non à quelques kilomètres plus au Sud, au milieu d'une plaine, même légèrement mamelonnée. Les partisans de Château-Landon auraient ainsi un bon argument à faire valoir pour retirer Vellau-

nodunum au département du Loiret et le donner à celui de Seine-et-Marne.

Enfin, M. Soyer a publié à Orléans en 1923 une note sur le passage des Commentaires de César relatif au pont gaulois de Cenabum. Ce passage est au chapitre 11 du livre VII. Les éditions classiques lui donnent généralement la forme suivante : *et quod oppidum Cenabum pons fluminis Ligeris continebat*. M. Soyer, se fondant sur des données topographiques irréfutables, propose d'adopter au lieu de *continebat* la leçon *contingebat*, qui est fournie par quelques manuscrits et que plusieurs éditeurs (Dübner, Meusel, Holder) ont d'ailleurs admise. Le verbe *contingere* indique avec précision la situation toute particulière de ce pont à l'extrémité, et non à l'intérieur de l'enceinte du Cenabum antique. Le pont Jeanne d'Arc actuel occupe le même emplacement que le pont gaulois ; mais il se trouve aujourd'hui au milieu de la ville d'Orléans, dans laquelle ont été englobés d'anciens faubourgs à l'Ouest.

VIII

On a fait, paraît-il, quelque bruit en Allemagne dans l'hiver 1917-1918 autour d'un prétendu monument « celtique » découvert chez un antiquaire de Bonn. M. Friederich Marx, acquéreur du dit monument, en a publié récemment la description dans une brochure de 32 pages 8° intitulé *Ueber eine Marmorstatuette der grossen Matter mit der ältesten Inschrift der Rheinlander in keltischer Sprache* (Bonn, Röhrscheid, 1922). Nous ne connaissons cette brochure que par le compte rendu qu'en a donné M. Théodore Reinach dans la *Revue des Études Anciennes*, t. XXV, p. 399. Le monument celtique de M. Fr. Marx soulève de graves motifs de suspicion, au point de vue archéologique. L'inscription qu'il porte n'est pas faite pour en garantir l'authenticité. La voici, telle que M. Fr. Marx la lit et l'interprète :

ΚΑΣΙΑΝ
ΣΑΓΚΑ
ΤΝΙΥΙΙ
ΩΥΟΛΙΙ

Il faudrait couper les mots en Κασι(ος) Αυσαγκατνι υπο υολι et traduire : « Casios, fils d'Ausancatnos, (a consacré) à la Grande Mère ». C'est de la haute fantaisie, et probablement dépensée en pure perte, car d'excellents juges inclinent à croire que le monument est faux.

IX

M. Antoine Thomas veut bien nous communiquer la note suivante, qu'il a reçue de son confrère à l'Institut M. Maurice Prou, et qui constitue un précieux supplément à l'article sur **Tannoialum* publié dans la *Revue Celtique*, t. XXXIX, p. 334.

« Un diplôme de Charles le Chauve du 23 février 843, confirme la concession faite par Alard, abbé de Saint-Martin de Tours, au monastère de Saint-Paul de Cormery de diverses « villa », parmi lesquelles « Tannogilum (*accusatif*) super fluvium Vigenne... in pago Turonico ». Ce diplôme a été imprimé par Martène et Durand dans le *Thesaurus novus anecdotorum*, t. I, col. 31, et, d'après cet ouvrage, par Dom Bouquet, t. VIII, p. 438. On lit dans ces deux ouvrages *Tannogilum*. — Mais le texte de ce diplôme ne nous a été transmis que par deux copies, l'une de l'an 1551 dans l'*Historia S. Pauli Cormaricensis*, de Guillaume Du Boys, manuscrit 1349 (fol. xv) de la Bibliothèque de Tours ; l'autre, du XVIIe siècle par André Du Chesne, Bibl. nat., Collection Baluze, vol. 47, fol. 152, l'une et l'autre copies tirées d'un même cartulaire, perdu, de Saint-Martin de Tours. — Sans doute, dans ce cartulaire les *n* et les *u* étaient difficiles à distinguer, de sorte que Du Boys a lu *Taunogilum* et Du Chesne, *Tannogilum*. C'est cette seconde leçon qui est la bonne, car il s'agit de *Theneuil*, Indre-et-Loire, canton de l'Ile-Bouchard, à 2 kil. 1/2 de la rive gauche de la Vienne. »

X

Le territoire des Martres-de-Veyre à 14 kilomètres de Clermont-Ferrand, sur la rive gauche de l'Allier, est un des plus féconds de France en richesses archéologiques. Son sol a fourni des pièces fort curieuses, qui s'échelonnent à toutes les époques préhistoriques, depuis l'âge de pierre jusqu'aux temps gallo-romains. Le savant conservateur du Musée de Clermont-Ferrand, notre ami le doyen Audollent, qui a la garde d'une partie des trésors exhumés aux Martres-de-Veyre, ne néglige aucune occasion de les faire connaître. En plus de la communication à l'Académie des Inscriptions, dont la *Revue Celtique* a parlé (t. XL, 488), il a donné à deux revues anglaises un exposé sommaire du résultats des fouilles (*Man*, novembre 1921, vol. XXI, p. 161-164 ; *Notes and Queries*, 31 décembre 1921, p. 530-531). Il vient enfin de publier au tome XII

des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, un beau travail de 112 pages in-4° (Paris, Klincksieck, 1923, 26 fr. 25) sous le titre : *Les tombes gallo-romaines à inhumation des Martres-de-Veyre*. Ces tombes sont au nombre de six : elles ont été découvertes au cours de deux fouilles, en 1851 et en 1893. Elles comprennent trois tombes de femmes, dont une jeune, une tombe de fillette, une tombe d'homme et un coffre funéraire sur lequel les informations sont plus vagues, le tout à une profondeur variant entre 2 mètres et 2 m. 80. Le mobilier funéraire est simple, quoique assez varié. Les gens dont on a retrouvé la sépulture étaient de condition moyenne ou même inférieure. Mais ce qui fait la rare valeur de la trouvaille au point de vue archéologique, c'est l'état de conservation des objets : vêtements de laine, chaussons de cuir, boites de bois, corbeilles d'osier, voire même chevelures, sont apparus à peine altérés après un séjour sous terre d'environ dix-huit siècles. Par une anomalie singulière, ce sont les matières putrescibles qui se sont conservées, tandis que les ossements, d'ordinaire plus résistants, ont entièrement disparu. L'explication de cette anomalie est d'ordre chimique : le sol où ces tombes étaient creusées est imprégné d'acide carbonique ; ce gaz introduit dans les cercueils en aurait chassé l'air et en même temps toutes les causes de fermentations. La publication de M. Audollent est ornée de figures et renferme en outre quatre fort belles planches où les principaux objets sont représentés. M. Audollent a fait suivre son travail d'une étude technique de M. Charles Pagès sur les tissus découverts dans les sépultures. Il est bien fâcheux que l'on ne poursuive pas des fouilles qui ont donné dans le passé des résultats si fructueux ; d'autant plus fâcheux que ce ne sont pas les bonnes volontés qui manquent, mais simplement les fonds nécessaires au travail matériel. Alors que l'on subventionne à grand frais des campagnes de fouilles très coûteuses en des pays lointains, on parait trop se désintéresser chez nous des richesses que recèle notre sol national. Cette réflexion s'impose quand on pense aux sépultures des Martres de Veyre, aussi bien qu'aux graffites de La Graufesenque. Puissent les efforts de M. Audollent attirer l'attention et la générosité des Mécènes !

XI

M. J. U. Hubschmied a donné un intéressant article de toponomastique gauloise à la *Festschrift Bachmann*, qui forme le tome

XIX de la *Zeitschrift für deutsche Mundarten* (p. 169-198). Il y étudie trois noms de lieu de la Suisse. 1° *Ogo*, *Ogo*; dans la région de Gruyère (canton de Fribourg), remonterait à un ancien **Ouxuko-* « pays d'en haut », d'où **Osoco-*, **Osgo-* attesté en 929 et en 975 dans le dérivé *Ausicense*, *Ausocense*. L'étymologie est plausible. Toutefois, il paraît difficile d'admettre pour l'ancienne diphtongue *ou* en gaulois trois traitements différents (*o*, *ū*, *au*) suivant les commodités étymologiques. La vérité est que *ou*, comme toutes les diphtongues celtiques, tend à se simplifier de très bonne heure : elle aboutit en Gaule suivant les lieux à *o* ou à *u*; s'il y a en roman des représentants *au* de l'ancienne diphtongue celtique *ou* passée à *o*, *ū*, ce ne peut être que le résultat d'une fracture d'origine secondaire, proprement romane, dont les conditions resteraient à fixer. — 2. *Oex*, dans le nom du village *Château d'Oex*, remonterait à un gaulois **ouxu-* « en haut » et 3. *Uechl* dans l'expression « Freiburg im *Uechtland* » à un gaulois **oukti-* ou **ouktio-*. Une des parties les plus intéressantes du mémoire de M. Hubschmied est la dernière, où il étudie une série de « formes abrégées » dans des noms de lieu : type *Nemetacum* de *Nemetocenna*, *Nouia* de *Nouiomagus*. Son explication du nom de la ville de Metz a été donnée en même temps dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. XXIII, p. 54.

XII

Dans les *Notizie degli Scavi* de 1918 (p. 169-207), M. Pellegrini a fait connaître la découverte de fragments de cornes de cerf, portant des inscriptions en un alphabet voisin de l'étrusque et conservés aujourd'hui à Este. La découverte avait été faite au sommet de la Collina del Castello, au-dessus de Magrè, près Schio, à une vingtaine de milles au N.-O. de Vicence. M. Whatmough a consacré à ces inscriptions un substantiel article dans *The Classical Quarterly* d'avril 1923 (vol. XVIII, n° 2, p. 61-72). Sa conclusion est que l'on a affaire à du rhétique, langue des Rhaeti, dont parle Tite Live (V, 33), et que ce rhétique est de l'indo-européen occidental, peut-être du celto-illyrien, mais fortement imprégné d'étrusque. La thèse de M. Whatmough pose la question si controversée des langues mixtes : le rhétique présenterait en effet suivant lui un mélange de morphologie indo-européenne et de morphologie étrusque. Mais elle touche encore à d'autres questions de linguistique générale, à notamment celle du substrat. Elle montre-

rait enfin comment une population vivant à l'abri de défenses naturelles dans une vallée étroite et retirée peut réussir à conserver sa langue. Le rhétique serait un îlot indo-européen, qui, malgré de sérieuses altérations, aurait cependant résisté à l'envahissement de l'étrusque sans parler du gaulois cisalpin. C'est ce rhétique que l'extension du latin aurait rencontré dans les vallées où devait se développer jusqu'à nos jours le rhéto-roman.

XIII

Voilà plusieurs années déjà que M. N. Marr a mis en circulation sa théorie japhétique. S'il se plaint d'être méconnu dans l'Ouest de l'Europe, ce n'est pas seulement que le nombre des savants qui y lisent le russe est relativement limité ; c'est aussi qu'on y a quelque peine à se procurer les publications faites en Russie. On nous communique les deux premiers fascicules du *Recueil Japhétique* (Petrograd, 1922 et 1923 ; 146 et 167 p. 8°), où tous les articles sont en russe, sauf trois écrits en français ; et nous apprenons la publication à Leipzig de *Japhetitische Studien zur Sprache und Kultur Eurasiens*. Tout récemment a paru la traduction allemande d'un travail de M. Marr, *der Japhetitische Kaukasus und das dritte ethnische Element im Bildungsprozess der mittelländischen Kultur* (cf. *Bull. Soc. Ling.* t. XXIV, p. 189). Il ne manque donc pas d'informations sur la théorie japhétique.

Cette théorie est née dans le Caucase, dont M. Marr connaît les langues mieux que nul homme au monde. Il a essayé de les classer, d'en déterminer la parenté. En poursuivant ce travail en dehors du Caucase, il a cru reconnaître que ces langues présentaient des affinités frappantes avec le basque ; et il a conclu de ce fait que les langues du Caucase et le basque, confinées dans des régions montagneuses peu accessibles aux invasions, représentaient aujourd'hui les restes isolés d'une grande famille linguistique qui occupait l'Europe antérieurement à l'arrivée des Indo-Européens. Il a proposé de donner à cette famille le nom de japhétique. C'est à la souche japhétique que se rattacheraient les différentes langues des populations préhelléniques de la Méditerranée. De temps immémorial, les masses ethniques parlant ces langues auraient formé une chaîne continue de tribus parentes depuis les Pyrénées jusqu'aux bords orientaux de la Méditerranée et de la mer Noire, jusqu'à la Caspienne, à la Mésopotamie et jusqu'aux régions les plus lointaines de l'Asie. Sur ce vaste domaine, les langues japhétiques

auraient précédé tout parler indo-européen ; c'est sur un substrat japhétique, d'ailleurs très varié, que les langues indo-européennes se seraient chacune développées. On voit immédiatement l'intérêt d'une pareille hypothèse. Elle permettrait d'expliquer les différences qui distinguent les langues indo-européennes entre elles par la répartition inégale et l'influence variable des éléments de substrat.

Le basque joue un grand rôle dans la théorie. Il représenterait la survivance d'une de ces langues japhétiques de l'Europe antique ou plutôt de l'Eurasie. Et il donnerait assez bien idée du caractère de ces langues. Le basque en effet est loin d'être une langue pure. C'est au contraire le type d'une langue mixte, d'une « Mischsprache ». Le rapport du japhétique et du basque n'est pas simplement celui qui existe entre deux états linguistiques chronologiquement différents ; c'est celui d'une langue actuelle résultant d'un mélange de différentes langues japhétiques avec d'autres langues japhétiques qui à leur tour ne sont que l'aboutissement de croisements multiples. Pour M. Marr, la parenté linguistique n'existe que sous la forme de langues mixtes ; la science des langues japhétiques, dit-il, exclut l'existence d'une langue de tribu qui soit restée pure de tout croisement. Cette doctrine pose une grave question de méthode. Elle contredit les principes mêmes sur lesquels repose jusqu'ici la grammaire comparée des langues indo-européennes. Elle mêle l'ethnographie à la linguistique en soutenant que le mélange des langues est une conséquence fatale du croisement des races. Elle se rapproche dans une certaine mesure des idées de M. Schuchardt et prend à son compte une partie des critiques que l'éminent linguiste adressait aux Junggrammatiker. Ce n'est pas le lieu de discuter une théorie aussi vaste, dont la portée dépasse de beaucoup le domaine des études celtiques. Une critique toutefois peut lui être adressée : c'est qu'elle s'appuie avant tout sur le vocabulaire. Les faits de vocabulaire, toujours « singuliers » et « particuliers » s'accordent aisément avec une théorie qui fait une si large place aux contingences. La morphologie a des cadres rigides qui ne se laissent pas traiter aussi librement. Aussi beaucoup de linguistes sont-ils convaincus que seuls les faits de morphologie sont valables comme bases de comparaison. Ces mêmes linguistes estimeront qu'en s'en tenant au vocabulaire, M. Marr accuse le point faible de sa méthode. A propos, par exemple, du basque *udagara* « loutre » (m. à m. « d'eau chien » = chien d'eau), il se livre à une série de rapprochements, qui n'imposent pas la conviction. Il paraît que le nom basque de la « loutre » aurait la même étymologie que le géorgien *m-tav-dagl-i*

(m. à m. « d'eau chien »), et qu'un composé semblable existe en arménien moderne sous la forme *dri-sun*, au lieu de la forme ancienne *sen-dri* (*sen-druk* dans le dialecte de Zeythoun). Faut-il ajouter qu'en celtique aussi le nom de la « loutre » est composé des deux mots pour « chien » et pour « eau » : irl. *dobor-chú* (.i. *cú uisci* dans le Sanas Cormaic, n° 424 éd. K. Meyer), gall. mod. *dœfr-gi*, corn. *doferghi* (gl. lutrius dans le Vocabulaire) ? Peut-on conclure de cette dénomination commune à une communauté primitive de toutes ces langues ? ou même à une action des unes sur les autres ? Il s'agit là d'un terme demi-savant qui peut se transmettre de pays à pays, être traduit et imité sans qu'il y ait de contact intime entre les langues. Mais ce n'est qu'un exemple isolé. Un exposé d'ensemble de la méthode et des principes de la théorie japhétique manque encore, et tant qu'on ne l'aura pas, dans une langue occidentale s'il est possible, il sera malaisé d'en voir la portée.

XIV

A quiconque veut s'initier à la connaissance du basque, il faut signaler une brochure *Primitiae Linguae Vasconum*, *Einführung ins Baskische* que M. Hugo Schuchardt a publiée en 1923 à la librairie Max Niemeyer, de Halle (viij-33 p. 4°). S'inspirant d'une méthode empirique, le savant linguiste s'est proposé de faire connaître à son lecteur les caractères originaux et essentiels du basque en le mettant en présence d'un texte, accompagné d'un commentaire où tous les faits de langue soient expliqués. On sait que cette méthode, appliquée naturellement dans des proportions plus vastes, a fait le succès du beau manuel de langue russe de MM. Boyer et Spéranski. Le texte choisi par M. Schuchardt est celui de la parabole de l'enfant prodigue dans l'évangile de saint Luc (XV, 11-32) ; il est emprunté à la traduction basque du Nouveau Testament de Leizarraga, publiée en 1571, et qui n'est postérieure que de 26 ans au plus ancien ouvrage connu en langue basque, les *Linguae Vasconum Primitiae*, recueil de poésies de Dechepare (1545). Quand on est arrivé au bout de la brochure de M. Schuchardt, on possède une idée très exacte des particularités de la langue basque ; c'est un petit chef-d'œuvre de méthode pédagogique.

XV

La collection des « classiques français du moyen âge » que dirige M. Mario Roques à la librairie Champion, comprend maintenant plus de trente volumes. Le numéro 28, paru en 1922, est dû à miss Mary Williams (devenue depuis Mrs. Stephens), professeur à l'University College de Swansea (cf. *Rev. Celt.*, t. XXXVIII, p. 372). Il comprend la première partie, c'est-à-dire les 7020 premiers vers de la continuation de Perceval par Gerbert de Montreuil. On ne connaissait jusqu'ici ce texte que par les analyses et les extraits, d'ailleurs étendus, qu'en a publiés Ch. Potvin. En attendant la nouvelle édition du *Perceval* même de Chrétien de Troyes que les classiques français du moyen âge ne manqueront pas de donner, il est important d'avoir le texte complet de la continuation de Gerbert. Tous ceux qui s'intéressent à la légende du Graal seront reconnaissants à Mrs. Stephens du soin qu'elle a donné à son édition.

XVI

Au mois de mai 1923, le *Manchester Guardian Commercial* a consacré à l'Irlande une intéressante publication, de XII-52 pages qui fait partie des « European Reconstruction Series ». L'Irlande y est étudiée sous les aspects les plus variés : économique, bancaire, commercial, industriel, agricole, etc. dans des arttcles signés de noms connus et appréciés. Le premier article, de M. T. P. Gill (Secretary of the Departement of Agriculture and Technical Instruction for Ireland), est un éloquent appel à la confiance. Il s'intitule « Grounds of Faith ». Sans refuser de voir les points noirs de la situation, il montre les motifs sérieux d'espoir qu'elle renferme. Sans dissimuler les difficultés de la tâche, il met en lumière les résultats qui ont déjà été obtenus. Certains chiffres sont impressionnants : le commerce extérieur de l'Irlande a passé de 104 millions de livres en 1904 à 148 en 1913 et à 247 en 1921, et dans ce dernier total les exportations dépassent de 11 millions les importations. Pendant la même période, les dépôts en banque ont suivi une progression analogue ; ils ont passé de 45 millions de de livres en 1903 à 62 en 1913 et atteignaient, en 1922, 196 millions !

On n'a pas négligé dans cette publication la littérature et les

beaux-arts. Il y a aussi un beau souffle d'espérance dans l'article que le prof. Douglas Hyde consacre à « The Irish Language Movement » ; il suffisait à notre savant collaborateur de se reporter à une trentaine d'années en arrière pour justifier la confiance qu'il a aujourd'hui dans l'avenir de la langue. Il expose à grands traits le résultat des efforts des sociétés gaéliques et par-dessus toutes de la Gaelic League, dont il fut en 1893 le premier président. Il est de ceux qui ont contribué le plus généreusement à atteindre ce résultat : il peut être fier de se dire aujourd'hui en toute confiance que la langue nationale de l'Irlande ne périra pas.

Signalons enfin dans la même publication « War in Irish Folklore », par Lady Gregory, « Connemara, an Impression » par Paul Henry, « Modern Irish Art » par J. W. Good.

XVII

M. J. P. Craig fait actuellement dans l'Irlande du Nord une excellente propagande pour encourager la langue nationale. En 1919, sous le titre *Progressive Studies in Irish* (160 p. 2 sh.), il a publié une série d'exercices divisés en quatre parties et commodément disposés pour faire passer en revue les principales difficultés de la langue. Depuis, il a donné des *Studies in Irish Composition* (new revised edition, 3 sh. 6 d.), qui se recommandent par la clarté de l'exposition et la simplicité de la méthode.

Comme écrivain, il a rédigé des versions nouvelles, en irlandais d'Ulster, des célèbres récits *Clann Lir* « les enfants de Lear » et *Clann Uisnig* « les enfants d'Usnech » ; il a composé *Iasgaireacht Shéamuis Bhig* « la pêche du petit Jim » et il vient de se faire connaître comme poète dans *Órsgeul an Chreidimh* « la légende dorée de la Foi », recueil d'un millier de vers, consacré à des épisodes de la vie de saint Patrice (1924, 80 p., avec 12 illustrations, 3 sh. 6 d.).

Enfin, en 1921, pour engager les parents à s'entretenir en irlandais avec leurs enfants, il avait écrit *Teagasg na Mathara* « l'Instruction des mères » (104 p. 2 sh. 6 d.), recueil de petits récits sur des leçons de choses, accompagnés de dialogues entre une mère et ses enfants. Une partie importante du livre roule sur la cosmographie, le système solaire, les planètes, le soleil et la lune, les constellations ; des figures illustrent le texte.

Tous ces ouvrages de M. J. P. Craig ont paru à Derry, chez l'éditeur D. G. Craig, William Street.

XVIII

M. Ifor Williams, à qui l'on doit déjà deux éditions classiques du *Breudwyd Maxen* (cf. *Rev. Celt.*, XXXI, 109) et du *Cyfranc Lludd a Llewelys* (cf. *ibid.* p. 386), a publié récemment à l'usage des classes le texte des *Pedeir Keinc y Mabinogi* d'après le Livre Blanc de Rhydderch (cf. *Rev. Celt.*, XXXI, 106). Cela forme un petit volume in-12 de 92 pages, ne portant aucune indication de lieu, de date ou d'éditeur. Il paraît qu'on peut se le procurer au prix de 2 sh. 6 d. chez la plupart des libraires classiques de Galles et notamment à la maison Jack Edwards, Great Dankgate Street, Aberystwyth. Dans une note qui termine l'ouvrage, l'auteur annonce pour le début de l'année prochaine une édition du texte comprenant préface, notes et glossaire. Ce futur ouvrage rendra certainement de grands services à tous ceux qui veulent s'initier au moyen-gallois. Pour le moment il faut se contenter de cette petite brochure, où le texte du Livre Blanc est publié seul. L'auteur n'a fait de corrections que là où elles s'imposent et il n'a qu'exceptionnellement indiqué en note les variantes du Livre Rouge d'Hergest. On peut regretter qu'il n'ait pas pris soin d'indiquer les pages du manuscrit, de façon à permettre au lecteur de se reporter aisément au texte original pour y vérifier une référence. S'il avait pris soin d'établir une concordance avec le manuscrit, peut-être se serait-il aperçu qu'il avait sauté une phrase dès le début, à la ligne 14 de la page 3 de son texte (col. 4, l. 9-12 du manuscrit). Parmi les corrections proposées par l'auteur, une des plus heureuses est à la page 90. Le second des englynion du texte est par l'addition du mot *gwres* rétabli dans son entier ainsi qu'il suit :

dar a dyf yn ard uaes
nis gwlych glaw, nis mwytawd gwres, etc.

C'est également une excellente idée d'avoir à la page 5 ajouté *ac idaw ynteu* à la fin d'une phrase embarrassée, qui s'en trouve tout éclaircie ; on conçoit aisément que ces trois mots aient été sautés par le copiste, la phrase suivante commençant par *ac ynteu*. A la page 50 aussi, l'addition de *gystal* est plausible ; comme à la page 73, l'addition de *heb y Gwydyon*.

Ces additions au texte sont placées, suivant l'usage des éditions classiques, entre crochets carrés. Il est fâcheux que l'auteur se soit souvent servi de ces mêmes crochets pour indiquer les additions qu'il empruntait au Livre Rouge. C'est le cas par exemple p. 7 (*wreic* R. B. 6, 24), p. 18 (*honno* R. B. 17, 3), p. 69 (*na* R. B.

61, 22), p. 77 (*heb y Math* R. B. 68, 14), p. 83 (*heb hitheu* R. B. 73, 4), p. 85 (*heb ef*, R. B. 74, 24, placé, il est vrai, différemment).

A la page 6, les crochets carrés sont mal placés ; le texte du W. B. porte *canis rywelsei ef* (col. 9, 20) et celui du R. B. *kanys gwelsei yr ys talym*. En écrivant *canis rywelsei ef ys blwydyn* [*wynteu*], l'auteur ne donne pas une idée exacte de sa correction. Celle-ci est peut-être inutile, si on lit avec M. J. Loth *can nys gwelsei yr ys talym*. — A la page 45, dans un passage probablement corrompu, où les manuscrits ne sont pas d'accord (W. B. 57, 32 : *da a dwy ynys adiffeithwyt* ; R. B. 40, 27 : *ysda dwy ynys adiffeithwyt*), l'auteur corrige en *da a* [*gwyr*] *dwy ynys* « les hommes vaillants de deux îles ». C'est ingénieux ; mais cela ne rend pas compte de la leçon du Red Book (la moins intelligible des deux), et il est douteux que tel ait été le texte de l'archétype.

Dans quelques passages, on peut regretter que M. Ifor Williams n'ait pas utilisé les notes de M. J. Loth à sa traduction des Mabinegion. P. 8, l. 17, les deux mots *ot gwnn* doivent être rattachés à ce qui suit : . . . *nys attygy y gennym.* » — « *Ot gwnn, nac attygaf yrof i a duw* ». C'est à peine une correction au texte. — P. 44, au lieu de *Aber Henvelen* dans les deux manuscrits (R. B. 40, 17 ; W. B. 57, 16) il faut lire *Aber Henvelen.* — P. 56, l. 17, l'auteur maintient la leçon *lywenyd* du W. B. (*lewenyd* R. B.), alors que s'impose la leçon *lueryd*, qui est en fait celle d'un autre manuscrit plus ancien (*leferit* Pen. 6). Avant de connaître le ms. Pen. 6, M. J. Loth avait proposé cette correction, qui est évidente.

XIX

La carte linguistique de l'Europe, qui est déjà si bigarrée, va-t-elle se charger d'une couleur nouvelle ? Tous ceux qui ont lu la *Social History of Ireland* du regretté Joyce — c'est-à-dire sans aucun doute tous ceux qui s'intéressent au celtisme — ont pu être frappés d'une note ajoutée au bas de la page 472 du tome Ier. Il y est dit en propres termes : « There is a movement also — following the example of Ireland — to revive Manx and Cornish ». Passe encore pour le mannois, bien qu'il soit des plus malades, au dire des gens renseignés. Mais quel moyen de jamais ressusciter le cornique, depuis près de cent cinquante ans qu'il est mort ? L'affirmation de Joyce, en 1904, dut faire sourire plus d'un lecteur.

Le cornique en effet a cessé de vivre sur des lèvres humaines depuis le 26 décembre 1777, où Dieu a rappelé à lui la vieille

Dolly Pentreath, après l'avoir d'ailleurs laissée sur terre plus de 102 ans. Elle en a emporté avec elle l'idée, qu'elle avait naturelle. Nous ne pouvons plus aujourd'hui nous le représenter qu'artificiellement. Nous n'avons pas de disque de phonographe qui nous reproduise le rythme et l'intonation de ce langage disparu ; nous n'avons même pas la ressource du perroquet, qu'avait imaginé la fantaisie d'Anatole France. Nous sommes réduits à l'étude des vieux textes, grimoires à l'orthographe compliquée, comme le savent les lecteurs de la *Revue Celtique*. Mais tout le travail de réflexion que l'on fait à l'âge adulte pour s'approprier une langue nouvelle ne vaut pas l'apprentissage de l'enfant qui reçoit de ceux qui l'entourent le précieux dépôt de la langue qui servira d'outil à sa pensée.

Il y a cependant des gens en Cornwall, comme Joyce le soupçonnait, qui rêvent d'un « revival » du cornique. Le fait nous est affirmé par le *Western Morning News* du 13 juin 1924. Ce journal contient le récit détaillé d'une fête cornique, qui avait eu lieu la veille à l'école Saint-Andrews, de Redruth. A l'instigation du Rev. G. H. Doble, vicaire de la paroisse, assisté de son curé le Rev. H. W. Sedgwick, on représenta sur la scène le vieux mystère cornique *Beunans Meriasek*, écrit en 1504 par Dominus Hadton. L'assistance était des plus choisies ; on y voyait l'évêque de Truro et Lady Mary Trefusis, des membres de la Old Cornwall Society et des élèves de la Truro High School, et M. Henry Jenner, le philologue bien connu. Celui-ci, dans un savant discours, rappela ce qu'était le théâtre cornique, ce qu'il avait d'original bien qu'il fût inspiré de modèles anglais. Le *Beunans Meriasek* est probablement le plus original des drames corniques, car il traite de légendes locales, combinées il est vrai avec des histoires tirées de la Légende Dorée. La source en doit être dans quelque vie latine du saint, analogue à celles que contient le recueil d'Albert le Grand. La vie de saint Mériasek, évêque de Vannes et patron de la paroisse de Camborne (en Cornwall), a l'intérêt de montrer l'étroit rapport qui exista toujours entre la Bretagne armoricaine et le Cornwall. En 1504, on devait se comprendre sans peine des deux côtés de la Manche, car les deux langues étaient fort semblables ; et il y avait d'ailleurs des relations constantes entre les deux pays.

Le Rev. G. H. Doble ne présenta cette fois à son auditoire qu'une adaptation anglaise du *Beunans Meriasek*. Il n'y eut rien de cornique dans la représentation, sauf le nom de « plain-an-guary », donné au lieu de la scène [1]. Mais ce n'est qu'un commencement.

1. Ce nom, qui signifie « la Plaine du jeu », se rencontre en différents

Et M. Jenner salua de ses vœux le jour où le mystère serait donné sous la forme que comprenaient les auditeurs de 1504. La veille de la représentation du *Beunans Meriasek* à Redruth, le Lord Chief Justice du Free State of Ireland, en ouvrant la session à Dublin, prononçait un discours en irlandais. Cela est de nature à faire rêver certains Cornishmen. « If one branch of the Keltic race can revive its ancient and half-forgotten language for purposes of state, it should not be impossible for another to do the same as a matter of local patriotism and historical interest » : telle est la conclusion d'un article du *Western Morning News*.

On pourrait faire observer qu'il y a quelque différence entre le cornique et l'irlandais, que ce dernier n'est pas mort, qu'il a toujours été parlé et qu'il manifeste depuis quelques années une vitalité entretenue par de puissants motifs ; le souci de l'indépendance nationale est autrement plus efficace pour ranimer une langue que l'intérêt historique, et même le patriotisme local. Mais la science doit se borner à observer les faits, sans essayer de les diriger : aussi bien les forces qui entraînent les hommes échappent-elles à tout contrôle de la réflexion calme et raisonnée. Il est peu vraisemblable que l'on entende jamais reparler cornique. La manifestation de Redruth n'en est pas moins curieuse par le symptôme qu'elle révèle. N'essaiera-t-on pas aussi de faire renaître le vieux-prussien, qu'un vieillard parlait encore, à ce qu'on rapporte, en 1677 ? Et le polabe, disparu au XVIIIe siècle ? Et le vegliote, dont le dernier survivant, Antonio Udina, mourut accidentellement le 10 juin 1898, à l'âge de 77 ans ? Les forces de dissociation sévissent si puissamment à l'heure actuelle qu'on ne peut prévoir où elles entraîneront l'Europe. Aux raisons que les hommes ont déjà de ne pas s'entendre semblent devoir se joindre de nouveaux motifs tirés de la multiplication de langues différentes. Cela réserve aux relations futures entre les peuples des complications qu'on ne prévoyait guère il y a vingt ans.

XX

Le succès de la *Légende de la mort* de M. Le Braz, annoncé il y a dix ans à cette même place (*Rev. Celt.*, t. XXXIII, p. 492) ne cesse pas de s'affirmer. Une quatrième édition vient de paraître

endroits du Cornwall, et notamment sur le territoire même de Redruth. Il rappelle les anciennes représentations de mystères, si en faveur dans le pays, et qui avaient lieu en plein air. Des restes d'amphithéâtres se voient encore d'ailleurs à Perranzabuloe et à Saint-Just-en-Penwith.

chez l'éditeur Champion, enrichie de chapitres nouveaux. Le premier volume a passé de 396 à 448 pages, le second de 468 à 506. La bibliographie et l'index ont été revus et complétés [1]. M. Dottin a augmenté les précieuses notes que l'on doit à son obligeante érudition. Il n'y a pas à revenir sur les qualités de cet ouvrage, un des meilleurs qui soient partis de la main de M. Le Braz ; son principal mérite est d'avoir fait connaître un des côtés les plus attachants de l'âme bretonne.

M. Le Braz présente cette quatrième édition comme définitive ; c'est-à-dire qu'il semble renoncer à poursuivre davantage une enquête commencée par lui il y a plus de trente ans. Il sait pourtant que la moisson n'est pas épuisée et qu'il pourrait trouver encore mieux qu'à glaner. L'article récent de M. Cuillandre dont la *Revue Celtique* a parlé récemment (v. t. XL, p. 474) suffirait à le prouver [2].

XXI

Livres nouvellement parus dont il sera rendu compte ultérieurement :

Edmund Curtis. *A History of Mediaeval Ireland* from 1110 to 1513. London, Macmillan and C°, 1923 viii-436 p. 8°.

Georges Dumézil. *Le festin d'immortalité*. Paris, Geuthner, 1924. xix-322 p. 8°.

Henry Lewis. *Llawlyfr Cernyweg Canol* [manuel de moyen cornique]. Wrecsam, Hughes a'i fab. 1923. viii-95 p. in-12. 3 s. 6 d.

Cecile O'Rahilly. *Ireland and Wales*. London, Longmans Green and C° 1924. viii-154 p. 8°.

J. Vendryes.

1. On peut s'étonner toutefois de n'y pas voir figurer l'ouvrage de lady Gregory, *Visions and Beliefs* (v. *Rev. Celt.*, XXXIX, 91), qui rappelle beaucoup dans sa genèse et dans sa disposition l'ouvrage de M. Le Braz et qui contient sur les idées de la mort et de l'au-delà en Irlande nombre de traits qui prêtent à comparaison avec la Bretagne. — Manque également l'ouvrage de Daniel Deeney, *Peasant lore from Gaelic Ireland*, London, D. Nutt, 1900 (cf. *Rev. Celt.*, t. XXI, p. 338).

2. L'explication de *proella* donnée au tome I, p. 424 est corrigée, d'après l'article de M. Cuillandre, à l'erratum du tome II, p. 502. — P. 194, n. lire p. 185 et non p. 85.

Le Propriétaire-Gérant : Edouard CHAMPION

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

THE ANNALS

IN

COTTON MS. TITUS A. XXV.

INTRODUCTORY NOTE.

THE TRANSCRIPT. — 'K (7)', 'K (18)' etc. means that 'K' or one of the other equivalents for 'Kalendae' or 'Kalendae *Enair*' is written seven (eighteen) times consecutively in the manuscript.

No accents or marks of length have been supplied. Vowels bearing the apex are so accented in the manuscript, and vowels bearing the macron have the mark of aspiration written over them in the manuscript.

In some cases however this mark seems undoubtedly to have the value of 'h' and has been accordingly transcribed *h*.

The punctum which almost always surmounts 'y' in the original has not been reproduced. Here and there the punctum occurs over consonants (other than 't' and 'c'). These puncta are not reproduced in the text but registered in footnotes.

Ordinary contractions are used profusely in the Latin text, and much less frequently in the Irish. These have as a rule been expanded silently. But in one case it seemed advisable to adopt a system to show the practice of the scribes. 'E' with subscript 'a' has been transcribed 'ae' in the Latin. In the Irish it is used for (1) the diphthongs (2) short 'ai', 'oi' (3) broad 'e',[1] and has been transcribed (1) *ae* (2) *ai* (3) *ea*. The spelling 'ea', which perhaps looks out of place in a 13th Century text, is used freely in the later leaves of this manuscript, and it is by no means unknown to the first scribe, who writes *heleanib* in § 281 and *Caslean* in § 384.

The text has been broken up into paragraphs. The use of capital letters and the division of words have been to some extent normalised.

DATING. — The first scribe, by his manner of sprinkling 'K' or 'Ki-En-' over his page, has made it appear at a first glance as if he accounted for every year between the beginning of the world and his own time. But a second glance at almost any portion of his work shows that this appearance

1. Simple 'e' is also used for all these by first scribe, besides a variety of digraphs for (1) and (2) and 'aei' for (1).

is entirely false. He is in fact flagrantly careless in this, as in many other matters; and no reasonable system of dating can be evolved from the internal evidence of the manuscript. Dates have therefore been supplied as follows:

(1) The few indications of date down to A. D. 431 are intended merely to serve as signposts in the wilderness of miscellaneous events. (2) From A. D. 432-1013 dates are from the *Annals of Ulster* (A. U.), rectified by one year after 485. It sometimes happens that these Annals assign to one year events which A. U. places in distinct years. Sometimes too, the text gives events in an order differing from the order of A. U. In these cases an earlier date has not been inserted following a later date.

(3) From 1014 to the end the dates are from the *Annals of Loch Cé* (A. L. Cé), supplemented by A. U. Occasionally an event recorded in these Annals is given by the Four Masters (F. M.) but not by A. L. Cé or A. U. To such events a date has only been supplied from F. M. if it fits in with the scheme established by dating from A. L. Cé and A. U., and with the number of kk in the text. The date 1116 is an instance.

(4) A. U. breaks off at 1131 and A. L. Cé at 1137. A. U. resumes at 1155 and A. L. Cé at 1170, The interval between the death of Domnall Ua Dubthaich (1137, A. L. Cé) and that of Toirdelbach Ua Conchobair (1156, A. U.) has been dealt with as explained in the footnote to the year 1134.

THE ANNALS IN COTTON MS. TITUS A. XXV

1. [f. 2.] K (7). Kal. Enair iii. K (18). Kal. Enair vi. K (18). Kal. Enair ii. K (18). Kal. Enair v. K (18). Kal. [Enair] vi. K (18). Hoc anno natus est Enos. Ab Adam usque [ad] Enos anni cccxxxv.

2. Kal. Enair iii. K (37). Kal. Enair ii. K (18). [1] Hoc anno natus est Cainan. Enos enim xc annorum genuit Cainan. Ab Adam usque ad Cainan ccccxxv.

3. K (2). Kal. Enair vii. f[eria]. K (18). Ab Adam cccclxxvi.

4. Kal Enair iii. f[eria]. K (18). Kal. Enair v^a^. feria. K (18). Malalel hoc anno natus est. Ab Adam usque ad Malalēl anni ccccxcv.

5. K (7). Kal. Enair i^a^. f^a^. K (18). Kal. Enair iiii. K(18). Kal. Enair vii^a^. K (18). Anni ab initio mundi dlx.

1. *In margin* [..] clxẋ *and below that* ix.

6. K (10). Hoc anno natus est Iareth. Ab Adam usque [ad] Iareth anni dlix.

7. K (9). Kal. Enair. v. K (18). K (19). dxcix. [f. 2. b.] K (19). dcxviii. K (19). dcxxvii. K (19). dclvi. K (19). dclxxv. K (19). dcxciiii. K (19). dccxiii. K (20). Enoc hoc anno natus. Ab Adam usque [ad] Iareth[1] anni dccxxii.

8. K (19). K (19). K (19). Hoc anno natus est Mathusalem. Ab Adam usque [ad] Mathusalem anni dcclxxxvii.

9. K. dcclxxxix. K (19). dccccviii. K (19). dccccxxvii. K (19). dccccxlvi. K (19). [2] dccclxv. K (19). dccclxxxiiii. K (19). dccccciii. K (19). dccccxxii. K (19). Adam hoc anno mortuus est secundum lxx interpretes et Methodium et Iosephum qui computant c annos luctus Adam et mortuus est. dccccxxx.[3].

10. K (19). dccccclii. [f. 3.] K (15). Hoc anno Lamech natus est. Ab Adam usque [ad] Lamech anni dccccclxxiiii.

11. K (5). dccccclxxx. K (18). dccccxcviii. K (19). Mille xiii. K (14). Hoc anno Adam mortuus est secundum Ebreos sed hoc falsun est.

12. K (5). Mxxxvi. K (19). Mlv. K (19). Mlxxiii. K (18). [4] Mlxxiiii. K (19). Mxciii. K (19). Mcxii. K (19). Mcxxxi. K (19). Mcl. K (9). Hoc anno natus est Noe. Ab Adam usque [ad] Noe mille clviii.

13. K (10). Mclxxix. K (19). Mclxxxviii. K (19). Mccvii. K (19). Mccxxvi. K. Mccxxvi. [5] K. Mcclxxxiii. K. Mccxlv. K. Mcclxiiii. K. Mccccxxi K. Mccccxl. K. Mccclix. K. Mccclxxviii. K. Mccccxcix. K. Mccccxvi. K. Mccccliiii. K. Mccccclxxiii. K. Mccccxcii. K. Mdxi. K. Mdxxx. K. dxlix. K. dlxviii. K. Mdlxxxvii. K. dcvi. K. Mdc.[6] [f. 3. b.] K. Mdcxliiii. K. (12), H[oc] tempore nati sunt Sem C*h*am et

1. ? *read* Enoc.
2. An erasure here, where the scribe probably wrote two kk too many.
3. *In margin* : dccccxli.
4. There seems to have been another k here originally.
5. *In margin* [. .] cxlv.
6. The rest of this date was perhaps erased in the process of mending the leaf. On the lower margin of this page is written, in a later hand : " Annales monasterij de Buellie in Hibernia ".

Iafeth. Adam post dcccxxx annos in Ierusalem obiit. In loco Caluarie sepultus. Aliquandiu requieuit deinde in Ebron translatus in terram de qua assumptus est rediit. Abel filius Ade xxx annorum apud Damascum occiditur a fratre. Seth moritur. Gigantes orti sunt in terra quorum statura erat xv aut xx cubitorum.

14. K. (8). K. Mdcci. K. Mdccxx. K. Mdccxxxix. K. (19). Hoc anno ante diluuium uenit C*h*esar ingen Betha *meic* Noe in Hiberniam cum cl uirginibus ac tribus uiris ubi apud Cul in diluuio perierunt. In hoc anno uenit diluuium de uite Noe. Sem c annorum erat quando genuit Arfaxat biennio post diluuium. Mdcclvii.

15. K. Mdcclviii. K (19). Mdcccxxvii K (19). Mdcccxciii. K. dcccclxcvi. K (2). Mdccccliii. K. Hoc anno natus Falech. Mdccclxxii.

16. K. Mdcccclxxvii. K. Hoc anno natus Reu.

17. K. Mdccccxc. K. Mdcccccxxix. K. Mdcccxlviii. K. Hoc anno natus est Nachor.

18. K. Hoc anno natus est Thare. Mdccccclxxxvi.

19. K. Mdccccc. K (22). [Fi]nit secunda etas.

20. K. Hoc anno natus est Abraham in terra Calde[orum].

21. K (6). Hoc anno [1] Noé emi[f. 4.]sit spiritum. Cuius tempore extitit diluuium. Huius tempore primitus uisa est yris et pluuia et hominibus ussus carnium concessus est. Babilonia conditur. Hec secunda etas continet annos ccxcii a diluuio usque ad Abraham. Iuxta Ebraicam ueritatem generationes x. Secunda etate apud Babel primus regnauit Nemroth gigas cui successit filius eius Assur a quo Asirii. Huius filius Bel qui et Belus regnauit. Belo prim*o* sacrificia facta sunt. Huius filius Ninus. Hic condidit Ninue*n*. Huius tempore inuenta est magica ars. Tempore Nini natus Abraham. Abraham duodecimus a Noe.

22. K. Hoc anno lx^{e} etatis Abraha*m* tenuit Partholon mac Sera meic Essru Hiberniam qui primus regnauit ibidem.

1. *Erasure here of 4 or 5 letters. On the lower margin is written, in Irish script and in blacker ink* : [c]ein corgab d*auid* in*t*laith fedil. xl di bliad*naib* ix. c. coniddemin [ ] dule. nocha ní aisc nuíde. ocht cet cruth dorime. di mile mor mile.

23. K (32). Hoc anno c etatis sue Abraham genuit Ysaac.

24. K (4). Kal. i^a. f. lxx. K (33). Isaac anno etatis sue lx genuit Esau et Iacob patriarcas post quorum ortum uixit annis cix.

25. K (4). K. Hoc anno Abraham mortuus est. Huic primo repromisus est Christus et huic primitus data est circumcisio. Hic inuenit Ebreas litteras et docuit Caldeos astronomiam et Egiptios geomettriam. Huius tempore v ciuitates Sodomorum et Gomorreorum cum aliis submerse sunt. Hic accepit uictoriam de v regibus secum tulit Loth et omnem substantiam eius. Cui obuianti de prelio Melcisedech rex Salem obtulit ei panem et uinum et ministrauit exenia .i. fercula et super epulas benedixit Dominum qui Abrahe subdiderat [1] [f. 4. b.] inimicos. Erat enim sacerdos Dei altisimi. Cui Abraham decimas dedit de omnibus spoliis. Et tunc primum decime leguntur date. Primitie uero Abel.

26. K. Melcisedech l anno Iacob mor*itur* et Sem filius Noe eodem anno mortuus est.

27. K (21). Ioseph uenditur a fratribus anno xvi^o. Sciendum quod ante mortem Ysaác xii annis uenditus est Ioseph. Post uenditionem Ioseph uenerunt xi ut lenirent patris dolorem. qui noluit eos audire sed dicebat. Descendam lugens ad filium meum ad infernum. Tunc in inferno enim erat quidam locus beatorum longe semotus a locis penalibus qui ob quietem et separationem ab aliis. sinus dicebatur, sicut sinum maris dicimus. et dictus est etiam sinus Abrahe. quia etiam Abraham ibi erat in sustentationem usque ad mortem Christi. et locus ille in limbo positus erat inferni.

28. K (13). Isaac moritur anno lxxx^o etatis sue et sepelierunt eum filii sui in Ebron in spelunca duplici.

29. K (8). Iacob anno cxxx^o etatis sue descendit in Egiptum.

30. K (16). Iacob moritur anno cxlvi etatis sue. Cumque uideret obitus sui imminere diem ; uocauit Ioseph. et fecit ut poneret manum suam sub femore suo. et iurauit quod sepe-

1. *On lower margin, in Irish script* : mongach m*usga* *and another word very faint and doubtful.*

liret eum in sepulcro maiorum suorum quod Abramium dicitur. Cura fuit sanctis sepeliri in terra ; in qua sciebant Christum resurrecturum ; ut cum eo resurgerent. Distat enim Abramium a Caluaria fere xxx miliaribus. Cognouit autem se Iacob moriturum conuocauit filios suos [f. 5.] et ait. Congregamini ut annuntiem uobis [1] in diebus nouissimis. Ad literam de divisione terre et statu tribuum futuro prophetauit. Aptissime uero de utroque Christi aduentu. Nunc tangit Ruben. Ruben primogenitus meus. fortitudo mea. principium doloris mei .i. sollicitudinis meae circa filios. [2] prior in donis. major imperio. suple.[3] Effussus es sicut aqua. .i. in uilem libidinem. non crescas quia ascendisti cubile patris tui. Sufficiat enim tibi pro crimine tuo parem te esse ceteris. Modo redit ad Simeon et Leui. Simeon et Leui uassa iniquitatis. In consilio eorum non ueniat anima mea. De Simeone enim scribae. de Leui sacerdotes. quorum consilio Christus occisus est. Balaam qui et Héliu in libro Iob dicitur sub quo locuta est asina.

31. K (12). iiM.cccxlvi. K (3). Ioseph moritur in Egipto anno cx° etatis sue.

32. K (20). Hoc tempore rogabsatar fir bolc Herind.[4]

33. K (23). Aaron hoc anno natus est.

34. K Moyses natus est. De plagis. Et ait Moyses. In hoc scies quia Dominus sum. percutiam uirga aquam fluminis et uertetur in sanguinem pisces morientur. et ita factum est. iiM.cccclxix.

35. K (10). Hoc tempore acceperunt tuatha de danand fortitudinem et potestatem *for feraib* bolc.

36. K (4). Meic Miled in Hiberniam hoc tempore uenerunt. iiM.dliii.

37. K (4). Aaron hoc anno natus. [5]

38. K (2). Moyses mor[f. 5. b.]tuus est anno cxx etatis sue in terra Moab Domino iubente. Et sepeliuit eum Dominus

1. Gen. XLIX, 1 : ut annumtiem quae ventura sunt vobis.

2. Esse debueras *is here inserted above the line.*

3. This is perhaps a scribal note, which our author or a predecessor has incorporated into his text.

4. The translation of passages in Irish will follow the text.

5. ? *read* mortuus.

in ualle terre Moab et non cognouit homo sepulcrum eius in hodiern*am* diem. Quod ideo factum autumant Ebrei ne impi[i] Moysen pro Deo colerent. quia proni erant a[d i-] dolatriam. Et cum esset tante etatis nec caligauerat occulus eius nec dentes eius moti sunt. Et fleuerunt eum filii Israel xxx diebus et non surrexit ultra propheta in Israel sicut Moyses quem Dominus noscet facie ad faciem.

39. K. Iosue filius Nún rexit populum.

40. K (13). iiM.dxciiii. K. Iosue filius Nún rexit populum Israel xxvii annis secundum Iosephum. Secundum uero Ebreos xxvi.

41. K (26). Iosue filius Naue uel Nún mortuus est cum esset cix annorum. xliiii erat annorum cum accesit ad Moysen et xl annis ei seruiuit in deserto. ex quo colligitur quod xxvi annis rexit populum trans Iordanen et sepelierunt eum in Tamnazare [1] que sita est in monte Effraim. Eleazar quoque mortuus est et sepelierunt eum in Gaas Finéés et filii eius [2] que data est ei in monte Effraim. Qui Finéés successit patri in sacerdotium. Caleph creditur prefuisse populo sed pro modicitate temporis nec rectoribus nec iudicibus annumeratus est. Si queritur quare Moyses et Iosue inter iudices non annumerantur. dicimus quod non solum iudicauerunt populum sed rexerunt. Ceteri uero nihil iuris in populo [3] habue[f. 6.] runt nisi quod in tribulationibus suis consilio et prudentia eorum populus utebatur.

42. K (11). iiM.dcxxxii. K (13). Hoc tempore Helena ab Álexandro Priami filio rapta est et Troia a Grecis petita est.

43. K (3). Hector interfectus est ab Achille in expeditione Troie.

44. K (2). Achilles ab Alexandro Priami [filio] occisus est in expeditione. Hoc tempore obsessa est Troia. Ex parte Grecorum occisa [4]sunt dccclxxxvii. Ex parte uero Troianorum dclxxxv.

1. Judicum II, 9 : Thamnathsare.

2. Jos. XXIV, 33 : in Gabaath Phinees filij eius.

3. The lower margin of this page is covered with the traces of writing. The reagent has been applied, but the writing was too thoroughly erased to be made legible. The first twelve letters are almost certainly " ella ella hisl ".

4. *Sic ms.*

45. K (9). iiM.dcccxcviii. K. Samson de tribú Dán iudicauit Israel ix annis.

46. K. Mortuus est Samson ex dolo uxoris sue Dalidae.

47. K (4). Heliú sacerdos iudicauit populum xii annis sed non hic debuit scribi sed ante scilicet post Samsonem. Samuel xl [a]nnis iudicauit Israel.

48. K (15). iiM.dcccxc.

Saul primus rex Ebreorum regnauit xx siue xl annis. Huius tempore Dauid occidit Goliam gigantem. Dictum est quod filius unius anni erat Saul cum regnare cepisset et duobus regnauit in Israel. Unius anni dic*tur* .i. humilis tanquam paruulus. Duobus autem annis reg*it* .i. iusté rexit populum. In reliquis uero annis regni quasi tirannus fuit et non rex. Mortuus est Saul .i. occisus fuit a Philisteis in monte Gelboe et percussi sunt iii filii eius cum eo .i. Ionathas. Aminadab [1] Melchisua. Ysboseth autem domi erat. Quidam [2] [f. 6. b.] autem adolescens de prelio uenit ad Dauid et nuntiauit ei cuncta que acciderant. Aiunt *h*Ebrei hunc fuise filium Doéc Ydumei. Cui pater priusquam irrueret super gladium suum tradidit insignia regis que custodiebat ut ferens ea a[d] Dauid redderet eum sibi placabilem. Sed Dauid e conuerso post paululum iusit occidi eum. Finit tertia etas que continet annos ab initio mundi iiiiM.cxxiiii usque ad Dauid.

49. Kal. Enair ii f[a]. lxvi[a]. Quarta etate rex Dauid regnauit in Ierusalem xl annis et erat de tribu Iude et durauit regnum eius usque ad trans. [3] K. ab initio mundi iiiiM.cxxvii.

50. K (4). [4] Mortuus est Dauid rex in ciuitate sua et sepultus est in Ierusalem cum regnasset xl annis. Circa tumulum cuius fecit Salamon viii loculos thesaurorum. quorum unum post iM.ccc annos aperuit Hircanus pontifex et alium Herodes.

1. I Reg. XXXI, 2 : Abinadab.

2. *On lower margin, in Irish script* : O abra*h*am co d*auid*. is d*erb* cenosriagla. da blia*dain* dafichet ar .dcccc. blia*dna* O adam coragbadh d*auid* i*n*arige. is xc. debli*adnaib* oc*h*t cet is dimile.

3. ? = transitum

4. *On lower margin* : O d*auid* coruccad. in popul in doére. lxx. tri bliadna cethri chet cen tshóebe O ada*m* corderach. do*n* pop*ul* atire. iii blia*dna* lx. ccc. is t*r*i mile.

In diebus Dauid Kartago condita est. Tempore Dauid hominibus claruit Nathan et Gaad prophete et Asaph. In principio regni sui occidit Salamon fratrem suum et Ioab et Semei. Salamon filius Dauid regnauit xl annis. Hic fecit primum templum in Ierusalem.

51. K (19). Salamon filius Dauid rex Israel moritur. qui amauit mulieres alienigenas contra legem. et posuit maculam in gloria sua et scisma in genere suo. Fueruntque ei uxores. quasi regine. dcc. Iosephus tamen dicit [f. 7.] lxxx. et concubine ccc. que auerterunt cor eius ; cum iam senex esset et secutus est deos alienos ne delicias [1] contristaret. et edificauit in excelsis circa Ierusalem tria fána ydulorum. unum Azathé [2]. deae Sidoniorum que Iuno dicitur. Secundum ; Chamós ydolo Moabitarum. Tertium ; Moloch. ydolo Amonitarum ; cuius fanum statuit in monte Oliueti ; e regione templi quod plurimum Deo displicuit. et locus ille locus offensionis. Et ex illa die scidit Deus regnum eius a filiís eius. et decem tribus dedit Ieroboam [3] et unam tribum preter tribum Iuda dedit filio Salamonis. Post mortem Salamonis successit ei Roboam filius eius super Iudam et Beniamin et sunt cum eis Leuite usque in hodiernam diem prope templum quod erat [4] in Ierusalem et tunc separata [5] est [6] monarchia regni Hebreorum in duo regna. nec amplius redíit ad unitatem. Et dictum est regnum x tribuum ; regnum Israel pro multitudine sui. Nomen Iacob patris sui sibi reseruans. qui constituerunt super se regem Ieroboam de tribu Effraim filium Nabath. qui primus imperauit. quasi tunc primum impleta esset benedictio super Effraim. Alterum uero regnum ; dictum est regnum Iuda ob dignitatem tribus regie.

52. K (16). Roboam filius Salamonis moritur qui regnauit [7] super Iudam et Beniamin xvii annis. Huius tempore regnum Israel oritur. Abia incipit [f. 7. b.] regnum.

1. .i. mulierculas *superscript.*
2. III Reg. XI, 5 : Astarthe.
3. *The second* o *is written above* u, *which is not cancelled.*
4. e erat *ms.*
5. *In margin.*
6. *Superscript.*
7. Regnu*m ms.*

53. K (3). Moritur Abia et regnat Assa per xl annos uno.

54. K (8). Assá moritur regni xli° anno et Iosapath filius eius regnare incipit. Helias propheta claruit huius tempore non pluit super terram per tres annos et vi menses. Hic primus mortuum suscitauit.

55. K (13). Iosaphat k. xxv. regnauit. Helias propheta in curru igneo et in equis igneis raptus fuit.

56. K (3). xxvii k. Iorám filius Iosapath in octauo anno regni sui moritur.

57. K. Azarias filius Ioram uno anno regnauit. Athalia eius mater vii annis regnauit.

58. K (6). Ioas filius Azarie incipit regnare. Zacharias filius Ioie delapidabatur.

59. K (21). Ioas regnauit xl annis. Amasias incipit regnare.

60. K (12). Amasias regnauit xxix annis.

61. K. Ozias regnat. Ysaias. Osse. Ioel. Amos. Abdias. Ionas. Micheas prophete claruerunt. Tunc regnum Assiriorum in Medos transfertur. quod stetit per annos ccclv.

62. K (15). Ozias regnauit lii. Acaz incipit regnare.

63. K (9). Romulus et Remus generantur.

64. K (7). Achaz regnauit xvi annis.

65. K (7). Roma conditur. Regnum Romanorum oritur.

66. K (17). Ezechias filius Acaz regnauit xxviii annis et dormiuit cum patribus suis et celebrauit exequias eius universus Iuda. et sepelierunt [f. 8.] eum super sepulcra filiorum Dauid. i. eminentius sepulcrum ceteris fecerunt ei causa pietatis qua Deum coluit. Ipse enim sic [1] commendatur in libro Regum. non fuit similis ei neque ante eum neque post de cunctis regibus Iuda. In hoc excipitur Dauid. quia nondum erat sub eo tantum regnum tantum [2] Iuda. Si queritur de Osia ; dicimus quod Iosias melior fuit eo. sed iste proponitur ei in hoc ; quod magnificatus preclaris bellorum titulis et quod tria inaudita fecit Dominus pro eo. regressum solis. additionem annorum. stragem hostium per angelum. Romulus senatum constituit et annum k. Manases incipit regnare.

1. *Ms has* sicut *with punctum under the* c.
2. *Sic ms. or* tamen... tamen.

67. K (17). Manases moritur lv anno regni sui. Et fecit malum coram Domino. Et edificauit excelsa et erexit aras Baal et cetera. Insuper cum arguerent eum prophete misi a Domino; nemini eorum parcebat. sed plateas Ierusalem sangine prophetarum purpurauit. Insuper aliorum sanguinem innoxium fudit multum nimis. donec impleret Ierusalem usque ad os. Ysaiam quoqueauum maternum. secundum Ebreos uel affinem suum. iectum extra Ierusalem circa piscinam Siloé. serra lignea per medium seccari fecit. Qui dum in principio sectionis angustiaretur. petiit sibi aquam dari ut biberet et cum nollent ei dare. Dominus de sublimi misit aquam in os eius. et expirauit. et non sepelierunt eum in sepulcro prophetarum. sed sub quercu Rogél. [f. 8. b.] Unde misit Dominus aduersus Manasen regem Babilonis qui depopulatus est in Iudeam et Manasen dolo captum traxit in Babilonem et pluribus afflixit tormentis et intelligens Manases hanc esse manum Domini. egit penitentiam et attente orauit ad Dominum. et misertus est Dominus; reduxit eum in regnum suum qui omnia bona fecit et sepultus est in orto suo.

68. K (4). Amon ii^bus^ regnauit.

69. K. Iosias incipit regnare. Octo annorum erat Iosias cum regnare [cepisset] et xxx et uno anno regnauit. in Ierusalem. Et perambulauit omnes uias patris sui Dauid non declinauit ad dexteram nec ad senistram sed omnem pietatem et iustitiam in se mirabilem demonstrabat. Nam populum iam reuocabat ab ydolatria. et opera praua uelut senior emendabat.

70. K (20). Iosias moritur. Ieremias propheta hoc tempore claruit. Hic est Ieremias qui templum euertendum prenoscens; arcam testamenti cum his que in ea erant tulit. et precibus suis eam absorberi fecit in pet*ra*. Iocaz filius Iosie tribus mensibus regnauit.

71. K (10). Eliacim eiusdem filius xi regnauit.

72. K (8). Ieconias mensibus tribus. Sedechias filius Iosie regnauit xi annis. Huius tempore destructa est Ierusalem a Babiloniis. Post hoc defecit regnum Iuda quod stetit per annos cccxlix.

73. K (4). Incipit captiuitas duarum tribuum anno tertio

la[f. 9.]acim. Nabugnoscor rex Babilonis capta Ierusalem et captis plurimis in quibus erat. Daniel. Ananias. Asarias. Misael. et partem uassorum templi Domini Babiloniam transtulit.

74. K (11). Tres pueri in caminum ignis.

75. K. Daniel in lacum leonum mittitur.

76. K (6). Ebreorum captiuitas in Babilonia annis lxx. Inter captiuitatem autem Samarie que fuit in Ninué et captiuitatem Ierusalem que fuit in Babilonia cxliiii anni sunt. Ezechiel propheta de terra Cysare fuit filius Buzi de genere sacerdotum. Hic in Babilonem ductus est cum rege Iochaim et matre eius cum Daniele et tribus pueris. Tantam autem auctoritatem prebuit Deus Ezechieli quod preostendit illi quasdam uisiones. similitudines scilicet hominis. leonis. uituli et aquile. Non solum ad prefigurandum euangelizas; sed ut ostenderet Deum Israel Dominum esse totius creature. Per hec digniora omnem intelligens creaturam. Homo enim preest ceteris animantibus. Aquila; rex auium. Leo; ferarum. Bos; iumentorum. et cetera.

77. K. De obitu Ieremie. Descendit Ieremias cum populo in Egiptum ibi sabbatizauit multis annis requieuit quia non colebat. Et factus est ibi sermo Domini ad Ieremiam dicens [1]. [et cetera].

Quinta etas incipit. Hoc tempore ignis ab altari sublatus et in puteo absconditus post lxx annos uiuus in aqua inuentus est.

78. K. Cath Mona Trogaide.

79. K (5). [f. 9. b.] K (19). Nabucodnosor moritur xxvi° anno post euersionem Ierusalem.

80. K. incipit regnum Persarum.

81. K. Persarum rex primus Cirus regnauit xxx annis. Hic laxauit captiuitatem populo. Hunc regina Amazonum scilicet Tammer in Scithia occidit. Cambises filius incipit regnare.

1. *The following is attached by a marginal sign to this place*: O doerad i*n* pop*uil* co gein fiadat fedil. coic .c. is ix *mbliadna*. lxxx co de*m*in O ada*m* corgenair. oen m*a*c m*a*iri mine iddabl*iadain* l^at^ ix. .c. is tri mile.

In historia uero Iudith uocatur filia M*er*arari [1] filii Idox que occidit Olofernem et liberauit populum.

82. K (24). Ab ingressu Scotorum de Egipto usque ad hunc annum xxx^{um} vi^{um} Darii regis Persarum iM anni sunt.

83. K (9). Alexander rexit Macidonios annis xlvi.

84. K (13). Socrates natus est. Ipocras medicus claruit.

85. K (35). Cath Odba ibi cecidit Cathir Find.

86. K (22). Ugane Mor mac Echach Buadaig incipit regnare.

87. K. Alaxander magnus filius Pilipi Alaxandriam condidit. et xii annis regnauit. Hic Tirum destruxit et mundum sibi subiugauit. Ueueno periit.

88. K (17). Cath Temrach la hOengus Turmech Temrach ubi cecidit Fergus la hOengus.

89. K (30). Incipit regnum [f. 10.] Romanorum. Iulius Cesar primus Romanorum singulare obtinuit imperium a quo Romanorum principes Cessares appellati sunt.

90. K (2). Cessar postquam orbem domuit et Pompeum uicit Romam rediit; ibi dum rei publice statum contra exempla maiorum clementer instaurat auctoribus Bruto et Casio [occisus].

91. K (31). Anni ab initio secundum Dionisium vM. clxxxviii. Maria mater Domini hoc anno nata est.

92. K (11). Hic est annus primus noni cicli magni pascalis. qui habet iiii concurrentes bisextiles. et tertius est indictionis annus. Precursor Domini oritur hoc anno. Exurgens enim Maria abiit in montana et cetera. Postea transiuit ad opidum in quo dicunt Zachariam habitasse. iiii° miliario a Ierusalem et ibi natum Iohannem dicunt. Mansit autem Maria ibi mensibus tribus ministrans cognate donec pareret et tunc rediit in domum suam. Et legitur in libro iustorum quod beata Uirgo primo eum leuauit a terra. Octauo die uenerunt circumcidere puerum et postulans pater pugillarem scripsit. Iohannes est nomen eius. Est autem pugillaris; uel tabula que potest pugno includi uel calamus scriptoris.

93. [A. D. 1] K. Hic est annus incarnationis Christi secun-

1. Judith VIII, 1 : Merari.

dum Dionisium. quia secundum eum secundo anno cicli magni pascalis natus est. qui annus habet v concurrentes. xiiii. viii. kal. Aprilis. Mors Con Culind. Mors Emri uxoris [f. 10. b.] Con Culaind. Cath Almone ubi cecidit Eterscel la Nuadat hech. Cath Cliach ubi cecidit Nudat Necht la Conare. Conaire rexit annis xxiii uel xl. Herodes mortuus est.

94. [14] K (13). Octouianus mortuus est annis lvi et diebus xii regni.

95. K (20). Conchubur mac Nessa obiit et Glasne filius eius regnauit.

96. K. Ab initio mundi vM. ccxxx anni secundum Dionisium. secundum uero Ebreos longe pauciores.

97. [33] K (2). Tiberius kl-. ueneno obiit.

98. K (4). Iriel Glumar mac Conaill Cernaig regnauit in Emain annis xl.

99. K. Togail Bruidne da [1] b*er*ca for Conairi Mor. v bliadna d'Erind chen ric(h) [2].

100. K (3). Marcus euangelium scripsit.

101. K (3). Lugaid Roderc i Temraig xxvi annis rexit. Triginta reges du leith Chuind o Lugaid Roderc co Diarmait mac Cerbaill.

102. K (6). Nero rexit annis xvi.

103. K (6). Na Fathaid [3] regnauerunt anno uno.

104. K. Maria Magdalena hoc anno quieuisse aseritur.

105. [62] K (2). Marcus in Alaxandria moritur. Perseus poeta moritur.

106. [65] K (3). Lucanus ac Senica interficiuntur.

107. K. Petrus et Paulus occisi sunt a Nerone uno die et eadem hora.

108. K (7). Andreas crucifixus est hoc anno.

109. K (3). Irel Glunech occisus est o Crimthand Nia Nar.

110. K. Ficha Fidamnas mac Iriel Glunmair [f. 11.] rexit in Emain post patrem.

1. *Corrected from* dec.
2. *The* h *is erased.*
3. Nafat*b*haid *ms.*

111. K (5). Constantinus imperator obiit.

112. K. Crimthand Nia Nar moritur. Carpre Cend Cait regnauit annis v sed non numeratur inter reges propter capitis deformitatem.

113. K. Feradach Find Fechtnach mac Crimtaind [1] regnauit annis xx [2].

114. K. In hoc tempore claruit Morand mac Main a qua [3] inn id Moraind.

115. K. Tomas apostolus in Eculeo iugulatus est.

116. [**91**] K. Clemens discipulus Petri episcopus Rome ordinatur ix anno. Bartholomeus decoriatur.

117. [**96**] K (2). Domitianus a suis occiditur.

118. K (3). Traianus iii^{us} persequitur Christianos.

119. K (3). Iohannes apostolus uirgo Dei electus. qui post exilii relegationem post apocalipsis diuinam reuelationem. post euangelii descriptionem usque ad Traiani principis tempora perseuerans totius Assie fundauit rex[it]que ecclesias. et confectus senio lxviii post passionem Domini anno etatis sue xcix mortuus est. ac iuxta eandem urbem sepultus aseritur.

Clemens papa discipulus Petri apud Cersonam ciuitatem ab Adriano in mare dimersus est. ancora collo eius ligata. A cuius corpore in festo eius semper trium miliarium spacio a uespera usque ad iii^{am} post misam mare recedit. iter prebens omnibus qui confluunt ad eius sollemnitatem. Ibi templum marmoreum siue habitaculum in modo templi [f. 11. b.] marmorei. consecrauit Dominus martiri suo.

120. K (3). Feradach Find rexit in Emain xxvi.

121. K (4). Madianus apostolus interfectus est.

122. K (3). Feradach Find in Temoria mortuus est [4].

123. K (3). Timotheus discipulus Pauli mortuus est.

124. K (12). Marcus Alexandrie episcopus xiii annis.

125. K. Fiacha Find interfectus est i Temraich. [o] Olim mac Conrrach.

1. Crimta*n*ind *or* Crimtai*n*nd *ms*.
2. Annis xx annis *ms*.
3. *Sic ms*.
4. This is written m. ē. and is glossed in the margin : *com*marb*ad*.

126. K (10). Tipraide Tirech rexit in Emain xxx annis. [1] Cond Cetchatach occidit Mag Nuadat hi Maig. Idem Cond occisus est hi Tuait Ambrois. Conairi cliamain Cuind rexit annis viii secundum quosdam. Art Enir rexit annis xxxii° [2]. Ogman mac Fiachach Find rexit in Emain. Cath Cind Ebrat. ria macaib Aelella [3] Úlaim et risna tri Carbrib. i. meic Conaire meic Luga Lama for Lugaid mac Con. Cath Mugi Mucruma ria Lugaid mac Con ubi cecidit Art Ener mac Cuind Cetchathaig et vii filii Aelela Úlaim. Lugaid Lága occidit Art. I Turluch Airt. Benne Brit immorro occidit Eogan mac Aellella Úlaim. Lugaid mac Con in Temoria rexit xxx annis. Cormac Ulata hua Cuind rexit annis xlii. Engus Gobnend mac Fergusa rexit in Emain annis xv. Origines Alaxandrie immo toto orbi clarus habetur. Cath Cranaird ria Cormac hua Cuind for Ultu. Longes Cormaic dar Mag Réin. Cormac hua Cuind d'atri-[f. 12.]gud do Ultaib. Paulus heremita natus est. Cath Focharde Murthemne ria Cormac hua Cuind. Fergus dubdetach rexit in Emain. Tesbaid Cormaic hu. [Cuind] frí ré sectmaine. Cath Crinna Breg ria Cormac hu. [Cuind].

127. [306] K (7). Constantinus imperator xxxiiii ab Augusto Constantii filius ex concubina Helena in Britannia creatus rexit annis xxxii uel l. et mensibus... [4] Hic cum elefantino arreptus est morbo. ei consilium medici dederunt ut sangine infantium lauaretur. Cumque id factum temptaretur et inciperetur. luctum matruum rex audiens misertus est. et ait. non faciam hoc licet sim leprosus perpetuo. Cui ideo Petrus et Paulus apostoli sequenti nocte aparuerunt dicentes. voca Siluestrum papam et ostendet tibi salutis uiam. Quo facto post ieiunium baptizatus uidet manum de celo sibi misam tangentem se in hora baptismi. ac subito sanus abiecta lepra factus est rex et imperator. Post hec dedit licentiam

1. *Opposite this is a reference sign, probably to attach the following* : bl*iadain* et da .f. et tri .c. d*oc* bl*iadna* o testa conn c. c. *At end of this sentence in text, after* Maig *supply* [Léna].

2. *Sic ms.*

3. *The first* e *is written above the first* a, *which is not cancelled.*

4. *Ms has* sex, *with punctum over the* s *and either* i *or a mark of aspiration over the* e. ? *read* ix.

Christianis ut congregarent in unum de toto orbe... [1] Romam dedit Petro et Paulo et coronam dignitatis per manum Siluestri Deo et apostolis obtulit. Fecit basilicam in palatio Sororiano que cognominatur Ierusalem. quia ibi de ligno crucis posuit. His temporibus heresis Arriana exorta est. In Nicéno consilio cccxviii episcoporum fides catholica exponitur contra Arrianum [f. 12. b.] qui erat prespiter in Alaxandria. qui dixit Patri non esse Filium equalem. nec Filio Spiritum Sanctum. Ad cuius dampnationem in Nicena sinodo cccxviii episcopi congregati sunt qui secundum post apostolos simbolum fecerunt.

128. [337] K. Constantinus in uilla Nicomedia mortuus est. Constantius cum Constantino et Constante fratribus suis rexit annis xxiiii.

129. K (24). Dorm[i]tatio Pauli primi heremite cxvi etatis sue anno.

130. K (16). Muredach Tirech occisus fuit o C*ae*lbad mac Cruind la ríg Ulad ic purt rig uas abull.

131, K (7). C*ae*lbad mac Cruind rexit anno uno. Eochu Mugmedon mac Muredaig Tirig occidit eum.

132. K. Eochu Mugmedon mac Muredaich Tirig rexit annis xxxviii.

133. K (2). Constantio Romam ingresso ossa Andree apostoli et Luce euangelize a Constantinopolitanis miro fauore suscepta sunt.

134. K (16). Antonius monacus cv anno etatis sue in Christo quieuit.

135. K (3). Brian mac Echach Mugmedoin rexit annis xxiii.

136. K (6). Martinus episcopus Gallorum miraculis multis efulsit.

137. K. Niall Naegellach [2] rexit annis lxxviii uel xxxviii.

138. K (19). Ieronimus [f. 13.] predicauit in Bethleem.

139. K (21). Niall Neegiallach occisus la Eochu mac Enna Censalaig os muir Ict.

1. Here is a curious compendium, consisting apparently of 'In' and the sign for 'et'.

2. *The second letter is apparently* e *altered to* a.

140. K (4). Patricius captiuus in Hiberniam ductus est [1].

141. K (11). Patricius a captiuitate liberatus est per angelum.

142. K (15). Ieronimus prespiter quicuit anno uite x°c°viii°. mense vi°. qui omnium studium literarum adeptus atque probatissimorum monachorum immitator est factus.

143. K (6). *Lae*gare mac Neill regnum hibernie retinuit.

144. [432] K (3). Patricius archiepiscopus in Hiberniam uenit atque Scotos baptizare inchoauit.

145. K (17). Natiuitas sancte Brigide uirginis.

146. K. Mane mac Neill mortuus est. Xixtus papa occisus est. Laurentius archidiaconus passus est Rome grauissima tormenta et exquisita ut eius plenarie narrat historia. Beatus enim Sixtus cuius supra mensionem fecimus. dum ad Hispanias partes profectus esset. duos iuuenes inde secum duxit. uidelicet. Laurentium et beatum Uincentium eius cognatum. quorum alter remansit cum eo scilicet beatus Laurentius. beatus uero Uincentius cognatus eius in Hispaniam rediit. et ibi glorioso martirio uitam finiuit.

147. K (4). Ab [f. 13. b.] initio mundi usque ad transitum sancti Martini secundum Dionisium anni vM.dcxi. A pasione uero Domini anni ccccxii.

Martinus turonensis episcopus ex hac uita feliciter migrauit. Cuius uita tantis extitit miraculis gloriosa. ut trium mortuorum mereretur esse suscitator et par apostolis dicitur. non pro suscitatione mortuorum. sed propter quoddam miraculum. Cum Turonis iam residens episcopus. uenit ad eum pauper inops. quasi nudus tunicam petiit. Ipse concessit. procuratori suo iubens ut emeret. Uadit ille ad forum uilem tunicam portat et curtam que ueré penula. i. pene nulla poterat dici. Iubet uir sanctus monstrari. Longa erat usque ad genu. mansit usque ad cubitum. et extrahens suam pauperi dedit. et induit illam. Nec multo post preparat se ad celebranda misarum sollempnia et stat [ad] altare sicut mos est in prefatione. Forte

1. *Reference sign in margin, and at foot of page* : xl bli*adna* iar mbas n. ixgiallaig tan*aic* patr*aic* do b*en*dachad hE*rend*. A*nd further* : a cin*nd* *chethr*a bli*adain* iar *m*arb*ad* néil ixgiall*aig*. dogab*ad* patr*aic* anEr*inn*. K (11)... iarna fuascul*ad* iars*in* lassin aing*el*. i. uic*tor*.

manus leuabat ad Dominum. Manicis laxis retrolabentibus cum nec bracia eius erant grossa nec multum carnosa nec prefata prenula protenderetur. nisi usque ad cubitum. remanserunt eadem brachia nuda. Miraculose proueniunt aurei torques ipsaque decenter operuerunt et globus igneus aparuit super caput eius. per quod de[f. 14.]monstratum est Spiritum Sanctum super [eum] descendisse ad robur sicut super apostolos in die penticostes. Per hoc non immerito dictus est par apostolis.

148. [453] K (9). Cath tróiniud [1] ri Laeg*ai*re mac Neill.

149. K (2). Mors Endai meic Cathbath.

150. [457] K (2). Dormitatio sancti senis Patricii.

151. K. Cath Atha Dara for Laegare ría Laignib in quo et ipse captus est. Sed tunc dimissus est iurans per solem et uentum se boues eis dimissurum.

152. [460] K (2). Leo papa quieuit. 152 a. [462] K (3). Mors Laegare meic Neill ic Crellaig Da Phil.

153. [463] K. Initium regni Aelella Molt meic Nathi.

154. [467]. K (4). Quies Be[n]igni successoris sancti Patricii.

155. K (2). Fes Temrach la hAill[ill] Molt.

156. [468] K (4). Dorndgal Brí Éle for Laignib ria nAelill Molt.

157. K (6). Mors Conaill Crimtaine meic Neill.

158. [482] K (3). Cath Ocha in quo cecidit Aelill Molt mac Dathi. la Laugaid mac Loegare.

159. [484] K. Initium regni Lugdach meic Laegaere. 159 a. [488] K (3). Episcopus Moel Ardachaid quieuit.

160. [489] K. Cianan Daem Liacc quieuit.

161. [490] K. Episcopus Mac Calle quieuit.

162. K (3). Ab initio mundi secundum Dionisum vM. dclx usque ad transitum sancti Patricii episcopi. Ab incarnatione uero Domini cccexlviii. Patricius archiepiscopus et apostolus Hiberniensium anno etatis sue c°ix°. xvi° die kal. Aprilis quieuit.

163. [501] K. Mors episcopi Ibair.

164. [513] K. Murchertach mac [f. 14. b.] Erca regnare incipit.

1. I.e. Cathtśróiniud.

165. [514] K. Mac Nissi. i. En*us*gus episcopus Condere [1].

166. [517] K (3). Natiuitas sancti Ciaráni abbatis.

167. [520] K (3). Comgall Ben*n*dcair natus.

168. [521] K. Cainneach Achaid Bo Connig [natus].

169. [523] K (2). Colum Chilli natus est. [2] Beoid Arda Carna quieuit.

170. [528] K (5). [3] Dormitatio sancte Brigide uirginis.

171. [529] K. Benedictus abbas et pater monachorum hoc tempore claruit huius uitam uirtutibus et miraculis gloriosam beatus scribit papa Gregorius.

172. [534] K (6). Badud Murchertaig meic Erta [4]. Ailbe Imlecha Ibair quieuit.

173. [534] K. Tuatal Mael Garb rexit annis xi.

174. [540] K (7). Natiuitas sancti Gregorii pape [5].

175. [549] K (4). Ciaranus filius artificis xxx°iii° etatis sue anno in Christo quieuit. Diarmait mac Cherbaill regnare incipit.

176. [549] K. Tigernach episcopus Cluana Eois quieuit.

177. K (5). Mortalitas magna [6].

178. [558] K (3). Mors Bic meic Dé prophete.

179. K (4). Iugulatio Colmain móir meic Diarmata. Brandanus abbas fundauit ecclesiam Cluana Ferta.

180. [560] K (3). Cath Culi Dremne for Diarmait mac Cherbaill. Fergus 7 Domnall da mac Erca 7 Ainmere mac Setnai 7 Nainnaid mac Duach et *Ae*d mac Echach rí Condacht [7] uictores erant per orationes Coluim Chille.

1. *The sign for* us *is written by itself a little above* En*us*gus.

2. *At top of page, in Irish script* : F. Gein c*h*ai*n* Colui*m* ar cl*e*ri*g*. i*n*diu os Eri*n*n eoluig*h*. f*or* oenlit*h* ni rá*th* uabair. bas bán buadaig m*e*i*c* bronaig.

3. *In margin, in Irish script* : Butti m*a*c B*r*onaig obiit.

4. *Between the lines, in Irish script* : .l. i telcuba fína aidc*h*i s*h*a*m*na i mullach Cleittigh uas Boind.

5. *The following is attached here by a marginal sign* : Tuath*a*l Ma*e*l Ga*r*b mac Cor*m*a*i*c Cha*i*c*h* m*e*i*c* Corp*r*e m*e*i*c* Nell rí Te*m*ra*ch* i nGrellaig Eilte... iugulatus o Ma*e*l mór hú meic hI qui et ipse .i. ua Hargatáin statim occisus est unde dici*t*ur ec*h*t Mail móre.

6. *In margin* : budi Co*n*naill.

7. *Punctum over* d.

181. [**563**] K (2). Passatio Colim Chilli ad insulam Ia.

182. [**564**] K (3). Molasi Daminsi quieuit.

183. [**565**] K. Occisio Diarmada meic Cerbaill [1]. In hoc tempore capta est in murgeilt [2]. Quies Brandani Birra.

184. [**570**] [f. 15.] K (5). Oéna mac Ula abbas Cluana Mac Nóis quieuit. uel. Brenaind Cluana Ferta in Christo quieuit x°c°vi° etatis sue anno.

185. [**578**] K. Etchen episcopus Cluana Ferta [quieuit].

186. [**584**] K(6). Fergus episcopus Lethglase [3] qui fundauit Cill Bian quieuit.

187. [**585**] K. Mac Nisi abbas Cluana Mac Nóis quieuit.

188. K. Initium regni Eda mic Anmirech. Cath Belaig Dathi in quo cecidit Colman Bec mac Diarmata a quo cland Colmáin .i. hu Mailsechnaill. *Ae*d mac Anmirech [4]. Dega [5] mac Caerill quieuit.

189. [**589**] K (2). Quies episcopi [6] *Ae*da meic Bricc.

190. [**595**] K (7). Colum Chilli in nocte Dominica etatis sue anno lxxvii quieuit in Christo.

191. [**598**] K (3). Quies Baithini abbatis.

192. K (2). In hoc anno beatus Gregorius quieuit scilicet in dc° v° anno Dominice incarnationis Dominicae [7] ut Beda dicit in historia sua. Beatus enim Gregorius xiii annis et mensibus sex et diebus x rexit ecclesiam. Anni ab initio mundi vM.dccc v.

193. [**600**] K. Iugulatio [meic] Colmain Moir .i. Subni mac Colmain. la *Ae*d Slane. Quies Ch*ai*nnaig Achaid Bo.

194. [**602**] K (2). Comgall abbas de Bennchor quieuit.

1. *On lower margin* : do réir mart*r*aide oil*ea*in na naem *and, in a different hand* : Cet*hra* xx*it* bli*adna* o báss P*atraic* gu bás Diarmat[a] m*eic* Cerbaill.

2. *A marginal sign here attaches the following* : .i. Lí bán *ingen* Echac*h* m*eic* Muredaig*h for tra*cht Ollorba illín. i. Beonán m*eic* Inli. i. iasgari *Com*gh*a*ill Bennc*ir*.

3. *Punctum over* g.

4. Uictor erat *above the line, in Irish script.*

5. .i. Daig *is written above this word, in Irish script.*

6. Ep*iscopus, ms.*

7. *Sic ms.*

Cath Slemna in quo cecidit Colman Rimidi.[1] rex Eoganensis uictor fuit.

195. [605] K (3). Cath Slabre in quo cecidit Branub mac Echach. *Ae*d Allan regnauit annis octo. Secundo anno Foccae Gregorius papa migrauit ad Dominum. Hic rogante Bonefacio statuit sedem [f. 15. b.] Romane Ecclesie caput esse omnium ecclesiarum quia ecclesia Constantinopolitana primam ecclesiarum se omnium scribebat.

196. [606] K. Mors *Ae*dain meic Gabrain.

197. [611] K (5). Quies Colmain Ela.

198. [612] K. Mors *Ae*da Allain. M*ae*lcoba regnare incipit.

199. [615] K (3). Iugulatio Mailchoba. Subniu[2] Mend regnauit.

200. [618] K (2). *Ae*d Bennain ri Muman [mortuus].

201. [622] K (6). Coemgen Glinni da Lacha quieuit.

202. [625] K (3). Moedoc Ferna quieuit.

203. [628] K (3). Subni Mend mac Fiachra interfectus o Congal Cech mac Scanlain. Domnall mac Eda meic Anmirech regnare incipit.

204. [632] K (4). Mor Muman ingen *Ae*da Bennan mortua est.

205. [637] K (4). Cath Mugi Rath ria Domnall for Congall ubi cecidit Congal Clen mac Scanlain.

206. [642] K (4). Mors Domnaill meic Anmirech.

207. [643] K. Hic dubitatur quis regnauerit post Domnall mac Anmirech.

208. K (3). Beda natus est.

209. K (2). Fursu in Paruna quieuit. Munemoc Leith Moir quieuit.

210. [658] K (7). Cellach mac Mailcoba mortuus est.

211. [661] K (3). Conaing ua Daint [quieuit]. Cumin Fota secundum quosdam quieuit.

212. [663] K (2). Guari Adni mortuus est.

213. [665] K (2). Mortalitas magna .i. in budi Conaill.

1. *This is written* ri midi *in the ms.*
2. *The* i *is perhaps cancelled.*

Diarmait 7 Blathmac dá rí *h*Erend mortui sunt. et Fechin Fabair et alii multi mortui sunt dun budi Connaill [1].

214. [675] K (5). [f. 16.] C*h*end*fae*lad mac Blathmeic meic Eda Slane ria Finnachta meic Duncaith ubi C*h*end Faelad interfectus fuit. Finnact regnare incipit.

215. [680] K (5). Cathal mac Ragallaig [moritur].

216. [684] K (4). Loch Echach du sod i fuil.

217. [692] K (8). Adamnanus ad Hiberniam uenit [2] et euangelium secum tulit.

218. [695] K (3). Finnachta rí Temrach et Bresal a mac iugulati sunt. Longsech mac Engusa regnare incipit [3].

219. [697] K (2). Moling i lLuachair quieuit.

220. [702] K (5). Muredach Mullechlethan mac Fergusa a quo sil Muredaig mortuus est.

221. [703] K. Cath Coraind in quo cecidit Longsech mac Engusa rí hErend cum tribus filiis suis.

222. [705] K (2). Cellach mac Ragallaig rí Connact in clericatu obiit.

223. [710] K (5). Congal mac Fergusa ri Temrach subita morte. Forgal mac Mail Duin re*gnare* inc*ipit*.

224. [718] K (8). Béch Borchi obiit. Pluit fros mela for Athan Bic 7 fros argait for Athan Mor et fros fola [4] super fossam Laginarum et inde dicitur Niall Frosach mac Fergail quia tunc natus est.

225. [722] K (4). Cath Almaini in quo cecidit Fergal mac Mail Duin rí hErend.

226. [723] K. Inrectach mac Muredaich mortuus est.

227. [727] K (4). Murchad mac Brain ri Lagen mortuus est.

228. [732] K (5). Garailt Mugi hEo quieuit.

229. [735] K (3). Cathal mac Murethaig rí Connact a quo cland Cathail [f. 16. b.] mag *Ae* mortuus est. Beda sapiens Anglorum quieuit.

1. *On lower margin* : 1594 *and below that* : Tomolt*ach* mac Eocch*aich* m*ic* Aedha mic Diarm*ata* m*ic* Ruaid*ri* Caoi*ch* mortus *id est* a mi deig*eanaig* na bli*adn*a so ina tig fein a Cluain Fraoich. *At the top of the next page is written* : Gofraid o Domnaill ri Ginol Connaill.

2. ūenit *ms.*

3. Incicipit *ms.*

4. nfola *with* n *cancelled ms.*

230. [735] K (3). Cath Atha Senaich .i. cath Uchbad ubi multi ceciderunt.

231. [739] K. Samthand Cluana Bronaich [1] quieuit.

232. [742] K (3). Cathal mac Finnguni rí Muman mortuus est. *Ae*d balb mac Inrechtaich meic Muredaich rex Connachtie obiit.

233. [743] K. Cath Magi Trega in quo cecidit *Ae*d Allain mac Fergale rí Temrach. Domnall mac Murchada rí Midi post uictor fuit.

234. [747] K (4). Comanus Rosíe uir sanctissimus in Christo quieuit.

235. [749] K (9). Naues in aere uise sunt cum uiris suis os cind Cluana Mac Nóis. [753] Mil mór dacured i tír i mBorchi i n-amsir Fiachna meic *Ae*da rí Ulad. Trí fiacla oir ina cind. 7 .l. ungi in cach íacail dib. Rucad fiacail dib for altoir Benncair.

236. [756] K (2). Fergus mac Fothaith meic Muredaich rí Connact mortuus est.

237. [756] K. Naufragium Delbne Nuadat for Loch Rí. id est xxx ethar doib 7 ni terna dib act luct *ae*ncoti.

238. [763] K (7). Domnall mac Murchada rí Erend mortuus est. Níall Frosach incipit regnare.

239. [768] K (5). Dubinrect mac Cathail rí Connacht mortuus est.

240. [774] K (6). Tomaltach mac Murgaile rí Connact mortuus est.

241. [775] K. Ciaran Belaig Duin quieuit.

242. [778] K (3). [f. 17.] Niall Frosach mac Fergale rí Erend mortuus est.

243. [797] K (2). Domnall [2] mac Donnchad rí Erend mortuus est dccc° ab incarnatione Domini. Unde dictum est

O thus domain cialla cain
coic bliadna [3] mili borrfaid
is dech cét act bliadain sein
co clos éc demin [4] Donncaid.

1. Bronanaich, *ms.*
2. *Over the* a *is written* i.
3. Bliadnan *ms.*
4. *The context seems to require* demic, *but this cannot be read.*

244. [**802**] K (4). Muredach mac Domnaill rí Midi mortuus est.

245. [**803**] K. Cath Rubai Chonaill eter da mac Donchada ubi Elill cecidit et Conchobur uictor fuit. Domnall mac *Ae*da Muindeirc mortuus est.

246. [**815**] K (10). Murgius mac Tomaltich ri Connacht mortuus est.

247. [**819**] K (4). *Ae*d mac Neill interfectus est. Concubur mac Doncada regnare incipit.

248. [**833**] K (14). Concubur mac Doncada rí Erend mortuus est.

249. [**833**] K. Niall Chaelle regnare incipit. Diarmait mac Tomailtich ri Connact m. n. [1]

250. [**843**] K (10). Fergus mac Fothaid ri Connact mortuus est. M*ae*lruanaid ri Midi .i. athair Mailsec*hnaill* mortuus est.

251. [**845**] K (2). Turges do dul ar Loch Ri 7 dun do denum do air 7 a gabail ria Maelsechnaill mac Mailruanaid 7 a badud illoch Uair.

252. [**846**] K. Cathal mac Alella ri ua Mani mortuus est. Niall mac *Ae*da ri hErend mersus est.

253. [**862**] K. M*ae*lsechnaill rí Erend uli mortuus est. *Ae*d mac Neill incipit regnare [2].

254. [**867**] K. [f. 17. b.] K (4). M*ae*lduin mac *Ae*da ri Elich moritur.

255. [**868**] K. Cath Chilli ua nDaigre ria *Ae*d mac Neill ríg Temrach 7 ria Chonchubur mac Taidg rig Connact for uib Neill Breg 7 for Lagni 7 for sluag du gallaib ix. c. uel amplius in quo cecidit Fland mac Connaing rí Breg et ali multi nobiles et ignobiles.

256. [**873**] K (5). Imar rex Normannorum et totius Hibernie et Britanie uitam finiuit.

257. [**879**] K (6). *Ae*d mac Neill rí hErend moritur. Fland mac Mailsechnaill regnare incipit.

1. This letter has a stroke through it and a sloping stroke above it, and is perhaps intended to represent the contraction for 'est'.

2. *On lower margin* in 15th Century hand : Feidlimid ri Muman quieuit.

258. [**882**] K (3). Conchubur mac Taidg ri Connacht mortuus est.

259. [**891**] K (9). M*ae*l Fabaill mac Clerich ri Adni moritur. Banscal ral*ae* in muir i nAlbain cxcv traigid ina fot. xvi fot a trilsi. vi trogid fot a meoir a llama [1] 7 vi fot a srona. xliiii na geg uli.

260. [**900**] K (9). Tadg mac Concubuir rí Connact mortuus est.

261. [**904**] K (4). Sarugud Cenansa la Fland mac M*ae*ilsechnaill for Dondcach .i. a mac fodein et alii multi sunt occisi sunt [1] circa oratorium. Ioseph abbas Cluana Mac Nois qui dicitur Ioseph Locha Con [quieuit].

262. [**908**] K (4). Cath Belaig Mugna ria Lagnib 7 ria Leth Cuind for feraib Muman in quo cecidit Cormac Mac Culennan [f. 18.] ardri Casil 7 arduasal Herend. Fland mac M*ae*ilsechnaill 7 Cerball mac Murigean 7 Cathal mac Concubuir ri Connact uictores fuerunt. Ab Adam usque ad Cormac fluxerunt anni viM.cx.

[**909**] C*ea*rball mac Murigean [2] ri Lagen.

263. [**916**] K (7). Fland mac Mailsecnaill ri Herend moritur. Niall Glundub regnare incipit.

264. [**919**] K (3). Cath Atha Cliath in quo cecidit Niall Glunub.

265. [**925**] K (6). Catal mac Concubuir rí Connacht mortuus est.

266. [**939**] K (13). Maidm ria Congalach mac Mailmithich for gallaib.

267. [**943**] K (4). Murcertach mac Neill rigdamna Erend interfectus.

268. [**950**] K (7). Cath Muni Brocain for gallaib in quo cecidit Ruadri ua Cananan et alii multi. Cellachan rí Casil mortuus est.

269. [**956**] K(2). Congalach mac M*ae*ilmithig rí Herend interfectus est. Ua Neill regnare incipit. Tadg mac Cathail ri Connacht mortuus est.

1. *Sic ms.*
2. Murige*n*an, *ms.*

270. [**966**] K (10). F*ea*rgal ua Ruairc du chirbed 7 du dichendad.

271. [**973**] K (7). Concubur mac Taidg ríg Connacht mortuus est.

272. [**977**] K (4). Murchertach mac Domnaill u Néill 7 Congalach mac Domnaill meic Congailaig interfecti sunt. o Amlaib mac Sitriuca.

273. [**980**] K (3). Cath [f. 18. b.] Temrach ria M*ae*lsechnaill mac Domnaill ríg nErend for gullu Atha Cliath 7 for macaib Amlaib in tanrud.

274. [**983**] K (3). Cath ria M*ae*lsechnaill 7 ria Glun Iaraind mac Amlaib for Domnall Cl*ae*n ri Lagen 7 for Ímar Puirt Láirgi ubi ceciderunt multi tam submersi in mari quam occisi in terra. cum illo fortunato scilicet Pat*rai*c mac Amlaib.

275. [**985**] K (2). M*ae*lsechnaill mac Domnaill du togail Insed Condact 7 du marbad a tusech.

276. [**989**] K (3). Dunchad ua Brain comarba Ciarain Cluana Mac Nois quieuit in xiiii kal. Feb*ruarii* apud Ardmachanam civitatem. Relinquens mundum Christum secutus est. Ibi mortuum suscitauit ut referunt.

277. [**998**] K (10). Sluaged la Brian et la M*ae*lsechnaill gu tucsat giallu gall leo.

278. [**1002**] K (2). Mxiii. K (2). Sluaged la Brian gu Ath Lúain ibi obsides Midentium et Conachtentium cepit.

279. [**1004**] K (2). Cath Croebe Tegla itir Ultu et Cenal Eogain [1] ubi ceciderunt duo reges scilicet *Ae*d ua Neill 7 Eochaid mac Ardgail ri Ulad. et multi alii.

280. [**1010**] K (6). Cathal mac Conchubuir rí Connacht in penitentia mortuus est.

Incipit hic bellum Briain. Anni ab incarnatione Domini nostri Iesu Christi Mxiiii usque ad [f. 19.] bellum Briain meic C*ea*nndetig meic Lorchain ardrig huasal mor Erend uli. Ab initio uero mundi secundum Dionisium viM. secundum autem Ebreos vM.ccxviii. secundum uero lxx interpretes sex milia quadrigenti xviii.

281. [**1014**] Mxiiii. K. Sluaged la Brian mac Cennétig meic

1. *a written above* i.

Lorcan la ardríg Érend gu mormiledaib ollchúgid chendálaind Muman 7 la M*ae*lsechnaill mac Domnaill ríg Temrach gú mathib fer nÉrend maraén riu co Ath Cliath inagid gal glas 7 Anmargach. 7 inagid Máilmórda meic Murchada ríg Lagen. úair ise rathinoil 7 ratreorig 7 ratimsaich leis iat a hinsib 7 a *b*eleanib ochlochlaind [1] aniartuaith 7 a dunib 7 a degbaledib Sachsan 7 Bretan cu iath nErend. Deich [2] cet lurech do lurechaib leó. Tancatar malle cu Ath Cliath do chur in chatha cróda ingantaidh nemgnathaich ferda feramail ná fachas romi na na degaid a mac letheit in chatha sein. Iar meith fada doibi [3] cur in chatha sein ramebaid for gallaib 7 for Láignaib tria nert chathaigthe 7 imbualta 7 crodachta. Co torchair and sein M*ae*lmorda mac Murchada meic Find ríg Lagen 7 mac Brogarbain meic Conchubair [f. 19. b.] ríg ua Failgi et multi ailii nobiles. 7 ár diármithi do Laignib impu. Co torchair and dno do gaillaib. Dubgall mac Amlaib 7 Gilla Chiarain mac Gluin Iaraind 7 Siffraith mac Lodair iarla insi Orc. 7 Bródor toisech na nAnmarcach. 7 lucht na deich cét lurech uli. 7 tricha cét do gallaib a n-as lugu do totim and. Rathoit and sein immorro Murchad mac Briain ardrigdamna Erend 7 Tordelbach a mac adbur ardríg Erend. co trichait ríg impu do Connachtib 7 do Mumnechaib .i. Mothla mac Domnaill meic Faelain ríg na Nési 7 Eochu mac Dunadaig 7 Niall ua Cuind. 7 Cúdulich mac Chennétig tri cométi Briain. 7 Tadg mac Murchada rí ua Maini 7 M*ae*lruanaid ua *b*Edin rí Adni 7 Gebennach mac Dubcon rí Fer Maigi 7 mac Bethad mac Muredaig Clóin rí Chiarraigi Luachra. 7 Domnall mac Diarmata rí Corcu Bascind 7 Scanlán mac Cathail ríg Eoganachta [4] Locha Lein 7 Domnall mac Emini meic Cannaich Móir .i. mórmaér i nAlbain. et alii multi nobiles. As and sein rabí int ardrí Brian mac Cennétig ar cúl in catha 7 Conaing mac Duind Chuán mac a brathar ac gabail a salm. Cu danic enfer [5] duna [f. 20.] Danmarchaib fo láim gan is da mun-

1. The first three letters are faint and doubtful.
2. i *written over* e.
3. Or possibly ocur, *ms.*
4. *Punctum over* g.
5. *Punctum over* f.

tir gunuigi inn inat irrabi Brian 7 Conaing. 7 oteonnaic in m*ae*gul is tocbais in laim 7 adaig beim clodeim don ardrig 7 is [1] tocbais arísi in laim air 7 adaich do Conaing mac Duind Cuán 7 marbais a nis iat et in eodem loco ipse occisus est.

Brían mac Chennetig meic Lorcain ardríg Herend 7 gall do tutim i cath Cluana da Tarb ma Conaing mac Dond Cuán 7 ma Murchad mac Briain 7 ma Tordelbach mac Murcaid meic Briain. 7 Rugatar mair na Bachla Ísu focetoir a cuirp leó gu hArd Macha 7 rahadlaichit gu honorach iat 7 cu uasal ormitnech and. Mxv.

282. [**1016**] K (2). Macc Liac primollum Herend mortuus est [2]

283. [**1022**] K (6). M*ae*lsechnaill mac Domnaill meic Dondchada rí Erend moritur.

284. [**1024**] K (2). Cuán o Lothcain priméches Erend interfectus est o feraib Tethba.

285. [**1030**] K (7). Tadg mac Cathail meic Concubair interfectus est o M*ae*lsecnaill u Mailruanaid ríg Crumtaind.

286. K (14). Annus ab incarnatione Domini Mxlvi. ab initio uero mundi anni vi M. ccxliiii.

287. [**1047**] K (2). Snecta mór isin bliadinso ab Epiphania usque ad kal. Maii.

288. [**1062**] K (15). Tadg mac u Concubair [f. 20. b.] per dolum occisus est o íartur Connact.

289. [**1064**] K (2). Hic est primus annus undecimi cicli magni pascalis ab initio mundi. Principium uero tertii ab incarnatione Domini [3].

290. [**1064**] K. Dondchad mac Briain do dul gu Roim da elithri [4].

291. [**1067**] K. Cath Turlaig Adnaig i torchair *Ae*d úa Conchubair [5] rí Connact [7] *Ae*d ua Conchenaind rí ua Niarmata.

292. [**1072**] K (5). Diarmait mac Mäil na Bó rí Bretan 7 Insi

1. *Sic ms.*
2. *In margin* : Coriagal inard olean quieuit.
3. *In margin, in Irish script* : secht mbliadna. lx. et m.
4. *At top of page, in Irish script* : 7 coróin ri Erenn do breith leis dó.
5. *In margin* : .i. in gha bernaid.

Gall 7 Atha Cliath 7 Lethi Moga Nuádat do marbad 7 d[o] coscrad lá Concubar u Mailsechnaill hi cath Odba. Mlxxxi.

293. [**1082**] C (10). Mlxxxii. K. Domnall mac Taidg u Conchubair rigdamna Connacht do marbad la Cathal úa Conchubair tria ell. Cathal ua Conchubair do tutim i cath la Ruadri úa Conchubair co sochaidi móir. Mlxxxiii.

294. [**1084**] K (2). Cath Móna Crunneóge ubi occisus fuit Donnchad mac Colig [1] u Ruairc. Mlxxxv.

295. [**1086**] Tairdelbach mac Taidg meic Briain mortuus est. Anni ab incarnatione Domini usque ad Tordelbach Mlxxxvi. Ab initio uero mundi fluxerunt anni viM.cclxxxv.

296. [**1087**] K. Cath Conachla la Rúadri mac *Ae*da ua Conchubair in quo cecidit *Ae*d mac Airt ú Ruairc 7 mathi Conmaicne uli iugulati sunt et occisi.

297. [**1087**] K. Natus est hoc anno Tordelbach ua Conchubair. [f. 21.] Cend Corad du milliud 7 Lumnech du loscud la mac meic Lochlaind 7 la Ruadri úa Conchubair.

A. Martin Freeman.

(*à suivre.*)

1. *Initial* c *is written over* g, *which is not cancelled.*

TRISTAN'S COMBAT WITH THE DRAGON

When Tristan and his men, in quest of the Princess of the Swallow's Hair, have reached the Irish coast and lie in the harbour, they learn that the country is being devastated by a fiery dragon, and that the king has promised his daughter and the half of his kingdom to the man who will slay the monster. The next day the hero sets out alone and accomplishes the deed. He cuts out the dragon's tongue as a trophy. Overcome by his burns, he lies down in a brook and falls asleep. An impostor, the king's seneschal, desires the royal bride for himself. First he makes sure that the monster is dead, and then, under the impression that it has also killed its slayer, he rides off with the head to the court and proclaims himself as winner of the king's daughter. The next day the princess sets out herself to investigate the scene of the combat. The wounded Tristan is discovered and carried to the town. Here she recognises him as the slayer not only of the dragon but of the Morold, her uncle. However, both the king and his daughter are willing to pardon him because of the slaying of the dragon. The claim of the seneschal, who is challenged to battle by Tristan, is proved to be false, the hero being able to produce the monster's tongue. The impostor now leaves the court in disgrace. Tristan proffers his sue for Isolt on behalf of king Mark of Cornwall, and the Irish king readily accepts it [1].

1. The scene does not occur in the fragment of Béroul. See *Eilhart von Oberge*, 1598-2264.

The episode of the slaying of the dragon has long been recognised as one of the many folk-elements, which underly the Tristan romance [1]. The natural conclusion would be that the champion wins the bride for himself, but this has been changed in accordance with the altruistic character of Tristan's quest. The story, as it is told in Tristan and Isolt, belongs to a particular group of folk-tales of the Perseus-type, owing to the character of the impostor, which gives the trait of the hero's cutting out the monster's tongue a deeper significance. This character, as Gertrude Schoepperle remarks, is known in other folk-tales, which are also represented in Celtic popular tradition.

In a recently published collection of Breton folk-lore [2] the story occurs even in a more elaborate form, and here it illustrates once more the well-known fact, that the reputation of Brittany for its exact and careful preservation of primitive lore is well-deserved. In a good many cases, I think, Breton traditions are superior even to those of Ireland. Besides, this is not the first instance of a popular element of the Tristan romance being retraced in Brittany [3]. A particular interest attaches to this coincidence, although the day has not yet arrived to make out the nature of the connection.

In the Breton version here alluded to [4] the story forms a portion of a longer tale entitled *Ar Zarpant milliguet*. Here the dragon is a monster with six heads. Every day it receives a human being for its prey, in order to prevent it from further devastations. On the day of the hero's arrival the king's eldest daughter will be sacrificed. Immediately the hero presents himself before the king, who promises him his daughter, if he should succeed in delivering her. The princess is on her knees before the serpent's hole. Her unknown champion (who is only a boy) sees the monster emerging from its subterra-

1. See Gertrude Schoepperle, *Tristan and Isolt*, I, 203 sqq.

2. *E Korn an Oaled*, livet ha renket gant an aotrou Jézégou, Quimper, 1923. J. M. Guivarc'h.

3. Cf. *Revue Celtique*, 37, 323 sqq. (the co'our of the sail on the returnng hero's ship).

4. *E Korn an Oaled*, p. 239 sqq.

nean abode. In the combat, which ensues, he receives great help from his horse, his dog and his iron helmet, and at last he separates the dragon's six heads from the body with his sword. He cuts out the six tongues, wraps them up in his handkerchief and makes off for an inn near by, in order to prepare himself to appear before the king. A disgusting dwarf, distorted and warped, who dwells not far from the palace (his name is Beg-lor)[1], has witnessed the bloody scene. He takes the six heads in his hand, dips his knife in the gore, and announces at the palace that he has killed the dragon. Reluctantly the king declares himself prepared to fulfill his promise, and the princess, though disbelieving the claimant's remonstrances, can only obey. Owing to the dwarf's orders the hero is refused admittance to the king's presence. Thus he is obliged to devise a stratagem. When the banquet has commenced, he tells his dog to penetrate into the hall, to lick the maiden's hand, and then to overthrow the table with all the dishes upon it. The faithful animal does as it is told, and the same scene is repeated on a second and a third day. Twice the dog escapes, but the third time it is caught, and its master is dragged before the king. Now he makes himself known as the rightful pretender to the seat next the princess, and supports his claim against the usurper by producing the six tongues, which appear to fit exactly into the six mouths. In vain the false bridegroom attempts to disappear, and his crime is expiated on the gallows. But the successful dragon-slayer becomes the king's son-in-law.

The above summary shows once more that in Celtic popular tradition stories of the same type as that of Tristan's dragon fight are known. It could not be held that this folk-tale should have drawn its material from any poetic or prose version of the Tristan story. It preserves several traits, which no doubt are ancient, and which all our versions of Tristan and Isolt ignore. Among these I reckon the hero's youthful age, the large number of heads of the monster, the part played

1. "Eur paourkeaz reuzeudik, tort, luch, kamm, pikouzet, eun druez a welet."

by the helpful animals at the combat, and by the faithful dog at the banquet.

Other stories of the same type have been noted down in Brittanny [1] and in other Celtic countries as well [2]. A striking variant is preserved in Lorraine [3]. In all these the monster emerges at regular periods and claims a living oblation, which it has been promised in order that it may refrain from further devastations. The youth arrives on the day when the king's daughter will be sacrificed. The number of the dragon's heads varies from one to six or seven, and the slaying takes from one to three days. An important incident is the recognition of the hero, who either modestly retires or falls asleep after the combat. It occurs in two variants. In one of these there is an impostor, or even three, and everything happens as in the tale quoted above. This is the version of all the Breton variants; it has been retraced by E.S. Hartland in a large number of versions of our story all over the world. The other variant knows of no impostor. Here the hero falls asleep on the third day and the princess takes from him either a lock of hair or a shoe, or both. When afterwards the king orders his men to search the country for the unknown champion, he is easily recognised by means of one of these tokens. It is clear that a connection exists between these two variants of the recognition scene and the number of days of the combat. The princess only realises the necessity of keeping the hero's shoe or cutting off a lock of hair, when she has come to know his habit of disappearing after his day's work on a previous occasion. On the other hand the impostor draws his sinister courage from the hero's unnoticed and ephemerical appearance.

1. See *Mélusine*, I, 57; *Revue des traditions populaires*, IX, 172 sq.; F. M. Luzel, *Contes populaires de Basse-Bretagne*, II, 296 suiv.

2. Irish: *An tarbh breac* (ed. Dublin, Gill and Son); *Brian 7 Aodh an bradáin ghil* (ed. Athlone, Cumann Clodhadóireachta). A Scotch variant is cited by E. S. Hartland, *The legend of Perseus*, I, 37, where variants from all other parts of the world will also be found.

3. See E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, no. 5 (*Le fils du pêcheur*); cf. also no. 37.

In all the folk-tales an introduction has been prefixed to the story of the dragon fight; its object is to account for the supernatural power, with which the youthful hero is invested. Of this introduction two principal versions may be distinguished. In the first he possesses himself of a magic sword, or even armour, which he finds in a giants' hoard. The other version derives his heroic character from a supernatural birth and represents his mother as having eaten a wonderful fish, which is sometimes styled "The Queen of Fishes". Of these the former is not sufficient in itself, for the sword can only be won by killing the giants, and thus supernatural power is required even at this stage of the story. Thus the fight with the giants involves a preliminary introduction, where the hero makes friends with a supernatural being, mostly an animal, which imparts to him the necessary magical qualities.

From the two Irish representatives of the introduction I distinguish these versions as the Speckled bull-version and the White salmon-version. In the Irish tale called *An tarbh breac* the boy is being ill treated by a stepmother, who sends him out to look after the cattle but leaves him without food. Among the herd there is a speckled bull. It nourishes the boy from its horn. When the stepmother becomes aware of this, she determines on having the animal killed. She does not succeed, however, but at the same time the bull has to leave the place. It takes the boy with it, and when they find themselves in safety in the woods, it tells him, as soon as it will have been killed in a fight with another bull, to strip it of a part of its skin and thus make a girdle, which will preserve him in all subsequent dangers. It is this girdle which afterwards enables the hero to overcome the giants and win the magic sword.

The *Speckled bull* version occurs in other variants of our story also. In the Breton folk-tale given by Luzel we find a supernatural animal called the "Murlu", which supports the boy, who is the son of the king of France and his second wife, in his three days' struggle with the giants. Afterwards the Murlu is transformed into a beautiful horse; it carries the boy to the place of the dragon fight and quenches the

monster's fire by vomiting large gushes of water. At the end the Murlu makes itself known to the hero as a transformation of his father's first wife, who had attempted to seduce his mother when, disguised as a young page, she first came to the kings court; she had died of grief because of her lack of success, and her punishment consisted in remaining in animal shape, until the day when she should succeed in marrying the young prince to a lady he would have saved from a dragon.

Notwithstanding the complicated form, in which the *Speckled bull* version occurs in this story, it shows the same fundamental conception as the Irish tale, and we may gather from it that here also the speckled bull, although it is not explicitly stated, must be considered as a transformation animal. Other evidence confirms this view. In an Irish story of an altogether different type [1], where the King of Greece's sword has to be won in order to fight a giant, the speckled bull's part is played by a white horse, which gives exactly the same advice as the speckled bull : *bain an croiceann díom.* The true nature of this horse is revealed by the helpful horse in a Breton folktale, which makes itself known as the hero's grandfather [2]. An interesting variant of the group of tales discussed here is supplied by the Egyptian legend of the *Two Brothers* [3], where a good many of the elements which constitute the Celtic tales (such as the helpful bull, the false queen, etc.) may be discerned, though differently connected.

The *White Salmon* — version of the introduction in its simplest form is very perspicuous. The supernatural power, which the hero displays in fighting the dragon, is accounted for by a supernatural birth. The hero's mother has been denied the blessings of maternity during many years o matrimony until, by the intercession of supernatural powers,

1. *Sgéaluidhe fior na seachtmhaine*, ed. by An Craoibhin Aoibhinn. Dublin, 1911, Gill and Son, p. 48 sqq.

2. "*Me, va mabig, eo da dad-koz*" : Jézégou, *E korn an oaled*, p. 107.

3. Quoted by Andrew Lang, *Myth, ritual and religion*, II, 318 sqq.

a child is born, which afterwards becomes a hero. This trait is quite common even in newly-made stories [1].

The Wonderful Fish presents itself in two different ways. Either it is caught by the father, who is a fisherman, and reveals its secret only when its life is threatened (thus in *Ar Zarpant Milliguet* and *Le Fils du Pêcheur*), or the father consults a wizard as to how to get an heir, and is told to go fishing and make his wife eat the Wonderful Fish he will catch (*An Bradán Geal*). In the former variant the fish provides the future hero at the same time with a set of animal friends, who, deriving their life force from the same source, will remain devoted to him and support him in all dangers. In *Ar Zarpant Milliguet* the fish tells the father to give the water, in which it is boiled, to the bitch, the bones to the mare, and to plant the three big thorns that will be found in its interior in the garden. Thus are born on the same day three boys, three cubs and three colts, and in the garden three lances spring up. In *Le Fils du Pêcheur* the same thing happens. *An Bradán Geal* puts it differently. Here the wizard strictly forbids that anyone should partake of the fish but the mother. The cook, however, desirous to taste of her own hands' work, puts a little piece of fish into her mouth, and within a year she gives birth to a boy at the same moment as her mistress.

Thus in some versions the supernatural birth from the Wonderful Fish is connected with another well-known folk-element, that of the Helpful Animals, which, however, is not necessarily implied. The Life Brother, on the other hand, who in *An Bradán Geal* is born from the cook, occurs in all tales of this type and may be regarded as an essential element of the Wonderful Fish formula. In *Ar Zarpant Milliguet* and *Le fils du Pêcheur* the hero has two brothers from the outset, and the close connection, which exists between the three owing to their common birth, is expressed by the symbol of the Life Liquid, which the parting brother leaves

1. Cf. the story of Daniel O'Connell's birth in Lady Gregory's *Kiltartan History Book*, p. 23 sq.

in the others' hands. The hero of *An Bradán Geal* tells his brother to go out into the garden every morning and observe the colour of the water in the well; as long as it has the colour of honey, he will be thriving well, but as soon as things turn against him, there will be the colour of blood upon it. In the same way in *Ar Zarpant Milliguet* the boys, on bidding farewell to the paternal home, leave a pitcher, filled with water, behind them; when there is something wrong with them, the water will become dark. The father of *Le Fils du Pêcheur* is told by the Wonderful Fish to preserve its blood in three vials, one of whom he is to give to each of his three sons; as soon as danger threatens them, the blood will boil. Similar traits are found in many other folktales [1].

As it has been argued before, an introduction conveying the hero's supernatural power, was attracted by the story of the dragon fight, but the special character of origin of this power was in no way determined by it. The Sword of the Giants, preceded by the *Speckled Bull* formula, and the *White Salmon* formula would suit equally well. For the structure of the story as a whole, however, the prefixion of the latter introduction had another consequence, which tended to sever it farther from the *Speckled Bull* variant. The Life Brother and the Life Liquid, both original elements of the *White Salmon* formula, play no part in the dragon fight, what shows the secondary character of the combination. Still it cannot be imagined, that they should be devoid of all interest for the further development of the story as a whole. We shall have to look for a connection outside the dragon fight.

The versions that open with the *White Salmon* formula, followed by the story of the dragon fight, have a sequel, which is lacking in those that have the *Speckled Bull* introduction, and which does bear a connection to the elements in discussion. This sequel is found in its simplest from in the Irish tale of *An Bradán Geal*. Soon after his marriage with the princess, whom he has delivered from the dragon, the hero sees a stag entering the room by the window and leaving it

1. See, for instance, the Egyptian story quoted by Andrew Lang.

again on the opposite side. He saddles his horse and sets out to hunt it, accompanied by his dog and his hawk. At the falling of night he discovers a house, which is inhabited by a witch. She wants him to tie up the animals with a magic withe, and then she starts wrestling with him. When he is overcome, she touches him and his animals with a magic wand and changes them all into grey stones. On that very moment his Life Liquid turns dark as blood, and his Life Brother starts to trace him. When he gets to the court, they all take him for his brother and express their surprise, that he has been the first knight to return safely from the hunt of the enchanted stag. He does not reveal his identity and the next day, when the stag again crosses the room, he undertakes the hunt. The witch desires him to fasten up his animals, but the throws the withes into the fire. Then she attacks him, but with the help of the animals he masters her, wrings the wand from her, and delivers his brother and his three animals by touching them with it. At last the witch is turned into a stone.

Ar Zarpant Milliguet has exactly the same sequel, but for a few discrepancies owing to the differences in the introduction. Here the number of the brothers amounts to three, so that two of them have to be petrified before the third can perform the delivering act. Here the hunt is not introduced by the appearance of the enchanted stag — which, of course, has to be regarded as a transformation animal under the evil power of the witch, — but when looking from his window on the day after his marriage, the hero perceives a magic wood, which he enters hunting notwithstanding his wife's supplication. Here he discovers the witch and her hut after having passed through a terrible thunderstorm, which recalls that of *Owein and Lluned*. Of the brothers' animals only their dogs are mentioned and it is not expressly stated, that these are the dogs with whom each of them is connected by conception from the Wonderful Fish, but it may be surmised that the real character of the dogs must be explained in this way and that also the horses are understood.

In the Lorraine version *Le fils du pêcheur* the magic wood is replaced by a burning castle. This must be an innovation of

this particular tale, as the burning castle belongs to a different type of story and has nothing to do with the hunt of the enchanted stag [1].

If this sequel of the Enchanted Hunt, which is found in all versions with the *White Salmon* introduction, is originally and essentially connected with it, the same question may be asked as to the Helpful Animals. It has already been pointed out that supernatural conception from a fish does not necessarily imply the birth of helpful animals from the same origin. The Irish version *An Bradán Geal* lacks the helpful animals altogether in the introduction, whereas they do appear here in the sequel. Thus the helpful animals were neither implied by the introduction, nor attracted by the dragon fight, where they play no part, but by the enchanted hunt. But even here they are only of an accidental character. In *An Bradán Geal*, when the second brother delivers the hero out of the power of the witch, he is assisted by his three helpful hunting animals. But *Ar Zarpant Milliguet* omits the horse entirely from the sequel, and assigns no active part to the dog in the wrestle with the witch; the magic lance, which was also engendered by the wonderful fish, appears to be forgotten at the end, and is superseded by a firearm, and but for the witch's transforming the dog and the firearm into stones, we should not be aware of anything supernatural in either of them. The Lorraine version given by Cosquin puts it exactly in the same way, but here the transformation object is a tuft of grass. Thus it would seem that, once the hero had been equipped for the enchanted hunt with hunting animals, which could assume more or less the character of helpful animals, a closer relation between him and his animal friends could easily be established, by deriving their birth from the identical supernatural power, emanating from the wonderful fish. But at the same time the helpful animals are essential neither to the Wonderful Fish nor to the Enchanted Hunt formula.

1. Cf. the tale quoted above from *Sgéaluidhe fior na seachtmhaine*, where both the enchanted hunt and the burning castle occur independently from each other.

This conclusion is confirmed by the observation that helpful animals are sometimes utilised in altogether different connections. In one of the versions of our tale taken down by Luzel in Brittany [1], the hero is assisted by helpful animals in all his difficulties, but here they are no hunting animals owing to the absence of the enchanted hunt. The hero meets a bear, a fox and a hare, who lend him their services first in overcoming a set of robbers, then in delivering a princess from a dragon, and finally in exposing the impostor. In this version the hero has no supernatural birth, what is decisive for the character of the helpful animals also. Helpful animals are found in many folktales and in various forms. They borrow their special character in each case from the possibilities afforded by the story into which they are introduced.

The helpful animals, once they have found their way into a story framed out of various elements, will easily find a part to play in each of these. The more remarkable is the fact that they figure but rarely in the dragon fight. The version given by Luzel in *Mélusine* is almost unique in this respect. In the dragon fight the folktale raises itself unconsciouly to the level of the epic, and shrinks before impairing the hero's character by lending him any supernatural aid. Exactly the same fact may be noticed in those variants, which have the *Speckled Bull* introduction in stead of the Wonderful Fish formula. Here also the speckled bull retires, when the heroic deeds commence, and it is only in the Breton *Murlu* story, that the Murlu, rather awkwardly and to great detriment of the epic character of the whole, takes an active part in the combat by vomiting water and thus quenching the monster's flames.

Only where the dragon fight is extended with the scene of an impostor, who attempts to profit from the hero's fatigue and secure the royal bride for himself by presenting the monster's heads to the King, the helpful animals come in regularly. The impostor is not an essential element of the dragon fight, in the Irish version *An Bradán Geal* he is not

1. See *Mélusine*, I, 57.

alluded to. But in a great many tales of the *Perseus* type he is well-known [1]. The hero either retires or falls asleep after the combat. The impostor, who is mostly a charcoal-burner (or three charcoal-burners), passes and finds the monster's heads, without noticing that the tongues have been cut out. The king finds himself under the obligation to accept him as his son-in-law, though reluctantly, and the wedding-feast begins. At this moment the helpful animals come in. In *Ar Zarpant Milliguet* the dog provides for his master an opportunity to appear before the king and present the dragon's tongues, by surrendering itself into the hands of the king's servants on the third day, after having overthrown the dining table twice before. Cosquin's Lorraine version puts it in much the same way: the dog penetrates into the hall twice over, and the third time it is pursued by the king himself who thus detects the hero.

In the two Breton versions given by Luzel the development is slightly different, owing to the preceding traits. In the *Murlu* story the Murlu appears in the hall and transforms itself into a beautiful queen, who discloses the impostor's lies. In the *Mélusine* version the hare and the fox venture themselves into the hall on the first and second day to tell the princess that the hero is coming to claim her for his rightful bride. On the third day the bear takes him on its back and forces a way to the king's presence, where the hero produces the dragon's tongues and challenges the impostor to battle. The impostor never accepts the challenge and expiates his crime on the pyre or the gallows.

Of the impostor scene the same thing may be said as of the helpful animals. It is in no way essential to the dragon fight and adapts itself to the trend of each particular tale. In some versions it is altogether lacking. Sometimes the hero disappears because of his utter fatigue owing to his many wounds and burns, sometimes he retires out of modesty. The character of the impostor is not fixed and the incidents connected with the recognition vary. The whole scene is but

1. See E. S. Hartland, *The legend of Perseus*, vol. III, appendix, table C.

a digression, which does not contribute to the development of the story. Still it seems possible to account for its introduction into so many folktales of the *Perseus* type. It was attracted not so much by an artistic desire of contrast between the ideal hero and the wicked world, as by the psychological necessity to place the hero's identity in the king's eyes beyond all doubt. Once it has been contested and successfully maintained, it remains unquestionable.

Hence it is in no way surprising, that with a similar object other episodes were introduced into tales, where the impostor is unknown. Thus in the Irish version *An Tarbh Breac* the struggle with the monster lasts three days, and on the third day, when the princess has come to know the hero's habit of vanishing after his difficult work, she snatches a shoe from him, which enables her afterwards to retrace her deliverer. In the same way *An Bradán Geal* makes the hero befriend himself with the princess on two subsequent days, after he has loosened her fetters and expressed his desire to await the monster by her side. At the falling of night, when the dragon has remained invisible, he makes away of a sudden, promising to return on the morrow. Thus, when on the third day he falls asleep on her bosom, she cuts off a lock of his hair, and later on, when the dragon has been killed and the hero is ready to vanish again, she manages to hold one of his shoes. Now she possesses two tokens, which will serve afterwards as a means of recognition.

The episode of the combat with the dragon, as it occurs in Tristan and Isolt, has preserved the main characteristics of the folktale from which it was borrowed, though a few details were modified in order to raise it to the level of a chivalresque romance. Both the introduction and the sequel are absent, as well as all the other traits connected with them. One would even hesitate to see in Tristan's horse a rest of the hero's helpful horse from the folktale, as the animal, far from protecting his master against the monster's flames, succumbs at the inception of the fight.

In Tristan's dragon fight, besides, the princess is not going to be sacrificed by her countrymen to the monster as a tribute.

but the king will present her as a reward to the slayer of the devastating dragon. Thus the hero is not so much the deliverer of the maiden as of the country. The impostor, of course, could not remain a charcoal-burner or a dwarf, but was raised to a courtier's rank, though in Eilhart's relation his original character is by no means eclipsed. In order to escape from the impostor's snares the princess rides out the day after the combat and discovers the exhausted hero herself. Thus a connection is established between the hero and the heroïne, what was a necessity, since the hero does not deliver her with his own hands. The healing episode, which ensues, is in accordance with the character of Isolt in the romance.

The most conspicuous, however, of all details in the whole episode of the romance are the two recognition scenes, where Isolt identifies the dragon-slayer first with Tantris, then with Tristan. Tantris was the wounded harper, whom she had healed on his previous visit to Ireland, Tristan the slayer of her uncle, the Morold. It will be noticed, that the two recognition scenes occur only in the redaction of Tristan and Isolt by Thomas. The older redaction, represented by the fragment of Béroul and Eilhart von Oberge's *Tristan*, only mentions the latter, owing to the fact that here the hero, after his first voyage for healing to Ireland, has not been admitted to Isolt's presence, but is only presented with a powerful plaster, which she prepares for him.

There is a controversy between prof. Bédier and the much regretted Miss Schoepperle on this subject [1]. Miss Schoepperle has shown [2] that in the French Prose Romance, which along with Eilhart is our only existing authority for this part of the Béroul version, the whole dragon combat is an interpolation. Hence this version knew only of a recognition with Tristan, the slayer of Morold. Thus it becomes questionable whether the recognition scene with Tantris, and the meeting in person of Tantris and Isolt during the voyage for healing, by which

1. See J. Bédier, *Le Roman de Tristan*, II, 210 sqq. and G. Schoepperle, *Tristan and Isolt*, I, 84 sqq.

2. See also Röttiger, *Der heutige Stand der Tristanforschung*, Hamburg, 1897.

this recognition is implied, must be assigned to the original Tristan romance (the *Estoire*), or not.

From a logical point of view Miss Schoepperle can only be right in answering this question in the negative. Tristan sets out to win for his uncle the Princess of the Swallow's Hair, who needs must be unknown to him. If Tristan, after the slaying of Morold and the first voyage to Ireland as Tantris, recovers his health by Isolt's personal care, the quest of the Princess of the Swallow's Hair is deprived of its original significance. Hence it may be argued that the *Estoire* knew of no meeting of Isolt and Tantris (or Pro, as he is called by Eilhart), and consequently of no recognition as Tantris after the dragon fight. According to Miss Schoepperle only one recognition of the hero can be accepted for the *Estoire* after the slaying of the dragon, namely that as Tristan, the killer of Morold, from the missing fragment in his blade.

Miss Schoepperle admits, that some uncertainty in this part of the narrative is not surprising. It arose from the mixing together of two inconsistent elements, the voyage for healing and the quest of the Princess of the Swallow's Hair. The *Estoire* discarded the contradiction by representing Isolt as preparing a plaster for Tristan, but not seeing him personally at the court. Thomas, on the other hand, who rejected the swallow and the golden hair as childish, made Tantris appear at the Irish court and recover his health by Isolt's personal attendance, what involved another recognition scene after the dragon combat.

Now even this original uncertainty would justify us in questioning the *Estoire*'s demand for logic as it is proposed by Miss Schoepperle. Something may be said in behalf of prof. Bédier's case too. In Thomas and his followers we find two recognition scenes, one arising from the previous encounter of Tantris and Isolt, and the other from the missing fragment in the hero's blade. Of these only one, namely the second, occurs in Eilhart and, it may be assumed, Béroul. What is more likely to have happened, the discarding of one by Béroul, or its invention by Thomas?

The invention of the recognition as Tantris could easily be

accounted for, once the healing by Isolt in person was there, and it was, no doubt, attracted by it. But would an original version represent the hero as crossing to Ireland, as the only place on earth where his health could be recovered, without his encountering at the same time the princess that was to heal him? If we find one version where such a meeting occurs, and another where it is lacking, is it not more probable that the former preserves the original tradition, even if a want of logic must be waived, and that the latter has endeavoured to establish the missing order?

The solution of the problem depends on the interpretation of Tristan's island combat with Morold. The king of Ireland claims a tribute from Cornwall and sends Morold, his wife's brother, to levy it. However, Morold is killed by Tristan, and his corpse is taken to Ireland, where a fragment of Tristan's blade is found in it. Afterwards the hero, who has been wounded with Morold's envenomed sword, finds healing in Ireland and his identity is not discovered. But on a later quest for a bride for his king he is recognised owing to the failing fragment of his sword.

Miss Schoepperle points out that this story is founded upon a popular tradition. Consequently it must be considered apart from all relations which the persons that play a part in it bear to each other or to the Tristan romance. Morold, though represented as the king's brother-in-law, is originally not a human being [1]. Monster's levying tribute are well-known in folktales [2]. As a rule the annual tribute consists of a young man or maid, and is only stopped when the king's daughter herself is being threatened by the monster and an unknown hero delivers her. After the combat the hero has his wounds dressed by her, but then escapes, until he is recognised by a token. These tales constitute a division of the Perseus legend [3] and are closely related to the tales analysed in the present paper.

1. See Eilhart von Oberge, *Tristan*, l. 351 sqq.

2. For instances see G. Schoepperle, *op. cit.*, II, 326 sqq. The connection with the Irish *fomoire* must be rejected.

3. See E. S. Hartland, *Legend of Perseus*, III, 1-95.

In the Morold episode all these elements occur, and but for the relations existing between the different persons, caused by its being adapted to the Tristan romance, it would not be difficult to recognise them. Morold has become a man, though many of his supernatural traits remain, and the brother of the Irish queen. At the same time the place of the delivered princess that was to attend the hero and recognise him after his escape by a fragment of his blade, was taken by Isolt of Ireland. That, however, these two were originally not one and the same person, still appears from the fact that the lady that heals the hero's wounds is not Isolt the princess but her mother, Isolt the queen. Thus the Morold story was linked to the love romance of Tristan and Isolt by what may be styled a partial identification of the heroïnes. A similar process is adopted at a later stage of the romance. During his exile in Brittany a commonplace romantic trait is attached to the person of Tristan. He supports Kaherdin, who finds himself in a great strain, and thus wins his friend's sister as his wife. This lady also bears the name of Isolt, and by this outer symbol the combination of this episode with the rest of the romance acquires a very intimate character.

In fact, three conceptions were interwoven in the *Estoire* to account for the winning of Isolt by Tristan:

1. The princess is intended as a tribute to Morold, who is, however, slain by Tristan. She heals his wounds, but he escapes. Afterwards he is recognised by a token. This token, as we have seen already, is mostly a lock of hair or a shoe. But according to the tastes of chivalry, which prevail in the romance of Tristan, a fragment of the blade, which is discovered in the monster's corpse, is put in stead.

2. A swallow drops a golden hair in the court and the king vows to marry the lady to whom it belongs. The quest is accomplished by one of his heroes.

3. The hero slays a dragon and exposes an impostor by producing the tongue. Thus he wins the bride.

Of these three conceptions the first, which, in fact, is but a variant of the third, was more or less curtailed in order to make it consistent with the story as a whole: the princess is

no longer intended as a tribute for the Morold. This modification, as all other alterations in the subject-matter of the story, was caused by the localisation of both the Morold's and the princess' home in Ireland and the establishing of a blood relation between Morold and Isolt. The lady claimed as a tribute was now eliminated from the story and only a few traits were left, which betray her original presence, namely the healing of Tristan by the Irish queen, and the recognition from the missing fragment of his blade. Another of these traits is that Mark after the Morold combat makes Tristan his heir, what in the underlying folktale doubtless implied the giving of his daughter as a wife.

The further modifications involved by the interweaving of the three conceptions as explained above, are the following.

1. The healing of Tristan has been split up. It is started, although in vain, in Cornwall, that is the country delivered from tribute, and finished in Ireland, the residence of the princess that takes the place of the lady saved by the hero.

2. A voyage for healing must be introduced. The curing lady is the queen and the hero meets the future heroïne only to teach her harping. In a branch of the tradition, namely in the Béroul-Eilhart version, this meeting was omitted and superseded by the sending of a plaster, in order to avoid contradiction with the formula of the Princess of the Swallow's Hair.

3. Isolt regards Tristan as her enemy, because he has slain her uncle. Thus a conflict is created in her, as he is at the same time the deliverer of her country from the fiery dragon.

4. The various recognitions must get a fixed place, which is not inconsistent with the general trend of the romance. The recognition of Tristan as the slayer of the dragon by his being able to produce the monster's tongue preserves its original position immediately after the exploit. The recognition of Tristan as the slayer of Morold by the lost fragment of the blade is deferred until after the dragon combat, thus causing the tragic conflict in Isolt already referred to. A third recognition (as Tantris) survives in that part of the tradition, which has not discarded the encounter of Tristan and Isolt

during the voyage for healing. Here, on the other hand, the formula of the Princess of the Swallow's Hair was deliberately left out, since it was not an unknown bride the hero went to win for his lord, but the lady to whose tender care he owed the recovery from his wounds, inflicted by the Morold.

Of all these modifications the original enmity, arising from the blood relation between Isolt and Morold, was by far the most important. It engendered the tragical conflict in Isolt, which is the most outstanding characteristic of this portion of the romance. The author of the *Estoire* was fully aware of the necessity to credit Tristan with as much good-will in Isolt's eyes as he could possibly accumulate. The dragon fight was already there, but this was more to the country's benefit than Isolt's. So Tristan was made the princess' beloved harping teacher during his previous visit, but even so there was Morold's blood on his hands. Nothing but the love potion could wipe it off. In the scenes preceding Isolt's leaving Ireland in Tristan's company a contradiction remains, which strikes every reader's eyes. The sudden change in the princess can be explained from obedience to her parents, but on the side of the king and queen, who resent the slaying of Morold so strongly, it remains puzzling. Here the way in which the *Estoire* was patched up, peeps through. But for the blood relation between Morold and the Irish royal house everything would be quite natural. In the underlying folktale, of course, the Morold never levied tribute in behalf of a foreign king, but on his own account. It was this new-established blood relation which gave birth to a well-devised tragical conflict, but to a rather awkward contradiction at the same time.

Utrecht. A. G. van Hamel.

FENI ET *GÓIDIL*

Dans un récent et important travail (*Law of Status* or *Franchise* [1]), John MacNeill a été amené à s'occuper des termes *Féni*, *Góidil*, *Scuitt*, au point de vue ethnographique.

Féni aurait d'abord désigné une race, mais de bonne heure, dans les textes juridiques, même les plus anciens, les Féni ne sont plus qu'une classe sociale, la classe des tenanciers de terres libres. C'est ce que M. d'Arbois de Jubainville, que l'auteur ne cite pas, avait parfaitement établi et de façon précise dans la Chronique de la Revue Celtique de 1891, p. 295-300 [2], où il réfute la théorie à tout point de vue insoutenable de Zimmer, d'après laquelle *fiann*, f. et par conséquent *Féni* désigneraient les Danois établis en Irlande, les Vikings : *fiann* ne serait guère autre chose que le vieux norrois *fjandi*, nom. plur. *fjandr* (all. *feind*, angl. *fiend*). M. d'A. de J. fait, en passant, la remarque que Góedel est étranger à la langue du *Senchus mór* ; il se trouve, il est vrai, dans le *Lebar Aicle*, mais c'est un document plus récent.

John MacNeill va plus loin : *Góidil* serait un *byname*, d'usage relativement récent emprunté au gallois : *Góidel* représenterait le gallois *Gwyddel*, dérivé de *gwyd*, sauvage, irl. *fiad*, **veido-s* (breton *gouez*). *Góidil* primitivement aurait eu le sens de *sauvages*.

1. Proceedings of the R.I.A., vol. XXXVI, J. C. nº 16 (1923), p. 266.
2. *R.C.*, 1891, p. 298 : « Les Féni sont les Irlandais en général. Dans un sens plus restreint Féne dans les textes juridiques est l'*Irlandais ingénu*, mais non noble par opposition à la classe supérieure des Nemed. »

Il y a, au point de vue phonétique, deux objections graves à faire à cette théorie. D'abord, la diphtongaison de *ē* représentant *ei* vieux celtique ou *ē* long latin en *oi*, *ui*, ne se montre ni dans les inscriptions latines chrétiennes de Bretagne allant du Ve au VIIIe siècle, ni dans les mots latins assez nombreux passés des Gallois aux Irlandais du Ve au VI-VIIe siècle, ni dans les mots gallois passés en anglo-saxon à la même époque (*Exan-ceaster* : gallois postérieur *Wysc* = *Isca* pour *eisca*). Il n'y en a aucun exemple écrit avant le IXe siècle, quoique dans la prononciation cette diphtongaison ait dû se faire plus tôt [1].

Il y a une autre difficulté plus grave encore, c'est que le *u* initial vieux celtique n'évolue pas en *gu-* avant le VIIIe-IXe siècle. C'est ainsi que le manuscrit le plus ancien de Bède donne encore *Uurtigern* et non *Gurtigern*. Le changement de *ē* (*ei*) en *oi*, *ui* paraît même antérieur à celui de *w* en *gw* : *Vormuini* dans une inscription chrétienne d'Armorique, qui ne peut être antérieure au VIIIe siècle (J. Loth, *Chrest. bret.*, p. 83). L'emprunt d'une forme galloise *gúidel* donnant *Góidel* n'aurait donc pu se faire qu'au VIIIe siècle au plus tôt. Or, sûrement, l'emploi de *Góidel*, *Góedel* dans le sens d'Irlandais est antérieur à cette époque. Dans le Táin Bó Cúalgne, ce terme pour Irlandais paraît courant : l. 522, 1670, 3769, 3771, 3824. *Féni* y apparaît deux fois : l. 1077 *a ri Féne* est dit de Conchobar ; l. 4967 : *a féinne* (la glose porte : *a Ulta*, ò Ulates). Il y a aussi un nom de lieu *Áth Féinne*, l. 4948. Emprunté avant le VIIIe-IXe siècle, le mot gallois fût devenu, en irlandais, *foidel* : cf. *foilenn*, *gwylan*, goëland.

D'ailleurs, si l'emprunt devait se faire, il aurait dû avoir lieu beaucoup plus tôt, soit lors des incursions réciproques des Irlandais et des Brittons, comme du temps de saint Patrice (Epistola ad Coroticum), soit mieux encore pendant l'établissement de tribus irlandaises comme celle des Dési, dans le sud du Pays de Galles, du IIIe au Ve siècle, époque où le contact des deux peuples était intime et continuel.

1. *Sailsboit* du *Cormac's Gl.* est un exemple de la dipht. de *ē* (ai) en *oi*, oe.

Il faut avouer que l'emploi d'un pareil terme s'étendant non à un groupe mais à tout l'ensemble d'un peuple en Irlande comme en Écosse est bien invraisemblable. On conçoit en revanche, qu'un terme comme *Combrox*, plur. *Combrogīs*, compatriote, ait été adopté comme nom ethnique, nom de guerre, par les Gallois au cours de leurs luttes avec les Anglo-Saxons; et encore ne s'appliquait-il qu'à un des groupes brittoniques.

Quant à la forme galloise *Gwydel*, le plus simple est d'en faire un emprunt à l'irlandais : *Góidel* est devenu régulièrement *Gwyđel* (*oi* régulièrement devenait *ui*).

C'est probablement à un sentiment analogue à celui qui a fait adopter *Combróx* comme nom ethnique par les Brittons de Galles, que les Irlandais doivent *Féni*. Le sens primitif a dû être : *parents, gens de même race*. *Féni* est d'abord à rapprocher du nom de Galles du nord : *Gwynedd*. Comme le prouve la rime vocalique dans l'intérieur du vers, suivant la juste remarque de J. Morris Jones (*Grammar* p. 46, 120), il y a dans *Gwynedd* une diphtongue vraie *ui* qui ne peut remonter qu'à un vieux celtique *ei* : *Gwyneđ* = *u̯einiiā* ; *Féni* = *u̯einiui*. Pour le sens, cf. v. norrois *vin-r*, ami, ags. *wine* etc. (cf. Falk-Torp., *Norw-dän. Et. W.*, à *ven*; Walde, *Lat. Et. W.*, à *venus*). Il me paraît probable que *e* = *ei* dans la glose du vieux breton *coguenou*, gl. *indigena* = *comu̯einau̯o-*. Pour *-ou*, cf. le suffixe v. gall. *-ou*, moyen gall. *-eu* qui alterne et s'échange avec *-uy* (= *ouios*) : *aseu*, à gauche, et *aswy*. Il est possible cependant que *e* soit bref dans *coguenou*. Dans ce cas, il serait à rapprocher de préférence de *fine*, parenté, famille légale = **veniā*. **Fían*, *fiann*, corps de troupe = *veinā*[1]. Cf. le breton *gouenn*, race = *u̯einnā* ; le mot appartient à tous les dialectes; or *u̯ĕ-* donne *gŭe-* partout, excepté en trégorrois.

Pour la date de la composition du *Senchus mór* dont J. MacNeill fait remonter la composition en gros au VIIe siècle, il aurait pu, je crois, consulter avec fruit la chronique citée plus haut, et aussi les deux volumes d'*Études sur le droit celtique*. M. d'Arbois de Jubainville, — il me pardonnera de le lui rappeler — fait remonter par exemple, le *Traité* (*primitif*) *de*

1. Ou *u̯einnā*. *Féni*, en général, n'a qu'un *n*.

la saisie immobilière immédiate, avant la fin du VIe siècle de notre ère. Il avait profondément étudié le droit bien avant d'avoir abordé le droit irlandais, et si son œuvre prête parfois à la critique pour l'interprétation de certains termes et en particulier pour la traduction du texte juridique de la *Quatrième Partie* du tome I, ses études méritent l'attention et seront lues toujours avec fruit. Comme J. MacNeill pourra s'en convaincre, ses idées sur des points importants sont celles de M. d'A. de J.

Pour *Scuitt*, je me contenterai de faire remarquer qu'on trouve *Scotta* comme nom de potier. On n'a que *Scota* sur les Graffites de la Graufesenque.

J. Loth.

L'AÉRONEF

DANS

LES LÉGENDES DU MOYEN AGE

Les aventures d'un vaisseau-fantôme errant, non pas sur la mer comme le Hollandais volant, mais dans les airs, ont été racontées dans diverses chroniques du moyen âge. Dans ses *Otia imperialia*, ouvrage composé vers 1211, Gervais de Tilbury nous donne le récit particulièrement détaillé d'un prodige de ce genre.

Le fait se serait produit en Grande-Bretagne, un jour de fête, au moment où les fidèles sortaient de l'église, après la messe. Ce jour-là, comme il arrive souvent en ce pays, le ciel était couvert d'épais nuages. Grande fut la surprise des gens qui traversaient le cimetière, en quittant l'église, d'y voir, au bout d'un câble aérien, une ancre de navire, qui s'était accrochée à un tombeau. Les nautoniers n'ayant pu, d'en haut, réussir à dégager leur ancre firent descendre un des leurs le long du câble. Mais, au moment où celui-ci, après s'être acquitté de sa tâche, allait remonter vers son esquif, les gens accourus en foule s'emparèrent de lui, et il rendit l'âme entre leurs mains, saisi d'étouffement comme un naufragé, dit Gervais, la pression atmosphérique étant trop forte pour les poumons d'un homme habitué aux grandes altitudes. Cependant, désespérant de récupérer leur compagnon, ainsi que leur ancre, les hommes de l'air coupèrent le câble et continuèrent leur navigation. L'ancre abandonnée fut travaillée par le forgeron du lieu, et les pièces de ferronnerie façonnées sur l'enclume furent appliquées sur la porte de la basilique en mémoire du prodige [1].

1. Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, II, 10, éd. F. Liebrecht (Hannover, 1856), p. 10.

En 1856, F. Liebrecht, l'éditeur de la partie de l'ouvrage de Gervais de Tilbury qui contient cette histoire, déclarait ne rien connaître de semblable en dehors du *Wolkenschiff* du folk-lore germanique, qui porte dans ses flancs la pluie, la neige et la grêle [1]. Mais, depuis lors, divers textes ont été publiés qui montrent que, longtemps avant Gervais de Tilbury, la légende de l'aéronef dont la présence est révélée par une ancre ou un autre engin traînant à terre était connue en Irlande.

Un poème latin sur les *Mirabilia Hiberniae* conservé dans un manuscrit du XIIe siècle appartenant à la Bibliothèque Nationale de Paris (Ms. lat. 11,108) et qui, suivant une remarque de Kuno Meyer, aurait été composé vers l'an 1000, contient un section de six vers intitulée *De navi quae visa est in aere* [2]. Le poète est très sobre de détails ; il rapporte simplement qu'un roi d'Irlande, entouré de son armée, aperçut, un jour, un navire errant dans les airs, duquel un javelot, ou un dard (*hasta*), fut lancé à terre, arme qu'un homme vint reprendre en nageant. Mais deux autres versions des *Mirabilia*, l'une écrite en vieux norse, l'autre en irlandais, apportent quelques précisions sur ce fait prodigieux.

La version norse se rencontre dans le *Kongs Skuggsjo* (miroir royal) rédigé vers l'an 1250. Elle se rapproche substantiellement du texte de Gervais de Tilbury ; pourtant il y a quelques différences à signaler. Ici, le fait est localisé en Irlande, à Clonmacnois, le grand monastère de S. Ciaran, situé sur la rive gauche du Shannon, et il se serait produit un

1. *Op. cit.*, p. 62. Cf. J. GRIMM, *Teutonic Mythology*, trad. angl. de J. S. STALLYBRASS (London, 1883), II, 638-639 ; MONTANUS, *Die deutschen Volksfeste, Jahres-und Familien-Feste* (Iserlohn et Elberfeld, 1854), p. 37-38.

2. Ce poème a été publié par MOMMSEN à la suite de son édition de Nennius (M. G. *Chronica minora : Auct. antiquissimi*, XIII, p. 222). Mais, le ms. de Paris étant tronqué (il y manque les quatre derniers mots du dernier vers), l'éditeur aurait pu compléter son texte au moyen de l'édition complète de cette pièce, donnée antérieurement par TH. WRIGHT et J. O. HALLIWELL, dans *Reliquiae antiquae* (London, 1841), II, p. 106-107. Sur la date du poème, voir K. MEYER, *The Irish Mirabilia in the Norse « Speculum regale »* (*Ériu*, IV, 1908, p. 3).

dimanche, alors que les fidèles assistaient à la messe. L'ancre s'accrocha à une arche du porche de l'église, et elle fut décrochée par un des aéronautes, descendu pour cela. Les indigènes accourus allaient se saisir de celui-ci, lorsque l'évêque du lieu leur défendit de toucher à cet homme, car, s'ils le faisaient, dit-il, le malheureux périrait aussitôt comme un noyé. L'aéronaute réussit donc à regagner son bord, mais, le câble ayant été coupé, l'ancre resta à terre et on la conserva dans l'église pour perpétuer le souvenir de l'événement merveilleux [1].

La version irlandaise des « Merveilles d'Erin d'après le livre de Glendalough » s'accorde avec le poème latin, mais, étant plus détaillée, elle permet de comprendre certaines particularités de celui-ci restées obscures. Suivant ce texte, l'apparition aérienne se produisit pendant la foire de Teltown. A Teltown, anciennement Tailtin, dans le comté de Meath, entre Navan et Kells, s'élevait un des palais royaux de l'ancienne Irlande. Congalach, fils de Maelmithig († 956), fut témoin du prodige. L'engin lancé par un homme de l'équipage aérien était un dard destiné à atteindre un saumon; mais le dard n'atteignit pas son but, et un homme dut descendre de la nef. On allait lui faire un mauvais parti quand Congalach intervint pour empêcher qu'on lui nuise. L'homme put remonter à son bord en nageant à travers les airs [2].

D'après le livre de Leinster, trois navires auraient été vus dans le ciel, lors de la foire de Teltown, et le roi témoin de l'événement aurait été Domnall Mac Murchada (763) [3].

Il faut enfin noter que l'apparition d'un navire aérien en Angleterre avait été signalée avant Gervais de Tilbury par un chroniqueur français Geoffroi, prieur de Saint-Pierre du Vigeois, dans le Bas-Limousin, mort vers la fin du XIIe siècle.

1. K. Meyer, *éd. citée*, p. 12.

2. Ed. J. H. Todd, *The Irish version of the Historia Britonum of Nennius* (Dublin, 1848), p. 211. Le texte et la traduction ont été corrigés par K. Meyer, *rec. cité*, p. 13.

3. Cf. K. Meyer, *loc. cit.*

Sa chronique date de 1184. Cette aéronef aurait jeté l'ancre au milieu de la cité de Londres, en l'année 1122 [1].

La contemplation des nuages voguant dans les airs aura suggéré aux imaginatifs l'invention de ces navigations légendaires. Mais qu'un essai d'aviation ait été réellement tenté par un homme du XIe siècle, c'est ce que beaucoup de lecteurs apprendront sans doute avec étonnement. Pourtant le fait n'est pas douteux. Il se produisit en 1066, l'année même de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Le héros, nommé Eilmer, était un moine de la grande abbaye bénédictine de Malmesbury (Wilts), et son aventure nous est précisément racontée par son confrère, le célèbre chroniqueur Guillaume de Malmesbury († v. 1143). Eilmer, qui était versé dans les lettres anciennes, avait évidemment lu les *Métamorphoses* d'Ovide. Voulant renouveler la tentative fabuleuse de Dédale, il se fabriqua des ailes qu'il adapta à ses mains et à ses pieds, et, ainsi équipé, il s'élança du haut d'une tour. Emporté par le vent, il parcourut en volant l'espace de plus d'un stade, mais la violence d'un tourbillon et la conscience de sa témérité, dit Guillaume, causèrent sa perte. Tout à coup, il s'abattit, tout tremblant, sur le sol, et se cassa les jambes dans sa chute. Il resta infirme jusqu'à la fin de ses jours. Il attribuait la cause de son échec au fait d'avoir négligé de se munir d'une queue *in posteriori parte*, à l'instar des oiseaux [2].

Roger Bacon et Léonard de Vinci se livreront plus tard à des études spéculatives sur l'art de voler, mais, ce me semble.

1. Geoffroi du Vigeois, *Chronica*, a. d. mcxxii, éd. Philippe Labbe, *Nova bibliotheca manuscripta* (Parisiis, 1657), II, p. 299-300. — M. R. Fage a signalé ce texte à la Société des Antiquaires de France (Voir *Bulletin*, 1911, p. 102-103).

2. Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, II, ch. 225, éd. William Stubbs (Rolls), I, p. 276-277. Reproduit littéralement par Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, xxv, 35 (*Bibliotheca mundi*, Duaci, 1624, IV, 1014). — M. Massip a écrit quelques pages à ce sujet, intitulées *Une victime de l'aviation au XIe siècle* (*Mémoires de l'Acad. des Sciences, inscript. et belles-lettres de Toulouse*, 10e série, X, 1910, p. 199-217).

sans jamais tenter de réalisation pratique[1]. Il nous a paru intéressant de rappeler la tentative de l'infortuné pionnier du XIe siècle, comme aussi le travail antérieur des imaginations sur les exploits des hommes volants, en des jours ou l'aéronautique, sortie du domaine de la légende, atteint, de record en record, à des merveilles de science et d'audace qui dépassent ce qu'il y a de plus fantastique dans les récits légendaires du moyen âge.

L. Gougaud.

1. Voir parmi les *Opera quaedam hactenus inedita* de Roger Bacon, le ch. IV, *De instrumentis artificiosis mirabilibus* de l'*Epistola de secretis operibus artis et naturae et de nullitate magiae* (London, Rolls, 1859, p. 533) et Dr Charles Singer, *Leonardo da Vinci as a man of Science*, conférence donnée le 12 avril 1924 à la *Royal Institution* de Londres, et résumés dans l'*Observer* du lendemain.

SUR LA PRISE DE ROME

PAR LES GAULOIS

Le dernier historien qui ait traité de la troisième guerre de Denys contre Carthage, M. Beloch, a renoncé, comme moi-même il y a quelques annnées, à donner de cette guerre un récit suivi et une chronologie ferme, et, en effet, l'état de notre documentation ne le permet pas [1]. Je crois pourtant qu'il est trop hésitant sur la date des opérations de Denys en Italie au cours de cette guerre. La date du relèvement d'Hipponion par les Carthaginois (379) est tirée par Diodore d'une source chronographique et digne de confiance [2]. Et elle appuie le renseignement de Denys d'Halicarnasse relatif à Rhégion et à Crotone, que le tyran aurait possédées pendant douze ans (379-367) [3]. Denys d'Halicarnasse avait, pour se renseigner, le choix entre plusieurs bonnes sources, que nous n'avons plus. Et, comme son renseignement ne peut se rapporter à Rhégion, il se rapporte certainement à la prise de Crotone. Je reste donc convaincu que la prise de Crotone par Denys le Tyran est de 379.

Or, un texte de Justin donne à cette petite question chronologique une importance qu'elle ne semblerait pas avoir de prime abord. L'abréviateur de Trogue-Pompée place pendant le siège *de Crotone* le premier contact de Denys avec les

1. Beloch, *Griech. Gesch.* (2e éd.), III, 1e p., p. 122 sqq. ; 2e p., p. 372 sqq.
2. Diod. XV, 24.
3. Denys Halic., XX, 7.

Gaulois [1]. La mention des Gaulois est ici tout à fait épisodique, intercalée dans une longue digression sur les villes d'Italie jusqu'à Denys. Le passage est manifestement tiré d'un historien grec du IVe siècle, et remonte en dernière analyse à Philiste, qui a connu les Gaulois aux bouches du Pô, et signalé leurs guerres avec les Vénètes (Pol. II, 18). La source est excellente.

Les Gaulois avec lesquels Denys entra en relations sont les bandes d'avant-garde qui, dans le premier élan de l'invasion, poussèrent jusque dans l'Italie méridionale. Justin dit que, *ante menses*, ces Gaulois avaient pris Rome. Le vague de l'expression me semble trahir la source grecque, qui n'était pas exactement informée de la date de l'événement. Quant à l'événement même, on sait de reste qu'il n'avait pas échappé à l'attention des Grecs [2]. Les Gaulois de Denys sont les enfants perdus de la horde qui venait de submerger le Latium. Le renseignemeut de Justin nous fournit donc, d'après un témoignage presque contemporain, un *terminus ante quem* de la prise de Rome (379), et un *terminus* suivant de près l'événement.

M. Kahrstedt a réuni récemment une série d'indices d'où il appert que cette date célèbre, primitivement, correspondait dans les fastes romains à 381 ou 382 environ, et que la chronologie avait été falsifiée ultérieurement, probablement pour obtenir le synchronisme avec la paix d'Antalcidas et la prise de Rhégion par Denys [3]. Je considère que le texte de Justin est une sérieuse confirmation de cette vue, et qu'il donne un peu plus de crédit aux annales romaines de la première moitié du IVe siècle, lesquelles, comme on sait, en ont besoin.

E. Cavaignac.

1. Justin, XX, 5.
2. Théop., fgt 144. Plut., *Cam.*, 22.
3. *Rhein. Mus.* 1917, p. 267 sqq.

LES
NOMS DE LIEU EN BRETAGNE
A PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT

Le second fascicule du livre posthume d'Auguste Longnon sur *Les noms de lieu de la France* contient un chapitre de 30 pages consacré au noms de lieu d'origine bretonne (voir *Rev. Celt.*, t. XXXIX, p. 367 et ss). Malheureusement les éditeurs du livre, MM. Marichal et Mirot, qui ignorent tout du breton, n'ont pas daigné faire appel à un celtiste compétent. D'où les nombreuses erreurs dont leur travail est rempli. Sans rappeler les coquilles d'imprimerie [1], que tout lecteur corrigera facilement, il faut remarquer que les éditeurs ne tiennent pas compte des progrès que l'onomastique a faits depuis l'époque où Longnon enseignait. Ainsi (n° 1279 et 1295), ils n'ont pas lu le travail de M. J. Loth, *Les noms des saints Bretons*, qui jette une lumière toute nouvelle sur les noms de lieu comportant un nom de saint, soit les neuf dixièmes de nos noms de paroisses. En ce qui concerne l'émigration bretonne, ils en restent encore aux théories surannées de La Borderie, qui considérait nos saints comme venus avec les émigrants, dont ils auraient été les chefs spirituels (**N° 1295**), alors qu'il est établi maintenant que nos saints n'ont rien de commun avec les migrations bretonnes [2].

1. **N° 1297**. *Ploumilian*, *Plumélian*, *St-Mélian*, lire *Ploumélian*, *Plumélian*, et *St-Méliau*. **N° 1310**. *Guiprouvel*, lire *Guipronvel*. **N° 1316**. *Rivoaré* oncle de *saint Henri*, lire *saint Hervé*. **N° 1319**. *Guerec*, lire *Guirec*, etc.

2. Ils n'ont pas pris connaissance non plus du travail de M. J. Loth, sur *Les langues romane et bretonne en Armorique* (*Rev. Celt.*, XXVIII, 1907, p. 374 et sq.) qui repose presque entièrement sur la toponomastique et apporte sur cette question des éléments capitaux.

Si l'on aborde le détail, on y rencontre les erreurs les plus graves. N° **1289**, il fallait indiquer que l'on avait *Pleu-*, ou *Plou-*, selon la syllabe initiale du nom qui suit. Ainsi *Plœmeur*, *Plœven* dans des régions où existent des *Plou-*.

N° **1290**. Dire que *Plou* ne constitue exclusivement que des noms de paroisses est une erreur; il existe une vingtaine de *Plou-* qui ne sont pas des paroisses; quelques-uns sont d'anciens *Poul-*, devenus *Plou-* par métathèse, mais d'autres sont authentiques. *Plouharno* en Damgan, *Pluderien* en Séglien, *Plumélen* en Kervignac M., *Plouenez* en Brennilis, *Plonivel* en Plobannalec F., etc. [1]. Ce sont en général d'anciennes paroisses disparues, ou dont le nom a changé. — N° **1292**. *Ploulec'h* n'est pas la paroisse du *lec'h*, (= pierre levée, et cela bien qu'il existe un *lec'h* dans le mur du cimetière paroissial), et n'a jamais été traduit par *Plebs lapidum*, mais par *Plebs Loci* (Longnon, *Pouillé de Tours*, Paris, 1903, in-4°, pp. 340 et 345). Sur l'étymologie de ce nom, v. J. Loth, *Ns. des ss. br.*, p. 78, s. v. *lec'h*.

N° **1294**. *Plogoff*, n'est pas la paroisse du forgeron ; c'est la paroisse de saint Coft, lequel a une chapelle en Plouay, M. (J. Loth, *Ns.*, p. 29). — *Plescop*, n'est pas la *plebs episcopi*, et moins encore la paroisse où il y avait une maison appartenant à l'évêque ; *episcopi* n'est pas ici un nom commun c'est le nom d'un *saint Evêque*, cf. *Le Cosquer-Saint-Evêque* en Guidel, M. (Rosenzw.)

N° **1296**. *Pléboulle* C. d. N., ainsi d'ailleurs que *Tréboul*, F., n'ont rien de commun avec St. Pol, qui à travers toute la Bretagne est *Paul*, ou *Paol*. Au surplus St- Pol n'a son nom attaché à aucun *Plou* ou *Plé*. Le nom de St-Pol n'a fourni que des *Lampaul*, très nombreux d'ailleurs, une paroisse *Paule*, C. d. N. et la paroisse de *St- Pol-de-Léon*, F., en breton *Kastel-Pol*.

N° **1297**. L'éponyme de Plouégat est *St-Egat*, demeuré

1. Plonivel est une ancienne paroisse. Plouénez est le nom ancien de la paroisse de Brannilis. *Plebs Montis*, *Plou-Menez*. Je cite mes noms de lieu d'après la carte d'Etat-Major (CEM), le Dictionnaire des P.T.T. (PTT), Rosenzweig, *Dict. topogr. du Morbihan* et d'après le cadastre. — Je désigne les départements par les initiales de leur nom.

populaire, qui a un culte et une légende (*Annales de Bret.*, XIII, 1897, p. 97) dont le nom (jadis *Agat*, = **ate-catu-s*, J. Loth, *Ns.*, p. 105, s. v. *Ploagat*) n'a rien de commun avec saint Agapat, saint italien, que le clergé local avait essayé d'identifier avec saint Egat. Les auteurs ignorent le principe posé par M. J. Loth, à savoir que l'hagioonomastique en Bretagne est entièrement nationale, bretonne. (*Ns.*, p. 4). — *Plonéour* F. ; St-Enéour est l'éponyme de 3 et non de 2 Plonéour : Ploneour-bréz, Plonéour-Ménez et Plonéour Lanvern, paroisses du F.

Plougonven, F. Le saint éponyme est *St. Conven* (et non *Gonven*) qui a une chapelle sur le rivage en Plouezoch, F. (CEM.). *Plomelin* F. ; l'éponyme est St-Melen, bien connu par ailleurs, et qui a une chapelle en Lanvénégen, M., (J. Loth, *Ns.*, p. 91).

N° **1298**. Les auteurs ignorent que *trève* est un nom courant en français de Bretagne pour désigner une subdivision de la paroisse, et à ce sujet il faut bien distinguer l'emploi qui est fait de ce mot d'une façon parfois abusive ; *trève* doit être réservé pour la communauté religieuse groupée autour de son église tréviale ; la trève est une sous-paroisse, une succursale ; on y baptise et on y célèbre la messe le dimanche. Toute différente est la *frérie* que l'on décore souvent du nom de trève. La frérie ou frairie est une division purement civile, créée au moyen âge pour faciliter la répartition des impôts.

N° **1300**. Les auteurs semblent s'étonner que les trèves n'aient pas toujours pour patron le saint éponyme de la paroisse. C'est la règle ; le contraire est l'exception (Tressé en Plessé, L. I., St-Ildut en Ploërdut, M.), et il est naturel qu'il en soit ainsi, car certaines paroisses comportaient beaucoup de trèves : Bothoa, devenu St-Nicolas-du-Pélem, avait quatre trèves, Kérien, Lanrivain, Canihuel et Ste-Tréphine, C. d. N., et la constitution de la trève n'a rien de commun avec l'origine de la paroisse ; c'est un hameau, à l'intérieur de la paroisse, qui au cours des siècles a pris de l'importance, et à qui il a fallu donner une église succursale ; son nom existait bien avant que le hameau ait été érigé en trève, comme le nom de tant d'autres hameaux en *tré*, qui sont demeurés de simples hameaux.

N° 1298. La charte à laquelle Longnon fait allusion pour montrer comment certains personnages ont donné leur nom à des *tré*, est un exemple bien mal choisi ; elle a été fabriquée à une date postérieure à l'établissement des noms de lieu en *tré* (ch. XIII du Cart. de Landévennec, v. Latouche, *Mél. d'hist. de Cornouaille*, Paris, 1911, in-8°, pp. 56-59). Cet exemple ne vaut pas mieux que l'exemple de Plou-fragan, au **N°1288**.

N° 1299. Les auteurs ont la prétention de dénombrer les lieux dits *Tré-* du Morbihan, et en comptent « environ 240 ». Ils auraient dû dire 240 dans le choix de noms de lieu fait par Rosenzweig, car le Dictionn. topogr. du M. ne donne pas plus d'un dixième des noms de lieu indiqués sur le cadastre [1]. Il eût été fort intéressant d'ajouter que les *Tré-*, du vannetais ont rarement le sens de trève religieuse, qu'ils signifient simplement groupement laïc de maisons ; tandis que dans les autres évêchés de Bretagne *Tré* est très souvent suivi d'un nom de saint, et a eu souvent à l'origine un sens religieux.

N° 1300. *Treffléan*. L'éponyme est le saint breton Léan, cf. *Lanléan*, en Plomodiern, F. (CEM. et PTT. J. Loth, *Ns.*, p. 79). St-Léon, saint romain, n'a rien de commun avec le saint celtique *Léan*.

N° 1301. *Tréflez* paroisse du F. n'est certainement pas la *trève de la cour*, (tref-lez). *Tréflez* comporte le nom d'un saint qui a été très tardivement identifié avec saint Blaise, patron actuel. Il existe aussi un *coatlez* en cette paroisse. Le *Trefflez* en Crozon F., est la *tréf* de *St. Effletz* qui possède une chapelle non loin de là en Lanvéoc. Quant aux autres Tréflez (*Treflis* en vannetais), ils sont bien la *trève de la cour*.

N° 1302. *Trébras*, M., n'est pas pour *Tref-braz* « le grand village » ; on aurait *Tré-meur* qui est très fréquent et correspond à *Lan-meur* très fréquent aussi. *Braz* signifie gros, grossier, d'où grand, mais n'éveille pas l'idée d'une grandeur qui puisse s'appliquer à un nom de lieu, et de fait, il ne rentre dans aucun nom de lieu ; au surplus on aurait eu *Tré-vras*.

1. A l'époque moderne, *tre-* dissimule souvent des *tuou-* et *treth*, *treis-* [J. Loth].

Trébras doit être expliqué autrement : Il y a un *Tret bras* dans le cart. de Redon, p. 70 (cf. *Chrestom.*, p. 169).

N° 1304. *Ker-*. Les auteurs se devaient d'indiquer l'abréviation courante en Bretagne et qui est très ancienne ꝁ. Cette abréviation a entrainé une foule de mauvaises lectures Le Dict. des PTT. donne, par exemple, *Klouet*, *Knostin*, *Kourien*, *Kverzion*, où il faut lire *Kerlouet Kernostin*, *Kerverzion*. On a parfois commis l'erreur contraire ; c'est ainsi qu'à Lorient, on a lu au début *rue Kerléber*, pour *rue Kléber* ; le *K* initial est si rare en français que les Bretons étaient fatalement entraînés à lire *Ker*.

N° 1312. A côté du mot *Lann* = monastère, que l'on peut reconnaître à ce qu'il est suivi d'un nom de saint, ou du moins d'un nom ancien, il fallait signaler *lann* = « lande, terre froide ; ces *lann* sont de date récente, mais on les rencontre en nombre considérable au cadastre.

N° 1322. Dans *Kernilis*, l'*n* ne joue pas le rôle de la préposition « de », c'est l'article *an*, la véritable orthographe serait *Ker-'n-ilis*.

N° 1327. *Lez* = « cour » ; il faut noter que la forme vannetaise est *lis*.

N° 1332. *Bran*, des exemples s'imposaient : *Brangolo* fort fréquent, et dont on a des formes anciennes (*Chresto.*, pp. 193 et 207), *Branbily*, *Branguily* très fréquents aussi. *Bran-* a une aire géographique qu'il importait d'indiquer ; il est surtout fréquent dans le vannetais. Les auteurs insistent sur *Brannadan* pour prouver que *Brann* aurait eu deux *n*, c'est une question de graphie sans intérêt, et l'exemple est faux, le second terme est *Nadan* qui existe encore comme nom de famille, *Nédan*, *Nadan*, et *Le Nadan* et non pas *Adan* ; (sur ce nom cf. *Lanadan* en Fouesnant, F., (CEM.), dont la graphie ne contrarie pas la forme certaine *Nadan*). Il eût fallu citer aussi *bron*, *bronn*. « mamelon » en breton et en gallois.

N° 1338. Les auteurs notent le nom breton de Concarneau : *Konk Kernaw* [1] ; il eût été intéressant de signaler la paroisse

1. *Kernaw* est une mauvaise reconstitution, on prononce *Kerné*, vannetais *Kernéw*. Il faut reconstituer *Kernew* et *Kerneo* ; cf. gallois *Cernyw*.

de *Beuzec-Conq* auprès de Concarneau ; et parallèlement à *Concarneau* le nom breton du *Conquet* : *Conk Léon* : le coin du Léon. S'il n'y avait ce parallélisme, on serait tenté d'expliquer autrement le nom de *Konk Kernaw* : cf. *Plouguerneau*, F., paroisse du Léon, (J. Loth, *Ns.*, p. 72) et *Rosquerno* en Pont-l'Abbé, F., (PTT.) Ce dernier est en Cornouaille, mais le terme *Ros* appelle difficilement un nom de contrée ; cf. aussi *Langerneau* en la Motte près Loudéac, C. d. N. (CEM.).

N° 1342. *Magoer*, il eût été intéressant d'indiquer la traduction française *le Mur*, si fréquente à travers la Bretagne, et bien connue à cause de plusieurs sanctuaires dédiés à la Vierge. Quant à *Plou-magoar* et *Plou-moguer* il n'est pas sûr que leur second terme soit *Moguer* = muraille. (Cf. J. Loth, *Ns.*, p. 106, s. v. *Ploumagoar*).

N° 1344. Il s'imposait de citer deux points culminants de Bretagne, le *Ménez-Bré*, C. d. N., et le *Ménez-Hom*, F., il fallait noter *Plounéour-Ménez* opposé à *Plounéour-Trez* F., (= Pl. la montagne, Pl. la grève) et *St. Jacut du Méné* opposé à *St-Jacut de la Mer* ; de même il fallait indiquer la forme correspondante vannetaise *Mané*, qu'ont illustrée de nombreux monuments mégalithiques (*Mané-er-Hroec* etc.). — Les auteurs ne devaient pas rejeter en note le nom *Minihy* si important dans la toponomastique bretonne = lat. *Monachia*, (*Chrestom.*, p. 151), qui a par conséquent une origine toute différente ; il fallait en rapprocher d'autres formes modernes *Keramanac'h*, *Manac'hty* dont il existe des exemples très nombreux.

N° 1345. On a oublié le nom de la commune de *Pen trez*, F., « tête de la grève », village qui se trouve sur la route de Quimper à Lanvéoc, à l'endroit où la route pénètre sur la grève ; *pen* à ici le sens que nous donnons à *tête* en français dans l'expression *tête de pont*. On n'a pas rappelé ici *Pen hoat* « chef-du-bois » (déjà donné sous le n° 1336), mais on aurait pu ajouter *Pen-feunteuniou* « chef fontaine » et les noms fort fréquents *Pen-an-guer*, *Pen-an-allé* etc.

Le cornique *Kernow* est une graphie relativement moderne pour *Kernew*, vieux brittonique *Cornovii Cornovia*. [J.Loth.]

N° 1346. On a omis *Pontivy*, sous-préfecture, M. en bret. *Pondy* = *Pont Ivy* ; *Pontrieux*, chef-lieu de canton, C. d. N., « Pont sur le Trieux », et *Hennebont* M., « vieux pont ».

N° 1347. *Poul-*, les exemples *Pouldergat*, *Pouldreuzic*, et *Pouldavid*, F., sont d'anciens *Plou-*, changés en *Poul-*, par métathèse, sous l'influence du *d* initial du 2e terme ; ce sont d'ailleurs des paroisses. Sur la métathèse, quand le 2e terme commence par une *l*, cf. *Poullaouen*, F., = *Ploélouen* en 1330, (Longnon, *Pouillés de Tours*, p. 302), *Poullan*, F., = *Ploélan* en 1468 (J. Loth, *Ns.*, p. 106, s. v. *Ploulan*) ; par contre certains *Poul-*, sont devenus *Plou-*, par métathèse inverse devant *m*, qui n'ont jamais été des paroisses [1] ; v. ci-dessus, n° 1290.

N° 1354. *Guern* « aunaye ». Ce mot a été confondu dans la graphie, en vannetais surtout, avec *Quer* = *Ker*, lorsque le terme suivant commençait par *n*. Ainsi *Guernehué*, *Guernevé* = *Ker-nevez* « la Ville Neuve », *nehué*, *nué* étant la forme vannetaise de *nevez*. Les actes donnent couramment pour le même hameau *Villeneuve* et *Guernevé* (en Plumergat, par ex., dans Rosenzw.). *Guernehué* n'offre donc aucun rapport avec *Guern* « aunaye » non plus que la finale *nehué* avec celle du lat. *vernetum*. — *Castenet*, en Camors, M., ne peut pas venir du lat. *castanetum* « la châtaigneraie ». La forme bretonne est *Quistinic*, *Quistinec* ou *Quistinit*. *Quistinic* est d'ailleurs le nom d'une paroisse voisine de Camors, et à si peu de distance les 2 noms n'auraient pu évoluer d'une façon si différente : d'ailleurs le nom de la paroisse, nom qui peut garder une graphie traditionnelle, ne pouvait offrir une forme plus évoluée que le nom d'un pauvre hameau qui n'avait pas d'orthographe avant le cadastre. Le nom de lieu *Castenet* doit être rapproché de

1. En *Pleumeur Gautier* C. d. N. zone bretonnante, existe une chapelle, loin du bourg. La CEM. donne *Poulmor* ; Gaultier du Mottay, *Géogr. dép. des C. d. N.*, (St-Brieuc, 1862, in-18, p. 629) donne *Plomor* ; et c'est en Pleumeur, très loin du bourg — Des *Plou-* viennent de *Portz* : *Plomarc'h*, en *Ploaré* F., autrefois *Portz-marc'h*, J. Loth, *Rev. Celt.*, XXXIII, (1912), p. 306 et n. 3. — *Ploumanac'h* près Perros-Guirec, C. d. N., est un ancien *Poul-Manac'h* (on trouve fréquemment cette graphie) ; ce n'a jamais été une paroisse.

celui du *Castennec* en Bieuzy, M. ; Rosenzweig donne pour ce nom les formes *Castrum Novec*, à la fin du XIVe s. ; *Castenoet* doit lui aussi être formé du *Castel* = lat. *castellum*, avec un autre terme, peut-être *Castel en hoët* selon la forme vannetaise (« château du bois ») ; cf. le *Roscoët* en Camors (CEM.).

Le Faouët est un nom de lieu fort commun ainsi que son diminutif *faouëdic* ; il correspond au lat. *fagètum*. *Spernoët* a pu être formé de même façon, sur *spern* « épine » ; mais il n'en va pas de même de *Le Bezouet* en Moustoirac, M. (Rosenzw.) Le nom ne vient pas de *Bézo* = bouleau. Il faut en rapprocher Le *Bezoué* en Plumelec, M. (Rosenzw.) Ce nom rappelle le nom de famille *Bezroet*, existant encore (en 1546 un Bezrouet fabrique de la paroisse de Ploujean F.), celui de *Bédouet* qui existe encore aussi, et peut-être aussi *La Lande Bihoué* en Quéven, M. (*Bévoy* en 1587, Rosenzw.) et *La Béhoy* en *Plœmeur*, M. *Id.* Ces deux paroisses se touchent ; c'est le même lieudit. La CEM. porte *Bihoué*. Cf. la *villa Beguet* du cart. de Quimperlé, p. 24, écrite *Besuoet* en 1426. (*Chrestom.*, p. 190) [1].

Voici quelques erreurs plus menues :

N° 1282. *Bro*. Il n'est donné que le seul exemple *Broërec* ; il y en a d'autres : *Broléac* M. (*Broleac* Carte de Redon), *Kervro* M. [2]

N° 1288. Fracan, père de saint Guennolé, roi breton émigrant avec les siens, n'est pas l'éponyme de *Ploufragan* ; l'éponyme de cette paroisse est un saint (cf. J. Loth, *Ns.*, p. 42 et 132), et il y a vieille date que l'on ne croit plus que les *plou-* soient la transposition, en Bretagne, d'un clan breton ; le plou a le sens religieux de paroisse dès l'origine.

N° 1290 et 1300. Les auteurs confondent commune et ancienne paroisse. C'est une grave erreur. Beaucoup de nos communes ne sont paroisses que depuis la Révolution ; ce sont

1. *Bezvoet*, léonard actuel *bezvoud* signifie « chèvrefeuille », parfois « liseron ». Il y a des villages de *Behout*, en vannetais : *Er véhout* en Briziac. [J. Loth].

2. Ce qui fait que *Bro* est relativement rare en composition, c'est que c'est un terme courant. Pour une raison analogue *plœyf* « paroisse » n'a pas donné de composés. On emploie *Bro* pour le Léon, *Bro Léon* [J. Loth].

d'anciennes trèves et non pas d'anciennes paroisses, ce qui n'est pas la même chose ; en réalité *Plou* désigne toujours des paroisses très anciennes, les paroisses de la première époque [1].

N° **1310**. Il importait de préciser l'emploi de *Guic-*, dans le Léon, pour désigner le bourg des paroisses primitives, et d'indiquer que dans la langue parlée les deux noms existent : c'est la plume des scribes qui a déterminé le nom officiel en *Guic* ou en *Plou*.

N° **1313**. *Lanleff* devrait son nom àu *Leff*, affluent du Trieux ; à moins, faut-il ajouter, que la rivière n'ait emprunté son nom à l'éponyme de la *Lan*. Je ne vois pas beaucoup d'exemples d'une *Lan* bretonne qui emprunte son nom à celui d'une rivière ; il existe pourtant une *Lan aber* (cf. *Rev. Celt.*, XXXIV, p. 116).

N° **1316**. *Plebezre*, lire *Ploubezre*.

N° **1318**. La consonne finale de *Lok* ne persiste pas dans *Locmalo*, *Loctudy* ; contrairement à ce que disent les auteurs, tout le monde sait qu'elle ne se prononce pas.

N° **1319**. *Locoal*, *Locqueltas*, *Locquenolé*. L'initiale G durcit ; ce n'est pas la finale de *Lok* qui se confond avec l'initiale de l'éponyme, car la finale de *Lok* est un *g* ; en effet devant une voyelle on a Log : *Loguivy* etc., etc.

N° **1324**. Il fallait citer le nom breton de St-Pol-de-Léon, *Castel Paol*, et celui de Chateaulin *Castellin*.

N° **1327**. Longnon explique *Lesneven*, comme *Les-neve* [2]. Il cite *Lisnouvid* mais il aurait dû indiquer que c'est une forme du Cart. de Redon, en 826-856.

N° **1328**. Sur *Kemenet*, v. la *Chrestom.*

N° **1330**. *Bot* a un autre sens que celui de « buisson » : il signifie aussi « résidence ». (v. Ernault, *Gloss. moy. bret.*, p. 74.)

D'autres erreurs encore seraient à relever ; mais l'on est

1. N° **1297**. *Pluvigner* a pour éponyme *St-Guigner*, et non pas *St-Eguiner* et encore moins *Guégner* qui est inconnu, v. J. Loth, *Ns.*, p. 55.

2. Dans *Les-neven*, *Neven* est un nom propre breton, qui n'a rien à faire avec *nevi*. C'est le gallois *Nevyn* ; *Neveu* et *Nevyn* représentent le vieux gallois *Numin*, qui a donné le dérivé *Numinoe* [J. Loth].

étonné surtout des exemples que les auteurs auraient pu choisir et qui eussent été bien meilleurs que ceux qu'ils ont pris. L'on se demande aussi pourquoi plusieurs mots qui fournissent tant à la topographie ont été laissés de côté : *Goas*, *Ty*, *Prat*, *Porz*, *Parc*, *Kleuz*, *Monster*, *Querquis*, *Prest*, *Collet*, *Combout*, et même des noms comme *Convenant* si fréquent dans les C. d. N. On trouve l'explication facilement ; les auteurs n'ont entrevu la toponomastique bretonne que dans un répertoire des noms de communes et à travers Rosenzweig ; ils ignorent ainsi les C. d. N. et le F.

Qui plus est, les auteurs ignorent ou veulent ignorer qu'en Bretagne l'on parle breton, et que beaucoup de villes et villages ont un nom breton à côté d'un nom français [1]. Rennes, *Roazon*, I. et V. ; Morlaix, *Montroulez*, F. ; Vannes, *Guéned*, M. ; St-Pol-de-Léon, *CastelPaol* ; St-Renan, *Lokournan*, F., etc., etc. Ils ignorent aussi que dans d'autres cas le nom français est une traduction du nom breton :

La Martyre traduisant *Ar Merzer*, F., de nombreux *La Ville-Neuve*, *le Plessis*, etc., traduisant *Kernevez*, *Kenkis*, etc. Il fallait aussi réserver un chapitre à l'orthographe, expliquer comment le français avait transcrit les noms bretons et même indiquer comment les fonctionnaires étrangers écorchent dans la prononciation nos noms de lieu bretons (cf. la commune appelée *Le Juc'h* près Quimper, F., — *Ar Iouc'h*). On aurait voulu voir mentionner qu'en Bretagne, le peuple a des noms pour désigner les quartiers de chaque paroisse, ce sont les noms des anciennes fréries ; ces noms de frérie sont parfois empruntés au hameau le plus important de la frérie, mais souvent ces noms n'existent pas au cadastre, ils ne désignent aucune ferme, aucun hameau, ils sont le nom de la frérie, rien de plus.

Il y a un cas important de la toponomastique bretonne qu'il eût fallu signaler : de nombreux noms de lieu sont

1. Il y a des graphies très regrettables. A en juger par la forme du nom de paroisse *Grandchamp*, près de Vannes, on pourrait conclure à l'existence d'un îlot français. Or, c'est *Grandcamp* que recommande nettement la prononciation bretonne : *Gregam(p)* = *Grandi-campo* (en 1261 *Grandicampus*.) [J. Loth].

constitués par un seul nom de saint ou un seul nom d'homme. Ainsi des paroisses sont désignées sous le seul nom de leur saint patron ; des hameaux sont connus sous le seul nom du saint auquel la chapelle est dédiée : *Christ*, *Maudez*, *Claude* [1] ; des fermes n'ont que le seul nom d'un de leurs anciens possesseurs : *Roperz*, *Jaffré*, *Joncour*, *Prigent*, etc.

Enfin, il valait la peine de faire ressortir les conclusions historiques auxquelles conduit l'étude de la toponomastique bretonne. On sait les découvertes faites par M. Joseph Loth à cet égard, et il suffit de rappeler, par exemple, l'intérêt considérable qu'offrent les noms de lieu d'origine romane qui ont subsisté en zone bretonne ; ces noms étaient en *évolution romane* au moment où les Bretons les ont adoptés ; l'étude de ces noms prouve que la langue romane a résisté assez longtemps avant de disparaître ; la toponomastique permet aussi de connaître les limites du breton à la fin du IXe siècle, époque de sa plus grande extension, et de savoir jusqu'à quel point ces régions ont été bretonnisées. La toponomastique est pour ainsi dire seule à pouvoir répondre à ces questions capitales pour l'histoire de Bretagne. M. Joseph Loth a traité magistralement ces questions dans son travail sur *Les mots latins dans les langues brittoniques* (1892) et dans l'article intitulé *Les langues romane et bretonne en Armorique* (*Rev. Celt.*, XXVIII, 1907, pp. 374 et seq.) ; nous y renvoyons le lecteur.

R. Largillière.

1. Un exemple curieux est la commune de *Graces* près Guingamp, C. d. N., qui tire son nom de la chapelle *N. D. de Graces* fondée en 1500.

NOTES
ÉTYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES
(*suite*)

---

301. Irlandais moyen BÚRECH, BÚRACH, BÚRIM. — Lett. BAUROHT.

En irl. moyen, *búrech* paraît n'avoir que le sens de *mugissant*, *beuglant*. De même *búirfedach*, *búredach* (adj. et subst.). L'irl. mod. *búir*, gén. *buire*, outre le sens de mugissement, beuglement, a aussi celui de grand cri. *Búr*, en irl. moyen, paraît avoir le sens de *colère*, *furieux* ; *búra* (*búre*) est le substantif à sens équivalent. *Búrim*, en revanche, signifie : je beugle, mugis (K. M. *Contr.*).

Búrach a deux sens plus éloignés l'un de l'autre que ceux de *mugir* et *être en fureur* ; il a : 1° le sens de *mugissement*, *beuglement* ; 2° celui de piétiner, retourner le sol ; pour ce dernier sens, cf. irl. mod. *búrim*, je frappe. Kuno Meyer les sépare. Windisch (Táin B.C., p. 894) croit que le second sens est dérivé de l'autre et n'en est, en quelque sorte, qu'une conséquence. Il aurait été amené en irlandais par le verbe *cladim*, je fouis, creuse, qui accompagne, en effet, fréquement *búrach* [1].

Le *búrach* de deux taureaux est décrit en détail dans le Táin B.C. l. 6144 et suiv. [2]. Page 909, note 1, à l'occasion des derniers moments du célèbre taureau, la version H porte : *ro chlasadh a bhúrach*, qui est complété par *Add.* : *agus ro chloss a bhúiriugha* « son *búrach* fut creusé, et on entendit ses mugissements ».

1. T.B.C., l. 1490 : *foclassa búrach* ; l. 5833 *claidet búrach* ; cf. l. 6144.
2. *Foclassa búrach dóib and 7 fócerddetar in n-úir thairsiu* « búrach fut creusé alors par eux (ils creusèrent leur *búrach*) et ils lancèrent la terre pardessus eux-mêmes » (var. *fo cherdsat*).

Il est possible à la rigueur que primitivement ce soit la fureur qui ait amené le piétinement et l'action de creuser et lancer la terre : *búrach* serait l'effet de la fureur après avoir été la fureur elle-même.

Ce qui rappelle de plus près l'irlandais, c'est le lett. *baurôht* qui a à la fois le sens de mugir et celui de battre le sol en parlant des bœufs. Le norvégien *bure* n'a que le sens de mugir, mais en parlant de bœufs en furie (Falk-Torp, *Norv.-dän. Et. W.* à *bure* ; cf. Walde, *Lat.-Et. W.* à *furor*).

Strachan a tiré les mots irlandais d'un thème **bukro-* auquel il a comparé le latin *buccina*, skr. *bukkāras*, rugissement du lion [1]. Cette étymologie a été donnée aussi par Stokes : B. B. XXI, 130, il explique l'irl. moy. *būrithar*, *búirethar*, il crie, par **būcr-*. Cette étymologie ne peut expliquer les différents sens des mots précédemment étudiés et a, en outre, le tort d'en séparer des mots d'autres langues indo-européennes évidemment apparentés. Cependant, il y a à tenir compte du gallois *bugad*, cité par Stokes à l'appui. Il a bien le sens de : *mugir comme des bœufs qui se battent* ; *mugissement des bœufs qui se battent* [2] (bataille de bœufs ?).

On peut voir, il est vrai, dans *bugad* un composé de *bu* et *cad*, mais le sens de *bruit confus* peut en faire douter. En revanche *bugunad*, mugissement, beuglement, paraît bien indiquer un composé avec *bu-* (*-bou-*) : on remarquera aussi que l'irlandais **bukro-* suppose un *ŭ* bref (si c'est *būkro-*, un *ū* long) et que les mots gallois ont la diphtongue *ou*.

L'étymologie de Macbain appelle les mêmes objections : il tire *bū-ro-* d'un indo-eur. *gu-* (moyenne labio-vélaire) : βοάω. Comme il part de *gūū-*, on eût eu plutôt *gū-ro-* en vieux celtique.

Un composé moyen-gallois, au point de vue du sens, mérite l'attention : *bu-gloddi*, composé de *bu-* (**bou-*, bête à cornes) et de *clād-*, tranchée (*clawdd*, fossé), a le sens de *retourner le sol*, comme le fait un taureau [3] ; *mugir*, *beugler* (S. Evans,

1. Je cite d'après Macbain.

2. *Bugad* a aussi le sens de *se vanter*, *parader* : cf. breton *bugat*, ostentation.

3. Avec ses pieds ou ses cornes.

Welsh Dict. : ces sens existent encore ; pour celui de *retourner le sol*, il donne un exemple du XVe siècle). Cet exemple emprunté à un thème tout différent, semble bien prouver que les trois sens de : *fureur*, *mugissement*, *piétinement du sol*, peuvent être dérivés l'un de l'autre et partir d'une même racine. Il n'est pas toutefois improbable qu'en irlandais tout au moins le sens de mugir remonte à une racine particulière.

302. Vieux gallois GOCHORE ; gall. COGOR — irl. moy. CRÚ.

Gochore croassait, 3e pers. du sg. de l'ipf. de l'indicatif, nous est conservé dans le *Gorchan Maelderw* (Skene, F. a. B. II, 106, 18) : *gochore*[1] *brein du* « les corbeaux noirs croassaient ». Je n'en connais pas d'autre exemple. *Go-chor* est composé de *uo-* et de *cor*, bien connu, par *cornix*, *corvus*, κόραξ. Hirt, *Abl.* 78 part d'une base indo-europ. **korō-*. Il y a eu élargissement par *k* ou *q* : lat. *crocio*, *creco* ; cf. vha. *hruoh*, ags. *hrōc*, angl. *rook* (Walde, *lat. Et. W.* à *corvus* ; Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*, à *raage* II): l'irl. moy. *crú* corbeau = **krou-*. Il est suivi habituellement de *fechta* : *crú-fechta*, corbeau de combat. Les deux mots se sont même fondus : O'Dav. Gl. *crúechta*.

Le gallois *cogor* a un sens assez général : cris d'oiseaux, gazouillement. Daf. ab Gwilym (éd. de Liverpool, p. 146) désigne même par *cogor* le bruit d'un bassin, mais le sens de croassement est bien net dans le passage suivant des *Mab.* (L. R., p. 155) :

a chynnwryf mawr a vu yn yr awyr gan askellwrych y vrein ac eu kogor

« il y eut un grand tumulte dans l'air, causé par les battements d'ailes des corbeaux et leurs croassements ». Il me paraît probable que *cogor* est pour *gogor*. On pourrait songer à une sorte de dissimilation ou à une conséquence de mutation syntactique, mais il est peut-être plus simple de croire à une influence analogique : par exemple, à celle de *coc* dans *cogfran*, corneille, choucas. Silvan Evans cite même l'expression : *cogor fal cogfran*. Pour le doublet *go-chor*, **go-gor* et d'autres semblables (il y a aussi maintien de l'expl. sonore ini-

1. *Gochore* est au sg. parce qu'il précède le sujet au pluriel.

tiale), après *dy-*, *di-*, *go-*, *gor-*, v. J. Loth, *Rem. et corr.* à *Strachan*, pp. 74-83.

303. Irlandais moyen COLUM ; CUILMEANA ; vieil-irlandais COLMMÉNE — gallois CWLM ; breton COULM, SCOULM.

Colum, au nom. sg., existe en moyen irlandais, avec le sens de *peau*, et peut-être plus spécialement de *tendon* ou lanière de peau. On le trouve au datif pluriel dans un passage intéressant du Táin Bó C. (éd. Windisch), ligne 2568, qui est à rapprocher d'un passage de *InCath Catharda*.

Ro gabastar (a dond-) uathbróic ṅ-dondlethair ṅ-degsúata do formna cethri ṅ-damseched ṅ-dartada, cona chathchris do cholomnaib ferb fua.

« Il prit sa *fuathbróc* brune [1], de cuir brun, bien cousue, (formée) de l'épaule de quatre peaux de bœufs de jeunes taureaux, avec sa ceinture de combat (formée) de peaux (lanières) de vaches dessous ».

Windisch, p. 362, note 4, cite à propos de *colomnaib*, O'Clery qui, suivant sa remarque, visait ce passage : *columna*

1. Je ne traduis pas *fuathbróc*. Windisch le traduit par *Leibhose*, or le héros met d'abord une *fuathbroc* de soie, puis sa *fuathbróc* de cuir par dessus. Fer diad fait de même (*Táin B.C.*, p. 533-4), puis apres avoir posé dessus une pierre de la grosseur d'une meule de moulin, il ajoute par-dessus la pierre une *fuathbróc* de fer. C'est une addition évidemment postérieure. Peut-être s'agit-il d'une cotte de mailles, ce qui n'aurait rien d'étonnant à l'époque scandinave. Il est clair qu'il n'a pas mis la pierre sur son haut-de-chausses ou pantalon : mais sur le vêtement qui couvrait sa poitrine. C'est au moment même où il veut protéger *le haut de son corps*, que Fer diad (l. 3540-8) est atteint par le *gae bulga* qui traverse la *fuathbróc* et la pierre. Windisch traduit lui-même ici *fuathbróc* par *Leibpanzer*. La *fuathbróc* de soie est un vêtement de dessous, une sorte de chemise ; celle de cuir a été peut-être une tunique sans manches. Ce qui peut corroborer cette supposition, c'est que la version de LU., de Stowe M. porte, au lieu de *fuathbróc*, *fuathróc*, qui, comme le remarque Windisch, peut ne pas en être une évolution : *róc* semble bien être dû à l'influence d'un mot germanique ; vha. *rôc*, all. *rock*, ags. *roc*, vêtement de dessus. On a affaire dans le Táin à des rédactions d'époques diverses et qui ne s'harmonisent pas toujours. Dans un passage (p. 361-2), *eliab-inar* qui s'échange dans Togail Troi (d'après Windisch) avec *tonach*, tunique, atteint le haut de la *fuathbróc* de soie, ce qui indiquerait pour ce dernier mot le sens de : *haut-de-chausses*. Pour le sens de *cathchriss*, voir *Glám*, *glé-letbar*, ci-dessous, n° 309.

tearbh .i. cuilmeana .i. croiene bó. Nul doute qu'il ne s'agisse dans *colommaib colum*, d'un mot de la même famille que le vieil irl. *colmméne*, gl. *nervus* (IG. 221 *b*) ; la formation est différente. Il est possible que primitivement *colum* ait représenté un vieux celtique **colmmo-*, mieux **culmmo-*, qui aura été élargi par le suffixe *-n-* (*-m-n-*). La forme *cuilmeana*, plur. neutre, est celle que suppose le cornique *colmen*, plur. *colmennow* (*Pascon agan arluth*, 131, 4 ; 131, 3) ; en vieux brittonique, on eût eu : nomin. sg. neutre **culmm(en)* n.a. plur. **culmmen* ; le suffixe plur. ordinaire cornique *-ow* est venu s'y joindre, d'où un singulier *colmen*. De même, en irl., *-a* s'est ajouté au pluriel vieil irl. **colmmen*.

Le gallois du XIIe siècle *kulym* (T. Lewis, *Gloss.*) avec *y* de résonnance, plus tard *cwlwm*, *clwm* suppose *u* étymologique : *o* évolue en *ŭ* en gallois devant liquide + occlusive, mais non à ma connaissance, devant *-lm-*. D'ailleurs ici l'accord avec le breton est décisif : *coulm*, *scoulm* ; vannetais *clom*, *scolm*, bas-vannet. *sclom*. Les mots bretons ont le sens spécial de *nœud* ; *scoulma*, *scolmein*, *clomein* signifie *nouer*, *lier*, par exemple, des lacets de vêtements, chaussures. Le gallois *cwlwm* a le sens de *nœud* et de *lien* ; le cornique *colmen*, celui de *lien*, même de *corde*.

Dans le sens de *peau*, peau préparée, lanière, *colum*, *cuilmeana* nous reportent à une époque où les liens (ficelles, cordes, etc.) étaient faits spécialement de *nerfs*, *tendons choisis*. C'est probablement *colmméne* gl. *nervus* qui nous donne le sens le plus primitif. C'est confirmé par un mot que donne Dinneen, *colm*, qui a le double sens de *scar left by a wound* et de *strong white tendons of beef* (Munster). *Colm*, dans le premier sens, paraît avoir une origine différente de *colm*, tendons (voir cependant la note plus bas). Le génitif de *colm* est *cuilm* qui supposerait **culmmo-*. *Colma* que donne O'Clery avec le sens de *crúas*, dureté, doit être un dérivé au sens métaphorique du même thème. Il en est de même de *colomda* [1] ; c'est

1. K.M. *Contr.* traduit avec doute *colomda* par *firm* : *a chride crúaid colomda* (LL. 172 *a* 28), « ô cœur dur... ! ». *Colomda* ne fait que renforcer l'idée de *crúaid*.

vraisemblablement le même mot que *columdha* du passage de *In Cath Catharda* cité plus loin, n° 309. *Colm* est vraisemblablement pour *colum*. C'est une de ces graphies qui paraissent dans Molloy, comme *colm* pour *colum*, pigeon, citées par Pedersen, *Vergl. Gr.* I, 328. *Colmméne* est un dérivé en *-egno-* (*-igno-*) du même thème avec addition du suffixe *-(i)jo-* (cf. *laréne*, gl. *equula*).

A toute époque, même après l'invention du filage et du tissage que l'on constate à l'époque néolithique, on a découpé des parties choisies de peaux de bêtes pour en faire des lanières, liens, ceintures, après les avoir préparées naturellement. Le cuir est une très vieille invention. Les tendons ont joué un rôle important constaté dès l'époque paléolithique. C'est ainsi que les tendons de renne fournissaient le fil pour les merveilleuses aiguilles en os des grottes de la Dordogne. Christy et Lartet ont signalé comme une conséquence évidente du prélèvement des tendons, les incisions faites sur les os du bas de la jambe de ces cervidés [1]. Aujourd'hui encore, Esquimaux et Lapons obtiennent un fil très fin en divisant les tendons du renne [2].

On constate dans d'autres langues le même rapport de sens entre *tendon*, *nerf* et *lien* : v. norr. *sin*, *sina*, ags. *sinu* (angl. *sinew*, *to sinew*, lier, attacher), vha. *senawa*, all. *Sehne*, *senne*, nerf, corde (d'arc) : indo-eur. **senu*, **snui*, d'où skr. *snâvan-*, lien, nerf ; norvégien *snor*, all. *Schnur*, etc. (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*, à *sen* et *snor*).

304. Gallois DEHONGL, DEONGL.

La forme ancienne est *dehongl*. Les exemples les plus anciens lui donnent le sens d'*interpréter*, *d'expliquer un songe* :

L. Noir (F. a B. 11, 5, 5) :

Breuduid a uelun neithuir ys celuit ae dehoglho

« le songe que j'ai eu (vu) hier soir, bien habile est celui qui l'interprétera » (Cf. S. Evans, *Welsh Dict.*). *Dehogles*, prét.

1. On peut se demander si *colm*, cicatrice, et *fort tendon de bœuf* ne proviendrait pas d'une confusion entre l'effet et la cause, à l'origine.

2. Déchelette. *Manuel d'arch.*, I, p. 161-3.

3e pers. du sg. pour *debongles* dans l'exemple donné par S. Evans et tiré de Dares Phrygius, a le sens de *prédire, prophétiser*.

Le mot est isolé dans la famille celtique. Il a son importance en raison du rôle que jouent les songes et visions chez Góidels et Brittons. *Debongl* est composé de *de-*, variante de *di-*, devant *r*(*o*)-, devant *b* venant de *s* ou d'une spirante gutt. sonore parfois disparue, par conséquent devant certaines voyelles, et de **bongl*, qui suppose un vieux celt. **song-l*; **song* représente un indo-europ. **songuh-* : cf. ὀμφή, voix, oracle = **somguhā*; cf. germanique **sen3u* ; vha. *singan*, chanter, réciter; ags. *singan*, retentir, raconter. Le rapport entre prophétie et chant est frappant chez les Celtes par le rôle de *can-* (latin *cano*) et de ses composés : irl. moyen *canim*, je chante ; *cantana*, incantations, prédictions (K. Meyer, *Contr.*) ; v. irl. *doaurchanim* (Sg. 60 b 12). gl. *sagio*. En brittonique, ce sens se trouve dans les composés avec préfixes : gallois *darogaṅu*, prophétiser, prédire (**to-are-uo-can-*) ; v. gall. *darcenneti*, gl. *hariolis*; breton *diougan*, avertir, prévenir ; *diouganer*, prophète (Ernault, *Gloss.*) ; vannetais (Ile de Groix, Le Goff, *Suppl.*) : *diourgânein*, prévoir, prédire; *diourgân*, prédiction.

Pour le rôle du chant dans l'enseignement chez les Celtes, cf. irl. moy. *cétal*, mod. *céadal*, gall. *cathl*, breton *kentel* (Cf. César, *De bello Gall.*).

305. Irl. moy. DER, DAR- ; DAIRT ; DAIRIM ; gallois -DERIG ; breton DIRIGAEZ.

Der, jeune fille, apparaît dans divers textes en moyen irlandais. O'Mulc., *Gloss.* ; BB. XIX, 65 ; dat. *deir* (*Scél Baili Bimb.*, R.C. XIII, 226). En composition, dans les noms propres de femmes, il y a échange entre *der-* et *dar-* : *Darbile* et *Derbile* ; *Darerca* (cf. Mac Erca), une des sœurs de saint Patrice ; *Darfráich*, mère de Tigernach (*Darfraech mac Echach*, BB. 2-16 d 33 ; (mais LL. 347 b. a *ingen* au lieu de mac), etc. Comme le dit Marstrander (Dict. of the Ir. Lang.) qui compare *Nath-*, ogh. *Netta-*, *dar-* vient de *der-* en situation proclitique [1].

1. On trouve *Dair*, seul, comme nom propre : *Dair ingen Cathair Cháim* BB. 231 *a* 7 (ap. Marstrander, *Dict.*).

Der = *derā* appartient vraisemblablement à la même famille linguistique que *dairt*, gén, *darto*, *darta*, génisse d'un an ou deux, métaphoriquement jeune fille [1]. *Dairt* est un dérivé de la même racine que l'irl. mod. *dairim*, *doirim* ; irl. moy. *dairim*, subst. verbal *dairt*, *dart*, saillir ; *dari* .i. *dair*. P. O'Cl ; irl. moy. *dáir*, gén. *dara*, *tarb i n-aimsir dara*, Anc. L., II, 44. 6 (taureau à l'époque du rut) ; irl. mod. *dár* même sens (Pour toutes ces formes, cf. Marstrander, *Dict.*).

Le gallois a un dérivé de *dar* dans le gallois moyen : *Black Book of Chirk* : *buch... retherye*, vache en chaleur, en rut (T. Lewis, *Gloss.*). La forme *ryderig* donnée dans les dictionnaires est analogique ou relativement récente et sporadique, comme suffit à le prouver *rhyferig*, usité en Anglesey : *f*(*v*) = *d*. Cf. *catherig*, miaulement des chats en rut, pour *cath-derig*.

En breton moyen *dirigaez* a le sens de *être en rut* (estre en sault). En Cornouaille *dirik* (de *deric*) se dit d'une vache en chaleur. Ernault, *Gl.* suppose que *dirik* est pour *teric* ; il cite à l'appui le gallois moderne *terica*, être en chaleur, qu'il a le tort de faire dériver de *taer*, obstiné, violent, ce qui en gallois est phonétiquement impossible. La forme *terig* peut venir de la composition ou de la construction syntactique, ou elle appartient à une racine différente : il y aurait eu confusion. Elle apparait dans la forme *caterig*, donnée par Davies.

On rapproche généralement *dáir*, *dairim* de θορ-νυσθαι, saillir, jaillir, de la même racine que θρώσκω. L'équivalent breton *hemolc'h*, être en rut, vannetais *imolh*, être en rut, saillir (en parlant d'un taureau), gall. moyen *emol*, pour *ymoly* (cf. T. Lewis, *Gloss.*), dont le sens primitif est : être en chasse, chasser, serait en faveur de cette origine, par l'évolution du sens. Mais le grec θορός, semence génitale, θορίσκεσθαι, recevoir la semence génitale, θορόειν, qui est à l'état d'embryon, rappellent le skr. *dhāra*, semence, qu'il semble difficile de ramener à la même racine. Il y a eu probablement confusion entre deux racines différentes.

1. En irl. mod. *dairt* a le sens aussi de *bouvillon*.

306. Vieil. irl. FIAD; gallois GWED, GWYD; cornique GOTH. *Fiad* dans le *Táin B. C.*, l. 926 a le sens d'*honneur* :

ni fuarusa fiad n-óiged,

« je n'ai pas obtenu l'honneur d'un hôte ». Cf. ibid. 3024, 9297 :

ra fiadaiged, fut honoré. Windisch (*Wört.* p. 46) donne ce sens avec hésitation. Dans sa traduction du *Táin*, il n'hésite plus, avec raison. O'Donovan, *Suppl.* (que Windisch cite dans son *Wörterb.*), donne aussi *fiadughadh*, to welcome, to honour.

Fiad, honneur, appartient à la même racine que *fiadh*, présence, gallois *yngwyd*, en vue de ; bret. *a goez*, ouvertement. C'est la même évolution de sens que dans *enech*, gall. *wyneb*, breton *enep*, à la fois *visage* et *honneur*.

Gwyd dans le L. Noir à le sens de *face, visage* : 53, 15

Boed emndiceid ir guit
attinvis y ligat in y wit

« Que soit maudite l'oie qui a enlevé son œil dans son visage ». Dans une strophe suivante *guit* est remplacé par *penn*. A *gwed* se rattache *gweddu*, être convenable, décent. Ce mot a même le sens d'*honneur* dans l'élégie de Cynddylan : l. Rouge. 281, 26.

stavell gyndylan neut athwyt
Heb wed

« le hall de Cynddylan voici qu'il est maintenant sans honneur ».

Fiad, honneur, est féminin =**veidā* ; *gwed* est féminin aussi mais suppose *vida*. En revanche le cornique *goth* (*del goth*, comme il convient) suppose *veid-* comme le breton *goez*.

307. Irlandais moyen FAL, gallois -WAL, -WALED; irlandais CÚAL, CÚALNE, CÚAILLE.

L'irlandais *fal*, tantôt avec l'aigu, tantôt sans aucune

marque de longueur, est fréquent dans les *Anc. Laws*, avec le sens de *barrière, obstacle*, cas d'annulation (IV. 374, 16). Comme le dit Atkinson (*Glossary*), se référant principalement aux exemples du tome V, 500, *fal* est un terme technique d'un usage constant dans les Lois au sens de *barrière légale* (*obstacle à la validité de contrats, cas d'annulation*).

L'origine de ce terme est clairement établie par le gallois moyen *gwyd-wal* et le terme juridique *gwyd-waled*. Les lexicographes Davies et John Walters lui donnent le sens de *broussailles, fourré*. Telle paraît être sa signification dans le Livre Noir (F. a. B. II, 28, 10) :

E beteu ae tut guitual [1]

« Les tombes que protègent (ou recouvrent) les broussailles ».

Dans les *Ancient Laws* le collectif *gwydwaled* a le sens de *barrière légale* :

II. 116, 68 : *py hawl bynnac a varnner y dyn o gyfreith, ac nat ymavaeloef y medyant or hawl nae gwledychu un dyd a blwydyn, kyfreith a dyweit y mynet* [2] *yn wydwaled y rygtaw ef ae da or byd gwladwr, ac na dyly gwercheiwat attep idaw o hynny allan.*

« Quelle que soit la réclamation (le bien réclamé) adjugé à un homme par la loi, s'il ne se saisit pas de l'objet de sa réclamation et n'en exerce pas la propriété un an et un jour, la loi dit que cela devient *barrière* (*légale*) entre lui et son bien s'il est du pays, et que le gardien (séquestre) ne doit pas lui répondre à partir de ce moment ».

Ibid. II, 390, 83 :

Dwy wyddwaleth yssyd yghyfreith Howel, nyt amgen gwyddwaleth kywlat ac un aghywlat ; ac un ohonunt y kay kyfreith rwng dyn ay hawl; sef achaws y gelwir hi yn wyddwaled am vot gwyddweli rwng dyn ay hawl val na dylyer attep y dyn oy hawl yn tragwyddawl.

1. Dans le L. Noir *t* = *d*.

2. J'adopte, pour la traduction, la variante : *a dyweit vot hwnnw y(n) mynet* « dit que cela devient » (cela être devenant, en mot à mot).

« Il y a deux barrières (légales) dans la Loi de Howel, c'est-à-dire une barrière légale dans le pays et une autre hors du pays ; l'une d'elles, la Loi la ferme entre l'homme et le bien qu'il réclame ; l'autre, elle ne la ferme pas ; la barrière du pays, elle la ferme entre l'homme et son bien, de telle sorte qu'on ne doit pas lui répondre au sujet de sa revendication ; voici la cause pour laquelle on l'appelle *gwyddwaled*, c'est qu'il y a des *broussailles* (fourré) entre l'homme et le bien qu'il réclame à tel point qu'on ne doit plus jamais (mot-à-mot, *éternellement*) répondre à sa revendication ».

Ce passage prolixe qui n'est complètement intelligible que si on le compare avec le précédent, confirme toutefois très clairement le sens de *gwydwaled*. La *barrière n'est fermée* que dans certaines conditions mentionnées dans le premier texte cité.

Il n'y a pas à s'étonner de rencontrer des expressions métaphoriques, poétiques, jusque dans des textes juridiques. C'est une confirmation de plus de ce que nous apprend César au sujet de l'enseignement des druides qui était essentiellement oral et versifié.

Il est probable que dans le sens de *barrière légale*, *fal* doive s'écrire avec l'aigu marquant la longueur, comme c'est le cas dans un certain nombre d'exemples : *fál* est bien connu au sens collectif de *haie*, *clôture*, *palissade*. Ce sens répond au sens matériel de *gwydwal*, et de *gwydwaled*. Mais il n'est pas douteux que *fal* avec un *a* bref ait existé [1] : non seulement le gallois suffirait à le prouver, mais il existe en composition dans *cúal*, fagot, tas, amas (Kuno Meyer. *Contr.*) : **cúal* = *comualā* [2], nomin. plur. *cúala* ; Anc. Laws, *fal* plur. *fala* ; pour la forme, cf. *cúac*, étroit, *Saltair na Rann* 33.918 (= *cumhac*, *cumhang*, O'Cl.) Le singulatif *cúalne*, *cúaille* a le sens de *pieu*, *échalas*. Il me paraît probable que ce mot dérivé de *cúal* a d'abord été un collectif comme *cúal*. Un passage des *Anc. Laws*

1. Sur l'origine commune de *fál*, haie, et *fail*, *foil*, stabulum (*mucc-fhoil*, étable à porcs), cf. Zimmer, *Kelt. Stud.* I, 125, 6.

2. The Gloss. in Eg. 158 donne *cual* dans le sens de *pieu*, ce qui conviendrait à *fāl*.

est particulièrement instructif au sujet de ce terme : un des moyens d'établir une limite ou barrière, c'est : *cor cúalne*, installation de pieux ou palissade (voir RANN, RENN, RINDE). *Wal*, *fal* sont identiques comme origine et sens au gothique *walus* (stab), qu'on retrouve dans le collectif anglo-saxon *wyrtwalu* (collection de tiges de plantes), vha. *wurzala*, pour *wurzwala* : anglo-saxon *wyrt*, auj. *wort*, all. *Wurz*, plante.

Le gallois *-waled* est un collectif = **ualíiā*.

Comme les villages germaniques, les villages chez les Celtes insulaires étaient défendus et séparés par des palissades composées de pieux et sans doute de ronces, d'arbustes épineux et de terres. De là l'extraordinaire diffusion du vieux breton *caer* (moderne *ker*) dans le sens de *village*, ce terme ne s'appliquant d'abord avec précision qu'à des *fortifications* ou *enceintes fortifiées* : aussi *caer* est-il très rare au IXe et Xe siècle, dans le Cartulaire de Redon. Il n'y a donc pas à s'étonner que la barrière ou défense constituée par des *broussailles* (avec des pieux) ait été employée au sens poétique, dans le sens d'obstacle entre le plaignant et le bien revendiqué.

308. Le gallois FFER ; irlandais moyen SERIC.

J'ai proposé avec hésitation (*Mots latins*) de faire venir *ffer* du latin *ferus*. Aujourd'hui *ffer* me paraît, d'après ses différents sens, présenter tous les caractères d'un mot indigène. Il a deux sens principaux : 1° celui de *fort*, *solide* ; 2° celui de *gelé* et, comme substantif, de : *grand froid*.

L. Aneur. (F. a. B. 11) 74.2: en parlant d'un héros : *fer y law* à la main forte (forte, dure sa main).

L. Tal. 143. 16 :

Llachar y enw llawffer

« Llachar (est) son nom, à la main forte ».

L. Noir 56. 20 :

march cadarn kad-fer

« coursier vigoureux, solide au combat ».

L. Rouge 265. 13 :

Pyll pengloc ffer

« Pyll au crâne solide ».

Le nom propre *Ferawc* apparaît dans le Gododin (L. An. 74. 1). Le même texte présente le nom propre *Fer-varch* (cf. *march cadarn kadfer*). Il est évident que dans *Fer-varch* on a *ffer*, solide, et non *ffer*, cheville : on peut par voie d'analogie conclure de même pour Ferawc. Cf. en breton, *fereuc* dans *Bran-fereuc*, nom de lieu du Morbihan, en 1598 ; *Fermarch*, Anniv. de Tréguier 19 (1540) (cités par Ernault, *Gloss.* à *fer*, cheville). *Fermarch* apparaît aussi dans le Book of Llandaw, 205. *Fergant*, surnom d'Alain, duc de Bretagne, (Cart. de Quimperlé) ne signifie pas : *cheville blanche*, comme je l'ai supposé en note (*Chrest.* p. 204) mais : *très fort*, *tout à fait fort*. *Cant*, cercle, circonférence, a un sens intensif en composition : moyen breton *cougant*, *cogant*, certainement, parfaitement (v. bret. *int coucant*) ; gallois *cengant*, certain, sûr. Le vieux breton *Win-cant* ne signifie pas *blanc-blanc*, mais *entièrement*, *complètement blanc* : cf. les noms propres vieux bretons : *Iud-cant*, *Cou-cant*, *Bresel-coucant* [1].

Ffer, substantif, dans le sens de *grand froid* est d'un emploi bien constaté (Silvan Evans, *Llyth. yr iaith gymr.*) ; *fferedig*, gelé, congelé ; *fferu*, geler, être engourdi par le froid. Certains dictionnaires écrivent *fferru*, mais cette orthographe ne paraît pas ancienne et peut avoir été amenée par la prononciation et la quantité de *ffer* en composition (*ffer-der*, *ffer-dra*).

L'irlandais moyen *serig*, *seric*, *seiric* [2], dont le sens de *fort* est assuré, a été comparé par Stokes, dans l'Index du *Lecan Gloss.*, au grec στερεός, allem. *stark*. A tout point de vue, cette

1. On a de bonne heure confondu *cant* et *cann*, dans le sens de blanc. O'Pughe cite *lloergant* dans le sens d'*orbe de la lune*, la lune dans son plein et *lloergan*, moonshine. Cette division paraît artificielle. On a *lloergan* (rimant avec *cann*) dans le L. Tal. 145. 15, ainsi que dans le L. Rouge 241. 12, au sens vraisemblablement de pleine lune, surtout dans le passage du L. Rouge. En breton, on écrit aussi aujourd'hui *loargann*, pleine lune. La forme la plus ancienne serait : *loargant*. On dit couramment en vannetais (et sporadiquement ailleurs), *er hant* (léon. *ar c'hant*) pour la pleine lune (le cercle de la lune).

2. Salt. na Rann, 5653 : *serig* ; Lec. Gl. 396 : *seric* ; In Cath Cath. 5261 : *serig* ; O'Cl., P. O'Cl. : *seiric*, *láidir*, fort.

comparaison est plausible ; mais si on doit admettre la celticité de *ffer*, comme cela paraît vraisemblable, mieux vaut l'abandonner et supposer pour les deux mots un vieux celtique **sper-* : *ffer* = **spero-* ; *seric*, *serig* = **sperinki-*. Cf. le v. ind. *spirá-h*, gros, riche ; *sphirá-h*, gros, large, étendu ? Cf. Walde, *Lat.-Et. W.* à *prosper*.

Peut-être le vannetais (Groix) *féret*, rhumatisant, pourrait-il se rattacher à *ffer* dans le sens de *froid*, *engourdi*.

309. Irlandais moyen GLAU, GLÓ-.

Stokes, *Urk. Spr.* p. 120, ne donne que *gló-* en composition avec *snáthe* : *gló-snáthe*, *glao-snáthe*, linea, norma, mot à mot *pelote de fil*. Ce composé a la forme *glónathi*, *glao-snathe*, dans *Acall na Senórach* (traduit par *muster*).

Or le simple existe dans O'Mulconry's Gloss. 679 : *glao find*, peloton blanc. Stokes ramène *gló-* à un celtique *glōu* qu'il rapproche du vha. *cliuwa*, ags. *cléowen*, anglais *claw*, skr *gláu*, balle, boule (pour le germ. cf. Falk-Torp, *Norw.-Dän. Et. W.*, à *klo*).

Dans l'Index à *In Cath catharda*, Stokes traduit *gló-lethar* par *bright leather*, tandis qu'il laisse *gló-* sans traduction dans son interprétation du passage où il paraît, lignes 5225 et suiv.

Tuccad a chaithchris cathae 7 comlainn im Cesair dano, clarchris columdha glaeta glolet(h)air sin do druimmlethair teora ndruimseicheth ndartada arna n-acomal 7 arna ndaingendlut(h)achadh do glaed 7 do sechim 7 do bitumin

« His warbelt of battle and conflict was then put round Cesar. That was a board-baldric hiden, glued... leathern, of bock-leather of three oxhides of year old bulls, joined and firmly closed by glue and pitch and bitumen ».

Il me semble qu'en donnant à *gló-* le sens qu'il a dans *glau*, dans *glóonathe*, on arrive à une interprétation satisfaisante de ce passage.

Il ne s'agit pas ici, en effet, d'une ceinture au sens moderne du mot. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait été constituée par du cuir épais, formant saillie, prélevé sur trois peaux de jeune taureau roulées l'une sur l'autre et solidement fixées par glu, colle

et bitume. C'était en réalité, une cuirasse et d'un modèle évidemment fort ancien. Elle est bien décrite dans le *Táin B. C.* l. 2560-3 :

Ro gabastar a chathchriss curad taris anechtair do chotutlethar crúaid coirtchide do formna secht ndamseched n-dartada con-gabad do o thana thaib co ting a oxaille. Ro bíth imbi ic dichur gai 7 rend 7 iaernn 7 slég 7 saiget.

« Il prit (Cúchulainn) par-dessus extérieurement sa ceinture de cuir dur tanné (faite) de l'épaule de sept peaux de bœufs, de jeune taureau, de façon qu'elle lui allait de la taille (de la partie mince de son côté) jusqu'au creux de l'aisselle. Elle était autour de lui, écartant javelots, pointes, fers, lances, et flèches ».

Il ne faut pas oublier que le correspondant gallois de *criss*, *crys* a le sens de *chemise* ; de même le breton **crez*, vannetais *krèz*, *creis*. Pour *columdha*, voir *colum*, ci-dessus, n° 303.

310. Gallois GWELW, vannetais GÙELÙ, GÚELÙET.

Le vannetais *gùelù* (*gùelù*), est donné par Le Goff, *Suppl.*, avec le sens de *aigre* (lait), ce qui n'est pas tout à fait exact ; *aigre*, en parlant du lait est proprement *trenk*, *treink*. *Gùelù*, en bas vannetais plutôt *gùelùet*, a le sens de *tourné* (lait), au sens français dans l'expression analogue : *lait tourné*. *Gùelù*, en une syllabe, suppose un vieux celtique **uelno-*. C'est un mot propre au vannetais. Phonétiquement le gallois *gwelw* (une syllabe) lui correspond parfaitement ; *gwelw* a le sens de *pâle*, *blême* ; *gwelwi*, pâlir, blémir. Il est probable que c'est un sens dérivé : il qualifie plus précisément la couleur du lait tourné que l'altération même du lait : *gwelw* = **uelno-s* : cf. latin *volvo* et v. *Rev. Celt.* XL, p. 375.

311. Gallois GWAR, GWARED, YMARWAR ; breton GOAR, GOAREZ.

Le gallois *gwar*, doux, avec ses dérivés paraît isolé dans la famille celtique. *Gwared* a le sens de *douceur*, bienveillance :

L. Noir 14. 4 :

an duch irgulet ir y waret ae werindaud

« que le Seigneur nous mène au festin (céleste) par sa bienveillance et son humanité [1] ».

M. A. 190. 1.

Gwledig arbenig pan ith aned
Dyfu waredd ynn dyfu ward

« Seigneur souverain quand tu naquis il nous vint tranquillité, il nous vint protection ».

Cf. ibid. 164. 2. *Hep ward* a un sens intéressant dans ce passage en prose (M. a. 491. 1) : *hep ward hep trugaredd eu herlit ac eu llad a wnaeth Beli* « Beli les poursuivit et les massacra sans clémence (sans être arrêté par aucune considération) et sans pitié ».

Gwaredawc a le sens de *soumis*, Mabin. L. Blanc col. 8 :

a del yn waredawc iawn yw gymryt ; ar ny del yn ucyd kymmeller o nerth cledyveu

« quiconque viendra en *soumis* on doit le recevoir ; qui ne viendra pas humblement, qu'on le contraigne par la force des épées. »

En breton, *goar* est employé (en vannetais) dans le sens particulier de : à l'aise, posément, dans les expressions : *ar men goar*, à mon aise, posément ; *ar hou koar*, à votre aise, sans vous presser.

Aroarek est arrivé aussi en vannetais au sens de *lent ; aroaregeh*, lenteur, paresse, oisiveté ; *aroarekat*, ralentir (Le Goff, *Suppl.*) ; *hum aroaregein*, se déoccuper (Cillart de Ker.).

Ce qui est capital, c'est le sens du breton *goarez*, cornouaillais *goare* en face du gallois *gwared* : *goarez* a le sens de *protection*,

1. *Gwerindawd* est un dérivé de *gwerin* qui en vieux gallois et en gallois moy. a comme l'irl. *foireann* le sens de *troupe, parti* (**uarīnā*) ; il a pris aussi celui de peuple, d'où le sens attribué par O'Pughe à *gwerindod* de : *vulgarisme, civilisation ! Gwerindawd*, paraît signifier *amour du peuple*.

Cf. *gwerinawl* (M. A. 243. 2) :

argluyd nef a llaur guaur guerinawl

« seigneur du ciel et de la terre, aurore qui luit pour tout le monde ».

Ibid. 329. 1 (en parlant d'un riche bienfaiteur) :

Gwir wyneb Cymry gwerinaidd fyrddeu

« véritable honneur du pays de Galles aux tables hospitalières (populaires) ».

abri (corn. *goare*, abri contre les intempéries) ; *goarezer*, protecteur.

Ces différents sens s'expliquent en partant de la racine indo-eur. bien connue **ver* et se retrouvent dans ses dérivés : norvégien *var*, circonspect, timide ; anglais *ware*, *aware*, *beware*, *wary*, circonspect, sur ses gardes ; allemand *wahren*, veiller sur, *protéger* (Falk u. Torp, à *var*, *vare* I). Cf. lat. *vereor*, *vereri*, observer avec inquiétude, honorer avec crainte ; grec ἐπί-ορος, φρουρός, garde, veilleur.

Du sens de *surveiller*, *être sur ses gardes*, on est arrivé facilement à celui de *lenteur*, *timidité*, *douceur* et d'un autre côté à l'idée de : *veiller sur*, *protéger*.

Le gallois *ymarwar* a été mal compris par O. Pughe qui le traduit par *réconciliation* dans *ymarwar Lludd a Llevelys*. Il s'agit du Mabin. connu sous le nom de *Kyfranc Lludd a Llevelys* (Rencontre de Lludd et de Llevelys). Il n'y avait jamais eu de division entre les deux frères mais entente intime et action concertée une fois pour débarrasser l'île des trois fléaux qui la désolaient : *ymarwar* signifie évidemment : l'entente réciproque (l'action concertée) de Lludd et Llevelys. Cf. M. A. 247. 2 *ymarwar Llut a Llevelys* ; L. Tal. 214. 9, id.

Gwar = **u̯aro-*. id. *u̯ro-*. ; *gwared*, *gwarez* = v. brittonique *u̯arija* (Le breton *goarez* est aujourd'hui masc.).

312. Gallois moy. GORYSGELHOR ; GRYSGELO ; GORYSCALAWC.

Ces expressions s'appliquent au vin :

L. Noir 57. 11 :

a'th vit guin gorysgelhor

Tu auras du vin qui moussera (par-dessus bord) ?

M. A. 222. 2 (XIIIe s.) :

ni ddodai eirif ar ra dillad
neu gwin grysgelo nac ysgarlad

« Il ne comptait pas les habits fourrés ni le vin écumant ni l'écarlate. »

L. Blanc. col. 456 (Kulhwch et Olwen) :

a gwin goryscalawc

Ces différents termes sont l'équivalent de *gor-ewyn*, écumant (dont l'écume passe par-dessus bord) : *met gorewyn*, de l'hydromel mousseux (M. A. 261. 2).

O. Pughe donne *isgal*, écume. Il est très vraisemblable que c'est une mauvaise modernisation d'un mot du XIe-XIIIe s. où *i* = *y* : *ysgal*.

Gorysgel- = **u̯or-skel-* ou, comme semble l'indiquer la forme *grysgelo* : **u̯or-ex-kel-* ? qui s'élance hors de ; la racine peut être *kel-*, latin *celsus*, *celer* ou mieux d'après *ysgel* : *skel-*, mha. *schel* qui saute, bondit, surexcite. (Cf. Walde, à *celsus*, *celer* ; Falk u. Torp à *Beskeler* p. 62).

Llwyd a traduit *goryscalawc*, par *à larges bols*, ce qui n'est satisfaisant ni au point de vue du sens, ni au point de vue de la composition : il a pensé à *scal* : v. norr. *skal* f. coupe à boire, plateau de balance ; ags. *scalu* f. gousse, coupe à boire ; irl. *scála* (emprunté au germ.) : *skal-* celtique suppose **sklo-*.

Gorysgelhor est un verbe au subj. (subj. en *-s-*) ; la forme indiquerait un déponent, mais la rime est en *-o* ce qui, comparé à *grysgelo* fait supposer que *r* est peut-être de trop.

313. Gallois HAWD, HODI ; vannetais INHODEIN, DIHODEIN ; irl. mod. SÁITHIM ?

Hawd indique, en gallois moderne du Sud, le blé monté en épis = *y mae'r yd yn ei hawd*, the corn is in its time of earing (O. Pughe) ; *hodi*, monter en épi. C'est exactement le sens du vannetais *di-hodein*, *inhodein*. La seule différence est qu'en gallois on a *ō* long, et en vannetais *ŏ* bref. Ernault (*Glossaire*) a comparé le vannetais au gallois *hedant*, ils volent, mais *hedant* comme *hedeg* est pour *ehedant*, *ehedeg* (*ex-et-* : voir *edn*). *Sāt-*, *sŏt-* remontent à la racine *sē*, si répandue dans toutes les langues indo-européennes ; ses dérivés ont le sens de *semence* et aussi de *production*, *mise au jour*. Ainsi s'expliquent l'irl. *saithe*, gallois *haid*, breton *hed*, essaim. En gallois et breton *had* ont le sens de *semence* ; *hawd*, *hod-* indiquent la production, le jaillissement au jour. (Pour le sens de *sē-*, cf. Walde, *Lat. Etym. W.* Falk u. Torp, à *saa-* : voir *se*, *he*). L'irlandais moyen *ad-saitim*, I bring forth (K. M. *Contrib.*) : *ro hasaited ind ingen iartan ocus bert mac*, la jeune fille accoucha ensuite et mit au monde un

fils ; irl. *assait* parturition (*ad-saditi-*) : *Wind. Wört.* L'irl. moderne a *sáithim*, *sáthadh*, qui a les deux sens de : *percer* et de pousser en avant, lancer. *Sáithim* paraît plus moderne que *sáidhim* ; on a cependant en irl. moyen *sáthud*, enfoncer un clou, mais les formes personnelles indiquent *sad-* (Pedersen, *Vergl. Gr.* II, 605). Si ces mots se rattachent à *se-*, on peut supposer deux dérivations **sa-t-* et *sa-d-*. Ce rapprochement reste douteux (voir *Notes Etym.* à SÁIDHIM).

Hod- paraît avoir eu un sens métaphorique. L. Tal. 192, 25 (en parlant d'Uryen) :

Glew ryhawt glewhaf un yw Uryen

« Vaillant, supérieur, le plus vaillant de tous est Uryen. » Ibid. 154. 22 :

Elphin pendefic ryhodigion
« Elfin souverain des plus grands ».

Ryhodigion paraît signifier : ceux qui ont poussé plus haut, qui s'élèvent au-dessus des autres.

Le vannetais a à côté de *dihodein*, *inhodein* : *divodein*, *invodein*. Il est facile de passer de *divodein* dialectalement en vannetais à *dihodein* ; il est probable que c'est cette alternance par voie d'analogie qui a amené les formes avec *-v-*.

314. Gallois CELLIWIG ; breton moyen QUILLIUUIC, — v. irl. FÍCH ; gallois, breton, corn. GWIC.

CELLIWIG est donné par Silvan Evans avec le sens de *bois, bosquet*. Mais les deux exemples qu'il en donne sont modernes. On ne connaît avec certitude ce mot que comme nom propre de lieu, en moyen gallois. Dans le *mabinogi* de Kulhwch et Olwen, *Kelliwic* est une des résidences d'Arthur [1], et elle est en Kernyw (Cornwall). Dans les Triades, Kelliwic est également en Kernyw et c'est une des cours d'Arthur [2].

Kelliwic a été identifié par moi dans mes *Contributions à*

1. *Kelliwic* est également mentionné chez un poète du XIIe s., Cynddelw.

2. Cf. J. Loth, *Mab.*², I, 331, 334 ; II, 247, 278, 285.

l'étude des romans de la Table Ronde avec *Greek Wood* en Saint-Martin's, dans la péninsule du cap Lizard en Cornwall. Sa situation paraissait être à l'extrémité de cette région, qui est aussi l'extrémité de l'île, d'après un passage de Kulhwch et Olwen : il y est question d'un personnage, Medyr fils de Methredyd d'une adresse telle que de Kelliwic, il traversait d'une flèche les deux pattes du roitelet à Esgeir Oervel en Irlande (J. Loth, *Mab*[1]. I, 283). Depuis *Caellevic*, a été retrouvé dans une charte anglo-saxonne (voir *Comptes-rendus Ac. des Inscr.* 1924, p. 11, note) ; c'est *Kelly-burg* en Egloshayle.

Celliwig paraissait jusqu'ici particulier au gallois (et au cornique aussi d'après la situation de la cour d'Arthur). Or, tout dernièrement, parmi les noms de lieux qu'a bien voulu me signaler M. D. Bernard, qui connaît à fond les archives de Quimper et de la Chambre des Comptes de Bretagne à Nantes, il y a des *Kelliwic* devenus *Killiwic* en Bretagne : *Quilliuuic* en Cleden-Cap-Sizun (1426) ; *Knech Quyllyvic* (1540) en Beuzec-Cap-Sizun (*Knech* hauteur, sommet, tertre) ; l'orthographe *Qu-* pour *K-* devant des palatales est courante en moyen breton. *Celli* bois, bosquet, est devenu de bonne heure *killi*. En vieux breton, on a *celli* : *Lis-celli*, *Kelli-uuenham* (Cart. Red. IXe s.) ; mais dès le XI-XIIe s. *Quillicaduc* en Elgent (Elliant), Cart. *Kempercleg*. Il y a en Bretagne bon nombre de villages et lieux dits *Quilly*. Comme le nom est féminin ainsi qu'en gallois et en cornique [1], on trouve souvent : *Le Guilly* (AR GILLI). *Penguilly* est un nom bien connu comme nom d'homme et de lieu : de même en Cornwall, *Pengelly*.

Le sens de *Kelliwic*, *Killiwic*, est probablement le même que celui de *Coedwig*, moyen gallois *Coetwic*, qui a incontestablement le sens de *bois*, *bosquet* (M. A. 310-2 : *Dan vric y goetwic*).

Le sens primitif n'est pas aisé à déterminer. Le second terme *-gwic* en breton, signifie uniquement BOURG, par opposition à la paroisse, à la partie rurale. Il n'est pas rare, en Léon, de trouver *gwic* à la place de *plou* (v. bret. *ploib*) : *Guikerné* au lieu de Plouguerneau ; *Guitalmézé* au lieu de *Plou-*

1. De même l'irl. *caill*, *caille*, bois, aujourd'hui *coill*, *coille*.

dalmezeau. Il est clair que *gwic-* désignait l'agglomération centrale, le bourg. C'est le sens que l'on trouve en vieil irl. : *fích*, gl. municipium. *Fích*, en vieil et moyen irl. a aussi le sens de *terre, propriété* : *Anc. Laws of Ireland* IV, 126. 16 *fich. i. e. tír* ; *O' Mulconry's Gl.* 330 id. *Fich* a aussi le sens de *village* : Atkinson, *Passions* 1405 ; génit. *fícha* 947. Dinneen lui donne aussi le sens de *terre, propriété* (voir à *fíoch*).

En gallois, *gwic* f. a nettement le sens de *bois*, dans ce vers du L. Rouge (Skene, *F. A. B.* II. 247, 25 :

Gnawt yggwic kael kicvrein

« C'est chose habituelle que de trouver des corbeaux dans un bois ». O'Pughe lui donne aussi le sens de : ouverture dans un bois (*opening in a wood*), *clairière*, ce qui s'expliquerait peut-être par l'influence de *celliwig*, centre, espace central dans un bois ? Le cornique *Gweek Wood* ferait pencher pour *bois, bosquet du bourg* ; il n'est pas rare de trouver en Bretagne à côté d'un village ou bourg, un espace libre planté d'arbres. *Gwic*, du sens d'*agglomération de maisons*, a pu prendre le sens de : *groupe d'arbres*. *Guigoedd* dans cet exemple cité par O'Pughe, semble avoir le sens de *place* (place boisée) dans une ville : *dos allan ar ffrwst i'r heolydd ar* (leg. *a*) *gwigoedd y dinas* « va en hâte aux rues et places (?) de la cité ».

Gwic dans le sens de *vicus*, est évidemment emprunté ; mais les sens que je viens d'indiquer en gallois feraient supposer qu'à *vicus* s'est peut-être mêlé un autre mot d'origine indigène.

Enfin, il y a un composé gallois *gwyddwic* qui suppose un second terme d'origine différente. Il apparaît, à ma connaissance, dans un seul passage des *Mabinogion* (*Red Book Mab.* p. 39 ; *Mab.* de Branwen). Par suite des manœuvres d'Efnyssyen, les Gaëls et les Brittons se livrent un combat sanglant. Mais les Gaëls jettent leurs guerriers tués, dans le chaudron de résurrection d'où ils sortent pour combattre avec autant de vigueur qu'auparavant. Ceux de leurs adversaires, au contraire, s'amoncellent en un tas, sans revenir à la vie. A cette vue, Efnyssyen dit : « *Oia Duw, gwae vy mod yn achawes yr wydwic honn o wyr ynys y Kedyrn* », « ô Dieu, mal-

heur à moi d'être cause de ce *carnage* des hommes de l'Ile des Forts ». On a traduit par *embarras*, *perplexité*, mais c'est un sens qui ne s'explique pas même métaphoriquement si on a affaire à *gwic* vicus ou bois. Le composé, paraît contenir *-wic* = irl. *fích*, combat ; *gwyddwic*, sauvage combat ?

En l'absence d'autres exemples, mieux vaut ne pas conclure.

315. Vieux gallois HIN ; gallois HINIOG, AMHINIOG, AMMINIOG, GORHINIOG, GORSIN ; breton GOURRIN ; irlandais SÍN. SÍNIM.

Ces mots gallois et bretons ont été diversement expliqués et d'une façon peu satisfaisante. Les rapprochements qu'on a tentés avec certains mots irlandais sont inadmissibles. Whitley Stokes (BB. XIV, 109), voit dans *hiniog* qu'on traduit inexactement par *seuil*, le latin *fīnis*, ce qui est, à tout point de vue, insoutenable. *Fīnis* a été emprunté de bonne heure et a donné dans toutes les langues brittoniques *fīn*. Il est d'un emploi courant et constant dans les Lois galloises et a donné lieu à des composés comme *cyffin*, confin.

Ernault (*Gloss.* à *gourrin*, linteau) cite le gallois *hinìog*, *rhiniog uchaf* linteau et lui donne le sens littéral de *limite supérieure*. Il a le tort d'abord de considérer *rhiniog* comme un composé de *ro-* et *hiniog*. Il est sûr que *rhiniog* a été amené par *'r hiniog* ce qu'explique la prononciation de *r* sourd gallois, et par des composés comme **gor-riniog*, remplacé par *gorhiniog*. Partant de *rhiniog*, il le rapproche de l'irlandais *rind*, *rinn* pointe, dans lequel il voit avec Whitley Stokes, un composé de *ro* + *ind*, bout, extrémité. Or, *rind* n'est pas un composé ; de plus *hīn-* a un *ī* long et n'a que *n* simple. Il en est, sans aucun doute, de même du vieux gallois *hin*, comme on va le voir : *or cledhin* gl. *limite laevo*.

C'est de *hin* limite qu'il faut partir, comme suffit à le démontrer le gallois moyen *ambiniawc* (écrit *ambynyawc*), moderne *amminiog*, avec son double sens de *cadre de la porte*, piliers ou montants encadrant la porte, et aussi de *gens dont les terres se touchent*. Ce dernier sens donné comme métaphorique est, au contraire, littéral et primitif : *Anc. Laws* II, 132, 11 : *sef yu*

ambynyogeu guyr a gyvarfo tervyneu eu tyr ar tyr ybo haul arnau, « Les *ambynyogeu* sont les gens dont la terre confine à celle qui est soumise à contestation (objet de litige) ». Le sens est si net que S. Evans séparant *ambiniog* de *amminiog*, malgré l'identité réelle des formes, voit dans ce dernier un composé de *mīn*, lèvre, bord.

Il faut évidemment, et pour la forme et pour le sens, partir d'un thème *hin-* — *sīn*. *Gourrin*, *gorhin-* pour *gor-rin* = **nor-sin-*. Il existe d'ailleurs à *gorhin-iog*, un doublet *gorsin* dans les *Leges Wallicae* (*Anc. L.* II, 804, VI), que traduit d'une façon fantaisiste Aneurin Owen par *ostiola*. O'Pughe l'assimile à *ambiniog*, ce qui n'est pas le sens propre, car il est donné comme un mot distinct de *ambyniauc* et vient après *trothyu*, le seuil. A l'époque moderne, il paraît être arrivé au sens de *montants de la porte*, chambranle [1]. Il ne paraît guère douteux qu'à l'origine *gorsin* n'ait eu un sens très voisin de *gorhiniog* et du breton *gourrin*. Ce genre de doublets est loin d'être inconnu en gallois : gallois *he* et *se* ; *gorsed*, breton *goursez*, à côté de *hed*. *Gourrin* c'est en réalité, la limite, le rebord supérieur ; *ambiniog*, c'est le cadre de la porte.

Hin, *sin-*, appartient à la racine indo-européenne *sī*, qui s'est scindée en deux sens parallèles : *lier*, *attacher* (corde, courroie, lien), *amener jusqu'à*, se rattacher à (*limite*, *frontière*).

Le premier sens se retrouve dans l'irlandais *sín*, chaîne, collier (*Anc. Laws* I, 24 ; *In Cath Cath.* 4661 ; *sín-snáth*, chain-thread ; d'où le sens inattendu de *rond* (*cruinn*) dans le *Lecan's Gl.*). Pour ce sens, cf. lett. *sînu*, je lie ; vieux saxon *sîmo*, lien ; allem. *seile*. Le groupe brittonique, a le second sens : cf. skr. *sīman*, limite ; lit. *sẽnọ*, même sens [2]. L'irl. *sínim*, j'étire, je distends, rappelle le sens primitif.

1. O'Pughe et Thomas Richards renvoient aussi pour *gorsin* à Taliesin. Or ce mot n'existe pas dans la version des *Four Anc. Books*. Il paraît dans celle de la Myv. Arch. mais sous la forme *corsin*, qui est vraisemblablement une faute de lecture pour *gorsin* (*Myv. Arch.* p. 35, 1). On trouve aussi le pluriel *gorsingeu* : cf. *meithring*, nourrir, pour *meithrin*.

2. Le dérivé *sinach* (écrit *synach*) indique, en gallois moyen, la limite entre deux acres (*Anc. L.* II, 268, 25) : *tervyn dwy erw, dwy gwys a hwnw a elywr synach*. La limite entre deux acres, ce sont deux sillons (*cwys* est

316. Irlandais OCHSAL, ASGALL ; gallois, breton, cornique ASCELL ; gallois TASGELL, TASGU.

En irlandais, les formes sont très variées : vieil irl. *donaib oscalaib*, gl. *ad ascellas* [1] (Gl.-Turin. 35 : *Thes. pal.* I, 486) ; irl. moy. *ochsal*, *ascal*, *ascall* (Kuno Meyer, *Contr.*) ; irl. mod. *ascall*, *asgall*, *oscaill*, *oscul* (Dinneen) : éc. : *asgall*, gén. *asgaill* et *achlais* gén. *achlaise* (métathèse relativement récente). Le sens, à toute époque, est *aisselle* et plus précisément le *creux* de l'aisselle [2]. D'après l'étymologie courante, *ochsal* serait emprunté au latin *axilla*, *chs* représentent *x* [3], comme dans *lax* gl. *laxus* ; *ascall* serait une métathèse de *oxal* par *axal*. Il est évident que *ochsal*, au point de vue du vocalisme en vieil irlandais ainsi que du consonantisme, ne saurait s'expliquer sans un rapprochement avec un mot indigène, fait assez fréquent. Aussi Thurneysen voit-il dans *ochsal*, l'influence de *foxal*, enlever (*Gr.* p. 52) [4]. Le *Félire Oeng.* nous a conservé le mot indigène *oche*, aisselle, qui explique beaucoup mieux *ochsal* (*Aug.* 4, commentaire p. 180.) Le commentaire explique l'origine du nom de *Molua macc Oche* (fils de l'aisselle) et ajoute : *ocha* apud veteres *ochsal* dicitur. L'existence de ce mot (var. *oche*, *oiche*, *ochai*, *ochae*) ne saurait être

proprement la tranchée, le fossé) et cela s'appelle *synach*. Aneurin Owen le traduit par *bulk*, saillie, levée de terre, ce qui ne paraît pas exact. O'Pughe qui le traduit par *sillon*, y voit, au sens métaphorique, l'équivalent de *crinwas*, avare (homme raccorni, desséché) : *sinachu* a le sens de couper en petits morceaux. Si *sinach* vient du *sin-* en question, ce qu'indiquerait le sens de *limite*, le sens a dû être *étirer* puis découper en morceaux minces, en minces lanières. Dans le passage des Lois *sinach* est la limite la plus étroite : la limite entre deux *cantrefs* est de 9 pieds ; entre *trefs*, de 5 pieds ; entre deux *randir* (petite tenure), de 3 pieds, entre 2 acres, de 2 tranchées, fossés de sillons : c'est une limite allongée et étroite ; au sens métaphorique *sinach* indique un *homme très serré*, comme on dit en français pour un *avare*.

1. Ascoli, *Gloss. palaeol.*, p. 128, donne le génitif *cache oxile* ; le datif et acc. *oxil*, d'après les passages irlandais du *Stowe Missal*.

2. Dinneen : *ascall*, armpit, et aussi : *corner*, *especially of a field*.

3. Habituellement en vieil irl. *x* représente *chs*. Sur la *dé-aspiration*, cf. Pedersen, *Gr.* I, 420.

4. Zimmer a recouru à un emprunt au v. nord. *öxl*, ce qui, à divers points de vue, est invraisemblable (*Zeitschrift f. d. Alt.* 32 : Anzeiger, p. 465).

mise en doute ; les notes du commentaire remontent à une source ancienne et même il semble bien qu'il ait existé à Armagh un commentaire du Martyrologe (*Fél. Oeng.* [2] *Préface* XLVIII) [1].

L'*o* initial du vieil irl. *ochsal* a persisté jusqu'à l'époque moderne dans *oscul*, parallèlement avec *a* de *axal*, *ascall* ; *a* pour *o* est dû plutôt à l'influence du latin *axilla*, *ascella* qu'à une évolution en moyen-irl., d'ailleurs possible. Ce qui est sûr c'est que *ochsal* n'a pu être emprunté aux Brittons. La forme commune aux Gallois, Cornishmen et Bretons remonte à *ascilla*, *ascella*, qui de plus a chez eux le sens commun d'*aile*.

En brittonique, on ne peut supposer de métathèse de *axilla* en *ascilla* : c'est la tendance contraire qui est constatée. *Axilla* eût donné régulièrement en gallois, *aisell*, *aesell* ; en breton peut-être plutôt *aosell*. A l'irl. *lax*, puis *lasce*, le gallois répond par *-lais* (*amlais* gl. demissa) et *llaes* ; breton *laosc*, dû au verbe **laxicare* [2], français *lâcher* (le français s'explique par **lascare*), mais il n'y a pas là de métathèse : *x* est devenu *ss*, *s* devant la consonne *c*, comme devant *t* dans le groupe *-xt*. *Ascilla*, *ascella* n'a pu venir aux Brittons par la Gaule, car le français *aisselle* remonte à *axella* pour *axilla*, par modification de suffixe ; mais *ascilla* a pu être apporté dans l'île d'un autre point du territoire roman, par exemple de l'Italie.

Le sens d'*aile* du brittonique *ascella* est un obstacle de plus. Il ne peut s'expliquer par un rapprochement avec *āla*, ce qui supposerait une dérivation étymologique surprenante chez les Brittons : *āla* = *acsla*. C'est plutôt à *axis* qu'ils auraient pensé d'autant plus qu'ils possédaient un mot à peu près identique à *axīlis* qui a donné le français *essieu*, v. franç. *essieus* (*essieu*, sg.

1. *Oche*, aisselle, *creux de l'aisselle*, peut être rapproché de *-ochol* (*dor-*) gl. foramen (si le mot doit être coupé ainsi) : Sg. *Thes. pal.* II, 107 ; 30-3. Stokes, *Urk. Spr.*, p. 48, rapproche *ocha* (sans autre indication) du latin *oculus*, en supposant *oqu-lo-*, v. sl. *oko*. Il y rapporte aussi *ugail*, yeux, qui est sans doute un emprunt de l'époque chrétienne à *oculus*, comme le dit Pedersen (*Vergl. Gr.* I, 362).

2. Pedersen, *Vergl. Gr.* I, 218, avance que l'hypothèse de **laxicare* n'explique aucunement le breton *leuskell*, laisser, lâcher, à côté de *laosc*. Or c'est exactement le pendant de *o* : *ao*, dans *teurel*, jeter, lancer, pour *teulell*, à côté de *taol*, *taolann*, je lance, je jette.

est refait sur le pluriel) : breton *ahel*, gall. *echel*, essieu [1]. Loin de trouver un point d'appui dans la lexicographie brittonique, la métathèse d'*axilla* et son évolution de sens n'eussent rencontré que des obstacles.

Certains sens particuliers d'*ascell* en gallois méritent aussi considération. *Askell-wrych*, dans un texte du moyen-gallois indique des embruns, l'écume de la vague jaillissant et allant atteindre un spectateur debout sur le bord d'un étang [2]. *Esgyll wawr* (*the wings of the dawn*, dit S. Evans) indique évidemment les premiers rayons jaillissant du soleil quand il apparaît au-dessus de l'horizon.

Certains sens du gallois moderne *tasgell* paraissent voisins de ce sens d'*asgell* : *tasgell clo* est traduit par O. Pughe par : *the spring of a lack* [3].

Tasgell a d'autres sens en apparence opposés à celui-là, et, au premier abord irréductibles : celui de *poignée de blé*, *faisceau* (Thomas Richards et O. Pughe). Or, en irlandais moderne, le dérivé d'*oscul*, *oscal*, aisselle, signifie non-seulement : qui a rapport à l'aisselle, mais encore, *faisceau*, *paquet porté sous le bras* ; *oscalán* indique *tout ce qu'on peut porter sous le bras*. L'éc. *achlais* a aussi le sens de : *aisselle* et de *faisceau*, *petit paquet*. Par voie d'analogie on peut logiquement conclure que *tasgell* n'est autre que *asgell* avec le suffixe *to-*. L'addition d'un préfixe indigène *to-* à un mot emprunté, assez invraisemblable, ne peut être soutenue, en présence de l'existence du gallois moderne *tasgu* ; l'anglais *task* s'est mêlé au mot indigène et on lui doit les sens de *tasgu* en gallois, un seul excepté qui est clairement indigène : celui de *jaillir*, *s'élancer* (Thomas Richards, *Welsh Dict.*). O. Pughe cite comme propre au sud-Galles cette expression.

tan yn tasgu o bedolau march

1. *Axilis* eût dû donner en gallois *echyl*. Il a pu y avoir postérieurement changement de genre, *echel* étant f. et *ahel*, msc. Il est possible aussi qu'il faille partir d'*axilā* à l'origine : *axilā* eût donné en gallois *achel* : *echel* devrait son *e* initial au pluriel : cf. *enu*, nom. v. gall. *anu*, mais *enuein*.

2. Brut Gr. ab Arthur, *M. Arch.* 534. 1.

3. *T-* pour *to-* apparaît dans plusieurs composés nominaux et verbaux

« feu (étincelles) jaillissant des sabots d'un cheval ».

Ochsal à côté de *oche* ne peut guère être expliqué que par l'influence d'*axilla*. *Ascell* a sûrement, s'il y a eu emprunt, été clairement associé à des mots indigènes. On y dénote un double sens qui *paraît* indiquer une double origine : 1° celui de *coupure*, *entaille* ; 2° celui de *jaillir*, *s'élancer*. *Oche*, *ochsal*, creux de l'aisselle, ont le premier sens ; on le trouve aussi dans le sens fort rare en gallois d'*asgell* dans : *asgell hwch*, vagina *vaccaria* ; *asgell hwch* vagina porcina (S. Evans, *Welsh Dict.*), Le second sens est représenté par *ascell*, aile ; *askell-wrych*; *esgyll wawr*, *tasgu*. Ce second sens peut s'accommoder d'une racine *ag-* (*ago*) à laquelle on rapporte *ala*, *axilla* ; mais le premier sens ainsi que l'irlandais *oche* ne sauraient s'en accommoder : il faut supposer *ac:oc-*.

C'est cette racine qui paraît non seulement dans le gallois *osg*, breton *ask*, entaille, mais encore dans gall. *asgre*, bret. *askre*, sein. Ce qui est encore plus décisif, c'est que le gaélique d'Ecosse *asgaill asgnaill*, a également le sens *d'aisselle* et de *sein*.

317. Irlandais MIAN ; gallois DY-VUNO, DYMUNO, GO-VUNO.

La quantité de l'*i* dans le vieil-irl. et moyen-irl. *mian* a été mise en doute. Dans les *Passions and Homilies from the Leabhar Brecc*, *i* paraît long. Atkinson a constaté la présence de l'accent aigu sur *i* dans plusieurs passages ; *mian* y est masc. et a pour génitif *miana*. En irl. moderne *mian* est f. et le génitif est *méine* ; on trouve même *méin* comme nominatif (Keating, *Trí biór-aighe an bháis*). Keating, dans ce texte, donne aussi *mianaighim*, je désire ; il traduit la 3e pers. du sg. par *concupiscit*, 81, 20 ; il traduit aussi le composé *mian-ghus*, 168, 22, par *eagerness*.

Le dict. gaëlique d'Armstrong a *méin*, tendresse.

mian = **meinā*.

Le gallois *-muno* dans *go-funo*, *damuno*, *dymuno* a le même

propres, bret. *tesc*, épi glané : irl. et éc. *seasgán*, glane (*to-secs-*) ; *haeru* (**sagr-* et *taeru*.

sens fondamental. Il a une nuance importante dans *dyvunò* que ne donne aucun dictionnaire, à ma connaissance.

Dafydd ab Gwilym, éd. de Liverpool, p. 266 : le poète qui est dans le sud du Pays de Galles, envoie au Merionethshire comme messagère à la femme qu'il aime :

Difai yw'r serch[1] *am dyvun*
o'r deau at y fau fun

« sans faute est l'amour qui m'attire du sud vers la femme[2] qui est mienne ».

mun = **moin*. — Dans *damuno* (*t-ambi-moin-*), il s'est mêlé un autre thème : en gallois-moyen *unaw* existe seul avec un sens voisin : voir *do-moiniur* v. bret *guo-monim*. On remarquera que *dy-vun* a un sens voisin de *dy-vyn* (dyfyn), *dyvynnu*, citer, mander. On a ainsi en celtique des formes de la même racine : *men-*, *mon-*, *mein-*, *moin-* *mn̥*[3].

318. Gallois MUL.

Le gallois possède *mul*, mulet, emprunté au latin *mulus*. On ne saurait raisonnablement l'identifier avec l'adjectif *mul* qui a le sens bien constaté de « modeste, de manières simples, timide » (avec sens laudatif).

O. Pughe cite ce vers de Huw Cae Llwyd, poète de la fin du xve siècle :

mul yw a doeth mal ei dad

« il est modeste et sage comme son père ».

Diful se trouve plusieurs fois chez Dafydd ab Gwilym avec le sens de : « *hardi* » (*diful ior* ; *Tyssul sant diful*) : cf. Silvan Evans, *Welsh Dict.* à *diful* ; il donne aussi *an-ful*, mais sans exemple[4].

Si ce mot est vraiment indigène, on pourrait le rapporter à

1. Le texte porte *ferch*, faute evidente malgré l'allitération.

2. Cette femme est mariée, mais chez Dafydd l'amour tient lieu de loi. L'amour plus fort que tout est un sentiment bien celtique.

3. Cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, 47. 360.

4. Pour *diful*, S. Evans donne aussi le sens de « qui n'est pas sot, pas stupide » mais les exemples anciens n'autorisent pas ce sens.

un vieux-celt. **moi-lo-* (cf. irl. moy. *móeth*, *máeth*, doux, de *moi-to-*; gall. *mwyd*, *mwydion*, de **meito-*; cf. latin *mitis*). Pour le suffixe, cf. lit. *mēlas*, chéri.

316. Irlandais, gallois, cornique, breton RANN, RENN, gaulois -RANDA, -RENDA.

Dans toutes les langues néo-celtiques *rann* f. (*rand*), a le sens de *part*, *partie*. A côté de *rann*, existe *renn*. Le breton *renn* est donné avec le sens de *quart*; *rennat* est le contenu de cette mesure. En gallois, *rhennaid*, f., d'après O. Pughe, aurait le sens vague de mesure; mais le dictionnaire manuscrit de William Lleyn (deuxième moitié du XVIe siècle), a *rhen*, *rhennad* avec le sens de *quart* (*Brit. Mss. add. mss.* 15055). D'après Cillart de Ker., le haut-vannetais *renad*, que ne donnent ni le Dict. d'Ernault ni le Suppl. de Le Goff, aurait le sens de demi-pairée (120 livres) : « cette mesure s'appelle *hantérr* (moitié) : *crénn*, ailleurs, *renatt* »[1]. Il paraît en résulter que *renn*, primitivement, n'avait pas le sens précis de *quart*, mais bien celui de *fraction*, *partie*. Ce qui achève de le démontrer, c'est la composition de *renn* avec le nombre ordinal *pevare*, quatrième, pour exprimer *quart*; léonard *pevarenn* pour *pevare-renn*; cf. vannetais *perenn* à côté de *perann*[2]. Le vieux gallois *guorennieu* a évidemment le sens de *fractions*, *subdivisions*, ce que souligne le préfixe *guo-* (Oxf. I, *de mens.*, *Gr. Celt.*[2], 1060, 2^7a).

Le vieil-irl., à côté de *rann*, *rand*, présente aussi, en second terme, *renn*, f. avec un sens analogue : Gloses de Milan : 9^2 11 *tóis-renn*. gl. consparsio (littéral., *massae partitio*); 4 *ond óen tóisrinn*, ex eadam massa (pâte); 94^b 21 *ais innatuaisrenn*, gl. *nullos tepefacit sol* (les gens de la région septentrionale); 94b 26 *tuaisrenndai*, septentrionales (Ascoli, *Gloss. pal.*, CLXXXV).

1. Au lieu de *rann* qui dans le cartulaire de Redon est traduit par *villa* on trouve une fois dans une charte du IXe siècle : *Ren Henlis*.

2. *Perann* ne peut être pour *pevare -rann* ; on eût eu, en haut-vannetais, en supposant l'existence de **peware* : *pediware*, *puarann*, *piarann*, *pearann* ; en bas-vannetais *poarann*. De même avec *-renn*. *Perann* (*e* ouvert) me paraît identique au gallois *pedry-rann* : *pedr-rann* est devenu *pedr-rann*, *perann* (**petru-randā*).

Renn (*rend*) = v.-celt. *renda*. Il semble que le gaulois ait eu aussi les deux formes *-randa*, *-renda*. Le sens de *limite*, *frontière* pour *Icoranda*, *Igoranda*, est bien démontré [1]. Or, récemment, F. Lot (*Nouveaux exemples d'Igoranda*, Romania t. 45) a signalé *L'Egrenne*, ruisseau qui à Yvrandes, Orne, sépare les deux départements de l'Orne et de la Manche. A. Thomas (*Annales du Midi* V, (1893), pp. 232-237) nous apprend que dans le Midi *la rande* est une lisière, clôture.

Rann est généralement ramené à un indo-eur. **pṛsnā* rapproché du latin *pars*, *portio*. L'existence de *renda*, qui présente *e* indo-européen, ne paraît pas en faveur de cette étymologie. Le sens de *limite*, *borne*, pour le gaulois *-randa*, *-renda*, accroît le doute.

Au thème *rend-* paraît se rapporter dans les *Anc. Laws*, IV, 340, 15, *rinde : córus rinde* [2], réglementation des parts ou bornes (*as if rainde*, dit Atkinson). *Rind* est la fin d'une ligne métrique (*Fél. Óeng.* cf. *Cóir Anmann*, 111, p. 130). A ce thème appartient aussi *rinde*, écorce : **rendiā*. *Rinde* indique aussi un panier rond fait d'écorce (Stokes, *Urk. Spr.*; *Lives of the saints from the Book of Limore*, 2402, 2408 etc.). O'Curry (*On the manners* 111, 117) lui donne le sens de *seau en bois rond*. Dans un sens voisin d'écorce, *rind* est expliqué par *crann* (bois, hampe de lance (*Cormac Tr.* p. 145). Il s'agit de la hampe en bois dans laquelle s'enfonce et se fixe par des rivets l'extrémité du métal.

1. Julien Havet, *Icoranda* ou *Igoranda*, frontière, *Revue Arch.*, II, pp. 170-175. — Longnon, *Ibid.* 1892, pp. 281-287, propose comme prototype *Exci-randa*. A Thomas préférerait **Iquaranda*, moins satisfaisant au point de vue celtique. En somme les romanistes ne sont pas arrivés encore à déterminer le prototype gaulois pour *Ico-*, *Igo-*.

2. *córus rinde* apparaît dans un morceau (Crith Gablach) qui paraît être une énumération mnémotechnique d'articles de loi, sans lien entre eux Cependant les trois lignes comprenant *córus rinde* paraissent unies par le sens :

mrogad coicrich
cor cúalne
córus rinde

« l'accroissement des limites ; la pose des pieux ; la réglementation des parts (ou limites des parts). Atkinson, *Gloss.*, hésite à propos de *cúalne*, ne s'étant pas rendu compte que *cúaille* lui est identique.

A *renn*, *rann*, *rind*, *rinde*, avec ses différents sens de *frontière*, *limite*, *écorce*, *bois arrondi* répondent en germanique des termes de forme analogue avec des sens parallèles : *rand* (*rant*) = **ronda*, bord ; *rinde*, écorce ; anglo-saxon *rima*, *reoma*, anglais *rim* ; v. norrois *rime*, a raised strip of land (Murray, *Nat. Dict.* : sans doute, une levée de terre formant limite). Le vieil-anglais, d'après Murray, a aussi le sens de portion, périphérie d'une roue, cercle d'un crible. Kluge, *Etym. Wörterb.* à *rind*, cite (avec *ablaut*) : hess. *runde* « *Rinde einer Wunde* » ; basler. *runde* ' *Käsrinde* '.

Rinde suppose *rend-* comme *rind* = **rendu-*, comme *rend*, gaulois *renda*. *Rann* remonterait à *rṇdā*.

Ces différents sens s'expliqueraient assez en supposant une racine *rem* (var. germ. *ram*) avec le sens de *cesser*, *interruption* (cf. Falk-Torp, à *rand*).

Rann a le sens de *part* ; *rannaim*, en irlandais, a le sens de : je partage, je divise. De même en gallois *rhannu*, breton *ranna*. Au sens métaphorique, en cornique comme en breton, on emploie ce verbe dans l'expression correspondant au français : *fendre le cœur*, le briser : *ma ow holon ow ranne* [1] « mon cœur se fend » (O. M. 2185). L'expression est courante en breton. Ce sens rappelle celui de l'irlandais *rindad*, *rinnad*, couper O'Donov., *Suppl.*). Ascoli, à propos de ce mot, cite : *for an airrinde*, que Stokes (Togail Troi) traduit avec hésitation par : *large rent*, *gash*, *laceration*. Ce sens est assuré par un passage des Anc. Laws 117. 306. 7 : *rindad ramut*, tracé (creuser, couper) des routes (de larges routes).

Sous *air-rand*, front part of a house, Kuno Meyer, *Contr.* donne *urrand* qu'il traduit avec hésitation par *pointe de lance*. Windisch, dans son édition de *Táin B. C.*, incline à traduire par : *coup de pointe* (Index et p. 297, 444). D'après le contexte il s'agit vraisemblablement de la pointe d'une lance. On peut supposer qu'il s'agit d'un composé dont le second terme est atone et que *-rand* représente *rind* ; cf. *torand*, image,

1. Le cornique *ranne* paraît aussi avoir le sens de *tourner en dérision* dans un passage de *Pascon* que Williams traduit par *to vex*. Ce sens rappelle celui de l'irl. *rindaim*, I satirize (Anc. Laws, V, 204).

figure (cf. Pedersen, *Vergl. Gr.* II, 607, à *rind*, graver, couper). Or *torand* est resté neutre, comme *rind*, comme *errand* (ex-ro-rind-), tandis que *urrand* est féminin comme *rand*.

Ce sens de tailler, couper, même piquer, peut s'accorder avec celui de *diviser, partager*.

En revanche, il paraît difficile de le concilier avec celui de bout, extrémité, écorce, cercle.

320. Irl. RÚAIM ; breton RUMM.

Dans le Dict. de Dinneen, on trouve confondus sous *rúaim* deux mots d'origine différente : *rúaim*, action de rougir, flot de sang montant à la figure (par colère), et un autre *rúaim*, qu'il traduit par : *impulsive dash*. Le gaélique d'Écosse établit nettement la différence de sens et d'origine : *rúaim*, a flush of anger on the face ; *ruaimneach*, strong, active. *Rúaim(m)* se retrouve dans *Acall na Senórach* 1910 : v. *Gloss. Ind.* p. 422 à *ruam* ? *ruamann* ? dat. *ina ruamannaib roretha*, in his aera of headlong speed (dans les élans de sa course impétueuse). Pour le sens de *rorith*, cf. *In Cath Cath.* 5544. L'adjectif dérivé *ruamanda* paraît dans les *Anc. L.* III, 362, 3 ; Atkinson *Gl.* p. 626 suppose, contre toute vraisemblance, *ruminant* mais cite M R. 298, 18 *ruamanta*, qu'il traduit par *furious : da tharbh ruamanta*, deux taureaux furieux.

Rúaim dérive de la même racine que *rúathar*, gall. *rhuthr* : = **rou-smen* (cf. Walde, *Etym. W.* à *ruo*).

Le breton *rumm*, *rum* a été rapproché, à tort, du v. gall. *ruimmin*, vincula. Ce ne serait possible que si on admettait avec Pedersen qu'il y a eu, à côté de *reig-*, *roig-*. Le sens, en outre, ne s'y prête pas. Le sens commun est *troupe, bande*, (de vaches, de moutons) ; d'où le sens dérivé comme : génération, race, famille (gens de la même bande).

Dans quelques textes en moyen-breton, *rum* a un sens particulier : *Mirouer de la mort*, vers 757 :

En cusul ez groa rum tremen natur humen

Ernault traduit : « en conseil il dépasse de beaucoup la nature humaine ». *Rum* paraît signifier une chose extraordi-

naire, ce qui est confirmé par ce passage des *Poëmes bretons*, str. 64 :

Ez deuz tra sur quemen(t)curun
a re rum entre mil cumun

La traduction de la de M. Villemarqué est inacceptable : « alors vint un tel tonnerre qu'il dévasta mille cantons ». Ernault qui avait d'abord reproduit cette traduction dans son *Dict. Etym.* la corrige ainsi (*Mirouer de la mort*, p. 81, note 8) « il vint, chose sûre, tous les tonnerres qui faisaient bande (étaient groupés) entre mille communes ». *Cumun* ne me paraît pas avoir le sens de *commune* : *cumun* signifie : *commun*, les gens du commun opposés aux nobles (*ibid.* vers 268) [1]. En comparant ce passage au précédent, *a re rum* paraît avoir le sens de : qui faisaient un fracas extraordinaire, se distinguaient entre mille (tonnerres) ordinaires [2]. Il me paraît probable que *rumm* a la même origine que l'irlandais *rúaim* (indo-eur. *reu-smn*).

321. Irl. RUAIS, gallois RHUS.

Dinneen traduit *ruais*, gén. *ruaise* par : *fickledness, inconstancy*; *ruaiseach* par fickle, waving. Il existe aussi un concret *ruais* : a giddy person, a clown. Ce dernier sens existe aussi en gaélique d'Écosse : il est évidemment dérivé de l'autre.

C'est sans doute aussi le sens réel du gallois *rhus*. O. Pughe le traduit par : *start*, *recoil*, mais donne à *rhusiad* le sens aussi de : *hésitation*. Chez les poètes du moyen âge ce sens est assuré :

Llewis Glyn Cothi (éd. de Gwallter Mechain) p. 14. 9 : le poète pleure son bienfaiteur Maredudd ab Morgan et fait allusion à son deuil :

ym y rhoed er mwybau rhus
Ddwy alarwisc ddolurus

1. *Cumun* est usité dans le sens de : *chose commune*, parfois de : *terre en commun*.

2. Dans *Bubez Mabden*, Ernault traduit *dyspar a rum* par *énormément* (*Mirouer*, p. 82, suite de la note 8, page 81.)

« à moi furent donnés, pour accroître mon trouble, deux vêtements de deuil douloureux ». Gwallter Mechain traduit par : *to increase my agitation*.

Le même poète (p. 500, 25) en parlant de Henry VII nous dit qu'il fut couronné une seconde fois à la fête de tous les saints, *pour conjurer l'inconstance du sort* : *rhag rhus y blaned* (de peur de l'inconstance de la Planète).

Parlant de son émoi à la mort de Thomas ap Rhydderch, il s'écrie (p. 288, 41) : *Mair a Iesu ! llwyr y'm rhusiwyd* « Par Marie et Jésus, je fus complètement troublé ».

Sens analogue dans le dérivé *rhussyant* du Livre Rouge F. a. B. 11, 294, 3) : *Mochdaw rwng Saesson russyant* « bientôt viendra parmi les Saxons de l'hésitation (la disposition à la crainte, un recul) ».

Le sens précis est assuré par de nombreux exemples de *di-rus* qui est le contraire de *rhus* et signifie : *assuré, qui n'hésite pas, sans incertitude*. En parlant d'un cadeau qu'il reçoit d'un de ses chefs, Llewis Glyn Cothi le qualifie de *di-rus* (189, 3). Ce sens est attesté chez les poètes du moyen âge, dès le XIIIe siècle, (cf. S. Evans, *Welsh Dict.*). *Ruais* = **rouss-* [1].

322. Vannetais SKIGNÃN, CHIGNÃN.

Ce mot s'applique particulièrement à la grenouille des champs.

šignãn est usité pour *skignãn*, régulièrement dans une partie du vannetais et bas-vannetais. C'est un singulier ; le pluriel est en *-et*.

šiṇiãn se dit aussi en bas-vannetais pour un individu chétif, très maigre, qui n'a que la peau et les os. Son origine n'est donc pas douteuse.

C'est un dérivé de **sken-*, **skenn-*, peau, doublet de *kenn-, ken-*, bien connu dans toutes les langues celtiques : *skignãn* = *skeniãno-* ou **skenniano-* (le pluriel est en *-et* : pour *-ãn* [2] voir

1. *Ruais* n'apparaît, je crois, dans aucun texte ancien, ce qui ferait soupçonner un emprunt. Cependant on peut penser à la racine i. e. **reu-* : ἐρευνᾶν (cf. Walde, à *ruspor*).

2. *-ãn* répond également au suffixe du pluriel *-on* (haut-vannetais *-ōn*).

steyān : cf. irl. moderne *sceanach*, membrane, écailles de poisson (cf. v. norr. *skinn*, norv. *skind*, ap. Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*).

323. Bas-vannetais *steyān* (*štöyān*).

Ce mot que je n'ai pas trouvé ailleurs, est employé couramment à Persquen, canton de Guémené-sur-Scorff (Morbihan) et désigne la grenouille d'eau : pour la grenouille des champs, le terme usuel est *glöšer* (forme vannetaise écrite : *gloesker, gluesker*).

D'après la phonétique du bas-vannetais, à Persquen *štöyan* ne peut remonter qu'à **stelian*, **stellian* : *-àn* peut représenter *-àn* ou *-ön*. (Cf. *lān*, plein ; *Kerouallan* plus anciennement *Kerguallon* ; v. bret. *wallon* ; v. gall. *wallawn*).

Seul, le gallois *ystelio*, lézard, rappellerait ce mot dans une certaine mesure phonétiquement ; mais sa forme est suspecte et fait penser à une forme savante du latin *stellio* qu'on rapproche de *stella*.

324. Gallois TYWYN ; cornique moderne TOWAN ; breton TEVENN, TEWENN ?

Le breton *tevenn*, *tewenn*, vannetais *teïvenn*, a le sens général de falaise, dune. Le gallois *tywyn* est traduit par : rivage, grève, rive sablonneuse.

Le sens de *grève* me paraît un sens évolué. Le sens primitif, le seul connu en vannetais, paraît bien être : falaise, dune.

Tywyn, *tewen* pourraient être dérivés de la racine *teu-* (cf. latin *tumulus*, *tumor*) et remonter à *teuino-*, *touino-* (cf. lituanien *tvānas*, flot, avec suffixe *-en-*). La forme galloise dans les noms de lieux, *Towyn*, remonte à *tōwyn* (L. Noir, *F. a. B.* 11, 39, 10 : *tywyn*). Il en est de même de *Towan* dans les noms de lieux corniques.

Le breton *tevenn*, en dehors du vannetais, présente des sens

mais seulement dans l'est du canton de Guémené ; ailleurs, c'est *-en* (*-ön*).

variés. Grégoire de Rostrenen lui donne celui de : lieu exposé au soleil près de la mer, sous un quart de lieu de la mer. D'après Le Pelletier *téven téwen*, est un abri, lieu exposé au soleil et à couvert du vent ; abri qui se trouve sur ou sous les côtes de la mer, tourné vers le soleil, pâturage près de la mer où le bétail va prendre le frais ; *tewenni*, abriter [1] ; cf. chez Grégoire, *tevenna*, aller au soleil près de la mer. Ces sens sont vraisemblablement hystérogènes, les falaises étant, par un beau temps, particulièrement exposées au soleil et offrant souvent sur leurs flancs des pâturages et à leurs pieds, des abris. Cependant il n'est pas impossible qu'il y ait eu influence d'un autre mot par étymologie populaire. Il a dû exister, en breton, un mot analogue au gallois *tywyn*, rayon, éclat ; *tywynnu* et *dywynnu*, briller, éclairer (**to-uindo-*) O. Pughe confond même sous *tywyn*, rivage et rayon [2].

325. Irlandais TÚAIM ; gallois TUMON ; breton DASTUM.

Túaim, gén. *túama* a les sens variés de : fort, endroit fortifié, village, endroit habité, palissade, fossé, d'après Dinneen. Il en est de même chez O'Clery : *túaim i. baile i. fearann i. taobh i. cloidhe* (Wind. *Wört.*). Le sens primitif est clairement *monticule, colline*. Les sens dérivés s'expliquent. Un monticule était déjà une défense naturelle ; habité ou occupé, on le fortifiait par une palissade, haie, fossé avec remblai. *Cloidhe, claidhe* a le sens propre de fosse, fossé, mais comprend aussi le remblai, comme *cleuz* en breton qui désigne aujourd'hui principalement le talus ; Dinneen donne même à *túaim* le sens de *stone fence*, sens, dit-il, fréquent. Les villages, lieux habités ayant été fréquemment fortifiés, *túaim* a pris ce sens. Il en a été de même en Armorique pour *caer*. Fort rare dans le cartulaire de Redon au IXe-Xe siècle, époque où il n'avait que le sens de *fort, ville forte*, c'est aujourd'hui le terme le plus répandu dans le sens de *village*.

1. Si l'on ramenait à *tu-* le sens d'abriter (v. irl, *cum-tuth*, protéger), l'évolution de sens, en breton, serait d'une explication plus facile (sur cette question, cf. Walde, *Lat. Etym. W.* à *tueor*).

2. J. Loth, *Mélanges d'Arbois*, p. 215-6 ; *Remarques et add.* à l'*Intr. to early Welsh* de Strachan.

Dans le *Glossaire d'O'Davoren*, 1534, il a le sens de *circuit* : *túaim.i. timchuairt a thíre* : *túaim*, c'est-à-dire circuit de sa terre. Whitley Stokes a cru à une erreur du glossateur. Il me paraît probable qu'il s'agit ici de l'enceinte de la propriété délimitée ou défendue par une palissade ou fossé avec remblai. Pour la forme circulaire de la propriété cf. J. Loth : *Fanum* et *simulacrum* ; *Nemeton* (Revue archéol. 1924).

Túaim paraît aussi avec le sens vague de place (cf. *taobh*). Rennes Dindsh., *Rev. Celt.* 1895, p. 158, n° 145, il est question de courants marins qui se poussent et se remplacent :

co cur cach dib im thuaim araile

« chacun d'eux (se) pousse autour de la place de l'autre ». Il est possible cependant que *túaim* ici ait encore le sens de circuit. On trouve, il est vrai, au lieu de *túaim*, la variant *inad*, endroit.

Le sens de *monticule, colline* est assuré : Hogan, *Onomasticon*, p. 648 : *túaim* gén. *túama* : i. e. munimentum, collis, Tigernach an 719. *Túaim* n'est pas rare en toponomastique. *Túaim Inbir* (Poème du ms. de S. Paul (*Thes. pal.*, 11, 294) : in dorso *Tomme* (*ib.*, p. 280 : *Adamnan's vita Col.*) ; *Túaim Mona* ; (Táin B. C. 306, p. 38) ; *Túaim dá Gualann* (auj. *Tuam* en Galway) ; *Túaim n-aba* ; *Túaim Néill* (Lives of saints from the Book of Lism. 251, 210, 334).

Túaim a aussi le sens de tertre funéraire, tumulus. Ragan est tué à un endroit portant le nom de *Aill meic Asuaill* (Pierre du fils d'Asuall) : unde *túaim Ragain* dicitur (Rennes Dindsh., *Rev. Celt.* 1895, p. 163, n° 149). Il est clair que c'est son tertre funéraire qui est ainsi désigné. L'usage constaté par de nombreux exemples était de creuser une fosse, de la recouvrir d'un tumulus, et d'y ajouter une pierre debout.

Le datif ancien de *túaim* était *túaimimm* ; il paraît dans une variante provenant du L. U. dans le Táin B. C. l. 2124, p. 286, 287 : au lieu de : *i túaim a scéith*, il y a : *i túaimimm a sciath*, près de son bouclier, à l'abri de son bouclier (Mac Dá Loth reste ainsi pour pouvoir tuer Cúchulinn). Il est possible que *túaim* ici ait désigné la saillie, l'*umbo* du bouclier. *Túaim* =

**toummen*, n. **toumben* (cf. τύμβος, ide. *tum-gʷo-*) ; cf. irl. *tom*, gallois *tomm*, *tommen*. *Tuaim* n. est aujourd'hui féminin, changement qui n'est pas rare.

Le même thème explique le gallois *tumon*, qui paraît désigner les hanches, la croupe. Anc. Laws II, 825, IV, en parlant des parties du cerf : *duo lumbi et tummyon* ; ibid. 800, IV : *tummyon*. Il y a la variante *tumon* (T. Lewis, *Gloss.*). La terminaison *-yon*, *-on* paraît indiquer un pluriel. *Annhumon*, invertébré, cité par T. Lewis est une invention évidente d'O. Pughe. Une évolution de sens semblable de la racine *teu-*, *teuo-* paraît en germanique : *þyo* en vieux norr. désigne la partie la plus épaisse de la cuisse; le norvégien *tjo* désigne la courbe arrière de la faux ; cf. anglais *thigh*. Dans le même ordre d'idées, le parallèle le plus clair est l'irl. *tón*, podex, gallois *tin* - **tūkno-* (cf. Walde, *Lat. Et. W.* à *tumeo* ; Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*, à *tommel*). Pour *tumeo* cf. gall. *twf*, *tyfu*.

Le breton *dastum* amasser, ramasser, peut se décomposer en *dat-tum*, à la rigueur (cf. *astal*, *astomma*). Cependant, en général, en vannetais, en pareil cas le résultat est *t* : *attaul* (*atôl*), deuxième essaim ; *attuemein*, réchauffer ; *atto*, œuf laissé dans le nid pour attirer la poule. Il est plus sûr de recourir à *stum*, plutôt qu'à *tum* qui n'existe pas à l'état indépendant. *Stum* a le sens propre de courbe, gallois *ystum*, courbe, flexion : métaphoriquement le gallois *ystumiau* a le sens de : manière peu naturelle, peu franche, grimaces. Il y a plusieurs *Stum*, *Stumo* (*Stumou* sur un ruisseau, dans une charte du IXe s. du Cart. de Redon.) Je connais le moulin du *Stum* ou Ploërdut, Morbihan ; il est sur un coude de la rivière, *dominé par une colline*. Au sens métaphorique, en bas-vannetais *stumet* signifie : *porté à*, ayant une inclination, un goût prononcé et obstiné pour.

Il est possible que *stum* soit pour *estum* = **ex-toumbo-*. *Dastum* = **to-ate-stoumbo-*.

Un rapprochement de *tuaim* avec *Tumiac*, le tumulus le plus élevé de Bretagne, en Arzon, Morbihan, s'impose. Ce tumulus de la fin de l'époque néolithique, qui était resté inviolé, a livré un grand nombre d'objets de l'époque de la pierre polie. Le suffixe indique l'époque gallo-romaine, mais

il est évident que le mot date de l'époque de l'établissement des Celtes dans cette région. *Tumiac* = **toumbiaco*. Le *Cruc Ardon* d'une charte du Cart. de Redon du IXe s. (tertre d'Arzon), s'applique non à Tumiac mais évidemment au tumulus dit de Petit-Mont dans la même commune, qui se dresse sur un promontoire élevé, dominant la mer.

326. Gallois TARF, TARFU ; irlandais TERBAIM.

J'ai établi par des exemples dont quelques-uns remontent au XIIe siècle que *tarfu* (L. Noir : *tariw*, avec *i* de résonance et *w* = *v*) a le sens de : *mettre en fuite en effrayant*, *disperser* ; *ar darf*, en déroute, en fuite épouvantée. Williams, *Lex. cornu- brit.*, à *tarofan* donne un prétendu gallois *tarfutan*, scarecrow, qui serait composé de *tarf*, peur et de *hutan* (*hud*, delusion). C'est tout simplement une mauvaise lecture du mot du *Voc. Corn.* : *taruutuan*, phantasma [1]. Thomas Richards, qui le donne aussi dans son dictionnaire, le tire du *Liber Landavensis*. Le manuscrit *Cotton Vespas.* A. 14, contient en effet une version qui a servi de base à la première édition du Liber Landavensis, ainsi que le *Voc. corn.* Aussi ce dernier a-t-il été longtemps considéré comme gallois et divers lexicographes gallois, comme Davies, ont été y prendre des mots pour leurs dictionnaires.

L'irl. *terbaim*, je sépare, a-t-il la même origine que le gallois *tarf*, comme je l'ai suggéré ? Un passage du Gloss. d'O' Davoren n° 1517 autoriserait à rapprocher les deux mots : *terbadh* .i. *indarba* no *delugud*, expulsion ou séparation. Mais le contexte, assez obscur, ne paraît pas justifier absolument l'interprétation par *indarba*.

En tout cas, il est évident par la forme et le sens que **tarb-* remonte à la même racine indo-européenne que τάρβος, ταρβέω ; cf. latin *torvus* (Walde, *Lat.-Et. W.*) : *tarb* = indo-eur. **targ^u*.

327. Gallois YSGRUD ; norvégien SKRUBB, SKRUGG.

Silvan Evans (*Llen. Gymr.*) donne comme équivalent à

1. *Taruutuan* a donné en moyen-cornique par l'assibilation de *-t-* : *tarosfan* et *tarofan*.

ysgrud : ysgerbwl, cadavre, squelette. Thomas Richards (*Welsh.-Engl. Dict.* 1815) le traduit par *skeleton, carcase*. Ce sens est assuré en gallois moyen, quoique les exemples n'en soient pas nombreux.

En voici un (Myv. Arch. 234, 1). Le poète Einiawn (XIIIe siècle) fait l'éloge funèbre du roi Llywelyn ab Iorwerth :

tervynwyd y amser
ysgrud vud dreic feleic fer

« il est fini son temps, ce n'est plus qu'un squelette muet, le dragon, le chef vigoureux ».

Ysgrud paraît opposé à *vyd valchder*, orgueil du monde, dans un vers d'un poème du XIIe siècle, et doit aussi avoir ce sens [1].

Le sens d'*ysgrud* est des plus nets dans ce vers de Sion Cent. (fin du XVe siècle), cité par Thomas Richards :

ni roir ûn pen cennin
Er ei ysgrud o'i ysgrin

« on ne donnerait pas (donnera pas) une seule tête d'oignon pour son squelette hors de sa bière ».

C'est dans les langues germaniques que se trouvent, à mon avis, les mots le plus clairement apparentés à *ysgrud*. Le norvégien *skrubb* a le sens de *vieillard décharné*, et de *loup* à cause de la maigreur proverbiale de cet animal. A la même racine appartiennent le vieux-norr. *skrǫggr*, surnom du renard (germanique **skrowwa-*) et le vieil isl. *skröggr*, corps décharné, spectre. L'anglais *scrag*, corps décharné, maigre comme un hareng, est emprunté au scandinave. (Falk-Torp, *Norw.-dän. Et. W.*, à *skrubb*).

Le gallois *ysgrud* = **skrou-to-* ou *skrou-tu-*. Thomas Richards donne la forme *ysgrwd* dans sa citation du vers de Sion Cent.

1. Myv. Arch. 169. 2 :

ysgrud glud gleuyd valchder

Le sens de *glud* et *gleuyd* ne me paraît pas clair. Le texte porte *ysgryd* qu'on trouve au vers suivant : l'assonance demande *ysgryd*. *Ysgrud* paraît avec un sens douteux dans un vers du L. de Taliesin (*F. a. B.* 12, 115, 22).

Silvan Evans la donne aussi à côté d'*ysgrud*. Si elle est sincère, ce qui est douteux, il faudrait à côté de *skrou-to*, supposer *skrūto-*.

Silvan Evans donne comme équivalent à *ysgrud* non seulement *ysgerbiol*, mais encore *ystram* qui a le sens de l'anglais *frame* : *ystram y drws* the door-frame ; *ystram y ffenestr* the window-frame (O. Pughe). Dans ce sens on pourrait songer à un rapprochement avec le latin *scrautum*, *scrōtum*, *scruta*, défroque ; ags. *skrud*, vêtement (Walde, *Lat. Et. W.* à *scrautum*). Falk-Torp à *strolle*, citent l'isl. *skrudda*, vieux parchemin, *skrydda* peau ratatinée, et renvoient à *skrubb*, c'est-à-dire à la racine *skru*.

Ces thèmes *skrau-*, *skru-* (ou *sqrau*; *sqru-*) remontent-ils à une racine unique ? il me paraît hasardeux de l'affirmer.

(*A suivre.*) J. Loth.

THE OLDEST TEXT

OF

DAVYDD BENVRAS AND OTHERS

IN CONTINUATION OF

THE POETRY OF THE RED BOOK OF HERGEST.

PART III.

CANUON DAVYDD BENVRAS

Awdl i Lewelyn vab Jorwerth

Gwr a wnaeth llewych or gorllewin 1
Haul a lloer addoer haddef iessin
Am gwnel radd uchel rwyf cyfychwin
Cyflawn awen awydd Fyrddin 4
I ganu moliant mal Aneirin gynt
Dydd y cant Ododin
I foli gwyndawd gwyndyd werin
Gwynedd bendefig ffynnedig ffin 8
Gwanas deyrnas deg cywrennin
Gwreidd teyrneidd taer ym mrwydrin
Gwrawl ei ffllamdo am fro Freiddin
Er pan oreu Duw dyn gyssefin 12
Ni wnaeth ei gystal traws arial trin
Gorug Lywelyn orllin teyrnedd
Ar y brenhinedd braw a gorddin
Pam fu'n ymbrofi a brenhin Lloegyr 16
yn llygru swydd Erbin
Oedd breisc weisc ei fyddin
Oedd brwysc rwysc rhac y godorin
Oedd balch gwalch golchiad ei lain 20
Oedd beilch gweilch gweled ei werin
Oedd clywed cleddyfau finfin
Oedd clybod clwyf ym mhob elin

. 24
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Oedd briw rhiw yn nhrabludd o drin 28
Oedd braw saw Saeson clawdd y Cnwccin
Oedd bwlch llafn yn llaw gynnefin
Oedd gwaedlyd pennau gwedy gwaedlin rhwy
yn rhedeg am ddeulin 32
Llywelyn an llyw cyffredin
Llywiawdr berth hyd Borth Ysgewin
Ny ryfu gystal Gwstennin ag ef
i gyfair pob gorllin 36
Mi im byw be bydwn ddewin
Ym marddair mawrddawn gyssefin
Adrawdd ei ddaed aerdrin ni allwn
ni allai Daliessin 40
Cyn adaw y byd gyd gyfrin
Gan hoedl hir ar dir daierin
Cyn dyfynwedd ysgyrnwedd yscrin
yn daer dyfnlas ar lessin 44
Gwr a wnaeth or dwfr y gwin
Gan fodd Duw a diwedd gwirin
Nog a wnaethpwyd treis anwyd trin
Ymhresent ym mhrysur orllin 48
Ni warthaer hael am werthefin nos
A nawdd saint boed cyfrin

Marwnad Llewelyn ap Jorwerth, d. 1240.

Meu voly cryst kely kwlwyd 1
maur volaut dydraut dydramguyd.
Meith em gunaeth galar ae arwyd arnaff
my ny retennaff adan e afluyd 4
mor traus w jessu amaestrygwyd
mor treyssur aghen an ren ratlwyd
mor tryst yw en byw y bot glaswyd deruyn
ar grud Llewelyn llew ehagruyd 8
maur peyr kynnyuyeyr kynnyf hylwyd
maur pen Kemry wen ae kemenruyd

maur parch go geuarch gogefrud
gurhyt mae espeyt e byt en enpetruyd 12
cam e goruc duyw o tebegruyd
ken bey truch nae bey trychanmluyd
kemerrws agheu eghefruyd attau.
a degynt oe lau luossogruyd. 16
Llewelyn hael dyn hwyldaun awyd
llewyaudyr guenuydyc guledyc guladluyd
lladaud duyw arnam ny am dwyn lleydwyt
urwyt llauurwyt escwyt ar e escwyd 20
llew en aer llyw taer am e teir swyd
lluuydey a lythrey oe helaethruyd
lleydyat uryt en ryt en rodwyd ongyr
och aguyr am gur dywaradwyd 24
och uaur auiryr o dyruygruyd.
och ueyth ep echueith o obeythruyd.
och degyn a dognef goleuruyd
och am naf am nep drwytruyd 28
och am ner mwner mwnogruyd
och nos o aros er aruyd
och dyd a dodyw oe tramguyd.
och duyw odyna gareydruyd 32
och duyw o dyuot en argluyd *
wedi achadw cad fragad friwgwydd
wedi echwng teg heb attegrwydd
wedi addef teg ar gartrefrwydd 36
wedi tynnu Lloegr iw llawn orchwydd
wedi ni wnaeth Duw diddanrwydd ym myd
ni gaffai llew gryd greidiaw awyd
Gwedi llawer gwr a gorwyld iddaw 40
a ddeuynt attaw wrth ei awydd
Ni ri cedwesti cad wastadrwydd
Ni raid a warawd wyr yn hywyld 43
Rhyld fyld a ganwyf im rhwyf poed rhwydd
Rhan o deg addef nef yn ebrwydd
Ebrwyddws dews dawn ym plegyd gwr
gorehang ei wrhyd 47
Ebrwyddynt ebrwyddweilch oi gyd
Ebrwyd lwalch ceinfalch cymryd

* Lines 1-30 are from Peniarth M. S. 29, p. 31, — the rest from Panton MS. 53.

Braw yw ynn deon diofryd ein llyw 50
Braw yw yn ein byw ynghynnen byd
wedi brys haelder muner menwyd
Mwyniant llu tra fu yn ei fywyd
Mai yw am doddyw yn anhyfryd wyf 54
am fyned fy rhwyf yn rhwym gweryd
Golo hael galar yw y dedfryd
Goludd ei achludd gwayw rhudd yn rhyd
Goleu i dug Duw ein diebryd fry 58
am frenin Cymry cymrwyn ergyd
Gwir yw marw gwr garw am gaer Eluglyd
Goreu oedd ynn ein marw i gyd 61
Gorofn y sydd arnaf hyd nam gweryd dyn
wedi Llywelyn llywiawdr gwyndyd
Gwarafun ni wnaf yn nydd creulyd 64
Gwrawl oedd ei hawl wrth ei hwylfryd
Gwaredid Celi celfyddyd oreu
i wrth ei affleu poeneu penyd
Cenais wawd ufudd-dawd yn ei fywyd 68
Im arglwydd gwladlwydd gwladoedd oglyd
Canaf im arglwydd cof enbyd ys mau
Rym gorug angeu dristyd
Am dreisddwyn terwyn tyrfa espyd 72
Am drossedd Gwynedd ai harfeddyd
Am drawsgar gwanar gwenwynfryd Prydain
Am drawswyr Owain drais syberwyd
Am drueni mawr dwyn gwawr Gwyndyd
Ymdro rhiallu fu oi febyd 77
Am drengi fy rhi rhwy ledfryd am bydd
Ni edych Dofydd ef y gennyd
Am drais Duw nid oes dim gyhyd
Am drais dyn dinam gedernid 81
Am dreiaw anaw anwylyd llawer
Am dramawr bryder ac ni weryd
Am drwm feddwl cof eurbost aer byd 84
Am drin wychydd rydd ruddlafn creulyd
Am dylwyth hydwyth yr hyd i buant
amgylch gwawr dygant yn deg hyfryd
Ei deulu a delynt yngryd 88
Delweu eur ar cyfeuryd
Ei wyrda oedd dda oedd ddiwyd pob un
oedd anawdd iddun ei ddiofryd

Ei weision ai wasanaeth gyd 92
Ei feirdd byddyn heirdd byddyn harddglyd
Ei fyrddoedd cyhoedd cawsynt edgyllaeth
Am ei freuolaeth hiraeth . . hyd
Im rheg i harchaf arch om plegyd 96
im rhieu gorau gwr nim ennyd
im rhwyf i rhodded rhan fawr or byd
Ef rhodei i Dduw ei ddihewyd
Ys rhoddo fy rhen rhan yspryd addef 100
Ei ran o wlad nef iddaw hefyd

Marwnad Ruffudd m. Llywelyn, d. 1246.

Gwae ni hael mor wael mor wolau 1
Weled ynn nessad ein eisiau
Gwelsam ni gynt ai wynt yn orau
Gweilch Cymru yn cymryd arfau 4
Yn Lloeger yn llosci ei thyrau
ai gwelai eiliai yn olau
Ai gweles gwelynt ryfeddau
Gwelsam ni wawr Maelawr megis yntau 8
Mygr Fadawc wayw roddawc ruddgrau
Gwelsam ni Faelgwn fawr fur cadau
Cadr fab Rhys yn Rhos ai ffaglau 11
Gwelsam ni Owein prain prudd ei ddoniau
Doniawg fab Gruffudd beirfudd barau
Gwelsam ni fab Hywel yn rhyfelau
Cynan i gelwid cwyn an goddau 15
Gwelsam Rys falchgryg ryfyg reithlau
yn rhuthr aruthr ar y Dehau
Gwelsam Rys Fychan darian daerglau
Ym mhyrth Caer Fyrddin ai fyddinau
Gwelsam wyr dinam yn ddiammau 20
Gwael yw nad ynt fyw neud ynt feddau
Gwaent hwy ar a wnaeth eu pennaethau
Am Ruffudd gwaewrudd gwae finnau
Am riff ner lluch hyder Llachau 24
Am rym llym i lleinu fy nagrau
Am rwyf i darwyf ae neud areu
Amlwg yw cystudd ar fyngruddiau

Aml im gwnaeth hiraeth hir anaelau 28
Am leith gwr dewr dur ei lafnau
Am lew glew am glud feddyliau
Am lyw glyw glod hyd Fynnau
Bu gelyn dychryn or dechrau 32
Byth yn lladd Llundain ai thyrau
Bu erwan yr awr i ciglau
Bu oer ymaros ei chwedlau
Na bum farw o fawr bryderau 36
Ac yn farw fy arglwydd dihau
Na dyn onim dug anghofiau
Am Ruffudd nim dyhudd na dau
Gwael yw colli hael o hil Eneu 40
Gwag yw byd bod yn ei faddau
Gwirfab Duw a'n dug ben Rhiau
Gwae im poeni rhac pum edau
Ucher rhac pryder pryd im goddau 44
Achaws gwalch mawrfalch mur cynnedfau
Uchel i dodaf am naf nid mau
Wych ragor och rhagot ti angau
Cyn i gaufedd i ni oedd gorau 48
Gwedi gwawr Cymru cymryd croesau
Cymmerwn jolwn o jawl seiniau
A synniwn ar beth or pregethau
Am ei ddwyn terwyn torf amrhyfflau 52
Ymddifaid ym rai genai nid gau
Rhydraws fuam gynt hynt hir ddiau
Rhydrist in gwnaeth Crist creaduriau
Gwr a wnaeth yn llawn llenwi cibau 56
Or dwfr daierin yn win gwinau
A wnel gorphwys rhag pwys poenau
i Ruffud rwyddfudd yn ei raddau
Gwr an pryn prynhawn Ddifiau 60
Gwir i ddal o ddylaw afflau
Gorug Dduw Gwener rhwydd-der rhadeu
Goddef pum harcholl o archollau 63
Gwedy llary dad Duw deg cyfreithiau
Llofrudd dab Gruffudd draul budd dreigiau
Llwrw i gwen gwennwawd bryddestau
Llary rwyf a ganwyf am genau 67
Llew buwyf Llywelyn biau
Llyw Gwynedd diweddd a dechrau

Dechreuws Dews hyd nam dyhudd dim
  Damwyniaw im gythrudd 71
Dychryn mawr bod llawr ar llofrudd
Llyw meidrawl llew greddfawl Gruffudd
Mab meithin Llywelyn llafnrudd
Mawr gwriawr gorwyr Maredudd 75
Draws gyngaws gyngor diachludd
Trais gymmell tri naw well no Nudd
Gwna arnaf hiraeth hir gystudd
Gwaith Saeson llid ruddion lledrudd
Gweryd nim ergyd ai mawrgudd 80
Gwae gwelsym ger mawrfryn morudd
Gwr oedd wr oedd orfawr ei fudd
Gwyr oedd wyr oedd orddyfn ganthudd
Gwyth oedd lwyth ai leith ni atgudd
Gwaith oedd faith i mi ei oludd 85
Gwawr oedd fawr ei far yn ddyfn brudd
Gwas oedd gas ei geisiaw dan gudd
Gwalch oedd falch ei folchlafn uch grudd
Gweilch oedd feilch am ei falch ddeurudd
Gwn oi ddwyn terwyn torf angludd 90
Gwan anrheg anrheith heb rybudd
Gwanar gar trinudfar trymrudd
Gwenwyn gwyn gennyf nid ymgudd
Gwyn eurdir ardwy dadanhudd
Gwr eurdwr ardwyad trabludd 95
Gwawr Gwyndyd gwander ei orchudd
Gwyn Gwynedd gwae ni am Ruffudd
Gruffudd eur digudd ef dygnaf ei gwyn
  o genedl plant Addaf
Griff ner om pryder i prydaf 100
Prif farwnad ir mab tad teccaf
Greddf Echdor gwawr eurdorf gwraf
Graid synniaid synniais ei alaf
Grymus can gweled ei dy gwelaf
Hiraeth y syn im dwyn am a gwynaf
Hir yd goffeir a goffaaf 106
Mor lle im alar am a garaf
Mor llwyr i lladdawdd Llundain arnaf
Mor llwyr car am a garaf
Cyd a dragon byd o byddaf 110
Trugar hael pa hwyl a ddygaf

Drwg fab Duw i daethost attaf
Crist a wyr yn llwrw a ganaf
Na wn am fy rhwyf cwdd wyf cwdd af 114
O mynnwch chwerddwch mi ni chwarddaf
Cann mynnwn fy marw ni mawr wddaf
Cyd ymguddioch chwi oll mi ni allaf
Ymguddiaw dan llaw ban fo lleiaf 118
Cyd ymguddio pawb beth a gelaf
Am farwnad Ruffudd nid ymguddiaf
Nid a eill cadarn yn cadw eithaf
A all gwan truan trist a allaf 122
O orchrawn deigr llawn a ollyngaf
O orchudd Gruffudd ail Nudd fy naf
O erchyll golled gallmarw fyddaf
Ai orchymmyn ef i nef a wnaf 126

Marwnad Davydd vab Llywelyn

Dygn in symmud Duw ein tad 1
Ysprydol ysprydoedd oleuad
Dydd ym gwna'n drist (drais) dyfniad
Ar llall yn llawen oi ganiad 4
Rhyfedd eu rhiau rym swyniad
Rhyfeddaf om naf om neirthiad
Nid rhyfedd cyd bwyf om rhiniad
Gynnefin ar ganu marwnad 8
Ceniddum honn dra bron braidd ni mywad
Urddyn Lywelyn lyw y Berfeddwlad
Ceniddum hon Ruffydd rudd ei ruad
Ac ni rygant dyn dim mor irad 12
Canaf hon Dafydd cynnifiad ryfu
Ni wnaethbwyd gwawr llu yn llaw gaead
Ni ddodai eirif ar ra ddillad
Na gwin grysgelo nag ysgarlad 16
Ni ddotto fy rheen fab rhad ei bechawd
Yn erbyn fy mrawd ddefawd ddifrad
O amlder o dir llawir lleiddiad
Ac emys golchwys goachubiad 20
Na bu gystal dyn y danad Dofydd
ac i bu Ddafydd cyn ei ddiad

Mor rhyfedd rhag mor fu roddiad
Na roddes fy llyw y lleuad 24
Mor eawch yn ardawch ardwyad
Cyn ni fwy o Ddafydd yn ymddifad
Tra fu wr arwr gerddediad
Nor trihael haelach yd gaffad 28
Truan i gwnaeth Duw dwyn cariad Cymry
ym mhlith pridd wely heb oleuad
Etifedd Gwynedd gwanar gyrchiad 31
Neud Duw ai rhannwys yr hael reiniad
Y sy fyw a fo henuriad
Y sy farw a gafas farwnad
Deu fab Lywelyn lew gymynad 35
Diofelynt fi o feirch ffysgiad
Diofelid Duw hwy ac eu tad
Yn y wenwledd fry yn y wenwlad
Gwlad fal cynheiliad i cynhelis 39
Gwledig ben perchen gwr an perchis
Gwyn esgar neud gwar ae gwerchedwis
Gwae ni oi drengi fal yr drengis
Llawer iawn oi ddawn a ddefnis attaf
Llwyr i coffaaf am coffeis 44
Cyn angen Dafydd cynnydd cannis
Cawsant or bobloedd bawb a erchis
Nid dodi bareu a beris arnaf
Alaf a enwaf ym a enwis
Nid hebof ei alar car am cedwis 49
Nid heb meirch meithdew im hedewis
O eisieu Dafydd neud is yw meddwl
ac neud afyrddwl oi orddewis
Nyd llew o dyrred yny dedlis 53
Nid llawrydd Dafydd a ddiengis
Gwael yw colli hael diwael dewis
Gwae ef a gyll nef er annilys 56
Dilys briodawr gwynglawr Gwynedd
Dolur yw nad byw llyw Arllechwedd
Dygn yw i Gymru dygnedd ei dynged
Clywed ei fyned yn i faenfedd 60
Dafydd hael ei hawl gywryssedd
Deheu a giglau a Gogledd
Dyfod hyd attaw dyhedd Iwerddon
i farchogaeth Mon dirion diredd 64

A llu o Brydain a llwrw hybrydedd
A llu o Ffreingc ffyr ffrawdd galledd
i goron Lundain er garwedd heiyrn
  Ni roddes teyrn ty o Wynedd 68
Duw ai dug rhagon deon diwedd
Dafydd fuddugawl gedawl gyfedd
Digawn o bregeth yw difaedd hael
  Heb fryd iw gael hyd frawd gyhedd
Ys truan ei ran rwyf marianedd 73
Ys drwg heddyw lliw wedi llaryedd
Y llaw a gedwis er llynedd
A dwy yn Aber Conwy cyn ei gorwedd
Wyr Brenin Lloegr llu teyrnedd
mab Brenin Cymru cymraisc fonedd 78
Gwr oedd a hanoedd, gorfoledd gwerin
  o iawn deyrnllin y brenhinedd
Callaf yw ini beth ammynedd 81
Colleis gwalch mawrfalch mirain orsedd
Ni rygolles dyn dygnedd ei awydd
  Ni rygollo Arglwydd rwydd anrhydedd
Er am talai aur ar fy myssedd 85
Nid ef a delid drwy dalwarwedd
A Dafydd dreisrydd drosedd cyn golo
  Ni bu o Gymro ei gymrodedd 88
Bum i gyda hael hwylglod ryssedd
Buarth eryr gwyr uch gwin a medd
Bum i gyd ag ef yd gefais ei wledd
Boed y gyda Duw fo ei ddiwedd 92

Neud mai neud lleilai llif yn afon
Neud maith in dyrraith dir ofalon
Neud mwyfwy galar gwanar gweinion
Neud mau feddyliaw hwyliaw haelion 96
Hwy hwyliessynt hyd Gaer Llion
Owein Prydain priodorion
Lleiddiaid gad fleiniaid o flaen Arfon
Llywelyn glodfawr fawr ai feibion 100
Llyna wr arwr i argosbion
Llwyddedig gwledig gwlad orchorddion
Llawch ardawch ardwy rheidusion
Llaith arfaith arfod Blathaon 104
Llywelyn llywiawdr gwleiddiadon

Llary gyngaws drwy gyngor doethion
O Fynyw hyd faengaer Lleon
Ail colli colled annhyrron 108
Ef cynnif canwyll marchogion
Hu ddyfryd ddyfrys gynreinion
Hoeddyl Dafydd fegis dydd dyddon
Naf ieuanc cyn tranc treul eirchion
Ni ballai i bellennigion 113
Ner muner mynych ei roddion
Neud ei hoed ar ei gyfoedion
Doeth esgyrn gwr chwyrn ei ymchwelion
Ymchweliad tromgad trwm ei gofion
Dawn ir abad gwirdad gwirion 118
Ai dug oi olo i fro Frython
Duw am gwnaeth hiraeth hir ofalon
Dyfod corph Gruffudd mwynfudd Maon
Diafrddwl feddwl fyddwn ym Mon
Pei n fyw i delai i Dalybolion 123
Chwegwyr cynnifwyr cynnhebigion
Eu chwedlau gorau gwyr er Iason
Llywelyn ai blant pla gelynion
Dafydd a Selyf ac Absalon 127
Herwydd trymfryd byd bod tan Saeson
Wedi treisynt gynt ar y goron
Trydydd rhyfedd llyfr Llefesigion
Nid a gwyr Gwynedd gan y gwyllion
Am far trwm tramawr goffeion 132
Am fod yn eu tud hwy yn alltudion
Am fawrweilch aerweilch arfogion
Am fawredd Gwynedd ganaon
Llywelyn hyddyn terwyn tirion
Gruffydd a Dafydd dywyssogion
Rhai difai yn difa galon 138
Rhan berthfan a borthyn greon
Pei yn fyw fyddynt oruirion
Perynt hynt hendref Wyrangon
Parawd gwawd gwedy eryron 142
Peris Duw eu dygyn gudd rhagon
Eny cyfred plyg gwenyg gwynion
Yn i cyfranc mor a mawr afon 145
o Aber Feddau rheiddiau rhuddion
Tri gorau dreigiau sy or dragon

Tri a ddug Duw or dyniadon
Tri eres armes trachwres trychion
Tri eraill ni eill oll eu deddfon 150
Tri araf pennaf pennadurion
Tri arwydd hyrwydd ar eu holion
Tri arwr eurdwr eurdorchogion
Tri eryr yn wyr ag yn weision 154
Tri chlwyf nad ydynt fal cynt Cynon
Tri chleu eu pareu fal Peryddon
Tri chloyn pennyn pennuchogion
Tri chlo ar eu bro rhag bradogion 158
Trwy eirioledd Pedr pen porthorion
A Mair oi gwyry air ai gweryddon
Im tri Arglwydd byd boent cyfeillion
Mihangel angel ar angylion 162

PAWB a ddaw yr ddaear long 1
Pobyl vychein druhein a dreing
A vacco treul gywro trang
Yn vnawr y llawr ae llwng

Llyngwawr daearawr deruyn a garaf 5
a gereis ych anlyn
Neut eddwyf yn oer dyddyn
Nyd oes dim einoes yddyn

Pob dyn oer dyddyn neut eiddaw agheu 9
aghyueillwr iddaw
y veddu dayar arnaw
y uedd or diwedd y daw

Canu y Lywelyn vab Joruerth

Kyuarchaf om naf om neuawl Arglwyt 1
Krist keli kulwyt kwl y ditawl
keluyt leueryt o le gwetawl
keluytodeu meu ny uo marwawl 4
y broui pob peth o bregeth Bawl
y uoli uy ri rwyf angertawl
ryuel diochel diochwyth hawl

Llewelyn heilyn hwylueirt wadawl 8
llewenyt y dyt y detyf ae mawl
llewychedec llafn yn llaw retuawl
yn llat dy wrthlat y wrth lys reidyawl
Gweleis a gereis ny gar mantawl 12
Gwelygort Lleissyawn llyssoet gwetawl
lluoet arwoloet ar weilw didawl
llawrwyr am eryr yn ym eiryawl
Llywelyn Lleyn llyw arderchawl 16
lluryglas gwanas gwanan a hawl
Gwen wyn yn amwyn am dir breinyawl
Powys, ae diffwys ae glwys a glyw y hawl
Ef dynnyad yg cad Eingyl urad ureuawl
Ef dande rutle Rutlan is gwawl 21
Gweleis Lywelyn eurdyn urtawl
yn vrtas dreicwas dragywytawl
Eil gweleis y dreis dros ganawl Dyfyrdwy
eny trei tramwy llanw rwy rwyd hawl
Gweleis aer am gaer oet engiryawl 26
talv pwyth dyt gwyth gweith canyscawl
ny ryweleis neb na bo canmawl
or dev y goreu a uo gwrawl

Mi ath arwyre ath arwyrein myuyr 30
eryr yn ryuyr prifwyr Prydein
pryduawr Lywelyn pryd dyn dadyein
prydus diesgus esgar dilein
Esgynnu ar llu ar lle Ewein 34
Ysgymod goruod gorualch am brein
Ysgymyn gwerylyn gwerlid gofyein
Ysgymyt klodryt kvlwyd a llwyuein
llutedic edmic meirch mawrthic mein 38
a lluoet yg gwisgoet yn ymosgrein
ar llinyn ar dynn ar dv kelein
a llinon rac bron rac bro eurgrein
tyrrua Klawt Offa clod yn hoffyein 42
a thoruoet Gwynet a gwyr Llundein
kyfrann tonn a glann glasdir gwylein
golud mor yskrud ysgryd Nortmein
Llywelyn terwyn toryf agkyngein 46
bieu'r gwyr ae goreu bacheu bychein
priodawr mwynglawr Mon glod ysgein
Areul golut pentud pentir gwychein

Gwawr Deheu goreu gwyr yn dyrein
Gwenwyn a gwanar y deu gar gein 51
ae lyw kyueryw kyfwyrein a thrin
athrychyeid gwerin Caer Uyrtin uein
Ny seuis na thwr na bwr bu krein 54
nac argoed na choed na chad lys drein
a rac pyrth bu syrth Saesson ygkrein
oet trist maer oet claer cletyf heb wein
a chan llv pannu pen ar digrein 58
A chan llaw lludwaw Llann huadein
Kilgerrann achlan a chlod goeluein
a chlwyr ar dyhet mawret mirein 61
Yn Aber Teiuy tew oet urein vch benn
yny doet perchen parchus gyurein
Oet tew peleidyr creu creynt kicurein
Calanet gorwet gortyfnessein 65
Llywelyn boed hyn boed hwy dichwein
no Llywarch hybarch hybar gicwein
nyd keladwy dreic dragon gyngein
nyd kalan kyman gwr y gymein
hydwf yg gnif ae lif o lein 70
hud el yn ryuel hyd yn Ruuein
Ae raclod ae rod o riw uetgein
hyd y dwyre heul hyd y dwyrein
Y sy my rwyt arglwyt argleidrad
argledyr tir a gwir a gwennwlad 75
ysymy or kyngor kygwastad
kywesti peri peleidrad
ysymy ri ryuel diffreidad
diffryd gwyr eryr ardwyad 79
ysymy rwyt arglwyt erglywyad
A glywir or tir ger Tanad
ysymy glew a llew a lleityad
yn ryuel aron orddyfynyad
ysymy wr a weryd y rad 84
y reidus galarus geilwad
ysymy ner yn arwynn dillad
yn arwein ysgin ysgarlad
ysymy nut haelvut huelueityad 88
ar Lloegyr rwy llygrwys hep diwad
ysymy Ryterch rotyad eur melyn
molitor ym pob gwlad

A maurdud olud olygad 92
A Mordaf am alaf eillyad
ysymy Run gadkun gydkam rad
Kydgaffael a hael a hwylyad
ef ymy y metwl diurad 96
mi itaw yn llaw yn llygad
Ny henyw o afryw afrad
Mi henwyf o henwyr y dad
llachar uar aeruar eruynyad 100
llachar uron o urydeu Gwryad
lluchyeint gweilch am walch gynniuyad
ual lluchynt estrawn wynt ystrad
hunyt nenn perchen parchus uad
parch aryfawr Aruon angoryad 105
Llywelyn dreis erlyn drussyad
dros deheu agheu oth angad
angor mor y mawr gymynad 108
angawr llawr lluryc duw am danad
Rychyngein Prydein yn dibryder
y briodawr llawr yn llawn niuer
Llywelyn gelyn yn y galwer 112
y gelwir am dir am dud tymer
llewenyt lluoet llew yn bryder
llywyawdyr amerawdyr mor a lleuver
y dylif kynnif kynebyker 116
y dylan am lann am leissyeid fer
teruysc tonn dilysc dyleinw aber
dylad anwastad ny osteker
teruynt twrwf rywynt yn ryw amser
a rialluoed lluoed llawer 121
toruoet yg kyhoet yg kyflawnder
taryaneu goleu ual y gweler
ry molant anant anaw kymer
ry molir y wir y orober 125
y wryd yn ryd yn reid niuer
y orofyn gwraf yny deler
y oruod goruod glod a glywer
y wyr am eryr ny am parer
y warae oreu pan waraer 130
y waew a oreu yn deuhanner
dinydyr yn dyt brwydyr yn yd brouer
Dinodyng perging pargoch hydyruer

dinas dreic vrtas eurdawn haelder
dinac ouynac pan ouynner 135
dyn yw Llywelyn llywyawdyr tyner
doeth koeth kywrennin gwin a gwener
ar gwr ae rotes ny rann or pater 138
ae roto ef gwenn uro gwynn urynn vch ser.

Einyawn vab Gwgawn ae cant.

Marwnad Nest verch Hywel v. O. G.

AMSER mei meith dyt. neud rit roti 1
Neud coed nad keithiw keinlliw kelli
Neud llauar adar neud gwar gweilgi
Neud gwaetgrec gwanec gwynt yn edwi 4
Neud arueu donyeu goteu gwedi
Neud argel dawel nyd meu dewi
Endeweisy wenyc o wynnoui dir
y am deruyn mawr meibyon Beli 8
Oet hydreit wychyr llyr yn llenwi
Oet hydyr am dylan gwyn uan genthi
hyll nyd oet y detyf hi hwyretyf holi
hallt oet y dagreu digrawn heli 12
Ar helw bun araf vch bannyeri tonn
tyg tynhegyl a gerteisy gortwfyr Deiui
keintum gert y Nest kyn noe thregi
Cant cant y molyant mal eliuri 16
Canaf can uetwl afyrdwl erdi
Canyad y marwnad mawr drueni
Cannwyll Caduan lann o lenn bali
Canneid y synnhyeid ger Dissynnhi 20
Gwann wargann wery gall dyall dogni
Gwreic nyd oetuny urad garyad genthi
Gweryd rut ae cut wedi tewi
Gwael neuet maenwet mynwent iti 24
Golo Nest goleu direidi
Golwc gwalch dwythualch o brif deithi
Gwenned gwawn ae dawn oe daeoni
Gwynet anrydet oet reid wrthi 28
Nyd oet fawd rygnawd rin y genthi
Gnawd oet dal eur mal yr y moli

Ny ryvu docnach yr y docni poen
  penyd a uo mwy nor meu hebdi 32
Neum goreu agheu agkyfnerthi
Nyd ymglyw dyn byw or byd ual mi
Ny chyueirch aghenn yawlwenn yoli
Yr neb ry barther y ryborthi 36
Nest yny hadawd wennwawd weini
yt wyf pryderus mal Pryderi
Pryderwawd keudawd kyfnerthi ny wnn
  nyd parabyl yw hwn ny uo peri 40
llenn argel issel ysym poeni
llut gwen lliw aryen ar Eryri
Archaf ym arglwyt culwyt keli
Nyd ef a archaf arch egregi 44
Arch yt wyf yn arch yn y erchi
Am archuein riein reid y meni
Trwy diwyd eiryawl detuawl dewi
A dec kymeint seint senet Ureui 48
Am vun a vudyt y hamnodi
Ar gystlwn pryffwn y proffwydi
Ar gyuoeth duw doeth y detholi
Ar aghyueir Meir ar merthyri 52
Ac yny goteu gweti a dodaf
  am dodes nwyf ym adoedi
Ny bu dyn mor gu gennhyf a hi
Ny bo poen otef peder wy noti 56
Ny byt da gan duw y ditoli
Ny bo ditawl Nest nef boed eiti
. . . . . .
. 60

Einyawn vab Gwalchmei

Canu i Lywelyn. m. m. Joruerth

Yssym ut aryfrut kystut kedeyrn 1
Estygyad kywlad kyflawn deyrn
Esgor difreidyad mad mychdeyrn
Ysgar ysgenetyl gychwetyl gychwyrn
Ysgwyd drud esgud esgyrn eliphant 5
  ys gnawd yn yrdant ar y erdyrn
Llywelyn llew glwys Loegrwys lugyrn

llary gryc ieitheuyc llosc y theuryn 8
Twrwf torredwynt mawr mis Chwefrawr chwyrn
Tud ammwyn terrwyn tir eurdeyrn
A llafnawr dyrawr diruawr y dyrn 11
Arwynawl gwrawl nyd gwr anchwyrn
Nyd emyth nyd llyth yn llwyth heyrn
Nyd ef yn ardwy adwy edyrn 14
Cochwet calanet kelern yg kynnhor
kyueissor echdor aerdor eurdyrn
Eiryf drablut angut angert dinbyrn
Arbennic bennaeth mab maeth metgyrn 18

Einyawn m. Gwalchmei ae cant

CANUON EINYAWN WANN

Marwnad y Lewelyn ab Joruerth

MAWR dilyw detyw am dirion vrtyn 1
Llywelyn llyw dragon
Gosgymon gwyth drwyth drudyon
Gosparth pybyl pobyl dynyadon 4

Dynyadon deon dyly am y dwyn
dolur kwyn ae kyffry
Gwr gwrt plant hydyr uolyant hy
Gwyr vraw gwir vrenhin Kymry 8

Kymry wawr warant yr werin nyd hawt
nid heddwch tragorllin
aer uyrt aryf kyrt kettennin
aruoll brwyngoll breenhin 12

Brenin tir rywir ryuet yt etiw
nad eitiaw uo Wynet
Namyn sarn drumein vein vet
namyn seith drudueith droeduet 16

Ny met Llywelyn llyw mawrgoeth Wynet
adrysset dreis anoeth
mab duw ae duc yw gyuoeth
mab mam meir dinam mawr doeth 20

Doethon lleygyon lluduryd oes anawt
ys einym oll y gyd
Treis duw dwyn hael o an byd
Ac wedy treis duw tristyd 24

Tristyd am ergyd mawrgerth na bu hyn
Llywelyn llyw arberth
Mab diuei difefyl y nerth
Mab diwan eiryan Jorwerth 28

Joruerth essillyd aruogyon y hil
hael gynnil gynreinyon
Gwae ni Wynet orchordon
Gweled llawr ar llyw mawr Mon 32

Monwyssyon maon mawr kynnetyf awch
llyw awch llywyawdyr rac annetyf
Modur vur parhaus ddetyf
..... heid mur greid gretyf 36

Gretuawl Lywelyn grym g rber toryf
teruynwyd y amser
Ysgrud uud dreic feleic fer
ysgwn ysgwyd rwyd racter 40

Racter y niuer naf lledneis y hil
hael ureenhin Kemeis
Gwaew dur yn yt treul ...is
Gwan gwyl ual y gweleis 44

Gweleis yn lawen lyw meith y deruyn
gan Lywelyn ganweith
kanhymddeith
ae lu o led y anreith 48

Anreithwyd mab duw dewin holl wybod
llwybyr ehang y myddin

am eryr gwyr goreuwin
Gan llaw branhes trachwres trin 52

Trinhei on gwron goruawr vur drallawt
o drilliw ysgwydawr
Pan gwyddawd cad vlawd vleidgawr
Pan golles gwyr Mon gwr mawr 56

II

Llywelyn gelyn golofyn plymnwyt lew 1
ar les beird e magwyt
Roi e wann yw e annwyt
A rac pob cadarn catwyt 4

Cadw dduw Lywelyn lyw ongyr aelaw
e alon nyw hesgyr
Cedyrn llu cadarn llaw gwyr
Cadarn loes eiryoes eryr 8

Eryr mawr dewrwyr mae y delw y gallwn
na byddwn a(r) dy helw
Hard e vard vod yth arddelw
hawd yr byt gennyt gynnelw 12

Hawd kynnelw uy rwyf rwyd ouec mordaf
rwysc mawrdon wrth garrec
Gweilch beilch balchdawn rwydlawn rec
Gwalch gwreid teyrneid tec 16

Tec goryw uy llyw llauyn greulawn
ualch wr / ar y gar ae estrawn
Peryf hael o lin Meruynyawn
Prud yny ddeurud y ddawn 20

Yth dawn gyrch gynnyrch gynneddyf Emreis
wrd / o orddwy Franc a Seis
llyw glyw glewdrut yth weleis
Lloegyr goelkerth llwybyr draferth dreis 24

Treissyaw a oruc tros deruyn ual gwr
ar y gar ae elyn (*vel*)

Ef goreu o vab dyn
llawch kerd mawr angerd Meruyn
llyw kat leidyat Lywelyn 28

Dadolwch Dauyd vap Llywelyn.

BRENHIN kywrenhin kywir yny dyt 1
hael Dauyt hawl i tir
Bolchlauyn lut am dut am tir
Beilch ae geilw balch y gelwir 4

Rygelwir ar tir ar teiror Prydein
gwr vrtein gwrhyd por
yn hawl chwyrn deyrn tut ior
yn hael ehelaeth gyghor 8

Kyghor a rotaf y rwyf Mon llawryt
hael Dauyt hil doethon
bid lary bid lawch kertoryon
bid lew a bid lyw dragon 12

Dragon vt dremrut dreic Emreis val
prut / prif gynnyt keuyn yr eis
O neirthyad ner nenn lledneis
Ac o nerthoet kadoet keis 16

Na cheis vy ystwg om estygyt vr
yn wiryon ym plygyt
Na chassa vi vawr Dauyt
Ny chassa mab duw dedwyt 20

Dedwyt rwyf aerglwyf eurglet arderch-
awc / archaf yt yth laryet
Breinyawl hawl hylwyt orsset
Breenhin trin trugaret 24

Trugarawc Dauyt tricyawt om mawr-
dawn / uy mardeir om tauawd
Cadeu dor cor kymhendawd
Cedawl kadw vi yth gysgawd 28

O gysgawd dauawd da yr awr y medreis
ymadrawt a duw mawr
diwen dy uar lachar lawr
diueuyl vt prut priodawr 32

Priodawr pryduawr Prydein adlam gwr
wyt goreu o uab mam
Na char a mi meith gytkam
Ac na chred gyhuted gam 36

Nyd cam canmawl hawl hwyl gynnyt eirch-
yad / y erchi kerennhyt
Tormennawc deifnyawc Dauyt
Teu glod om dyuod ym dyt 40

Y dyt rwyt arglwyt argledyr gorllin llu
y llochir pob edein
kedawl budugawl bytin
kadyr ryd kadw yth uryd urenhin 44

Awdyl y Ruffut m. Llywelyn

Ket del y Ruffud vud gynnan o dda 1
a ddyglut mor y lan
Peunoeth doeth dethol gynran
Peunyd y ryd ac y ran 4

Ym ran llit ogyruan llawer a archaf
a gaffaf ym naf ner
dyn kymhen wyf ae kymher
deu kymeint rif seithrif ser 8

A dan ser ny byd ac ny bu vn well
vawr glot bell diballv
Oes ellwng bud rud rannu
eissillyd wrth y ssyllv 12

Syller e hyder hydyr raen y ongyr
vn angert a Serlymaen
A braw gwayw gwisc haearngaen
A dreid val bleid yn y blaen 16

Bleinyat gat hwylgat haelonaeth a geidw
heb gytuot bygylaeth
Ardwy llu llaw ehelaeth
Eurdeyrn medgyrn ae maeth 20

Ny maeth bygylaeth bu gelyn y Freinc
boet frawdus y deruyn
O haelon haelaf mab dyn
hawl llu haeluab Llywelyn 24

Mab Llywelyn hael hawl gyua eirchyeit
Erchwyn greit grym tyrrua
wyt rwyf cat cetwyr ddiua
wyt rodyat rudeur Afya 28

A gaffo fy llyw llaw fodyawc o vud
ef a uyd gwasgarawc
Ar lles beird bwrd digudyawc
Ar llet byt boet hir hoedlawc 32

Hirhoedlawc vor gwas gwisc eur duddet
hard / gnawt yn vard ouyget
Ny lleueir geir gorchalet
Ac ny llud cat wossud ket 36

CANUON LLYGAD GWR

Awdyl y Ruffut Maelor .m. Madawc

Y syt yn arglwyt eurglet ganllaw 1
yssawt y gynnelw arddelw vrthaw
Ys da y gampeu heb gwympaw yn afyrdwl
ysyawn difygwl oe uygythyaw 4
Grymus vthyr yn ruthyr yn anreithyaw
Greddyf ddiletyf ddilesc wrth gymraw
Gruffut eur dilut dwylaw egored

Gwawr Maelawr drefred ged gyflwytaw 8
Goreu kyrchlam ym kyrchu attaw
kanyd hart y uart uod y wrthaw
Gwrawl yw y hawl yn hwylaw y gryd
gwr hyfryd yr byd bod y danaw 12
Nyd anamyl y vut heb orchutyaw
Nyd etiw heb da dyn y wrthaw
Nyd anheirt yw ueirt uyrtoet wallaw
Nyd annawd tafawd diwyd itaw 16
Araf toruoet teruyn achubaw
Arwyt coeluein brein Bryneich dreissyaw
Ar oleu ys mev myuyryaw y gert
arwreit angert ongyr uriwaw 20
Rwyf kywir ker tir Tyssilyaw
Rwythaws dews diofyn racddaw
Rwysc aerllew trylew yn treulyaw arueu
a gwyr dros uylcheu yn ualch arnaw 24
Rwyl Carrec Oua cauas yndaw
Rawd Saesson lladron yn eu lludwaw
ys dir oe uareu ddifuryaw pob twr
ys anawt a wr y arueityaw 28
drud a glud gwladoet ymandaw
doeth a choeth kyuoeth kyfunaw
dwys aergwys Powys poed eityaw
detfeu teg tygu oe eurllaw 32
dinam ddreig dragon eitunaw
diryad cad kedeirn orddwyaw
dawn yssyt yn seuyll ganthaw
duw o nef a uo nerth itaw. 36

Y Lywelyn .m. Gruffut .m. Madog ap Gr: Maelor.

Hanbych well o bell bwyll ardderchawc
O duw yn gyntaf naf niuerawc
Heneuyt dedwyt odidawc dy bar
anescor dy uar uur tormenawc 4
Ys byt yt arglwyt rwyt rutuoawc
Llywelyn lluyt ueirch aruawc
A chlod a goruod am Geiryawc ddyffrynt

gwrawl hawl hwysgynt hynt hirlidyawc 8
A rechdyr ae wyr bynt waretawc
Yt ddreic y Weun wayw kyndynnyawc
Ar Drewen yn boeth genhyd beithyawc rwyf
ac ar Elsmer glwyf glud uygedawc 12
Rugyl eryr ongyr angert vreinyawc
Rac ulaen cad cadarn dywyssawc
Ragod gynhossod kyhoetawc colofyn
ef a dyf gorofyn hyd Gaer Efrawc 16
Mab Gruffut gleifrut glod wasgarawc
Mawrddrud afael hael o hil Madawc
Mawr beir kyghyweir kynuarchawc yghad
mâwretus dy wlad rad redegawc 20
A mi mal athro ethrylithawc
Myfyr yw ynof cof cadeiryawc
Prydaf yn ddyfnaf ytt ddeifnyawc Powys
pryduerth dy gynnwys gennhyf nerthawc 24
Ys keffych ys kyffuryf enwawc
wrth dy uot uod yn gyuoethawc
Ac yn y gorffen gorffawc anrydet
trugaret gan duw trugarawc 28

Teir awdl y Ruffut vab Madawc

Hanbych well Ruffut ueirt uut uydked
hael cloduawr eurwawr arwymp gerted
hyneuyt Powys peues uyged hir
perchen gwir a thir a theyrnged 4
Post Prydein vrtein wrt gyhussed
Pennyadur llafyndur llaw egored
Pendeuic gwledic gwlad amgyfred naf
kawssam ny ut pennaf pan yth aned 8
Pan uei urwydyr eurgrwydyr aergun dyged
yrhod ath alon pan yth holed
A thitheu yn gwychaw pan goched dy par
ny chaei dy esgar escor lluted 12
kiliaw ny uynny yr nep caled
colofyn cad cadarnuleit lliwed
Kellennic frwythic frwythlawn gored kyrt
kertoryon eiduned 16

Ti goreu rieu rut wisc ar lled
O gywan amws ar y ganued
Ti ureiscaf mab dyn o dir cred a wn
ym prifgyrch pryffwn praff dylyed 20
Gnawd yt dreic dragon ymddired
Grym ysgwn ysgwyd wyarlled
dyuod a goruod a gwared ath doryf
ath deruyn yn lledled 24
Gnawd yth lys lysseit gynnired
Gorulycheu gan ualch gyfyued
A metgyrn teyrn tec haelged yn llawn
A lliaws galch doed 28
llwyr y gwyr gwrawl dy weithred
dy uod yn arglwyt eurglawr treured
y nep ath welo wrth weled dy dawn
y gan duw gogoned. 32

II

Gogonyant frwythyant fraethlew gwaewrut
Gogyflawn o dawn yw dy deurut
Gorwymp heirt dy ueirt dy uut neud adwen
nad ydyw y dan gut 4
Gorawenus dreic ar dragon prut
Gwreitrwys Emreis dros dreis drablut
Gwrawl hael kedawl cad lofrut arglwyt
vn eurglod wyd a nut 8
Eryr teyrnet teyrneit vt
Ar fyrt kyrt kertoryon duhut
Aer yrdang kyfrang kyfrannut
Gwryaf gorofyn Lloegyr ae chythrut 12
Aryf toruoet teruyn heb warthrut
Aruthyr goeluein brein Bryneich gystut
o Vertun gwawr gwychuawr dy gochrut
uylchlafyn / dy ualchlys nyd ymgut 16
Anwer lyw luoet dirybut
Enwawc wyr Madawc uap Maredut
O honawd henyw dadannut
O honaf hanpych well Ruffut 20

III

DEWISSAF arglwyt didramgwyt dro 1
dywyssawc breinyawc brynn a thyno
da gwyr dewissaw ae dewisso ef
gwr a gynneil nef ae nerthao 4
Grym erdrym aerdreic yn deffro
Gretuawl hawl hwyl gynnyt Pabo
Gruffut ged ddilut a dalyo Powys
Gwrtuar a gynnwys vrowys vranvro 8
Goruolet y uyrt kyrt ae kyrcho
Goruynt chwetyl kenetyl ae canlyno
Gwr a obryn faw heb fo vn troeduet
nyd mawr oe drosset neb ny dreissio 12
Rwysc goteith pan lwyrweith losco
Rwyf diuefyl douyt ae gatto
Ry byt urtedic a vrto uy ner
ny chymer hyder ae adawo 16
bolchlafyn lud am dud a derllyto
balch eryr dewrwyr doryf anosco
beilch yw y gadweilch gadarnglo Maelawr
breisclym orwytawr rotyon ymo 20
Cloduoraf fy naf naws a gryno
Ny byt angloduan y bann y bo
Gwiw yw clod hynod a honno tauawd
yr aerllew parawd ae dirpero 24
diflisc wisc wascawdueirt ymdro
detueu hael wrth pawb ae holo
dilesc eurgrwydyr brwydyr bryd ar gyffro
cad / dioual wlad a wledycho 28
Dinac Loegyr a rac wrawl flamdo
dewrwalch teyrneit urenhineit uro
donnyawc yw uy llyw llafyngoch Gymro
ny dwc duw y dawn a roto 32

Pymhawdl y Lywelyn vab Gruffud.

KYUARCHAF y dduw dawn oruolet 1
Kynnechreu donyeu dinam vawret

Kynytu canu canyd ryvet dreth
o draethawd gyuannet 4
y uoli uy ri rwyf Arllechwet
rutuoawc vreinyawc o urenhinet
ryuygut Kessar treisuar trosset
rythyrlym grym Gruffut etiuet 8
rwysc urwysc ureisc o ureint a dewret
rut bareu o beri cochwet
ryw itaw diryaw ereill diret
rwyt galon golofyn teyrnet 12
Nyd wyf wr gwaclaw wrth y goclet
O arglwyt gwladlwyt glod edrysset
Nyd newidaf naf vn awruet a nep
aneprwyt dagneuet 16
llyw yssy ym ys amyl anrydet
Lloegyr diua o diuefyl uonhet
Llywelyn gelyn galon dachwet
llary wledic gwynuydic Gwynet 20
llofrut brwydyr Brydein gywrysset
llawhir ualch gwreitualch gorsset
llwry hylwyt hael arglwyt eurglet
llew Kemeis llym dreis drachywet 24
lle bo cad uragad uriwgoch rysset
llwyr orborth hyborth hep gymwet
Gnaws mawrdraws am ardal dyhet
Gnawd itaw treityaw trwyddi beruet 28
Am y wir byt dir or diwet
Amgylch Dyganwy mwyfwy y met
A chilyaw racddaw a chalanet creu
ac o duch gwatneu gwaed ar darwet 32
dreic Aruon aruod wythlonet
dragon diheueirch heirtueirch hartet
ny cheif Seis y dreis y droeduet oe vro
nys oes o Gymro y gymrodet 36

II

KYMRODET uy llyw lluoet beri 1
Nyd oes rwyf eryoes aer dyuysgi
Kymro yw hael ryw o hil Beli hir
yn herwyt y broui 4

Euruut ny olut olud roti
Aeruleit arwreit o Eryri
Eryr ar geinwyr gamwri dinam
neud einym y uoli 8
Eurgoryf toryf tyryoet o loski
Argae gryd greidyawl wrhydri
Arwr bar taeruar yn torri cadeu
cadarnurwydyr ystoui 12
Aer dalmithyr hylithyr haeloni
Aryf lluoet eur wiscoet wisci
Arwymp ner hyder hyd Teiui uetyant
ny vet nep y gospi 16
Llywelyn Lloegrwys ueistroli
llew breinnyawl brenhinet teithi
llary deyrn kedyrn yn cadw gwesti kyrt
kertoryon gyflochi 20
koelvein brein Bryneich gyuogi
Kelennic branes berthles borthi
kilyaw ny oruc yr caledi gawr
gwr ehofyn y gyni 24
Parawd uyt metyant met beirt ym ri
Pob kyman darogan derui
O Bwlffort osgort ysgwyd gochi hydyr
hyd eithaf Kedweli 28
kan gaffael yn da dra heb dregi
gan uab duw didwyll gymodi
Ys bo y diwet dawn berchi ar nef
ar neillaw Krist keli 32

III

LLyw yssyn synnwyruawr rihyt 1
lliwgoch y lafnawr aesawr uswyt
llyw deifnyawc llidyawc lledled uyt y blas
llwyr waeth yw y gas noe gerennyt 4
Llywelyn gelyn gal ouyt
llwyrgyrch darogan kyman keluyt
Ny thykya rybut hael rebyt racdaw
llaw drallaw drin wychyt 8
Y gwr ae rotes yn rwyf dedwyt
Ar Wynet arwynawl dreuyt

Ae cadarnhao ked hywlyt yn hir
y amddiffyn tir rac toryf osswyt 12
Nyd anwiw nyd anhof gynnyt
Neud enwawc varchawc ueirch gorewyt
Y uod yn hynod hyneuyt Gymro
ae Gymry ae heluyt 16
Ef diue af naf ry wnaeth douyt
yn y byd o bedwar defnyt
Ef goreu rieu rec Ouyt a wn
Eryr Snawtvn aer gyfludwyt 20
Cad a wnaeth cadarn ymgeryt
Am gyuoeth am gefyn gelorwyt
Ny bu gad hwyllyad heuelyt gyfred
er pan vu weithred weith Ar deryt 24
Breisclew Mon mwynuawr Wyndodyt
Brynn Derwin clo byddin clodryt
Ny bu ediuar y dyt y kyrchawt
kyrch ehofyn essillyt 28
Gwelei wawr ar wyr lluossyt
ual gwr yn gwrthlat kewilyt
A welei Lywelyn lewenyt dragon
yg gymysc Aruon ac Eityonyt 32
Nyd oet hawt llew aerulawt lluyt
y dreissyaw ger drws Deuvynyt
Nys plygawt mab dyn donyawc fyt
nys plyko mab duw yn dragywyt 36

IIII

Teruysc taerllew glew glod ganymddeith 1
Twryf torredwynt mawr uch mor diffeith
Taleithawc deifnawc dyfynyeith Aberfraw
Terwyn anreithyaw ruthyr anoleith 4
Tylwyth frwyth fraethlym eu mawrweith
Teilwng blwng blaengar ual goteith
Talheithawc aruawc aerbeith Dinefwr
Teilu huysgwr ysgyuyl anreith 8
Telhediw gad gywiw gyfyeith
Teleto balch a bylchlafyn eurweith
Talheithawc Mathraual meith yw dy deruyn
arglwyt Lywelyn lyw pedeiryeith 12

Seuis yn ryuel diymgel deith
rac estrawn geneddyl gwyn anghyfyeith
Seuit brenin nef breinyawl gyureith
gan eurwawr aerbeir y teir taleith 16

V

Kyuarchaf y duw o dechreu molyant 1
mal y gallwyf oreu
kloduori or gwyr a geiryeu
ym penn y pennaf a gicleu 4
Kynnwryf tan lluch uaran llecheu
kyfnewid newyt las uereu
Kyuaryf wyf o rwyf rut lafneu yg gnif
kyuoethawc kynnif kynulaen cadeu 8
Llywelyn nyd llesc devodeu
llwybyr ehang ehofyn uydd meu
llyw yw hyd Gernyw aed garnet y ueirch
lliaws ae kyueirch kefei nyd geu 12
llew Gwynet gwynueith ardaleu
llywydr pobyl Powys ar Deheu
llwyrwys caer yn aer yn arueu
Lloegyr breityaw am brut anreithieu 16
yn ryuel frwythlawn dawn diameu
yn llat yn llosgi yn torri tyreu
yn Ros a Phenuro yn rysuaeu Freingc
llwytedic y eingc yn lluyteu 20
Hil Gruffut grymus gynnetueu
Hael gyghor wrth wrth gerteu
Hylathyr y ysgwyd escud bareu gwrt
hylym yn kyhwrt kyhoet waedfreu 24
Hylwry vwry uar gymell tretheu
Hawlwr gwlad arall gwledic rieu
Hartet o uonet uaen gaereu dreisdwyn
hirbel ual Flamddwyn y flamgyrcheu 28
Hwyluawr dreic dragon gyueteu
Heirt y ueirt yggylch y uyrteu
hylithyr y gweleis dyt goleu y uut
ae uetgyrn wirodeu 32
Iddaw y gynnal kletyual cleu
mal Arthur waew dur y deruyneu

Gwir urenin Kymry kymreisc donyeu
Gwrawl hawl boed hwyl o Deheu. 36

CANUON LLYWELYN VARDD

Awdwl y Lywelyn vab Joruerth.

Handid uyg gystlwn nas gwn nas gwys 1
O veirt yspydeid yspeid yspys
Handwyf huawdyl was a wys yn llys
val ymarwar Llut a Lleuelys 4
Handid uy arglwyt kyfrwyt kyfrwys
O ryw diamryw diamryuys
Handwyf mor ehofyn diofyn dilys
or nennbren a deily y deu ystlys 8
handoet dy achoet o vchelwrys
o echen lawen wrth lef a gwys
handoetud or llin ar llyfyn emys
kyuarwyt uy llaw yn eu llewys 12
handoet im om kert nyd cart vegys
nyd dawn angyflawn nac angyflys
handyuyt eryr Clwyd clod enwerys
rieu diamheu diamebys 16
handythuagwyd peuyr yn penn erchwys
yn oreu keneu Kynon vegys
handym veirt heirtyon haelon hwylurys
am hil Ywein mawr mae ae dengys 20
handwyd Lywelyn lwrw ddiechrys
o lary uab casnar llachar lluchvrys.

Arwyrein Owein

Ardemyl gwir ar tir ardwyreaf 1
Artymyl gwyr eryr yt yth uarnaf
Ardwyad kadeu cadyr yth welaf heno
arwreid Gymro gymradw mordaf 4
Arwred a wed a weinydaf

Arwyrein Ywein a gein ganaf
Arwymp vyn trasserth
Ar vy ner vy nerth 8
Ar orwydawd berth yd ymborthaf
Ar porthloed toruoed achoed vchaf
Ar pyrth agoret trwydet treidaf
Treideis a gereis ac garaf heuyd 12
hawd y vyt y pryt a bryderaf
hawd y bo balch Gymro a gymrofaf
hawd bwyf heb uy rwyf ny rybydaf
yssit im eniwet a einiwaf wrthaw 16
y liwaw rac llaw rys llauassaf
A heno hynny ny gyffroaf
nys kerydo duw nys kerydaf
Keryd a ryuyd ny ryuedaf y uot 20
o gyfanot clot yr clut alaf
O gouynnir pwy py ryd vwyhaf
o ssaffun as gun nas guaedaf
Saffet attaf ys daw attaf y dawn 24
ot wyf anuodlawn bodlawn vydaf
Bydinawc varchawc veirch anaraf
Bod duw a gaffwy a goffaaf 27
Twryf torof traeth Llychwr milwr molaf
mal yth rygeiseis yd yth geisaf
Na chredet pen ket kadarn gyhudet
credet y tecket y dywedaf 31
Credadun gatkun orun wraf
Cret ve geir om peir perit attaf hebot
Parawt vyn traethawt nys gnawt traethaf
Treth tumot trosglot trawsglwyd vwyhaf
Dothwyf eithyr Gwyned a ryued paham
heb digoni cam heb nam arnaf 37
Dygyrcheis i Powys pennes teckaf
Ar Uadawc mynawc mynyt caraf
A mi neut ethyw llyw glyw glewhaf
yn rin hael uron urenhin or llin llaryaf 41
esgor dor durdor diar
Ys gwn cwd edyw ny wn cwd af
Dothwyf attat uat a gatwaf
y gyrchu kyghor goror gwraf 45
py arglwyd gwlatlwyd y gwledychaf idaw
pa law dros anaw yd asswynaf

O chaffaf dewis hyt y guassaaf
a dewiseis gynt a dewissaf
Y gwr a dewisir or tir geir Taf 50
hyt y dir ger tren yn trin penhaf
As dewisso duw y diweiriaf or gwyr
eryr Porth Wygyr wychyr uchaf
Eryri getwi gat olyscaf 54
Eryres ormes trachwres trechaf
Eryueis dy win oth wen adaf diwed
eryuaf dy ved dy uod a wnaf
Eryuant anant 58
o eur o aryant
yth lys les milcant
yd ant yd af
Dragon dreic Wyned 62
dragon o uonhed
ar hed ar dyhed
nyth gomedaf 65
Mi a uum genhwch can awch barnaf
Ar tir Deheubarth diheubyrth naf
Mi a uum genhwch
ny haedewch i hedwch 69
yn yt uydei trwch
ny bei trechaf
Pan uu gyfaruot ymodrydaf
a lluoed Lloegrwys pwys diffwyssaf
Or sawl y doethant 74
Seith mil a seith cant
syrthyassant cawsant
anant anaf
Hanpych guell anaw pell gwellwell yth wnaf
hanpwyf gwell inheu nyth amheuaf 79
Ny bo guaeth eu ran y rei eithaf oth lyw
nor rei ar deryw or toryf nessaf
ath wyr yth orchymynaf
yr haeluron vchot vchaf 83

Canu y Gaduan

Gwertheuin dewin duw ym gwared 1
gwerthuawr briodawr gwawr gwaredred.

wrth y uot ym rwyf am roted awen ;
Awdyl dec dygheduen amgen ym gred
Am gyrwyf caru canu kanred 5
Can am rotes uy reen rec eituned
kan am ryt douyt dogyn nothaed ym rann
y uoli Caduan kedwyr noted
Kedwis gwir y dir ae deyrnged
Kedwis gwr arwr arwymp drefred 10
Kedwis duw vrtas
yn wr ac yn was
y uab Eneas
eurwas vyged
Kedwir nenn vab gwenn a vad weled 15
kadwent nerthnawd uerth am kanherthed.
Poed kanhorthwy duw ym dyhuted annyan
enuysc dysc ditan wahan weithred
Y wneuthur llafur ay bo lluted.
Myn na lleueis treis trasglwy uyned 20
Myn na lleueir dyn dwyn eishywed or llann ;
ger glann glas dylann oe dylyed
Men na lleuessir dir oe daered
Men y llauassaf oes darymred 24
Teir allawr gwyrthuawr gwyrtheu glywed.
Yssy rwg mor a gorwyt a gwrt lanwed.
Allawr Veir or peir hygreir hygred.
Allawr Bedyr yw vedyr ydyrvolhed 28
Ar drydet allawr a anlloued o nef ;
gwynn y uyd y thref gan y thrwyted
Gwynn y uyd a uyt o nothaed
Men y tric gwledic gwlad Ednywed. 32
Gwyn y uyd y uryd a vawrhaed yndi ,
ual eglwys Dewi y digoned
Eglwys gadyr Gaduann gan gynweled.
Eglwys wenn wynngalch wynhaed. 36
Eglwys fyt a chreuyt a chred a chymun
ual wrth duw eu hun ydyrlunhyed.

Llunywys y dews dewis edryd itaw.
pan doeth o Lydaw ar lydu bedyt. 40
Bendigedic uab ny uaeth keryt.
ys bendico duw dwywawl weinyt.
Bendith nawrat nef yny dreuyt.
Bendigedic uro ureint gynnhewyt. 44

Bendigeid a deith oe gyweithyt.
Pan doeth yr kyuoeth beunoeth beunyt.
Pan dyfu chwant syllu ar essillyt.
Ymher Aber menwenver ucher echwyt. 48
vchel wawd yw honn y Veiryonnyt.
vcheluart ae pryd uegys prydyt.
vchelwlad Gaduann myn yd gyduyt.
Bresswyl vchel euegyl uwyl ouyt. 52
Ar vagyl uerth werthuawr wyrtheu newyt.
A llut yr gelyn lat y gilyt.
Ae harglwyt gwladlwyt gwlad lewenyt.
A wna y notua yn da diwenyt. 56
Eil osuran gyfan aeswan oswyt.
Aessawr hael orwawr ar hawl oruyt.
Ae habad rotyad rad ry dyryt.
Attam rydyrrann oe lann luossyt. 60
ry dylyf kynnyf kan uot douyt
rod gynnan Voruran rwysc dydan dyt
ry goruc duw dev heneuyt oe ffleid
effeirieid hyneid hynaws yssyt 64
Ny deffryd y uot a dan glodryt
dyffrynt diledkynt di ledkreuyt
Achadw croc a ched a choydyt
Achor mor ae aruor a goruynyt 68
Mor elw uy ghynnelw yghynnor lliaws
yn llwybyr maws achaws vchel dymhor
vchel loc yw honn rac bronn breisc yor
vchel Lann Gaduan ger glann glasuor 72
Ny chollir oe thir nac oe thewdor annhet
troeduet yr dyhet dihawt hepcor
Ny lleueis neb treis tros y ysgor
Ny chymwyll nep twyll tyllu y dor 76
Ny chymu rwyf llu a llaw gyghor ygawr
ny chymyrth aessawr yr vn eisgyor
Na cham leueryt ar lid Echdor
Ny chablwyd ysgwyd ar ysgwyt yor 80
Ny chablaf uy naf yny achor uaran
bangeibyr gadw Gaduann uegys Bangor
Y chreiryeu ban-gleu bann glyhwitor
y chert y chynrein y mein marmor 84
y gwyrthyeu goleu gwelhator beunyt
y gwerthuawr edryt edrychator

y gorthir y gwir yny goror
y chlod y haruod yny haruor 88

Mor yawn ym om dawn ac om dirnad
dedwyt goffau douyt om newyt nad
Can rotes ym rann ueirch cann kynnwad
Can am coffawys pan rannws rad 92
koffav Yessu yssy bwyllad ym bann
a moli Caduan gan y gannyad
Molawd a dyrllyt kedwidyt cad
yawn yw moli ri a uo rotyad 96
Moladwy vu duw vn diffynyad yssyt
y Meiryonnyt ryt rot gygwastad
Molidor y chor ae chelyfrad
Ae chert ae chedwyr ae llyr ae llad 100
Ae llann ger dylann ger glann dylad heuyd
llwytyd y gweryd ae hyd ae had
llwytyd gwir a thir yn y trefad
llwytyd gwlet a met a meuet mad 104
llwytid pob amhyd a phob amad yndi
llwytid ym uoli uilwyr neirthyad
llutedic uyghert ynghynrabad
lluwydon a berthon parth ac attad 108
llawen duw douyt dyt yd gaffad Caduann
agored y wann y wenn aghad
Ef goreu gwyrtheu wrth y gennad
dillwg tan yman y mywn dillad 112
Ef warawd ball a gwall a gwad
Bendigaw gwynnyr ae wyr ae wlad
Ef a wnaeth y uaeth ual ygnad adef
Ef gymerth nef dros dref y dad 116
Deu wr a volaf ual ym kennyad douyt
deu dec deu dedwyt deu ryt rotyad
deu doeth yghyuoeth yghyuaenad
deu gu deu gyueith deu wynneithad 120
deu a wna gwyrtheu yr goleuad racdud
deu dilut eu but yr bot eirchad
deu gefynderw oetynt ny verwynt urad
Caduan y gadw Llann ef a Lleudad 124
Kadyr y keidw Kaduan glann glas weilgi.
kydyruab Eneas gwanas gweti.
Kadyruryn yw Tywyn nyd yawn tewi ac ef ;
kadyr adef nef eil y athreui. 128

kadyr y dy kedwis ger Dissynny.
kadret a llaryet a llary roti.
kadyr hwysgynt oruynt oruyrthi tewdor ;
  kadyr ysgor aruor aruot yndi. 132
Aruetyd yw ym bryd prydu iti.
Aruaethwn diffwn dyffrynt Dyui.
Ar a vynnwy duw nyd egrygi itaw ;
  Arueitaw treitaw trac Eryri. 136
Aruaeth ehelaeth wrth y holi.
Arueu o Deheu bareu beri
Arwyn oe drwyted kynn oe dreghi ydoet
  yn cadw rac kyhoet anlloet Enlli. 140
vnllogawd yssyt herwyt heli.
Lleudad a Chaduann yny chedwi.
llyre werhydre wrhydri lliaws.
  hydraws hydreit maws a mynogi. 144
Yssyt lann lawndec y menegi.
y Meiryonnyt wlad mad y moli.
Molaf duw vchaf archaf weti itaw ;
  a threitaw kyn thaw a chynn tewi. 148
A threitlan Gaduan gadyr a threui.
A threitle haelon haelach no thri:
A threuyt herwyt herwyr wrthi nyd moes,
  Ac nyd oes eissyoes eisseu yndi 152
Namyn heirt a beirt a bartoni.
Namyn het a met y mewn llestri.
Namyn hawt amrawt yn ymroti a bart
  a gwyr hart heb gart heb galedi. 156
Ar eurgrawn a dawn a daeoni.
Ar eurgreir kyweir kywiw a hi
Ac angert a chert a cheinyedi llawen ;
  Ac amgen yw yn llenn a Llann Dewi 160
Ac am gylch y chlawt a chlas gofri.
Ac amgyrn o dyrn adurn westi.
Ac amgant lliant yn llenwi aber ;
  Ac amser gosper gosbarth weini. 164

Gwenifyad ny nad am rad am rann.
Gwenniueid oe bleid keinyeid Kaduann.
kedwyr o du myr o du morlann.
vchel yn cadw eu ryuel nyd ymgelann. 168
deon Meiryonnyt eluyt eiluann.
duw gantut eu but parth ac atann.

dewisseis uyghert yghynuaran kynnif
o dv llanw a llif a llef dylann. 172
dewrwr a uolaf a uolant veirt byd ;
dewrwyr a weryd penyd pob gwann.
donnyawc bedrydawc o bedrydann 175
donnyeu diamheu detueu Jeuann.
y tra uo ef yn nef yny wenn gann gadeir
yn benn ban lleueir yn beir eiryann. 178
Cadwedic uygwawd yw logawd lann.
Cedwid duw dewrdoeth cyuoeth Caduann.

CANUON BLEDDYN VART

Marwnad Dauid ap Gruffut ap Llewelyn

Vy arglwyt cludlwyt clod adas vchel 1
och uab dy leas
Am eurdawn mawrdygyn y llas
Am arddelw tec am vrddas 4

Am vrddas adas eiddunvryd Kymry
doeth kymraw a thristyd
Am Ddauyt dyt dihyfryd
ap Gruffut grym gythrut gryd 8

Och am ryd esbyd oesboen dagreu rwy
ry dduc lliw vyg gruddyeu
Och veith och vyth hyd angheu
Och Veir am y mawreir meu 12

Meu rac dolur cur kyr vy mron rac dic
dygy(n) atnabod weithyon
Yt hyll goual vyg callon
val yt hyll tec erchyll tonn 16

Oer donn yg allon angheluyt oet ym
eryr llym lluossyt
Aros clybod dyuod dyt
eur golofyn diofynDauyt 20

Kyn no llat Dauyt deuawd Einawn Yrth
nerthawclym Mervynyawn
Oe vreisc ueirch maeth fraeth frwythlawn
ae wiscoet ym dotoet dawn 24

Arwymp dawn kyfyawn oeraf kofyon vyt
llat Dauyt llyw deon
Eur disserch Rydderch roddyon
Aruaeth llyr aryf mawrwyr Mon 28

Gwae Von ac Aruon goruod kolli rwyf
rwysc angert Eliuri
Gwayw gwaed fyscyad gad gyni
Gwawr deifnyawc rutuoauc ri 32

Llat vy ri ymi mawr o dramgwyt hwnn
hynn am dwc yn ebrwyt
llyw dragon llym roddyon rwyt
lleityad argleitrad arglwyt 36

II

Duw dy nawd rac tawd tan llachar vffern
yny may kethern kaeth ywr karchar
yny may trallawt berw barawt bar
yny may perued dygned dayar 4
yny may mawrway marwar kyllestric
yny may godric dic dilauar
Colleis a gereis o gar ac arglwyd
erglyw ew tramgwyd trymgwyn anwar 8
Colleis chwech tyyrn kedyrn kytvar
Chwech eryr ketwyr kadyr eu darpar
Llewelyn ay blant blayngar vrodoryon
ay haylyon wyryon oer eu galar 12
diwethaf ym bu buduawr wasgar
d'd glot derllyd ar llwybyr casnar
dewr o was ban llas yn llassar arueu
val e llas llacheu is llechysgar 16
Esgutuab Gruffud barawt rud bar
ysgwn y dryllywyt ysgwyt esgar
ysgor digyuor dic auar obeith

oysgawd e orrlleith gweith gwythlongar 20
Gwr heird e uilueird uolyant kynnar
Gwr harddeddyf ddileddf ar dal branar
Gwr a wnayth a gwayw gwyar yn cochi
vch Aber Teiui ri ryuelgar 24
Gwr gwrd yn ymhwrd emys lluchuar
Gwr gorddin nas byw llyw lluosgar
Gwr bolch y daryan dayr var yg kyni
Gwr balch yn holi seri sathar 28
Gwr beilch e ayrweilch arwymp drydar
Gwr bwlch nat ydiw gwayw briw brwydyrgar
Gwr a wnayth adaw adar ar gynrein
val kicvrein Ywein awyd ddaffar 32
Gwr val Kadwallawn dawn diarchar
llawhir oed Ddauyd lluoed auar
Gwr oed anysgavyn ysgar ae ganlit
gwr am gwnayth edlit gouit gouar 36
Gwr a gynnheil nef gwir oddef gwar
Gwawr gwerthuawr gwrthaw boet trugar.

Marwnad Ewein goch .m. Gruffut. m. Llywelyn.

Aghall a dyall yt ym yndaw 1
Anghwbyl vu yn pwyll am yn twyllaw
Yg draa Eua a vu vraw y dyn
aual bu dechryn dechreu arnaw 4
Agheu pob rieu diheu y daw
Egyrth ry gymyrth y gam racdaw
Aghof gwr hebof heibyaw nyd etiw
aghadyr yw uy myw uy mod hebdaw 8
Am Ywein gyfyrgein gyuyrglod itaw
Am aerwalch haelualch hawt yw wylaw
Am eryr kedwyr kyduraw Meruynyawn 11
mor digllawn digrawn deigyr yn syrthyaw
Am deyrn eurgyrn aergwn lithyaw
Am deyrnwawr llawr llu vytinaw
Am dihiruut prut yn preityaw gormes
Teyrnlles branhes Bryneich syrthyaw 16
Hil Gruffut waewrut rotuawr eurllaw
Haeluab Llywelyn llyw Aberfraw

Hil Yoruerth cannerth kein wallaw reuuet
Hil Ywein Gwynet haelon gwynaw 20
Hil gwrawl breinhyawl brenhin Manaw
Hil Madawc uodawc nyd eitunaw
Hil Maredut draws hawt drostaw ledkynt
+ Hil eduynt Bletynt bleit ymwryaw 24
Hirgwyn yssym dwyn urwyn vreutwydaw
Hirgawt nyd anhawt im ym danaw
Hir dewrllew traglew yn treiglaw ysgwyd
Hirwaew vn annwyd ar hwn nynhyaw 28
Hiraeth am gwalaeth gweled arnaw fl(w)ng
hirhebrwg echwg och or cutyaw
Hir darpar galar heb gilyaw yssyt
hir defnyt a uyt oe uetylyaw 32
Hirdetyf gynnetyf gynn noe orthaw
Heirt oet y uilueirt uolyant itaw
Hart Ywein virein var lluchyaw yg cad
haeluab rad y tad ae duc attaw. 36

II

DOTHYW am Oweyn doethwawr oe gollet
gnawt gollwng deigyr hyt lawr
Aer gymrud vud vyddinawr
Oer gymraw ar Gymry vawr 4

Mawr a dristyt byt bot hir orchud oer
ar Ywein vap Gruffud
Nef neud ethyw llyw llafynrud
Ner niver naw haelder Nud 8

Gwell no Nud am vud vu'r llyw a gollet
ergyllaeth am dothyw
Gwawr gwayw dur dolur dilyw
Gwael neut bed gwae vi nat byw 12

Nyt byw gwalch trawsualch treis anoddef
rwy ry duc duw oe gartref
Arddelw keyn fyrd kyrd kyflef
vrddedic wledic wlat nef 16

Gwlat nef oe addef edyw frwythlawn ddreic
o dragon Meruynyawn
Glew lew o lin Cadwallawn
Glyw lyw ganyt byw ba wnawn 20

Noc a wnaeth agheu aghyffret avael
am ddwyn hael wael weithret
Ny weles uolud am get
Ny weleis dreis gyn drymet 24

Trwm golli arglwyd oerglad weryt yw
Tramgwyd llyw llawch espyt
Trimut aerwalch valch vawrvryt
Trymaf treis vwyaf tros vyt 28

Yr byt ys tristyt treisddwyn damwein dreic
drwc a chwedyl y arwein
Eryr cat breisc berthyat brein
Aerwalch awydvalch Ywein 32

Marwnad Llywelyn vab Gruffut .m. Llywelyn

Crist vawr arglwyt rwyt rad a archaf 1
Crist uab duw didwyll hanbwyll honaf
Crist ddetuawl cedawl cadarnaf arddelw
a porthes y ddelw ddoluc ddyknaf 4
A perthyn am ddyn a ddywedaf
A bortho gouid bid bwyllokaf
A uo gnaws achaws vchaf y vetyant
y vetwl bid leihaf 8
Crist a ddoeth yr byd rac bod Adaf
ae bobyl yn vffern gethern gaethaf
y amlenwi nef amgylch naf vchel
a golles angel angheluytaf 12
kolles Kymry vawr gwawr gwreitaf
gwreitlafyn esgud gloewddrud glewaf
gwreitlyw nyd byw ba wnaf oe golled
gwreitlew hyged rotged rwytaf 16
gwr a las drosom gwr oet drossaf
gwr oet dros Gymry hy y henwaf
gwrawl Lywelyn gwraf o Gymro
gwr ny garei ffo yr ffort nessaf 20

gwr gwrt yn yn kyrchu llu lledeithaf
gwr gwyrtliw bebyll gwerssyll gorssaf
gwreituab Gruffut ddigraffaf am rec
yn deddyfeu mawrdec Nut a Mordaf 24
gwr gwaewrut gwr prut uegys Priaf
gwr gwiw yn vrenhin vyddin valchaf
gwr hylwyt y glod gwr haelaf am dreul
hyd yd gertei yr heul yr hwyl bellaf 28
gwr dic y ddistryw llyw lly seitaf
gwr dygyn y alar kar kywiraf
gwr kywirgoeth doeth detholaf o Von
hyd yg Kaer Llion y lle teccaf 32
Gwr vu Lywelyn ger teruyn Taf
Gwawr kyhoet wisgoet wasgaroccaf
Gwr oet arbennic bennaf o uilwyr
hyd ym Porth Wegyr eryr araf 36
Y gwr a gymyrth eghyrth yghaf
Agheu dros bym hoes drymloes dromhaf
A gymero uy rwyf rywoccaf vonhet
yn rann trugaret vawret vwyhaf. 40

Marwnad Ywein, Llywelyn, a Dauyt meib Gr: ab Llywelyn ab Ioruerth.

Neud amser gaeaf gwelwaf gweilgi 1
Gweilgig moradar hwyluar heli
Neud arllen aryen Eryri weithyon
neud vchel gwenndonn gwyndir Enlli 4
Neud wyf hoed fwyfwy drwy drueni
Neud wyf hoen hyboen heb arglwyti
Trywyr a golleis tri dyledogyon
brodoryon haelon o hil Rodri 8
Ry draws fuam oll kyn eu kolli
Rydrist yn gwnaeth crist croes oleuni
Ry drwm fu eu bar am beri lluoet
y gynhal toruoet teruyn Hotni 12
Gwyr hoedylwydyr gwyr hydyr eu gwrhydri
Gwyr hydreit gwreit am uro Geri
Gwyr kyrchyad yg kad yg galedi blwng
ny edynt ystwng Ystrad Tywi 16

Ywein uab Gruffut uut uynogi
awytawc uarchawc ueirch ddigronni
Eryr Fraw ny ddaw yw ddaeoni neb
am glod ac wyneb Gwynet lochi 20
llas gwr ge – – nt hynt haelyoni
llywyawdyr llv Kymry hy y henwi
Llywelyn teruyn toryf gymelri ualch
llafyngoch yg galch yg Caer Fili 24
Dauyt glod gynnyt gyn y dreghi
deuodeu Drystan daryan dorri
dyurydet Gwynet gwae ni ry allad
gwalch ffyscyad rotyad rut a phali 28
Gwaed raeadyr baladyr o lin Beli
Gwaewddur ual Arthur wrth Gaer Uenlli
Gwawr aruthyr gwychruthyr am gochi eurglet
pan oet gwyr Gwynet tuet Teiui 32
dreigyeu rwyc arueu yn ragori
dragon ddieitil uil uanyeri
drwc yn gwnaeth hiraeth hir dewi trywyr
uegys meibyon llyr llwyrglod ynni 36
Y dduw yt archaf naf eu noti
eir egored rotuyged ri
y gwbyl or seinhyeu y Gybi ureinyawl
y hael ysprydawl dedduawl dewi 40
y Ueir uawr gadeir gadyr y gweddi
yr gwyr a wnaethbwyd yn broffwydi
ym plwyf mad gwastad gwesti ky(rrei)feint
ym plith hartureint saint senet Ureui 44

Awdyl y Rys am Maredud ap Rys.

Ardwyreaf naf neirthyat tyyrnet
tyyrnvud llaw rodyat
Tyyrnas addas iddaw boed mat
tyyrndrut ordrut wrd beleidrat 4
Tyyrnwawr trawsuawr tros Ystrat Tywy
tyyrnwyr lochi gwesti gwastat
tyyrnwr uilwr ual Eliwlat
tyyrneid luchynt hynt e hendat 8
Teyrn yn heyrn yn hard wisgat balch

teyrnwalch ygkalch ygkylch gorwlat
Arwymp emys Rys ros achubyat
Ayruab Maredud rud e ruat 12
Aruaeth ehelaeth hwyl gyrchyat brwydrin
eryr Caer Vyrddin vyddin veiddyat
Aruot Peredur drymgur dromgat
Aruawc ab Efrawc cadyr uarchawc cat 16
Aryf Prydein ysgein ysgarlat wasgar
ysgwyt tan llachar car kynnifyat
Esgut waew weith i wir ovynyat
Ysgwn baladyr cadyr cadarn leidyat 20
Ysgauyn oed gennyf ysgarat pob dyn
wrth hwn Llewelyn llyw Beruedwlat
Ysgor kor Kymry ddiffreityat
Aesgur val Arthur erthyst ladyat 24
Ysbydd gnawt berthwawt barth ac atat Rys
om tavawt yspys oesbell garyat
Ys bo dy orffen gymhen geimhyat
Ys bych neuawl hawl hwyl oleuat 28
Yn ran drugared yn rat y drindawt
yn ryd oth bechawt ddeuawt ddiurat
dewrddreic Deheubarth warth wrthotyat
dawn adlam dinam duw am danat 32

Marwnad Dauyd ap Gr. ap O. ap Madawg ap Maredud.

Duw a ddwc ataw bud waelaw byt
deduawl vreyenhin dewin diwyt
dewrddreic Edeirnyawn gadernyt frwythlawn
doethwalch o Leissyawn dawn dileturyt 4
D(auy)d ab Gruffud grym gythrud gryt
vab Ywein virein vawr syberwyt
vab Madawc vynawc venwyt diorchud
vab Maredud vud valch o ddetryt 8
Gwr ryvu D(dauy)d diveuyl blegyt
Gwrawl y verroes einyoes ennhyt
Gwr hyvriw e wayw gwr hyuryt e vyw
gwreid eurllyw glyw glew oe vebyt 12
Gwr goleu e arveu airgreu ergryt

Gwr gelyn e ddyn e ddiovryt
Gwr golut esgut oysgyt byddinawr *
ysgwn ysgwydawr buduawr beddyt 16
Gwr balch yn eurgalch ayrgwn waytlyt
Gwr bwlch y eurgled yn arueddyt
Gwr bolch y daryan dewr wryt Bedwyr
gwr beilch e uilwyr eryr ayrvryt 20
Gwr hygyrch e lys esbys ysbyt
Gwr hyget hygar car card oglyt
Gwr am gwnayth hirayth hirhyt ys rynnawd
gwr hawd e adrawd kawd am kyuyt 24
Y dduw yd archaf naf nym enhyt
llehav D(auy)d yn lle diwyt
lle may r vn ar tri trwy anwylyt mat
lle may r mab ar tat ar tec ysbryt. 28

Marwnad Oronwy ab Ednyuet

Kolli Goronwy gwr diemyth vu 1
gorofyn llu llafyn dilyth
llew hael or llin wehelyth
llawir uyd dorvydir vyth 4

Byth am walch rwydvalch ryndoeth treis
galar / bu traws golofyn kyuoeth
Arwr dwr eryr ddewrdoeth
Eurwawr karuedvawr koeth 8

Dewrgoeth lluyduawr yn llu arallwlad
dinydyr gad gynydu
dinas esbyd gyd gyrchu
dinac uain vanac vu 12

Bu aruthyr gwythruthyr yn nyd gweithret
trin / traws haeluab Ednyued
Byd wir bud gywir am get
Bu gwawr hygyrch lawr hyget. 16

Kedawl Oronwy kat uorgymlawd hard
kard wahard kerd wahawd

Kas kabyl kwbyldoeth ymadrawd
Keissyaw bot hebdaw nyt hawd. 20

Nyt hawd am yn kawd kan aeth oe dymyr
non damwein yssywaeth
Hyt vrawt herw ddevawt hiraeth
hoet vraw damweiniaw dim waeth 24

Gwaethwaeth yn tragwnaeth treghi mur
kiwdawt / treul barawt trin beri
Traws uar gwenwynwar gwae ni
Treis pobyl trist pawb oe golli 28

Marwnat Howel ap Goronwy.

Rym goreu agheu anghen ordwy dreis 1
am draws uab Goronwy
Rym dirwaen duw rym dirwy
rym dirwnaeth rann hiraeth rwy 4

Pwy y roddei vor a orwu e glod
ym pob gwlad y rywu
rinveirch rytveith eu kyrchu
rut val Nut rotvawr vut vu. 8

Hylithyr vu y lu lawer rec dy uyw
hwylva glyw glod redec
hylwyt wawr llawr llary ostec
hil doethyon hael tiryon tec 12

Tec yd gauas gwas gwayw hynod amlaen
dec amlwc y ganuod
llyw glyw gleif anesgymod
llew llavyngroch kledyfgoch clod. 16

Arwymp glod oruod aryf kyhoet hywerth
vu Hywel oe pobloet
Eryr tiruawr aryf toruoet
Aer ysgwn eur ysgwyd oet. 20

Oet gleifruthyr aruthyr aryf ryuel oet hael
oet hwyluawr glod vchel
Oet glew oet llew kyn llenn gel
Oet glwys digart hart Hywel. 24

Gwar Hywel vchel och or grwnn y mae
nyd vy mot nas gwelwn
Gwawr gwreitvalch gwalch gwaewdwnn
Gwae Wynet hir orwet hwnn. 28

Hwn oet draws gyghaws ac angheu ae dvc
dic am gwnaeth ac eisseu
hwyl cad cletyf gyrchyad cleu
Hael gwrawl or hil goreu 32

Marwnad Gruffut ap Joruerth ap Maredut o Von.

Gro a gut deurut dewrwas gwael y varw
yn y vawrglod gaffael
Grym erddrym aerddreic auael
Gruffut hil Maredut hael. 4

Ar hael Gruffut cut can drauod angheu
yng achweddyl y glybod
Gwayw gwrt ragor yn goruod
Gwawr dragon gwae Uon y uod 8

Bod heb walch keinvalch kynhebyc Drystan
ayr gynnwann eur gynnyc
detholew glew glod edmyc
doeth y lwyth Hwva pla plyc 12

Oet plyc dwyn terrwyn yn y tyrrei bobyl
o bob man ay kyrchei
Oet dilyuyn eur a dalei
Oet dilut but myn y bei. 16

Myn y bei ayr uab Joruerth yn ryuel
kyn ryuawr drygyruerth
Oet kadarn dreic benn eic berth
Oet ked gynnyt kad gannerth. 20

Cad gannerth mawr werth mor wae ym
digiwyd / nym gad deigyr y warae
Gryd esbyd oesbell warchae
Gruffut ymaengut y mae. 24

Lle y mae argae ar Gymro dinam
detyf Dunawd ap Pabo
llavyn llidyawgddur kur kyffro
llew prut neud llawn prit a gro. 28

Marwnat Dauyt Benvras

Mae gwyrda Gwynet gwae ni yr eissywed
yssywaeth yn treghi
Pob deu pobyl dygyn eu colli
Pob awr poen dramawr pob dri. 4

Oet tringar an car cof newyt an peir
perygyl hiraeth peunyt
Oet cwyn dwyn difefyl Dauyt
Oet coeth gwr a doeth y dyt. 8

Tra vu ddyt Davyt difefyl ddylif cad
oet cadarn y gynnif
Oet kedawl oet cadyr yg gnif
Oet coeth digrawn doeth digrif. 12

Tros nad digrif ym am was hael difei
hwyl ddifefyl gyweithas
Trist wyf treis duw ry gallas
Traws Dauyt lawryt ry las 16

Llas vnmab Llywarch llew afael yn reid ;
llary deleid honneid hael
Car coeth doeth dygyn y allael
Cywir nas gwelir ys gwael 20

Mor wael myned hael hwyl gyffro galar
yn rwym gwely manro
llawr gwerthvawr llan ae gortho
Gadawc gadarnn vreinhyawc vro 24

Em bro Dewdwr gwr gwrt yn argae trin
trist a chwetyl heb warae
Vthyr gwynuan chwerw herw hirwae
Eithyr Gwynet y met y mae. 28

Marwysgawn Bledyn Vard.

Erbyn vi vy ri rwyf bedydyawl 1
Erbarch vchelseint breint brenhinyawl
Erbynneist keueist kyuawl eneideu
yr agheu gethreu y gan gythrawl 4
Erbynyat pym oes o groes greuawl
Arbennic wledic wlad gynveithyawl
Arglwyd dat nam gat gyllestrigawl dan
yny may poethuan peth uffernawl 8
yny may mawrway heb ymeiryawl
Yny may mawrwall eneit marwawl
Yny may kynigyn yn kanmawl kelwyd
yny may peunyd poen angerddawl 12
Kyn mynet or byd bryd breuddwydawl
kein vynwent brouent bro gorfforawl
kyn maynved diwed bwyf dwywawl gyffes
kyn nom goddiwes bwyf gweddiawl 16
kan gwneuthost veithrin brenhin breinyawl
kan gwneir yr dy eir Veir vuddugawl
Gwna dan gof yrof eiryawl ym dangnef
yn teyrnas nef naf ysprydawl. 20

Marwnad Ruffut vab Kynan, d. 1200

Gwr a gynneil y lloer yny llawnwet 1
a genniw pob tra trwydi beruet
oe gannyad oe rad oe rinwet yn llawch
llewychedic heul yny gynted 4
Ac ynteu an dwc on diwet
oe dyg trigyant yn drugaret
Edrywant trachwant trachywet an knawd
yt yn knyny daear yn y diwet 8
drwg yw ynn dryked an buchet

eil drwc yn kyflwc an kyflyet
Trydyt twyll herwyt kymwyll camwet
Pedweryt rewyt pymhed ryuet 12
Chweched am galed amgelet am eur
a mireinwch byd ae anrydet
Seithued bwrw gwythlwrw gweithlonet
Geir syberw a berw yny beruet 16
Wythued yw llat a llafneu cochwet
kelein a chathyl brein ar y bronnwet
Nawued yn ryred nyd anryuet
lleidyr na eill edrych crist yn y grocwet 20
Decued anwaraed yw anwaret anwar
dall uydar kynn tylluet
dreic anhuenyt herwyt haeret
hiruod heb gymmod yny gamwet 24
duw a vynn dyuod yw orset
hydyr a llaw nyd llai yw omet
dadwyrein o uein o uet an dybyt
y an diburyaw o an camwet 28
Treisswr yw agheu ar bob trosset
Trameint nyd kywreint an kywrysset
O Ruffut gwaewrut goruolet ym ken
am kynnygyws eur a meirch hywet 32
Hil Kynan erwan erwydet
Hael y wan hil Ywein Gwynet
hil Madawc hydyr uynawc vonhet
mwynnyant kert nyd cart y diwet 36
kyuetach uorach uawret oruchel
or achwet oreu o deyrnet
Neum bu oe agad mwyndyad met
Ny bu oesdlawd beirt oe ystlynet 40
Ysgereis a gwr nyd goruolet
Ysgar byw a marw garw argywet
Am arglwyt diwyd am diwet ysgar
an ysgafyn a wr y vreuolet 44
Ny byt kyuoed pawb pymcan mlynet
Noc y bu gyuyg gwlyd teilyg gwlet
Ny bo kyuyg duw ym kyuet yg kyuawr
synnhwyr vawr Senet. 48

Gruffut ap Gwrgeneu

Gruffut vab Gwrgeneu oe gedymeithon.

Marw Merwyd hirwlyd am hirwlych dagreu
digrawn ynt a mynych
nyt heneint gwr ae gwrthrych
Nyt hyn oes dyn noc oes drych 4

Ystyrywn kwynwn ketwyr aruoll naf
ny ad duw yghyuyrgoll
Marw myrd mawred kyrd kardgoll
Marw Merwyd meirw uydwn oll 8

Pell yw o Bowys pwyll argel y dyn
y ddial gwaet Auel
Gwaelawt ty tywawt tawel
Gwely rud Gwilim Ryuel 12

Gweleis le am de am danaw heddiw
hawd y gallaf wylaw
Rudued werthuawr wed wrthaw
Ac edenawc y danaw 16

Kanys marw mawred a grym
Griffri y treghi oed trwm
Marw vyd Einawn dawn dinam
O dyna ny byd da dim 20

CANUON PHYLIP PRYDYD

Canu i Rys Gryc

Gweleis Rys yn llys eissidlo 1
gelurud gelyn yn alluro
hyuoluawc hael mynawc hawd bo
glot edmyc kymhengryc Kymro 4
Dragon llyw lluoed anwosgo
Dreic vnbyn a vynn a vynho

hir y wir y wr dra sauo
hydyr y dreis y dreth o Benuro 8
Gwalch gwylwalch golut anghryno
Gwawd uyuyr gwawr Gwhyr gortho
Enw y uard y uarn a welho
Kediuor kadeiryawc artho 12
Baran llew yn llyryc eurdo
Brenhin beird breinyawl a ganho
Gorwenn tonn tued Porth Gwydno
Garw y llenn a grann wenn y gro 16
Gnawt rygwyd rygeis ny allo
Gnaws gaeaf alaf yng godo
Teleis y ueirch y uarchawc mwydno
Teilwng yng talv an rodho 20
Ys ymi vd lwysrud kas a gro
fyddyawc fodyawc y ymdro
hael hir lew hir llew hir llwydho
hil Catuan Kynan vab Jago. 24

Kygoryon Dadolwch y Rys Gryc
wedy sorri wrth Phylip am brydu y neb arall

Pa gessidy ui uodrydaf kreugar 1
kroewgoch gwaew oth adaf
Pa ham veirt adlam vleit naf
Pa gam a gefeisty arnaf. 4

Arnaf kymeraf kymhenn Rys atteb
hyd attaw yny lys
Myned dylyed dilys
A mawrglod ym arglwyt Rys. 8

Rys uyg Loegyr westyng lary westi toru-
oet / Taryan Ystrad Tywi
Rac dy uar kar kert lochi
Mal gwiryon gwared dduw ui. 12

Mi ath fum borthwr borthyad riallu
ny ellir y ddiwad
Pan oet lyw kyhoet lew cad
ym pob riw ryuel arnad 16

Ar dy uawluar par pymllyg nam gwartha
nam gwrthod yn dduruyg
Eryr llewyr llaw bergyng
erreityeisty ehang o yng 20

Ys yng yn ystwng ystic vara Rys
rutuoawc cadurua
ys anilys im ddim da
Os am carwys am cassa. 24

Nam cassa pwylla pyllyawc eduynt Rys
y rwng Ros ac Eppynt
Bart vum itt tri mud tremynt
A chedymddeith kanweith kynt. 28

Kyntaf achubaf echel ureint rac bar
hil casnar cas wytheint
Nawt duw mawr dengwawr deweint
Gyda nawt naw mil o seint 32

Synnya di roti rwyf gwawr Carannawc
kerennhyt yth gertawr
Rysua kyrt Kalan Yonawr
Rys rut bar rwysc moruar mawr. 36

Mawr fwy y credaf no chreir ked neirth-
yad echel kad ked adneir
Gwr yssy ym kadw ym kadeir
Gwn itaw goreuraw geir. 40

O dywedeisy eir ar wekrei heb porth
parth eurgolofyn Kymry
diwygaf honnaf hynny
difwyn a gymer duw ury. 44

Awdwl a gant y bart yn llys Rys Jeuanc yn Llan Badarn [illegible]
pan vu amrysson yrynthaw a beirt yspydeit

Bu dioual ny bu diofit 1
gan golofyn Kymry camp ddiodit

pan wu yn ryuel gat chwel chwerwlit
Myny adeigei neb ar y newit 4
Peunyd yn rwyddryt ym rodit anoeth
peunoeth a rygoeth ym anregit
Ac yn llys hil Tewdwr tec ym hurdit ynaeth
ac attoeth etwaeth nam gwnaeth wneit 8
Pei achwir volawt
y dylwet fossawt
dyrllydwn i wirawt
kyn bydwn i ermit 12
Moladwy uleidriw nym rodey brit
mawr y afael hael hawd y erlit
ny thraethaf i gelwyd nyd ef gelwit
hwn cledyf ysgwnn twnn twyll y Gwndit 16
disseirch meirch a seirch osseddrit borfor
diachor ysgor ysgwyt turnit
kadyr wychawc varchawc mynawc mwynlit
Katelling ener wener wenit 20
kadeir Vaelgwn hir a huberit y veird
ac nyt yr goueird yt gyuerchit
Ac am y gadeir honno heddiw bei heiddit 23
Bod se ynt herwyd gwir a breynt yd ymbrouit
Bydynt derwyddyon prydyon Prydein
nes gwaew yn adein nyt attygit 26
A bei gwrawn or dawn a dadenit
Penkerd o digerd ny ddigonit
A bei ef gennyfy yd gennelwit
Atvyddaf naf arnaf y dervyddit 30
Eudusswny uot Rys rwysc ddiednit
Tra vei dywawl duw yny dwyodit
Ar y llenn valchwen ny vylchit y breint
yd ysgarawd heneint ac yeuegtit 34
Rwng y prenn frwydlawn
Ar tair prif ffynnawn
nyt oed ar hirgrawn
yd ymborthit 38
yn hyrgan vann vawr y rydit
yn hyngaer glaer yn yt glywit
yn heyrn adef
yn nheyrnas nef 42
gwr ys yn godef
y goreilit

Kywot dy was Assaf essill ervit vawr lawr
gnawt o synwyr vawr varn drybelit 46
Ae kymraw treidaw tra mynyd gwidawl
myny ret Redyawl o Elenit
Ae gwallus yghof yghyuyrdelit
Ae gwaeth mynac nac noc eddewit 50
Kigleu y doroff ath toroff a thwryf ysgwyd-
awr / nos Galan Jonor mwynwawr medwit
Ac ambyrth clot wasgar llyry daear divrisc
llawer march a gwisc wesgerit 54
wedy cat dramawr agawr d. . . mit
A chyuaruot pybyl penn yn eruit
Rac me . . vei kyued kyuedach hedyrn
rac bronn eurdeyrn kyrn a genit 58
Bann ket ban rodet pan rodit eur coeth
pan vei parabyl doeth a dywettit
pan vei ankwyn med yn medwit yn llys
ym hadawssei Rys nam diddolit 62

Amrysson Phylip ar goveird yspydeit.

Arglwyd nef a llawr mawr a ryued 1
val y keissyr cam o bop kamwed
Andawt ud gwaywrud gwawr teyrned
y goueird ar beird yn kywryssed 4
Yr pan vu Elffin yghywryssed Vaelgwn
neus porthes pepprwn pell dyfryded
llauar merinnyeu gwynnyeu gwraged
llawer chwedel anoeth a doeth Wyned 8
kyny delei hwnn o achened
geuveird aghyfrwys y beryf ae henryded
O gwnaeth Golydan gyflauan diryeit
bit ar y eneit yr enwired 12
Taraw Kadwaladyr colofyn elyflu
gwr oed yn gallu y dyualied
Ac eissoes eissoes yn y dygned
divreinyaw dawn duw nyd dyn ae med 16
Mor dygawn y mae digymroded
wedy penkeyrdeth Kymry yghamryssed
O byd arglwyd gwir Gwyned dywyssawc

Essillyd Madawc rywyawc reuved 20
Llewelyn llew gwawr clotvawr cleddyfir
pell yd etmygir atchwedled
Gwr ny varn kamvarn kadarn yt ved
Gwr a vyd y enw yn edryssed 24
Gwr biheu tretheu trathued Llundein
diffeithdir Prydein ae chyvanhed
Gwr yn llwyr a wyr synnwyr sened seint
Gwr a wys y vreint o vrenhined 28
Goreu yw gennyfy gorwed neuadawr llyw
llwyth Tewdwr mawr gwawr gwaradret
kynnedyf yw kennyf y k derganed
kanu kerd am borth am byrth neufed 32
Hengerd Talyessin y teyrned elvyd
hi a vu newyd naw seith mlyned
Ac onym agheu y aghenved daear
kyn anwar kyfar kyflauared 36
Ny dervyd awen yar darwed treul
tra vo lloer a heul ar y rodwed
Ac onyt trech kelwyd na gwiryoned
neu daruot dawn duw yn y diwed 40
ys my a veflawr or gygheussed
gweryt yr gwagveird y gwaghoffed

---

y Rys Jeuanc

Rys rwysc chuel ryuel rwyf naf deyrn
rwym kedyrn cat worssaf
Eithryat brat bron eilyassaf
Eithyr kenyt kynelw ny wnaf. 4

Ys gwneuthum ytt glot glut rwyf gawr yg–
wrys / gwawt vrys Rys rwysc ddiryawr
llyw ior llew tewdor tutwawr
llawer echaws tat maws mawr. 8

Mawr yw ym dreic wawr fawr faw fwyr
fyscyad / fysclew cat ket wallaw
Bot addef nef yn eiddiaw
Ar byt achlan y danaw. 12

Dan Rys vab greifwrys Grufud ysgwyd-
wyrt / oes ket kyrd kard wosgud
llwrw llwyrglot wawt rot wotrud
llyry drauyn llawer llauyn lletrud. 16

Lletrud parvrys Rys rwysc hiryell yn aer
yn arueu agkysbell
hawl toryf teyrnvro Gadell
hydyr auael hael hanbych gwell. 20

Hanbych gwell hyd bell bellawc lluchurys
cat / kedernyt enwerys
Aryfrud prud Prydein ynys
Eryr aer glwyf arglwyd Rys. 24

Awdel varwnad y Rys Jeuanc

Goruchel arglwyd goreythoylaf 1
Goruedawt vyn tauawt gwawt a ganaf
Goroyr vyng callon goruch at daf llys
Goruc angheu Rys anghen arnaf 4
Gorwlychawt vyng rwydeu om dracgeu mynych
neud val drych gwrthrych gwrth a welaf
Neud ethyw glyw gloew orsaf byddin
hoedyl egin vrenhin hoet a borthaf 8
Gwenwynvar gwanar kerdgar kyrd vyged
Gwae ui oe vynet vyn nas gwelaf
Gwedy mab Gruffud gwaewrud gurhaf
Ysgwnn vyng hystlwnn ny wnn py wnaf 12
Och hyt attat ti duw a dotaf yn dde
o welet vy lle ar llet eithyaf. 14

J. Gwenogvryn Evans.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. G. DOTTIN, Les littératures celtiques. — II. H. HOVELAQUE, Anthologie de la littérature irlandaise. — III. G. DUMÉZIL, Le festin d'immortalité. — IV. E. CURTIS, a History of Mediaeval Ireland. — V. P. WALSH, Leabhar Chlainne Suibhne. — VI. Cecile O'RAHILLY, Ireland and Wales. — VII. S. FEIST, Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache (fin).

I

Georges DOTTIN, Les littératures celtiques. Paris, Payot, 1924. 174 p. in-16. 4 fr. (relié 5 fr.).

C'est à M. Dottin que l'on doit déjà le meilleur exposé d'ensemble des littératures celtiques. Il a été publié en trois parties dans la *Revue de Synthèse historique* que dirige M. Berr, t. III (1901), p. 60-97, t. VI (1903), p. 317-362, t. VIII (1904), p. 78-104. Quelques années plus tard, dans la *Kultur der Gegenwart* de Paul Hinneberg, t. X (1909), Zimmer, Kuno Meyer et L. Chr. Stern ont traité de la langue et de la littérature des Celtes. Enfin, en 1910, Quiggin et M. W. J. Gruffydd, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, 11e éd., t. V, ont tracé un tableau des littératures celtiques. La maison Payot se devait de ne pas négliger dans sa collection (v. *Rev. Celt.*, t. XL, p. 170) cette importante partie des lettres humaines, et M. Dottin était l'homme le plus qualifié pour en parler savamment. Ceux qui liront son petit livre n'éprouveront qu'un regret, c'est que la place lui ait été mesurée si étroitement. La matière est si vaste qu'elle aurait dû remplir au moins deux volumes de la collection. On a souvent l'impression que l'auteur a été contraint, faute de place, d'écourter ou de resserrer son exposé. Mais il a joué la difficulté avec plein succès ; on doit reconnaître qu'il était difficile, dans un espace aussi restreint, de faire connaître d'une façon plus complète et plus exacte l'ensemble des littératures à la fois gaéliques et brittoniques.

Parmi les six chapitres que comprend l'ouvrage, deux surtout sont importants, le quatrième et le cinquième, respectivement consacrés à l'épopée celtique et à la poésie des Celtes. Ils forment les deux tiers du volume. Aussi bien comprennent-ils à peu près tous les genres littéraires pratiqués par les Celtes.

Il ne faut pas prendre ici le mot *épopée* au sens qu'il a dans les littératures classiques. L'épopée celtique est essentiellement un récit, où la fable et l'histoire sont confondues et où l'auteur mêle indifféremment à la tradition les fantaisies de son imagination. Les dimensions de ces récits sont fort inégales ; certains ne sont que des épisodes, probablement détachés d'ensembles plus vastes ; d'autres, et notamment la *Táin bó Cualnge*, ont une étendue qui atteint presque celle de l'Odyssée ou de l'Enéide. L'épopée irlandaise est en prose, mais elle contient des morceaux de bravoure en un langage mesuré qui porte le nom de *retoric* et aussi certaines pièces de vers composées d'une suite de quatrains. Le genre épique a fleuri en Irlande pendant tout le moyen âge ; en lui sont venus se fondre plusieurs autres genres, et notamment l'hagiographie. Telle vie de saint, comme le *Betha Colmáin maic Lúachain* (édité par K. Meyer dans les Todd Lecture Series), est composée exactement à la façon d'un récit mythologique ou historique. Ces récits sont en général pittoresques et vivants ; on y trouve employé l'art des préparations et des coups de théâtre disposés au bon endroit ; ils sont souvent coupés de dialogues qui animent l'action et mettent en relief le caractère des personnages. C'est dans l'épopée que s'exprime le talent dramatique des Celtes, leur sens du pathétique et du comique, leur goût pour le burlesque et la truculence. Il n'y a jamais eu de théâtre celtique. Ce fait n'a rien d'étrange, et l'étonnement qu'en marque M. Dottin p. 55 n'est pas justifié. L'absence de théâtre chez les Celtes s'explique assez bien par les conditions sociales où ils vivaient.

L'épopée celtique avait assez de variété pour plaire à toutes les classes de la société ; elle a même souvent un caractère populaire des plus marqués. La poésie est au contraire un art aristocratique et savant. On y trouve un mélange d'épique et de lyrique, au sens que nous donnons à ces deux termes, et le lyrisme y comprend le panégyrique et la satire autant que l'expression des sentiments personnels. Le sentiment de la nature y est, comme on sait, très développé. La métrique celtique s'est avec le temps beaucoup compliquée ; elle a même atteint à certaines époques un raffinement inouï, plus grand encore en Galles qu'en Irlande. La langue des vers est généralement difficile à comprendre, tant par l'emploi

de termes rares ou archaïques que par les libertés prises avec la syntaxe. Les poètes ont en outre l'habitude de procéder par allusion, souvent par allégorie, et de ramasser leur pensée sous une forme concise et abrupte ; ils affectionnent une sorte de développement heurté, saccadé, fort différent du développement ordonné des auteurs classiques. Il y a encore beaucoup à faire pour l'édition et l'interprétation des monuments de la poésie des Celtes. Tels qu'ils sont connus aujourd'hui, ils constituent un ensemble d'une originalité rare, par l'intensité et la sincérité avec lesquelles s'y expriment souvent le sentiment et la passion. M. Dottin, limité par la place, n'en cite que quelques morceaux, d'ailleurs choisis avec goût : il devrait bien quelque jour donner en français une anthologie de poésie celtique, analogue au recueil que K. Meyer a composé en anglais pour l'ancienne poésie irlandaise.

Les autres chapitres du livre de M. Dottin ne sont guère que des esquisses. Celui qu'il a consacré par exemple aux influences et aux emprunts est beaucoup trop court ; il peut servir en tout cas à montrer combien la question recèle encore d'obscurités et soulève de controverses. On pourra regretter l'absence d'un chapitre de conclusion sur les caractères généraux des littératures celtiques. Sans doute il faut se garder de ces jugements d'ensemble, qui sont fatalement vagues et d'autant moins faux qu'ils sont plus vagues. Que n'a-t-on pas dit des caractères généraux de la littérature française ? Est-il vraiment possible d'enfermer en une même définition des génies aussi différents que Rabelais et Pascal, Montaigne et Bossuet, Voltaire et Balzac, Racine et Victor Hugo, Montesquieu et Lamartine ! Et pourtant aux yeux d'un étranger tous ces écrivains portent une marque qui est française, et l'on doit pouvoir définir les traits qui leur sont communs. D'ailleurs, les littératures celtiques offrent beaucoup moins de variété que la littérature française et, étant formées pour une large part d'ouvrages anonymes, elles prêtent davantage à une synthèse des caractères qui les distinguent des autres. Jadis Matthew Arnold, avec des connaissances très imparfaites, avait tenté une synthèse de ce genre (cf. *Rev. Celt.* t. XXXII, p. 214). Il était digne d'un érudit comme M. Dottin d'y appliquer sa compétence et son talent.

J. Vendryes.

II

H. Hovelaque, *Anthologie de la littérature irlandaise des origines au*

XXe siècle. Paris Delagrave (collection Pallas), 1924, VI-400 p. in-16.

Si l'idée pouvait venir à quelqu'un de contester l'utilité du petit livre de M. Dottin dont il vient d'être question, cette Anthologie suffirait à fournir la preuve contraire. L'auteur y manifeste une telle ignorance du sujet qu'annonce son titre que pour l'honneur de la science française on doit souhaiter à ses lecteurs d'aller au plus tôt s'instruire auprès de M. Dottin. Il est malheureusement à craindre que M. Hovelaque ne justifie aux yeux de bien des étrangers la réputation de légèreté frivole, d'étourderie et d'absence de méthode que la malveillance attribue souvent aux Français. Ces défauts s'étalent bien fâcheusement d'un bout à l'autre de son livre.

Ayant entrepris un recueil de morceaux choisis de la littérature irlandaise, il avait le devoir d'apprendre à connaître cette littérature avant d'en parler. S'il voulait borner son choix aux écrivains anglais nés en Irlande, il devait le signifier dans son titre même. Comme il n'a pas songé à faire cette distinction, son livre repose dès le principe sur une équivoque. Etant de son métier professeur d'anglais, il pouvait aisément composer un livre agréable et utile en réunissant des morceaux choisis d'auteurs anglais ayant avec l'Irlande une relation quelconque. Mais ceux-ci ne doivent pas être confondus avec les écrivains proprement irlandais. Il ne faut pas donner à croire que la littérature irlandaise se confond avec la littérature des Anglais d'Irlande.

Nous n'avons pas à apprécier ce que M. Hovelaque dit de ces derniers. Son choix est abondant et varié, si varié qu'il comprend même — est-ce une gageure ? — quelques pages des mémoires du chevalier de Grammont, écrits comme on sait en français par son beau-frère, l'aimable et spirituel Hamilton. Mais la partie consacrée aux auteurs proprement irlandais est lamentable. Il est visible que M. Hovelaque ne connaît rien de la littérature irlandaise et des conditions dans lesquelles elle s'est développée. Les fragments qu'il en cite sont empruntés à Montalembert, à Ozanam, à Henri Martin ! Il a des erreurs ou des naïvetés singulières : il confond p. 54 n. la fête de Samain avec la fête de Pâques ; il mentionne p. 64 le poème attribué à Colum Cille (*m'oenuran dam isin sliab*) « comme un des monuments les plus authentiques de la vieille langue irlandaise ». Il donne parmi les morceaux les plus anciens le poème de *Tir na n-ôg* (traduit par Henri Martin d'O'Donovan, *Transactions of the ossianic society*, t. I, p. 23), et prend au sérieux

(p. 60) l'attribution à sainte Brigitte du poème *robad maith lem corm-lind mór* (publié par O'Curry, *Lectures on the MSS. Materials*, p. 615). Il ne connaît la littérature moderne que par les recueils d'Hardiman et de D. O'Sullivan. Mais il ne sait pas en faire la critique et il ignore les publications des Kuno Meyer, des Thurneysen, des Quiggin, des Bergin, des Douglas Hyde et de tant d'autres ! En somme, tout le travail philologique accompli depuis cinquante ans est pour lui nul et non avenu. Il faut déclarer franchement que son livre est mauvais et prier nos amis d'Irlande de ne pas nous juger d'après lui.

J. Vendryes.

III

Georges Dumézil, *Le festin d'immortalité*, esquisse d'une étude de mythologie comparée indo-européenne. Paris, Geuthner, 1924, xix-322 p. 8°.

Ceux qui liront ce livre ne seront pas surpris d'apprendre qu'il est l'œuvre d'un jeune homme. De la jeunesse, M. Dumézil a toutes les qualités, et aussi quelques défauts. Parmi les premières, mentionnons d'abord l'audace. Il en fallait pour s'attaquer à un sujet devant lequel des hommes d'âge mûr auraient certainement reculé. On sait quel a été le sort des études de mythologie comparée, si en faveur entre 1860 et 1875. Soit par des défauts inhérents à sa méthode ou à son objet, soit par les excès de certains de ses adeptes, la mythologie comparée s'est rapidement discréditée ; et on ne rencontre plus aujourd'hui de disciples avoués de Max Müller.

M. Dumézil s'est proposé de rajeunir cette vieille discipline. Il en revendique hautement le principe, qui est l'application de la méthode comparative aux croyances religieuses ; et ce faisant, il agit en novateur, car depuis longtemps les plus autorisés des mythologues se refusent à toute tentative de comparaison. Mais il se garantit contre les erreurs qui ont mérité sa disgrâce à l'école de Max Müller. Tout d'abord il n'hésite pas à faire appel à la sociologie et au folk-lore pour interpréter les données mythologiques ; ensuite, il prend soin de définir exactement ce qui, dans la mythologie, peut servir de matière à la comparaison. Il en exclut les noms de divinité, dont l'étymologie n'a jamais fourni une base sûre pour bâtir quoi que ce soit ; il en exclut les thèmes

isolés, même les séquences thématiques, bien que le seul hasard n'en puisse guère expliquer la coexistence dans des mythologies voisines. Il ne retient que le cycle, entendant par là un ensemble comprenant plusieurs séquences thématiques groupées autour d'un centre commun. Si l'on constate chez tous les peuples indo-européens, et chez eux seuls, la trace, même plus ou moins visible ou déformée, d'un même cycle, on est en droit d'attribuer à ce cycle une origine indo-européenne, de le considérer comme l'héritage d'une croyance qui date de la période d'unité nationale. Théoriquement parlant, la position prise par M. Dumézil est solide. Dans la pratique, l'application de la méthode se heurte sans doute à quelques-unes des difficultés que la *Revue celtique* opposait jadis à une tentative d'exégèse lunaire (t. XXXIII, p. 497 ; cf. *Z. f. Celt. Phil.*, t. X, p. 310). Mais M. Dumézil ne méconnait pas ces difficultés ; il estime seulement que si elles compliquent sa tâche, elles ne la rendent pas impossible. Il faut se garder d'assimiler la mythologie comparée à la linguistique. La différence des matières auxquelles elles s'appliquent donne à la méthode dans les deux cas une portée différente.

Le cycle qu'étudie M. Dumézil est celui de l'ambroisie, liqueur d'immortalité. C'est dans l'Inde et dans les pays germaniques que le cycle lui parait s'être conservé avec le plus d'ampleur et de clarté. Outre un ensemble de légendes, il comportait un ensemble de rites et des cérémonies de fêtes. Et on le retrouverait, tantôt sous forme de légendes tantôt sous forme de cérémonies traditionnelles, dans les autres parties du monde indo-européen, en Italie et chez les Celtes, en Arménie et dans l'Iran, dans le monde slave enfin, où nombre de bylines contiendraient des allusions à l'antique légende de l'ambroisie. Le sujet était immense et hérissé de difficultés ; M. Dumézil s'en est tiré avec une rare aisance. C'est encore une qualité de la jeunesse d'être prompt et alerte. Il a mené son exposé tambour battant et d'une allure entrainante. C'est sans fatigue et même avec agrément que le lecteur marche à sa suite du Pendjab et des Monts de l'Arménie à l'ultima Thulé, des plaines de la Volga et des bords du Tibre à l'Islande.

A moins d'être averti, on ne soupçonnerait même pas de combien d'obstacles la route était semée. Le sujet exigeait des enquêtes minutieuses dans des philologies qui imposent une initiation souvent longue. M. Dumézil s'est jeté bravement dans l'aventure, comme les Irlandais partaient sur l'Océan dans une barque de verre pour gagner le pays des fées. Les fées, toujours indulgentes à la jeunesse, lui ont réservé le meilleur accueil. Mais les vieux éru-

dits, qui n'ont plus de faveurs à attendre des fées, risquent de se montrer plus sévères. Indianistes, slavistes, germanistes pourraient sans doute chacun sur leur terrain prendre çà et là l'auteur en faute et relever dans sa documentation des erreurs et dans son argumentation des faux pas.

Sur le domaine celtique, sa préparation est visiblement insuffisante. Il s'en est tenu surtout à un livre, le *Cycle mythologique* de d'Arbois de Jubainville, qui était excellent il y a quarante ans, mais qui a été corrigé depuis et dépassé. Il s'en faut que la bière occupe en Irlande la même place que dans la société scandinave (v. *Rev. Celt.*, t. XXXVIII, p. 347). La bière est chez les Irlandais comme chez les anciens Celtes une boisson vulgaire et commune ; les gens du peuple buvaient de la bière (cf. *Betha Cholmain maic Luachrain*, éd. K. Meyer, p. 84, l. 7). La boisson noble, aristocratique était le vin ou l'hydromel. C'est du vin qu'on servait à la table des chefs, et que l'on conservait dans les caves des monastères. Ce sont les flots d'hydromel qui inspirent le désir des grandes gloires (*midriana ad mórchlotha miditer*, *Z. f. Celt. Phil.* XI, 80 et 99). Le vieux nom de l'hydromel flamboie dans la *Mídchuairt* des héros de la Branche rouge. Le vin et l'hydromel sont également célébrés dans les vieux poèmes gallois : *ef am rodes med a gwin o wydrin bann* « il m'a donné hydromel et vin de la coupe de verre » (*B. Tal.* 43, 14 Ev. ; cf. *ibid.* 14, 3 ; 40, 16 ; 59, 8 etc.) ; *B. An.* 15, 21 ; 21, 21 et 22 etc.). S'il y a un poème de la bière (*canu y cwrw*) dans le Book of Taliessin, il n'a rien d'un hymne rituel ; et il est précédé d'un chant de l'hydromel, où les trois boissons sont d'ailleurs mentionnées (*y gwr am rodes y gwin ar cwrwf ar med*, p. 40, l. 15). C'est du vin et de l'hydromel que la vieille de Beare buvait jadis à la table des rois (*rombúi denus la rigu ic ól meda ocus fina*) ; et Mider, pour décider Etain à le suivre au pays des fées, lui promet là-bas du vin et de l'hydromel de choix (*rogu de mid ocus fin*) ; s'il mentionne la bière c'est pour dire que celle du pays des fées enivre mieux que celle qu'on boit en Irlande (*cid mesc lib coirm inse Fáil, is mescu coirm tire máir*) ; cf. *Ir. Texte*, I, 133.

M. Dumézil appuie son argumentation relative aux Celtes sur la personne du forgeron Goibniu, qui serait le dieu de la cuisine et l'échanson des dieux (p. 162-163). L'incantation de saint Gall où Goibniu serait invoqué à ce titre pour la conservation du beurre ne signifie nullement ce que d'anciennes traductions lui faisaient dire : elle a été interprétée depuis comme une incantation contre la piqûre d'une épine (v. *Rev. Celt.*, t. XII, p. 155, et *Thes.*

Palaeohib., II, 248) : et Goibniu n'y est revêtu d'aucun attribut culinaire. Quant au festin de Goibniu (*fled Goibnenn*), il est mentionné dans trois passages qu'O'Curry a signalés jadis dans la revue *Atlantis* (t. III, p. 389) ; mais d'Arbois de Jubainville semble en avoir tiré des conclusions un peu hardies. O'Curry déclare lui-même qu'il ne saisit pas quel rôle vient jouer là le forgeron Goibniu. Les trois passages sont les suivants :

1° *Agallamh na senórack*, l. 6789 et suiv. Cailte va trouver saint Patrice et lui apprend qu'il a été gravement blessé à la jambe à la bataille de Benn Etair (Howth) par le fils du roi de Norvège, Mane : « Conduis-moi, dit-il, à l'endroit où habite Aed Minbrecc d'Assaroe ; sa femme Bébind fille d'Elcmar possède le breuvage de guérison et le remède des Tuatha De Danann ; c'est elle qui possède ce qui subsiste du festin de Goibniu » (*is aicci atá deoch leighis 7 icce Tuaithe dé Danann, 7 is aicci atá in neoch mairis di fleid Gaibnenn*). L'*Agallamh na Senórach* est au plus tôt de la fin du XIIe siècle (Sommerfelt, *Rev. celt.*, XXXVIII, p. 36, n. 3).

2° Book of Lismore f° 23 b a, a. *Is maith do dhealbh 7 t'indeall, ar Patraic, 7 cret connmas sib a rind bur crotha 7 bur ndealbha marsin ? Gach aen robui ic ol fleigi Goibnenn acund, ar si, ni thic saeth na galar friu.* « Bonne est ta forme et ta tenue, dit Patrice ; mais comment avez-vous pu maintenir à ce degré votre extérieur et votre forme ? — Tous ceux d'entre nous qui ont bu au festin de Goibniu, dit-elle, n'ont jamais subi de peine ni de maladie. »

3° Book of Fermoy f° 111 et suiv. (v. Todd, *R. Ir. Acad. Proceed.*, *Ir. Mss. Ser.*, p. 46). Manannan mac Lir choisit pour les chefs des Tuatha De Danann des habitations souterraines où ils puissent se cacher ; par « l'incantation de présence » il les rend invisibles, et il les nourrit avec le festin de Goibniu, cependant que les troupes sont alimentées par les porcs de Manannan (cf. *Irische Texte*, III, 198 et ss.). Le texte, presque illisible porte à peu près ceci : *7 dorinneadh in feth fiadha tar nach faici na flaithi 7 fleadh Goibninn gan aeis gan ure[hr]a dona hardrighaibh 7 muca Manannain re marbad 7 re marthain dona miledhaibh* [1].

On ne voit pas sur quoi d'Arbois de Jubainville s'appuie pour soutenir, après Todd (loc. cit.) que le festin du forgeron Goibniu était un festin de bière, d'une bière dont il avait le secret et qui était la boisson des immortels. Du moins une conclusion de ce genre paraît jusqu'à plus ample informé assez téméraire. D'Arbois

1. Je dois communication du texte du Book of Lismore et de celui du Book of Fermoy à l'obligeance de mon ami le Dr Best.

y avait été conduit par un rapprochement, très contestable, de Goibniu et d'Héphaistos. Même si elle était acquise, il y aurait lieu de se demander si le rôle attribué à Goibniu ne résulte pas d'une influence scandinave. Les rapports des deux peuples, prolongés pendant plusieurs siècles, n'ont pas été sans modifier les mœurs et les idées de l'un et de l'autrre. Plus d'un trait a été introduit dans l'épopée irlandaise sous l'influence du christianisme. On devrait pouvoir y retrouver aussi la trace de traditions et d'usages venus de Scandinavie, et non moins que la vie sociale, la mythologie contient sans doute des éléments d'emprunt. Il y a là un vaste sujet, qui après les travaux d'hommes comme Bugge, attend encore une étude d'ensemble. Il avait tenté jadis le regretté Duvau ; il mérite d'être repris par un jeune philologue qui se serait familiarisé avec les deux littératures.

M. Dumézil serait homme à poursuivre l'entreprise avec succès. S'il s'est révélé celtiste encore novice, il a tout le temps d'acquérir l'expérience nécessaire. Sa thèse a charmé les juges par les promesses qu'elle renferme autant que par l'affirmation d'un talent personnel ; ils y ont vu la marque d'un esprit vigoureux qui s'attaque vaillamment aux problèmes, qui sait composer, et qui sait écrire. Tant de qualités rachetaient certains défauts et leur méritaient l'indulgence. M. Dumézil a obtenu la plus haute mention dont les juges disposaient. Ceux-ci lui ont fait confiance : ils ont tout lieu d'espérer que dans la suite de sa carrière il ne les démentira pas.

J. Vendryes.

IV

Edmund Curtis, *A history of mediaeval Ireland from 1110 to 1513*. London, Macmillan and Co. 1923. viij-436 p. 8°. 21 sh.

L'activité scientifique de l'Irlande, pendant les temps troublés qu'elle a traversés dernièrement, est pour ses amis un sujet d'admiration. A ne s'en tenir qu'à l'histoire proprement dite, après l'ouvrage de M. Eoin MacNeill et celui de Miss Hayden et de M. O'Moonan, dont la *Revue Celtique* a parlé (t. XXXIX, 74 et XL, 179), voici de nouveau un volume, dû à la plume du Prof. Curtis, de Trinity College. Il se limite au moyen âge. Pour la période qu'on pourrait appeler « normande » dans l'histoire d'Irlande, M. Curtis avait un devancier en la personne de M. Goddard

Orpen, auteur d'une *Ireland under the Normans* (*1166-1333*), qui est un excellent livre, encore qu'un peu trop partial dans le sens anglais. Mais pour la période qui s'étend de 1333 à 1500, il n'avait pas de modèle à suivre ; il devait tirer ses documents de recherches personnelles et compter sur sur son propre talent pour les mettre en œuvre. Le résultat qu'il a obtenu lui fait grand honneur. Il a donné de ces quatre siècles d'histoire d'Irlande une description précise, appuyée sur une connaissance directe des faits et sur une critique minutieuse des sources. Sans doute, on ne trouve pas dans son livre le charme et l'aisance du style, la force entraînante et persuasive, la hauteur de vues qui font le rare mérite des *Phases of Irish History*. Il fait sentir la différence qui sépare le discours prononcé, encore vibrant de flamme oratoire, du livre d'érudition, patiemment composé dans le silence du cabinet. Mais l'ensemble est solide et plein.

Les limites entre lesquelles M. Curtis s'est enfermé sont un peu flottantes. On pourrait le chicaner sur la date de 1110, d'où il fait partir son étude. Cette date n'est marquée par aucun événement important de l'histoire d'Irlande. Puisqu'il voulait embrasser dans son livre la période qui précède immédiatement l'arrivée des Normands, il devait remonter, semble-t-il, jusqu'à la mort de Brian Boroimhe. La date de 1014 marque le « first Irish revival » : c'est à la fois la fin de la puissance scandinave et l'apogée d'une politique nationale. Brian Boroimhe fut le premier *ard ri* dont le pouvoir s'étendait sans conteste à l'île entière, le premier qui ait réussi à réaliser l'unité du pays sous un « imperator Scotorum », comme il se proclamait lui-même dans une note insérée en 1002 au folio 16 b du vénérable Book of Armagh. L'œuvre de Brian Boroimhe fut éphémère ; elle put à peine se maintenir sous son successeur immédiat, Malachy II, qui avait été longtemps son compétiteur ; et les cent cinquante ans qui suivent sont remplis par de vains efforts en vue de sauvegarder l'unité nationale sous un chef unique ; chaque « roi suprême » (*ard ri*) ne fut qu'un « roi avec opposition » (*ri co freasabhra*). Dans cette lutte entre le roi suprême et ceux qui lui disputaient ce titre, il y eut des péripéties variées. Certains rois suprêmes, comme Turlough O'Connor (1118-1156), eurent une autorité plus ferme et plus étendue que d'autres. Mais les luttes intestines duraient toujours et, à l'arrivée des Normands, favorisèrent singulièrement ces derniers.

La période de 1014 à 1172 est instructive en ce qu'elle fait ressortir les côtés faibles des institutions politiques de l'Irlande. On a expliqué de bien des façons le succès des Normands. On a invoqué

l'effet de la bulle *Laudabiliter*, qui a pu jouer un certain rôle, à supposer qu'elle soit authentique[1]. Pour une fois que le Saint-Siège a été occupé par un Anglais, pendant cinq ans seulement dans toute l'histoire, l'Angleterre en a profité pour s'assurer des droits à la conquête de l'Irlande. On reconnaît là l'esprit politique des Plantagenêts. Mais les bulles d'un pape n'ont jamais été assez puissantes pour transformer le sort d'une nation bien organisée. Aussi bien en France qu'en Angleterre, les rois ont eu souvent maille à partir avec le pape. Henry II fut excommunié par Alexandre III, le successeur d'Adrien IV : mais cela ne modifia pas sa politique et il fut assez habile pour ramener finalement le pape à la seconder. La politique des Capétiens ne fut pas atteinte par les excommunications lancées contre Philippe IV, contre Louis VII, même contre ce pauvre diable de Robert Ier. Il y a vraiment entre la France ou l'Angleterre et l'Irlande une différence, qui peut s'expliquer seulement par des raisons internes et profondes.

M. Curtis en indique une dans la phrase suivante : « all through mediaeval times, the Gaelic leaders were rather battle leaders that statesmen and romanticists rather than realists » (p. 4). C'est parfaitement juste. La royauté suprême de Brian Boroimhe ne doit pas faire illusion ; elle fut aussi accidentelle qu'éphémère. Brian Boroimhe obtint le succès d'un joueur heureux : il eut pour lui qu'il luttait contre des étrangers ; cela explique qu'il ait réussi à grouper momentanément toutes les forces nationales. Mais une fois l'étranger écrasé, les luttes reprirent entre les princes irlandais ; chacun d'eux nourrissait le rêve de devenir *ard ri*, de pouvoir s'appeler *imperator totius Hiberniae* ; mais ce n'était que l'ambition d'un titre et non la poursuite d'un grand dessein. On a dit que l'Irlande avait été ruinée par la guerre, parce que la guerre était l'occupation habituelle de ses princes. Ceux-ci étaient à la vérité bien plus occupés de bataille que de guerre. La lutte était pour eux un sport qui flattait leur vanité ou satisfaisait leurs appétits ; ce n'était pas un effort concerté en vue de l'accomplissement d'un plan continu. Dans la turbulence de ces soldats, on ne découvre pas de sens politique.

L'état du pays favorisait l'émiettement des forces. La population vivait disséminée dans les campagnes. Il n'y avait pas de villes. Les villes furent des créations des Scandinaves, et plus tard des Anglo-normands ; elles restèrent en majorité peuplées d'étrangers. On sait quel rôle joua la capitale dans la formation de l'unité fran-

1. Cf. *Rev. Celt.*, t. XL, p. 225.

çaise. Or il n'y avait pas de capitale en Irlande. Bien mieux, les rois suprêmes n'avaient pas de demeure qui leur fût propre. Ils tenaient leur cour dans des châteaux répandus à travers le pays. Mais le Kincora de Brian Boroimhe ne ressemble en rien au palais royal de Saint-Louis ou de Charles V, symbole de la monarchie française. Aux temps légendaires, les différentes provinces de l'Irlande avaient eu des résidences royales comme Cruachan, Ailenn ou Tara (Temair Breg). Ces demeures étaient, au XIIe siècle, depuis longtemps désertées. La tradition y voyait des repaires du paganisme, et attribuait leur ruine au triomphe de la foi nouvelle. Le clergé irlandais, confiné dans les besognes ecclésiastiques ou intellectuelles, ne seconda jamais les desseins d'un monarque que dans la mesure où ils servaient l'Eglise. On y compte bien un Malachie, puissante figure de réformateur religieux comparable à notre saint Bernard ; mais on n'y voit pas de Suger, digne ancêtre des Sully, des Richelieu, des Mazarin.

La législation irlandaise était néfaste à l'organisation d'un pouvoir régulier. Le droit successoral reposait sur le partage de la propriété familiale entre les membres de la *derbfine* (v. d'Arbois de Jubainville, *la Famille celtique*, p. 14). Comme la royauté n'était pas divisible, tous les membres de la *derbfine* pouvaient prétendre à en hériter ; chacun d'eux était, comme on disait, *rigdamna*. Et c'était l'élection qui assurait entre les *rigdamnai* la succession au trône. On conçoit qu'un pareil système ait entrainé des désordres constants, suscité des intrigues, engendré des batailles, surtout chez ceux qui étaient sur le point de sortir de la *derbfine* et par suite de perdre leur qualité d'héritier éventuel. Pendant tout le moyen âge, l'Irlande est la proie de familles rivales qui ont toutes des droits à faire valoir ou des vengeances à exercer. C'est la discorde élevée à la hauteur d'une institution. De là, des rivalités comme celle du Siol Cholmáin et du Siol Aeda Slane pour la possession de Tara, des Eoganachta et des Dal Cais pour la royauté de Cashel. Il est de ces rivalités qui durèrent jusqu'aux temps modernes. Celle du Cenel Conaill et du Cenel Eogain dans l'ancien royaume d'Aileach se manifeste encore au début du XVIIe siècle : c'est elle qui dans les guerres contre Élisabeth contribua à la ruine des deux familles et à la défaite de la cause nationale.

Pour les raisons qui viennent d'être indiquées, l'histoire d'Irlande est bien loin de présenter la suite qu'on observe dans le développement de l'histoire de France. La courbe en est au contraire singulièrement capricieuse et accidentée. Toutefois, on y constate à certaines époques le retour de circonstances analogues. C'est le

cas à la fin du xve siècle, où la situation rappelle beaucoup celle qui existait au début du xie siècle lors de la bataille de Clontarf. L'influence étrangère était alors à peu près ruinée. L'état de l'Angleterre, épuisée par la guerre des Deux-Roses, offrait à l'Irlande la plus belle occasion qu'elle eut jamais de recouvrer son indépendance. Le pays était prospère et prêt à un essor inconnu jusque là. Il ne manquait pas de chefs pour prendre la tête du mouvement : les O'Neill, les O'Donnell, les O'Brien, les Mac Carthy. Ils étaient, il est vrai, partagés en des groupements rivaux. Mais une famille, celle des Geraldines, réussit à imposer son autorité. De 1478 à 1513, Gearoid Mór, Earl of Kildare, fut l'homme le plus puissant d'Irlande. Le court moment où son étoile pâlit, lors du Poynings' Act de 1495, fut suivi d'une revanche complète. Pendant trente ans, il disposa vraiment de l'avenir du pays. Pourquoi n'en profita-t-il pas ? Pourquoi, dès l'avènement de Henri VII, l'Angleterre put-elle reprendre sa ligne de conduite à l'égard de l'Irlande, et regagner, très habilement d'ailleurs, le terrain perdu ? Les trois derniers comtes de Kildare furent peut-être des « maires du palais », comme on l'a dit, mais des maires du palais auxquels manquait un roi. L'Irlande souffrait de l'absence d'une tradition politique, incarnée dans une institution.

C'est sur le tableau de l'Irlande vers 1500 que s'achève le livre de M. Curtis. C'est un tableau flatteur à tous points de vue, politique, économique, intellectuel et même linguistique. Il est tellement flatteur qu'on a le cœur serré en pensant aux cinq siècles d'épreuves qui attendaient ensuite ce malheureux pays. Aujourd'hui que la roue de Fortune a ramené des conditions favorables à un développement prospère de l'Irlande, il faut souhaiter que les forces contraires auxquelles elle a dû ses malheurs passés soient annihilées à jamais.

J. Vendryes.

V

Rev. Paul Walsh, M. A. *Leabhar chlainne Suibhne*, an account of the Mac Sweeney Families in Ireland, with pedigrees. Dublin, Dollard Printinghouse. 1920. lxiij-141 p. in-12.

C'est un important chapitre de l'histoire d'Irlande que l'abbé Paul Walsh contribue à éclaircir dans ce petit livre. La partie principale en est une édition de texte, d'après le manuscrit 24 P 25

de la R. I. A., p. 125-136. Le texte a été composé, postérieurement à l'année 1532, par un nommé Tadhg mac Fithil ; il traite des ramifications (*craobhsgaoiled*) du clan des Sweeneys, en remontant à celui qui a donné son nom au clan, Sweeney fils de Donnsléibhe, et en suivant les trois branches principales, celles des Mac Sweeney de Fanad, des Mac Sweeney Doe (Mac Suibhne na dtuath) qui habitaient la région comprenant aujourd'hui la baronie de Kilmacrenan, et les Mac Sweeney de Connaught (Mac Suibhne Connachtach), dont les Mac Sweeney Bannagh (Mac Suibhne Baghuineach) formaient un rameau détaché.

Le nom de *Suibhne* est certainement gaélique comme l'a prouvé M. Marstrander (*Miscellany K. Meyer*, p. 342) ; il n'a rien à faire avec le scandinave ou avec l'anglais, comme l'ont cru certains historiens. Mais le clan des Sweeneys est originaire d'Ecosse ; et on y retrouve dès le début du sang étranger mêlé au sang celtique. Leur histoire est même un bon exemple des relations de famille qui s'établirent au moyen âge entre les princes de souche irlandaise et les conquérants scandinaves ou anglo-normands. L'arrivée des Mac Sweeneys en Irlande coïncide avec les expéditions des Gallo-glasses (gall-óglaigh), troupes de soldats de métier, comme l'avaient été jadis les fiana, recrutés parmi les populations d'origine scandinave habitant l'Ecosse (Argyll) et les îles de la côte écossaise. En 1258, Eoin Mac Sweeney, à l'invitation de son gendre Donal Og O'Donnell, arriva en Tyrconnell à la tête d'une troupe de Gallóglaigh ; il en chassa les occupants et devint chef de la région de Fanad. Ce Mac Sweeney était originaire du Cantire ; il était le neveu de Murchad Mac Suibhne, petit-fils par sa mère Beanmidhe du fameux roi de Connaught Turlough O'Connor (Toirrdhealbhach Mór O'Conchubhair). Murchad était lui-même un chef de bandes venu d'Écosse ; en 1267, d'après les Quatre Maîtres il fut fait prisonnier dans la région d'Umall (co. Mayo) et livré au comte d'Ulster Walter de Burgo qui le mit à mort. Pour Donal Og O'Donnell, c'était un Irlandais ; mais il avait été élevé en Ecosse et c'est là qu'il épousa en premières noces Catrione Mac Suibhne. Le *Leabhar chlainne Suibhne* s'étend assez longuement sur les exploits d'Eoin Mac Sweeney, *Eoin na Laimhe Maithe* (Eoin à la main bonne), *Eoin na n -ingnadh* (Eoin des merveilles) ou *an Ridire buidhe* (le cavalier jaune), comme on l'appelait. Venu en conquérant de la côte voisine, il légua à son clan les traditions de vie aventureuse d'un condottiere. Le clan des Sweeneys eut un rival dans le clan des Sorley (descendants du roi des Hébrides Sumarlidi), qui dès le début du XIIIe siècle s'était installé sur les côtes de l'Irlande pour y vivre de rapines et de conquêtes.

L'abbé P. Walsh a joint au texte irlandais une traduction anglaise. Il l'a fait précéder d'une introduction, qui contient un résumé de l'histoire des Mac Sweeney complétée par des données tirées d'autres textes, et d'une analyse détaillée du Manuscrit 24 P 25. A la suite du texte, il publie des fragments de généalogies se rapportant aux Mac Sweeney. Elles sont tirées du Book of Lecan, du Book of Ballymote, des Books of genealogies de Dubhaltach Mac Firbhisigh et d'O'Clery. Un bon index des noms propres termine le tout.

J. VENDRYES.

VI

Cecile O'RAHILLY, *Ireland and Wales, their historical and literary relations.* London, Longmans Green and C°, 1924, viij-154 p. 8°. 7 sh. 6 d.

A l'Eisteddfod Genedlaethol, qui avait lieu à Barry au mois d'Août 1920, Miss Cecile O'Rahilly obtenait un premier prix pour un travail « on the Relations between Ireland and Wales from 1055 to 1200 A. D. ». L'auteur, Irlandaise de naissance, formée à l'étude de l'irlandais par son frère, le professeur de Trinity College et à celle du gallois par des maîtres tels que MM. Lloyd Jones, Gwynn Jones, Sir John Morris-Jones, et Ifor Williams, était bien préparée à tirer parti des deux principales philologies celtiques. Elle n'a eu qu'à développer l'essai couronné à l'Eisteddfodd pour composer un ouvrage d'ensemble, où les relations historiques et littéraires de l'Irlande et du Pays de Galles sont étudiées depuis les temps les plus anciens.

L'ouvrage comprend trois chapitres. Dans le premier, intitulé « Goidels and Brythons », l'auteur oppose la thèse de Rhys à celle de Zimmer sur la route qu'ont suivie les Goidels pour pénétrer en Irlande, et elle conclut en faveur du dernier Il n'est pas douteux que Rhys s'est trompé en reportant tous les établissements d'Irlandais en Grande-Bretagne à l'époque d'une occupation gaélique antérieure à l'arrivée des Bretons. Mais Zimmer exagère quand il affirme que la seule voie d'accès du continent en Irlande était par les ports de l'Atlantique. De tout temps on put sans doute s'embarquer pour l'Irlande de l'embouchure de la Gironde ou de la Loire ; Tacite le dit en propres termes (*Hibernia... Gallico mari*

opportuna, Agr. 24)[1]. Mais les gens qui habitaient le bassin de la Seine, de la Somme ou de l'Escaut, pouvaient choisir de préférence un itinéraire par la Manche et la Grande-Bretagne (cf. d'Arbois de Jubainville, *R. Celt.*, XXX, 212). Les deux routes ont dû être connues et pratiquées de toute antiquité ; elles étaient chacune plus ou moins sûre, plus ou moins commode, suivant les saisons, suivant aussi les motifs du voyage et les circonstances politiques. Pour décider par où les Goidels ont passé en Irlande, il faudrait savoir d'abord d'où ils venaient ; si c'est de la Gaule occidentale ou bien d'Espagne, il est évident qu'ils n'ont pas eu à traverser la Grande-Bretagne. Mais cette question est secondaire, dans l'étude des rapports entre Goidels et Bretons. Quel que soit le chemin par lequel les Goidels sont arrivés en Irlande, il a pu y avoir des Irlandais en Grande Bretagne avant l'arrivée des Bretons. Le bras de mer situé entre les deux îles est une excellente voie de communication ; sur trois points au moins, la vue porte d'un rivage à l'autre, et la côte de Grande-Bretagne avec ses promontoires devait attirer les coureurs d'aventures en quête de terres nouvelles à conquérir. L'histoire des peuples celtiques, dans les îles comme sur le continent, est celle des gens turbulents, à l'esprit migrateur. Il y eut des déplacements constants, des expulsions et des substitutions de peuples jusqu'au jour où les progrès de la civilisation permirent une stabilisation relative en substituant le commerce à la rapine. Le déplacement des Dési de la région de Meath (dans le sud de l'Irlande et de là plus tard en Mynyw est un de ceux dont l'histoire a le mieux gardé le souvenir ; mais il dut y en avoir bien d'autres. Il ne faut pas parler d'une expédition d'Irlandais en Grande Bretagne comme on parle de l'expédition d'Egypte ou de la guerre du Mexique. Aussi loin que l'on remonte dans le passé, les relations furent constantes entre les deux rives de la mer d'Irlande, et de caractère pacifique et commercial autant que belliqueux ; on ne recourait aux armes que pour vider des différends ou venger des injures. La tradition irlandaise fourmille de souvenirs d'échanges variés. Il est bien fâcheux que Tacite ne nous ait pas transmis le nom de ce roitelet d'Irlande, exilé en Grande-Bretagne, qu'Agricola avait rencontré et qu'il gardait auprès de lui *specie amicitiae in occasionem*. Nous le retrouverions peut-être, lui ou quelqu'un des siens, parmi ceux dont les exploits défraient la légende épique. Il s'intercalerait entre Labraid Loingsech, les fils d'Usnech et ce Coirpre Musc qui avait apporté de Grande-

1. Sur la présence à Bordeaux d'un Breton d'Eboracum, voir *Rev. des Études Anciennes*, t. XXIV, p. 236 (cf. *Rev. Celt.*, XL, p. 476).

Bretagne le premier chien bichon en Irlande (v. *Sanas Cormaic*, s.u. *mug-éme*). De ce que l'histoire fournit, on est en droit de présumer la préhistoire.

C'est à l'histoire qu'est consacré le second chapitre de Miss O'Rahilly. Le sujet n'était pas neuf, ayant été touché à plusieurs reprises par des maîtres éminents comme d'Arbois de Jubainville et Zimmer, Kuno Meyer et M. J. Loth. L'auteur ne semble apporter aucune découverte personnelle ; mais l'exposé qu'elle donne est bien composé, judicieux et nourri de faits. Quelques détails seulement sont à relever. Les vies de saints irlandais doivent être citées aujourd'hui dans l'édition C. Plummer ; par exemple p. 38, n. 6, la *Vita Albei* appelait un renvoi à V. S. H., t. I. p. 46-47. P. 70, ce qui est dit de Sitric dans le Book y Tywyssogion (*Red Book of Hergest*, t. II, p. 264), se rapporte à la bataille de Clontarf ; le Leinster y est appelé *Largines*. P. 73, faute de s'être reportée à l'édition de M. J. G. Evans, l'auteur paraît avoir mal compris un des vers qu'elle cite du Book of Taliesin. Il faut lire *gynhon dulyn* (et non *gynhen*) où *Gynhon* désigne les Danois ; c'est un pluriel formé sur *Gynt*, du latin *gentes*, comme M. J. Loth l'a montré (*Rev. Celt.*, t. XX, p. 203). D'ailleurs les Danois étaient parfois unis aux Saxons contre les Bretons (*llu a seis, eil o ynt*, B. Tal., 31, 11 Ev.). Les alliances entre les peuples se faisaient et se défaisaient suivant les circonstances et subirent de tout temps de nombreuses vicissitudes : à la bataille de Camlann en 537, Medrawt avait des Saxons et des Irlandais comme alliés. Les faits historiques les plus saillants, sur lesquels Miss O'Rahilly insiste avec raison de préférence, sont au moyen âge l'évangélisation de l'Irlande par des Bretons et les rapports religieux des deux pays, les épisodes de la vie et du règne de Gruffydd ab Cynan, et le rôle des éléments gallois dans la conquête anglo-normande de l'Irlande. Miss O'Rahilly poursuit son étude jusqu'aux temps modernes, même contemporains ; après plusieurs siècles pendant lesquels les deux peuples restèrent étrangers l'un à l'autre, elle note qu'en ces dernières années la question d'Irlande a éveillé dans certains milieux gallois un intérêt qui devrait s'accroître encore.

Le troisième chapitre est consacré aux relations littéraires entre le pays de Galles et l'Irlande. Il présente une difficulté générale, que Miss O'Rahilly ne dissimule pas et qui souvent contraint le lecteur à susprendre son jugement. Les rapports ayant été constants entre les deux pays, on peut hésiter à expliquer les ressemblances entre leurs littératures par une communauté originelle ou bien par des contacts ultérieurs. Le plus souvent toutefois, c'est la seconde

hypothèse qui est la plus vraisemblable. Les ressemblances du *Kat Godeu* de Taliesin et du poème d'Amairgen mac Mil (Nutt, *Voyage of Bran*, II, p. 84 et ss.) ne peuvent guère s'expliquer que par un emprunt, comme le suppose le Dr J. G. Evans ; et l'on sait combien l'influence irlandaise se manifeste dans les Mabinogion et les récits connexes (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXXII, 436). Cette influence s'est même souvent exercée par des emprunts livresques : les noms propres irlandais estropiés dans Kulhwch et Olwen (W. B., col. 460, l. 26 = R. B., p. 106, l. 18) ont évidemment été tirés d'un manuscrit : *a cuychwr mab nes a chubert m. daere a phercos m. poch a lluber beulbach a choruil beruach* ; ces lignes contiennent les noms des héros irlandais *Conchobar mac Nes*, *Curoi mac Daire*, *Fergus mac Roich*, *Loegaire Búadach* et *Conall Cernach*. L'épisode de la « maison brûlante » dans le mabinogi de *Branwen* se retrouve en Irlande dans plusieurs récits : *Mesca Ulad*, *Orgain Dind Rig*, *Boroma*. Le fait a été signalé depuis longtemps (v. J. Loth, *R. Celt.*, XI, 345). Un rapprochement peut être aussi établi entre les porcs venus de l'autre monde au début du mabinogi de *Math* et les porcs de Mag Mucraime (*R. Celt.*, XIII, 448 et XV, 470 et E. Gwynn, *the Metrical Dindshenchas*, III, 382 ; cf. *Ériu*, II, 177 n. 1) ; et il y en a bien d'autres. Le poème du Book of Taliesin sur Corroi m. Dayry, qui n'est pas antérieur à la première moitié du XIIe siècle (v. J. Loth, *R. Celt.*, XXI, 55), contient des allusions à des épisodes de la vie légendaire de Curói, La mention d'une expédition dans les régions du Midi (*Mab Davry dalei lyw ar vor debeu*) se retrouve dans un poème irlandais publié par K. Meyer (*Z. f. Celt. Phil.*, III, 38 : *rochroid descert domain, cath Conchend roblogaig Curúi dar MuirRobuir*) ; cf. Thurneysen (*Z. f. Celt. Phil.*, IX, 232), d'après lequel le poème irlandais en question ne remonte pas plus haut que le XIe siècle. Ce rapprochement a échappé à Miss O'Rahilly. Il lui a échappé également que le mot *mabinogi* a été étudié par M. J. Loth dans la *Rev. Celtique*, t. XXXII, p. 421, et que le *Mabinogi Jesu Grist* a été édité par Miss Mary Williams dans la même revue, t. XXXIII, p. 184 et ss. L'explication du mot par une corruption de l'irlandais *mac ind óg* [1] est purement fantaisiste et ne méritait pas d'être mentionnée. — Le chapitre se termine par une liste des mots empruntés par l'irlandais au brittonique et par le gallois à l'irlandais. L'une et l'autre pourraient être modifiées ; on doit par exemple ajouter à la seconde *cogail* (cf. irl. *cucel*, *cuigel*, Pedersen *Vgl. Gr.*, I, 239).

1. Sur ce nom, voir Thurneysen, *Helden- und Konigsage*, I, p. 598, n. 5.

mais en retrancher *techu*, qui remonte à une formation sigmatique : gall. *techu* est à irl. *techim* comme lat. *quaeso* à *quaero*, *uso* à *uideo*, etc.

J. Vendryes.

VII

S. Feist. *Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache*, 2te Auflage, Halle, 1923. xv-448 p. 8°.

Nous avons précédemment annoncé la première livraison de cet ouvrage, parue en 1920 (v. *Rev. Celt.*, XXXVIII, p. 185). L'ouvrage est aujourd'hui complet, muni d'une préface, d'un tableau des abréviations et d'une liste assez copieuse de corrections et additions. A tous les mérites signalés dans le compte rendu des 96 premières pages, ajoutons que les mots gotiques sont toujours accompagnés des mots grecs qu'ils traduisent, et en outre que M. Feist a fait place dans cette seconde édition aux mots du gotique de Crimée et en dehors du texte de Wulfila à tous les mots qui sont donnés comme gotiques (par exemple à ceux que contient l'épigramme de l'*Anthologia Latina* I, 221, 285, et aux noms des runes). Il fournit ainsi aux travailleurs un dictionnaire complet du gotique, pourvu des donnés étymologiques les plus récentes.

Voici quelques observations qui touchent principalement au celtique : P. 100, s. u. *faihu*, ajouter l'exemple de l'irlandais *crod* qui de « troupeau, bétail » a passé au sens de « fortune, richesse » et même de « salaire » (*R. Celt.*, XXXIII, 503). — P. 117, s. u. *fodr*, ajouter as. devant *fodor*. — P. 143, sur irl. *noib*, voir Meillet, *Z. f. celt. Phil.*, X, p. 309. — P. 156, sur *ga-wigan*, voir maintenant Meillet, *Mélanges Charles Andler*, p. 249 et ss. — P. 159, les formes celtiques irl. *indé* (*indhé* n'est qu'une mauvaise graphie), gall. *doe* « hier » peuvent s'expliquer phonétiquement ; cf. Meillet *Mém. Soc. Lingu.*, XI, p. 317. — P. 176, s. u. *hakuls*, le grec νάκος signifie « Vliess » et non « Fell ». — P. 178, s. u. *halja*, le mot *cuile* est déjà vieil-irlandais (*cuilae* gl. colina, Sg. 51 b 5). — P. 179, s. u. *hamfs*, au cas de lat. *campus* « plaine » gr. καμπή « courbure », polon. *łąka*, lit. *lanka* « vallée » et *leñkti* « courber », lat. *anerae* « vallée » gr. ἄγκος, all. *Anger* et skr. *aṅkáḥ* « courbure », joindre gaul. *nante* gl. ualle, gall. *nant* « ruisseau » et skr. *námaḥ* « courbure, hommage ». — P. 195, s. u. *hleiþra*, lire ἄροτρον. — P. 209, sur le breton *gwiniz*, voir maintenant J. Loth, ci-dessus, p. 193 et ss. — P. 217, l'hypothèse d'un emprunt de got. *idreiga*

à l'irlandais est insoutenable. Mais il ne faut pas dire p. 216 que l'irlandais *aithrige* « pénitence » dérive de *'ate-preko-* ; ce mot a été expliqué autrement par M. Pedersen (*Vgl. Gramm.*, I, 177 et II, 594) ; par suite il n'est pas impossible que *idreiga* et *aithrige* soient étymologiquement apparentés. — P. 249, s. u. *ligrs* rappeler angl. *lair* « tanière ». — P. 251, les deux verbes *liugan* peuvent être ramenés à une origine commune, à condition d'imaginer comme sens premier « serment, promesse ». Le sens dérivé de « promesse trompeuse, faux serment » (d'où *liugan* « mentir ») pourrait s'expliquer comme dans le cas de la racine **mei-* qui de « échanger » (got. *gamains*, *maiþms*, lat. *mūtuus*) a passé au sens de « tromper » (got. *maidjan*) ; cf. encore peut-être gallo-lat. *cambiare* « échanger » à skr. *kapaṭam* « tromperie ». La dérivation péjorative s'expliquerait mieux encore si les mots *liuga*, *liugan*, etc. étaient en germanique un emprunt au celtique, comme l'enseignait d'Arbois de Jubainville, *Mém. Soc. Lingu.*, VII, 292. — P. 256 et p. 266, le vieil-anglais *mál* n. « Merkmal » est à la fois cité sous *maile* et sous *mel*. En fait, ces deux formes peuvent être étymologiquement parentes ; cf. **leid-* et **led-* dans v. isl. *leit* pl. *litom* et dans got. *letan*. — P. 264, s. u. *maþl*, ajouter all. *Gemahl*. — P. 264-265, s. u. *maürgins*, rappeler les noms pour « matin » et « demain » en celtique, irl. *amáireach*, gall. *bore* et *yfory*. — P. 285, sur got. *niuta*, *nuta* et irl *Nuadu*, voir *R. Celt.*, t. XXXIX, p. 384. — P. 289, le renvoi à Bréal *M. S. L.*, VII, 444, porte sur le mot *plapja* et non sur le mot *plinsjan*. — P. 319, *andsitan*, ἀνασείειν, signifie » Rücksicht auf etwas nehmen, scheuen » plutôt que « fürchten ». — P. 364, sur *indulgeō* rattaché au gotique *dulgs* etc., et non au gotique *tulgus*, v. maintenant *R. Celt.*, t. XL, p. 429. — P. 382, s. u. *þulan*, supprimer le latin *tolo* qui n'existe pas. — P. 387, s. u. *uf-bauljan* noter que *bolach* est déjà vieil-irlandais (gl. impetiginem, genus scabiei, dans Reg. 215, in *Thes. Pal. hib.* I, 1). — P. 388, le latin *flāuos* n'a probablement pas un *a* ancien ; il remonte à un ancien **bhlōwo-*, si l'on compare *flōrus* (Meillet-Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, p. 107), et ainsi se laisse plus aisément rapprocher de l'allemand *blau* issu de **bhlewos*. — P. 430, lire *bi-windan*.

On sait que M. Thurneysen, ayant revu l'ouvrage de M. Feist au point de vue de l'étymologie celtique, a enrichi cette seconde édition de nombreuses observations personnelles. Il convient de les recommander à l'attention des celtistes.

J. Vendryes.

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Nouvelles académiques. — II. A propos des graffites de la Graufesenque. — III. Encore le nom des Germani. — IV. Indo-européens et Finno-ougriens. — V. Mélanges Charles Andler. — VI. Le soixantième anniversaire de M. Wilhelm Streitberg. — VII. La leçon d'ouverture de M. A. G. van Hamel. — VIII. Étymologies de M. Niedermann. — IX. Hibernia, insula sanctorum. — X. Articles de l'abbé P. Walsh sur l'histoire d'Irlande. — XI. Basque, celtique et scandinave. — XII. Ouvrages de la collection *Cyfres y Werin*. — XIII. La Marie de Brizeux. — XIV. Un monument à Bleimor. — XV. Vacance au musée d'Antiquités de Dublin. — XVI. Livres nouveaux.

I

Dans sa séance du 16 mai 1924, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a élu membre ordinaire notre collaborateur M. Antoine Meillet par 23 voix sur 34 votants. M. Meillet remplace M. Ernest Babelon, le numismate dont les travaux ont été plus d'une fois mentionnés dans cette Revue (v. t. XVIII, p. 113 ; t. XXII, p. 253 ; t. XXIII, p. 361 et 371).

M. Camille Jullian, l'historien de la Gaule, qui appartient à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres depuis de longues années déjà, a été élu par l'Académie française pour occuper le fauteuil de Jean Aicard. Il y a été reçu le 13 novembre 1924 par M. Eugène Brieux. Dans son discours de réception, consacré suivant l'usage à l'éloge de son prédécesseur, M. C. Jullian ne pouvait manquer de rappeler les démêlés que le poète toulonnais eut avec le Félibrige. Il l'a fait en termes excellents, et le jugement qu'il a rendu s'inspire d'une haute sagesse. Citons-en seulement deux considérants :

« Il y a pour les langues, comme pour les nations et pour les croyances, des crises de fatigue et de déclin. Mais... des langages

qu'on croyait endormis ont proclamé leur gloire. De l'avenir d'un idiome, pas plus que de celui d'une foi ou d'une patrie, personne ne sait rien, et la science n'a qu'à se taire sur la loi du lendemain... »

« Faire mourir une langue ! mais c'est pécher contre la vie sociale. Une langue nous apporte les idées et les sentiments de nos ancêtres, elle nous conserve les nôtres, elle les répète aux êtres qui viennent de nous. Elle est le lien moral par lequel le crépuscule de la journée humaine qui finit se rattache à l'aurore de celle qui commence. »

Ce sont là des idées familières aux linguistes français. Elles peuvent être propagées sans danger dans un pays comme le nôtre, où le culte des idiomes provinciaux se concilie fort bien avec celui de la grande patrie et par suite ne saurait en rien, comme l'ajoute M. C. Jullian, compromettre l'unité nationale.

II

Dans sa séance du 10 octobre 1924, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a accordé une subvention de 5.000 francs à M. l'abbé Hermet, curé de l'Hospitalet (Aveyron) et chanoine du diocèse de Rodez, pour la continuation des fouilles de la Graufesenque.

Outre l'étude d'ensemble qu'en a donnée M. J. Loth à la *Revue Celtique* (ci-dessus, p. 1-64), les graffites publiés jusqu'ici par l'abbé Hermet on fait l'objet de deux articles qui ont paru dans la *Revue des Études anciennes*, t. XXVI, p. 73-77 sous la signature G. Dottin et dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*, t. XXV, p. 34-43, sous la signature J. Vendryes.

En même temps, M. O. Bohn, professeur à l'Université de Berlin, consacrait une étude à ces mêmes graffites dans *Germania. Korrespondenzblatt der römisch-germanischen Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts*, 1924, Heft I, p. 19-27. L'objet de cette étude est de dégager, plutôt que de résoudre, les problèmes nouveaux que, du point de vue archéologique, pose la publication de l'abbé Hermet. Neues Wissen führt in neue Probleme : ainsi conclut M. Bohn. L'examen des considérations qu'il présente s'impose à tous les archéologues.

Sur l'interprétation des noms de vases, M. Bohn se rencontre à plusieurs reprises avec les auteurs des articles précités. Toutefois, ce qu'il dit de *licuias* ou d'*inbrataria* doit être rectifié et il se

trompe sur le mot *uxedia* qu'il prend pour la corruption d'un grec ὀξείδιον, alors que M. J. Loth a prouvé qu'il ne s'agit pas d'un nom de vase (ci-dessus, p. 41). Au sujet du mot *duprosopi* il reprend l'hypothèse de l'abbé Hermet qui y voyait le grec διπρόσωπον, mais il ajoute un point d'interrogation sur la significa- d'un pareil terme. Or, notre ami M. Hubert nous écrit qu'il connaît, en provenance sinon de la Graufesenque du moins de Lezoux, des vases ornés de deux têtes auxquels l'épithète de διπρόσωπον convient parfaitement. Cette déclaration est assez troublante, d'autant plus que de tous les noms de vases de la Graufesenque, le mot *duprosopi* était le seul qui parût indubitablement, celtique. Si la celticité en est maintenant contestée, tous les noms de vases se trouveraient être d'origine latine ou grecque. Mais il reste une difficulté qui est grave : c'est la représentation par V de l'iota grec. Aucun fait celtique ne peut l'expliquer. Tout au plus faudrait-il admettre que par un phénomène d'étymologie populaire, les potiers gaulois, auxquels le mot grec διπρόσωπον ne disait rien, l'eussent transformé en *duprosopi* sous l'influence de leur mot *dubro-* « eau ». Il faut sans doute attendre de nouvelles trouvailles pour se prononcer.

D'autre part notre ami M. Niedermann, le savant linguiste de l'Université de Bâle, nous signale que le terme *panna* était déjà connu par une glose (*C. Gl. Lat.*, II, 595, 45), mais avec une acception particulière : trulla, panna, cacha, id est ferrum unde parietes liniunt. Aux références données dans le *Bulletin de la Soc. de Linguist.* (t. XXV, p. 41) sur le traitement du groupe κυ dans les mots latins, il ajoute Solmsen, *Glotta*, III, 241 et ss. et Eckinger, *die Orthographie lateinischer Wörter in griechischen Inschriften*, p. 123 et ss.

III

A propos de l'analyse qui a été faite dans la *Revue Celtique*, t. XL, p. 495 et suiv., de l'article de M. Hartmann sur le nom des *Germāni*, M. Carcopino, qui n'a pu connaître cet article, pas plus que celui de M. Feist, à cause des difficultés de relations avec l'Allemagne en 1920, nous signale les graves objections qu'il aurait à y faire.

« M. Hartmann, écrit-il, a été guidé par des a priori qui n'ont rien de scientifique en reprenant la théorie des « echte Galli », les « Gaulois purs ». Cette théorie se heurte en tous cas à un texte

qu'il ne parait même pas connaître, l'extrait des Fastes Capitolins, où il est question, pour l'année 222 av. J.C., d'un triomphe remporté *de Germ(anis)*. On n'aurait que la ressource d'imaginer une interpolation. Mais c'est vraiment trop commode. Et quand cela serait ? L'interpolation sur la pierre n'est pas facile ; et si la gravure de l'inscription est au plus tard de l'an 12 av. J.C., le libellé remonte au moins au début du Ier siècle, bien avant César. Et cela suffit à ruiner la thèse de M. Hartmann. »

IV

Sous le titre *Arier und Ugrofinnen* (Göttingen, 1922, viij-262 p. 8°), M. Hermann Jacobsohn a publié un livre fort instructif en renouvelant un sujet déjà ancien. Il s'agit des rapports linguistiques entre le groupe indo-européen et le groupe finno-ougrien. On savait depuis les beaux travaux de Vilhelm Thomsen, *Den gotiske Sprogklasses indflydelse på den finske* (Copenhague 1869) et *Beröringer mellem de finske og de baltiske Sprog* (ibid. 1890), quelle influence certaines langues indo-européennes avaient exercée sur le finnois et quel profit il y avait à l'étudier. Ainsi, le finnois, qui conserve remarquablement les anciennes finales, garde intacts aujourd'hui encore des traits que la flexion du gotique et du vieux-haut-allemand avait déjà perdus. La comparaison entre les deux langues fournit ainsi un témoignage sur la date et la succession de certains développements phonétiques. M. Jacobsohn étend son enquête à l'ensemble des langues finno-ougriennes et fortifie d'une solide érudition les conclusions qu'il en tire. Il étudie successivement le vocalisme des plus anciens emprunts qu'a faits le finno-ougrien aux langues aryennes, baltiques et germaniques, puis le système des gutturales dans les emprunts à l'aryen ; il recherche ensuite les traits caractéristiques de l'iranien primitif dans les vieux mots empruntés, et enfin il étudie les mots d'emprunt de date plus récente. Tous ces emprunts supposent un contact prolongé pendant de longs siècles et quelques-uns remontent peut-être à l'époque de l'indo-européen commun. Sur la parenté des deux groupes de langues, M. Jacobsohn se tient sur la réserve ; il laisse à de plus habiles ou plus hardis le soin de décider la question (p. 18) ; aussi bien ne peut-on le faire au moyen du seul examen de quelques faits de voculaire ; c'est seulement l'étude minutieuse de la structure morphologique qui fournirait les éléments d'une solution.

Le celtique est çà et là appelé en comparaison par M. Jacobsohn, mais toujours de seconde main : sur l'irlandais *cel* « mort » (p. 7) voir maintenant *Rev. Celt.* t. XL, p. 436 ; sur l'irlandais *aig*, gallois *ia* (p. 11), « glace », voir *Z.f.celt.Phil.*, t. IX, p. 291 ; sur l'irlandais *bech* « abeille » (p. 257), v. Gauthiot, *Mém. Soc. Lingu.*, XVI, p. 265 et 266.

P. 207-208 n., M. Jacobsohn appuie le rapprochement de iran. or. *hal-ci* « quiconque » et de i. eur. **alyo-* « autre » (lat. *alius* etc.), du fait que v. sl. *jeteru* « quelqu'un » correspond pour la forme à ombr. *etro* « autre » (cf. lat. *ceteri*). Il eût pu citer aussi le développement de l'adjectif irlandais *araile* qui du sens de « autre » est passé à celui de « certain, quelque » dans les textes du moyen âge

V

M. Charles Andler appartient à la Faculté dès Lettres de l'Université de Paris depuis 1897. Quatre ans auparavant, à peine âgé de 27 ans, il avait été appelé comme maître de conférences à l'École Normale supérieure, où il devait jusqu'en 1903 combiner son enseignement avec celui de la Faculté. Voilà en somme plus de trente ans qu'il enseigne l'allemand à Paris. Ce qu'a été cet enseignement, tous ceux qui ont approché le maître peuvent le dire : un effort constant pour éveiller les vocations, diriger les esprits, susciter les travaux en faisant connaître à ses auditeurs le monde germanique sous tous ses aspects, linguistique et philologique, philosophique et littéraire, historique et social. Le gros volume de *Mélanges* qui vient d'être offert à M. Andler reflète cette prodigieuse activité. Les esprits les plus différents, spécialisés dans les tâches les plus variées, s'y trouvent réunis. L'unité du livre est seulement dans l'unanimité de la reconnaissance et de l'affection. Le volume fait partie des publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg où M. Andler, qui est Strasbourgeois de naissance, avait eu la joie d'ouvrir en décembre 1918 les cours d'allemand de la nouvelle Université française.

La linguistique est bien représentée dans ce volume. M. Meillet, « à propos du verbe *wegen* et des substantifs *Wagen*, *Weg* en allemand » (p. 244-255) signale un cas d'homonymie de racines indo-européennes (cf. ci-dessous, p. 499). M. Ernest Lévy étudié « la langue des hommes et la langue des femmes en judéo-allemand » (p. 197-215). M. Maurice Cahen, continuant les belles études

de vocabulaire dont nous avons rendu compte précédemment (v. *Rev. Celt.*, t. XXXVIII, 345), donne une monographie détaillée de l'adjectif « divin » en germanique (p. 79-107). M. M. Mauss explique le double sens du mot *Gift* « cadeau » et « poison » par l'usage des prestations dans les sociétés primitives, la prestation type chez les anciens Germains étant un don de boisson (p. 243-247) ; il a oublié de mentionner l'ingénieuse hypothèse que L. Duvau avait jadis proposée pour résoudre ce problème (*Entre camarades*, Paris 1901 ; cf. *Mém. Soc. Linguistique*, t. XIII, p. 234). Enfin, une petite note sur la racine germanique **lend-* « allumer, brûler » (p. 383-387) est signée J. Vendryes. Tous ces articles méritent d'intéresser les celtistes. Dans plusieurs d'entre eux sont utilisés des faits de linguistique celtique.

M. E. Metzger étudie, p. 257-267, le rite de la mutilation des morts, rite prophylactique, destiné à empêcher l'action malfaisante des « revenants ». Ce rite a laissé de nombreuses traces sur le domaine germanique, aussi bien dans le mode des sépultures préhistoriques que dans certaines pratiques ou superstitions de l'heure actuelle. Il y en a de semblables sur le domaine celtique, qui mériteraient d'être relevées et étudiées par comparaison.

Les deux notes de Jean Poirot (p. 285-290) sur l'articulation des nasales islandaises traitent de développements phonétiques, qui sont également attestés en celtique. Dans l'une, le regretté savant décrit le mécanisme de l'allongement compensatoire tel qu'il se produit dans le cas de *voy.* + *n* + *s* ; on sait que cet allongement est régulier en irlandais (v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, p. 86 et 151), comme en bien d'autres langues. Le phénomène étudié dans la seconde note est plus rare : il s'agit d'une dénasalisation dans le cas de *voy. haute* (*i*, *u*, *ü*) + *nn*. Le mot islandais *hreinn* « pur » est prononcé *hreid/n*. Or, le cornique pratique normalement la dénasalisation de la première partie des groupes *nn* ou *mm* (quelle que soit la position articulatoire de la voyelle précédente). Ainsi, il dit *badna* « goutte », *pedn* « tête », *radn* « part », *lebmal* « sauter », *cabm* « courbe » en face de bret. *banne*, *penn*, *rann*, *lammout*, *camm*. Ce changement est récent en cornique ; les textes du moyen âge ne portent que *banna*, *pen*, *ran*, *lammas* « il sauta », *cam* (v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 158 et 170). Les celtistes auront profit à examiner les tracés reproduits par J. Poirot à la suite de son article.

Enfin les Gallois seront flattés de lire l'article qu'a donné M. Albert Thomas aux *Mélanges Andler* (pp. 323-333) ; c'est un article de sociologie consacré à la législation internationale du travail et au précurseur de cette législation, Robert Owen.

VI

M. Wilhelm Streitberg, professeur de grammaire comparée à l'Université de Leipzig, achevait sa soixantième année le 25 février 1924. Plusieurs de ses élèves et amis ont tenu à célébrer cet anniversaire d'un maître dont l'enseignement et les travaux font autorité. Pour répondre à ce dessein, deux publications ont été entreprises.

L'une porte comme titre : *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft, Festschrift Wilhelm Streitberg*, Halle, Max Niemeyer, XIX-683 p. 8°. L'état actuel de la linguistique, et particulièrement de la linguistique indo-européenne, y est exposé en chapitres, dont chacun a été rédigé par un auteur différent. Le celtique est malheureusement resté en dehors du programme.

L'autre publication est un volume de mélanges, analogue à ceux dont plusieurs savants européens ont été précédemment honorés. Sous le titre *Streitberg Festgabe* (Leipzig, Markert und Petters Verlag, XV-441 pages, gd 8°), il contient cinquante-quatre articles, dont quelques-uns intéressent le celtique.

M. Kieckers, *Zur 3. sing. ind. praes. pass. im Altirischen* (pp. 199-201), essaie de préciser la formation du passif *canir -canar* « il est chanté ». M. Thurneysen (*Hdb.* I, 345) posait un prototype **qan-ri*, **qan-ro*, car **qaneri*, **-qanero* eût donné *canir *-caner*. Mais ce **qan-ri *qan-ro* est difficile à justifier. De toute façon il fallait admettre que la finale conjointe *-ar* (où l'*a* est une voyelle irrationnelle) s'était étendue par analogie. Bien des formes attestées ne s'expliquent pas plonétiquement ; on ne peut par exemple tirer directement *fo-álagar* de **fo-ad-log-ro*. M. Kieckers cherche un des points de départ de l'analogie dans les verbes en **-nā-*, qui forment la classe B IV de M. Thurneysen : type grec δαμνᾶμι δαμνᾶμεν, irlandais *benaid* « il frappe ». Au passif, il ne peut s'agir pour ces verbes d'un prototype **bhin-ri *-bhin-ro*, mais ou bien de **bhi-ri *-bhī-ro* (qui en fait n'est n'est pas attesté), ou bien de **bhina-ri*, **-bhina-ro*. Or, **bhinari* et **bhinaro* donnaient régulièrement en irlandais *benair -benar*. Et les verbes de cette catégorie sont de fait particulièrement abondants au passif en vieil-irlandais : *-crenar*, *-fenar*, *-renar*, avec leurs composés. On comprend qu'ils aient contribué à répandre la finale conjointe du passif sous la forme *-ar*.

M. Meillet, *à propos du groupe lituanien de* beriù (pp. 258-261), pose et résout un petit problème qui a une portée générale. A

côté de la racine **bher-* « porter », représentée comme on sait dans toutes les langues indo-européennes, il existe une racine **bher-* qui indique un mouvement vif, un bouillonnement. Comme il arrive d'ordinaire pour les racines homophones, la langue a réservé à cette racine **bher-* des formes différentes de celles que présente la racine **bher-* « porter ». On en a tiré par exemple un présent en *-u^{e} $_{o}$- dont témoigne le lituanien *beriù* « je répands (du sable, des grains) ». Elle est surtout répandue avec un élargissement *-*u*-, qui entraine l'usage d'un degré zéro de timbre *u*. De là des séries comme celles de gr. φορύνω, φορύσσω, φόρυς, φύρω, φυσδάν, πορφύρω etc. et de skr. *bhur-* désignant un mouvement rapide. L'italo-celtique connait cette même racine sous la forme de lat. *ferueo*, irl. *berbaim* et de lat. *defrutum* ; le germanique sous la forme de v.h.all. *briuuan*. Une forme à voyelle longue devant *u* se trouve dans hom. φρείατα att. φρέαρ φρέατος (de φρηϝαρ φρηϝατος) en face de l'arménien *atheur* « source », gén.-dat. *ather* ; une forme à vocalisme radical zéro dans got. *brunna* « source ». Il y faut joindre une série de mots irlandais que M. Meillet ne cite pas : *bebarnatar* « ils jaillirent » L.L. 116 a 17, *doeprannat* gl. affluant Ml. 39 d 2, *bruinnid* « il jaillit, il gicle », et surtout les deux substantifs *topur* et *tipra* (dat. sg. *tiprait*) « source », sur lesquels renseigne M. Pedersen *Vgl. Gr.* II, 104 et 478.

M. Pokorny (pp. 292-294) propose quelques étymologies irlandaises : 1° *áel* « fourchette », qui a deux syllabes, serait emprunté au vieil anglais *awel* (angl. *awl*), comme son homonyme *áel* « souffle » au brittonique *awel* ; 2° *adbal* « puissant, fort » sortirait de celt. **ad-welo-*, i. eur. **ad-upelo-* (cf. germ. **ubila* « übel ») ; 3° *sgréach* « cri » serait un emprunt à v. isl. *skrækr* et devrait son *ch* à un vieux mot celtique synonyme, *grech*, de **grikā* ; quant au gallois *ysgrèch* « cri », ce serait un emprunt au vieil anglais (cf. anglais moderne *screech*) ; 4° *scret* f. « cri » sortirait de **skri-ɣd(h)-a*, tiré de la racine **skri-* (cf. allemand *schreien*).

M. Max Förster, auteur d'un *Keltisches Wortgut im Englischen* paru en 1921 mais que nous connaissons seulement par le titre, a donné à la *Streitberg-Festgabe* un article intitulé *Ablaut in Flussnamen* (pp. 59-85). Il y examine deux noms de rivière celtiques qui ont chacun deux formes dont le vocalisme diffère.

Le premier est le nom de la Wye, qui sépare l'Angleterre du Pays de Galles au sud : ce nom est attesté en vieux gallois à la fois sous la forme *Gui*, *Guy* ou *Gwy* (Lib. Landav., passim) et sous la forme *Guoy*, *Guoi* ou *Goy* (Nennius, § 70), plus tard *Guai* (Lib. Landav., 32). Il s'agirait, suivant M. Förster, de deux prototypes

celtiques en alternance vocalique, l'un **wesa* (de i. eur. **weis-a-*), l'autre **waisa* (de i. eur. **wois-a-*) ; la racine serait celle de lat. *virus*, skr. *viṣám*, gr. ἰός « poison », all. *Wiese* « prairie humide », etc. On la retrouverait dans les noms de fleuve *Weser* (anc. *Visura*), *Vesdre* (près Liège), *Vézère* (anc. *Visera*), *Vezouse*, *Vézeronce*, *Virenque* et *Vistre* (anc. *Vister*). M. Förster retrouve les deux prototypes celtiques *Wesa* et **Waisa* dans deux noms anglais de rivières, *Wye* (Buckinghamshire, Kent), *Wey* (Surrey, Dorset). L'alternance vocalique remonterait à la période du celtique ancien, mais se serait maintenue en brittonique. Au contraire, dans le second cas qu'étudie M. Förster, il s'agirait d'un même nom celtique qui aurait passé sous deux formes alternantes en anglais, pour avoir été emprunté à deux dialectes celtiques différents. Ce nom est celui des rivières *Esk* et *Usk*. La première forme, commune à trois rivières d'Ecosse, remonterait à un ancien **eskā*, de **iskā* (= **pid-skā* Stokes, B. B., XIX, 73 ; W. Foy, *I. F.*, VI, 325), conservé comme nom commun en irlandais, *esc* « eau », auj. *eisc* « fleuve » ; on retrouverait ce même radical dans les noms des fleuves *Isch* (anc. *Isca*), *Ischer*, *Embscher* (anc. *Ambiscara*), *Isse* (de *Iscia*), *Essonne* (de *Isciona*). L'autre forme est celle que présente le nom anglais de la rivière galloise *yr Wysg* (anc. *Uisc* dans Nennius, § 66 a ex corr., et dans le lib. Landav., 26, 42, 184) ; elle remonterait à celt. **eska* (de **peid-ska*). Le prototype des deux séries serait un radical signifiant « eau », mais qui n'aurait naturellement rien de commun avec le nom habituel de l' « eau » en gaélique : irl. *uisce* (Pedersen *Vgl. Gr.*, II, 19), si fréquent dans les noms de lieu (*Uskane*, *Eskaheen* de *uisce-chaoin*, Killiskey, Ballinisky, Phoenix de *finn-uisce* etc.). M. Max Förster a en toponomastique une érudition impressionnante. L'étude qu'il fait de la prononciation des noms de fleuve dans le gallois et l'anglais du moyen âge repose sur une connaissance minutieuse de l'histoire des deux langues. Mais sur la prétendue alternance **weis-ā-* **wois-ā-* de l'indo-européen, des doutes sont permis. Un pareil mot n'était-il pas exposé dans son vocalisme à des accidents particuliers en passant par des bouches étrangères, et doit-on lui supposer une continuité phonétique absolument rigoureuse ?

VII

Le discours que notre collaborateur M. A. G. van Hamel a prononcé le 29 octobre 1920 pour ouvrir ses leçons de celtique en

qualité de privat-docent à l'Université de Leyde, aurait dû être depuis longtemps présenté aux lecteurs de la *Revue Celtique*. Heureusement, il n'a rien perdu de son intérêt d'actualité et sous la forme où il a été publié (à La Haye, chez Martinus Nijhoff, 40 p. 8°), il offre toujours matière aux réflexions des celtistes. L'idée de l'auteur a été d'expliquer les différences qui séparent les langues et les littératures de l'Irlande et du Pays de Galles par le fait que la première a vécu isolée du monde romain et que le second au contraire a fait partie de la communauté impériale ; de là le titre que porte le texte imprimé : *Isolement en Gemeenschap*. Cette idée avait été formulée jadis par M. Thurneysen dans un discours dont la *Revue Celtique* a parlé (v. t. XXXV, p. 227). Mais M. van Hamel en tire tous les développements qu'elle comporte, avec exemples à l'appui.

En ce qui concerne les langues, il n'est pas douteux que le gallois des plus anciens textes offre un état linguistique plus évolué à bien des égards que l'irlandais d'aujourd'hui. C'est déjà une langue de type moderne, tout à fait comparable aux langues romanes. M. van Hamel découvre même entre le gallois et le français certaines ressemblances qu'il explique à la fois par le rapport étroit du gaulois et du brittonique et par la latinisation de la Bretagne. Que la conquête romaine ait précipité l'évolution linguistique du gallois dans le sens que devaient prendre les langues romanes, cela peut se soutenir. Mais M. van Hamel nous paraît exagérer la comparaison du gallois et du français quand il considère ce dernier comme « étant aussi du celtique latinisé, dans une mesure seulement plus forte » (p. 21). Ce n'est pas une question de mesure. Quelle que soit l'influence exercée sur le développement du français par le substrat celtique, le français n'est pas du celtique, mais bien du latin. Le gallois au contraire, malgré un apport considérable de mots latins, est resté indubitablement celtique.

La poésie en Irlande comme en Galles présente beaucoup de traits communs, qui gardent l'empreinte du caractère celtique. M. van Hamel y découvre des ressemblances frappantes avec la poésie française (p. 24). D'autres seraient peut-être plutôt frappés des différences. Pour la forme des vers et le mètre, le Pays de Galles est incontestablement plus voisin de la France que l'Irlande [1]. La poésie galloise du moyen âge s'est fortement inspirée de la Pro-

1. Sur la question controversée des rapports du *cywydd* gallois et du *debide* irlandais, voir Cecile O'Rahilly, *Ireland and Wales*, p. 131.

vence, et Dafydd ab Gwilym est « un troubadour parlant gallois » (p. 28). Plus tard, après la Réforme, c'est l'esprit de l'Angleterre qui domine en Galles. Au temps de Goronwy Owen, les *cywyddau* sont d'une inspiration puritaine qui rappelle Milton. Le Pays de Galles reste donc toujours sous l'influence d'un vaste courant cosmopolite. Au contraire, l'Irlande a conservé son originalité dans la forme comme dans le fond de sa poésie. M. van Hamel en cite des échantillons qui sont exquis : le poème attribué à Colum Cille, *m'oenurán dam isin sliab* (*Z. f. celt. Phil.*, VII, 302), les poésies de la période jacobite, la lamentation de Gormlaith sur la mort de son époux Niall Glundubh (v. Bergin, *Miscellany Kuno Meyer*, p. 356) ou celle d'Eilin Dhuv O'Connell pleurant Arthur O'Leary en 1773. Bien que le poème attribué à Gormlaith figure seulement dans un manuscrit du XVIe s., il peut en effet avoir été composé deux ou trois siècles plus tôt ; mais rien ne permet de le faire remonter à l'époque où vivait Gormlaith, qui est le début du Xe s. C'est en tout cas un bon modèle de poésie irlandaise, et dont la forme touche par sa simplicité. Quant à l'élégie d'Eilin Dhuv, c'est un des morceaux les plus émouvants de toutes les littératures. La poésie irlandaise sait d'ailleurs prendre les tons les plus variés : elle est capable d'un lyrisme puissant et triomphal, elle est suivant le cas grave ou légère, satirique ou amoureuse. Elle a enfin dans l'expression du sentiment religieux trouvé des accents pénétrants. Ses meilleures qualités se trouvent réunies en Patrick Pearse, à la fois poète mystique et homme d'action. L'éloge que M. van Hamel fait de l'Irlande est d'autant plus juste qu'il s'appuie sur une compétence éclairée. Peut-être a-t-il cependant, dans l'exposé de sa thèse, forcé un peu les oppositions. La poésie galloise de tous les temps témoigne aussi de qualités qui ne doivent rien à personne. Mais M. van Hamel appartient à une nation, qui a poussé l'amour de la liberté jusqu'aux plus sublimes sacrifices ; il avait à cœur de célébrer l'isolement qui a permis à l'Irlande de conserver l'indépendance de sa pensée. Aujourd'hui que l'Irlande a conquis le droit à l'existence, elle peut librement bénéficier de cet isolement en continuant à affirmer son génie par des œuvres personnelles. Le tableau sur lequel termine M. van Hamel autorise tous les espoirs.

VIII

Il y a toujours d'utiles enseignements à glaner dans les travaux d'étymologie de M. Niedermann. Les notes d'étymologie française

qu'il a données à l'*Archivum Romanicum* (Luglio-dicembre 1921, t. V) ne touchent pas directement au celtique ; mais à propos du français *gouge* il est amené sur ce domaine à la suite de Holder et de M. Dottin qui expliquent comme un emprunt au celtique la forme latine *gulbia*, attestée par Isidore de Séville, par une glose gréco-latine (*guluia*, ποδογλυφεῖον C. Gl. Lat. II, 522, 46) et par une glose germanique (de Cassel, n° 180, = *guluium* : *noila*, cf. v. h. all. *nuoil* « rabot »). La forme ordinaire du mot latin est *gubia* (par ex. chez Végèce, *Mulomed.* I, 26, 2) ; et c'est à *gubia* que remontent, avec le français *gouge*, l'espagnol *gubia* et le portugais *goiva*. Au contraire le napolitain *gulbia* et une forme *goubio* du provençal moderne remontent à *gulbia*. M. Meyer-Lübke fait de *gubia* et *gulbia* deux mots latins différents (*Roman. Etym. WIb.*, p. 291), dont le second serait un emprunt au celtique. M. Niedermann explique *gubia* comme la simplification de *gulbia* (prononcé en deux syllabes *gulbja*) ; il compare le cas tout semblable de *balneum*, qui de *balnjum* a passé à *banium*, forme attestée par les langues romanes et, au genre près, par les emprunts slaves ; on lit d'ailleurs *baneus* sur une inscription de Pompéi (*Corp. Inscr. Lat.*, IV, 3878). Le peuple aurait prononcé *gubia*, *banium* en deux syllabes, tandis que les gens distingués continuaient à dire *gulbia*, *balneum*. Mais l'étymologie de *gulbia* resterait toujours à découvrir. On ne voit pas pourquoi M. Niedermann repousse si promptement l'hypothèse d'un emprunt au celtique. Le nom celtique du « bec » (irl. *gulba*, gall. *gylf*) a, il est vrai, une formation différente de *gulbia*. Mais l'instrument que désigne ce dernier aurait pu venir à date fort ancienne de la Gaule Cisalpine, où il devrait son nom à la forme pointue de l'instrument.

IX

Depuis le XVIIIe s. le nom d'île de Saints est communément appliqué à l'Irlande. Le grand ouvrage hagiographique du franciscain John Colgan publié en 1645-1647 est intitulé *Acta sanctorum ueteris et maioris Scotiae seu Hiberniae, Sanctorum insulae*. Et déjà en 1624, Thomas Messingham faisait imprimer à Paris un *Florilegium Insulae Sanctorum*. Les celtistes connaissent l'ouvrage de feu Mgr John Healy, alors évêque de Clonfert, ouvrage qui date de 1890 et qui porte comme titre *Insula sanctorum et doctorum or Ireland's ancient Schools and Scholars* (v. *Rev. Celt.*, XXI, 110).

Notre savant collaborateur Dom Louis Gougaud consacre un article des *Studies* (sept. 1924, p. 363-380) à étudier l'histoire de l'appellation *insula sanctorum* ; elle remonte au moyen âge. Un poème de Gilla Modubda (mort en 1143), conservé dans le Book of Ballymote (f° 49 b), commence par les mots *Ériu óg, inis na naemh* (v. Mac Carthy, *Codex palatino-uaticanus*, p. 408-437). Dans plusieurs textes hagiographiques l'Irlande est appelée « île des Saints », par exemple dans la *Vita Patricii* du cistercien Jocelin de Furness (*Acta Sanct.*, Mart. II, 572), et dans la *Vita Abbani* du Codex Salmaticensis (ed. de Backer et de Smedt, col. 505). Le plus ancien exemple de l'appellation est du XIe s. ; il apparaît dans un écrit de Marianus Scottus, mort à Mayence en 1082 ou 1083 (*Chronicon*, Patr. Lat. de Migne, CXLV, 751). Mais des allusions à la « sainteté » de l'Irlande se rencontrent à une date bien antérieure ; par exemple dans un poème latin de la fin du VIIIe s., publié par K. Strecker (M.G.H., Poet. lat. med. aeui, IV, 559), où on lit *Hibernia maxima floret multa sapientia.* Et déjà au IVe s., le poète Avienus décore l'Irlande du titre d'*insula sacra* (*Ora Maritima*, vers 108). Il est possible qu'*insula sanctorum* ait un rapport avec *insula sacra*. Cette opinion a du moins été émise au XVIIe s. par Roderick O'Flaherty (*Ogygia seu rerum Hibernicarum chronologia*, London 1685, p. 21). M. Gaidoz l'a reprise de nos jours (*Rev. Celt.*, II, p. 352) en y ajoutant l'hypothèse qu'*insula sacra* devait son origine à Ἰέρνη νῆσος confondu avec ἱερὰ νῆσος. Dom Louis Gougaud conteste l'opinion d'O'Flaherty. Même si *insula sacra* résulte d'un jeu de mots, l'appellation *insula sanctorum* n'a pas besoin de s'appuyer sur l'autorité d'Avienus. Elle est suffisamment justifiée par les faits. On sait que pendant plusieurs siècles l'Irlande a été une pépinière de saints et d'apôtres. Il n'en est que plus surprenant de constater qu'aucun saint irlandais, en dehors de saint Patrice qui n'était pas natif d'Irlande, n'a été admis dans le Bréviaire romain. Ce curieux détail est donné par Dom Gougaud dans une note de son instructif article. Il est un autre détail non moins curieux, que fait connaître Dom Gougaud. C'est que les catholiques anglais auraient bien voulu au XIXe s. dérober à l'Irlande le titre d' « île des Saints » pour en décorer l'Angleterre. On trouvera l'histoire de cette tentative de dépossession dans une brochure de Mgr J. Hagan. *Insula sanctorum, la storia di un titolo usurpato.* Mais ce fut en pure perte. Dans son adresse consistoriale du 23 mai 1923 le pape Pie XI a solennellement proclamé que l'Irlande est l' « île des Saints » comme la France « la fille aînée de l'Église » et l'Angleterre le « pays des anges ». Ce dernier titre résulte authentiquement d'un

jeu de mots, mais d'un jeu de mots de saint Grégoire le Grand, dont l'autorité est évidemment bien supérieure à celle d'Avienus [1].

X

L'abbé Paul Walsh, éditeur du récit de la « Fuite des Comtes » (*Flight of the Earls* (v. *R. Celt.*, XXXV, 245) et du *Leabhar Chloinn Suibhne* (ci-dessus, p. 484), est un des meilleurs connaisseurs de l'histoire d'Irlande dans les derniers siècles. Il a publié dans *The Irish Ecclesiastical Record* deux intéressants articles qui s'y rapportent.

Le premier (April 1921, p. 225-235) est consacré à une famille de savants, les O'Duigenan, dont le plus ancien membre connu, un archidiacre de Breifne, mourut en 1296. Le livre des généalogies de Dubhaltach mac Firbhisigh mentionne les O'Duigenan comme exerçant la profession d'historiographes dans les clans de Maoilruanaidh et de Conmhaicne en Magh Réin, c'est-à-dire avec les Mac Dermot et les Mac Donough dans l'Ouest et avec les O'Farrell sur le territoire d'Annaly (Co. Longford), berceau de la famille O'Duigenan. Un des membres de cette famille, Peregrine O'Duigenan, faisait partie des « Quatre Maîtres » auxquels on doit la compilation des fameuses Annales ; mais l'éditeur de ces Annales, John O'Donovan, a méconnu l'existence de Peregrine O'Duigenan et lui a substitué un certain Conaire O'Clery, qui ne fut en réalité qu'un auxiliaire des Quatre Maîtres pendant quelques mois. Un autre O'Duigenan, qui portait le prénom de David, fut un copiste de manuscrits, dont plusieurs sont conservés ; il était infirme et vivait dans la seconde moitié du XVIIe s. Il a, suivant l'usage des scribes, émaillé ses manuscrits de réflexions qui en disent long sur la vie pénible et misérable qu'il menait. L'abbé Walsh en donne quelques touchants extraits et fait valoir comme il convient les mérites de cet humble travailleur, dont la tâche ingrate devait être si utile aux philologues de l'avenir.

L'autre article (March 1922, p. 358-364) a pour objet de rectifier les assertions de Mrs H. Concannon sur les sœurs de Hugh Roe O'Donnell. Ce fameux héros de la guerre de l'indépendance, qui devait échouer si tristement à Kinsale, était fils de Hugh.

1. Il est à noter que le nom d' « île des anges » est donné à l'Irlande dans un poème attribué à saint Caillin : *Eriu oll oileán aingeal* (Book of Fenagh, éd. W. M. Hennessy et D. H. Kelly).

fils lui-même de Manus O'Donnell ; il avait trois frères nommés Rudhraighe (Rory), Maghnus et Cathbarr (Caffir). Rory et Caffir devaient prendre part à la fuite des comtes en 1607. Leur mère à tous quatre était la fille de James Mac Donnell of Cantire and Antrim ; elle portait le prénom de Fionnghuala, mais elle est surtout connue sous le surnom de Inghean Dubh [« la fille noire »]. Le mariage de Hugh O'Donnell et d'Inghean Dubh avait eu lieu vers l'été de 1569. D'un mariage précédent, Hugh O'Donnell avait eu un certain nombre d'enfants, dont deux filles sont connues surtout par leurs maris : Siobhan qui épousa en 1574 Hugh O'Neill, le compagnon de Hugh Roe, et qui mourut peu avant le 31 janvier 1591 ; Nuala qui épousa le trop fameux Niall Garbh. Cette dernière quitta son mari, quand il passa dans le camp anglais en 1600, et alla se retirer à Louvain où elle mourut.

XI

A propos de l'article publié ci-dessus, p. 238-240, M. E. Ernault nous signale qu'il y a une autre langue, où un mot signifiant « matière » a reçu exactement le même emploi que l'irlandais *domnac* (gall. *defnydd*, bret. *danvez*) et le vieil-islandais *efni*. Cette langue est le basque, où le mot *ekai*, *ekhei* « matière destinée à tel ou tel usage » s'emploie sous la forme *gai* comme un véritable suffixe marquant la destination.

Le *Dictionnaire basque-espagnol-français* de Azkue (Bilbao, 1905) donne, parait-il, entre autres exemples pour le mot *ekei* lui-même : *khutsa-ekkaia* « (bois) nécessaire à faire un coffre », *giltz-ekaia* « (fer) nécessaire à confectionner une clef », *gereño ekhei* « (poulain) en passe de devenir étalon », etc., *ekei* (tout court), *persona ó cosa que promete crecer mucho*, « personne ayant de l'étoffe » ; pour la forme suffixale *-gai* : *andregai* « fiancée » (m. à m. « dame-matière », « future dame »), *idigai* « bouvelet » (« futur bœuf »), *apezgai* « séminariste » (« futur prêtre »), *nausigai* « héritier (d'un maître) », *sugai* « combustible », etc., même *ekaigai* m. à m. « future matière », c'est-à-dire « matière propre à faire quelque chose (d'indéterminé) ».

C'est M. Uhlenbeck qui a reconnu le mot *ekei* dans l'élément suffixal *-gai* des mots précédents. Cette explication a été reproduite par M. Gavel dans ses *Éléments de phonétique basque*, 1920, p. 382, et à la même page figure une note dans laquelle M. Ernault rapproche des mots basques du type *andregai* les mots celtiques

du type irlandais *rig-domna*. Il est bien fâcheux que cette note ait échappé à l'auteur de l'article précité de la *Revue Celtique*. Elle lui eût apporté un élément d'information des plus utiles. On sait que le basque a emprunté au celtique un certain nombre de faits de vocabulaire. Il est probable que dans le cas présent c'est au celtique aussi que le basque doit l'emploi qu'il a fait du mot *ekhei*. On obtient ainsi une présomption de plus en faveur de l'hypothèse suivant laquelle la locution serait d'origine celtique, et aurait passé du celtique au scandinave.

XII

La collection *Cyfres y Werin* (v. *Rev. Celt.*, t. XXXIX, p. 240 et 397) se poursuit avec succès.

Le n° 9, publié en 1922 est un recueil de poésies irlandaises, mises en vers gallois par M. T. Gwynn Jones, sous le titre *Awen y Gwyddyl* « La Muse des Irlandais ». Dans une brève introduction, l'auteur résume à grands traits l'histoire de la littérature irlandaise, qu'il divise en trois périodes. Il caractérise chaque période et souligne dans chacune d'elles les comparaisons qui s'imposent avec la littérature galloise.

Le choix des différents morceaux est excellent. Si vaste et variée que soit la floraison poétique irlandaise, M. Gwynn Jones a réussi à réunir dans son bouquet des échantillons de chaque couleur et de chaque parfum. Les morceaux les plus connus sont ceux qui appartiennent à la première période ; on y retrouve, à côté des quatrains de St Gall et du fameux *Pangur Bán*, l'émouvant *Réiche Fothaid Canainne* du *Fianaigecht*, la description des iles fortunées de l'*Imram Brain*, et celle de la Terre des Merveilles du *Tochmarc Etaine*. M. Gwynn Jones a en outre emprunté à l'excellent recueil de Kuno Meyer, *Ancient Irish Poetry*, quelques morceaux exquis comme les plaintes de Derdriu, le Dialogue de Guare et Marvan, etc.

La seconde période est surtout marquée par un extrait de l'Ode de G. Fionn O'Dálaigh sur la mort de son fils. Quant à la troisième elle comprend, en dehors de quelques échantillons de poésies ossianiques, des traductions de poètes irlandais contemporains, parmi lesquels figurent P. Pearse, P. O'hAnnracháin, P. Beaslai, O. Bergin et Torna.

Les vers gallois de M. Gwynn Jones suivent les vers irlandais d'aussi près que possible ; mais, comme il le dit lui-même à propos d'une des pièces traduites, *ni ellir eu trosi i fydr manwl heb and-*

ŵyo eu symlédd « on ne peut les rendre en mètre strict sans en altérer la simplicité ». L'essentiel est que l'impression produite sur le lecteur soit conforme à celle que produirait l'original. M. Gwynn Jones, qui est lui-même poète, et excellent poète, en gallois, était capable plus que personne de rendre l'accent poétique et le sentiment délicat des vers irlandais. Dans plus d'un passage, il a dû recourir à une paraphrase, à une transposition du texte original; et certains détails ont été modifiés ou supprimés. P. 18, à la quatrième strophe de *Tir y Rhyfeddod*, le vin (*gwin*) a été substitué à la bière (*coirm*) : on n'en voit pas la raison.

Nous sommes fort en retard pour rendre compte du second volume de la même collection, paru en 1920, et qui contient un choix de nouvelles de Guy de Maupassant, traduites en gallois par Madame Gwenda Gruffyd. Le recueil porte le titre de *y Marchog* « Le Cavalier » qui est celui de la première nouvelle traduite (A cheval, dans *Mademoiselle Fifi*). Les autres nouvelles du recueil sont : *Dau gyfaill* (« Deux amis » dans *Mademoiselle Fifi*), *y Diafol* (« Le diable » dans *le Horla*), *Tad Morgan bach* « le Père du petit Morgan » (« Le Papa de Simon » dans *La Maison Tellier*), *Hen bethau* (« Vieux objets » dans *le Père Milon*), *y Llinin* (« La ficelle » dans *Miss Harriett*). Ces nouvelles peuvent assurément donner une bonne idée du talent de Maupassant. Mais il y en a bien d'autres qui pourraient intéresser un lecteur gallois. Une traduction plus ample, sinon tout à fait complète, mériterait d'être entreprise pour faire faire connaître en Galles un des écrivains Français les plus français. Guy de Maupassant a d'ailleurs été traduit dans plusieurs langues de l'Europe [1].

1. Nous avons entre les mains un recueil de nouvelles de Maupassant traduites en lituanien : *Alluma ir kitos pasakos Guy de Maupassant'o* vertē J. Laukis. Chicago, Turtu ir Spauda « Lietuvos », 1908, 136 p. in-12. Il est intéressant de comparer le choix de la traductrice galloise à celui du traducteur lituanien. Ils paraissent avoir été guidés l'un et l'autre par des motifs assez différents; visiblement aussi, ils ne s'adressent pas à un même genre de public. Voici la liste des nouvelles qui composent le recueil lituanien : *Alluma* (Allouma, dans *la Main gauche*), *Netikri brangiejie akmenys* « bijoux sans valeur » (Les bijoux, dans *Clair de Lune*), *Baimē* « la peur » (Lui, dans *les Sœurs Rondoli*), *Du mažì kareiviai* « deux petits soldats » (Petit soldat, dans *Monsieur Parent*), *Dienynas padukēlio* « Journal d'un fou » (Un fou, dans *Monsieur Parent*), *Mēnesienoje* (Clair de lune, dans *Clair de Lune*), *Vaidulys* (Apparition, dans *Clair de Lune*), *Užšalusioj padangēj* « Dans l'atmosphère glacée » (L'auberge, dans *le Horla*), *Atsikirtimas* (Un échec, dans *le Rosier de Madame Husson*), *Vienatvē* (Solitude, dans *Monsieur Pa-*

La traduction de Madame Gwenda Gruffydd est parfois une adaptation. Dans les nouvelles paysannes par exemple, les noms ont été changés : l'héroïne de *y Diafol* s'appelle « yr hen Doli » (au lieu de « la Rapet ») et autour d'elle on voit Neli Huws, Lisa Rolant, Lowri Parri, Sara Tomos ; Honoré lui-même est devenu Twmi et sa mère Mari Dafis. Comme on l'a vu plus haut, Simon est remplacé par Morgan bach ; son papa a pris le nom de Rolant au lieu de Philippe, comme sa mère celui de Gwèn au lieu de la Blanchotte. Mêmes transpositions de nom dans *y Llinin*. En lisant ces récits on peut se croire transporté en Galles, où les types décrits par Maupassant se retrouvent sans doute et dans des conditions semblables. En revanche la nouvelle du début, *y Marchog*, dont la scène est à Paris, conserve les noms propres de l'original français. Le souci de localiser en Galles les récits paysans a conduit la traductrice a modifier certains détails : ainsi l'angelus est remplacé par le « coup de midi » (*ar darawiad yr banner dydd*, p. 69); ce qui est plausible. Mais pourquoi dans la nouvelle *Hen bethau* les mots « pour aller au salut » n'ont-ils pas été traduits (p. 64); n'y a-t-il pas en Galles des offices du soir qui auraient pu fournir une équivalence ? En général la traduction est exacte et s'efforce à rendre les nuances du texte ; ce qui n'était pas toujours aisé [1]. Elle invite à des réflexions sur le génie des deux langues. Maupasssant écrit si purement, si simplement qu'il peut passer pour un modèle de langue française, exempt de toute recherche, de toute particularité individuelle. Il prête mieux que tout autre écrivain à une comparaison instructive. Or, il est visible que la traductrice a été gênée quelquefois par les phrases un peu longues, qui embrassent tout un développement en juxtaposant une série de petits faits. Maupassant use souvent de phrases de ce genre ;

rent), *Tēvas ir sunus* « Père et fils » (Hautot père et fils, dans *la Main gauche*), *Rozē* « Rose » (fragment de l'Histoire d'une fille de ferme, dans *la Maison Tellier*).

1. En quelques rares passages la traduction s'écarte du texte sans raison et sans profit. P. 14, au début : Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits *et les égouts se dépeuplaient*. On mangeait n'importe quoi. « Yr oedd Paris dan warchae, a'r bobl yn marw yn newyn. Ychydig iawn o adar a welid ar y to, *ac yr oedd y boblogaeth yn diflannu yn yr ystrydoedd tlodion cyfyng*. Unrhyw beth ar y ddaear — dyna oedd bwyd y trigolion ». A la page 44, le sens n'est pas exactement rendu : mais il ne pouvait rien trouver pour leur répondre et démentir cette chose affreuse qu'il n'avait pas de papa. « Ond ni allai gael yr un ateb i'w roi iddynt nac unrhyw fodd i *daflu'r celwydd ofnadwy yn ol i'w dannedd* ».

elles restent sous sa plume toujours légères et claires, avec une grâce souple un peu molle. Le gallois est embarrassé de rendre l'enchevêtrement des propositions relatives ; ses procédés de subordination ne valent pas les nôtres ; il alourdit souvent le tour aisé du français (v. notamment p. 15 le dernier alinéa) ; ou bien, il doit sacrifier quelques détails pour conserver la légèreté de l'ensemble.

Un des mérites de la traduction galloise est d'employer quand cela est nécessaire la langue familière, le parler de tous les jours. Madame Gwenda Gruffydd fait preuve de bon goût littéraire en évitant l'allure empesée et académique qu'ont trop souvent les traductions. Elle sait manier le colloquial Welsh, au point d'embarrasser quiconque n'a appris le gallois que dans les livres. Mais à cet égard aussi sa traduction est instructive. On y rencontre par exemple un bon nombre de mots empruntés à l'anglais. Il y a certainement en Galles beaucoup de mots anglais dans le parler courant et familier. C'est un trait que sa traduction fait ressortir et qui mérite d'être noté.

XIII

Les historiens de la littérature aiment à connaître la personne des héroïnes que les poètes ont chantées. En quoi ils montrent plus de curiosité que de jugement. Car la femme que chantent les poètes est rarement une personne réelle ; c'est bien plutôt un vain fantôme que leur imagination a créé. Le pseudonyme dont ils dissimulent d'ordinaire leur maîtresse est en somme l'aveu de ce travail cérébral, qui avec les traits d'une personne vivante, si banale et vulgaire qu'elle soit, bâtit l'image de l'être idéal dont la passion se repaît. Peu importe qui est Lesbie, Cynthie ou Délie, qui est Béatrice ou Elvire, Olive, Hélène ou Cassandre ! Quand on a par hasard le moyen de confronter la description du poète avec le modèle qui l'a inspiré, on ne trouve guère devant soi, comme il fallait s'y attendre, qu'une créature semblable à tout le monde et parfaitement indigne du lyrisme dépensé à son sujet.

Quelques chercheurs se préoccupent cependant d'identifier la Marie de Brizeux (voir *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, t. LXXXVII, 1924, colonnes 3, 108 et 352). Il est probable qu'une aventure réelle forme le fond de la gracieuse idylle du poète lorientais. Mais qu'elle en fut l'héroïne ? On a songé d'abord à une fille d'auberge de Scaer, qui s'appelait Marie Hannat et qui con-

servait en souvenir de Brizeux le crucifix qu'il tenait sur son lit de mort. Il semble qu'on doive renoncer à cette identification. Dans un livre qui fait autorité sur Brizeux [1], M. l'abbé Lecigne en a proposé une autre. Il s'agirait d'une Marie Renée Pellan, née au Cleziou en Arzano le 12 germinal de l'an X et morte le 21 mai 1864 ; elle épousa le 14 février 1824 Thomas Bardouil, né à Arzano le 30 frimaire de l'an XII et mort le 27 septembre 1846. Certaines concordances de date et de lieu justifieraient cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, la discussion continue. Mais à quoi bon remuer ces cendres éteintes ? La lecture du poème de *Marie* suffit aux admirateurs de Brizeux ; il est loisible à chacun d'eux de se représenter sous ce nom telle figure de jeune Bretonne qu'il lui plaira, même tout à fait différente de celle que le poète a rêvée.

XIV

Le jeudi 21 août 1924, a été inauguré dans le cimetière de l'île de Groix un monument au poète Bleimor, de son vrai nom Jean-Pierre Calloc'h, mort au champ d'honneur le 10 avril 1917 (v. *Rev. Celt.*, t. XXXIX, p. 94 et suiv.). Des discours ont été prononcés par M. René Bazin, membre de l'Académie française, par M. J. Loth, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, directeur de la *Revue Celtique* et par M. P. Mocaer, directeur de la revue *Bubez Breiz* et éditeur des œuvres de Bleimor. Du discours de M. J. Loth, nous détachons le passage suivant : « Parmi tant de ses enfants qui ont versé leur sang pour la défense et l'honneur de notre pays, Jean-Pierre Calloc'h est sans conteste un de ceux qui méritent le plus d'être pleurés par leur mère, la Bretagne. Le barde aimait d'un même amour la grande et la petite patrie, et voici son cri loyaliste : « La Bretagne est un grand vaisseau, à côté d'un autre plus grand, la France ».

1. Voir C. Lecigne, *Brizeux, sa vie et ses œuvres d'après des documents inédits*, Thèse de doctorat soutenue à Rennes (Lille, imprimerie Morel, 1898, 507 p. 8°). Consulter aussi sur Brizeux un article de M. Pierre Laurent dans la *Revue Morbihannaise* de 1904.

XV

Nous avons reçu l'annonce suivante que nous nous faisons un plaisir d'insérer :

SAORSTAT ÉIREANN

APPOINTMENT OF KEEPER OF
IRISH ANTIQUITIES
IN THE NATIONAL MUSEUM, DUBLIN

Applications are invited for the appointment of Keeper of Irish Antiquities Section in the National Museum, Dublin. The salary of the post will be £. 600 per annum, rising by £. 20 per annum to £. 800 per annum, with Cost of Living Bonus on the usual Civil Service Scale; at the present rate of bonus £. 600 plus bonus amounts to £. 818 per annum. The post is a whole-time one carrying pension rights under the Superannuation Acts, and will be held subject to the provisions of the Civil Service Regulation Acts, and any regulations made or to be made thereunder.

The duties of the Keeper consists principally in the care of the Royal Irish Academy's collection of antiquities, which is housed in the National Museum. The Keeper is a Civil Servant, and is required to attend in the Museum at the regular hours prescribed for Civil Servants. He is further exspected to organise and pursue researches in the field of Celtic Archaeology, with special regard to the objects in the Academy Collection, and to keep himself fully informed as to archaeological discovery, wherever it may occur, and to advise the Academy as to the purchase of objects offered for sale.

Candidates should produce evidence that they possess a thorough knowledge of Archaeology, with particular reference to the earlier periods of human culture. They should submit lists of their published work, and furnish proof that they have had some experience of the work of an archaeological museum.

The qualifications of candidates for appointment will be reviewed by a Selection Board appointed by the Civil Service Commission.

Applications, which should state applicant's age, should be received not later than 31st January 1925 by

An Rúnaidhe
(*the secretary*)
Coimisiún um Stat-Sheirbhís
(*Civil Service Commission*)
33 St. Stephen's Green, Dublin.

XVI

Livres nouveaux, dont il sera rendu compte ultérieurement :

Jos. Baudiš, *Grammar of Early Welsh*, Part I. Phonology. Oxford, University Press, 178 p. 8°.

A. W. M. Odé, *De uitgangen met r van het deponens en het passivum in de indoeuropeesche talen*. Haarlem, 1924, 85 p.

J. Mansion, *Oud-Gentsche Naamkunde*, S'Gravenhage, 1924, xxiv-323 p. 8°.

Carl J. S. Marstrander, *Observations sur les présents indo-européens à nasale infixée en celtique*. (Videnskapsselskapets Skrifter, II. Hist.-Filos. Klasse, 1924, n° 4). Christiana, 1924, 75 p. gr. 8°.

J. Vendryes.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XLI

ARTICLES DE FOND

Les graffités gaulois de la Graufesenque, par J. Loth 1
The Oldest Text of Prydyt y Moch and others (*suite*), par le Dr J. Gwenogvryn Evans 65, 413
Place-names of Pictland (*suite*), par F. C. Diack 107
La légende de la prise de Troie en Irlande, par G. Dottin 149
Sur un épisode de l'*Historia Britonum* de Nennius, par A. H. Krappe 181
Grammatical Notes on Scottish Gaelic, par J. Fraser 189
Les noms et les variétés du froment chez les Celtes insulaires, par J. Loth 193
Notes étymologiques et lexicographiques (*suite*), par J. Loth. 204, 372
Une locution commune au celtique et au scandinave, par J. Vendryes 238
Imbolc, par J. Vendryes 241
The Annals in Cotton Ms. Titus A. XXV, par A. Martin Freeman. 301
Tristan's combat with the dragon, par A. G. van Hamel 331
Féni et Góidil, par J. Loth 350
L'aéronef dans les légendes du moyen âge, par Dom Louis Gougaud 354
Sur la prise de Rome par les Gaulois, par G. Cavaignac 359
Les noms de lieu en Bretagne, à propos d'un ouvrage récent, par R. Largillière 361

BIBLIOGRAPHIE

Calder (George), A Gaelic Grammar (J. Fraser) 245
Curtis (Edmund), History of mediaeval Ireland (J. Vendryes) 480
Dottin (Georges), Les littératures celtiques (J. Vendryes) 472
Dumézil (Georges), Le festin d'immortalité (J. Vendryes) 476
Feist (Sigmund), Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache (J. Vendryes) 490
Hovelaque (H.), Anthologie de la littérature irlandaise (J. Vendryes) 474

ROUX (G.), Le roman de Peredur (J. Loth) . . . . . 26[illegible]
AC FARLANE (Malcolm), The Fernaig Manuscript (J. Fraser) . . 2[illegible]2
ALEMANCHE (Tanguy), Gurvan ar marc'hek estranjour (J. Loth) 2[illegible]4
ELLAR (George), The Lindisfarne Gospels (J. Loth) . . . . . 26[illegible]
ORTON NANCE (R.), Celtic Words in Cornish Dialect (J. Loth) . 27[illegible]
'RAHILLY (Cecile), Ireland and Wales (J. Vendryes) . . . . . [illegible]
AINT-MLEUX (Georges), Glossaire du parler malouin (J. Loth) . . 262
, Sketla Segobrani (J. Loth) . . . . . 26[illegible]
ALSH (Rev. Paul), Leabhar Chlainne Suibhne (J. Vendryes) . . . 484

CHRONIQUE

NDLER (Mélanges Charles) 496
UDOLLENT (M. Auguste) et les sépultures des Martres-de-Veyre . 268
ACHMANN (Festschrift) 289
asque (locution celtique et scandinave en) . . . . . 5[illegible]6
BEST (M. Richard Irvine), Docteur *honoris causa* de l'Université de Dublin 277
BLEIMOR (monument élevé à) 511
BONN (le prétendu monument celtique de) 287
Cornique (un renouveau de la langue) 297
CRAIG (M. J. P.) ; ses publications en irlandais 295
Cyfres y Wern (nouveaux ouvrages de la collection) 507
Germani (encore le nom des) 494
GLOTZ (M. Gustave) et la Civilisation égéenne 282
GOUGAUD (Dom Louis), Hibernia insula sanctorum 503
GRUFFYDD (Mrs. Gwenda), *Y Marchog* 508
GWYNN-JONES (T.), *Awen y Gwyllt* 507
HUBSCHMIED (article de toponomastique gauloise de M. J. U.) . . 289
JACOBSOHN (Hermann), *Arier und Ugrofinnen* 495
JULLIAN (M. Camille), membre de l'Académie française 492
La Graufesenque (à propos des graffites de) 495
LE BRAZ (Anatole), quatrième édition de sa *Légende de la Mort* . 299
Livres nouveaux 300, 513
Manchester Guardian (supplément spécial du) sur l'Irlande . . . 294
Marie (la) de Brizeux 510
MARR (M.) et sa théorie japhétique 291
Martres-de-Veyre (sépultures des) 288
MAUPASSANT (Guy de) traduit en gallois 508
MEILLET (M. Antoine), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres 492
Musée d'antiquités de Dublin (vacances au) 512
NIEDERMANN (étymologies de M. Max) 502
PLUMMER (Rev. Charles), Docteur *honoris causa* de l'Université de Dublin 277

Rhétique (documents nouveaux en)..... 2
Robert RICHARDS (M.), membre du cabinet Ramsay MacDonald.... 2
SCHUCHARDT-BREVIER (Hugo)..... 2
SCHUCHARDT (Hugo), *Primitiae linguae Vasconum*..... 2
SOYER (M. J.); ses publications toponomastiques..... 2
STREITBERG-FESTGABE..... 4
STREITBERG (Festschrift Wilhelm)..... 4
Tannoialum (un nouvel exemple de)..... 28
TERRACINI (B.), *Gallico e Latino*..... 28
Van HAMEL (A. G.), *Isolement en Gemeenshap*..... 50
WALSH (Rev. Paul), articles sur l'histoire d'Irlande..... 50
WHATMOUGH (article de M.) sur le rhétique..... 29
WILLIAMS (M. Ifor), édition nouvelle du *Mabinogi*..... 29
WILLIAMS (Mary); son édition de Gerbert..... 29
YEATS (M. W. B.), lauréat du prix Nobel..... 27

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS

AU TOME XLI

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1]

I. Gaulois ou vieux celtique et ogamique.

(Voir pp. 4, 5, 11, 25-29, 31, 32, 53, 57, 58, 285, 287, 290, 352, 500).

-a, nom. sg. m., 52.
acitabli, acetabli, vinaigriers, 8-17, 19-24, 26, 45.
-acum, -acus, 285, 290.
Addedomaros, Assedomaros, 32.
-ados, 54.
Agedilios, 14, 17.
Agedillos, 16, 57.
Agedincum, 286.
Agio, 27, 57.
Agius, 57.
Agiustus, 57.
-AGNI, -AN, -ANN, 140.
Alaunos, Alounos, 54.
Albanos, 7, 8, 12, 15, 20-23, 33, 52, 57.
Albenacus, 285, 286.
Albenate, 285, 286.
Albinos, 57.
Alesia, Alixie, 34.
Alios, 35.
allos, alos, second, 17, 31.
Alo(n), 54.
Alone, 14, 53, 54.
ambi-, 206, 220.
-ametos, nombres ordinaux, 37, 38.
arcantodan... fonctionnaire s'occupant des monnaies, 54.
aricani, 26, 44.
Arnacus, 285.
-as, nom.-acc. pl., 50.
asati, vases à anses ? 19, 49.
ate-, AHEHHTT-, 43, 141.
-ate, endroit pourvu de..., 285.
Atepomarus, 2.
atramentari, atrimitari, encriers, 10, 11, 13, 14, 18, 45.
Atticos, 27, 52, 57.
augustas, sortes de vases ornés, 27, 47, 48.
Ausicense, Ausocense, 290.
autagis, 21, 31, 52.

balma, creux, cavité, 273.
Belenacus, 285.
Belenatensis mons, 285.
Beleniacus, Beliniacus, 286.
Bibracte, 54.
Bibroci, 54.
Bipros ? 25, 53, 54.
-bo, dat. pl., 44.
Boderia, 128-130.
Bodotria, rivière de fond, 112, 125, 128-130.
boebo, 26, 44, 45.
bol(etaria), terrines pour légumes frais, 28.
Brivate, endroit pourvu de pont, 285.
broci, brocs, vases à bec, 7, 49.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

buxi, buxe ? 23, 24, 48.
Buxsus, Bussus, 34.

Caledones, 116.
cambiare, échanger, 491.
canastri, corbeilles, 8-17, 19, 21, 22, 26, 46.
Caraddouna, 32.
Carassounus, 32.
Carillos, Carilos, 24, 57.
Cassiciate, 285.
Cassidannos, -danos, Casidanos, 14, 16, 17, 31, 38, 53, 54.
Castos, 7, 8, 10-22, 57.
catilli, catili, sortes de vases, 8-25, 27, 28, 45.
catinos, sortes de vases, 15, 18, 20, 26, 29, 45.
Celados, 23, 53, 54.
Celas, 54.
Celatus, 54.
Celeros, 52.
Cenabum, 286, 287.
cerea, bière faite de grains ? 54.
cervesa, cervesia, cervisia, cervoise, 54.
Cervesa, 8, 21, 52-54.
Cintus, 34.
Cintussa, 34.
Cintussos, 34.
cintuxo(s), premier, 14, 21, 31, 34.
Circos, 23, 54.
Cobnertus, 2.
com, 25.
Condacus, 285.
Condate, 285.
Condatomagus, 1, 2, 285.
Contoutos, compatriote ? 55.
Cornovia, 366.
Cornovii, 366.
Cornutos, 10, 15, 21, 27, 52, 57.
Corolamus, 55.
Coros, 23, 53, 55.
Cosius, 57.
Cosoius, 8, 26, 57.
Cotutos, 8, 12, 13, 16, 20, 53, 55.
κουρμι, bière, 202.
-CÜHETT-, 141.
cuipalini, sortes de vases, 24, 46.

Dannotalos, 54.
Danomarus, 2.
-danos, 54.
danus ? 25.
Dario, 7, 53, 55.
decametos, dixième, 11, 21, 31, 37-39.
Depra, 14, 53.
Deprosagilos, avide de manger ? 8-11, 14, 18-20, 22, 53, 55.
Dinomogetimarus, 207.
Dosetam ? 56.
Dosovico, 56.
DROGNO, -DDRROANN, gén., 140.
dubro-, eau, 49, 494.
Duca, 21, 29, 52, 56.
Ducarius, 56.
Duci, 8, 10, 16, 21, 52; 56.
duprosopi, sortes de vases, 9, 10, 19, 49-51, 494.

Eboracum, Eburacum, 285, 487.
Eburodunum, 285.
Eburomagus, 285.
EDDARRNONN, gén., 140.
-edios, -iā, -ion, adj., 41.
Epotsorovidus, 32.
erecus, 19.
eti, et, et encore, 9, 12-16, 21, 22, 25, 26, 30, 42, 43.
etic, et, 43.
-etos, nombres ordinaux, 37.
ex-, 43.
exan-, 18, 43.
Exandecotti, 18.
extratud, compte en dehors, 21, 33.

Froncu ? 24, 53, 56.
Frontu, 56.

Gabali, 1.
Germani, 28, 27, 494, 495.
...gios, 16.
gulbia, gouge, 503.

Icola, 15.
Icoranda, Igoranda, frontière, limite, 401.
ieuru, il fit, 44.
Iliomarus, 2.
-inbrataria, imb-, vases dorés, 9, 11, 13, 20, 45, 46, 493.
-is, -ias, acc. pl., 50.
Isca, 351, 500.
Itotagi, 31.

-itu, prét. 3e sg., 44, 45.
-itus, prét. 3e plur., 44, 45.
iuritus ? luritus ? 26, 44.
IVACATTOS, (gén.), guerrier de l'if ? 117.
IVODACCA, gén. destructeur (puissant), comme l'if ? 117.
Ivorix, roi de l'if ? 117.

julianas, juliani, julinas, sortes de vases ornés, 16, 24, 47, 48.
Jura, 45.

karnitu, prét. 3e sg., 45.
karnitus, prét. 3e pl., 45.

-lamus, 55.
le...tus, 14.
lenari, sortes de vases, 23, 48.
licuias, licuas, licu, sortes de vases, 8-22, 24, 40, 50, 493.
Lousios, 10, 20, 26, 58.
Lucanos, 52, 58.
Luciacus, 285.
LUGUQRIT, 126.
Luteva, 1.
Luxtodos, 14, 39, 56.
luxtos, chargé ou apte à être chargé, à faire un chargement, 17, 21, 31, 33, 38, 39.

magiv, 19, 27.
-magos, plaine, 135.
Malcio, Malciu, 19, 22, 24, 26, 58.
Malso, 21, 58.
Mariacus, 285.
Martalos, 19, 53, 56.
Marti, 21.
Marto, 56.
Masca vicus, 56.
Masclos, 12, 53, 56.
Maskarus, 56.
Masveta, 12, 16, 40, 52, 58.
Masvetos, 7-12, 14-16, 19-22, 28.
Mater ou Matur, 14, 58.
matrebo, aux mères, 44.
Meddillus, Medsillus, Medđilos, 29, 32, 58.
Međđulus, Messulus, 32.
MEQQDDRROANN, 140.
Mirtilos, 18, 52, 58.
Mogitmarus, 207.
Mommo, Momo, 26, 27, 58.
Monedorigi, 119.
Montanos, 16, 17, 19, 22, 52, 58.
Moretoclatos, 12, 53, 56.
morr., 29.
mortaria, mortiers, 8-14, 16, 17-25, 28, 40, 42, 45, 51.
mos., 13.

nanto, gl. ualle, 490.
Nantonis (castrum), 286.
naumet(os), neuvième, 8, 38.
Nemetacum, 290.
Nemetocenna, 290.
nemeton, sanctuaire, 225, 268, 408.
NETTA SAGRU, champion des forts ? 224, 378.
Nouia, 290.
Nouiomagus, 290.

-os, nom. sg., 52.
oxtumetos, huitième, 13, 31, 37, 38.

pannas, panas, pannias, panias, pannis, panis, panos, sortes de vases, d'une capacité de 2 l. 18 ; 7-24, 28-30, 33, 50, 51, 494.
paraxidi, parasidi, paroxed., sortes de vases, 8-13, 15-24, 26, 27, 29, 46, 47.
pedales, pedalis, vases à pied, 9-22, 24, 45, 51.
Petrecus, 2.
petrudecametos, quatorzième, 37, 38, 58.
Petuaria, 36.
petuar(ios), quatrième, 12, 19, 31, 36, 37.
Petueriensium, 36.
pinpetos, cinquième, 12, 37.
platiodanni, fonctionnaires chargés de l'administration d'un vicus novus, 54.
Poloita, 56.
Polos, 7, 53, 56.
Prasutagus, 31.
Primos, 20, 35, 58.
prinas, prini, sortes de vases ? 24, 28, 48.
prinni, bois (bois à sorts, sorts), 28.
Privatos, 8-15, 20-22, 52, 58.
pultari, sortes de vases, 19.

Qutios, Cutios, 56.
Qutos, 27, 56.

-randa, -renda, limite, borne, 401.
Redsomarus, 32.
Regenos, 14, 58.
Ressimarus, 32.
ris, 26, 44.
rostrati, vases à bec, 9, 29.
Rudiobus, 285.
Ruteni, 1.

Sagillia, 55.
Sasmonos, 52.
Scota, 9-11, 14, 16, 22, 52, 53, 56, 57, 353.
Scotius, 36.
Scotta, 353.
Secundos, 7, 36, 52, 58.
Segodunum, 1.
senar..., sortes de vases, 29, 48.
Sennilo, 26, 58.
sextametos, septième, 16, 37, 38.
Sextanmandui, 37.
...si, 16.
sibutu, 28, 29.
Silvinos, 23, 52, 58.
Sioxti, 21, 33, 52, 53, 57.
Sirona, đirona, 32.
Stamulos, 16, 53, 57.
Statilos, 16, 53, 57.
...stos, 15.
strogia, sortes de vases, 23, 48.
summa, total, 11, 13, 19, 22, 27, 39-41 ; voir uxsedia.
Summacos, Sumacos, 9, 11-15, 17, 20, 22, 52, 58.
svexos, sixième, 7, 37.

-tagis, -tagos, 31.
Tancinus, 225.
Tanconus, 225.
Tancorix, 225.
Tannogilum, 288.
Tecci, 11, 58.
tecuan, 26, 44.
Teđdignius, Tessignius, 32.
tidrus ? tidres ? 26, 44.
Toni, 8, 53, 57.
Tonius, 57.
Tonnia, 57.
tri-, trois, 51.
trianis, 26, 44.
triantalis, triatalis, sortes de vases, 7, 15, 19, 21, 51.
tricontis, aux trentièmes, 58.
τρίτιον, troisième, 36.
tritos, Tritos, troisième, 8-10, 12-16, 19-22, 26, 36, 52, 58.
Trittia, 36.
tuddos, tudos, tudos, tuos, tuddus, compte collectif, sommaire du nombre des vases fabriqués par chaque potier, 11-16, 19-22, 24, 28-39.
Turnacus, 285.
Turnodurnm, 285.
Turnomagus, 285.

UOR, nouveau, 140.
Uxellodunum, 41.
uxsedia, uxedia, uxs., ux., us.,(somme) extrême, exacte, (total) général, 11-14, 16, 19, 20, 22, 27-29, 39-42, 45, 494.

Vacaca, 26, 52, 53, 57.
Vacaccia, 57.
Vacalus, 57.
Vacasatus, 57.
Veliocaθi, 32.
Veliocasses, 32.
Vellaunodunum, 286.
ver-, intensif, 129.
Verecundos, 19-22, 52, 58.
vinaria, vinare., vases à vin, 7, 9-13, 15-18, 21, 22, 26, 45, 48.
-vindos, blanc, 194, 195, 198
Vinoulus, adonné au vin ? 21, 52, 53, 57.
Visera, 500.
Visura, 500.
Vormuini, 351.
Vrappius, 57.
Vrapus, 57.

II. Irlandais.

(Voir pp. 154, 155, 171, 176, 178, 295, 301, 498).

á, hauteur, 132.
-a, nom. plur., 376.
ada, redevances, présents consacrés pour chaque fête, 243.
adbal, puissant, fort, 499.
adbar, adbur, adhbhar, motif ; futur (roi), 239.
adsaitim, j'enfante, 389.
áel, soufflle, 499.
áel, fourchette, 499.
áer, air, 191.
Agapénor, 155.
aig, glace, 496.
aile, eile, autre ; second, 35, 36.
aill... aill, les uns..., les autres, 35.
airrand, façade d'une maison, 402.
airrinde, grande déchirure, 402.
aithrige, pénitence, 491.
alla, du côté de, 133.
alt, hauteur, rive, 111, 112.
amáireach, demain, 491.
Amfimachus, Amphimachus, Amphimaque, 155.
-án, dimin., 114.
anamchara, ami de l'âme, 129.
Antinoir, Anténor, 155.
-ar, -air, -ir, passif, 498.
árach, lien, chaîne ; garantie, 220.
araile, autre ; certain, quelque, 496.
ard rí, roi suprême, 481, 482.
arís, de nouveau, 189, 190.
assait, parturition, 390.
Áth Féine, 351.
aue, petit-fils, 191,

baile, ville, place, 273.
bairgen, bairghean, pain, gâteau, 202.
ballán, coquille de limaçon, 273.
bebarnatar, ils jaillirent, 499.
bech, abeille, 496.
Beltene, bealtaine, le 1er mai, 241, 243.
benaid, il frappe, 498.
berbaim, je bous, 499.
béus, fós, encore, 189, 191.
-bí, il est, 192.
blas, goût, 248.
bolach, gl. impetiginem, 491.
bolg, sac de cuir, 158.
branar, jachère, 224.
brathleggaib, aux pierres de jugement (colonnes d'Hercule), 156.
brecht, de divers couleurs, 195.
brí, haut, 119.
Brighde : féil B., la Sainte-Brigitte, le 1er février, 241.
brocc, blaireau, 49.
bruinnid, il jaillit, il gicle, 499.
buadarthe, (rivière) impétueuse, 129.
buaidleccaib, aux pierres de victoire (colonnes d'Hercule), 156, 157.
búir, mugissement, beuglement ; grand cri, 372.
buorach, gl. lora ; buarach, entrave pour attacher les jambes de derrière d'une vache, 220, 221.
búr, furieux, 372.
búra (búre), colère, 372.
búrach mugissement, beuglement ; piétiner, retourner le sol, 372, 373.
búrech, mugissant, beuglant ; búirfedach, búredach, (adj. et n.), id., 372.
búrim, je beugle, mugis ; je frappe, 372, 373.
búrithar, búirethar, il crie, 373.

caill(e), coill(e), bois, 391.
cáitheadh, neiger, 190.
calg, pointe, 273.
canim, je chante, 378.
canir, canar, il est chanté, 498.
cann, dim. -án, vase, 51.
cantana, incantations, prédictions, 378.
cathchriss, ceinture de guerre, 375, 385, 386.
ceirsle, peloton, 248.
cel, mort, 496.

cendrech, serre-tête, licol ; partie d'un moulin, 221.
cét-, céad, céud, premier, 34.
cethramad, ceathramhad, quatrième, 37, 38.
cétus, d'abord, tout d'abord ; vraiment, 34.
-chuaid, il est allé, 191.
Cichloiste, Amazones, 157.
cirrim, j'endommage, 107.
cladim, je fouis, creuse, 372.
cliath draigen, herse, 232.
Cliophinor, Elephenor, 155.
cloidhe, claidhe, fosse, fossé ; remblai, 407.
cobrach, cuimrech, cuibre(a)ch, lien, chaîne, 221.
cóiced, cuigeadh, cinquième, 37.
coirm, bière, 478, 508.
colg, pointe d'épée ; barbe d'épi, 200.
colgach, pointu, barbu, 200.
colm, g. cuilm, cicatrice ; fort tendon de bœuf, 376, 377.
colma, dureté, 376.
colmméne, gl. nervus, 376.
colomda, columdha, dur, 376, 377, 385, 386.
colum, peau ; tendon, lanière de peau, n. pl. cuilmeana, d. colomnaib, 375-377.
Conall Cernach, 489.
Conchobar mac Nes, 489.
conic, il peut, 234.
cotnessiu(b) sa, je le foulerai aux pieds, 214.
craobhsgaoiled, ramifications de clan, 485.
criss, ceinture, 375, 385, 386.
cró, sang, 196.
crod, troupeau, bétail ; fortune, richesse ; salaire, 490.
crú, corbeau, 374.
crú-fechta, crúechta, corbeau de combat, 374.
Cruithne, pays des Pictes, 193.
cruithnecht, g.-a, froment, 193, 195-199.
cruth, pourpre, rouge, 196, 197.
cúac, cumhac, cumhang étroit, 382.
cúal, pl. a, fagot, tas, amas ; cor cúalne, cúaille, installation de pieux ou palissade, pour établir une limite ou barrière, 382, 383, 401.
cucel, cuigel, quenouille, 489.
cuilae, gl. colina, 490.
cumachte, puissance, 234.
cumang, pouvoir, 234.
cumtúth, protéger, préserver, 229, 407.
Curoi mac Daire, 489.
Cutheria, Cythère, 155.

Dagdé, 161.
Dair, 378.
dáir, dár, g. dara, rut, 55.
Dáire, 7, 55.
dairmag, Dairmhagh, plaine du chêne, 129, 135.
dairt, dart, saillir, 379.
dairt, g. darto, -ta, génisse d'un an ou deux ; jeune fille ; bouvillon, 379.
damnae, damhna, domnae, matière, matériel, matériaux pour ; sujet, motif ; homme capable d'être (évêque, etc.), 238, 239, 506.
dar-, fille, 378.
dáraid (maith), taureau vigoureux ? 55.
Darbile, Derbile, 378.
Darerca, 378.
Darfráich, 378.
-de, adj., 54.
debide, mesure poétique, 501.
dechmad, deachmadh, dixième, 37, 38.
decming, impossible, 234.
deich n-, dix, 37.
der, dat. deir, jeune fille, 378, 379.
derbfine, deuxième section de la famille irlandaise, 483.
derg, rouge, 197.
derg cruithnecht, blé rouge, 197.
derg-thuirind, blé rouge, 197, 199.
diing, difficile, 234.
Diomides, Diomède, 155.
Diophoeb, Déiphobe, 155.
díunnach, action de laver, ablution, 242.
dlug, sujet (de), 239.
doaurchanim, gl. sagio, 378.
doborchú, cú uisci, loutre, 293.
doeprannat, gl. affluant, 499.
domoiniur, je pense, 399.

Donn, le Brun (taureau), 55.
Dróna, gen., 140.

echtar, en dehors, 34.
echtargeinde, né d'ailleurs, 34.
éirg(h)e action de s'élever, 219.
-éne, 377.
enech, visage ; honneur, 380.
Eoin, 485.
Épistropus, Épistrophos, 155.
erelca, grands maux, 110.
Ériu, Irlande, 504, 505.
errand, f., part, 403.
esc, eau ; eisc, fleuve, 500.
étan, éadan, front, face, 51.

fachain, lutter, se quereller, 57.
fáed, fóid ; faoidh, f., g.-e, cri, voix ; son agréable ; fáeth fiada, le cri du daim, l'hymne de Patrick, 206.
fail, foil, étable, 382.
fál, fal, haie, clôture, palissade, rempart ; barrière, obstacle ; barrière légale, cas d'annulation, 141, 381-383.
Fearnmhagh, plaine de l'aune, 135.
feis, truie, 261.
Féni (gens de même race), Irlandais, 350-352.
Fergus mac Roich, 489.
fétgaire, sifflement, 159.
fíach, corbeau, 191.
fiad, sauvage, 350.
fiad, honneur, 380.
fiadh, présence, 380.
fiadúghadh, honorer, 380.
fiann, f., corps de troupe, 350, 352, 485.
fích, gl. municipium ; terre, propriété ; village, 392.
fích, combat, 393.
Filomenes, Pylémène, 155.
fin, vin, 478.
fine, parenté, famille légale, 352.
finn, blanc, 194.
finn-uisce, Phoenix, 500.
fo... álagar, il est affligé, 498.
foilenn, goéland, 351.
foireann, troupe, parti, 387.
folc, ondée, averse ; flot, 243.
folcaim, falcaim, je lave, je mouille ; je lave le visage, 243.
foicmar, (larmes qui inondent ?), 243.
fothracad, baigner le corps, 243.
foxal, enlever, 395.
frac, main, 57.
fráech, fraoch, bruyère, 49.
Frigia, Phrygie, 155.
fromad, épreuve (des aliments), 242, 243.
fuathbróc, sorte de vêtement de dessous ; fuathróc, id. ? 375.
fuil, sang ; fuili, blessures sanglantes, 208.

gae bulga, arme merveilleuse de Cúchulainn, 158.
gaedilg, le gaélique, 110.
glao, peloton ; gló-snáthe, glaosnáthe, glónathi, pelote de fil ; gló-lethar, boule de cuir, 385.
Goibniu, 478, 479.
Góidel, Góedel, Gaël, Irlandais, 350-352, 487.
grech, cri, 499.
gulba, bec, 503.

Hechtoir, Hector, 155.

ídaltighe, maison des idoles, 168.
ilach, chant de victoire, 156.
imb-, autour ; complètement, tout à fait ; réciproquement, 243, 244.
imbe, lier ? 211.
imbolc, oimelc, « purification rivale, ou concurrente » ; le 1er février, début du printemps, 241-244.
indé, hier, 490.
indrach, ionnrach, tampon pour toutes les blessures ouvertes, 220.
inis na naemh, l'île des saints, 504.
innmat, laver les mains, 243.

lae, laa, jour, 191.
Lamedon, Laomédon, 155.
laréne, gl. equla, 377.
lax, gl. laxus ; lascc, id., 395, 396.
lend, lenn, liqueur, boisson, 203.
lic, g. liac, pierre, 115.
Loegaire Búadach, 489.
loingthech, vorace, 249.
lubgort, jardin, 261.
Luccreth, 126.

lucht, tribu, gens, groupe de gens, équipe ; lucht oibre, ouvriers, 39.
lucht, quantité, charge, 39.
Lugedon, 126.
lúgnasad, oidhche Lughna, le 1er août ; mi na lughna, le mois d'août, 241.

mac ind óg, « fils de la jeunesse », 489.
-mad, ordinaux, 37, 38.
máel, maol, chauve ; (blé) sans barbe, 197, 199.
máelán, (blé) chauve, 199.
Mag Mucraim, 489.
-magh, plaine, 135.
marbh, mort, 56.
mart, animal de boucherie, 56.
Másc, Dun Maisc, 56.
máthair, mère, 190.
méala, opprobre ; chagrin, grande perte, 213.
méalacht, honte, 213.
mebhul, honte, 213.
mednocht, minuit, 134.
melaid, réfléchir ? 212.
meld, aimable, 212.
miad, gl. honor, 205, 206.
mian, m., g. -a ; mian, méin, f., g. méine, désir, 398.
mianaighim, je désire, 398.
mian-ghus, avidité, 398.
mid, hydromel, 478.
midchuairt, cour du milieu, 134.
móeth, máeth, doux, 400.
mogh, grand, 207.
-móidim, maoidhim, je vante, célèbre, 205, 206.
moo, moa, mó, plus grand, 189, 191, 248.
muccfhoil, étable à porcs, 382.

náme, námae, námhaid, ennemi, adversaire ; f. námha, 213.
Nath-, 378.
necht, neacht, propre, nettoyé, 193, 196.
nemed, gl. sacellum, 225.
Nemtolim, Néoptolème, 155.
nert, force, 208.
ness, blessure, 214.
ní, níor, ne pas, 251.
nig(h)im, je lave, nettoie, 193.
nói n-, naoi, neuf, 38.
noib, saint, 490.
nómad, naomhad, neuvième, 38.
Nuadu, 158, 491.
nue, nua, nouveau, 191.

oche, aisselle, creux de l'aisselle, 395, 396, 398.
-ochol (dor-), gl. foramen ? 396.
ochsal, asgall, ascal, oscaill, oscul, aisselle, creux de l'aisselle, 395-398.
ochtmad, ochtmhadh, huitième, 37, 38.
óg, jeunesse, 489.
-óg, dim. 114.
ói, brebis, 242.
oileán aingeal, île des anges, 505.
óinmad, aonmhadh, -unième, 38.
onn, pierre, 120.
ord, ordre, 242, 243.
osclach, qui a rapport à l'aisselle ; faisceau, paquet porté sous le bras, 397.
osclán, tout ce qu'on peut porter sous le bras, 397.

Palamides, Palamède, 155.
péist, bête, 127.
Piloctines, Philoctète, 155.
Polidamas, Polydamas, 155.
Polipites, Polypœtès, 155.
Porcus, Phorcys, 155.
putraic, pot, 128.

rand, rann, f., part, partie, 400, 402.
rannaim, je partage, divise, 402.
regaid, il ira, 219.
rend, pied, jambe ; coin, 216.
renna, chiens de course, 216.
renn, f., part, 400-402.
resse, parole, expression, cri ? 215.
retoric, morceau de bravoure en un langage mesuré, 473.
rí co freasabhara, « roi avec opposition », 481.
riasc, marais, sol humide, 179.
rígdamna, -domna, prince royal, futur roi, 239, 240, 483, 507.
righin, tenace, 189.
rind, rinn, pointe, 200, 393.
rind, bois, hampe de lance, 401, 402.

rindad, rinnad, couper ; rindad ramut, tracé des routes, 402.
rindaim, je raille, 402.
rinde, écorce ; panier rond fait d'écorce, seau en bois rond, 401, 402.
rinde, gl. pl., des parts ou bornes, 401, 402.
rinneach, pointu, barbelé, 200.
ris(s), récit, 215.
rorith, g. roretha, course impétueuse, 403.
rót, route, 223.
rúad, rouge, 197.
rúadán, sarrasin, 197.
rúaim, action de rougir, flot de sang montant à la figure (par colère), 403.
rúaim, élan impulsif, d. pl. ruamannaib, 403, 404.
ruais, g.-e, légèreté, inconstance ; personne étourdie, rustre, 404, 405.
ruaiseach, volage, inconstant, 404.
ruamanda, -nta, furieux, 403.
rúathar, élan, attaque, 403.

saigim, je vise, 55.
sailchoit, saussaie, 351.
saithe, essaim, 389.
samaigim, je place, 57.
sam(h)ain, samuin, le 1er novembre, 241, 275.
sár, outrage, 222, 224.
sáraigim, sáruighim, j'outrage, je fais violence, je transgresse ; je l'emporte sur ; inf. sárugud, -ghad, 224.
sáthad, percer ; pousser en avant, lancer ; sáthud, enfoncer un clou, 390.
scála, coupe à boire, 389.
sceanach, membrane, écailles de poisson, 406.
sciath, aubépine, 191.
sciathrach, courroie de bouclier, 221.
scoth, fleur, jeune rejeton, tige, 56.
scothaim, je coupe, j'émonde, 56.
Scoth Noe, 56.
scret, f., cri, 499.
Scuitt, Scots, 350, 353.
seasgán, glane, 398.
sechtmad, septième, 37.
secul, seigle, 197.
seised, seiseadh, sixième, 37.
searbhán, avoine, 203.
serb, amer, 203.
serblenn, boisson amère, 203.
serig, seric, seiric, fort, 384, 385.
sgréach, cri, 499.
sighen, « insigne » de Saturne, 158.
sín, chaîne, collier ; sín-snáth, cordon de chaîne ; rond, 394.
sínim, j'étire, je distends, 394.
sís, en bas, 41.
siur, sœur, 191.
sreang, corde, 48.
srengim, sreangaim, je tire, je serre, 48.
suas, en haut, 41.
Suibhne, Sweeney, 485.
súili, acc. pl., yeux, 51.

Táin bó Cualngé, la Razzia de Cualngé, 157, 165-169, 176, 179, 215, 220, 351, 372, 375, 380, 473.
tanga, tangnacht, déception, 222.
tár, táire, táir, mépris, outrage, 224.
tár-, intensif : tárnocht, entièrement nu, 224.
techim, je fuis, 490.
Téleip, Télèphe, 155.
Telepolemus, Tlépolème, 155.
terbaim, je sépare, 410.
tipra, source, 499.
tláith, doux, 228.
Togail Troi, la Prise de Troie, 150-180.
tóisrenn, gl. consparsio ; dat. tóisrinn, 400.
tol, volonté, 228.
tom, éminence, 409.
tón, podex, 409.
tonach, laver les mains, 243.
tonach, tunique, 375.
topur, source, 499.
torand, m., image, figure, 402.
traig, -id, acc., pied, 122.
traiglethan, au pied large, 129.
tri, trois, 36.
tris(s), tres, troisième, 34, 36.
túaim, g. túama, d. túaimimm, monticule, colline ; tertre funéraire, tumulus ; fort, endroit fortifié ; village, endroit habité ; pa-

lissade, fossé ; barrière en pierres ; circuit ; enceinte (d'une propriété) ; place ? abri ? 407-409.
tuaisrendai, septentrionales, 400.
-tuaisrenn, de la région septentrionale, 400.
túath, à gauche ; nord, 229.
tuinsem, broyer, 214, 215.
tuirc(a)nn, sorte de blé, 197, 199, 200.
uasal, haut, 41.
ugail, yeux, 396.
uisce, eau, Uisce-chaoin, Eskaheen, 500.
Ulcáin, Vulcain, 155.
umae, cuivre, 223.
urrand, pointe de lance ? 402.

Ypomelchi, Hippomolges, 155.

III. Gaélique d'Écosse (et picte).

(Voir pp. 107-109, 111, 113-115, 119, 121, 122, 130-135, 138, 139, 142, 144, 190, 191, 248-253, 255-260).

à, haut, 132.
a, a dh, qui, 251.
aber, embouchure de rivière, 137.
abhainn, rivière, 111.
A'Bhiananaich, Benanach, la plaine du rocher, 142.
-ach (et -bhach, -nach, -rach, -sach, -tach, -tanach, -arnach), adj. et n., 107, 114.
Achadh-fúr, 121.
-achan, lieu de, abondant en, 114.
achlais, aisselle, faisceau, petit paquet, 395, 397.
A'Chonmhaich, Conway, Conventh, la haute plaine, 135.
ad, enflure, 119.
adhbhur, (il a l')étoffe (d'un bon homme), 239, 240.
-ag (et -nag, -sag, -tag), dim. 114, 121, 248.
aghaidh, face, 190.
-ago, -àgho, hauteur, 132.
-aich, 136.
-aidh, 111, 113, 120.
airthir, est, 132.
Airthrago, hauteur de l'est, 132.
aith-, 141.
Aldin, Alenn, Alden, 111-113.
all, rocher, 107.
alla, jusqu'à, 133.
Allam, ruisseau dans les rochers, 107.
alld, allt, g. aldin, uilld, ruisseau, 110-112.
Alld Chrìoch, Alld na crìoch, ruisseau limitrophe, 128.
alt, hauteur, roche, falaise, rive escarpée, 111, 112, 122, 126.
Alteri, Altraidh, Alterin, ac. Altric, 111, 126, 127.
Alt-rolaidh, Alturlie, 111.
altrum, action d'élever, nourrir, 111.
A'Mhachraidh, 123.
A'Maoirne, The Mearns, 121.
A'Mhormhaich, Morrich, Morvich, plaine maritime, 135, 136.
an, est-ce que, 251.
an, a', le, la, 136, 248.
-an, dim., etc., 107, 114, 139, 248.
An dail fhad, Dalfad, 137.
An Fhearnmhaich, Farnaway, Fernaway, la plaine de l'aune, 135.
An ìl, Éile, le marais, 145.
ann, pierre, 120.
ann, rivière, 144.
ann, là ; existant, 252.
annsa, plus cher, 249.
aodann, face, 132.
àrd, haut, 108.
Ardfhuil, Ardle, haute rivière, 138.
Ardmach-doinidh, -duinidh, Ardmach Donie, 108.
arithist, de nouveau, 190.
art, ours, 120.
art, pierre, 120.
Artain, Artair, Artney, 120.
asgall, asgaill, aisselle ; sein, 395, 398.

athair, père, 190.
athar, air, 191.
àthbhaidh, chemin du gué, 134.

Bad'ic Nèill, Balmacneill, 109.
bail, emplacement d'une ferme, 108.
Bail-admuinn, Baledmund, 119.
Bail-ceòg, Balliecock, 142.
Bail-fùr, Balfour, 120.
Bail-fùraidh, Pitfourie, 120.
Bail'ic Dhuibh, Pitmaduthy, 109.
Bailmeach Ara, Arra, Balmacarra, 109.
Bàilmeach-duibhe, Belmaduthy, 108, 109.
Bailmeach-glastar, Balmaglaster' 108.
Bail-pheitidh, Ledpettie, 121.
ball, g. buill, membre, 112.
ban-righ, reine, 251.
Bealadhar, Ballater, 121.
bean, ban-, femme, 250, 251.
beann, beinn, binn, pic, 108.
Beannchar, Banchor, Benchor, 138.
bèist, biast, pèist, piast, bête, 127, 128.
bèith, g. bethe, route, 133-135.
beul, bouche, 249.
beum, coup, 249.
bha e a tighinn, il venait alors (thigeadh e, il venait habituellement), 252.
bhaim, j'ai été, 254.
Bheabhthair (Alld Carn-), Bheur, colline limitrophe, où des routes se rencontrent, 128.
bheir, il donnera, 192.
bhiomar, nous serons, 254.
Bidbin, Biffie, 121.
Binnilith, Bingally, rocher en pointe, 125.
Binnmach-duibh, Benmacdui, pic noir, 108.
bithidh, il sera, cha bhi, il ne sera pas; bithinn, je serais, bitheadh, il serait, 192.
Blalag, Blalack, Blelack, 131.
blàr, plat, uni, 108.
Blàrmach-faoildeach, Blairmafoldach, 108.
Bod, Bute, 121.
bodhd, sol marécageux, 112.
Bogain-ghaoith, Bog o' Gicht, 116.
bonn, fond ; plante du pied, 129.
both, hutte, maison, 107, 122.
Both-chruaidhm, Buchromb, 107.
brabhd, éruption, 112.
bradh, brodh, pointe, 112.
bràgha, -ghad, cou, 117.
braon, petite rivière, 133.
Breacmhonaidh, Brightmony, 119.
Brèanag, Gleann Brèan, 115.
Brighid, Brigitte, 139.
bruach, rive, 115.
Bruachag, Brough; Braigh Bhruach, Inbhir-bruach, 115.
buarach, entraves des vaches, 123.
buidhe, jaune, 190, 250.
buidheag, chardonneret, 190, 250.
buidheagan, jaune d'œuf, 190.

Càbaig, Caputh, 121.
cabhuil, masse, 128.
cachaileith, cachliadh, cachaleith, cachle, cachlaidh, cachliath, barrière, 123-125.
cagar, murmure, 120.
Caisfhuil, Cashel, rivière rapide, 138.
caith, jeter, 190.
caladh, dur, 107.
calum, dureté, callosité, 107.
Camas àthbhaidh, Camusavie, 134.
Cam-pas, Compass, 125.
caol, étroit, mince, 126.
Caolairidh, Kilry, rivière étroite, 126.
car, tour, détour, méandre, 144.
car-, dur, sec ? 113, 114.
cara, caraid, ami, 117.
carn, amas de pierres, 131.
Carn glaiseach, Cairn na Glasha, 131.
carr, rude, 144.
carraig, rocher, 109, 110.
Carrann, rivière rude, 144.
cars, étendue fertile, 113, 114, 131.
Carsaidh, 113.
Carun, Carron, 143, 144.
cas, pied, 123.
cathair, pl. cathrach, chaise, 250.
Catohic, gén., 141.
ceann, loc. cinn, tête, bout, 112, 118, 138, 145, 148.
Ceannchnoc, colline du bout, 117.
Cearain-Mhoir, Kirriemuir, 116.

ceare, poule, 250.
Ceimhbh (Loch-), Kemp, 121.
ceirtle, peloton, 248.
Ceitilean (Alld-), 126.
Ceitirin (Loch-), Katrine, 126.
Cenail, Kinnéil, 143-146.
ceum, pas, 249.
chaidh, il alla, 39.
chan, ne pas, 248, 251.
-chan, lieu de, abondant en, 109, 114.
chì, il verra, 192.
chunnaic, il a vu, 252.
cill, église, 118.
Cill-annaidh, Killen, l'église du lieu pierreux, 120.
Cill-fhionan, Kilfinnan, 138.
Cill-righmhin, -mhinn, l'église de la colline du roi, 117, 118.
Cill righmanadh, Cill righmonaig, Cinn righmonai, Cind righmonaigh, 118.
Cinn-alldaidh, Kinaldie, au bout du ruisseau, 112.
Cinn-chardainn, Kincairn, 131.
ciod air bith, quoi? 251.
cionar, musique, 107.
cionaraman, un chant, 107.
ciorram, dommage, 107.
clais, un creux, 107, 109.
Clais-earrnag, Clais na fearna, 109.
cloch, clach, pierre, 123, 126.
Clochari, Cloghari, rivière pierreuse, 126.
co, qui, 247, 251.
coileach, coq, 250, 251.
Colthosa, Coloso, Colonsay, 138.
coll, coudrier, 122.
con-, haut, 126, 135.
Conairidh, Conrie, haute rivière, 126.
cothrom, justice, 248.
Craoibh, Crieff, 127.
Craoich, Criech, 109.
crasg, crosg, croisement, 110.
Crasgach, 110.
Crasgag, 110.
Crasgaidh, 110.
Crasgan, 110.
creag, rocher ; colline, 125, 141.
crioch, limite, 128.
croidhe, cœur, 254.
cros, crois, croix, 110.
cruaidh, dur, 107.
Cruaidhleath, Croyla, dur rocher, 125.
cruaidhm, lieu rocheux, 107.
cù, chien, 131.
cuithe, monceau de neige, 190.
cùl, dos, 109.
Cùlbhaidh, Conlavie, route par derrière, 134.
Cùlmadh-sgiach, Culnaskiach, 109.
curcais, jonc, 114.
curta, mauvais, 248.

-d, 110, 112, 113.
dà, deux, 132.
Da-bhèith, Dalvey, 134.
dad, dadum, aucune chose, 107.
Dail-fùr, Dailidh-fùr, Dalfour, pré humide, 120.
Dail-mhiogachaidh, Dalmigavie, plaine du champ du milieu, 134.
dair, darach, chêne, 117.
Dàisgidh, Deskie, 131.
de, de, 247.
deoch, boisson, 250.
deas, deis, côté droit, 126.
deatam, anxiété, 107.
Deimhbhidh, Daviot, route solide? 121, 134.
deimhinn, sûr, ferme, 134.
Deisiridh, Dessary, rivière à droite, 126.
Dig, Dyke, 119.
do, à, 247.
doch, dabhach, mesure de terre, 120, 121.
Doch-fùr, Dochfour, arpent de terre humide, 120.
Doch-garrach, Docgarroch, 121.
Doch-gartaidh, 121.
Donnchadh, Donnach, 131, 132.
dorcha, dorach, sombre, 131.
droch, mauvais, 133.
Druim-diarfhiodh, Drumderfit, 121.
dubh, noir, 250, 251.
Dubh, Duff, 121.
Dubhailean, prairie noire, 117.
Dubhais, Duffus, 127.
Duinfoithir, Dunfoeder, Dunóttar, 138.
dùn, un fort, 108.
Dun-chailleann, -chaillinn, Duni-

callenn, Duncalden, Dunkeld, 115, 116, 121.
Dùnmach-glais, Dunmaglass, 108.

e, se, il, 247.
-eadh, noms, 190.
-eadh, conjug., 252.
-eamh, 190.
earr, queue ; dim. -nag, 109.
easga, lune, 247.
Eilirig, Elrick, champ des cerfs, 110, 121.
Eiriu, Irlande, 247 ; Uisg Éire, Éir ; Srath Éireann, 115.
eitean, noyau, 112.
-ene, 121, 134.
eri, eiridh, g. erin, rivière, 111, 125-128, 130.
Esk, 500.
Euganmhaich, Agynway, Aikenway, plaine courbe, 135.
Eugdhail, Egil, Edzell, pré courbe, 135.

fachail, lutter, se quereller, 57.
-fahel, fail, anneau, cercle, objet rond, 141.
fàl, g. fàil, rempart, motte, digue, 131, 137, 141, 143, 145.
Fànamh, Fendom, 121.
Farlaidh, Farley, haute colline, 125.
fathast, fhathast, encore, 191, 248.
feabhas, progrès, 116.
fead, tube, tuyau, 127.
feadhainn, gens, 116.
fear, homme, voc. pl. a fheraibh, 247.
fearg, colère, 126.
Feargraidh, Fergrie, ruisseau furieux, 126.
fearn, aune, 135, 138.
Feisidh, Fisherie, 126.
feuch, regarde, 191.
feum, besoin, 249.
feur, fiar, herbe, 249, 250.
-fheadran (Inbhir-), de la rivière du tuyau, 126, 127.
fhèin, -même, 248.
fhuair, il trouva, 248.
-fhuil, eau, rivière, 138.
file, filidh, poète, 117.
Fiodh n-altaidh, Finalty, 111.
fionn, blanc, 126.
Fionnairidh, Finnary, rivière claire, 126.
fithach, corbeau, 191.
fo, sous ; fodham, sous moi ; fothad, sous toi, 191.
Foirchu, Foircu, Foirciu, Forth, 129.
for, far, au-dessus, 125.
fòs, fòst, encore, 191.
fraoch, bruyère, 250.
freumhan, racines, 116.
fual, urine, 122.
fuar, froid, 250.
fùr, humide, 120-122.
Furene, 121, 134.

-g, 110, 121.
gabhail, prendre, 190.
gàidhlig, le gaélique, 110.
gall-òglaigh, Galloglasses, troupe de soldats de métier, 485.
-gan, dim., 114.
gart, champ de blé, 120, 123.
gas, branche, pousse, 110.
Gasg, queue, 110.
geal, blanc, 134.
Gealbhaidh, Gallovie, 134.
gearr, couper, raser, 108.
gearraidh, place découverte, 108.
Gilb, Gilp, 121.
glain, dat.-loc. glainidh, brillant, 120.
Glaiseach, Glascha, 131.
glan, brillant, blanc, 120.
glas, gris, vert, 108, 130-132.
Glascho, -chu, -cha, Glasgow, colline verte ou grise, 130, 131.
Glaschoill, bois gris, 117.
Gleann Iucha, Linlithgow, 132.
gorm, bleu, vert, 251.
gràin, horreur, 247.
gràinn, petit grain, chose réduite en poudre, 109.
grian, soleil, 249, 250.
gu, go, hauteur, colline, 130-133.
guala, gualainn, épaule, 117.
guidhe, prière, 254.
gun, sans, 249.

iar, ouest, 126.
Iarairidh, rivière de l'ouest, 126.
il, marais, 145, 146.
ileadh, 146.

Ilidh, Eala, 146.
Inbhir-allam, Inverallan, 107.
Inbhir-call, Invercauld, 115.
Inbhir-chagarn, -chagarnaidh, Inverchaggarnie, 120.
Inbhir-fheadran, Inverveddrie, Inveredrie, 127.
Inbhir-pheabhairean, 127.
ingortlie mor, 122, 123.
innis, pré, 109.
Innis-fûr, Inchfuir, prairie humide, 120.
Innismath-greillchean, Inchmagrannachan, 109.

Kirkintilloch, Cair Pentaloch, 143, 144, 146.

Làirig-il, passage humide, 145.
làmhan, mains, 190.
-lath, 122.
latha, jour, 191.
leabhar, livre, 127.
Leamhna, 119.
Leargaidh, Largie, 172.
leithe, avec elle ; leotha, avec eux, 191.
leotha, plus large, 191.
Lethbhinn, demi-colline, 117.
leug, pierre précieuse, 247.
leugh, lire, 249.
leum, saut, 249.
liath, rocher, 122-125.
Libheid, Livet, 121.
-lidh, au rocher, 125.
lie, g. líac, pierre, 122, 123, 125.
líe, g. líath, rocher, 125.
lios, un fort, 132, 133.
lit, bouillie, 112.
Lochmadh-stac, Loch an staca, lac du haut rocher, 109.
Loimin, Luimin, Loimïn, Luimïn, colline nue ? 118, 119.
Loinn' ac Griogair, Lynmacgregor, 109.
lom, nu, 118.
lonach, vorace, 249.

-m, noms abstraits, etc., 107.
mac, 'ac, 'ic, fils, 108, 106, 248.
-mach, 107, 108, 132.
-madh, -math, 109.
magh,. -mhagh, -mhaich, plaine, 123, 135, 136, 142.
mâl, haut, 113.
Mâld, Mauld, 113.
Marlaidh, Marlee, grand rocher ? 125.
Meall dàilmin, 119.
Meall fuarmain, Meall fuarmanaidh, Meall fuarvounie, masse de la colline froide, 119.
méin, tendresse, 398.
mèinn, mine de fer ; Mèinn, dat.-loc. Mèinnidh ; Méinnidh, Gleann Mèinnidh, Lethdach Mèinn, 115, 120.
min, doux, 249.
mìog, sourire, 247.
Miogain, Migdale, 134.
Miogbhaidh, Migvie, route au milieu ? 134.
Miogdhail, Meigle, plaine du milieu, 134.
mnathan, femmes, 190.
moin, monadh, marais, colline ; g. Monith, Monid, Monoth, d. Monaidh, 117-119, 125.
Moin-àgh, Monega, 132.
Moin-rois, Montrose, marais ou colline du bois ou de la pointe, 119.
mòr, grand, 142.
motha, plus grand, 191, 248.
Mucbhaidh, Muckovie, sentier des porcs, 134.
mult, bélier, 134.
Multbhaidh, sentier de bélier, 134.
mùr, quantité innombrable, 247.

-naidh, 120.
-nan, dim., 114.
Narrunn, Nairn, 131.
nic, fille de, 248.
nuadha, nouveau, 191.

o, de, uaidh, de lui, 191.
ogha, petit-fils, 191.

pas, passage ; Am pas, 124, 125.
Pas cadha nam Fionn, 125.
Paslaidh, Paislig, Paisley, rocher du passage ou du gué, 124, 125.
Pas Lànaidh, 124.
Peabhann, Pean, rivière limitrophe, 128.
Peabhair, Peabhairidh, Peffrie, Pef-

fer, Paphóryn, rivière limitrophe, où des routes se rencontrent, 127, 128, 130.
Pead-fhùr, Pitfour, 120-122.
pean, rocher ; colline, 136-141.
Peanfahel, Pegneltuun, Penneltun, rocher rond, 136-138, 140-147.
Peighinn-fùr, Pennyfuir, terre humide du penny, 121, 122.
peit, parcelle, ferme, 108.
piobull, biobull, la Bible, 127.
piorraid, biorraid, bonnet, 127
Pit-fhùr, Pitfour, 138.
piuthar, sœur, 191.
Plàtan, Bleaton, 121.
pleo, blé, 128.
poll, marais, 122.
Pòrainn, 122.
praiseach, bouillon, 127.
preas, buisson, 251.

ràth, un fort, 113.
Ràthd, 113.
reamhar, gras, 190.
reothadh, gelée, 191.
ri, contre ; rithe, contre elle ; riutha, contre eux, 191.
roimhe, auparavant, 190.
Ruaidhfhinn, Ruthven, 121.
ruaim, flot de sang montant à la figure (par colère), 403.
ruaimneach, fort, actif, 403.
ruais, personne étourdie, 404.
ruigh, terrain en pente, 120.
Ruigh-fùr, 120.
rù rà, confusion, 249.

samhuinn, la Toussaint, 251.
saoghal, monde, 254.
Screabainn, Screpin, 121.
seabhog, faucon, 127.
seagal, seigle, 127.
seanbhail, vieille ville, 138.
seasgan, glane, 398.
seo (so), sheo, -ci, 249.
seun, sian, charme, 142.
sgeilm, sgeilim, vanterie, bavardage, 107.
sgeul, récit, 249.
sgitheach, aubépine, 191.
sin, shin, -là, 249.
sleamhuinn, glissant, 127.
sleuchd, s'agenouiller, 249.
smùrach, poussière, 247.
sneachta, neiges, 249.
Spé, Spey, 142.
Srath-gartain, Strathgartney, 120.
Srath-pheabhair, Strathpeffer, 121, 127.
sreothart, éternûment, 116.
srubh, nez, museau, 124.
Sruibhleath, Stirling, Strwlee, rocher en museau, 124.
suidhe, siège, 190.
suidheachan, coussin, 190.
sùil, g. sùil, pl. sùlach, œil, 246, 247, 250.

taghadh, choisir, 190.
taigh, tigh, maison, 249.
Tallath-bhèith, 134.
támar, nous sommes, 254.
tàmhach, assoupi, 116.
-tan, dim., 114.
Taranmhaich, Darnaway, plaine en travers, 135.
Tarbhaidh, Tarvie, chemin du gué, 184.
teach, maison, 123.
teaghlach, ménage, 123.
Tèidh, Tèidhaich, Teith ; Uisg, Srath, Braigh Thèidhaich, 116, 121.
Teimhfhuil, Teimhil, Tummel, sombre rivière, 121, 138.
Teine, pl. -achan, feu, 250.
teotha, plus chaud, 191.
tha, (oui), il est, 246, 252.
Tigh na lonmhaich, 135.
till, retourner, 249.
Tìr-fùr, Tirefour, 121.
Tobar Challag, 115.
Tomach-gearraidh, Dalmagarry, 108, 109, 121.
Tom-earrnag, Dalmarnock, 109.
Trian-fùr, Trinafour, tiers (d'arpent) humide, 120.
tròcair(e), pitié, 112, 251.
tu, tù, 248, 249.
tuar, nourriture, 247.
tuil, cours d'eau, 112.
Tuilne, Dulnan, 121.
tulach, loc. tulaich, tertre, monticule, 109, 120.
Tulachmath-carraig, Tulloch-macarrick, 109.

Tulaich-glainidh, Tillylens, tertre brillant, 120.

uair, pl. uarach, heure, 250.

Uairidh, Ury, rivière claire, 126.
uisg, rivière, 111, 122.
ùr, nouveau, 140.
urrainn, capacité, possibilité, 252.
Usaidh (Loch-), 126.

IV. Gallois.

(Voir pp. 46, 273, 296, 297, 375, 409, 411, 489, 508, 509.)

aerwy, lien, collier, 220.
allwedd, clef, 207.
Alun, 54.
amaerwy, frange, bordure, 220.
amdoi, envelopper, 229.
amdut ? il couvre, enveloppe, 228, 229.
amhiniawc, amminiog, cadre de la porte ; gens dont les terres se touchent, 393, 394.
amlais, gl. demissa, 396.
amryssedd, querelle ? 216.
amrysson, contestation, 216.
amwyth, défense ? 207.
anu, enw, pl. enuein, nom, 397.
arwyre, s'élever, 219.
arwyrein, exalter, 219.
aseu, aswy, à gauche, 352.
asgell, aile ; vagina (vaccaria) ; askell-wrych, embruns, écume qui jaillit de l'onde ; esgyll wawr, les premières lueurs du jour, 397, 398.
asgre, sein, 398.
awel, vent, 499.

bara, pain, 202.
barr, sommet, pointe, 202.
bergam, bancroche, 274.
blif, pl. blivieu, catapulte, 231, 232.
blifaidd, rapide, pressé, 231.
blingiaw, -gaw, -go, écorcher, 229.
blwng, furieux ; colère ; sujet de colère, affront, 230, 231.
blyngawd, (loup) ardent, 230.
blyngder, fureur, 230.
blynghaw, s'irriter, 230.
bocs, buis, 261.
bore, matin, 491.
both, f. bouteille ; moyeu de roue, 232.
braean, instrument à briser (le fumier ?), 223.
braenar, breinar, branar, jachère, 224.
breichrwy, bracelet, 221.
brethryn, drap, étoffe, 261.
broch, blaireau, 49.
brith, f. breith, braith, de diverses couleurs, 195.
bron, mamelon, 365.
bu-, bœufs, 373.
bugad, mugir comme des bœufs qui se battent ; mugissement de bœufs qui se battent, bruit confus ; se vanter, parader, 373.
bugloddi, retourner le sol, comme un taureau (avec ses pieds ou ses cornes) ; mugir, beugler, 373.
bugunad, mugissement, beuglement, 373.
buruy, m., entrave pour attacher les jambes des vaches qu'on trait, 220, 221.

cabolfaen, pierre à aiguiser, 273.
cad, bataille, 373.
caddug, brouillard, obscurité, 223.
cair, baies, 274.
camre, pas, 219.
can, cann, cant, blanc, 274, 384.
canrein, suivre, 218.
cant, cercle, circonférence ; tout à fait, 384.
catherig, caterig, miaulement des chats en rut, 379.
cathl, chant, 212, 378.
cathrai, aiguillon, 219.
cathrain, aiguillonner, 219.
cawn, roseaux, 46.
Celliwig, bois, bosquet, 390-392.
cerdin, alisiers, 274.

Cernyw, Cornouaille, 365.
cethr, pointe, clou, 219.
ceugant, certain, sûr, 384.
chwarren, glande, concrétion de la chair, ulcère, pustule, 233.
chweched, sixième, 37.
chwerfan, fusée, 233.
clawdd, fossé, 373.
cleddyfeu, clefyddeu, épées, 226.
clo byddin, serrure (sécurité) de l'armée ; clo clod, sauvegarde de la gloire, 207, 211.
clwyd, claie, 274.
Cnychwr mab Ness, 489.
cocfran, corneille, choucas, 374.
cogail, quenouille, 489.
cogor, cris d'oiseau, gazouillement ; bruit d'un bassin, 374.
col, pointe ; barbe d'épi, 200.
coliog, (froment) barbu, 200.
coluddion, entrailles, 274.
Convoet, 205, 207.
cors, roseau ; marais, 114.
Coruil beruach, 489.
creu, sang, 196.
crys, chemise, 386.
Cubert mab Daere, 489.
kulym, cwlwm, clwm, nœud, lien, 376.
cwrwf, bière, 478.
cwyr, cire, 206.
cwys, sillon, tranchée, fossé, 394, 395.
cyboli, caboli, mêler tout, brouiller, parler sans réflexion, 273.
cyffin, confin, 393.
kyfnofut, commerce (échange), 213.
kyfnovant, prix, échange, 213, 214.
cyfoeth, richesses, domaine, domination, 234.
cyfreion, cyvreieu, laisses, 221.
cyfrwy, selle, 221.
kyfrysedd, conflit, querelle, 215.
cynt, avant, 34.
cyntaf, premier, 34.
cyrch, circuit ; attaque, 54.
cysteg, affliction, 274.
cythrudd, tourment, 226, 227.
cythruddaw, tourmenter, percer ? 226-228.
cywain, transporter, 234.
damuno, désirer, 399.
darcenneti, gl. hariolis, 378.
daroganu, prophétiser, 378.
-de, n. et adj., 226.
dec mu, dix vaches, 37.
def, defawd, coutume établie, droit, 226.
defnydd, denfydd, motif ; defnyt uyn daw, mon futur gendre, 238, 239, 506.
degved, dixième, 38.
dehongl, deongl, interpréter, expliquer un songe ; prédire, prophétiser, 377, 378.
di-, de-, 378.
diaspad, cri perçant, 206.
diful, hardi, 399.
digythrudd, sans trouble (ou contrainte), 226, 227.
diofal, sans souci, tranquille ; négligent, 211.
dirus, assuré, qui n'hésite pas, sans incertitude, 405.
dissuncgnetic, gl. tracta exhausta, 234.
divethl, sans entrave, 212.
diwrthryn, sans opposition, 218.
doe, hier, 490.
dogni, docni, attribuer ce qui est dû ; fournir suffisamment, 234.
dogyn, dogn, ce qui suffit, proportion ou part suffisante ; dose ; grande (colère), 233, 234.
draenglwyd, instrument à briser le fumier, 232, 233.
dwfrgi, loutre, 293.
dwyn, porter, 234.
dwyrain, l'orient, 219.
dychyfrwy, il s'agite ? s'entrelace, tourbillonne ? 217.
dyfal, diligent, actif, assidu ; fatigant, 211.
dyganre : llu-, qui suit l'armée ? 218, 219.
dygwrthryn, il repousse, se heurte à, 218.
dygythrudd, tourment, 226, 227.
dylif cad, torrent de bataille, 231.
dyre, viens, 218.
dyred, tyred, viens, 218.
dyrreith, il vint, retourna, 219.
dyvuno, attirer, 398, 399.
dyvynnu, citer, mander, 399.

dywanu, se diriger rapidement vers, tomber juste sur, 211.

echel, f. essieu, 307.
edn, oiseau, 389.
efydd, cuivre, 223.
ehedeg, voler, 389.
-eidd, -aidd, adj., 41, 54.
eil, ail, second ; eil, fils, 35.
eir(e)int, ils monteront, 219.
eithr, en dehors de, 34.
Elguoid, Elgoid, Eluoid, 205.
Elwedd (Llan-), 205.
emol, être en rut, 379.
-en, f. singulatif, 198.

Ferawc, 384.
Fermarch, Fervarch, 384.
ffer, cheville, 384.
ffer, fort, solide ; gelé ; grand froid, 383-385.
fferdra, congélation, 384.
fferedig, gelé, congelé, 384.
fferu, fferru, geler, être engourdi par le froid, 384.
ffin, une fin, 393.
fflochen, éclat (de bois), 273.
fflychio, s'élancer, 273.

gawr, cri ; bataille, 216.
gochore, croassait, 374.
godrudd, qui s'agite, rapide ; menaçant ; qui perce ? 226-228.
gofal, souci, inquiétude, 211.
gofalu, se soucier, réfléchir à, 211.
gofuno, désirer, 398.
golchi, laver, baigner, nettoyer, 243.
gordd, massue, 261.
gorewyn, écumant (par-dessus bord), mousseux, 389.
gorhiniog, linteau, 394.
gorsedd, session, 394.
gorsin, pl. -ngeu, montants de la porte, chambranle ? 394.
gorthrudd, oppression, 227.
goryscalawc, (vin) écumant, 389, 390.
gorysgelhor ?, (vin) qui moussera (par-dessus bord ?), 389, 390.
gre, troupeau, 219.
grug, bruyère, 49.
grysgelo, (vin) écumant, 389, 390.
Guabeith, Gobeith, 205.
Guaidan, Gwaeddan, 205.
guaul, rempart, 141, 143, 145, 146.
Gui, Guy, Gvy, 499.
guo-, sous, 400.
Guoidhaearn, 205.
Guoidnerth, Guaidnerth, 205.
guorennieu, fractions, subdivisions, 400.
Guoy, Guoi, Goy, 499.
gwaedd, cri, 206.
gwanar, maître, chef, 210, 211.
gwanas, soutien, support ; lien ? 208-211.
gwann, gwan, faible, 194.
gwanu, percer ; se frayer un passage, pénétrer, se faufiler au milieu de, 211, 228.
gwar, doux, 386.
gwaredd, douceur, bienveillance, clémence, 386-388.
gwareddawc, soumis, 387.
gwedd, honneur, 380.
gweddu, être convenable, décent, 380.
gweli, blessure, 208.
gwelw, pâle, blême, 386.
gwelwi, pâlir, blêmir, 386.
gwenith, froment, 193-195, 197, 198, 200.
gwenithen, grain de froment, 198.
gwerin, troupe, parti ; peuple, 387.
gwerinadd, (table) populaire, hospitalière, 387.
gwerinawl, (aurore) qui luit pour tous, 387.
gwerindawd, amour du peuple ? 387.
gwic, f. bois ; pl. gwigoedd, places d'une ville ? 392, 393.
gwin, vin, 478, 508.
gwlith, rosée, 273.
gwrthrynn, opposition, lutte ; ymwrthryn, se battre, 218.
gwydd, face, visage, 380.
gwydd, sauvage, 350.
Gwyddel, Gaël, 350-352, 507.
gwyddwal, broussailles, fourré, 381, 382.
gwyddwaledd, barrière légale, 381-383.
gwyddwic ? 392, 393.
gwylan, goéland, 351.

Gwynedd, Galles du nord, 352.
gwynn, guin, f. gwenn, blanc, 194, 195, 198.
gwyrddlas, bleu verdâtre, 193.
gylf, bec, 503.
Gynt, Gynhon, les Danois, 488.

haeru, affirmer avec obstination, violence, 224.
had, semence, 389.
haid, essaim, 389.
hawd : yn ei h., (le blé est) monté en épis, 389.
he, se, semence, 394.
hedant, ils volent ; hedeg, voler, 389.
hedd, paix, 394.
hin, limite, 393.
hiniog uchaf, linteau, 393.
hob, mesure pour les grains, 49.
hodi, monter en épi, 389.
hwrdd, choc, attaque, 261.

ithr, entre, 212.

llaill, autre, 35.
lloergan, pleine lune, 384.
lloergant, orbe de la lune, 384.
lluarth, jardin, 261.
Lluber beuthach, 489.
llumon, phare, 119.
llwyth, tribu, 39.
llwyth, charge, 39.

-ma, -fa, lieu, 135.
mabinogi, « Enfance », 489.
marw, mort, 56.
masw, tendre, mou, 58.
maswedd, tendresse, mollesse, 58.
medd, hydromel, 478.
meithrin, -ring, nourrir, 394.
merch, verch, ech, ach, fille, 235, 236.
meth, insuccès, 212, 213.
meth, embarras, perplexité, 212, 213.
methlir, il s'embarrasse, 212.
methu, échouer, 212.
min, lèvre, bord, 394.
modrwy, anneau, 221.
Moeddog, 206.
Moeddyn, 206.
moel, (blé) chauve, 199.
molud, louange, 222.
mul, mulet, 399.
mul, modeste, de manières simples, timide, 399.
mwyn, aimable, 206.
mynydd, montagne, 118, 119.

nant, ruisseau, 490.
naw mu, neuf vaches, 38.
nawdd, protection, 226.
nawved, neuvième, 38.
negio, réduire à l'impuissance, mettre hors d'état de, 214.
ner, chef, maître, 207.
nerth, force, 208.
nithio, vanner, 193.
nithlenn, (couverture, tissu à vanner), van, 200.
nom, gl. templa, 225.
Numin, Nevyn, 369.
nych, nychdod, consomption, phtisie, 214.

oeth, piquant, 234.
og, oged, herse, 232, 233.
ol, trace, 218.
olre, tous, 220.
olrhead, chien de chasse, 218.
olrheaf, je suis à la trace, 218.
olrhein, poursuivre, chercher, 218.
onn, frêne, 194.
onwydd, lances, 194.
osg, entaille, 398.

pal, bêche, 273.
pann, coupe, vase à boire ; vase en verre, sorte de cratère, 50, 51.
pedryran, quart, 400.
pedwerydd, quatrième, 37.
pefr, rayonnant, 128.
penn, pen, tête, 137, 139, 143-148, 194.
penrhe, bandelette, bandeau, 220, 221.
penrwy, bandelette, bandeau ; licol, 194, 220, 221.
Phercos mab Poch, 489.
pimphet, pimhet, pummed, cinquième, 37.
plwyf, paroisse, 368.
pot, pot, 232.
praff, épais, solide, 216.

reat, course, 219.
retheryc, rhyderic, ryderig, rhyferig, (vache) en chaleur, 55, 379.
rhai, quelques-uns, 220.
rhan, part, portion, 400.
rhannu, partager, diviser, 402.
rhawd, route, 223.
rhe, il court, 218.
rhen, rhennaid, quart, 400.
rhiniog uchaf, linteau, 393.
rhus, trouble ; inconstance (du sort), 404, 405.
rhusiad, hésitation, 404.
rhusiwyd (y' m-), je fus troublé, 405.
rhussiant, agitation, 405.
rhuthr, élan, attaque, 403.
rhydweli, rhedweli, artère, courant de sang, sang qui circule, 208.
rhynn, agité, qui s'agite, rapide, 216, 217.
rhynnu, grelotter, trembler de froid ; renvoyer (son haleine), 216, 217.
rhyse, rhysedd, combat, lutte, querelle, 215.
rhysedd, abondance, 215.
rhyswr, guerrier, 215.
rhyw, sorte, 220.
ruimmin, gl. vincula, 403.
-rwy, lien, 194, 220, 221.
ryhawt, supérieur, 390.
ryhodigion, les plus grands, ceux qui s'élèvent au-dessus des autres, 390.
rynant, impétuosité, agitation impétueuse, 217.
ryreint, ryerhint, ryerint, ils s'élançaient, 219.

saeth, manquement, déception, insuccès ; saeth ebawl, manquement, faute du poulain, 221, 222.
saethugyaw, endommager, ou engager, 221.
sangu, piétiner, 274.
sarhau, sarhaad, offenser, insulter, 224.
sayrhaed, sarhaed, saraet, sarahet, sarhaet, insulte, atteinte à l'honneur, 223, 224.
sefyll, se tenir debout, se lever, 57.
seith, avortement ? 222.
seithuc, inutile, infructueux, vain ; insuccès, 221, 222.
seithvet, -ved, septième, 37.
sinach, limite entre deux acres ; homme très serré, avare, 394, 395.
sinachu, couper en petits morceaux, 395.
sugno, sucer, 234.

taer, obstiné, violent, 379.
taeru, affirmer avec obstination, violence, 224.
tanc, f., paix, 225, 226.
tangdde, tangddef, paix, 226.
tangnef, tangnefedd, tangnofedd, paix, repos, 225, 226.
tangnoddef, sécurité, sauf-conduit, 226.
tarfu, mettre en fuite en effrayant, disperser ; ar darf, en déroute, en fuite épouvantée, 410.
tasgell, ressort ; poignée de blé, faisceau, 397.
tasgu, jaillir, s'élancer, 397, 398.
tasgu, travailler à la tâche, 397.
techu, se cacher, 490.
terica, être en chaleur, 379.
tin, podex, 409.
tlawd, pauvre, 228.
tlawdd, douleur ? impétuosité ? 228.
tommn, -en, monticule, 409.
-trudd, 226-228.
tudd, il protège, ou enveloppe, 229.
tudded, singulatif -yn, couverture, vêtement ; parure, enveloppe, 229.
tumon, tummyon, hanches, croupe ? 409.
tusw, -y, petit faisceau, poignée, touffe, 33.
tut, bon magicien, 229.
twng, serment, 231.
tyngu, jurer, 231.
tynnu, tirer à soi ; se retirer, 218.
tywyn, Towyn, rivage, grève, rive sablonneuse, 274, 406, 407.
tywyn, rayon, éclat, 407.
tywynnu, dywynnu, briller, éclairer, 407.

-uc, 222.
uchel, haut, 41.

udd, chef, maître, souverain, 234, 235.
Uisc, yr Wysg, 351, 500.

-vet, ordinaux, 37, 38.

-wallawn, 406.
Uurtigern, Gurtigern, 351.
wyneb, visage, 280.
wythved, huitième, 37.

y fory, demain, 491.
ymarwar, entente réciproque, concertée, 388.
yngwydd, en vue de, 380.
-yon, -on, pl., 409.
ysgrêch, cri, 499.
ysgrud, cadavre, squelette; charpente, 411, 412.
ysgwytrwy, lanière de bouclier, 221.
ystelio, lézard, 406.
ystram, charpente, 412.
ystum, courbe, flexion; pl. iau, manière peu naturelle, peu franche; grimaces, 409.
ystwng, baisser, 231.

V. Cornique.

(Voir pp. 272-276.)

als, côte, 111.
Argantmoet, 205.

bal, mine, 273.
banna, badna, goutte, 497.
bara, pain, 202.
bulorn, limaçon, 273.
bûr, nourriture, 273.
burgain, bancroche, 274.

cabolen, pierre percée, attachée à une corde servant à pousser pilchards ou maquereaux, à l'ouverture de la seine, 273.
calcar, calken, poisson épineux, 273.
caly, coly, pointe, 274.
cam, cabm, courbe, 497.
cand, cam, spath fluor, 274.
care, alisier, 274.
casteeg, fouetter, 274.
cauch, saleté, 272.
cawh, excrément, 272.
clawdy, entrailles de poisson pour appât, 274.
cluit, gl. clita, 274.
clut, brèche dans une haie, 274.
colmen, pl. -nnow, lien ; corde, 376.
culurionein, gl. viscus, 274.

deau, deux, 275.
degves, dixième, 38.
doferghi, loutre, 293.

eathas, huitième, 37.
eyl, neyl, nyll, autre, second, 35, 36.

fin, une fin, 393.

glûth, rosée, 273.
goly, blessure, 208.
goth, (comme) il convient, 380.
guis, truie, 261.
gwaneth, froment, 194.
Gweek Wood, 391, 392.

horth, bélier, 261.

kennack, ver ; terme de tendresse, 275.
Kernow, Cornouaille, 366.
kerthen, alisier, 274.
kynsa, premier, 35.

lammas, il sauta, inf. lebmal, 497.
luworth, jardin, 261.

mal yw genef, il est temps pour moi, 212.
marw, mort, 56.
mergh, myrgh, etc., pl. myrghes, myrhes, fille, 236, 237.
moderwy, gl. armilla, 221.

Nans vallée, 271.
noeth, nu, 200, 201.
nothlennow, couvertures à vanner, 200, 201.

-ow, pl., 376.

pedar, quatre, 275.
pemp, cinq, 275.
pen, pedn, tête, 497.
Pengelly, 391.
peswere, quatrième, 37.
plain-an-guary, la plaine du jeu, 298.
pympes, cinquième, 37.

ran, radn, part, 497.
ranne, se fendre (de douleur) ; tourner en dérision ? 402.
rynny, tremblement, 217.

scavel an gow, (escabeau de mensonge), conversation bruyante, querelle, 275.
scit, gl. olla, 273.
seythves, septième, 37.
stank, piétiner, 274.

taruutuan, gl. phantasma ; tarosfan, tarofan, 410.
taw, tais-toi, 274.
ti, toi, 274.
towan, falaise ; dune, 274, 406.
tri, trois, 275.

wheffes, sixième, 37.
wonnian, un, 275.
worth, orth, -owth, ow, à, 236.

VI. Breton armoricain.

(Voir pp. 261, 264, 266, 267, 361-363, 367, 370, 371.)

adveva, revivre, 267.
advuhez, nouvelle vie, 267.
Agat, Egat, 362, 363.
a goez, ouvertement, 380.
ahel, m. essieu, 397.
Alvoez, Algouez, Aloué, 205.
amoûett, amouætt, étourdi, niais, 206.
an, 'n le, la, 365.
anre, gl. collyria, 220.
aot, rivage, 111.
Ar Merzer, La Martyre, 370.
aroaregeh, lenteur, paresse, oisiveté, 387.
aroarégein (hum-), se désoccuper, 387.
aroarek, lent, 387.
Ar Iouc'h, Le Juc'h, 370.
ask, entaille, 398.
askre, sein, 398.
astal, cessation momentanée, 409.
astomma, réchauffer, 409.
at-, as-, 409.
attaul, atôl, second essaim, 409.
atto, œuf laissé dans le nid pour attirer la poule, 409.
attuemein, réchauffer, 409.

banne, goutte, 497.
bara, pain, 202.
Bédouet, 368.
Béhoy (La-), 368.
Besuoet, Beguet, 368.
beus, buis, 261.
Beuzec-Conq, 366.
bezo, bouleau, 368.
Bezouet (Le-), 368.
Bezrouet, -roet, 368.
bezvoet, bezvoud, chèvrefeuille ; liseron, 368.
Bihoué (La Lande-), 368.
bling, louche, 230.
blingadel, clin d'œil, clignement, 230.
blingal, -gein, cligner de l'œil, bigler, lorgner, 230.
blouhi un den eüs e vöet, blâmer un homme de ce qu'il mange, lui reprocher sa nourriture, 231.
bot, résidence, 369.
bot, buisson, 369.
Branbily, 365.
Bran-fereuc, 384.
Brangolo, 365.
Branguily, 365.

Brannadan, 365.
bras, bros, grand; gros, grossier, 261, 364.
Breiz, Bretagne, 261.
Breselcoucant, 384.
bro, pays; bro Leon, le Léon, 368.
broc'h, blaireau, 49.
broella, cérémonie de l'enterrement fictif des disparus en mer, 300.
Broërec, 368.
Broleac, 368.
bron, bronn, mamelon, 365.
broz, broh, jupe, 261.
brug, bruyère, 49.
bugat, ostentation, 373.

caer, ker; ker-, Quer-, fortification, enceinte fortifiée, ville forte; village, 365, 367, 383, 407.
calch, pénis, 273, 274.
camm, courbe, 497.
canastr, tuyau de chanvre; panier d'osier, 46.
cann, brillant, 274.
cantren, poursuivre, 219.
Castellin, Châteaulin, 369.
Castel Paol, Saint-Pol-de-Léon, 362, 369, 370.
Castennec, 368.
Castenoet, 367, 368.
celli, Quilly, f. bois, bosquet, 391.
c'houec'hvet, sixième, 37.
cleuz, talus, 407.
Coatlez, 364.
coet, bois, 368.
Coft, 362.
coguenou, gl. indigena, 352.
commun, les gens du commun; cumun, chose commune; terre en commun, 404.
Conven, 363.
coucant, cougant, cogant, certainement, parfaitement, 384.
coulm, scoulm, clom, scolm, sclom, nœud, 376.
Cruc Ardon, tertre d'Arzon, 410.

dall, aveugle, 262, 263.
danvez, danve, dañné, matière; de quoi faire (des remèdes); danvez- râz, pierre calcaire, danve me mab kaer, mon futur gendre, 238, 239, 506.
das-, 409.
dastum, amasser, ramasser, 409.
dekved, dixième, 38.
dihodein, divodein, monter en épi, 389, 390.
diprim, gl. essum, 55.
dirigaez, être en rut, 55, 379.
dirik, (vache) en chaleur, 379.

Effletz, 364.
eil, autre, 35.
eiz, eh, huit, 38.
eizvet, huitième, 37.
ell, erell, autre, 261.
Elvoez, 205.
Enéour, 363.
enep, visage; honneur, 380.
ere, m., lien, attache, 220.
eskop, évêque, 362.

faouëdic, petit bois de hêtres, 368
Faouët, bois de hêtres, 368.
Fau moetcar, 205.
féret, rhumatisant, 385.
Fergant, très fort, tout à fait fort, 384.
Fermarch, 384.
fin, une fin, 393.

Guernehué, Guernevé, Kernevez, Villeneuve, 367, 370.
gloesker, glëcher, grenouille des champs, 406.
goar: ar men goar, à mon aise, posément; ar hou koar, à votre aise, sans vous presser, 387.
goff, forgeron, 362.
gouenn, race, 352.
gouez, sauvage, 350.
gouli, blessure, 208.
gourrin, linteau, 393, 394.
goursez, délai, 394.
gras, grès, grâce, 261.
Gregam(p), Grandchamp, 370.
guelû, -et, (lait) tourné, 386.
Guéned, Vannes, 370.
guern, aunaie, 367.
gues, gwis, pl. gwizi, truie, 261.
guic, bourg, 369.
Guidguale, Guoidwale, Woitwal, Gudwalus, 205.
Guigner, 369.
Guikerné, 391.

Guitalmézé, 391.
gulé, lit, 193.
guomonim, promettre, 399.
gurlas, lézard, 193.
gwalc'hi, laver, 243.
gwenn, blanc, 198.
gwic, agglomération centrale, bourg, 391, 392.
gwiniz, gwinih, guneh, froment, 193, 490.
gwinizdu, sarrasin, 196.

had, semence, 389.
hed, essaim, 389.
hemolc'h, être en rut, 379.
Hennebont, vieux pont, 367.

ilis, église, 365.
imolc'h, être en rut, saillir (parl. des taureaux), 379.
inhodein, invodein, monter en épi, 389, 390.
Iudcant, 384.

jakdal, imbécile, 263.

kalken-ejen, nerf de bœuf, 273.
kalkennet, frappé de nerf de bœuf, 273.
kanastr, kalastr, menus brins de la tige du lin, 46.
kandren, conduire l'attelage de la charrue, 219.
kant, m. pleine lune, 384.
kantreal, vagabonder, 219.
kaoc'h, koc'h, excrément, 263, 273.
Kelli-uuenham, 391.
Kemenet, 369.
ken, peau, 273, 405.
Kenkis, Le Plessis, 370.
kent, avant, 34.
kentel, leçon, 378.
Keramanac'h, 366.
Kerguallon, Kerouallan, 406.
Kerlouet, 365.
Kerné, -neo, -nèü, -new, Cornouaille, 365.
Kernilis, 365.
Kernostin, 365.
Kerourien, 365.
Kerverziou, 365.
kevre, lien, 221.
kloued, klouid, kleud, klud, barrière, claire-voie ; herse, 232.
kluida, émotter le fumier, avec une herse garnie de branchages, 232.
knech, hauteur, sommet, tertre, 391.
koar, koer, cire, 206.
Konk Kerne, Concarneau ; Conk Leon, le coin du Léon, le Conquet, 365, 366.
kréz, kreis, chemise, 386.

lammout, sauter, 497.
Lampaul, 362.
lan-, lann-, monastère, 365, 369.
Lan aber, 369.
Lanadan, 365.
Languerneau, 366.
Lanléan, 364.
Lanleff, 369.
lann, lande, terre froide, 365.
lañn, plein, 406.
laosk, lâche, 396.
Léan, 364.
lec'h, pierre levée, 362.
Leff, 369.
leordi, bibliothèque, 267.
leuskell, laisser, lâcher, 396.
lez, lis, cour, 364, 365.
Lis-celli, 391.
Lisnouuid, 369.
loargann, pleine lune, 384.
Loc-, 369.
Locmalo, 369.
Locoal, 205, 369.
Locqueltas, 369.
Locquenolé, 369.
Loctudy, 369.
Loguivy, 369.
Lokournan, Saint-Renan, 370.

Magoer, Le Mur, 366.
mall eo ganèn, il est temps pour moi, 212.
Manac'hty, 366.
Mané-er-Hroec, 365.
marw, mort, 56.
Maudez, 371.
Melen, 363.
menez, mané, montagne, 362, 366.
Menez-Bré, 366.
Menez-Hom, 366.
mez, meh, honte, 213.
Minihy, Monachia, 366.

moan, moen, mince, 206.
Moetgen, 205.
Moetnou, 205.
moger, muraille, 366.
Moietgen, Moetien, Moetgen, 207.
Montroulez, Morlaix, 370.
Mormohet, Mormoet, 207.
muoed : a m., gl. fastu, 205, 206.

Nadan, Nédan, 365.
naoñtek, dix-neuf, 38.
naovet, neuvième, 38.
nask, corde, lien des vaches, 263.
nec'h, chagrin, 214.
negein, écraser, tuer, 214, 215.
negein, chatouiller, 215.
Neñvet, 268.
nerein, prospérer, pulluler, 208.
nerz, nerh, force, 208.
Neven, 369.
nik : gobér nik, obér en ik, en ikek, chatouiller, 215.
niza, vanner, 193.
nouuid, nevez, neve, newe, nehué, nouveau, 260, 367, 369.
Numinoe, 369.

-on, -oñn, -añn, -en, pl., 405, 406.
orz, orh, massue, 261.
ouz, oc'h, à, 236.
ozac'h, ohac'h, ohec'h, oac'h, oec'h, oc'h, pl. ezec'h, ehec'h, ohec'heu, chef de famille, maître de maison, mari, 234, 235.

Paol, Paul, 362.
pempet, cinquième, 37.
Pen-an-allé, 366.
Pen-an-guer, 366.
Pen-feunteuniou, 366.
Penguilly, 391.
Pen hoat « chef du bois », 366.
penn, pen, tête, bout, 366, 497.
Pen trez, 366.
perenn, pèrann, quart, 400.
petrè, quelle chose, 261.
pevaré, quatrième, 37, 400.
pevarenn, quart, 400.
Pléboulle, 362.
Plescop, 362.
Ploagat, 363.
Ploélan, Ploulan, Poullan, 367.
Ploélaouen, Poullaouen, 367.
Plogoff, 362.
ploib, plou-, plo-, pleu-, ple-, paroisse, 362, 367-369, 391.
Plomelin, 363.
Plomor, 367.
Plonéour, 363.
Plonivel, 362.
Ploubezre, 369.
Plouégat, 362.
Plouenez, 362.
Plouïfragan, 364, 368.
Plougonven, 363.
Plouguerneau, 366.
Plouharno, 362.
Ploulec'h, 362.
Ploumagoar, 366.
Ploumoguer, 366.
Plounéour-Ménez, 366.
Plounéour-Trez, 366.
Pluderien, 362.
Plumélen, 362.
Pluvigner, 369.
Pondi, Pontivy, 367.
pont, pont, 367.
Portz-marc'h, Plomarc'h, 367.
poul-, 362, 367.
Pouldavid, 367.
Pouldergat, 367.
Pouldreuzic, 367.
Poul-Manac'h, Ploumanac'h, 367.

Quillicaduc, 391.
Quilliuuic, Quyllyvic, bois, bosquet, 391.
Quistinic, -nec, -nit, châtaigneraie, 367, 368.

rann, gl. villa ; part, partie, 400, 402, 497.
ranna, partager, diviser ; se fendre (de douleur), 402.
Ren Henlis, 400.
renn, quart, 400.
rennat, contenu de cette mesure, 400.
resez, conflit ? 215.
Rimoete, 205.
Roazon, Rennes, 370.
Roperz, 371.
Roscoët, 368.
Rosquerno, 366.
rum(m), troupe, bande (de vaches,

etc.); génération, race, famille; chose extraordinaire, 403, 404.

sanka, enfoncer, 274.
scoulmin, scolmein, clomein, nouer, lier (des lacets de vêtements, chaussures, etc.), 370.
seizvet, septième, 37.
sevell, se tenir debout, se lever; lever; élever, composer, 45, 57.
shignañn, chignañn, pl. et, grenouille des champs; chignan, individu chétif, très maigre, 405.
spein, crines, 368.
Spernoët, lieu plein d'épines, 368.
stcyann, chtëyañn, la grenouille d'eau, 406.
stoui, baisser, se baisser, 231.
Stum, 409.
stumet, porté à, ayant une inclination, un goût prononcé et obstiné pour, 409.
Stumo, 409.
Stumou, 409.

taer, impétueux, 224.
taolann, je lance, je jette, inf. teurel, 396.
tevenn, tewenn, teüenn, falaise, dune, etc., 274, 406, 407.
tevenna, aller au soleil près de la mer, 407.
tewenni, abriter, 407.
tnou-, 361.
tossen, butte, monticule, 33.
toui, jurer, 231.
tourz, bélier, 261.
Towoedocus, -Touezec, 204.
tra, chose, 262.
tre, trève, subdivision de la paroisse, 363, 364.
Tréboul, 362.
Trébras, 364, 365.
Treffléan, 364.
Treflez, 364.
Treflis, 364.
trenk, treink, (lait) aigre, 386.
Tret bras, 365.
treth-, treis-, 364.
trez, grève, 366.
Tumiac, 409, 410.
tûn, dune, 274.
tus, à gauche, 229.

Urbien, Urbmgen, Urien, 204.
Urmoed, Urvoid-, Urvodius, Hurvodius, Urvoed, Urvoez, Urgoez, Urvoas, Urvoe, 204.

-wallon, 406.
Wincant, entièrement, complètement blanc, 384.
Withur, Guhur, 193.
Uuoedadoeu, 205.
Uuoedanau, 205.
Uuoedmonus, Guoedmonus, 204, 205.
Woednou, Gouezn ou, 204.
Uuoeduc, Gouezec, 205.
Uuoethoiarn, Guodhoiarn, 205.
Uuoetuual, Goeduual, 205.
Uuormoet, Uurmoet, Gurmoet, 205.
Wrwant, 265.

MORLAIX, PRIJAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXV

581495
P
LaCelt
R
Revue Celtique.
v.41(1924)
DATE

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET